This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

TOME XXII.

LYON.
IMPRIMERIE DE L. BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

1845.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU LYONNAIS.

HEUREUX CEUX QUI SONT MORTS!

I.

Un fait toujours nouveau, toujours inattendu,
C'est le triste drap noir sur la bierre étendu,
Et le cortège en deuil précédé par le prêtre,
Que soudain, devant vous, vous voyez apparaître.

Chacun à ce spectacle est resté suspendu :
On voit se découvrir, le front bas, l'œil tendu,
Les femmes, les enfants, les vieillards et peut-être
Quelque couple amoureux causant à la fenêtre.

Digitized by Google

Puis chacun s'attendrit sur le commun destin :
Etre forts, être beaux, et mourir au matin,
Laisser là ses trésors, ses plaisirs, ses chimères !

Le ciel est-il donc sourd, le Trépas sans remords ?..
Mais, tout en écoutant, je songe à nos misères,
Et je me dis tout bas : heureux ceux qui sont morts !

Digitized by Google

II.

Heureux ceux qui sont morts ! Hélas ! pour eux la terre
Ne se couvrira plus de moissons et de fleurs :
Ils n'iront plus, des bois sondant le doux mystère,
Interroger la forme et lire les couleurs.

Mais si le ciel sourit, si la rosée en pleurs
Brille aux bords des vallons, comme un œil solitaire ;
S'il est des monts, des eaux où, loin de ses douleurs,
L'ame un instant s'élève ou bien se désaltère ;

Si parfois, parcourant les sentiers deux à deux,
Nous avons effeuillé la pervenche et la rose,
Oubliant de penser, et nous sentant heureux ;

Si dans ces courts loisirs, et si dans chaque chose
Nous avons cru trouver l'amour et la beauté,
Nous avons mal compris et vu d'un seul côté !

Digitized by Google

III.

Oui, la nature est bonne, et dans nos rêveries,
Quand nous foulions le sol émaillé des prairies,
Quand, pour mieux écouter les chansons des oiseaux,
Nous arrêtions pensifs nos pas au bord des eaux.

Alors, loin de la foule et de ses railleries,
Nous créant à nous seuls un monde de féeries ;
Nous avons cru, du mal oubliant les assauts,
Remonter un instant vers nos divins berceaux ;

Oui, ce monde était doux sortant des mains du maître,
Et, pour nous rendre heureux, Dieu nous avait fait naître ;
Mais l'orgueil est venu,—l'orgueil, flambeau fatal !

Par lui l'ame abusée a rompu le mystère,
Et, du céleste Eden repoussée à la terre,
N'a trouvé que la mort en cherchant l'idéal.

Digitized by Google

IV.

Pour ceux qui ne sont plus, ni lutte, ni querelle,
Ni le riche oppresseur, ni l'esclave éhonté,
Souillant, l'un ses trésors, l'autre sa pauvreté,
Tous deux courant au mal d'une ardeur fraternelle.

Ils n'iront plus en vain prodiguant tout leur zèle
A des amis ingrats, des cœurs sans loyauté;
Nul n'abusera plus de leur simplicité...
Oh! ceux-là sont heureux qu'en son sein Dieu rappelle!

S'ils ont eu vers le bien de généreux penchants,
Les morts n'entendront plus la sombre calomnie
Verser en se raillant son venin sur leur vie.

S'ils ont aimé, leur foi ne sera plus trahie,
Et le champ qu'à grands soins féconda leur génie,
Ils ne le verront plus foulé par les méchants.

Digitized by Google

V.

Vous êtes conviés tous à la grande fête,
Mais veillez qu'au moment votre lampe soit prête ;
Ne vous endormez pas dans la frivolité,
Et gardez à l'époux votre virginité.

Oh ! ceux-là sont heureux qu'une pente secrète
Eloigne de la foule et mène à la retraite,
Qui, s'ils suivent parfois le chemin fréquenté,
Sous chacun de leurs pas sèment la charité !

Si, repoussant loin d'eux, toute ardeur insensée,
Et le vent des desirs par qui l'ame est froissée,
Ils ont porté leur cœur sans trouble et sans remords ;

S'ils se sont oubliés pour mieux aimer leurs frères
Et si, contre le mal et les destins contraires,
Ils ont gardé l'espoir... heureux ceux qui sont morts !

A.-A. Genin.

Digitized by Google

EXCURSIONS AUTOUR DU LYONNAIS.

PAYSAGES ET MONUMENTS DU CANTON DE VERDUN-SUR-LE-DOUBS (1).

I.

Si la Saône, du canton de Verdun-sur-le-Doubs, ne coule pas, comme dans le splendide Mâconnais, au milieu des grandes lignes et de la solennelle nature d'un paysage tout italique, elle s'y promène, toutefois, majestueuse et noble, à travers une suave contrée, rafraîchie par des brises caressantes, souvent abritée par de parfumés ombrages. Ses eaux tranquilles et sereines ont déjà acquis, sur cette portion du territoire de notre beau département, l'ampleur qui fait les grandes et fécondantes rivières, sans perdre toutefois de ce

(1) M. Joseph Bard vient de compléter son livre, le *Journal d'un Pélerin*, par la publication du premier volume consacré à la description de nos environs. Nous lui empruntons le chapitre suivant, en attendant que nous lui consacrions une appréciation raisonnée.

Digitized by Google

calme, qui est un bienfait persévérant de la Saône : elles réfléchissent aussi de radieux horizons, de poétiques villages, de murmurantes et souples ramures, des églises qui ne sont pas sans mérite monumental et sans intérêt historique, et tout d'abord, arrêtons-nous à Écuelles. — Quelle riante et fortunée position ! Un coteau couronné de forêts, doucement et harmonieusement mouvementé, vient embaumer et amortir les vents qui arrivent du nord-ouest, et former une ravissante ceinture, qui s'arrondit autour du village comme les montagnes du pays de Naples autour de la noble Parthénope. Toute l'agriculture de notre Bourgogne se résume sur ces coteaux : on y trouve la vigne, les arbres fruitiers, les guérets, les bois. Sur la rive gauche de la Saône, s'élève un autre coteau moins pittoresque et moins varié, il est vrai, que ceux de la rive droite, mais non moins riche en ombreuse et forte végétation. Ainsi, notre pays-bas a ses collines, et notre douce rivière de Saône coule, ici, dans une véritable vallée sinueuse, étroite, accidentée, entièrement boisée, où la lumière joue et se modifie de mille manières, et qui, par ses ondulations et ses contours, semblant se fermer au dessous d'Écuelles, fait croire aux yeux enchantés du spectateur, qu'elle se prolonge indéfiniment. — Il y a, pour le pélerin qui descend à Lyon par la Saône, il y a, entre Neuville et Fontaines, un aspect exactement pareil à celui que nous venons d'indiquer ; seulement, dans ce dernier paysage, dans cette dernière vallée formée par le rapprochement des collines de terre, de la Dombes et du Franc-Lyonnais, et des premiers plans du Mont-d'Or lyonnais, de délicieuses *villas*, des groupes de châteaux, élégamment décorés, annoncent que les alentours de la métropole ont commencé.

Écuelles offre à l'homme rural toutes les distractions dont il a besoin pour se reposer de ses travaux, la pêche, la chasse la promenade en gondole, les bains dans l'eau de rivière ;

Digitized by Google

tout, dans ce village, respire la propreté et l'aisance. Son église a été récemment reconstruite, mais dans cette réédification, on a eu soin de respecter l'ancienne apside, qui porte le sceau du XVe siècle. Ce monument religieux, qu'annonce un joli campanile carré, tout neuf, d'une structure absolument italique, est remarquable par le luxe de son mobilier et de sa décoration intérieure. On s'arrêtera avec intérêt aussi devant le château, qui, malheureusement, tombe en ruines, et qu'un ami de l'art et des beaux sites devrait bien acheter pour lui rendre la vie. Cette charmante demeure de la seconde période de la Renaissance, ornée de médaillons et de bustes à l'extérieur, est merveilleusement placée pour jouir du riant paysage qui l'entoure, et s'élève sur une terrasse en plate-forme, au pied de laquelle la Saône fait incessamment entendre les harmonieux et poétiques soupirs de ses flots. — A qui viendra visiter Écuelles, je souhaite le ciel limpide et l'admirable soleil que j'y trouvai dans ma dernière excursion.

Le chemin qui conduit d'Ecuelles à Palleau, est sans contredit l'un des plus accidentés et des plus pittoresques que l'on puisse rencontrer dans le pays-bas : il passe tout près de Molaise, lieu célèbre, qui, en perdant son abbaye de Bernadines, sa petite église, qui était si riche en tombes historiques, ornée d'un si beau mobilier, a perdu toute sa gloire. Palleau n'est guère moins ravissant qu'Écuelles, bien que plus reculé dans les terres que ce dernier village, distant de lui d'environ quatre kilomètres, isolé de la Saône par les collines qui la bordent, il n'ait, que pour une faible part, les avantages d'une situation fluviale. La Dheune, cette mère nourricière du canton de Chagny, qui avait si longtemps dormi dans les plaines de Demigny et de Saint-Loup-de-la-Salle, semble se réveiller vers Palleau, et se hâter de porter à la Saône le tribut de ses eaux, grossies par une foule de

Digitized by Google

de murmurants ruisseaux. Elle, toujours si accessible et si populaire dans son cours, elle passe devant Palleau avec un air d'orgueil qu'on lui pardonnerait plus facilement, si elle n'était pas au moment de perdre son nom. L'aspect du village, posé à la naissance d'un coteau transversal qui s'échappe des collines d'Ecuelles, est celui d'un magnifique verger, où les maisons se confondent avec les arbres. La végétation y est si riche et si forte, qu'on peut appeler ce pays le jardin du canton de Verdun, avec le même droit que l'on nomme la Touraine le jardin de la France. A peine ses grands et beaux arbres fruitiers entassés dans les vignes, laissent-ils dépasser leur front vigoureux par la flèche élégante de l'église. — Je n'exagère rien, en disant qu'il y a dans le monde peu de situations plus rurales et plus splendides tout à la fois que celle de Palleau. Là, se retrouvent encore ces chemins creux abrités, ces grandes haies de tout bois, semées de futaies, qu'une cupidité maladroite arrache en tant d'autres lieux. L'histoire ecclésiastique de ce village est encore écrite dans ses monuments, et les bâtiments de l'ancien monastère, bien qu'incomplètement conservés, rappellent un passé qui n'est pas sans illustration et sans gloire. On sait qu'il y eut, en 1075, à Palleau, une grande assemblée de barons de la province. Quant à l'église, reconstruite dans le dernier siècle, avec goût, sur une échelle vraiment basilicale, couronnée d'un charmant clocher, dont la coupole est surmontée d'une flèche très svelte et très aiguë, présentant aux yeux du visiteur, des proportions heureuses et un mobilier convenable, elle a perdu le caractère historique qui en fit jadis l'un des temples byzantins, remarquables de notre chérie Bourgogne. Une riante prairie sépare le village de Palleau (1) de l'écart connu sous le nom de *Port de Palleau*, qui se penche sur le

(1) Le château moderne de Palleau appartient à M. Désarbres, de Lyon.

Digitized by Google

lit animé et verdoyant où coule la Dheune. Autrefois les provenances du Midi remontaient, par la Dheune, jusqu'au port de Palleau, et l'on y embarquait directement les céréales et les produits de nos plaines : de là le nom qui survit à la chose.

II.

A deux pas de Palleau est Saint-Martin-en-Gatinais, petite capitale rurale d'une contrée éminemment agricole qui ressemble, pour son aspect et ses cultures, aux Gatinais français et orléanais, et doit, probablement la même dénomination aux mêmes conditions de sol et de culture. Gatinais, autrefois Gastinais (*pagus vastinensis*), signifie terres forestières défrichées et mises en culture. Or, la petite contrée dont Saint-Martin est l'expression et le centre, ressemble fort à ce qu'on appelait Gatinais et Gatines. A force d'engrais et de travail, l'on obtient dans ce pays d'abondantes et bonnes moissons; mais on sent que le sol n'y est pas naturellement riche et qu'il dut jadis être couvert de bois. C'est une plaine onduleuse, propre à recevoir l'assolement des étangs, entièrement ensemencée, et que l'on peut regarder comme le grenier ou la Beauce du canton de Verdun. Cette contrée, du reste, est assez nue, et l'on n'y trouve les arbres qu'autour des maisons de Saint-Martin. Le village, en lui-même, n'offre rien de remarquable que son aspect rural : son église vicariale n'a conservé d'ancien que le chœur, qui date du XIVe siècle. Vous observerez, sur le cimetière qui l'avoisine, un bénitier assez riche du même siècle. — Du reste, ce village est pacifique et calme. La population y a conservé les vieux respects, les saintes et douces croyances, les vieilles traditions; elle est éminemment sobre et laborieuse, disciplinée et animée d'un excellent esprit d'ordre.

Digitized by Google

Saint-Gervais-en-Vallière est un village plus recueilli, plus silencieux, plus solitaire encore que Saint-Martin-en-Gatinais, dont il n'est distant que de quelques kilomètres. Il doit la paix de ses mœurs conservées et pieuses, l'excellent esprit, la concorde, la foi, les idées d'ordre de ses habitants, la constante tranquillité de son paysage, son aspect éminemment rural et antique, à la ceinture de bois qui l'environne, à son éloignement des grandes routes, à sa distance égale et des populations remuantes du haut vignoble et des populations commerçantes et mobiles des rives de la Saône. Tout porte, dans ce pays, à la méditation et à la prière : on y retrouve les habitudes simples, laborieuses, cordiales de l'ancien temps. Puisse la prétendue civilisation de nos jours refuser encore longtemps, à ce bon pays, la funeste propagation de ses exemples, ses ravages et ses excès !

L'église de Saint-Gervais-en-Vallière mérite d'être vue. L'apside de ce monument révèle l'art du XVe siècle, formulé avec un certain éclat, surtout dans la croisée, encore ornée de restes de verrière peinte. La portion inférieure de cette région apsidaire sert de sacristie, et ce serait rendre un service à l'édifice que de détruire cette disposition. J'ai remarqué, dans ce temple, une tombe de 1563, une autre tombe de 1571, un coffre de la Renaissance, assez précieux, un tableau assez bon, représentant saint Gervais, patron de l'église, et servant de contre-retable au maître-autel. Cette toile porte la trace indélébile des passions révolutionnaires. Un jacobin de 1693 lui donna un coup de couteau, que le repentir a expié depuis lors, je veux le croire. La nef de cette église est moderne, voûtée en bardeaux ; le clocher est une imitation moderne de ceux de Chaudenay sur-Dheune (Saône-et-Loire) et de Serrigny (Côte-d'Or). Cet édifice gagnera beaucoup, quand on aura rendu à son sanctuaire le développement et l'unité de ses lignes, en en éloignant la sacristie.

Digitized by Google

Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de villages plus agréablement situés qu'Allerey ; toutefois, assis sur une grande route, il n'offre point le calme, la sereine poésie de Saint-Gervais-en-Vallière. Assez près de la Saône pour y projeter la silhouette de ses arbres et de ses maisons, pour recevoir les fraîches émanations de ses eaux, assez loin d'elle pour n'avoir pas à craindre que les inondations franchissent le monticule sur lequel il s'épand, Allerey jouit d'un sol fécond et riche, d'un air salubre d'une belle vue ; il réunit beaucoup de desirables conditions de bien-être et de prospérité. Eprouvé naguère par le cruel fléau de l'incendie, d'un incendie presque général, il a supporté ses maux avec résignation. Le château d'Allerey, possédé par M. le comte de Menton, de Dole, produit un immense effet ; il est haut et orgueilleux, mais dégradé ; il domine tous les alentours, et se dessine altier et digne au milieu des plus grands et des plus vieux arbres de notre province, dont la tête verdoyante dépasse de beaucoup ses combles. — L'église d'Allerey fut rebâtie dans le dernier siècle, par un de ses pasteurs, dans un goût exclusivement italien. On ne laissa subsister du primitif monument que la première travée ogivale sous le clocher, et une chapelle, la première en entrant, à gauche, qui sert de baptistère. On remarque dans ce monument une coupole et deux voûtes de chapelles latérales, peintes avec éclat. Ces peintures murales, qui ont du mérite, où la composition est heureuse, où les personnages sont groupés avec bonheur et entente des effets d'art, où il y a de l'air et de la fuite, demandent à être promptement restaurées par un homme de goût, si l'on ne veut en perdre bientôt la trace. L'on ne visitera pas l'église d'Allerey sans s'arrêter avec intérêt devant la charmante petite porte à fronton triangulaire, flanquée de deux colonnettes de marbre rouge, percée dans le croisillon méridional communiquant avec l'extérieur. Quoique batie dans

Digitized by Google

le dernier siècle, cette église rappelle l'architecture de la seconde période de la renaissance.

Bragny est encore un village exceptionnel. Situé à la porte de Verdun, ayant cette charmante petite cité à ses pieds, puis la Dheune, le Doubs; puis la Saône, debout au faîte d'un monticule chargé de verdure, il est véritablement, par sa position le roi des villages du canton. De Bragny, la vue s'étend sur le plus immense et le plus varié paysage : sur la rive gauche et au-delà de la Saône, c'est aux premiers plans, Navilly, Frontenard, Pontoux, à la moderne église aux vieilles traditions Saunière aux blanches maisons, Ciel à la flèche si populairement célèbre, Pierre au grand château presque royal, tout le Chalonnais, toute la Bresse chalonnaise, tout l'arrondissement de Louhans, tous les cantons de Saint-Martin-en-Bresse et de Verdun, et, au fond de tout cela, les montagnes du Jura et les Alpes; de l'autre côté, sur la rive droite de la Saône, c'est Allerey, Gergy, Sassenay, Palleau, Saint-Martin, tout le Gatinais de Bourgogne, toute la Vallière; aux premiers plans, et au fond de ce tableau de ce panorama, les gracieuses collines de la Côte-d'Or. Quoique posé au sommet d'un monticule de terre, comme ceux de la Dombes, comme tous ceux qui bordent la Saône, et qui a la pente et les accidents d'une véritable montagne, Bragny est aussi ombreux et aussi frais que s'il dormait sur le bord d'une rivière au pied et sous l'abri d'une éminence. Tout ce qui l'entoure n'est qu'un vaste et touffu verger. Les rues du village sont alignées et larges : l'air pur qu'on y respire y joue sans obstacle à travers le bruissement des arbres. Ses monuments se réduisent à un vaste château d'un aspect féodal, fort délabré, et à une église moderne très convenablement ornée.

A Bragny, comme dans tous les villages du Gatinais et de la Vallière, ces riches petites contrées du canton de Verdun,

Digitized by Google

il existe un pieux et touchant usage, c'est celui de plaquer sur la porte des maisons l'image du saint patron. Ces images sont de grossières peintures, en général, mais le sentiment religieux qui les colle à la porte d'une habitation, est d'une exquise pureté. Les images à fond d'or sont réservées pour les maisons des riches; les autres, plus communes, gravées et coloriées à Dole, sont destinées aux habitations plus modestes et non moins respectables des travailleurs. Puisse cette tradition chrétienne se maintenir toujours! C'est un doux spectacle que celui de la foi : tout ce qui contribue à l'entretenir mérite notre amour ; toutes les populations n'ont pas encore rompu avec elle, et cela est consolant à dire.

Les populations riveraines de la Saône, du canton de Verdun, sont généralement douées d'une remarquable aptitude et d'une grande activité. Les formes y sont belles, le sang y est riche et pur ; les costumes peu originaux y offrent toutefois un caractère particulier qui distingne les riverains des populations voisines : la propreté jurassienne et helvétique, commence à jeter dans cette contrée ses premières lueurs.

Que pourrais-je dire de Verdun-sur-le-Doubs, qu'il me faut traverser pour aller plus loin, qui n'ait été, avant moi, beaucoup mieux écrit que je ne le ferais, par un de ses enfants, M. Abel Jeandet? Franchir ce joli pont suspendu, qui unit Bragny à Verdun, parcourir ce joli petit quai, voir ce délicieux boulevard, cette île enchantée, toute cette gracieuse cité insulaire de Verdun, aux rues si propres et si nettes, à la population si franchement enjouée et si hospitalière, passer en ce doux pays, sans rendre compte des émotions qu'il fait naître, c'est chose cruelle. Aujourd'hui, pourtant, je n'ai pas le temps de relever ce paysage, ces mœurs faciles et indulgentes, cette disposition, cette distribution pittoresque et insolite de la ville, ces charmantes maisons badigeonnées et couvertes à l'italienne.

Digitized by Google

J'aime Verdun comme un enfant. Verdun est pour moi un petit univers où je trouve toutes choses à leur véritable place: c'est le reflet le plus pur de Chalon, au point de vue de la cordialité, du sans façon amical, de l'aménité des mœurs, de la franche et antique bonhomie. Verdun est pour une partie de la Bresse chalonnaise qui l'avoisine, ce qu'est Autun pour les montagnards de ses alentours, l'*Urbs*, l'expression de la civilisation, le centre social du pays, la *ville* par excellence. A voir toutes ces petites maisons avec leurs petits jardins, derrière, séparés par un mur à hauteur d'appui qui se prête aux poignées de main, aux causeries du soir et du matin ne reconnaît-on pas de suite que l'on est dans le domaine le plus absolu de la fraternité? Si jamais un phalanstère s'établit à Verdun, il aura peu à faire, car tout est prêt pour le recevoir : il y a longtemps que ses habitants y mènent à peu près la vie commune.

Il faut passer outre, mais non sans dire que de toutes les petites villes posées sur la Saône, Verdun est sans contredit la mieux partagée en avantages de toute nature.

Il y a entre Verdun-sur-le-Doubs et Seurre (Côte-d'Or), sa proche voisine, une grande dissemblance de physionomie morale et physique. A Verdun, toutes les figures que vous rencontrez sont courtoises, avenantes, joviales; l'aménité, la cordialité, la franchise sont peintes sur tous les visages; on voit que l'on a affaire à une population qui aime le plaisir. Les rues sont blanches, proprettes, jolies; la ville est ouverte et aérée; à Seurre, au contraire, tout annonce dans la population les préoccupations d'affaires et d'argent qui tuent la cordialité et la gaîté; les visages sont froids et secs, la ville est noire et triste. L'église de Verdun n'a rien de monumental; toutefois elle est propre, vaste, bien ornée; son plafond en bardeaux cintré en anse de panier, avec entraits et poinçons, peint d'azur, est un des plus beaux du genre.

Digitized by Google

L'édifice offre un détail d'architecture historique remarquable, c'est la grande porte, du XVe siècle commençant, d'un style éminemment ferme et châtié.

III.

Ciel, distant de Verdun de trois kilomètres, est un riche et grand village dont le clocher en flèche domine tous les alentours. Cette flèche renommée, douée d'un air de force que sa structure justifie, mérite sa réputation par sa hauteur et son architecture. La base de ce clocher est carrée, la flèche est octogone et se compose de briques de diverses couleurs, disposées par assises régulières ; elle est conçue dans les plus heureuses proportions. La nef de l'église de Ciel est moderne : on y distingue encore les substructions de la basilique primitive, contemporaines des portions supérieures du temple ; mais le clocher, la coupole qui est sous cet édicule, les trois apsides qui ferment le vaisseau, voûtées en cul de four, mais avec la courbe ogivale, rappellent l'ère byzantine de transition. L'ogive, ici, a voulu évidemment se marier et se ployer au faire romano-byzantin. L'église offre le plan basilical, et la croisée ou transept visible à l'extérieur, ne l'est point au-dedans. Dans l'abside principal, l'on remarque une arcature à plein cintre d'un type byzantin parfaitement accusé. Les deux croisillons, visibles seulement à l'extérieur, je le repète, sont à pignon surbaissé. Les régions anciennes de ce monument, tout en annonçant l'école byzantine transitionnelle, pourraient bien, comme construction, ne pas remonter plus haut que le commencement du XIVe siècle, car le mouvement de la transition architectonique qui, dans le nord de la France, régna dès la fin du XIIe siècle, se fit sentir en Bourgogne dans les XIIIe et XIVe ; et l'âge chronologique de

Digitized by Google

nos églises n'y est jamais d'accord avec le synchronisme monumentaire adopté en Normandie, en Picardie, etc.

Verjux a plusieurs fois, et notamment en 1842, expié les avantages de sa position fluviale, qui lui donne une terre d'alluvion, une incroyable fécondité, une voie immense et facile pour l'exportation de ses produits. Ce beau pays, situé sur les bords de la Saône, à peu près au niveau ordinaire de ses eaux, a une église qui n'est point indigne d'une visite d'artiste. Son clocher byzantin ne manque pas de noblesse ; il est terminé en flèche obtuse, et sa base carrée est percée de petites baies à plein cintre, séparées par de gracieuses colonnettes. Cet édicule me semble une copie parfaitement exacte du clocher de l'Ile-Barbe. — Traversons la Saône en bac pour visiter Gergy.

Gergy doit être considéré comme la seconde capitale du canton de Verdun par l'importance de sa population, qui égale à peu près celle du chef-lieu. Ce village le dispute à la capitale par sa somptuosité rurale, son commerce, son activité, son industrie, la magnificence de ses habitations. Comme Demigny (canton de Chagny), il se subdivise en une foule d'écarts ou hameaux, dont plusieurs très considérables. Les grandes lignes de l'horizon de Gergy, la beauté et la fertilité de son terroir lui donnent un splendide aspect. Ce village, autrefois habité par une nombreuse bourgeoisie, a conservé ce bon esprit et une politesse que la présence de familles bien élevées y avait développée. L'industrie pacifique des tuileries, le commerce des bois, l'activité fluviale, l'agriculture, la vigne, les prairies, les vergers, tout concourt à enrichir ce village, bien que cette bourgeoisie s'en soit en partie éloignée. L'église, jadis priorale, de Gergy, est un type tellement curieux qu'il ne peut pas être esquissé, mais qu'il réclame les honneurs d'une monographie ; aussi les lui accorderai-je avec le plus grand plaisir ainsi qu'aux églises de Fontaine et de Lessard-

Digitized by Google

le-Royal (canton de Chagny), et à l'église de Virey-le-Grand (canton nord de Chalon). Qu'il me suffise de dire ici que l'église de Gergy est à trois nefs, fermées par trois apsides carrées, dont la principale offre, par la présence de ses trois croisées, disposées triangulairement, ce symbole trinitaire que j'ai eu si souvent occasion de reconnaître dans nos monuments ecclésiastiques de transition byzantine ogivale. Ce monument, où l'art du XIVe siècle se révèle dans plusieurs chapiteaux, dans des mascarons vivement fouillés, est encore, comme l'Eglise de Chaudenay-sur-Dheune (canton de Chagny), un de ces types où l'architecture ogivale vient se greffer avec bonheur sur les traditions romano-byzantines, si longtemps et si fidèlement conservées en Bourgogne.

On remarquera à Gergy beaucoup de maisons bâties, non pas en pisé, mais en brique crue, c'est-à-dire en brique qui n'a point été soumise à l'action du feu.

Il ne me reste qu'à rentrer chez moi après cette excursion d'une grosse journée d'été; au lieu de prendre le chemin le plus court qui conduit de Gergy à Demigny, à travers le bois et le long des étangs (la distance est de 5 kilomètres), replions-nous sur Saint-Loup-de-la-Salle. C'est encore là une belle et riche commune rurale. L'illustre abbaye de Maizière, d'une part, le château des évêques de Chalon, d'autre part, rentrent dans son histoire et influèrent sur son passé. Saint-Loup offre tout le luxe des cités, de belles habitations, une place publique vaste, ornée de boutiques décorées avec goût, due à la sollicitude de son maire en exercice, une église remarquable. Cette église, dont j'ai dressé la monographie complète ailleurs (1), peut passer pour la plus monumentale du canton

(1) *Statistique des Basiliques et du culte dans la ville et la province ecclésiastique de Lyon.*

Digitized by Google

de Verdun : c'est une œuvre toute du XIVe siècle, formulée avec une noble fermeté. La commune de Saint-Loup a tout ce qu'il faut pour entretenir et orner ses monuments : c'est une des plus riches du département, et ses ressources communales sont immenses ; mais, comme aspect, il ne faut chercher ici ni les doux abris de Palleau, ni le panorama de Bragny, ni les grandes et solennelles lignes des alentours de Gergy, ni la délicieuse vallée d'Écuelles. C'est un assez bon pays, où l'agriculture est intelligente et prospère ; ce n'est pas un splendide paysage. La civilisation et l'agriculture auront beau enrichir Saint-Loup, jamais elles ne lui rendront les éléments de fortune et l'importance qu'il a perdus depuis la destruction du château de la Salle et la suppression de l'abbaye de Maizière.... Et, de ce pas, je rentre dans le silence de mon humble et vieille demeure, à l'ombre de la Malleroye.

Je n'ai fait qu'effleurer les paysages et les monuments de quelques villages choisis sur la rive gauche, et surtout sur la rive droite de la Saône, dans le canton de Verdun-sur-le-Doubs. Ces notes, si incorrectes et si succinctes qu'elles soient, suffiront à prouver combien notre département est beau et varié dans toutes ses parties, et à faire comprendre aux riches habitants du canton de la Chapelle-de-Guinchay, que toute la pompe, toute la fortune, toutes les splendeurs de Saône-et-Loire ne sont point limitées dans leurs magnifiques alentours.

Dans le cours de ce chapitre, j'ai appelé l'attention sur la belle église d'Allerey, véritable reflet de l'architecture et de la décoration italiques, et sur la grave basilique de Ciel, toutes les deux gloires monumentales du magnifique canton de Verdun.

Hélas ! je dois expier amèrement ces éloges pourtant si légitimes. Pourquoi suis-je forcé de blâmer les ordonnateurs d'additions ignorantes qui souillent ces deux édifices et jettent

Digitized by Google

un haillon sur leur parure? je veux parler de sacristies construites à l'angle de leurs croisillons, et produisant le plus disgracieux renflement.

La sacristie est une superfétation toute moderne inventée par le clergé : il n'y avait pas de sacristies dans les basiliques ; le prêtre vêtait les ornements sacerdotaux dans l'une des apsides mineures : l'existence de la sacristie est donc contraire aux lois liturgique et hiératique.

JOSEPH BARD.

Digitized by Google

Mathématiciens et savants lyonnais.

II.

LES PP. SARRABAT, MILLIET DE CHALES, A. RABUEL, HOSTE, LAVAL, FABRI ET BUHON.

Après avoir fait revivre dans les colonnes de cette *Revue* une notice sur le P. Béraud, (1), qui fut le maître de la Lande, de Montucla et de Bossut, nous remontons vers le passé, et empruntons à des matériaux réunis pour une Histoire littéraire de Lyon les biographies de quelques hommes que l'on vit briller au Collége de la Trinité, le Collége royal d'aujourd'hui.

Le premier qui s'offre à nous, dans cette série: Nicolas Sarrabat, né à Lyon, le 9 février 1698, était fils d'un peintre, qui ne manquait pas d'un certain talent dans son art. La beauté, la vivacité et la facilité du génie de Nicolas éclatèrent dès son enfance. Il fit ses premières études presque à l'insu de ses parents; il lui arriva même de soute-

(1) Voir la livraison 118, tom. XX, p. 236.

Digitized by Google

nir une thèse générale de philosophie au Collége de la Trinité, en présence de son père, qu'on y avait attiré sous quelque prétexte, et qui ne reconnut son fils, un peu déguisé par l'habillement qu'on donnait alors aux soutenants, que lorsqu'après avoir battu des mains, comme les autres, il se vit l'objet de tous les compliments de l'assemblée.

Nicolas entra chez les Jésuites; des dispositions heureuses pour toute sorte d'études le distinguèrent dans les diverses occupations auxquelles il fut successivement attaché. Son goût le portait vers les sciences. Il obtint trois prix à l'Académie de Bordeaux : en 1727, pour une *Nouvelle Hypothèse* sur les variations de l'aiguille aimantée, et, les deux années suivantes, pour des *Mémoires* sur la cause de la salure de la mer, et sur celle de la variation des vents. Dans l'intervalle, le P. Sarrabat avait été nommé professeur royal de mathématiques à Marseille. Ayant fait un voyage à Paris, par ordre de ses supérieurs, il y mourut, le 27 avril 1737.

Outre les trois pièces mentionnées, le P. Sarrabat a publié une *Dissertation sur la circulation de la sève dans les plantes*, 1733, in-12. Il l'avait envoyée à l'Académie de Bordeaux, sous le nom de *La Baisse*, par ce qu'on l'avait prié de ne plus paraître dans la lice, pour ne pas décourager les autres concurrents. L'Académie ayant reconnu le véritable auteur, sous ce déguisement, le prix fut retiré et le sujet changé (1). Les trois premières dissertations de Sarrabat ne contenaient guère que des raisonnements et des hypothèses, mais celle-ci est fondée sur ses expériences. C'était surtout en plongeant le bout des tiges de plantes dans le suc du *Phytolacca*, qu'il essaya de découvrir la route que suivait la sève pour s'élever jusqu'au sommet des feuilles et des fleurs. Les traces laissées par la couleur lui prouvèrent que ce n'était ni par la moelle, ni par

(1) Delandine, *Couronnes académiques*.

Digitized by Google

l'écorce qu'elle montait, mais seulement par les fibres ligneuses; aussi confirma-t-il, à l'aide de ses propres observations, que des arbres peuvent vivre, quoique privés d'écorce et de moelle. Il traita plusieurs autres questions de physiologie végétale, presque toujours avec succès. Nous ne trouvons qu'un fait qui paraisse hasardé : c'est lorsqu'il dit qu'une branche d'oranger entée en fente sur un pied de jasmin, qui abonde en moelle, porte des fleurs qui tiennent plus de la fleur de jasmin que de celle de l'oranger. On ne peut expliquer cela qu'en pensant qu'on lui aura donné pour tel un jasmin d'Arabie. Il avait promis de continuer ses expériences sur la végétation, mais sa mort prématurée l'empêcha probablement de les publier.

On trouve plusieurs articles du P. Sarrabat dans les *Mémoires de Trévoux :* — Lettre en réponse aux objections sur son système des causes de la salure de la mer; janvier, 1730. — Lettre au P. Castel contenant un essai sur l'union de l'ame et du corps; décembre, 1730. — Lettre sur un tremblement de terre qui s'est fait ressentir dans le Comtat Venaissin, et sur les aurores boréales; juillet, 1731. — Réponse aux objections du P. Haulzein, jésuite allemand, contre le système de la salure de la mer; aout, 1734. On lui doit aussi quelques observations astronomiques; il découvrit, le premier, à Nîmes, le 31 juillet, la comète de 1729, et il s'empressa de la signaler à l'Académie des sciences (1). Pernetti, qui était entré avec Sarrabat chez les Jésuites, nous apprend qu'il était grand, d'une physionomie qui annonçait le feu de l'élévation de son esprit, et d'un commerce fort doux; il n'avait jamais eu de passion que pour les sciences.

Mercier de Saint-Léger, dans une note manuscrite de son exemplaire de Pernetti, conclut des paroles de cet écrivain

(1) *Hist. de l'Académie.*

Digitized by Google

qu'il avait été Jésuite. Il en résulte seulement que Sarrabat et Pernetti avaient étudié l'un et l'autre dans un Collége de la Société. Ce que Pernetti ajoute ne paraît présenter que la même idée : « Nos premières études avaient été communes et nous avions eu le même maître, le P. Claude Rabuel (1). »

— « Revenons au P. Sarrabat, dit encore Pernetti ; ornons au moins son tombeau de quelques traits de la gloire de Daniel Sarrabat, son père. Il était né à Paris, a passé sa vie à Lyon ; il y a prodigieusement travaillé, et y est mort âgé d'environ 80 ans, en 1747.

« Envoyé à Rome, dans sa jeunesse, en qualité de pensionnaire de cette Académie de peinture que Louis XIV y avait établie, il y passa quelques années, et y fit de si grands progrès qu'il pouvait entrer en lice avec les plus habiles peintres de son âge. Personne ne dessinait mieux que lui. Au lieu d'aller à Paris où ses talents lui promettaient un établissement considérable, contrarié par son goût pour la liberté, et plus encore par son inclination pour la femme qu'il épousa à Lyon, il se fixa dans cette ville. S'il n'y acquit pas de grandes richesses, il s'y fit une réputation indépendante de la fortune, à laquelle il n'a jamais sacrifié. Dès 1700, M. le cardinal de Bouillon fit tout ce qu'il put pour le mener à Rome. Il fut sourd à ses offres ; il ne se rendit qu'à celle qui regardait son talent sans le contraindre : il se contenta d'aller à Clugny faire un grand tableau, où il a figuré l'ouverture de la porte sainte, dont le cardinal de Bouillon fit la cérémonie, à la place du pape Innocent XII, qui était malade.

« Les connaisseurs distinguent trois temps dans Sarrabat, celui de son retour de Rome, celui de la perfection de son art, et celui de son déclin. Les principaux ouvrages de son premier temps sont les camaïeux du vestibule de la maison de

(1) *Lyonnais dignes de mém.*, tom. II, pag. 283.

Digitized by Google

M. le Président de Fleurieu; les sujets sont tirés de la fable, traités avec beaucoup de goût et de correction; le plafond est colorié. On y voit aussi de lui quelques tableaux de chevalets, qui ne souffrent point d'être mêlés avec plusieurs beaux morceaux d'Italie, que feu M. le Président de la Tourrette avait rassemblés, et que M. le Président de Fleurieu, son fils, ancien prévôt des marchands, secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville,... a encore augmentés et qu'il a associés... à une des plus belles collections de livres qu'il y ait à Lyon. »

Pernetti désigne encore comme ouvages de Sarrabat :

— *La multiplication des pains*, grand tableau qui faisait le fond du réfectoire des Récollets, et quelques saints Religieux peints en camaïeux ; — « un grand tableau dans la chapelle de St-Eloi, qui appartient aux tireurs d'or, dans l'église des Jacobins; Moïse ordonne qu'on pulvérise le veau d'or. Plusieurs cabinets et plusieurs plafonds dans une maison de Charly, appartenant à M. Guillot, dont un des côtés représente une assemblée de négociants et l'autre un concert de musique, un plafond et un grand nombre de camaïeux. On prétend que dans l'assemblée on reconnaît le portrait de Melchior Philibert, à qui cette maison appartenait alors, et dans le concert de musique, celui de Mme Philibert de Chamousset, sa bru, sous la figure d'une nourrice qui portait dans ses bras Mme de la Fay, sa fille.—Plusieurs figures en détrempe dans la galerie de la Duchère, qui font honte à plusieurs ouvrages d'autres peintres, qui n'approchaient pas de lui.

« Il serait difficile de compter les ouvrages de Sarrabat. Il aimait son talent; il était infatigable. La modicité de ses revenus l'obligeait à se prêter à toutes sortes d'ouvrages; ils seraient plus parfaits, s'il en eût fait moins.

« On ne doit pas oublier ici un peintre de réputation, le

Digitized by Google

sieur Pillement, dont Sarrabat se servait pour les ornements. Il a laissé un fils dans le même goût que son père (1). »

Claude François Milliet de Chales (2), né en 1621, à Chambéry, où son père était premier président du Sénat, entra dans la compagnie de Jésus dès l'âge de quatorze ans, et professa pendant neuf ans les Humanités et la Rhétorique. Rempli de zèle pour la conversion des infidèles, il demanda à être employé aux missions orientales, et il obtint d'être envoyé chez les Turcs. Pendant son voyage, il eut occasion de s'instruire des détails de la navigation, et se sentit porté, par un goût irrésistible, vers l'étude des mathématiques. A son retour, Louis XIV le nomma professeur d'hydrographie à Marseille ; c'est là qu'il dressa une grande carte de la Méditerranée, qui n'a pas été gravée, mais construite sur des observations astronomiques, et dégagée des erreurs qui défiguraient toutes les cartes, à cette époque.

Les supérieurs du Père de Chales l'ayant rappelé au Collége de la Trinité à Lyon, il y enseigna pendant quatre ans la philosophie, et les mathématiques, pendant sept ans. Les cinq années suivantes, on voulut qu'il enseignât la théologie, afin de s'assurer qu'aucun emploi n'était au dessus de ses forces. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, surpris que, d'un excellent mathématicien, on voulût faire un médiocre théologien, dit qu'il fallait le laisser vieillir dans la science pour laquelle il était né ; il le fit donc nommer recteur du collége de Chambéry. Le P. de Chales fut ensuite appelé à Turin, où il mourut, en 1678 (3).

(1) Tom. II, pag. 284.

(2) Et non de *Challes*, comme la *Biog. univ.* écrit.

(3) La *Biog. univ.* dit qu'il mourut le 28 mars ; nous croirions plutôt que ce fut le 27, d'après le titre suivant : *Oratio habita in funere R. P. Claudii Francisci Milliet de Chales Societ. Jesu*, a R. Patre *Hyacinto Ferrerio in collegio Taurinensi ejusdem Societ., die* 28 *martii* 1678.

Digitized by Google

On a de lui : I. *Euclidis Elementorum libri octo, ad faciliorem captum accommodati*; Lyon, 1660, in-12, souvent réimprimé; traduit en français, en 1672 ; commenté par Ozanam, Paris, 1709, in-12; et par Audierne, Paris 1753, in-12.

II. *Cursus, seu Mundus mathematicus*; Lyon, Anisson, 1674, 3 in-fol. On n'avait point encore publié de cours de mathémathiques aussi complet, et c'est à cet ouvrage que le P. de Chales doit sa réputation. Quoique le format soit peu commode, et que les figures ne soient gravées qu'en bois, cet ouvrage a été longtemps recherché pour sa clarté, et il peut être consulté encore avec fruit. Il comprend trente-un traités, divisés en cent dix-huit livres. On y trouve, dans les traités de la coupe des pierres et dans celui du trait de charpente, *Ars tignaria*, des détails qui n'avaient point paru jusqu'alors. Le traité de navigation et celui de la recherche des centres de gravité ont joui longtemps d'une grande estime (1). Après la mort de l'auteur, ses manuscrits passèrent à son frère, François-Amédée Milliet de Chales, archevêque de Tarentaise, qui les communiqua au P. Aimé Varcin, Jésuite; et c'est d'après ces manuscrits que ce dernier donna une nouvelle édition du *Cursus, seu Mundus mathematicus*; Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 1690, 4 volumes in-fol. Cette édition comprend, de plus que la première, 1° une histoire des mathématiques depuis Thalès jusqu'à l'année 1670; 2° les six derniers livres d'Euclide; 3° la réfutation du système de Descartes.

III. *L'Art de naviguer démontré par principes et confirmé par plusieurs observations tirées de l'expérience*; Paris, Etienne Michallet, 1677, in-4°. Ce traité est en latin dans le *Cursus Mathematicus* (2). La *Biographie universelle* dit qu'il fut traduit en français, à Paris, 1673, in-4°, et ne fait pas at-

(1) Voy. le *Journal des Sav.*, 1675, pag. 31. — 1690, pag. 284.

(2) *Journal des Sav.*, 1677, pag. 109.

Digitized by Google

tention que le *Cursus* lui-même n'avait point encore paru à cette époque. M. Pillet, auteur de l'article de Chales, aura probablement pris pour ce traité un ouvrage publié en 1673, par un nommé Denis, sous ce titre : *L'Art de naviguer en sa plus haute perfection*. Le P. de Chales en parle dans son *Avant-Propos*.

IV. *L'Art de fortifier et de défendre, d'attaquer les places suivant les méthodes française, hollandaise, italienne et espagnole, le tout enrichi de figures en taille douce* ; Paris, Et. Michallet, 1677, in-12 (1) ; *ibid*, le même, 1684, in-12.

V. *Les principes généraux de la géographie* ; Paris, le même, 1677. La *Biographie universelle* ajoute au mot *géographie* l'adjectif *mathématique*, et donne la date de 1676 ; nous croyons qu'il y a là une double erreur. Voy. *Le Journal des Savants*.

VI. *Traité du mouvement local et du ressort* ; Lyon, Anisson et Posuel, 1682, in-12.

Roucher a voulu faire honneur au P. de Chales de la première idée de l'aplatissement de la terre ; La Lande a réfuté cette opinion, dans le *Journal de Paris* (2). L'oraison funèbre du P. de Chales, par Hyacinthe Ferreri, insérée au tome 1er de la dernière édition du *Mundus mathematicus*, donne quelques détails sur la vie de notre savant mathématicien (3).

Le P. Claude Rabuel, mathématicien aussi profond que méthodique, a eu, en sa qualité d'auteur, le même sort à peu près que Descartes, dont il a été le commentateur. Il n'a guère obtenu, comme lui, que des honneurs posthumes.

(1) *Journal des Sav.*, 1677, pag. 46.

(2) *Biog. univ.*, art. CHALLES.

(3) Voy. Lamy, *Entretiens sur les sciences*, VIe entretien, pag. 249, édit. de Lyon, 1706.

Digitized by Google

La *Géométrie* de Descartes est son chef-d'œuvre, et on lui donne la préférence sur tous ses autres livres (1), mais ce chef-d'œuvre avait grand besoin d'être éclairci. Descartes soutenait lui-même que, dans ses autres ouvrages, « il a tâché de se rendre intelligible à tout le monde, mais que pour ce traité, il craint ne pouvoir être lu que par ceux qui savent déjà la géométrie.... J'y ai omis, dit-il, quantité de choses qui auraient pu servir à la rendre plus claire, ce que j'ai fait à dessein, et je ne voudrais pas y avoir manqué (2). »

Trois auteurs, de Beaune, de Fermat et de Witt avaient éclairci déjà quelques endroits de la *Géométrie*, lorsque vint le P. Rabuel. De Schooteen l'avait commentée tout entière, mais il semblait avoir aspiré lui-même à la gloire d'être commenté à son tour. « On pourrait justement, dit le P. de Colonia, lui appliquer ce bon mot que j'ai vu dans la Bibliothèque du Collége romain, écrit, de la main même de Muret, sur la première page d'un commentaire obscur de Thucydide : « Commentaires sans lesquels (Muret ajouta *avec lesquels*) il serait difficile de comprendre Thucydide (3). »

Le P. L'Espinasse, ancien disciple de Rabuel, fut l'éditeur des *Commentaires sur la Géométrie de M. Descartes*; Lyon, Marcellin Duplain, 1730, in-4°, seul ouvrage que nous ayons de ce savant mathématicien. « Le Commentaire que nous donnons au public, disait le P. l'Espinasse, s'étend sur toute *la Géométrie* de M. Descartes, et n'a point le défaut de l'obscurité. Le texte y est suivi article par article. Partout on trouve les éclaircissements nécessaires et des exemples de tous les cas dont M. Descartes ne dit souvent qu'un mot, et que

(1) Huet, *Cens. phil. Cart.*, cap. VIII, §, 5.

(2) Tom. III, *Lettre* 93 au P. Mersenne.

(3) In Thucydidem commentarii, sine quibus (*et cum quibus*) vix intelligi auctor possit.

Digitized by Google

tout autre qu'un géomètre consommé ne saurait entrevoir.

« Le P. Rabuel n'y travailla d'abord que pour servir aux jeunes Jésuites, qui étudiaient sous lui les mathématiques. C'étaient des commençants qu'il fallait aider, et à qui il ne voulait rien laisser ignorer de tout ce que M. Descartes ne fait qu'indiquer. Il fallait rapprocher de leur principe une foule de conséquences éloignées, en faire voir la liaison et le rapport nécessaire. M. Descartes résout le problème de Pappus dans le cercle, mais cette solution est générale, et la suppression de quelques termes, le changement de quelques signes, plus ou moins de lignes exigent à tout moment un nouveau lieu, et dans ce lieu, combien de combinaisons ! Il fallait tout développer; de là ces différentes applications du problème, ce grand nombre d'exemples qui, quoique uniformes en apparence, ont cependant, presque tous, chacun une difficulté que M. Descartes avait envisagée, et dont il ne parlait que parce qu'il s'ennuyait *d'en tant écrire*. Je ne dis rien de la méthode des tangentes, de son application aux questions *de maximis et minimis*, et des ovales et de leur formation, des lignes sur les surfaces courbes. de la construction des problèmes solides, et plus que solides, de la nature des équations, etc. Le P. Rabuel n'abandonne jamais son texte, il le suit toujours avec une justesse et une clarté qui ne laisse rien à désirer. Il fait plus; pour apprendre à son lecteur l'art d'inventer et de trouver. il le conduit, comme par la main, dans les routes qu'a tenues M. Descartes, et lui fait voir par quel chemin ce grand géomètre est arrivé où nous le voyons; ce qui n'est pas un des moindres avantages du commentaire.

« Cet ouvrage était achevé depuis longtemps, et déjà plusieurs fois on avait voulu engager le R. P. Rabuel à le donner au public, mais son extrême modestie s'y était toujours opposée. Satisfait de l'unique plaisir qu'il trouvait à étudier, il ne pouvait se résoudre à devenir auteur. Depuis près de

Digitized by Google

vingt années qu'il enseignait les mathémathiques, au Grand Collége de Lyon, il n'en est aucune partie qu'il n'eût approfondie. Il nous reste de ce savant Jésuite un *Traité d'algèbre*, *des Sections coniques*, des *Lieux géométriques et du calcul intégral*. Ce dernier traité est un ouvrage neuf. Ce que nous en a donné M. Carré (1) est admirable, mais il ne suffit pas ; c'est ce qui obligea le R. P. Rabuel à suivre les vues de cet illustre académicien, et à développer ce que celui-ci se contente d'abandonner à l'étude et au génie de ses lecteurs.

« Tous ces ouvrages, que nous ferons bientôt paraître (2), sont le fruit d'un long travail, qu'une santé toujours faible et délicate ne permettait guère de soutenir, et que de fréquentes maladies obligèrent souvent d'interrompre. Mais le R. P. Rabuel était un de ces hommes qui trouvent, dans leur propre fond, de quoi suppléer au défaut du travail. Je lui dois ce témoignage, et la reconnaissance pour les bontés dont il m'a honoré m'y engage. Il fut mon maître; c'est de lui que je pris mes premières leçons de géométrie; l'accès qu'il voulait bien m'accorder auprès de lui, me donna lieu de le connaître plus parfaitement. Il était difficile de voir en un seul homme tant de talents réunis et un esprit aussi universel. Son goût exquis pour les belles-lettres, et surtout pour la poésie latine, ne semblait pas nous annoncer un géomètre; mais il se sentait, sans s'en apercevoir, une élévation d'esprit à n'en pas demeurer là. Les succès qu'il eut dans ses études de théologie l'auraient fixé sans doute à cette science, si, dans cette multiplicité de talents, son goût particulier et plus encore les ordres de ses supérieurs ne l'eussent déterminé en faveur des mathématiques; mais ce ne fut qu'après

(1) Voy. l'art. Louis Carré, dans la *Biog. univ.*

(2) Nous ne sachons pas que ces ouvrages aient été imprimés.

Digitized by Google

avoir enseigné avec éclat la philosophie dans deux des principales villes du royaume. Ces écrits que l'on conserve avec soin, portent le caractère de leur auteur. Partout on y reconnaît un génie systématique (1), une sublimité où les esprits ordinaires ne sauraient atteindre. Enfin, placé par l'obéissance au Grand Collége de Lyon, pour y enseigner les mathématiques, il se livra tout entier à cette étude. Les anciennes et nouvelles méthodes, rien n'échappa à ses recherches ; aussi tous ceux qui le connaissaient furent-ils toujours charmés de sa capacité, mais plus encore remplis d'admiration pour les grandes qualités dont le ciel l'avait enrichi. Une modestie qu'on aurait regardée comme excessive dans tout autre que dans un Religieux ; une régularité constante et une exactitude scrupuleuse pour tous les devoirs de son état ; une droiture que rien n'eût été capable de fléchir ; une égalité d'ame qu'on ne vit jamais altérée ; le cœur le meilleur et le plus tendre pour ses amis ; une patience inaltérable dans ses maladies ; une résignation parfaite aux ordres du ciel, malgré tous les dégoûts que cause naturellement une vie accompagnée d'infirmités, et qui n'avait d'autres consolations que celles que l'on goûte à offrir à Dieu ce que l'on souffre : telles sont les vertus qui caractérisèrent le R. P. Rabuel et dans l'exercice desquelles il se disposait sans cesse à paraître devant le Seigneur. Ce fut au commencement de l'impression de son commentaire, à laquelle on l'avait enfin déterminé, qu'épuisé par un travail assidu, il nous fut enlevé, le 12 d'avril 1728, dans la 60e année de son âge, et la 43e depuis son entrée dans la compagnie de Jésus (2). » Le P. Rabuel était né à Pont-de-

(1) Le P. de Colonia se sert aussi de ce mot *systématique* auquel, sans doute, on ne donnait pas alors l'acception défavorable qu'il peut avoir aujourd'hui.

(2) Préface. Voy. aussi Colonia, tom. II, pag. 732.

Digitized by Google

Veyle (Ain) (1), le 24 avril 1669, suivant Pernetti (2). « C'était le génie le plus beau que j'aie vu, ajoute le même auteur. Quels volumes précieux n'aurait-on pas fait de ses ouvrages divers qui, restés manuscrits et dispersés, ne nous laissent aucune espérance de les voir jamais réunis!

« Pénétré des obligations que je lui ai, du côté de la raison, je m'écrierais volontiers : *Patrono meo ossa bene quiescant, qui me hominem inter homines voluit esse.* »

Le P. Paul Hoste (3), proche parent du P. Rabuel, son compatriote, et appliqué au même genre d'études que lui, mérite une place distinguée parmi les écrivains du Collége de la Trinité. « C'est dans ce Collége qu'il s'est formé, c'est là qu'il a travaillé une partie de ses ouvrages, et qu'il les a donnés au public (4). » Il naquit le 19 mai 1652 fut admis, à l'âge de 17 ans chez les Jésuites, et après avoir quelque temps régenté les basses classes, suivant l'usage de l'Institut, s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques. Ses talents le firent connaître d'une manière avantageuse, et lui méritèrent la protection des maréchaux d'Estrées et de Tourville, et du duc de Mortemart, qu'il accompagna, pendant douze ans, dans toutes leurs expéditions navales. Ses réflexions s'étant naturellement tournées vers la construction des vaisseaux, il composa sur ce sujet un traité, et le soumit au jugement de Tourville, qui lui fit différentes objections auxquelles il ne trouva pas de réponses satisfaisantes. Ils convinrent de faire

(1) Depery, *Biog. des hommes célèbres du département de l'Ain*, tom. I, pag. 103.

(2) Tom. II, pag. 283.

(3) Et non *L'Hoste*, comme l'appelle M. Weis, dans la *Biog. univ.*

(4) Tom. II, pag. 734.

Digitized by Google

construire chacun un vaisseau d'après leurs idées, et de s'en rapporter à la décision des hommes de l'art. « Quoique le maréchal eût promis au P. Hoste que tout serait égal entre eux, on juge pourtant bien quels avantages il avait dans un port, où chacun lui était soumis, où chacun obéissait à ses ordres. Les meilleurs ouvriers, les meilleurs bois, les conseils donnés et reçus à propos, furent le partage du maréchal, tandisque le géomètre, laissé à lui-même, souffrait des retardements et des contradictions inévitables. Les deux navires étant achevés, on les mit le même jour à l'eau. Toute la marine était accourue à ce spectacle. Les deux concurrents s'attiraient justement cette curiosité. Le vaisseau bâti par les ordres et sous les yeux du maréchal obtint la préférence au premier coup-d'œil. Il la méritait par le fini de l'ouvrage, et par une certaine élégance dont les bois mis en œuvre sont succeptibles; on convint ensuite, et le P. Hoste ne s'éloigna point de cette pensée, que le vaisseau du maréchal méritait encore la préférence par la bonté de sa construction. Ce qui avait jeté dans l'erreur l'habile géomètre, c'est qu'il avait donné les mêmes façons à l'arrière et à l'avant de son vaisseau, trompé, sans doute, par une espèce de bâtiments très commun sur la Méditerranée et qui y réussissent au mieux : ce sont les tartanes. Le navire construit par le P. Hoste était presque rond, ses deux côtés ressemblaient à deux segments de cercle qu'on aurait joints ensemble. Il croyait par là que son navire diviserait mieux le liquide où il était plongé; ce navire ne faisait que tournoyer, comme ferait une navette de tisserand dans une baille d'eau, à qui on aurait imprimé un mouvement de tourbillon. Mais le P. Hoste, ayant remanié ses premières idées, proposa une construction plus parfaite . Les guerres qui survinrent et dont l'opiniâtreté coûta tant de sang à l'Europe, empêchèrent qu'on n'y travaillât (1). »

(1) *Mém. de Trévoux*, mars 1748, pag. 418 et suiv.

Digitized by Google

Le savant Jésuite remplissait alors la place de professeur royal de mathématiques à l'école de Toulon; il mourut en cette ville, le 25 février 1700. On a de lui :

I. *Recueil des traités de mathématiques qui peuvent être nécessaires à un gentilhomme pour servir par mer ou par terre*; Paris, Jean Anisson, 3 vol. in-12. Ces traités sont un abrégé d'Euclide, un abrégé des quatres règles de l'arithmétique, une petite trigonométrie, un traité de la géométrie pratique, un de la sphère, un de la mécanique, un des fortification, un du canon, par rapport aux lois du mouvement, un de la navigation, et un de la manœuvre des vaisseaux (1).

II. *L'Art des armées navales, ou Traité des évolutions navales*; Lyon, Anisson et Posuel, 1697, in-fol.

III. Théorie de la construction des vaisseaux; Lyon, ibid, 1697, in-fol.

Ces deux ouvrages soont reliés en un volume; outre le titre séparé, il y a un titre général. *La Biographie universelle* indique une édition de 1727, augmentée, et en 2 tomes, in-fol. avec figures. La première édition avait plus de 400 planches en taille douce. Louis XIV accepta la dédicace de l'ouvrage, en parcourut une partie et se fit expliquer par l'auteur quelques endroits des plus curieux; il gratifia le P. Hoste de cent pistoles et d'une pension de 600 livres, dont il jouit jusqu'à sa mort. *L'Art des armées navales*, indépendamment de son mérite, sous le rapport de la théorie, peut être regardé comme une sorte d'histoire de la marine française, pendant les cinquante années qui s'écoulèrent jusque à la publication de cet ouvrage, dans lequel les faits servent toujours de base aux raisonnements. Le P. Hoste, craignant qu'on ne trouvât étrange qu'un homme de sa profession eût écrit sur une pareille matière, allégua qu'il avait été, comme nous l'avons dit, auprès du

(1) *Journal des Sav.*, 1693, pag. 22.

Digitized by Google

maréchal d'Estrées, du duc de Mortemart et maréchal de Tourville, dans toutes leurs expéditions, et que ce dernier lui avait communiqué ses lumières, et ordonné de traiter un sujet que personne encore n'avait abordé (1).

Le P. Hoste, dit Colonia, a laissé un manuscrit, qui contient la pratique de la construction des vaisseaux.

Le Journal des savants de 1684 (page 312) présente le détail de l'*observation de l'Eclipse du soleil du* 12 *juillet de la même année, faite à Lyon, dans le Grand Collége des Jésuites par le P. Hoste.*

Pernetti mentionne trois frères Hoste, « fort connus et fort estimés, dit-il, dans des genres bien différents (2) », mais il n'entre pas dans de plus longs détails. Nous ne connaissons des trois frères que le P. Paul.

Outre ce Jésuite, il y eut encore à Toulon un Jésuite lyonnais, le P. Antoine Laval, excellent astronome, qui a beaucoup perfectionné la théorie des réfractions du soleil (3). Nous avons de lui : *Voyage de la Louisiane, fait par ordre du roi en l'année* 1720 *etc. etc...* Paris, Jean Mariette, 1728, in-4°. Les voyageurs ont eu différentes vues dans leurs relations; les uns se sont attachés à donner l'histoire naturelle des pays dans lesquels ils ont voyagé; d'autres ont parlé avec étendue des mœurs, des caractères, des usages et de la religion de différentes nations; d'autres, sans s'attacher à aucun objet en particulier, se sont contentés de recueillir ce qui leur a paru le plus remarquable. La relation que le P. Laval a donnée de son voyage de la Louisiane n'est pas dans le même goût que

(1) *Journal des Sav.*, 1698, pag. 56.

(2) Tom. II, 283.

(3) *Mém. de Trévoux*, mars 1748, pag. 425.

Digitized by Google

les relations dont nous venons de parler. Il dit très peu de chose des mœurs des anciens habitants de la Louisiane; il ne parle ni de leurs coutumes, ni de leur religion; mais, en revanche, il communique aux mathématiciens, aux philosophes, aux marins, qui sont les seules personnes auxquelles cette relation soit destinée, un grand nombre d'observations pour la physique, l'astronomie, la géographie et la marine, comme il l'annonce dans le titre de son livre. Il donne une courte description des sauvages (1), de quelques fruits de la Martinique (2), d'un oiseau nommé Fou (3), et d'un autre oiseau nommé *Gros-bec*. « On me remit encore, dit-il, la tête d'un oiseau qui n'est pas plus gros qu'un pigeon; et l'appelle *gros-bec*, parce qu'il l'a extrêmement gros, par rapport à son corps. Ce bec est crochu à son extrémité. Il a six pouces de longueur dans la corde de sa courbure; il est courbe depuis la racine, mais beaucoup plus vers le bout. Il a deux pouces et demi d'épaisseur. Il va toujours en diminuant, et se termine en une pointe crochue, comme celle d'un oiseau de proie. La jointure des deux parties du bec est faite en scie fine. Les dents de la scie de la mâchoire supérieure rentrent dans celle de l'inférieure.

« La couleur du bec est charmante. D'abord, tout près des yeux, il y a une bande jaune, à la mâchoire supérieure de huit lignes de large. Le reste du bec est d'un rouge de laque; mais sur le dos il y a une bande jaune qui part depuis la bande jaune traversante, avec laquelle elle fait deux angles droits, et se termine en diminuant insensiblement à la pointe supérieure du bec. Elle a huit lignes de large à son origine. La mâchoire inférieure du bec a, vers la tête, une bande grise

(1) Pag. 127-8.
(2) Pag. 56.
(3) Pag. 64.

Digitized by Google

correspondant à la jaune de la mâchoire supérieure; le reste du corps est rouge comme le dessus.

« Les livrées de ce bec correspondent aux couleurs du plumage de cet oiseau, dont la partie de la queue est d'un beau bleu, l'autre d'un beau rouge. Quelques plumes sont jaunes et vertes. Le dessus de la tête, près du bec, d'un fort beau noir; le reste d'un blanc sale mêlé de rouge. Tout cet assemblage de couleurs doit être beau, et faire plaisir à l'œil (1). »

Il y a dans le *Voyage* du P. Laval un grand nombre d'observations sur les variations de l'aiguille aimantée (2), sur les baromètres et sur les thermomètres. Le P. Laval était fort lié avec le P. Hoste, qu'il mentionne plusieurs fois.

A la suite du *Voyage de la Louisiane*, on trouve des *Observations sur la réfraction, faites à Marseille*, et un *Recueil de divers voyages faits à la Sainte-Beaume, au Pilon du Roi, au mont Ventoux, au cap Sicier, sur la côte de la basse-Provence, pour la correction de la carte de la côte de Provence, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Monaco*, 1727. « Quelques-uns de ces ouvrages, dit le P. Colonia, ont été imprimés dans les journaux de Trévoux. » Le P. Laval était professeur royal de mathématiques et maître d'hydrographie des officiers et gardes de la marine du port de Toulon; ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 5 septembre 1728 (3).

Le Collége de la Trinité a eu l'honneur de donner à l'Espagne un de ses plus célèbres mathématiciens. Le P. Claude Richard, après avoir professé longtemps (4) les mathématiques à Lyon, partait pour la mission de la Chine, et passa par Madrid, pour aller s'embarquer à Lisbonne, lorsque Philippe IV,

(1) Pag. 78.

(2) Voy. le *Journal des Sav.*, 1728, pag. 743-6.

(3) Pernetti, tom. II, pag. 170.

(4) *Sept ans*, suivant la *Biog. univ.*

Digitized by Google

roi d'Espagne, le nomma professeur de mathématiques au Collége de Madrid. Le P. Richard y enseigna le reste de sa vie (1), et mourut en 1664, âgé de plus de 70 ans.

Le P. Honoré Fabri, qui se distinguait à Lyon, vers le même temps, était né au diocèse de Belley, en 1607 (2).

Il professa la philosophie, dans le Collége de la Trinité, pendant un assez grand nombre d'années, fut ensuite appelé à Rome pour y remplir les fonctions de grand pénitencier, et mourut dans cette ville, le 9 mars 1688. Fabri était doué d'une activité et d'une ardeur prodigieuse au travail. Il se livra à tous les genres d'étude, et son esprit s'y prêtait avec la plus grande facilité; mais on le prôna trop dans le monde savant, et sa douceur, sa modestie, firent bientôt place à un amour-propre qui étouffa le germe des talents que le ciel lui avait départis. Il crut tout savoir, parcequ'il avait tout abordé sans rien approfondir; et celui qui aurait pu être un des plus beaux ornements de son siècle, n'a laissé dans l'histoire de sa vie que les traces de la vanité d'un homme qui méconnut ses forces. La théologie, les sciences et les lettres eurent dans le P. Fabri un champion toujours prêt à combattre les doctrines nouvelles. Une foule d'écrits sont sortis de sa plume; la plupart toutefois sont morts avec les circonstances qui les avaient fait naître. Quoiqu'il ne soit rien resté de lui dans l'histoire des connaissances humaines, nous essaierons de donner, d'après les divers biographes, la liste des livres qu'il a publiés :

(1) Voy. la *Biog. univ.* pour des détails qui n'entrent pas dans notre sujet.

(2) Suivant le P. Sotwel; en 1606, ou 1607, selon Moréri; — *vers* l'an 1607, suivant la *Biog. univ.*; — en 1626, suivant le P. de Colonia; il peut y avoir, dans cette dernière date, une erreur typographique.

Digitized by Google

I. *Summula Theologiæ;* Lyon, 1639, in-4°. Le P. de Colonia dit que cet ouvrage « est un abrégé de main de maître, et propre pour les commençants. » *Hist litt*, tom. II, pag. 737.

II. *Philosophia universa per propositiones digesta, cum suis momentis rationum;* Lyon 1646, in-fol.

III. *Logica analytica*; Lyon, Jean Champion. 1646, in-4°

IV. *Theses de universa mathematica*; ibid. 1646 in-4°.

V. *Philosophiæ tomus primus, auctore Petro Mousnerio, doctore medico; cuncta excerpta ex prolusionibus R. P. Hon. Fabry* (sic) *societ. Jesu;* Lyon, Jean Champion. 1646, in-4°.

VI. *Tractatus Physicus de motu locali, auctore Petro Mousnerio, doctore medico, cuncta excerpta*, etc... Lyon, le même, 1646, in-4°. Ce Pierre Mousner est encore un pseudonyme du P. Fabri.

VII. *Metaphysica demonstrativa, auctore Petro Mousnerio, ex prælectionibus R. P. Honorati Fabri, societ. Jesu*; Lyon, le même, 1648, in-4°.

VIII. *Una fides unius Ecclesiæ Romanæ, contra indifferentes hujus seculi*; Dilingiæ, 1657, in-8°. C'est un traité contre la tolérance en matière de religion.

IX. *Pythanophylus de opinione probabili;* Rome, 1659, in-4°.

X. *Opusculum geometricum de linea sinnuum;* ibid, 1659, in-4°. Dans cet opuscule, Fabri emprunta le nom d'Antimus (1) Farbius, qui ne masque pas trop bien son véritable nom.

XI. *Annotatio et systema saturninum Eustachii;* Rome, 1660 et 1665, in-8°.

XII. *Corolla virginea Immaculatæ Conceptionis B. V.* ouvrage imprimé d'abord en Espagne, puis à Palerme; puis à Bruxelles, en 1661, in-12, puis enfin, avec des augmenta-

(1) Ἐντίμος signifie *honoré*.

Digitized by Google

tions, à Cologne; l'auteur avait pris le nom de Hugo Sifilmus.

XIII. *Hermanni Conringii concussio excussa, et Romanæ fidei firmitas inconcussa.* Augustæ Vindelicorum, 1664, in-12. C'est une réfutation du livre publié par Hermann Conring, sous le titre de *Concussio fundamentorum fidei ponteficiæ.*

XIV. *Dialogi physici in quibus de motibus terræ disputatur, marini æstus nova causa proponitur*, etc. Lyon, Christophore Fourmy, 1665, in-4°. La seconde partie de ces *Dialogues* fut publiée à Lyon, en 1669, in-8°.

XV. *Tractatus duo, quorum prior est de plantis et de generatione animalium; posterior de homine;* Paris, Fr. Muguet, 1666, in-4°. voy. Le *Journal des Sav.* de la même année, pag. 395 et suiv.

XVI. *Synopsis optica, in qua illa omnia quæ ad opticam, dioptricam, catoptricam pertinent, etc... breviter quidem, accurate tamen demonstrantur*; Lyon, Horace Boissat et Georges Remeus, 1667, in-4°. *Journal des Sav.* de la même année, pag. 167.

XVII. *Physica, id est, scientia rerum corporearum, in decem tractatus distributa*; Lyon, Laurent Anisson, 4 vol. in-4°. Le 1er est de 1669 et le 2e de 1671; l'impression fut achevée le 15 décembre 1670. La *Biog. univ.* et le P. Colonia donnent quatre volumes à ce cours de *Physique.* Sotwel en indique seulement cinq, et dit que le dernier fut publié à Paris, chez Fr. Muguet, en 1666 (il faut lire 1676 probablement). La Bibliothèque de Lyon possède quatre volumes et l'ouvrage paraît complet, puisque le tome IVe porte, à la fin du privilége : *Desiit prælum hujus primæ editionis die* 15 *decembris* 1670.

XVIII. *Euphyander, seu vir ingeniosus, omnibus omnigenæ litteraturæ candidatis non prorsus inutile;* Lyon, Ant. Molin, 1669, in-12.

XIX. *Synopsis geometrica*; Lyon, *le même*, 1669, in-12.

XX. *Ludovici Carterii Vocontii, S. theologiæ et juris*

Digitized by Google

utriusque doctoris justa expostulatio de P. M. Xantes Mariales ordinis prædicatorum, auctore Bibliothecæ interpretum ad Summam divi Thomæ quatuor voluminibus distinctæ. Venetiis editæ anno 1660, *et per antichronismum* 1638. *Gergoviæ Vocontiorum, typis Petri Chapin,* in-8°. L'année de l'impression de ce livre du P. Fabri n'est point marquée, mais on peut la deviner par la réponse que fit le P. Vincent Baron, imprimée à Paris en 1666.

XXI. Le P. Fabri est un des auteurs qui ont le plus affecté de se cacher ou de se travestir. Il fit à Rome l'apologie du quinquina ou de la poudre du Pérou, sous le nom de Conygius, terme grec, qui signifie *poudre de santé* Il est auteur des remarques sur les notes dont Nicole accompagna les *Lettres au Provincial*; elles parurent sous le nom de Bernard Stubrock, et avec le titre de *Notæ in Notas Willelmi Wendrokii;* Wendrock est le nom sous lequel Nicole s'était caché. Ces remarques se trouvent encore avec plusieurs autres pièces de Fabri, dans la *Grande apologie de la doctrine morale de la Société de Jésus,* imprimée à Cologne, en 1672; ce recueil est en deux parties, dans un volume in-folio, et fut mis à l'*index*, à Rome.

La *lettre* du P. Fabri *au sujet de la paix de Clément IX* n'eut pas un meilleur sort; elle fut brûlée à Paris, le 26 mars 1669.

Les *Vindiciæ pro* S. *Hilario,* publiées dans les Bollandistes (1), sur saint Hilaire d'Arles et saint Vincent de Lérins, sous le nom supposé de Bruno Neusser, sont aussi du P. Fabri. La réfutation de dix-huit *lettres de Louis de Montalte*, c'est-à dire, de Pascal, est due également au même Jésuite.

La Biographie universelle dit qu'il composa un petit *Traité sur les lois du choc des corps et de la communication du mou-*

(1) *Acta sanct.*, mai, tom. II, pag. 34.

Digitized by Google

vement, ouvrage entièrement condamné par l'expérience de la saine physique; il est vrai que Descartes avait échoué sur le même sujet. Ce *Traité* n'est autre chose, probablement, que l'ouvrage par nous désigné sous le n° V, mais c'est un in-4°.

« Huygens, dit encore la *Biographie*, avait expliqué les diverses apparences de l'anneau de Saturne, et tous les astronomes avaient applaudi à son explication simple et évidente; Fabri seul osa s'élever contre elle, dans un écrit assez aigre qu'il publia sous le nom d'*Eustache de Divinis*, et sous ce titre : *Brevis Annot. in Saturn. C. Hugenii*, Rome, 166 pages; il y propose un autre système d'explication, auquel Huygens répliqua avec la douceur et la confiance que lui donnait la bonté de sa cause. Fabri, convaincu, se repentit de son attaque inconsidérée; il fut assez de bonne foi pour reconnaître son erreur, et assez juste pour en faire une réparation, en déclarant qu'il joignait son contentement à l'applaudissement général (1). »

Fabri eut une part active dans la guerre qui, de son temps, éclata entre les philosophes au sujet du système du mouvement de la terre, inventé par Copernic et soutenu par Galilée, système qui avait paru en contradiction avec l'endroit de l'Ecriture Sainte dans lequel il est dit que le soleil s'arrêta à l'ordre de Josué, pour donner à ce chef des Israélites le temps d'achever son triomphe contre les ennemis du peuple de Dieu. En qualité de grand pénitencier, Fabri donna une déclaration portant en substance que l'Eglise était autorisée à maintenir la décision qu'elle avait prise à l'égard de Galilée, tant qu'on n'aurait aucune démonstration du mouvement de la terre. Sans doute, il eut tort de faire intervenir son tribunal

(1) Ce dernier ouvrage n'est-il pas le même que celui que nous avons cité, n° XI, d'après Sotwel?

Digitized by Google

dans une question de ce genre, car le système de Copernic n'a rien de contraire à l'Ecriture, qui est une règle de foi et non de vérités naturelles. Ayant inspiré des hommes pour leur faire écrire les livres sacrés, le Saint-Esprit les a fait parler suivant l'opinion commune; il a eu le dessein de nous rendre fidèles et gens de bien, mais non point philosophes, astronomes, naturalistes. Que le soleil ou la terre tourne, le récit de Josué n'est infirmé en rien, car Josué, comme nous venons de le dire, devait parler un langage conforme aux idées reçues alors. S'il eût dit à la terre de s'arrêter, cet ordre eût semblé très ridicule; Copernic lui-même ne disait-il pas, les astronomes ne disent-ils pas encore aujourd'hui : *Le soleil se lève, se couche, approche, recule*, etc ? Les incrédules ont cherché à déverser le ridicule sur l'Eglise, et ont attaqué l'infaillibilité du Pape, en publiant avec emphase que le souverain Pontife avait condamné Galilée, qui soutenait le système de Copernic. Heureusement, il est aujourd'hui prouvé par les lettres de Guicciardini et du marquis Nicolini, ambassadeur de Florence, tous deux amis, disciples et protecteurs de Galilée; par les lettres manuscrites et par les ouvrages de Galilée lui-même, que, depuis un siècle, on en impose au public sur ce fait. Ce philosophe ne fut pas inquiété comme bon astronome, mais comme mauvais théologien, pour avoir voulu se mêler d'expliquer la Bible. Ses découvertes lui suscitèrent, sans doute, des ennemis jaloux, mais c'est son entêtement à vouloir concilier la Bible avec Copernic qui lui donna des juges, et sa pétulance seule fut cause de ses chagrins. Il fut mis, non pas dans les prisons de l'Inquisition, mais dans l'appartement du Fiscal, avec pleine liberté de communiquer au dehors. Dans ses défenses, il fut question non point du fond de son système, mais de sa prétendue conciliation avec la Bible. Après la sentence rendue et la rétractation exigée, Galilée fut le maître de retourner à Florence. On doit ces renseignements à un protestant,

Digitized by Google

Mallet-Dupan, qui, appuyé sur des pièces originales, a ici vengé la cour romaine (1). Dans son *histoire de l'Astronomie moderne*, Bailly s'est expliqué ainsi sur la conduite du Saint-Office : « Nous ne devons pas juger cette faute avec les lumières de « notre siècle. Le système de Copernic n'avait alors de par- « tisans qu'en Allemagne... La foule des astronomes était « contraire (2). » Bailly, le premier président de la Constituante, peut-il être soupçonné d'avoir voulu flatter la cour romaine ?.. Ce même Galilée, pour avoir enseigné une nouvelle théorie sur la chûte des corps graves, fut d'abord bafoué par les anciens docteurs, ses collégues, ensuite dénoncé aux magistrats et forcé, comme un novateur, de quitter la ville de Pise; lorsqu'il annonça ensuite sa découverte des satellites de Jupiter, il fut traité de visionnaire; faudrait-il pour cela déclamer sans cesse contre les corporations savantes ?

Ainsi donc, toute la sévérité de la cour romaine ne tendait qu'à réprimer les commentaires de Galilée sur l'Ecriture sainte en faveur du système de Copernic, et non pas sa doctrine sur la rotation de la terre; cela est tellement vrai qu'en 1620, le tribunal du Saint-Office porta un décret pour permettre d'enseigner le système de Copernic comme hypothèse ; Copernic lui-même, convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avait jamais envisagé autrement ; malgré toutes les faveurs dont jouit aujourd'hui le système de Copernic, beaucoup de savants sont loin de le regarder comme une démonstration ; sans parler de Bernardin de Saint-Pierre, on peut voir 1° des *observations* sur cette matière imprimées à Paris chez Berton, en 1778; 2° le *Journal historique et littéraire*, 1er juin 1786; 3° le *Dict. historique*, Augsbourg, 1781, article COPERNIC.

(1) Voy. le *Mercure de France* du 17 juillet 1784, n° 29, ou bien le *Dictionnaire de Théologie*, par Bergier, articles MONDE et SCIENCE.

(2) Tom. II, pag 131 ; 1791, in-4°.

Digitized by Google

Après une si longue digression, nécessaire cependant pour diminuer la confiance qu'on ajoute facilement aux prôneurs d'objections contre le catholicisme, hâtons-nous de revenir au P. Fabri, qui a donné lieu à cet épisode.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, il a laissé, d'après le P. Colonia, onze volumes in-4° manuscrits; on les conserve à la Bibliothèque de cette ville :

1° *In Decretales Notæ Theologicæ*, 5 vol. in4°, n° 412, arm. 181. Cet ouvrage fut envoyé, de Rome, à la Bibliothèque de Lyon, avec quelques autres manuscrits de l'auteur. Les notes sont d'une écriture très-nette, mais c'est à peu près là tout leur mérite.

II. *Fabri Opera*, 4 vol. in-4°, n° 261, arm. 180. Le premier volume renferme une *synopsis doctrinæ Augustinianæ*; quelques opuscules français de l'*Infaillibilité* du Pape, du *Concile*, de la *Juridiction des Evêques*, de l'*Opinion probable*, de la *Synopse du Jansénisme*; des *lettres*, *des songes*, en français; et enfin *omnigenæ notæ in C. Plinii Secundi historiæ naturalis libros*. « Grande opus aggredior, dit le P. Fabri, arduam provinciam suscipio; præsertim hac ætate qua octogesimus vitæ annus currit, cujus octo jam menses fluxere.... » Ainsi, l'auteur de ces *notes* les commençait à 80 ans et huit mois; il dut se hâter, car elles ont plus de 220 pages; je ne vois pas, du reste, qu'elles puissent être utiles à quelque nouveau Lemaire.

Le second volume présente des *Dialogi theologici*, un traité qui a pour titre : *Analysis et Anacrisis errorum a conciliis generalibus damnatorum*, et un autre traité, *le Conciliator, seu dialogus in quo doctorum catholicorum doctrina jansenianа discernitur*, par le P. Jean Garnier, jésuite languedocien.

Le troisième volume renferme : 1° *Actio iterata qua Stephani Gradii defensio infirmatur*. Etienne Gradi, de Raguse,

Digitized by Google

avait publié, en 1678, *Disputatio de opinione probabili cum P. Honorato Fabri*, Rome, in-4° (1). C'était en 1680 que le P. Fabri réfutait son adversaire, comme il nous l'apprend dans la préface des manuscrits; — III. *Compendiaria historia Collegii societatis Jesu, quod dicitur Pœnitentiariorum Basilicæ Vaticanæ*, 1680.

III. *Honoratus Fabri societatis Jesu de Ratione studiorum suorum ab amico quasi per vim extorta*, 1680; ces quelques pages ne nous apprennent rien. — IV *Apologismi in quibus multa injuriosa, falsa, calumniosa, Honorato Fabri soc. Jesu afflicta eodem auctore refelluntur.* — *V. Au roi. Sur ce que MM. de l'Assemblée ont écrit au pape touchant la régale.* VI. *De statu Societatis toto orbe diffusæ annis* 1680 *et* 1681. VII. *Repugnantium seu Repugnantiarum omnis generis universitas.* VIII. *Propositiones Præsulum Congregatorum in saniorem sensum detortæ.*—IX. *de Declinatione Acus Magneticæ.* — X. *De Potentiis mechanicis.* — XI. *Elogium Ludovici Magni.* — XII. *An Lingua Sinica divina officia celebranda*; *Rome*, 29 novembre 1685; la signature de l'auteur apposée au bas de cet opuscule nous fait voir que le P. Fabri avait un copiste; son écriture, à lui, est cependant lisible. — XIII. *De virtute fidei, spei, charitatis, prudentiæ, justitiæ, fortitudinis, temperantiæ, mansuetudinis, patientiæ, humilitatis.* — XIV. *Paradoxa duodecim.* — XV. *Aphorismi Hippocratis.*

Le quatrième volume renferme : *Les souhaits de l'Eglise*, — *Aux princes catholiques de l'Empire*, — *du Péché originel*, — *de l'Incarnation*, — *de la question* de Auxiliis, — *de la Trinité*, — *de l'Eucharistie*, — *de la Grâce*, — *du Sacrement de Pénitence*, *de l'Oraison de Quiétude*; *Tetras Pontificum vindicata*; c'est l'apologie d'Honorius, de Liberius, de Virgilius et Grégoire VII ; *Synopsis recens inventorum in re litte-*

(1) Voy. dans la *Biog. univ.*, art. Grapi.

Digitized by Google

raria et quibusdam aliis, item comparationes litterariæ.

La circulation du sang est une de ces nouvelles découvertes, et une des plus importantes. Le P. Fabri déclare, dans ce recueil, que quoiqu'il ne se soit jamais vanté de cette découverte, il en est l'auteur néanmoins, et que depuis près de cinquante ans (1), il a débité, enseigné, dicté le dogme de la circulation du sang (2). Il se peut fort bien que deux, que plusieurs personnes aient eu les mêmes idées, mais il est difficile, malgré tout ce qu'on a dit du médecin anglais, Guillaume Harvey, de savoir, en définitive, à qui l'on doit une découverte que quelques auteurs attribuent à Fra Paolo, à Hippocrate, à Aristote, que sais-je encore, ? — *Analysis ascetica qua operationes animæ pro fructuosa piæ meditationis exercitatione ad sua principia reducuntur.*

On le voit, le P. Fabri était infatigable au travail; c'est comme mathématicien qu'il fut loué par le P de Chales, censeur rigide de tout ce qui avait été écrit sur les mathématiques. Morhof (3) le loue beaucoup aussi de sa sagacité et de sa pénétration dans une science ardue; aujourd'hui, nous ne pouvons plus répéter ses éloges.

La constance de notre Jésuite à attaquer ou à défendre tout ce qui lui présentait l'occasion de faire quelque bruit lui avait fait donner, par quelques auteurs, le surnom d'*avocat des causes perdues.*

(1) C'est-à-dire, vers l'an 1646. — Le premier ouvrage d'Harvey, sur la *Circulation* parut en 1628, et le second en 1649.

(2) « Circulationem sanguinis nunquam dixi a me primum inventam fuisse; semper tamen dixi, et docui, et scripsi jam fere a 50 annis, sanguinem ex arteriis in venas, ex venis in arterius mota ipso traduci.... tot experimentis auctam, tot argumentis firmatam, ut jure meo illam mihi arrogare valeam. » Pag. 5-6.

(3) *Polyhistor*, tom. II, pag. 411. — Voy. Colonia, *Hist. litt.*, tom. II, pag. 736 et suiv. — et le *Dict.* de Moréri.

Digitized by Google

Le P. Gaspard Buhon est le dernier écrivain du collége de la Trinité qui ait mis au jour des traités philosophiques. On a de lui : *Philosophia ad morem Gymnasiorum finemque accommodata* ; Lyon, chez les frères Bruyset, 1723, 4 vol. in-12. « Les personnes, dit le P. Colonia (1), qui cherchent la netteté, la méthode et la bonne latinité seront contentes de son ouvrage ; mais ceux qui aiment la nouvelle physique n'y trouveront pas leur compte. Ce Père, profond péripatéticien, fut toujours attaché aux anciennes opinions de l'école. » Le P. Buhon mourut dans cette ville, le 5 juin 1726.

F.-Z. Collombet.

(1) Tom. II, pag. 739.

Digitized by Google

MLLE DE MAGLAND[1].

II.

Mlle de Penhouëdic, mariée très jeune à M. Baudéant de la Rochemarqué, héritier d'un des plus vieux noms de Bretagne, était une personne digne et froide, inaccessible aux sentiments exaltés ; il y avait dans l'expression de sa physionomie quelque chose de si sec, de si arrêté, qu'on sentait tout d'abord qu'il était impossible de lui faire admettre une idée nouvelle, ni seulement entendre une parole à laquelle elle ne fut pas accoutumée ; non qu'elle manqua d'esprit, mais c'était un esprit vieux, qui avait hérité des travers des autres temps comme d'une généalogie. Pour elle, les principes ou les préjugés qui servent à maintenir les choses comme elles sont, étaient les seules autorités qu'elle consultât. Tout ce qui sortait de la ligne ordinaire lui paraissait suspect; elle jugeait les hommes et les choses avec une rigueur d'autant plus inflexible que pour elle-même elle ne réclamait aucune indulgence. La vertu pour elle était la répression de toutes les nobles facultés que la providence a mis en nous. Dévote, en ce sens qu'elle suivait exactement les pratiques machinales et routinières des exercices religieux, elle eût sévèrement blâmé ces

(1) Voir la livraison 126, pag. 513.

Digitized by Google

élans de ferveur et de foi que ceux qu'elle regardait comme maudits, trouvent au fond de leur cœur quand la joie ou la douleur le porte vers Dieu. Elle se crut très propre à la tâche qu'elle s'imposa, lorsqu'à la mort de son mari elle se chargea de diriger l'éducation de son fils. Redoublant de réserve et de froideur, elle mit tout en œuvre pour lui inspirer un respect aveugle et sans borne pour ses moindres volontés.

L'enfance de Raoul s'écoula sans avoir jamais entendu un mot d'encouragement ou reçu une caresse de sa mère ; il grandit dans cette vieille Bretagne, terre de loyauté et de dévouement chevaleresque, dernier refuge ouvert à la poésie du passé ; un vieil et honête ecclésiastique, simple, timide, ne connaissant rien du monde, et soumis en tout à Mme de la Rochemarqué, fut son seul instituteur.

Tout ce qui entourait Raoul était empreint de ce caractère sauvage et sublime qui s'accorde avec les imaginations rêveuses ; son vieux château, dont l'histoire se perdait dans l'ombre des temps féodaux, mirait ses girouettes fleurdelisées et ses tourelles couvertes de lierre dans la mer qui rongeait ses épais remparts ; des bois obscurs, des rochers arides, des bruyères immenses, des vallées profondes et solitaires s'étendaient à perte de vue autour du manoir. Là, Raoul ne connut d'autres plaisirs que de longues et aventureuses courses dans les rochers et sur les grêves, d'autres distractions que le bruit des tempêtes. Il se plut longtemps dans cette vie isolée et contemplative qui, en développant la poésie de l'ame, donne une puissance vague et indéfinie à chaque sensation ; mais bientôt ces lieux déserts devinrent pour lui une insupportable prison. Comme la loi de nature qui veut que la flamme attire le papillon, le feu l'air agité, le précipice béant le vertige, il fut saisi tout à coup du desir impérieux de voir et de connaître ; cette turbulente inquiétude, qu'irritait encore la solitude profonde dans laquelle il vivait, altéra bientôt sa santé au point d'alarmer sa mère. Elle se décida alors à quitter pour la première fois sa chère Bretagne et à conduire son fils à Paris où l'abbé Kerven les suivit.

Doué de l'instinct du grand et du beau, Raoul, à défaut de la puissance créatrice, avait reçu du ciel le goût et le sentiment des

Digitized by Google

arts. Bientôt la fréquentation des musées, des ateliers des grands maîtres l'initia aux mystères de la science qu'il saisissait avec une intelligence et une ardeur qui étonnaient ses professeurs, mais qui ne tarda pas à effrayer sa mère. Raoul avait rencontré dans l'atelier d'un peintre en renom, un jeune homme dont le caractère, franc et gai, convenait à merveille à la tendance rêveuse de son esprit, et tempérait sa disposition à la mélancolie. Bientôt ils furent inséparables, et Raoul le présenta à sa mère. Auguste de Blossac, ennemi de toute contrainte, fut, chez Mme de la Rochemarqué, ce qu'il était à l'atelier et partout. Ce langage original, ces manières excentriques, en usage parmi les artistes, la choquèrent à tel point, qu'elle était décidée à arracher son fils à toutes les frivoles études qui le mettaient en rapport avec des gens si étranges, lorsque un parent de son mari lui légua la terre d'Hauterive. Elle saisit ce prétexte pour éloigner son fils de Paris, et, malgré ses plaintes et ses regrets, il fallut obéir.

Le château d'Hauterive, situé à une demi-lieue de Rolle, empruntait son charme bien plus à la beauté des environs qu'à celle de ses dépendances. Raoul ne pouvait se lasser d'admirer les sites pittoresques qui se revèlent à chaque pas dans cette belle contrée, et de parcourir les riches plaines et les vallées ombreuses qui avoisinent le lac. Un jour qu'en revenant d'une de ses courses lointaines, il traversait un bois peu éloigné de sa demeure, il se trouva au bord d'un ruisseau qui, descendant en cascade sur des rochers moussus, formait plus bas un bassin tout entouré de ces plantes aromatiques dont le parfum est si excitant; séduit par l'attrait qu'offrait cette solitude, Raoul se débarrassa de son sac et de son parasol de peintre, et s'étendit sous un groupe d'arbres séculaires dont l'ombre couvrait la fontaine. La fraîcheur et le silence l'invitaient au sommeil, et il allait y céder, quand des pas précipités se firent entendre ; ses yeux, déjà à demi-clos, se dirigèrent du côté d'où venait le bruit qui interrompait sa sieste, et il vit une jeune fille qui, sans l'apercevoir, se pencha sur le bord de la fontaine, y trempa son mouchoir, et reprit en courant le chemin par lequel elle était venue. Réveillé tout à fait par cette apparition, Raoul se leva et suivit le sentier qu'elle avait pris ; il arriva bientôt au bout de l'allée où il la vit agenouillée auprès d'un beau

Digitized by Google

chien de chasse, s'efforçant d'arrêter le sang qui s'échappait d'une blessure qu'il avait au côté ; à l'approche de Raoul, il se leva en grondant : la jeune fille se retourna vivement. — N'ayez pas peur, mademoiselle, dit Raoul en s'approchant, et disposez de moi si je peux vous être utile. — Un coup d'œil jeté sur Raoul l'avait sans doute rassurée, car elle lui répondit sans la moindre hésitation : — Je voudrais de l'eau, monsieur, si vous pouviez m'en apporter. — A ces mots, Raoul déboucla son sac, en tira sa tasse de coco, courut la remplir à la fontaine et la rapporta bientôt à la jeune fille qui le remercia avec aisance et continua de s'occuper de son chien, auquel elle faisait maintes caresses. Mais le sang coulait toujours ; bientôt de grosses larmes, qu'elle s'efforçait en vain de retenir, roulèrent sur ses joues.—Voulez-vous me permettre d'essayer de panser ce bel animal, dit Raoul en tirant de son sac des linges, des foulards. — Oh ! oui, monsieur, vous serez sans doute plus habile que moi, et vous le ferez moins souffrir. Elle céda sa place à Raoul qui, après avoir lavé la blessure, rapprocha les chairs déchirées, la couvrit d'une épaisse compresse de linge et l'attacha avec des foulards que la maîtresse du chien taillait en bande à l'aide de ses dents. La pauvre bête se laissait faire avec la patiente docilité dont ces bons animaux sont doués, tournant de temps en temps ses beaux yeux vers sa jeune maîtresse. — Ce ne sera rien, mon bon ami, je te soignerai bien, va, sois tranquille, disait-elle en passant sa main sur la tête soyeuse de l'animal, tu seras vite guéri ; dans huit jours, nous irons à la chasse ensemble.—Ces mots attirèrent les regards de Raoul sur un petit fusil anglais appuyé contre un arbre auquel étaient suspendus une carnassière et un chapeau de paille. — Vous n'avez pas peur de chasser ainsi, seule, dans ce bois, dit-il, en regardant pour la première fois la singulière enfant ? — Pourquoi aurais-je peur ? ce bois appartient à mon père, et personne dans le canton ne voudrait faire du mal à sa fille, dit-elle en relevant la tête d'un petit air fier, et en glissant de côté un de ces regards limpides et curieux, qui n'appartiennent qu'aux gazelles et aux jeunes filles. Elle avait repris son fusil et s'acheminait vers une allée qui s'ouvrait à peu de distance. Raoul la suivait, conduisant doucement le chien qu'il tenait avec son mouchoir, et écoutant la jeune fille qui marchait à ses côtés sans em-

Digitized by Google

barras, sans hésitation, tantôt lui parlant, tantôt s'arrêtant pour caresser son chien. — Pauvre Beppo! C'est en se jetant dans un fourré où il avait entendu remuer je ne sais quoi, qu'il s'est fait tant de mal; mais ce n'est pas dangereux, n'est-ce pas, monsieur? Vous avez dit que la blessure n'était pas profonde, dit-elle à Raoul en fixant sur lui ses yeux encore humides. — J'ose vous assurer, mademoiselle, qu'il ne s'agit que de quelques soins qui ne lui manqueront probablement pas.—Oh ! non, certes ; figurez-vous, monsieur, que je l'ai eu tout petit ; nous nous promenions avec mon père au bord du lac, au moment où le domestique d'un anglais, dont la chienne avait mis bas en route, allait le jeter à l'eau ; j'ai eu bien de la peine pour l'élever, mais aussi j'ai le plus beau et le meilleur chien du canton ; il faut lui voir tourner une compagnie de perdrix qui veut fuir en marchant ! je l'ai vu en arrêt sur cinq cailles à peine remuer la tête, à mesure que l'une d'elle s'envolant tombait sous le plomb. Il tient le lièvre aussi bien à la plaine qu'à la haie ; et la bécasse ! si vous le voyez la dépister à travers le gaulis du bois ! — Raoul écoutait étonné et charmé tout à la fois. — Ah ! voilà mon père ! s'écria tout à coup la jeune fille, en courant au devant d'un homme d'une tournure élégante qui se montrait à l'extrêmité du chemin qu'ils parcouraient. Elle l'eut bientôt rejoint et mis au fait de sa rencontre avec Raoul. Il s'approcha avec empressement, et le remercia du service qu'il avait rendu à sa fille. — Puis-je savoir à qui Marie de Magland doit tant de reconnaissance ? — Raoul se nomma. — Nous sommes voisins, monsieur; j'habite le Genêt que vous pouvez apercevoir d'ici ; nous serons heureux de vous y recevoir. — Venez vite voir l'effet de vos bons soins, dit Marie du même ton naturel et décidé qui avait tant surpris Raoul; je vais emmener Beppo qui a besoin de repos; papa va vous montrer le chemin des Roches qui vous mènera tout droit à Hauterive. Adieu, monsieur, à bientôt !

Vous voyez un enfant gâté, dit M. de Magland à Raoul, quand Marie les eut quittés, elle a perdu sa mère étant encore au berceau, et je n'ai pu me décider à m'en séparer ; je vins alors habiter le Genêt que je n'ai pas quitté depuis. J'ai laissé Marie libre de suivre ses penchants et ses goûts qui s'accordaient d'ailleurs avec l'éducation physique que sa santé très frêle réclamait alors. Constamment

Digitized by Google

sous mes yeux, partageant mes travaux, mes distractions, il en est résulté qu'elle sait beaucoup de choses que les femmes ignorent ordinairement, et qu'elle ignore ce que toutes savent. Je vous avoue que j'ai la vanité de penser que son heureux naturel n'a rien perdu à ne pas subir l'influence de l'éducation qu'on donne généralement aux filles ; elle a peut-être un peu les allures d'un garçon, mais elle n'est encore qu'un enfant, c'est l'affaire de quelques voyages et d'un hiver à Paris. — En causant de la sorte, ils arrivèrent à un sentier qui conduisait directement à Hauterive ; M. de Magland renouvela son invitation à Raoul et ils se séparèrent.

Raoul avait dix-huit ans, et Marie en avait treize ; à cet âge, une fille élevée par un homme n'a pas encore de sexe. Bientôt elle fut pour Raoul un charmant camarade pour ses jeux, ses exercices de jeune homme ; il entreprit avec M. de Magland, à travers la Suisse, de longues excursions dont Marie partagea les fatigues et les dangers. A la fin de l'année, Raoul partit pour l'Allemagne, et les deux enfants pleurèrent en se séparant. Pendant plusieurs années, M. de Magland conduisit Marie à Paris ; ils visitèrent ensuite l'Angleterre, la Hollande et l'Italie.

Ce fut après cinq ans d'absence que Raoul les rencontra à Florence ; l'enfant qu'il avait jadis aimé avec toutes les familiarités de l'amitié fraternelle était alors dans toute la gloire de ses belles années ; il crut la voir pour la première fois. Marie revit avec joie l'ami de son enfance qu'elle avait tant regretté ; M. de Magland l'accueillit avec bienveillance, et Raoul enhardi demanda et obtint de se joindre à eux pour continuer le voyage. A dater de cet instant, leurs journées se partagèrent entre l'étude et de longues courses dans ce doux pays où l'on vit au milieu des tableaux, des statues, des fleurs et du soleil !

Bientôt Raoul ressentit près de Marie ce trouble délicieux qui, au matin de la vie, remplit le cœur d'enchantement ; et, sous ce beau ciel si bien fait pour l'amour que c'est l'outrager que de n'y point aimer, leur tendresse naquit au bruit des cascatelles mugissantes, à l'ombre des pins et des oliviers, à la face du ciel qui les protégeait de son azur le plus doux et de ses rayons les plus caressants. Sans doute, ils s'étaient tout dit dans le langage de l'ame,

Digitized by Google

mais jamais leurs lèvres n'avaient laissé échapper un mot de leur cœur.

Ils étaient à Venise. M. de Magland avait réuni une brillante société dans l'ancien palais des Pizanni, vieil édifice tout couvert de sculptures mauresques, et que la ville patricienne abandonne aux étrangers pour quelques sequins. La soirée promettait d'être magnifique ; on proposa une promenade au Lido; les gondoles glissaient doucement sur les muettes lagunes, suivies par une barque sur laquelle des musiciens faisaient entendre par intervalle une harmonie douce et suave. Raoul s'assit près de Marie, et instinctivement elle fut émue. Sans doute, elle aimait Raoul, mais elle jouissait de son amour sans s'être interrogée sur la nature de ce sentiment; c'était pour elle comme une religion qu'on offense rien qu'en l'examinant.

Il y a dans l'amour quelque chose qui se décèle, qui se comprend sans qu'aucune langue ait besoin de l'exprimer. Une première émotion d'amour a, dans la voix, dans l'attitude, des interprêtes d'autant plus fidèles qu'on néglige de les déguiser.

C'était l'heure de ces voluptueuses causeries, où l'on ne se voie plus parler, où la confiance plus hardie laisse échapper des expressions plus tendres. Profitant de l'espèce de solitude que leur nombreuse société établissait autour d'eux, Raoul dit à voix basse : Marie, ne pensez-vous pas que la musique est le vrai langage du cœur, et que jamais il ne l'interprête mieux que lorsqu'il est heureux? Ces sons délicieux ne vous semblent-ils pas des promesses de bonheur? — Oui, dit Marie, mais d'un bonheur passager; la musique m'inspire toujours la mélancolie ; on sent trop s'enfuir le plaisir qu'elle cause. — Laissez-moi croire que vous savourez comme moi, à plein cœur, tous les enchantements de cette heureuse journée, passée toute entière auprès de vous, sous ce ciel limpide, dans cette atmosphère parfumée? — Je sens comme vous tout le charme de ces beaux jours d'Italie, mais vous les oublierez vite, vous allez voir l'Orient...—Je ne veux plus aller en Orient. —Je croyais vous avoir entendu parler de ce voyage comme d'une chose décidée. — Je ne quitterai plus la Suisse.— Et votre chère Bretagne, que vous appellez votre paradis? — « Tout pays est le ciel, s'il y demeure un ange » a dit le bon vieux Fletcher, mon paradis est maintenant où vous

Digitized by Google

êtes, dit-il avec cet accent particulier qui n'est compris que du cœur qu'il trouble et qu'il remue, et qui donne une valeur immense aux paroles les plus ordinaires. Il sembla à Marie que c'était la première fois que cette voix émue résonnait à son oreille ; elle frissona de joie, d'orgueil et d'amour. Raoul était un de ces hommes dont la séduction toute puissante consiste surtout dans cette réserve qui ne dit rien et laisse tout deviner ; jamais ses paroles n'avaient un sens passionné, mais son regard donnait une ame au discours le plus indifférent. Epiant son regard, étudiant son trouble, il prit une main de Marie dans les siennes, Marie tressaillit, et, lorsqu'elle osa lever les yeux sur lui, leurs âmes s'étaient entendues. Au milieu du secret enchantement de leur cœur, ils auraient craint de gâter leur bonheur en ajoutant un mot, une sensation, à l'extase qui les enivrait de son charme.

A dater de cet instant, leur vie s'écoula dans ces longs ravissements, qui jettent de si brillantes couleurs sur les beaux jours de la jeunesse. Chaque soleil ramenait le bonheur de la veille. Qu'il était doux au milieu des parfums, des murmures qui montent de cette terre au ciel comme des flots d'encens, de mêler un hymne d'amour aux concerts de la création, si grands, si splendides dans cette contrée fortunée ! Ailleurs, c'est la vie qui, telle quelle est, ne suffit pas aux facultés de l'âme; là, ce sont les facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie.

M. de Magland, heureux de leur bonheur, promit à Raoul la main de Marie; bientôt ils revinrent en France. Ce fut avec joie qu'ils revirent les lieux témoins de leur affection enfantine ; ils leur rappellaient tous une épisode de leur vie, une larme, une joie, seulement une pensée ; mais bientôt leur sérénité fut troublée par l'excessive répugnance avec laquelle Mme de la Rochemarqué accueillit les projets de son fils. L'éducation que Marie avait reçue de son père lui avait toujours paru si complètement ridicule, que jamais l'idée ne lui serait venue que son fils pût songer à elle. Quand il lui avoua son amour, ses projets, elle éprouva un chagrin si vif et si profond que Raoul n'osa plus la presser; lorsqu'il lui parlait des qualités, des talents de Marie, elle répondait : « Je ne fais aucun cas des talents qui détournent une femme de ses véritables devoirs ; il y a des musiciens, des

Digitized by Google

peintres, des artistes enfin, pour amuser les oisifs, mais la seule obligation des femmes de notre rang est d'élever leurs enfants et de soigner leur ménage ; rappellez-vous mon fils qu'on n'est heureux que par ce qui est convenable, et il ne l'est pas qu'une fille élevée comme Mlle de Magland l'a été, devienne votre femme. »

Pendant longtemps, toutes les prières, toutes les supplications de Raoul vinrent se briser contre l'entêtement systématique de sa mère ; ce ne fut qu'à la longue et lorsqu'elle vint à penser que son autorité pourrait être, à la fin, ou bravée, ou méconnue, qu'elle céda, mais sans revenir de ses prétentions, qu'elle ne cherchait pas à cacher même à celle qui en était l'objet.

Les choses en étaient là, lorsque le hasard rapprocha encore une fois Auguste de Blossac et Raoul ; Mme de la Rochemarqué n'osa point cette fois s'opposer aux désirs de son fils, et elle reçut M. de Blossac à Hauterive, où nous avons vu qu'il s'apprêtait à passer l'hiver.

III.

Auguste de Blossac a Charles de Boutray, a Paris.

Hauterive.

« Je t'ai dit que Mlle Alix était fort belle. Figure-toi quelque chose de la statuaire grecque dans la ligne du front et du nez ; un ovale parfait, des cheveux d'un châtain douteux, se massant d'eux-mêmes en larges ondes, donnent à l'ensemble de sa tête un aspect numismatique. Ses yeux sont bleus, gris, verts, ou de ces trois couleurs à la fois, peut-être d'aucune, je n'en sais rien, mais je puis affirmer n'avoir jamais rencontré un plus singulier regard ; il a quelque chose de fauve, de féroce presque, à l'instant où il s'attache sur vous, puis il s'adoucit par degré jusqu'à la douceur la plus fascinatrice. Je ne saurais mieux te peindre l'expression de sa physionomie qu'en te disant qu'elle m'a rappelé subitement la Mathilde de

Digitized by Google

Lewis dans le Moine : « Quelque chose de l'enfer dans des traits d'ange. »

« Au moment où je t'écris, je commence à croire qu'elle est moins belle qu'elle ne m'a paru d'abord, et sûrement elle serait bête si elle était laide. Son esprit n'est qu'une incroyable adresse dans la conversation ; elle possède à un rare degré le talent de s'arrêter à propos, et pousse l'art de la réticence jusqu'à la perfection. J'ai cent fois remarqué qu'elle n'achevait pas une phrase parce qu'elle n'avait rien à dire, et qu'elle sait qu'elle a le silence plus éloquent que la parole. Je me suis cru un instant pris dans les filets de cette sirène, mais rien n'aiguise plus fortement la sagacité qu'un commencement d'amour ; le plus léger défaut, il le surprend dans les derniers replis d'un cœur aussi bien que la qualité la plus imperceptible; il est vrai que chez Alix tant de belles apparences se croisent avec tant de défauts, que je me perdais à chaque instant dans ce dédale de frivolité, d'hypocrisie et de malice, dont je commence à soupçonner les détours. Cette femme fait semblant d'avoir un cœur et met de l'ame dans ses yeux comme d'autres mettent du fard sur leurs joues pour en relever la fadeur. Elle n'épargne aucun moyen d'attaquer les cordes de l'imagination; tantôt elle emmielle ses paroles d'un prestige irrésistible pour engager un combat où l'adresse du vainqueur donne de la grace à la défaite, tantôt elle a l'air de subir votre influence, de voir avec vos regards, de sentir avec votre cœur; il paraît au reste que ses agaceries sont des habitudes, car elle déploie au moins autant de coquetterie avec Raoul qu'avec moi; souvent elle m'a amené sur l'écueil du sentiment, mais j'ai jusqu'ici trompé son attente; je sais trop que toutes les femmes, même la plus naïve et la plus désintéressée, regarde toujours derrière une conversation d'amour pour savoir si elle ne s'y verra pas.—Je crois, disais-je l'autre jour à Raoul, que Mlle Alix se livrera beaucoup plus au plaisir d'inspirer une passion qu'au charme de l'éprouver.—Tout homme, répondit-il, sera séduit tout d'abord par sa beauté, mais l'illusion ne sera pas longue: elle a toutes les prétentions, mais toutes sont malheureuses; bavarde sans vivacité, coquette sans gaîté, instruite sans esprit, elle s'épuise en grimaces qui varient selon le goût des assistants ; jamais elle n'est vraie, et j'avoue que depuis que

Digitized by Google

je n'en suis plus dupe, cette continuelle comédie m'ennuie au dernier point. — L'ennui te rend féroce, car jamais je ne t'ai vu si méchant.

Cette conversation avait lieu tout en parcourant les allées sinueuses et touffues du bois qui avoisine le Genêt; nous nous étions arrêtés pour allumer un cigarre : — Il me semble que j'entends marcher ici près, dit Raoul, nous écoutait-on? Nous parcourûmes les allées adjacentes sans rencontrer personne; je tâchai de reprendre la conversation où nous l'avions laissée; je n'étais pas fâché d'appuyer mes propres observations de celles de Raoul. — Il est vrai que Mlle Alix est bien éloignée de la grace et du laisser-aller de Marie de Magland, mais je la crois bonne. — C'est-à-dire, répliqua Raoul, qu'elle possède au suprême degré cet entêtement paisible qui, prenant facilement l'apparence d'une douceur banale, d'une bienveillance passive, se fait accepter comme bonté, mais n'a rien de cette sensibilité courageuse et active qui nourrit les profondes affections. Cette femme m'est profondément antipathique, et je t'avoue, puisque nous en sommes aux confidences sur ce chapitre, que je suis fort inquiet de la manière dont les choses s'arrangeront à l'époque de mon mariage. M. de Magland desire que nous restions quelque temps avec lui, mais quand nous nous séparerons, Marie voudra-t-elle avoir sa cousine auprès d'elle, et, dans ce cas, comment m'y opposer? Si elle m'est insupportable maintenant, que sera-ce donc quand il faudra vivre avec elle; elle a, d'ailleurs, des habitudes d'une vulgarité à laquelle il me sera impossible de m'habituer. Si elle n'était pas si avare, elle se ruinerait en toilettes calquées sur le Journal des Modes, et elle ne sait pas même avoir ces soins de sa personne qui sont de première obligation; je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'on doit se méfier du caractère d'une femme qui ne paraît point incommodée d'être vêtue malproprement ou de respirer un air corrompu; à coup sûr, si ces femmes ne sont point absolument vicieuses, elles manquent au moins de cette délicatesse, de cette élégance, de cette grâce de l'esprit, qui sont au nombre des plus grands charmes dans la pratique de la vie; et comme si elle n'avait pas assez de défauts pour justifier mon antipathie, elle ronge ses ongles et sent le musc comme une Russe! — A l'énumération de ce der-

Digitized by Google

nier grief qui, dans les habitudes si parfaitement élégantes de Baudéant, devait être quelque chose de monstrueux, je fus pris d'un accès de folle gaîté que Raoul ne put s'empêcher de partager. Nous suivions alors un sentier qui aboutissait à une allée qui rejoignait la grande route. A peine y avions-nous fait quelques pas, que Mlle Alix s'offrit à nos regards ; elle était suivie d'une domestique portant deux énormes volumes qu'à leur format je devinai devoir être une Bible ou quelque chose d'approchant. — Avouez, messieurs, dit-elle, que vous médisiez de quelqu'un ou de quelque chose, quand j'ai si maladroitement troublé vos joyeux rires ?—Un peu ému d'abord par la crainte qu'elle eût entendu quelques mots de notre conversation, je me remis bientôt de la surprise que m'avait causé sa présence inattendue. — Par quel hasard avons-nous le plaisir de vous rencontrer ici, lui demandais-je, afin d'éviter de répondre à son interrogation et pour donner à Raoul le temps de reprendre contenance. —Je viens d'Hauterive, répondit-elle ; Mme de la Rochemarqué avait eu l'extrême bonté de me promettre qu'elle me prêterait l'histoire d'un saint de sa chère Bretagne, et je n'ai pu résister au desir de l'avoir de suite. — Il y avait tant de tranquillité dans sa contenance, tant de douceur dans sa voix et dans son regard que, tout-à-fait rassuré, je repris bien vite mon aplomb. Alors commença entre elle et moi une de ces guerres d'escarmouche où je la laisse aussi contente d'elle que j'en sors fier de moi. Certes, je suis loin d'avoir sondé tous les détours de ce singulier caractère, mais à coup sûr il ne m'en imposera plus. Ce serait, je crois, une étude fort curieuse que de chercher à deviner, à travers toutes les mesquines ambiguïtés dont elle s'enveloppe, les motifs de sa conduite qui, dans maintes circonstances, m'a semblé bizarre, pour ne rien dire de plus. J'essayerai. Tu vois, mon cher Charles, que le danger que tu redoutais pour moi n'existe plus : on ne saurait aimer ce qui est haïssable, s'il en était autrement le mal serait incurable.

Le jour de naissance de Mlle de Magland doit être célébré au Genêt le 12 de ce mois. C'est aussi l'anniversaire d'une fête nationale qu'on observe à Genève très religieusement. Comme il est possible, quelque savant que tu sois en histoire, que tu ne saches pas ce que c'est que *l'Escalade*, je vais te l'apprendre : cette fête est

Digitized by Google

destinée à rappeller la défaite des Savoyards, lorsqu'en 1602, au mépris du traité de Vervins et de Lyon conclu entre Henri IV et le duc de Savoie, ils tentèrent de s'emparer de la ville par surprise. Dans la nuit du 11 au 12 décembre, les troupes d'Emmanuel Philibert qui se composaient de 2,000 hommes de cavalerie et d'infanterie, sous le commandement du sire d'Albigny, s'avancèrent vers la porte de la Monnaie que le syndic de la garde, avec lequel ils étaient d'intelligence, avait promis de leur livrer. Une troupe de canards qui s'ébattaient dans les fossés leur firent prendre la fuite: les oies ont bien sauvé le Capitole ! Ils revinrent pourtant à la charge et plusieurs avaient déjà pénétré dans la ville, quand une sentinelle donna l'alarme. Aussitôt le tocsin sonna, les bourgeois s'armèrent, et l'ennemi, obligé de fuir, laissa au pouvoir des Génevois treize prisonniers qui furent condamnés à mort et exécutés le lendemain; on célébra cette victoire par des réjouissances publiques. Théodore de Bèze, très âgé alors, ne pouvant plus monter en chaire, fit chanter dans toutes les églises le psaume CXXIV : *Israël, si avec nous tu n'avais point été*, qu'on chante encore pour cet anniversaire. On conserve à l'arsenal de Genève les cuirasses, les armes, les échelles et tous les engins de guerre que les Savoyards abandonnèrent en fuyant. On y montre aussi un pot de fer, espèce de marmite avec lequel une femme tua un capitaine Savoyard, en le lui jetant sur la tête plein d'un potage au riz. Ce mets est de tradition depuis lors pour ceux qui tiennent à célébrer scrupuleusemet cet événement mémorable.

Mr et Mlle de Magland viennent rarement à Hauterive, plus rarement encore Mme de la Rochemarqué va au Genêt ; il n'a fallu rien moins que son respect pour les vieux usages, de quelque pays qu'ils soient, pour qu'elle accepta l'invitation que Mr de Magland lui a faite hier de venir, le jour de *l'Escalade*, au Genêt, où se réuniront plusieurs familles des environs. Une seule manquera, que tout le monde ici aime et regrette, c'est celle de M. O'Kennely, le ministre du lieu, homme fort instruit, fort aimable, d'un commerce sûr, dont il paraît que Raoul a fait, au grand dépit de sa mère, son ami et son conseil. Plus d'une fois, sans s'en douter, Mme de la Rochemarqué a dû à son influence une soumission et une obéissance dont Raoul commence à se lasser. Cadet d'une famille écossaise, et destiné

Digitized by Google

aux ordres dès son enfance, M. O'Kennely serait sans doute parvenu à une haute position, s'il n'eût mécontenté sa famille en épousant une jeune anglaise, riche en qualités, mais pauvre en patrimoine. Il quitta l'Angleterre pour la Suisse. Il habite, tout près du Genêt, une charmante maison qui rappelle tout à fait ces jolis cottages semés sur la route d'Islington, entre Londres et Richmond. Mlle de Magland goûte beaucoup la société de Mme O'Kennely, quoique d'un caractère diamétralement opposé au sien. C'est, dit-on, une femme calme, sans entraînement, sans passion, mais sincère et dévouée dans ses affections. Sa santé, frêle et chancelante, l'oblige à passer l'hiver dans le Midi de la France, où son mari l'a accompagnée.

Je crois, ne t'en déplaise, que je resterai longtemps ici. Nous avons des concerts tous les soirs, des bals fréquemment, et, mieux encore, des courses en traîneau, et des chasses au loup à te faire frémir, toi, Parisien, chasseur de la plaine de Grenelle. Tu vois qu'avec tout cela, et la gracieuse et élégante hospitalité du Genêt, on peut encore trouver la vie possible, ailleurs qu'à Paris.

Adieu! écris-moi.

Ton ami,

AUGUSTE DE BLOSSAC.

(*La suite au prochain numéro*).

Digitized by Google

MÉLANGES LITTÉRAIRES

RELATIFS

A LYON.

—

Le peintre Mignard a Lyon. — Les lignes suivantes, qui constatent les rapports de Mignard avec notre ville, attestent en même temps, de la part de deux archevêques de Lyon, une bienveillance honorable pour celui qui en était l'objet, comme pour ceux qui la lui témoignaient.

« Urbain VIII étant mort à la fin de juillet 1644, Alphonse-Louis du Plessis, cardinal de Lyon, frère aîné d'Armand-Jean, cardinal de Richelieu, se rendit à Rome..... Nicolas Mignard, frère aîné de Pierre, était allé en Italie à la suite du prélat, qui l'honorait de sa bienveillance. Les deux frères furent ravis de se revoir après une si longue absence; mais tandis que l'aîné, rappelé à Avignon par une passion violente, tâchait de dérober avec un empressement extraordinaire l'art et la science qu'il voyait dans les plus beaux ouvrages qui se présentaient à ses yeux, le cardinal choisit le cadet pour lui faire copier la galerie du palais Farnèse, que cette Eminence

Digitized by Google

occupait, et il l'y logea dans la chambre même qu'Annibal Carrache avait autrefois occupée.

« Mignard, en copiant les admirables peintures des Carraches, sut répandre dans son ouvrage cette vie, cette ame, qui fait passer dans la copie tout le feu de l'original. En moins de huit mois qu'il demeura dans le palais Farnèse, il fit encore un grand nombre de dessins et plusieurs tableaux originaux pour le cardinal de Lyon (1). »

En 1657, Mignard quitta Rome où il avait demeuré près de vingt-deux ans, et s'embarqua pour la France le 10 octobre. Il se trouvait à Lyon au commencement de 1658. « Il n'y fut pas plutôt arrivé que M. de La Salle, Prévôt des Marchands, le vint voir au nom du corps de Ville, pour le charger de faire le portrait de Camille de Neufville, qui en était alors archevêque. Ce prélat le mena le lendemain à Neufville, et ce beau lieu vit commencer et finir le portrait. La Ville prouva, par un présent considérable qu'elle fit à l'auteur, son estime pour le tableau et son amour pour celui qui en avait été le sujet.

« Durant le séjour que Mignard fit à Lyon, il peignit entre autres le marquis de la Baume, neveu de MM. de Villeroy ; Mme de la Poype, la plus belle femme de la province, et M. Pelot, intendant du Dauphiné, qui était alors en cette ville.

« Mais l'ouvrage qu'on admira le plus, fut un portrait de Mme de Pernon. Elle avait une fille fort jeune, qui est peinte prenant des fleurs sur une table auprès de sa mère, avec tant de force, tant d'agrément et de vérité, qu'on accourait de toutes parts pour voir ce tableau.

« Mignard reçut à Lyon de nouveaux ordres de se rendre

(1) L'abbé Mazière de Monville, la *Vie de Pierre Mignard*, Amsterdam, 1731, pag. 17.

Digitized by Google

en diligence à Fontainebleau, et, dès qu'il y fut arrivé, M. Lionne le présenta au cardinal Mazarin, qui, le regardant presque comme un compatriote, lui fit l'honneur de s'entretenir longtemps avec lui (1). »

Jérôme de Lalande au collége de Lyon. — Nous avons vu, par une Notice sur le P. Béraud, que Lalande était au nombre de ses élèves. Voici en quels termes le célèbre astronome nous instruit de cette particularité. « Ce fut à ses leçons, en 1746, dit-il, que je pris le goût de l'astronomie dont je me suis occupé toute ma vie. Montucla, Bossut, Fleurieu et plusieurs autres élèves distingués dans les mathématiques, déposent du mérite de cet habile professeur; mais le Collége de Lyon était, à tous égards, un des meilleurs que j'eusse jamais connus... Le P. Béraud avait la direction de l'Observatoire et celle du cabinet des médailles, qui étaient dans le même Collége (2). »

Casaubon a Lyon. — En 1599, il parut à Lyon, chez Antoine de Harsy, une édition gréco-latine des *Caractères de Théophraste*, par Isaac Casaubon, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage avait déjà été publié dans notre ville au commencement de 1592, mais cette fois il se trouvait amélioré et augmenté de quelques chapitres inédits.

Le docte Casaubon était venu dans nos murs après les troubles de la Ligue, et y avait été reçu chez Emeric de Vic, président du Parlement de Toulouse, intendant de Lyon en 1598 (3). De Vic appartenait à une famille qui aimait les

(1) Pag. 47.

(2) *Bibliographie astronomique*, pag. 576.

(3) Voir ce nom dans le *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*, par MM. Breghot du Lut et Péricaud.

Digitized by Google

lettres et qui a donné un savant historien du Languedoc ; il aida Casaubon dans ses projets de publications d'auteurs anciens. Le Théophraste était prêt, lorsque de Vic fut appelé à Paris et envoyé par Henri IV en ambassade à Londres. Le noble Mécène emmena Casaubon avec lui. Ce fut un Lyonnais, l'historien Pierre Matthieu, que l'helléniste chargea de surveiller l'édition des *Caractères*, et celui-ci, qui se plaint du peu de loisir que lui laissaient les affaires du barreau, s'acquitta dignement de sa mission. Une préface latine qu'il mit en tête du livre, et dans laquelle sont racontés les faits que nous venons de signaler, atteste l'importance qu'il attachait aux travaux du genre de celui-ci. Elle est d'une assez bonne latinité, et il est fâcheux que ces dix pages aient été supprimées dans une troisième édition publiée à Lyon, en 1612, chez le même libraire.

Cette préface nous apprend que Casaubon s'occupait de revoir et d'améliorer l'*Athénée*, publié, il y avait déjà un certain nombre d'années, par Jacques Dalechamps, médecin à Lyon.

L'exemplaire de la Bibliothèque publique de cette ville (édition de 1599), provient de la bibliothèque de Lazare Meyssonnier, assez connu par son étrangeté d'esprit, et sur lequel nous avons donné une notice dans cette *Revue*. On lit en haut de la page 81, qui porte le titre des annotations, la note suivante de la main du bizarre docteur :

Addictus libris philosophicis Lazari Meyssonnerij, philosophiæ et medicinæ doctoris Fac. Monspel. Lugdunensis *pratici*. 1638.

Un Héliodore imprimé a Lyon. — L'édition des *Ethiopiques* d'Héliodore, édition publiée en 1596 par Commelin, 1 vol. in-8°, fut répétée à Lyon en 1611, in-8° également. On y ajouta deux tables, l'une des sentences, l'autre des

Digitized by Google

choses mémorables, puis cette jolie épigramme qui ne se trouve dans aucune autre édition. L'auteur est inconnu.

Per terras comitem dat se Chariclea, per undas,
Theagenemque suum, sed patienter, amat.
Fidus amans sociam, sed caste, asservat amantem ;
Oscula eunt teneræ plena pudicitiæ.
Et quum legitimis venerunt tempora tædis,
Senserunt Veneris gaudia prima suæ.
Vos, ô vos omnes huc appellamus, amantes,
Ut tam castus agat, non furiatus, amor.

L'ABBÉ PRODON. — L'abbé Prodon, que les différentes biographies ont oublié ou dédaigné peut-être, et qui n'a pas d'ailleurs de grands droits à figurer dans les dictionnaires biographiques un peu choisis, doit être cependant mentionnée par une *Revue* consacrée surtout à l'histoire du Lyonnais. Cet ecclésiastique était maître de pension à Lyon en 1790; il y publia une traduction interlinéaire des *Fables de Phèdre*, en un volume in-12, destiné aux commençants. On trouve, sur ce volume, la liste de quelques autres livres compilés par le même auteur, à l'usage de la jeunesse.

Il prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé; nous ignorons ce qu'il devint à l'issue de la Révolution; seulement nous le retrouvons en 1820.

Dieu se servit d'une maladie pour le rappeler à des sentiments dignes du caractère qu'il avait reçu. L'abbé Prodon, rentré en lui-même, dressa l'acte suivant, qui se trouve dans *l'Ami de la Religion* (XXVI, 314.) :

« Je soussigné, Alexandre-Charles Prodon, prêtre, pressé par le témoignage de ma conscience, et voulant, avant de terminer ma carrière, satisfaire à Dieu que j'ai offensé, et rentrer dans le sein de l'Eglise qne j'ai affligée, en adhérant au schisme qui l'a désolée pendant la Révolution, je rétracte et condamne le serment de la constitution civile du clergé que

Digitized by Google

j'ai prêté en 1791, et je me soumets d'esprit et de cœur à toutes les décisions émanées du Saint-Siége ; je rétracte le consentement que j'ai donné à ma nomination à la cure de Chamborre par les électeurs du district de Villefranche en Beaujolais, diocèse de Lyon, paroisse, néanmoins, dans laquelle je n'ai exercé aucune fonction ; ensuite à celles de Saint-Pierre et de la Magdeleine, à Montbrison en Forez, où j'ai exercé jusqu'à la fin de 1793.

« Je déclare que les pouvoirs que j'ai reçus de M. Lamourette, évêque constitutionnel du Rhône, et en vertu desquels j'ai exercé les fonctions du ministère dans ladite paroisse, étaient nuls, et que les actes qui en ont été la suite, ont été également frappés de nullité, et étaient de véritables sacriléges ; j'en demande pardon à Dieu et à son Eglise, ainsi que d'avoir agi contre les saints canons en acceptant des fonctions civiles, incompatibles avec les devoirs de l'Etat saint que j'avais embrassé, ce qui est devenu pour moi l'occasion de prendre part, par faiblesse, par crainte ou par tout autre motif, à des actes réprouvés par la loi de Dieu, et contraires aux intérêts du prochain.

« Je desire que ce témoignage de mon repentir soit aussi public que l'ont été les écarts auxquels je me suis laissé aller, et que l'aveu que j'en fais vienne en réparation des scandales que j'ai donnés, priant Dieu de me recevoir dans sa miséricorde, et d'accepter, en expiation de mes péchés, les peines et les souffrances qu'il lui plaira de m'envoyer.

« A Cayenne, le 9 septembre 1820.

Signé PRODON, prêtre. »

Cet acte était certifié par l'abbé Guillier, préfet apostolique à Cayenne.

F.-Z. C.

Digitized by Google

THÉATRES.

DE L'ARRÊTÉ MUNICIPAL,—RACHEL ET FRÉDÉRIC LEMAITRE,—BERLIOZ ET SON FESTIVAL.

Nos théâtres ont eu leurs mauvais jours, leurs jours d'orage. L'arrêté municipal qui les a fait naître vient enfin d'être retiré; maladroit dans sa forme, il était au fond inexécutable. Il compromettait à la fois les intérêts de l'art et la fortune du directeur. Il n'avait pu, en effet, arriver à constituer cette infaillible commission aux lumières de laquelle était abandonnée l'adoption des nouveaux artistes. Le public se trouvait dépossédé arbitrairement d'un droit dont personne n'avait voulu assumer sur lui la responsabilité; mais, comme il y a des juges à Berlin, il y a une volonté plus forte que celle d'un maire, c'est la volonté de tous. Il y a quelque chose de plus puissant qu'un arrêté municipal, c'est l'opinion publique et la presse, son organe. Ces deux grandes voix qui n'en forment qu'une en réalité, avaient tout d'abord étouffé la voix de M. le maire. Ce n'est pas que dans l'intérêt de nos mœurs, dans celui des arts et de la dignité de l'artiste, il n'y eût au fond quelque sage disposition à prendre, quelque favorable intervention à placer. Renfermer le droit dans de justes limites, tel devait être le soin de l'autorité. Le supprimer n'était pas en son pouvoir. Exiger le silence le plus absolu pendant les trois débuts d'un artiste, et se prononcer sur son admission, la toile une fois baissée, voilà ce qu'on aurait pu et dû obtenir. On ménageait ainsi, d'une part, l'amour-propre de l'artiste débutant, et, de l'autre, on ne troublait point dans son plaisir le spectateur venu pour voir et non pour juger. Tous les droits se trouvaient, par là, sauvegardés.

Digitized by Google

Une autre question, celle des abonnements, est venu ajouter encore son ferment aux passions déchaînées. Pourtant, il faut le dire, les abonnements sont tout à fait facultatifs de la part du directeur. Il peut les retirer, comme il peut les donner. Le public n'a pas le droit de les exiger. L'abonné, selon nous, c'est la ruine de l'art dramatique, c'est la perte des artistes. Il n'y a pas de public pire que celui-là : il n'écoute que la première représentation d'un ouvrage, il siffle les autres; il n'aime que les nouveaux visages; il vient au théâtre par économie, par habitude!... il apporte avec lui son dégoût de toutes choses, heureux quand il n'arrive pas avec de petites passions, un étroit esprit de coterie, une vengeance à exercer. Il est blasé, il bâille sur sa banquette, il bâille dans sa loge, il siffle par désœuvrement, il cause tout haut, il parle politique et affaires, il pose sans cesse, il lorgne sa voisine avec une jumelle et se croit tout permis, parce qu'il ne paye sa place que le prix de deux verres d'eau sucrée. Il s'ennuie régulièrement trois cents et quelques jours de l'année. Que voulez-vous, avec de tels habitués, que le théâtre devienne?

Pour mettre fin à d'interminables débats, l'autorité, avant de rapporter son arrêté, s'est vu forcée de fermer les portes du Grand-Théâtre, et M. Fleury a été assez heureux pour les faire rouvrir aux artistes réunis en société, à l'effet d'exploiter à leurs risques et périls les chaleurs caniculaires et la mauvaise humeur d'un public irrité. M. Fleury a fait comme Fabius, il a gagné du temps, ce puissant remède à tant de choses.

Un ballet nouveau, *Lady Henriette*, fort bien monté par M. Bartholomin, le festival de Berlioz et les huit représentations de Rachel, tels ont été les seuls éléments de succès en possession des artistes en société. Ils ont rivalisé de zèle et d'efforts, et, la jeune Melpomène aidant, les appointements

Digitized by Google

du mois se trouveront couverts. Que feront-ils au mois d'août ?

Rachel est toujours cette habile diseuse, cette classique tragédienne que vous savez. Elle s'est montrée dans ses anciens rôles ce que nous l'avions déjà vue, belle de pose et de mélopée, correcte et sobre de mouvements. On dirait voir marcher une statue antique. La *Virginie* de M. Latour (de St-Ybars), cette sœur cadette de *Lucrèce*, mais d'une moins forte constitution, nous a montré Rachel dans un rôle tracé évidemment pour mettre en relief toutes ses précieuses qualités, tout son beau talent. Aussi y a-t-elle produit une profonde impression ! MM. Tony, Quélus, et les autres artistes ont dignement secondé l'artiste voyageuse dans les divers ouvrages où elle s'est produite. MM. Tony et Quélus ont droit à une mention toute spéciale. Le public la leur a déjà faite en applaudissements et en bravos.

M. Frédéric Lemaître a partagé, avec Mlle Rachel, la faveur publique; dix-sept représentations sont encore loin d'avoir épuisé la curiosité de la foule, et n'ont pas déroulé sous nos yeux tout le riche répertoire du premier comédien de notre époque. Que de souplesse, en effet, dans ce talent, que de naturel et de vérité! Comme il dessine un rôle, comme il le comprend et le soutient d'un bout à l'autre ! Nous l'avons vu tour à tour reproduire les natures les plus diverses : *don César de Bazan*, ce type retrouvé de Callot; *Maurice*, de *la Dame de Saint-Tropez*, le *Joueur*, *Kean* et *Ruy-Blas !* Que de puissance et de vie dans chacune de ces créations ! Si quelques tons un peu crus se font sentir dans quelques-uns de ces personnages, comme l'ensemble est largement tracé, comme l'effet général est admirablement rendu ! Que d'études, que d'art n'a-t-il pas fallu pour assouplir cet organe rebelle, pour anoblir cette nature ?

Mlle Clarisse Miroy est la digne élève de Frédéric Lemaître,

Digitized by Google

on s'en aperçoit à la manière large et dramatique dont elle rend ses rôles; *la Dame de Saint-Tropez*, entr'autres. Douée d'une organe sympathique, elle a dans la voie et dans les larmes quelque chose de saisissant et de vrai qui impressionne vivement. Peut-être même abuse-t-elle un peu de cette note lacrymale. Du reste, cette artiste, aimée de notre public, partage chaque soir les honneurs du rappel avec son maître. C'est déjà un beau triomphe.

M. Berlioz, l'habile instrumentiste, le spirituel critique des *Débats*, nous a fait entendre ici les principales œuvres qui ont fondé sa réputation, et qui lui ont valu un si puissant témoignage de la satisfaction de Paganini. On sait que ce virtuose, aussi connu par son talent que par son avarice, envoya à M. Berlioz un billet de 20,000 francs, le soir même où il entendit la *Symphonie Fantastique*. M. Berlioz a dû à cet acte inusité de générosité une grande partie de sa réputation. Ce n'est pas qu'il n'y ait chez lui une profonde connaissance de l'orchestration, une grande science, et, en définitive, beaucoup de légitimes raisons à son succès, mais hélas! la foule comprend-elle toujours d'elle-même le talent. Beethoven n'est-il pas mort presque méconnu de ses contemporains? Il y a plus d'un rapport entre Beethoven et Berlioz. Ecoutez la *Symphonie pastorale* de l'un, puis la *Scène aux Champs* de l'autre, et dites-moi si Berlioz ne s'est pas fortement inspiré du génie allemand, s'il n'a pas cherché à continuer cette fraîche idylle, cette délicieuse brise qui court sur les fleurs et s'embaume de leurs parfums. Quel contraste saisissant avec son premier morceau, *le Bal*, où chaque instrument dit son mot, fredonne sa phrase! Que de noblesse, de distinction et de grâce tout à la fois! Gluck nous a fait ensuite entendre sa scène d'*Armide*, le Jardin des Plaisirs, mélodie toujours jeune et toujours délicieuse de rêverie et de simplicité. La broderie n'étouffe pas l'idée; le chant est aussi clair que le gazouille-

Digitized by Google

ment de la source qui babille avec les cailloux de son lit. O Gluck, ô Weber, ô Grétry, ô Méhul, chantres divins, mélodieux rossignols de nos nuits d'été!.... c'est un peu de votre chant si suave, si simple, que nous aurions voulu retrouver à travers la science de M. Berlioz! La *Marche des Pélerins* a évidemment inspiré Félicien David lorsqu'il a écrit la *Marche de sa Caravane.* C'est le même mouvement, la même pensée musicale. M. Berlioz a trouvé ici un auditoire intelligent et des exécutants empressés et nombreux. Mais pourquoi, avec du talent, abuser ainsi des mots et des choses! pourquoi ce titre menteur : *Festival de la ville de Lyon!* Serait-ce parce que les bateaux à vapeur de la Saône nous ont apporté quelques violons amateurs? Voilons-nous la face et passons.

M. Eugène de Pradel est ici.... Est-ce que le spirituel improvisateur ne se fera pas entendre, ce serait trop honteux pour Lyon? L'intelligence n'aura-t-elle pas, elle aussi, son jour de fête et de plaisir?

En attendant, Lyon court en foule au Colisée. M. Bastien-Franconi l'a transformé en gymnase équestre, et Lyon aime ce spectacle. La troupe de l'habile écuyer est, du reste, composée d'éléments très variés. Les tours de voltige font place aux exercices de force et d'adresse des artistes anglais; les clowns sont des plus amusants et les chevaux des mieux dressés. Allez donc applaudir M. Bastien-Franconi et son quadrille chevaleresque si bien exécuté. Allez voir la belle Alice, Mazagran, et Yorck faisant la haute école! Hâtez-vous; car, jeudi, Bastien-Franconi lève sa tente et emporte tout son spectacle avec lui. Heureux Lyon, qui as eu pour oublier les ardeurs de la canicule Rachel, Frédérick Lemaître, Berlioz et Bastien-Franconi!

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

M. Morin vient de donner au public le tome 1er d'une *Histoire de Lyon* depuis 1789. Nous aurons à apprécier l'ouvrage tout entier, lorsque les trois volumes qui doivent suivre celui-ci, auront paru. Dès à présent, néanmoins, on peut louer l'esprit de réserve et d'impartialité dans lequel l'auteur s'est efforcé de se tenir, quelque brûlant que soit le terrain. C'est le libraire Savy qui édite l'ouvrage de M. J. Morin.

— Tertullien. *Prescriptions contre les hérétiques*, version nouvelle, par F.-Z. Collombet; avec une notice sur les éditions et traductions de ce traité, — une biographie de Tertullien, — un discours sur le caractère du protestantisme, — des notes critiques et dogmatiques, — et une dissertation du P. de Tournemine; Paris, Sagnier et Bray; Lyon, Allard, Mothon, etc., 1 vol. in-12, format Charpentier.

Nous rendrons compte de ce livre, qui met dans une circulation facile un des plus remarquables traités d'un savant Père de l'Église.

— M. l'abbé Le Voyer, professeur de l'institution d'Oullins, va faire paraître le tome 1er d'un ouvrage théologico-philosophique, intitulé : *De la Nature et de la Grâce.* Nous ferons connaître cet important ouvrage.

— M. Victor de Laprade, le brillant auteur de *Psyché*, prépare un volume de Poèmes évangéliques, tels que les *Parfums de Magdeleine* et la *Colère de Jésus* publiés dans cette *Revue.*

— L'*Ancienne Auvergne* et *le Velay*, cette remarquable publication in-folio que poursuit avec tant de soin et de talent son habile éditeur, M. Desrosiers, de Moulins, est l'objet de toutes les sympathies de la province dont elle retrace l'histoire. La 16e livraison, qui est sous nos yeux témoigne de la brillante exécution de cette œuvre, tant sous le rapport typographique que sous le rapport des planches lithographiques. Le texte est dû à M. Adolphe Michel, dont l'*Ancien Bourbonnais* a révélé la conscience et le remarquable style; les dessins sont signés des noms de nos premiers artistes, MM. Sagot, Durand, Tudot et Hostein.

—Nous recevons encore de M. Desrosiers, imprimeur-éditeur à Moulins, un ouvrage de Mme Joséphine Mallet, *les Femmes en prison, causes de leurs chutes, moyens de les relever*, 1 vol. in-8o. Ce livre présente d'excellents aperçus, et témoigne des intentions les plus honnêtes et les plus généreuses.

— M. Joigneaux a publié dernièrement à Beaune, un *Traité de chimie agricole*, à l'usage de tous les cultivateurs. Ce volume nous semble fait avec sûreté et précision.

Digitized by Google

MONOGRAPHIE HISTORIQUE

DU

BUGEY[1].

III.

LE BUGEY SOUS LES ROIS FRANCS DE LA PREMIÈRE RACE.

Les princes francs laissèrent aux provinces des Bourguignons les lois de Gondebaud et de son successeur Sigismond. Si nous avons été sévère dans l'appréciation philosophique de ces lois, nous devons ajouter, qu'eu égard au temps où elles furent faites et aux princes qui les firent, elles méritent cet éloge, d'avoir été, de toutes les lois barbares de cette époque, les moins dures aux vaincus. « Les Bourguignons, dit Montesquieu, les firent écrire, non pour faire suivre leurs usages aux peuples vaincus, mais pour les suivre eux-mêmes. » Les indigènes conservèrent la loi romaine, et lorsqu'une contestation s'élevait entre un Romain et un Bourguignon, elle était jugée par des notables, pris en nombre égal chez les deux peuples d'après les dispositions de la loi des Bourguignons,

(1) Voir la livraison 124, tom. XXI, pag. 319.

Digitized by Google

loi en grande partie pénale, infligeant des amendes, et, dans certains cas, des peines corporelles sévères. On doit donc le dire à leur louange, les Bourguignons firent un code impartial, dans ce sens qu'il exclut les distinctions tyranniques que renferme la loi salique entre les Francs et les Gallo-Romains (1).

Il est à remarquer que la loi romaine n'a jamais cessé de régler les intérêts civils dans le Bugey. Lorsqu'après Charlemagne, les dernières lueurs de la civilisation romaine, ravivées par ce grand règne, furent éteintes, lorsque l'ignorance devint telle qu'on ne sut plus ni lire ni écrire, et que ces simples notions furent confinées dans les couvents, la loi romaine, encore qu'altérée par les institutions de la féodolité fut toujours suivie par tradition dans notre province. Le code théodosien y resta en vigueur, jusqu'au temps où la législation de Justinien, importée d'Italie, fut adoptée par les provinces de droit romain soit de droit écrit (2). Sans déroger à ce droit, les capitulaires de nos rois modifièrent seulement les lois barbares.

Après avoir effacé les dernières traces de l'idolâtrie, le christianisme continue, dans le cours de cette période et

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. 28, chap. 4. La disposition suivante prouve l'excessive pénalité de ces lois : Si adulterantes inventi fuerunt, et vir ille occidatur et fœmina.

(2) Le Digeste fut apporté d'Italie en France au XIIe siècle, et il fut adopté par les pays de droit écrit du temps de saint Louis.

La distinction des pays coutumiers et des pays de droit écrit remonte jusqu'aux premiers rois de la deuxième race. On la trouve dans un édit de Charles-le-Chauve, l'édit de Pistes, à la date de l'année 864. La cause ou l'origine de cette distinction est dans les dispositions des conquérants barbares lorsqu'ils s'établirent dans la Gaule. Les peuples asservis par les Francs eurent forcément intérêt à prendre les lois de leurs nouveaux maîtres ; les indigènes, au contraire, soumis aux Bourguignons et aux Goths, purent conserver sans inconvénient leurs propres lois.

Digitized by Google

de la suivante, à étendre son influence, à atténuer l'ignorance et la férocité de ces temps déplorables. Le clergé s'attribue des lois propres et distinctes; il agrandit ses prérogatives; il prend une large part dans le mouvement des affaires séculières, en recevant de la libéralité des princes une grande puissance temporelle et des richesses considérables.

De nombreux monastères, fondés par de saints personnages, richement dotés par les princes et les seigneurs, s'élèvent de toutes parts; ils reçoivent aussi des immunités et des attributions très étendues. Ces couvents gardent en dépôt les chefs-d'œuvre des littératures anciennes; ils sont un asile inviolable contre les excès d'une société violente et déréglée; sous leurs murailles respectées, des populations viennent chercher un asile protecteur; des habitations s'y agglomèrent et finissent par former des villes et des bourgades.

En même temps, la féodalité, destinée à être, durant des siècles, une grande institution sociale, se constitue au préjudice du pouvoir monarchique et au détriment des peuples; elle devient graduellement une usurpation des seigneurs qui profitèrent de la faiblesse de leurs souverains pour s'attribuer une plus grande puissance.

Nous avons indiqué son origine, en montrant, sous les rois bourguignons, les comtes investis, dans les districts, de tous les pouvoirs du souverain avec des terres affectées à ces emplois exorbitants. Ces districts ou cantons devinrent des fiefs, constitués à temps, puis à vie, puis enfin héréditaires. Les esclaves qui cultivaient la terre restèrent serfs et payèrent un cens. Les hommes libres, exempts d'impôt, assujétis seulement au service militaire, conservèrent leurs propriétés ou leurs aleus avec la faculté de les convertir en sous-fiefs ou arrière-fiefs. Tout fief eut sa justice seigneuriale. Ainsi organisées ces institutions donnèrent naissance à beaucoup d'usages auxquels

Digitized by Google

les lois anciennes n'étaient plus applicables. Le droit féodal fut dès-lors créé (1).

Les événements et les faits historiques des deux périodes que nous allons parcourir présentent presque constamment des tableaux tristes ou horribles. Ce sont encore des princes cruels, usurpateurs, parricides, qui guerroyent et s'égorgent pour se dépouiller, ou, des monarques de la plus stupide indolence, fantômes de rois, dont les maires du palais exercent toute l'autorité, auxquels ils arrachent enfin la couronne.

L'usurpation est la passion ardente, effrénée, de ces temps anarchiques. Les guerres qu'elle suscite, les invasions, les famines, les épidémies, ravagent les provinces, ruinent les villes, déciment les populations.

Nous n'avons point à reproduire l'histoire des rois francs, souverains du Bugey. La monographie historique de cette province ne doit renfermer que les choses qui l'intéressent particulièrement en les rattachant à l'histoire générale suivant l'ordre chronologique. Que lui importe que Gontran et Théodoric aient été ses souverains, si aucun acte émané de ces princes, si aucun événement, pendant leurs règnes, ne la concerne spécialement? Il lui importe peu que le premier soit classé parmi les bons princes pour ses fondations religieuses et aussi, sans doute, pour ses bonnes qualités; que l'autre soit flétri comme complice ou instrument trop docile des crimes de son aïeule Brunehaut; mieux lui voudrait connaître ses gouverneurs et les actes de leur administration.

L'organisation administrative des rois bourguignons est maintenue par Clothaire et Gontran. Thierry II, successeur de Gontran, la modifie en plaçant des gouverneurs dans les grandes provinces de ses Etats. Ainsi, les comtes des districts, au lieu de communiquer directement avec le souverain, pas-

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. 28, chap. 9.

Digitized by Google

sent sous l'autorité immédiate de ces gouverneurs revêtus du titre de patrice, dignité empruntée à l'Empire.

Clothaire II, monarque des divers Etats des princes francs, agrandit encore cette hiérarchie administrative en instituant dans chacun de ces Etats un vice-roi, élu par les grands vassaux, sous le titre de maire du palais.

Sous Dagobert I, successeur de Clothaire II, existait un illustre et grand personnage, dont le Bugey a toujours vénéré la mémoire. C'est Villebaud ou Vulbas, patrice de la Bourgogne transjurane. Ses éminentes vertus lui valurent l'affection des peuples soumis à son autorité et la haine des grands, dont les méfaits trouvaient en lui quelquefois un juge inflexible et toujours un censeur sévère (1).

Dagobert mort, Nantilde, mère du jeune Clovis II, fit élire maire du palais, dans le royaume de Bourgogne, son favori Flaocat, le plus implacable ennemi de Vulbas. L'élévation de cet homme vindicatif fut pour Vulbas, placé sous son autorité, une amère disgrâce et le présage de sa perte. Il ne put, en effet, échapper aux entreprises perfides et incessantes de son puissant ennemi. Se rendant à Autun, sur l'invitation amicale et pressante de Clovis II, Vulbas, suivi d'une nombreuse escorte, était près de cette ville, lorsqu'à l'improviste il fut attaqué par Flaocat avec des forces supérieures. Il fut tué dans ce guet-à-pens. Mais la justice divine ne laissa pas longtemps ce crime impuni. Onze jours après, lorsque Flaocat se livrait à l'affreuse joie d'avoir assouvi sa haine, il expira dans les convulsions d'une maladie soudaine (2).

Le corps de Vulbas fut transporté à Marcilleu pour y être inhumé en un monastère du Bas-Bugey. Les évêques contemporains, et notamment Saint-Ouen, flétrirent l'attentat

(1) M. Déperry, *Hist. Hag.*

(2) Dom Plancher, *Hist. de Bourgogne*, liv. II.

Digitized by Google

de Flaocat, en écrivant le panégyrique de sa victime. Aussitôt après sa mort, Vulbas fut honoré de l'Eglise comme un martyr de la justice. Lorque le monastère eut été détruit, sans doute par les Sarrasins, la paroisse où ses dépouilles mortelles furent déposées, où elles sont encore religieusement conservées, prit le nom de Saint-Vulbas. C'est un village sur le littoral du Rhône, entre Lagnieu et la rivière d'Ain. On voit encore à Marcilleu, hameau de cette paroisse, les ruines de l'ancien monastère (1).

Un autre village dans les gorges de St-Rambert, la Burbanche, *Vulbaenchia*, tire aussi son nom de cet illustre patrice (2).

Peu de temps après, fut exilé et mis à mort dans le Bugey, un autre personnage qui a donné son nom à la ville de Saint-Rambert. Comme Vulbas, c'était un homme haut placé dans le monde; comme lui, il s'éleva courageusement contre un vice-roi puissant; comme lui encore, victime de son aversion pour le crime, il périt sous le coup d'une vengeance implacable.

Fils du duc Radebert, allié à la famille royale, Ragnebert, sous Thierry III, conspira, dit-on, contre Ebroin, avec quelques seigneurs, indignés de l'usurpation et des forfaits de ce maire du palais. Soit que cette conjuration ait eu lieu et que le tyran en ait eu connaissance, soit que la vertu de Ragnebert lui fit ombrage, il prononça son arrêt de mort. Mais, à la sollicitation de Saint-Ouen, dont on retrouve ici la généreuse intervention, cet arrêt fut commué en un ordre d'exil à la frontière du royaume de Bourgogne. La vengeance

(1) M. Deperry, *Hist. Hag.*, tom. I.

(2) Guichenon, aux *Preuves de l'histoire de Savoie*, rapporte un traité relatif à la fondation du prieuré de la Burbanche, *Vulbaenchiæ in comitatu Bellicensi*, pag. 663.

Digitized by Google

du cruel Ebroin n'était que différée. Quelque temps après, il envoie dans le Bugey deux sicaires pour tuer Ragnebert. Il est saisi, pendant la nuit, dans sa retraite et amené dans la vallée de l'Albarine, derrière l'oratoire de Domitien. Là, au bord du torrent de Brébon, il est tué d'un coup de lance, lorsque, à genoux sur un rocher, il adressait à Dieu sa dernière prière. Une croix de pierre, suivant la tradition, a toujours marqué la place où fut répandu le sang de cette illustre victime. Les moines enlevèrent son corps, le matin, et l'ensevelirent dans le monastère de Domitien. Son tombeau attira dans la suite une si grande affluence de fidèles que l'abbaye et la bourgade qui se forma dans son voisinage prirent le nom de Ragnebert et se placèrent sous son saint patronage (1).

Quatre siècles après, le comte Gélin, seigneur du Forez, obtint de Gebuin, archevêque de Lyon, une partie des ossements de Ragnebert, pour les déposer dans le prieuré de St-André, près de Montbrison. Ainsi que dans la vallée de l'Albarine, le pélérinage des fidèles y donna naissance à un bourg considérable qui prit aussi le nom de Saint-Rambert (2).

Sous Chilpéric II, vint au Bugey un homme qui doit être considéré comme le fondateur de la ville de Nantua. Animé d'une foi ardente, cet homme avait méprisé les grandeurs humaines, auxquelles sa naissance lui donnait le droit de prétendre, pour se vouer, dès sa jeunesse, aux pénibles travaux des missions apostoliques. Après avoir porté les lumières de l'Evangile dans les Pays-Bas, sur les bords du Danube, aux Pyrénées, à des nations idolâtres et sauvages, après de longues et persévérantes fatigues, Amand prit la résolution d'ense-

(1) Mabillon, *Annales bénédictines*, année 680.

(2) Légende de saint Rambert, extraite du bréviaire de l'abbaye, et insérée dans les *Preuves de l'histoire du Bugey*, Guichenon, pag. 232.

Digitized by Google

velir le reste de son existence dans un monastère fondé par lui dans une contrée déserte. « Il parcourait à cette fin le haut Bugey, se dirigeant vers le mont Jura, lorsqu'il arrive, dit la légende (1), au sein des montagnes en un lieu où était une petite ville, nommée Orindinse, ceinte de murailles et de tours élevées, protégée encore par une forteresse construite en pierres de taille au sommet du mont Helnon (2)? Cette montagne avait donné son nom à la contrée. Orindinse était située dans une petite plaine agréable, arrosée par deux rivières, l'Onix et le Lengis, qui y arrivaient de deux côtés opposés pour y mêler leurs eaux (3). »

« Cette petite ville, environnée de pâturages fertiles, parsemés de bosquets, était abritée au nord par le mont *Dunicus* (4); au levant, s'ouvrait une vallée dont un lac poissonneux remplissait l'espace, vallée formée par des montagnes escarpées et rocailleuses dont les hauts sommets dominaient le lac. Amand suit le chemin de cette vallée. Ce site convenait au cénobite qui cherchait une région conforme à ses goûts austères. A l'extrémité du lac, la gorge s'élargissait, traversée par le cours sinueux du *Merulus* (5), rivière qui se bifurquait avant de verser ses eaux dans le lac. Là, s'arrête le vénérable Amand, près d'une source limpide qui sourdissait aux pieds du mont *Heencus* (6). Il y fixe l'emplacement de son

(1) Guichenon, *Preuves de l'hist. du Bugey*, pag. 210.

(2) Amand, étant évêque de Maestricht, avait fondé, près de Tournay, le célèbre monastère d'Helnon. Nous pensons que, en mémoire de cette fondation, il avait donné ce nom à la contrée de Nantua. On ne peut supposer que ce soit un jeu du hasard.

(3) Ces rivières ont conservé leurs anciens noms, ce sont les rivières de l'Oignin et de l'Ange.

(4) *Dunicus*. Mot celtique qui désigne une montagne, une élévation de terrain, d'où nous vient le mot *dune*. On l'appelle encore le *Don*.

(5) Mot latin ; merle. Cette rivière est encore nommée le Merloz.

(6) *Heencus*. L'orthographe de ce mot a seulement subi une altération, on écrit présentement le Mont-d'Ain.

Digitized by Google

monastère. Ce n'était pas précisément une solitude, car on y voyait quelques pauvres chaumières et un modeste oratoire consacré à Saint-André. C'était aussi un lieu fréquenté de ceux qui venaient chasser sur le mont Ibicus (1). »

« Amand alla solliciter et obtint du roi Childéric II, la concession (2) de cette contrée et notamment du lieu nommé *Nantoacum*, où il construisit son monastère. Le ruisseau qui sort des rochers du mont Heencus, et qui coule en ce lieu lui avait donné son nom. »

La description fidèle du paysage, les anciens noms des rivières et des montagnes, presque tous conservés jusqu'à ce jour sans altération, l'étymologie exacte de Nantua (3), tous

(1) *Ibicus*. C'est une dénomination latine : ibex, *chamois*. Il est toujours dénommé Mont-de-Chamoise.

(2) On pense que cette concession a été faite en l'année 668. Childéric, âgé de 18 ans, venait d'hériter du royaume de Bourgogne, à la mort de Clotaire III ; ce jeune roi se conduisait, au commencement de son règne, d'après les conseils de saint Léger, évêque d'Autun.

La légende rapporte que Mummole, évêque d'Orindinse, conçut une si violente jalousie de cette concession royale, qu'il attenta à la vie d'Amand et que Dieu ne permit pas qu'il réussit dans sa criminelle entreprise.

On lit, dans le texte de la légende, *Mummolus, antistes*. Ce dernier mot a été l'objet de diverses interprétations. M. de la Teysonnière pense qu'il désigne ici un commandant, un gouverneur. Quoique ce mot latin dérive d'*ante esto* ou *ante stare*, il ne s'applique, selon Ducange, qu'aux ecclésiastiques.

M. D. Monnier présume que Mummole était un prêtre payen. Cet aperçu nous paraît plus ingénieux qu'exact, car, à cette époque, les dernières traces du christianisme étaient certainement effacées dans le Bugey, comme l'indique d'ailleurs l'oratoire de saint André, dans le voisinage d'Orindinse. L'église primatiale de Lyon qui florissait depuis deux ou trois siècles, n'eût pas souffert dans son diocèse l'exercice du culte payen.

(3) Guichenon suppose que Nantua a reçu son nom d'une ancienne co-

Digitized by Google

ces détails pleins de vérité impriment à cette ancienne chronique un caractère respectable. *Nant* est un de ces mots celtiques, dont la signification nous a été transmise par les anciens auteurs ; il désigne une eau courante, un ruisseau. Evidemment le lieu où Saint-Amand construisit son monastère avait son ancienne dénomination celtique.

La légende nous apprend que les Sarrasins détruisirent entièrement la ville d'Orindinse (1). Nous touchons à leur terrible invasion, car, pendant tout le cours d'un siècle, l'histoire de notre province est défaillante, faute de documents, tant cette période est obscure et misérable !

lonie de Nantuates. Suggérée par la seule identité des noms, cette induction est contraire à la légende, mais encore elle ne supporte pas l'examen. Comment concevoir que les Nantuates, peuple du Valais, au temps de la conquête des Romains, aient choisi une contrée dépourvue de territoire, pour y établir une colonie, à proximité de quelques villes dont l'existence est constatée ? On ne peut encore supposer que cette colonie ait existé avant Jules César ; car, à l'occasion de l'irruption des Helvètes, il décrit ces gorges tenues par les Séquanes, sans faire mention d'une autre peuplade, maîtresse des passages. Après l'occupation des Romains, cette prétendue colonie qui n'a laissé aucun vestige de son existence, ni dans l'histoire, ni sur les lieux où elle aurait existé, est tout-à-fait improbable. Il est plus judicieux de dire que Nantua et les Nantuates n'ont d'autre rapport qu'une homonymie résultant d'une même racine dans la langue des Celtes.

(1) Civitatulam nomine Orindinsem quæ deinceps à Sarracenis et Vandalis usque ad solum desolata atque diruta fuit. *Légende de St-Amand.* Guichenon, *Preuves de l'histoire du Bugey*, page 211.

Digitized by Google

IV.

LES SARRASINS DANS LE BUGEY.

L'histoire de notre province sous les rois des deux premières races n'a certainement pas de plus grand événement que cette invasion ; elle eut lieu précisément lorsque l'une des dynasties succédait à l'autre.

On sait que les Arabes d'Afrique, maîtres de l'Espagne, passèrent les Pyrénées, et qu'ils vinrent inonder nos provinces méridionales. De là, s'étant rués au cœur du territoire, ils rencontrèrent entre Tours et Poitiers la formidable épée de Charles Martel qui en extermina le plus grand nombre. Ceux qui échappèrent à cette grande et meurtrière défaite, furent refoulés au midi. Quelque temps après, ils remontèrent le cours du Rhône et se répandirent dans les provinces du royaume de Bourgogne. Les historiens, à peu près d'accord sur ces faits principaux, diffèrent sur les dates qui flottent entre les années 730 et 737. Ils nous apprennent que les seigneurs bourguignons s'étaient déclarés indépendants et qu'ils avaient organisé un gouvernement à part, prétendant avoir aussi le droit de s'ériger en maîtres, puisque l'apparence même de l'autorité royale s'était évanouie. Pour soutenir cette prétention et résister à Charles Martel, ils appelèrent à leur aide les Sarrasins qui envahirent leurs provinces et y commirent la plus affreuse dévastation. Vienne, Lyon, Mâcon, Châlon furent saccagés ; la ville de Sens résista et fut une barrière qui arrêta ce torrent d'ennemis.

« Les Sarrasins, dit Mezeray, se répandirent dans les pro-

Digitized by Google

« vinces du royaume de Bourgogne.... Depuis Arles, dans « tous les pays où ils passèrent, ils brûlèrent et ruinèrent « les églises et les monastères ; désolèrent grand nombre de « bourgs et de petites villes dont il ne reste plus que le « nom, sans qu'on sache le lieu où elles étaient situées ; « massacrèrent une infinité d'hommes et entraînèrent un « grand nombre de captifs de tout âge et de tout sexe. »

Cependant, Charles Martel de retour de son expédition en Frise, marcha avec ses troupes victorieuses contre les Sarrasins et les seigneurs bourguignons révoltés. Il défit l'émir Althim, reprit les villes, occupa les provinces et les traita en vainqueur irrité. Il les commit à la garde de ses meilleurs capitaines. Après cette défaite, les Sarrasins qui ne purent opérer leur retraite en Provence ou en Septimanie, se réfugièrent dans les montagnes et s'y retranchèrent dans des positions inexpugnables. Notre province est au nombre de celles qui furent envahies et dévastées par ces hordes étrangères ; peut-être fut-elle le théâtre de leur défaite ; tout au moins elle leur servit de refuge en leur présentant des positions naturellement fortifiées.

Lorsqu'il s'agit de démontrer tout cela, une difficulté majeure se présente, c'est la rareté des documents écrits de cette pauvre et ignorante période. En ce qui concerne le Bugey, ces documents se réduisent à un très petit nombre, à quatre ou cinq que nous sachions, assez précis, il est vrai ; mais si l'on cherche les éléments de cette histoire dans un autre ordre de faits, on en trouve de plus nombreux, inscrits sur le sol par l'épouvante dont furent saisies les populations et conservés par des traditions imposantes. Ceux-là, on les découvre en interrogeant les populations qui gardent la mémoire de ce terrible événement, en recevant de leurs pères un nom qui semble gravé partout, sur les rochers escarpés, dans les plaines, sur les rivages des fleuves, dans les gorges profondes et jusque dans

Digitized by Google

des cavernes sauvages. De ces curieux témoignages dont l'enquête est faite en grande partie, jaillit une lumière qui, dissipant les obscurités du doute, fait ressortir la présence de ces Sarrasins sur toutes les parties de notre territoire, les destructions qu'ils ont commises, l'effroi des populations et les lieux où ils se sont réfugiés après leur défaite.

Pour recueillir ces preuves transmises par les générations passées, pour les examiner une à une et les apprécier à leur véritable valeur, parcourons dans le Bugey les diverses contrées qui les recèlent, à commencer cette investigation dans la plaine qui s'étend des rivages du Rhône et de l'Ain jusqu'à la chaîne non interrompue des premières montagnes. C'est là que les Sarrasins sont arrivés, après avoir saccagé Lyon; c'est sur cette région découverte que leur première excursion a été faite, ainsi que leur premier campement.

Nous les voyons, dans le vaste bassin de l'Ain, ruiner en passant le monastère d'Ambronay, fondé par Saint-Maur, et renverser son église consacrée à la sainte Vierge. (1).

Et s'ils ont assis leur camp sur cette contrée, merveilleusement disposée pour cela, il faut en chercher les vestiges soit sur le plateau du mont de Jujurieux, dont la crête est appelée depuis des siècles le *Rocher sarrasin*, soit dans la plaine, vers cette ancienne fortification qu'on voit à deux kilomètres d'Ambronay, très connue sous le nom de *Fort-Sarrasin*.

C'est une espèce de redoute carrée, dont chaque face a douze mètres de largeur sur quatre à cinq d'élévation, environnée d'un double fossé très large qui, dit-on, pouvait être inondé par les eaux de la petite rivière de Genoud, au moyen d'un aqueduc dont il restait naguère des vestiges. Aujourd'hui, l'un des côtés de ce fort est dégradé par les eaux dérivées de la Cousance. Un affaissement à sa partie supérieure fait conjecturer une voûte dans l'intérieur.

(1) Chronique de l'abbaye d'Ambronay.

Digitized by Google

Nous n'attribuons pas aux soldats d'Abdel-Ram ou d'Althim cet ouvrage militaire, fait avec de la terre, et qui semble appartenir à une époque moins ancienne. Mais son nom est un indice qui permet de supposer que cette fortification a été élevée sur un champ où les Sarrasins avaient dressé leurs tentes et où ils ont laissé leur nom.

Il est donc tout à fait présumable que, de cette contrée, ils se sont répandus sur les autres parties du Bugey pour les dévaster; que de là ils sont allés saccager et ruiner la ville d'Orindinse, comme l'atteste la chronique de Saint-Amand. Cette destruction fut, en effet, si complète, que, il n'en est resté que le nom, bien qu'on sache assez exactement le lieu où elle était, d'après l'indication remarquable de la légende, et aussi d'après quelques décombres découverts (1) près du confluent de l'Oignin et de l'Ange, à douze cents mètres à peu près du château de Montréal, construit à la place même de la citadelle du mont Helnon.

Les Sarrasins ne s'arrêtèrent pas à Orindinse. Des noms et des traditions que nous trouvons plus loin indiquent qu'ils poussèrent leur excursion jusqu'à la *Porte sarrasine* de Gex, et qu'ils traversèrent ces étroits défilés ouverts par les eaux puissantes du Rhône, défilés où, du temps de Jules César et de Constantin, passèrent aussi, comme nous l'avons rapporté, les hordes barbares des Helvètes et des Germains.

Les guerriers basanés de l'Afrique y trouvèrent une ville, si l'on en croit la tradition, plus considérable qu'Orindinse, la ville des Tattes qui disparut du sol vers cette époque, et dont on leur impute la ruine. La mémoire de cette ancienne ville n'est point éteinte daus cette contrée ; elle montre le champ où fut la cité des Tattes, près de Châtillon-de-Michaille, non loin des bords escarpés de la Valserine. Ce lieu

(1) M. Rouyer, *Notice hist. sur Nantua.*

Digitized by Google

a toujours été dénommé le champ des Tattes. Deux autres localités dans cette région portent ce même nom.

Ainsi, dans ces gorges du haut Bugey, voici trois villes depuis longtemps anéanties, Orindinse, Isarnore et la cité des Tattes. La première est connue seulement par un document historique qui nous apprend son existence et sa destruction; la seconde, dont on ignore le sort final, est démontrée par des monuments que le temps n'a pas tout à fait détruits. Couverte d'un voile que soulève à peine la tradition, la troisième est livrée aux plus vagues conjectures. Que les Sarrasins aient détruit ces trois villes, c'est la plus admissible des suppositions; mais, en l'énonçant, on ne doit pas omettre que, deux siècles après, les Hongres, autres dévastateurs, passèrent sur cette zône du Haut Bugey. Ce fait sera établi à sa date.

Si nous visitons la vallée de l'Albarine semblable aux Thermopyles, et dont les rochers portent aussi une inscription glorieuse d'une date contemporaine (1), nous y trouvons la présence des Sarrasins attestée par un témoignage irréfragable. Leidrade, archevêque de Lyon, après avoir été secrétaire de Charlemagne, écrit à ce monarque, que, suivant ses ordres, il a restauré dans son diocèse les édifices religieux ruinés par les Sarrasins, et il mentionne le monastère de Saint-Rambert (2). D'autres indices marquent encore leur présence dans cette vallée. Près de Tenay et de Saint-Rambert, sont trois constructions anciennes, isolées dans des gorges écartées qui

(1) Dans l'invasion de 1815, trois cents gardes nationaux de Saint-Rambert se postèrent aux Balmettes, dans le défilé de l'Albarine, et ils y tinrent en échec, plus de quinze jours, un corps d'armée ennemi. Ils ne se retirèrent qu'après la prise de Lyon, lorsque leur héroïque résistance fut devenu inutile. Dans le cours de cette histoire, nous retracerons ce patriotique fait d'armes, resté presque inaperçu à côté des immenses évènements de cet époque.

(1) La lettre de Leidrade est rapportée par M. Deperry, *Hist. Hagiologique*, tom. I, pag. 99.

Digitized by Google

s'ouvrent sur cette vallée, constructions que les habitants du pays ont toujours nommées *Forts-Sarrasins.*

Ces masures ont donné matière à plusieurs commentaires. Pour mieux apprécier leur origine et leur destination, et pour leur singularité aussi, elles doivent être décrites.

On voit toujours avec étonnement, dans cette partie du Bugey, d'immenses bancs de rochers qui s'étendent aux flancs des montagnes comme de larges ceintures, ou qui se dressent jusqu'à leurs sommets en forme de citadelles colossales. Sur des corniches saillantes aux parois de ces rochers, vers des anfractuosités presque inaccessibles ont été bâties ces constructions étranges, placées comme des nids d'aigle. Elles consistent en une muraille de face pratiquée sur le bord de la corniche, et en deux autres murs latéraux qui vont jusqu'au rocher en laissant d'un côté une étroite ouverture d'entrée. Au dessus, la montagne ou le rocher s'avance et forme une saillie qui sert de toiture. Pour fenêtres sont aux murs des ouvertures qui permettent à la vue de plonger de tous côtés dans les profondeurs de la vallée. D'après des indices non équivoques, ces constructions étaient à deux étages, calculées pour recevoir un certain nombre d'habitants. Elles peuvent avoir dix mètres de longueur sur quatre à cinq de largeur. L'eau qui suinte goutte à goutte du rocher a été peut-être plus abondante dans le temps, aujourd'hui elle suffirait à peine aux besoins d'une personne.

Les Sarrasins ont-ils jeté sur ces roches escarpées ces bizarres constructions ? Cette supposition n'est pas admissible. On ne saurait comprendre que les Sarrasins vaincus et fugitifs aient pu bâtir ces murs cimentés à la chaux. Mais que ces grottes artificielles aient été imaginées par l'épouvante que causa leur terrible invasion, qu'elles aient été faites pour se préserver de leurs incursions, c'est une opinion probable contre laquelle on ne voit pas d'objection sérieuse.

Digitized by Google

Feu Leymarie, toutefois, a émis une interprétation différente (1). Il pense que, vu leur état de conservation, ces bâtisses ne sont pas antérieures au XVe siècle, et il présume qu'étant de cette époque, elles ont été inspirées par la peur de la peste qui sévissait au XVIe siècle dans les provinces voisines, et notamment à Lyon.

Les considérations qui nous semblent réfuter cette opinion de l'archéologue distingué ne doivent pas être omises; car il s'agit de maintenir une tradition populaire qui se rattache à un point historique fort important et de constater l'une des plus grandes perturbations qu'ait éprouvées le Bugey, sa dévastation par cette même race d'hommes contre laquelle luttent depuis quinze ans nos vaillants soldats d'Afrique.

Ces habitations, pratiquées dans des anfractuosités où l'on ne parvient qu'en marchant par des rampes difficiles, effrayantes, ne paraissent-elles donc pas plutôt faites contre l'agression redoutable des hommes que contre l'invasion de la peste? surtout si l'on considère que les montagnes, avec leurs ombrages et leurs eaux salubres, présentaient des retraites aussi solitaires, plus commodes et plus efficaces contre le fléau épidémique. D'autre part, si, à raison même de leur situation d'un difficile accès, ces constructions sont préservées de l'injure du temps et des hommes, doit-on s'étonner qu'étant ainsi dans la condition d'une longue durée, elles aient pu traverser dix siècles sans être entièrement détruites? Longtemps encore, si elles ne sont pas démolies de la main des hommes, elles peuvent rester à l'état de ruines, comme un témoignage de l'histoire conservé par la tradition. Ajoutons que cette tradition elle-même pèse d'un certain poids dans la balance de l'appréciation, et que, pour lui enlever sa

(1) *Hist. inédite de l'abbaye et de la ville de St-Rambert*, par Hippolyte Leymarie, déposée aux arch. de la Société royale de l'Ain.

Digitized by Google

gravité, il faut de plus fortes raisons. Au surplus, non seulement elle n'est pas affaiblie par un examen sérieux, mais elle est encore corroborée par d'autres monuments de cette sorte.

Non loin de là, au revers méridional de cette chaîne de montagnes qui s'étendent sur le littoral du Rhône, à Serrière-de-Briord, on voit une construction si semblable à celles de la vallée de l'Albarine que nous sommes dispensé de la décrire. Serrière est aux pieds des montagnes, à l'ouverture d'une gorge profonde, creusée par les eaux du Pernas. Au côté droit de cette ouverture, s'élève un immense rocher perpendiculaire qui s'étend parallèlement au Rhône, en regard de ce fleuve. Au milieu de ce rocher, partagé en deux bancs par une fissure horizontale, est une anfractuosité où a été construit ce fort. C'est ainsi que le nomment les habitants de Serrière, sans y ajouter, il est vrai, le nom de sarrasin. Mais nous sommes dans une contrée toute pleine de leur souvenir, et nous trouvons dans le voisinage une grotte très-connue sous le nom de *Chambre des Sarrasins.*

En suivant, dans la gorge du Pernas, le chemin de Benonce, tracé sur les hauteurs de la rive droite, on arrive dans une vallée retirée et sauvage, située entre Benonce et Seillonas. Là est la *Chambre des Sarrasins*; cette grotte a une ouverture à peu près cintrée, de douze mètres d'élévation sur sept mètres de largeur ; sa profondeur est de vingt pas. On remarque dans l'intérieur, aux parois du rocher, des trous pratiqués évidemment pour supporter des solives, qui indiquent, comme dans les *forts sarrasins* de Tenay, un compartiment supérieur pour recevoir un plus grand nombre d'habitants. Presqu'en face, sur la pente de la montagne opposée, s'ouvre, près d'une cascade, une autre caverne plus profonde, dite *la Balme de Roland.* C'est dans cette caverne que fut trouvé, par des pâtres, il y a quatre ou cinq siècles,

Digitized by Google

le fameux olyphant ou cornet d'ivoire, orné de figures ciselées, connu des antiquaires sous le nom d'*olyphant de la Chartreuse de Portes* (1).

C'est déjà une coïncidence très surprenante de trouver dans une grotte, qui porte le nom de Roland, un olyphant d'un travail précieux, tel que les peintres ou les poètes ne décoreraient pas d'un plus beau l'illustre neveu de Charlemagne. Mais lorsqu'en face de cette caverne est une montagne où le nom des Sarrasins est inscrit depuis des siècles, lorsqu'une tradition constante révèle qu'ils ont occupé des positions dans ces lieux mêmes, on peut assurément se livrer à des suppositions que ne démentent pas les données de l'histoire. Il est incontestable que depuis Charles-Martel jusqu'à Conrad-le-

(1) Les pâtres qui découvrirent ce cor d'ivoire, le portèrent à la Chartreuse de Portes, située dans ces mêmes montagnes. Les Chartreux l'ont conservé jusqu'à la Révolution. Ils attachaient un si grand prix à cette belle antiquité, qu'ils la firent enfermer dans un étui de cuir, historié, dont les ornements ne sont pas trop disparates avec les ciselures de l'ivoire. A l'époque de la Révolution, le prieur Dom Mérille, craignant pour ce précieux objet, le mit en dépôt à Lagnieu, chez M. Bourdin, juge-mage du marquisat de Saint-Sorlin. Il y resta jusqu'au temps où, les couvents étant supprimés, un commissaire du gouvernement fit l'inventaire du mobilier de la Chartreuse. Après les Chartreux, M. Thomas Riboud, de Bourg, fut l'heureux possesseur de l'olyphant.

Il est, sans doute, à regretter qu'il n'ait pas été remis à un établissement public. Mais puisqu'il devait passer aux mains d'un particulier, nul n'était plus digne d'en être le détenteur que cet archéologue distingué qui, dès l'année 1781, avait fait une notice sur ce précieux monument du moyen-âge, notice que M. Dupuy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, inséra dans le *Journal des Savants*. Puisque nous retraçons les illustrations de notre province, ajoutons que le savant académicien Dupuy était issu d'une honorable famille de Chazey sur ain dans le Bas-Bugey. Le magnifique olyphant est aujourd'hui dans le cabinet du duc de Luynes. L'*Univers pittoresque* en a donné le dessin sous le titre de *France, XIe siècle*, pag. 229.

Digitized by Google

Pacifique, les Sarrasins ont tenu, dans les Alpes, des positions fortes ou fortifiées. L'historien Nostradamus mentionne ce fait dans le Bugey, en parlant du château de Culle qu'ils occupaient, et dont s'empara le vaillant Berold. N'est-il pas permis, d'après des indices si frappants, de produire la figure héroïque de Roland sur les escarpements du Pernas, sur ces rochers aussi grandioses que ceux de Roncevaux ?

Pourquoi Charlemagne n'aurait-il pas envoyé son vaillant neveu contre les Maures qui infestaient les rivages du Rhône, comme il l'avait fait contre les seigneurs qui désolaient les bords du Rhin ? — Pourquoi l'illustre paladin n'aurait-il pas guerroyé contre les Sarrazins dans nos montagnes, avant de porter ses armes, aux Pyrénées, contre ces mêmes ennemis? A coup sûr, ces suppositions qui parent d'une couleur historique les hauteurs abruptes et sauvages de Seillonas, sont parfaitement admissibles. Peut-être aussi la caverne a-t-elle reçu son nom à cause de cette précieuse trouvaille ; peut-être le doit-elle à une circonstance purement locale, bien qu'il ne paraisse pas qu'une famille du nom de Roland ait existé dans le pays.

Quoiqu'il en soit, la présence des Sarrasins dans cette région reste à peu près démontrée, et leur séjour doit être considéré comme probable. Le magnifique olyphant (1) concourt à cette démonstration, car il faut bien que cette pièce découverte en ces lieux ait une signification, et porte un témoignage quelconque. Si donc, on l'interprète, et qu'avec un archéologue érudit (2) on examine les figurines sculptées qui couvrent les

(1) Il est fait d'une seule défense d'éléphant ; il a huit décimètres de long, quatorze centimètres et demi de diamètre à son pavillon.

(2) M. Désiré Monnier. Cet archéologue l'a décrit et interprété avec autant d'exactitude que de sagacité. On y voit, entr'autres figures, un cavalier vêtu de la tunique numide, à la poursuite d'un antilope, un chameau caparaçonné, des palmiers, des lions affrontés, d'autres qui se

Digitized by Google

compartiments annulaires de ses parois extérieures, on induit de ces figures, empruntées la plupart à la nature africaine, qu'il a été ciselé par un artiste arabe, à l'usage d'un chef de guerriers. Et si l'on objectait que la loi de Mahomet interdit la représentation des animaux, nous répondrions que cette prescription du Coran n'était pas observée des Arabes d'Afrique, probablement sectateurs d'Ali ; la fameuse cour des lions, au palais de l'Alhambra, le prouve suffisamment.

Seillonas, Benonce, Ordonnas, sont les principaux villages où les traditions ne sont pas entièrement perdues. En interrogeant les populations de cette contrée, on apprend que les Sarrasins se sont réfugiés dans leurs montagnes, qu'ils se sont tenus sur des hauteurs escarpées où l'on peut encore apercevoir des restes de fortifications, et qu'ils ont enfoui aux pieds des rochers, vers les grottes où ils se retiraient dans la saison rigoureuse, des trésors considérables. Cette dernière tradition est si constante et si généralement répandue dans cette région que des spéculateurs étrangers y font actuellement des fouilles, dans l'espoir décevant d'y découvrir quelques-unes de ces richesses enfouies. Ces recherches ont lieu notamment vers la balme de Roland.

Que si l'on s'en rapporte à certains signes caractéristiques de la race arabe, et à quelques noms propres qui semblent accuser cette nationalité, des Sarrasins seraient restés dans ce pays, et quoique depuis long-temps leurs descendants aient été mêlés aux indigènes, ils conserveraient encore le type

donnent la patte ou qui se mordent à l'épaule, des autruches buvant dans un grand vase en forme de croissant, un monstre à quatre pieds de bouc, à tête d'homme cornue, et dont la queue terminée en serpent est passée à son cou et nouée sur son dos, un oiseau de proie enlevant un agneau, deux portes qui semblent ogivales, des ibis dont les cous sont croisés, un homme vêtu d'une tunique portant un quadrupède sur ses épaules, etc. *Recherches arch. sur le Bugey.*

Digitized by Google

non effacé de leur première origine. On croit les reconnaître à leur figure maigre et basanée, à leurs cheveux crépus, à leur petite stature, à leurs regards hardis et pénétrants. Cette remarque a déjà été constatée par l'auteur érudit des *Recherches archéologiques sur le Bugey;* nos propres observations tendent plutôt à la confirmer qu'à l'affaiblir.

Lorsque des familles plus ou moins empreintes de ce caractère arabe ou mauresque se nomment encore Babolah, Kaffon, Cisa-Buiroz, la présomption de leur origine sarrasine acquiert une grande consistance, et doit figurer comme une chose remarquable parmi les éléments de notre appréciation historique (1).

Dans cette disquisition des vestiges sarrasins et des traditions populaires qui s'y rattachent, nous ne devons pas omettre une contrée que l'histoire même désigne comme un théâtre de leur occupation et de leurs brigandages. L'historien Nostradamus rapporte que les Maures s'étaient rendus maîtres de Culle (2), et que de là ils infestaient le pays. Outre ce château fort qu'ils occupaient, nous les trouvons encore retranchés dans le voisinage, sur des hauteurs escarpées où ils s'étaient fortifiés.

On voit, sur le rivage du Rhône, un mont isolé et séparé de Culoz par un marais d'une grande étendue ; c'est le *Molard de Lavours.* D'un côté, il est baigné par le fleuve ; de l'autre côté, s'étend à ses pieds le village de ce nom. Si des hauteurs voisines, du Colombier, par exemple, la montagne la plus élevée du Bugey, on jette les yeux sur cette partie littorale

(1) *Hist. de Provence*, 1re part. page 75.

(2) M. D. Monnier présume que Culle ou Culloz tient son nom des Sarrasins. A l'appui de cette opinion, il présente des analogies remarquables ; il cite, entr'autres, *Cullu*, ancienne ville de Numidie. La terminaison de Culoz indique, en effet, une dénomination sarrasine. *Recherches arch. du Bugey*, pag. 177.

Digitized by Google

du Rhône, le Molard de Lavours paraît avoir la forme d'une tortue. Sur son sommet, exactement au point le plus élevé, sont les ruines d'une ancienne construction qui a toujours été désignée sous le nom de *Maison des Sarrasins*. Cette construction ruinée peut avoir huit mètres de longueur sur quatre à cinq mètres en largeur, Des pans de murailles solidement construites s'élèvent encore à une hauteur de trois à quatre mètres.

Ces ruines sont sur un rocher circulaire qui rend leur abord assez difficile. Si l'on descend le Molard au nord-ouest, en suivant un sentier escarpé, on rencontre *le puits sarrasin*, creusé dans le roc, à une profondeur qui ne peut être mesurée à cause des pierres qui le comblent en partie. Les habitants de cette contrée présument que le Rhône avait autrefois son lit de ce côté du Molard, et que d'autres fortifications, dont il ne reste plus de vestiges, s'élevaient au dessus du puits sarrasin, qui, par son étrange situation, ne paraît pas avoir pu servir à un autre usage. D'après tous ces indices qu'interprête une tradition précise, il semble évident que les Sarrasins, après leur défaite, se sont réfugiés en ces lieux escarpés, et qu'au moyen de quelques constructions, ils ont pu s'y maintenir.

Nous sommes au terme de nos explorations. Ces monuments traditionnels, visités avec soin, scrupuleusement retracés, doivent suppléer à l'insuffisance des documents écrits. Leur ensemble éclaire, explique cette phase historique qui se divise en deux parties distinctes : la désastreuse invasion des Maures, et leur séjour dans notre province, où, vaincus et dispersés, ils sont venus chercher un asile pour se soustraire à la poursuite de leurs vainqueurs.

Digitized by Google

V.

LE BUGEY SOUS LES ROIS DE LA DEUXIÈME RACE.

Les plus belles provinces de France seraient tombées probablement sous la domination des Arabes, comme celles de l'Espagne, sans la valeur des Francs et surtout sans Charles-Martel. Ce héros eut toute la puissance d'un roi sans en avoir le titre; mais ses grandes actions valurent l'une et l'autre à son fils. « Les Français, dit Bossuet, dégoûtés de leurs fainéants, et accoutumés depuis tant de temps à la maison de Charles-Martel, mirent sur le trône Pepin, son fils. « Il fut proclamé roi à Soissons et sacré à Saint-Denis. A cette cérémonie assistèrent les personnages les plus éminents du clergé, parmi lesquels figure Siagrius, troisième abbé de Nantua.

Six ans après, Pepin concède à cette abbaye l'immunité de la juridiction temporelle avec les priviléges et les bénéfices de la juridiction seigneuriale la plus étendue. Il lui octroye même le droit d'exiger le *fredum* qui était, dans les lois barbares, la récompense de la protection accordée contre le droit de vengeance, et qui devint, à la suite de la modification de ces lois, le droit de prononcer et de percevoir des amendes judiciaires.

Voici le beau règne de Charlemagne. Les grands rois sont tous réparateurs. Charlemagne ordonne de relever les édifices ruinés par les Sarrasins.

Comme il a été dit précédemment, le monastère de Saint-Rambert lui dut sa restauration. D'après la lettre de Leidrade, il avait alors cinquante-six moines, soumis à une parfaite régularité. Ce nombre est allé décroissant, lorsqu'ils ont cessé de se livrer aux utiles occupations de l'agriculture.

Digitized by Google

Charles-Martel avait enrichi ses capitaines avec des biens du clergé ; Charlemagne impose aux détenteurs de ces immeubles le paiement des redevances ou des rentes à leurs anciens possesseurs. Ce fut l'origine des dîmes ecclésiastiques, réparation juste dans le principe, qui devint un abus en recevant une générale extension. Plusieurs écrivains se sont égarés à la recherche de cette institution des dîmes ; Montesquieu l'a éclairée, comme il éclaire toutes les questions.

Les capitulaires nous apprennent encore que beaucoup de fiefs à cette époque n'étaient pas héréditaires. Charlemagne fit plusieurs règlements pour empêcher les usufruitiers de ces fiefs de les négliger ou de les appauvrir au profit de leurs alleus ou de leurs biens propres.

On sait quelles furent les institutions créées par lui pour tirer son siècle de l'ignorance profonde où il était plongé. Mais, après lui, ses réglements ne furent pas observés. Ce grand homme parut comme un astre qui illumina l'Europe ; lorsqu'il eut accompli son cours radieux, la France retomba dans de plus épaisses ténèbres.

En 802, pendant ce grand règne, fut fondé ou plutôt restauré l'un des principaux monastères du Bugey, l'abbaye d'Ambronay, de l'ordre de Saint-Benoît. Suivant l'ancienne chronique de cette maison, saint Maur, disciple de saint Benoît, venant d'Italie vers l'année 524, s'arrêta en ces lieux et il y construisit un monastère et une église consacrée à la sainte Vierge, sur les débris d'un temple dédié aux Dieux Mânes (1).

Ambronay s'est toujours trouvé sur le chemin des invasions. Aussi, depuis Jules César, a-t-il maintes fois souffert de ce fléau périodique. Lorsque saint Maur vint y jeter les fondements de sa maison religieuse, il y ne trouva sur ce territoire que les débris d'une bourgade gallo-romaine, et parmi ces débris, sans doute,

(1) E. Renaud. *Hist. inédite de l'abbaye d'Ambronay.*

Digitized by Google

quelque cippe ou quelque autel avec une dédicace aux Dieux Mânes. Les Germains, dans leur irruption de l'année 357, avaient fait de ce lieu une solitude. Lorsque les Sarrasins, deux siècles après la fondation de Saint-Maur, en eurent fait autant que les Germains, le territoire d'Ambronay devint la propriété de l'abbé de Luxeuil.

Un seigneur du pays, nommé Barnard, qui avait suivi Charlemagne dans ses guerres contre les Saxons, animé d'un ardent esprit religieux, acquit ce territoire de l'abbé de Luxeuil, en échange de propriétés patrimoniales, et il y construisit un monastère sur les ruines de l'ancien; il bâtit une église à la place même de celle que les Sarrasins avaient renversée; il installa dans sa nouvelle maison un abbé et des religieux, après leur avoir constitué une riche dotation. Barnard avait une femme et des enfants auxquels il avait réservé une part de ses biens. Toutes ces choses réglées, il s'arrache du sein de sa famille pour se retirer dans une profonde retraite et y pratiquer les austérités d'un anachorète. Le lieu où il se retira sur la montagne d'Ambronay, au milieu des bois, est toujours désigné sous le nom de la *Chapelle Saint-Barnard*.

Cependant, le premier abbé d'Ambronay étant mort, les religieux sollicitent Barnard de prendre sa place; il cède à leurs prières. Trois ans après, sur sa grande réputation de piété, il est élu archevêque de Vienne (1). Lorsqu'il occupait cet illustre siége en 837, il fonda un monastère à Romans, vers le confluent de l'Isère et du Rhône. Ce fut la retraite de ses derniers jours et le lieu de sa sépulture.

Charlemagne laissa à son fils Louis-le-Débonnaire un

(1) Il figure parmi les plus illustres prélats de ce siège primatial. « Cet archevêque, dit Chorier, n'était pas un homme d'un mérite médiocre, et la part qu'il eut depuis aux affaires les plus importantes de son temps le témoigne assez. » *Hist. du Dauph.*, liv. X.

Digitized by Google

grand empire à gouverner; c'était un fardeau au dessus de ses forces. Ce prince, d'un esprit étroit, menait la vie d'un moine, occupé, la plupart du temps, à des pratiques minutieuses de dévotion. Epoux faible, père plus faible encore, il eut le malheur de voir ses enfants armés contre lui, le dégrader, l'avilir; il expia la faute insigne de leur avoir fait et refait, de son vivant, le partage de ses Etats.

Cet empereur modifia dans notre province les lois des rois bourguignons, surtout en ce qui concernait l'usage absurde et cruel du combat judiciaire. On doit rapporter à peu près à cette époque l'abolition de ces lois. Le progrès de la féodalité exigeait des institutions conformes à son développement. Les fiefs héréditaires, ceux restés viagers, les alleus, les justices seigneuriales et ecclésiastiques, les cens, les redevances et les dîmes nécessitaient des dispositions spéciales, qne l'on retrouve disséminées dans les capitulaires des rois carlovingiens. Ainsi effacé par ce nouvel ordre de choses, le code bourguignon laissa au Bugey un usage résultant de la licence qu'il avait attribuée à tout particulier de prendre, pour ses besoins, du bois dans les forêts d'autrui. Ce fut l'origine des droits d'usage au profit des communautés, droits confirmés et réglés par les anciens seigneurs.

Du vaste empire de Charlemagne, partagé par ses petits fils, Lothaire eut avec l'Italie, entr'autres provinces, celles qui sont situées entre le Rhin, le Rhône et la Saône.

Il accorde aux religieux de Nantua le droit d'élire leur abbé. Le titre de concession signale un abus qui, dès cette époque, s'était glissé dans quelques monastères dont les abbés, élus sans le concours de la communauté, divertissaient les revenus, laissant leurs moines dans la plus grande pénurie.

Quelques jours avant sa mort, Lothaire partage ses Etats entre ses trois fils. A Lothaire II, il donne une partie de l'ancien royaume de Bourgogne dans laquelle était inclus le

Digitized by Google

diocèse de Belley, très restreint dans le Bugey, mais qui s'étendait dans la Savoie et le Dauphiné. Charles, son plus jeune fils, eut la Provence avec le comté de Lyon auquel était annexée la plus grande partie de notre province. Ce fut, malgré son unité territoriale, le premier démembrement du Bugey depuis les Romains, par suite des partages qui s'opéraient alors selon la circonscription des diocèses, sans avoir égard aux limites naturelles. Ce démembrement ne fut pas de longue durée. Quelques années après, en 858, Lothaire céda à son frère Charles, roi de Provence, les évêchés de Belley et de la Tarentaise (1).

Un an après, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît fut fondé à Sessieu, *Saxiacum*, sur ce magnifique littoral du Rhône où les Romains ont laissé tant de vestiges de leur séjour. Le fondateur Aurélien était précisément issu, comme l'indique son nom, d'une de ces familles puissantes qui vinrent affermir, dans la Gaule, la domination romaine. D'archidiacre à Autun, cité qui se disait l'émule et la sœur de Rome, il était devenu abbé d'Ainay (2). Sur les ruines du temple d'Auguste, ce descendant des Romains figure comme un débris vivant de toute cette grandeur déchue.

A Sessieu, dont il possédait le territoire et où l'on voyait, chose remarquable, le tombeau d'un prêtre du temple d'Ainay (3), il bâtit son monastère avec des fragments de constructions romaines, le sol en était couvert, et il fit une chapelle en employant les arcades et les pilastres ioniques d'un édifice romain. Cette église a été conservée en grande partie, et sert encore au culte. C'est l'édifice le plus ancien du Bugey; on remarque dans ses murs des pierres épigraphiques, et

(1) Dom Plancher, *Hist. de Bourgogne*, liv. III—Chorier, liv. X, pag. 673.

(2) Guichenon, *Preuves de l'hist. du Bugey*, pag. 225 et suivantes.

(3) M. D. Monnier, *Etudes arch. sur le Bugey*, note 4 de la page 111.

Digitized by Google

notamment à sa façade, autour de son ouverture principale, une pierre de cinq mètres de longueur en deux fragments, laquelle présente, en beaux caractères de cent soixante millimètres, l'inscription suivante :

RVSTICIAE LVCILIAE L. CASSIVS GRATIANVS.

Aurélien fit à son monastère des dons considérables ; indépendamment du territoire de Sessieu, avec les nombreux esclaves qui le cultivaient, il lui donna plusieurs domaines situés en diverses provinces, et mentionnés dans le titre de fondation. Approuvée dans un synode de dix prélats, cette fondation obtint toute la faveur du roi Charles, qui concéda aux Religieux le droit d'élire leur abbé, une juridiction propre et indépendante, des priviléges pour le négoce de leurs vassaux.

Fortunée dans son principe, cette abbaye eut une fin malheureuse. Détruite, probablement par les Sarrasins, elle fut convertie en un simple prieuré près duquel s'est formé le beau village connu sous le nom de Saint-Benoît-de-Sessieu.

Le jeune roi de Provence mourut à Lyon où il résidait ; il fut inhumé dans l'église abbatiale de Saint-Pierre. Ses deux frères, Lothaire et Louis, roi d'Italie, suivant les habitudes princières de cette époque, se précipitent sur cette succession, et, après se l'être disputée, ils en font le partage par l'intervention des évêques et des seigneurs. Les auteurs sont dissidents sur les bases de ce partage, et il est assez difficile de discerner si le Bugey passa sous l'autorité d'un seul ou s'il fut divisé comme précédemment. Il est constant que Lothaire eut le comté de Lyon, et, suivant dom Plancher, qui discute ce partage avec sa solide érudition, le diocèse de Belley fit partie du lot dévolu à son frère.

Lothaire étant décédé en l'an 869, sans enfants légitimes,

Digitized by Google

Charles-le-Chauve, prince avide et peu scrupuleux, se hâte d'usurper le royaume de Provence au détriment de son neveu Louis, roi d'Italie, impuissant à revendiquer par la force des armes la succession de son frère. Notre province fut ainsi réunie transitoirement à la monarchie française.

« Charles-le-Chauve, dit Pasquier, eut peu de vertus et beaucoup de défauts. » Ce roi imprudent exagéra le progrès féodal au lieu de le modérer. Si les principaux faits de son règne et quelques dispositions importantes de ses capitulaires ne peuvent entrer dans cette histoire provinciale, sa mort lui appartient tout à fait et doit y figurer.

Nous en reproduisons les circonstances en traduisant un document d'une grande autorité, extrait des annales de saint Bertin, année 877. Les meilleurs historiens, avec Mabillon, ont puisé à cette source primitive.

« Après avoir tout ordonné pour son expédition contre les Sarrasins qui désolaient l'Italie, Charles-le-Chauve, accompagné de son épouse Richilde, franchit les Alpes avec un petit corps de troupes. Il était à Pavie en conférence avec le pape Jean VIII, lorsqu'il apprend tout à coup que son neveu Carloman, roi de Bavière, est en marche pour le combattre. A cette nouvelle, craignant d'être surpris entre deux ennemis, il se retire à Tortose où Richilde est couronnée impératrice par le souverain pontife. Après cette cérémonie, Richilde repasse précipitamment les Alpes et se réfugie avec le trésor impérial dans la ville de Maurienne (1). Cependant Charles attend avec impatience les seigneurs qui ont reçu l'ordre de le joindre avec leurs troupes; Boson, son beau-frère, gouverneur de Vienne, Hugues l'abbé, Bernard, comte d'Auvergne, Bernard, marquis de Septimanie, tous conjurés contre lui avec la plupart des seigneurs du royaume, à l'exception des

(1) Fugam arripuit cum thesauro versus Moriennam.

Digitized by Google

évêques qui n'avaient pas voulu entrer dans cette conspiration. Ces seigneurs n'arrivant pas, et sur le faux avis que Carloman s'approchait, il s'enfuit sur les pas de Richilde. Pendant cette retraite, il est saisi de la fièvre et prend pour remède une poudre que lui donne un juif, son médecin, nommé Sédécias. Cette poudre était un poison violent. Après avoir traversé le Mont-Cenis, porté à bras d'hommes, il arrive, en un lieu appelé *Brios* (1). De là, il envoie un exprès à Richilde qui, de Maurienne, accourt vers son époux mourant assez à temps pour recevoir son dernier soupir. Onze jours après avoir pris le poison, il expire dans une pauvre chaumière, le 5 du mois d'octobre (2).

« Son corps fut ouvert, lavé avec du vin et parfumé d'aromates. Placé sur une litière, il était porté à Saint-Denis, suivant sa dernière volonté ; mais bientôt la décomposition du cadavre fut telle, que l'on fut obligé de le renfermer dans un tonneau ; et comme il continuait de répandre une odeur insupportable, arrivé dans un monastère du diocèse de Lyon, nommé Nantua, il y fut enterré aussitôt (3). »

D'après la chronique de ce monastère, Charles-le-Chauve fut inhumé dans le chœur de l'église abbatiale, au côté gauche du maître-autel, par les soins de l'abbé Helmedius. Sept ans après, ses ossements furent transportés à Saint-Denis dont il avait été abbé.

Jusqu'au XVIe siècle, on a lu dans l'église de Nantua une épitaphe en vers latins qui y avait été rétablie après la restauration de cette église au XIVe siècle. Tous les distiques à

(1) Inter manus portantium, transito monte Cinisio, parveniens ad locum qui *Brios* dicitur...

(2) Mortuus est secundo nonas octobris.

(3) Unde in cellam quamdam monachorum lugdunensis episcopis, quæ *Nantoadis* dicitur, vix parvenientes, illud corpus cum ipsa tonna terræ mandaverunt.

Digitized by Google

la louange de cet empereur, auquel l'histoire ne doit aucun éloge, ne méritent pas d'être reproduits, insignifiants qu'ils sont d'ailleurs, mais les suivants peuvent être considérés comme un document historique :

Hoc domini Caroli servantur membra sepulcro
. . . . . .
Italiam pergens, febribus corrumpitur atris
Et rediens nostris obiit in finibus.
. . . . . .
Quinta dies mensis lumen cum panderet orbi
Octobris, spatium (1) reddidit ipse Deo (2).

Comme il n'est pas actuellement dans la région en deçà des Alpes, ni dans le Bugey, un village ou une localité du nom de Brios, l'incertitude du lieu où mourut Charles-le-Chauve a provoqué plusieurs dissertations sur cette question historique. Dans cette controverse, trois villages : Brion, Briord et Apvrieux se disputent l'illustration d'avoir reçu le dernier soupir de cet empereur, petit-fils de Charle-

(1) Nous écrivons *spatium* avec tous les auteurs qui ont reproduit cette épitaphe, bien que ce mot nous paraisse vague. On peut cependant l'expliquer dans ce sens que Charles-le-Chauve laissa vacante et à la disposition de Dieu la large place qu'il occupait dans ce monde. Si la quantité l'eut permis, nous aurions préféré *spiritum*, mot usuel dans le style tumulaire, d'un sens clair et précis. Les érudis décideront s'il y a erreur de copiste, car le mot *obiit* prouverait que l'auteur de l'épitaphe n'observait pas rigoureusement les règles de la versification latine.

(1) Dans ce tombeau sont renfermées les dépouilles mortelles de l'empereur Charles. Allant en Italie, il fut saisi d'une fièvre violente ; à son retour, il mourut vers les confins de notre province. Il a rendu son ame à Dieu, le 5e jour du mois d'octobre.

On ne saurait jeter aucun doute sur l'authenticité de cette épitaphe, composée, selon toute apparence, au temps de la sépulture de Charles-le-Chauve, et inscrite sur le mur voisin de la tombe royale. Aucun auteur que nous sachions, ne l'a même soupçonnée d'être apocryphe : elle est donc un monument qui appartient à l'histoire.

Digitized by Google

magne, à raison de la conformité de leurs noms avec Brios, et de leur position topographique.

La prétention de Brion nous paraît défaillante en présence de quelques considérations principales. Laissons pour un instant les chroniques qui doivent interpréter, éclairer et résoudre cette question. Peut-on supposer que Charles soit rentré en France par les gorges de Nantua, alors qu'un intérêt pressant lui prescrivait de se rendre diligemment à Lyon où était le corps d'armée d'expédition sous les ordres de Boson, son beau-frère, et des comtes d'Auvergne et de Languedoc? Et à supposer qu'il ait pris cette voie du Haut Bugey, sachant la conspiration ourdie contre lui, comment admettre que, en proie aux tortures d'une maladie violente, il ne se soit pas arrêté au monastère de Nantua placé sur son passage, avant Brion qui se trouve au-delà, à une petite distance? Encore si Brion eut eu, à cette époque, une importance quelconque; mais, selon toute apparence, il n'existait pas. On sait qu'en 1240, Etienne II, sire de Thoire et de Villars, à la suite de grands démêlés avec le prieur de Nantua, fit bâtir ce château sur un roc élevé, dans une situation redoutable, pour imposer le respect à son puissant et incommode voisin (1); et si une charte de franchises, à la date de 1287, donne à ce seigneur les titres de fondateur et de restaurateur du château, c'est là une superfluité de qualifications qui se rencontre dans les titres de cette sorte. Nous tenons la première de ces qualifications pour la meilleure.

Briord se présente avec des titres apparents tout-à-fait remarquables. Voisin des Alpes, sur les confins de la province (2), il était précisément situé aussi sur cette grande voie romaine de Lyon à Genève par le Bugey et la Savoie. Ce village qui fut, dit-on, sous les Romains, la cité du pré-

(1) Guichenon, 2e partie, *Bugey*, pag. 41.

(2) Finibus in nostris. Epitaphe de Charles-le-Chauve.

Digitized by Google

teur, dont le nom (1) et les vestiges attestent l'importance passée, n'a jamais cessé d'exister, quoique déchu. Il offrirait donc dans la question controversée des raisons assez spécieuses en sa faveur; mais les chroniques précises ne permettent pas de lui décerner cette illustration nouvelle dont, certes, il peut se passer. Les érudits interprètes de l'antiquité l'ont décoré d'une auréole assez brillante.

Non, Briord n'a pas été ce pauvre village où, sous un toit de chaume, un puissant monarque succomba aux atteintes mortelles du poison, dans les bras de son épouse éplorée, ayant à ses côtés cette sombre figure de Sédecias et ses serviteurs consternés. Les chroniques de saint Bertin et de Mabillon placent précisément cette scène dramatique au pied du Mont-Cenis, non loin de la ville de Maurienne. Or, ce pauvre village de Brios, c'est Aprivieux, nommé dans une ancienne carte du duché de Savoie, *Abriez* (2), placé sur l'ancienne route (3) du Mont-Cenis, à la base de cette montagne.

Après le règne débile de Louis-le-Bègue, fils de Charles-le-Chauve, un homme, que la fortune prit dans un rang très inférieur pour l'élever sur un trône, fut souverain du Bugey. Cet homme est Boson. Il sut s'attirer la faveur de Charles-le-Chauve, et l'exploiter avec habileté. Aucun moyen ne lui répugnant pour arriver à ses fins, il usa du plus honteux. Par ses artifices, il engage le roi à prendre pour concubine sa sœur Richilde, qui, suivant l'astucieuse direction de son frère, prit assez d'empire sur le cœur de son royal amant pour devenir reine. Beau-frère d'un puissant monarque, Boson se vit au comble des honneurs; mais son ambition effrénée

(1) Sous les Romains, son nom était *Pretoria;* au moyen-âge, *Bredoria.*

(2) *Théâtre du Monde*, par Blaeu. Amsterdam, 1538.

(3) Notice sur la mort de Charles-le-Chauve, adressée à l'Académie de Chambéry, par M. Billet, évêque de Maurienne.

Digitized by Google

tendait encore plus haut en le poussant au crime. Il empoisonna (1), dit-on, sa femme pour épouser Hermingarde, la fille de l'empereur Louis, princesse aussi ambitieuse que lui. A la mort de Louis-le-Bègue, dont la faiblesse maladive avait laissé un vaste champ à toutes les usurpations, Boson, gouverneur de Vienne, convoque, près de cette ville, à Mantale, résidence royale, un synode de vingt-trois prélats, sous prétexte de questions religieuses. Gagnés par ses promesses, intimidés par ses menaces, ces prélats, parmi lesquels était l'évêque de Belley, l'élurent roi d'une grande partie de l'ancien royaume de Bourgogne. Ils motivèrent cette élection sur ce que les provinces, abandonnées, en proie à l'anarchie, exigeaient une main ferme pour les gouverner et les défendre contre les Normands qui les menaçaient d'une invasion, et contre les Sarrasins, qui, tenant des positions fortes dans les Alpes, se livraient à des excursions et à des brigandages continuels (2).

Trois ans après, en 882, les rois de France, Louis et Carloman, viennent avec une puissante armée reprendre leurs provinces usurpées; mais les hostilités des Normands qui avaient différé cette expédition, l'interrompent encore, et Boson reprend les provinces, celle de Mâcon exceptée. Charles-le-Gros, successeur de Louis et de Carloman, se contenta du vain hommage de l'usurpateur.

Pendant le règne de Boson, en l'année 888, le prince Rodolphe, fils de Conrad, comte de Paris, profitant des troubles suscités à la mort de Louis-le-Gros, s'empare des provinces qui sont entre le mont Jura et les Alpes pénines, et prend le titre de roi de la Bourgogne transjurane. Dans ce nouveau royaume fut comprise la partie orientale du Bugey qui dépendait du diocèse de Genève, c'est-à-dire, Seyssel,

(1) Dom Plancher, *Hist. de Bourg.* — Chorier, *Hist. du Dauph.* liv. X, pag. 686.

(2) Dom Plancher, *Hist. de Bourg.*, liv. IV, pag. 159.

Digitized by Google

le Valromay et le territoire de Châtillon de Michaille. Le surplus de notre province resta dans les limites du royaume de Provence.

Paradin, en sa *Chronique de Savoie*, rapporte à cette époque la venue du prince Bérold le Saxon dans le Bugey, et son brillant exploit contre les brigands du château de Cule de Montveran. Encore que critiqué par quelques auteurs, et argué d'inexactitude, ce récit doit figurer ici comme un épisode intéressant. Lors donc que nous aurons fait connaître à la suite de quel évènement ce preux chevalier vint au Bugey, nous reproduirons le récit du brillant et naïf chroniqueur.

Bérold avait été élevé sous les yeux et par les soins de l'empereur Othon, son oncle. Ses nobles qualités et son aptitude aux affaires lui avaient acquis la vive affection et toute la confiance de ce monarque. Le dévoûment du jeune prince à son auguste bienfaiteur était aussi sans bornes. Un jour ce dévoûment fut porté jusqu'à l'exaltation dans une grave circonstance. Ayant surpris l'impératrice en flagrant adultère, il l'immola avec son complice sur la couche impériale. Cette sanglante exécution alluma une guerre furieuse dans laquelle Bérold fit des actions éclatantes de valeur qui réduisirent enfin le prince de Mons, père de l'impératrice, à demander la paix. Pour en faciliter la conclusion et rendre la tranquillité à l'empire, le généreux Bérold consentit à s'exiler de la Germanie pendant dix ans. « Il alloit traverser la France, se rendant en Espagne, lorsqu'il arriva, dit le chroniqueur, en une ville nommée Seyssel, assize sus la riuiere du Rhone, là où le seigneur du lieu lui fit bon recueil et acceuil pour la grandeur de la maison dont il se renommoit, et de la prestance et dignité qui lui reluisoit au visage. Toutefois, conuient entendre que toute cette région qui, pour le jourd'hui, est attribuée à l'obéissance des ducs de Savoie, estoit subjette et tributaire aux rois de Bourgongne, et estoit occu-

Digitized by Google

pée la pluspart par brigans et voleurs, pour autant que le païs estant montueux et grandement peuplé de bois et grandes forestz, estoit fort commode à telle manière de gens, joint qu'il y avoit aussi certaines forteresses, esquelles ilz se retiroient, et desquelles ils s'étoient emparéz par force, estant les rois de Bourgongne empêchez à d'autres guerres. Et entr'autres, estoit un château nommé Cule, auquel se retiroient grand nombre de pillars, voleurs et brigans qui tenoient les passages de telle sorte qu'il n'y avoit homme, de quelque qualité ou condition qu'il fût, qui n'y fut détroussé et déualisé, et taschant à faire force, estoit meurtri et mis en pièces. De tels excès averti le prince Béral, par le seigneur de Seyssel, ne fit aucune difficulté d'y passer, encores que le seigneur susdit l'en voulut diuertir pour le danger qu'il sauoit y estre. Toutefois, le prince estoit comme sont les ieunes gens, bien aise d'avoir occasion et moyen de faire chose digne d'être racontée à ses parents en Allemaigne. Et print résolution de chasser toute ceste canaille qui assiégeoit le passage, mettant son charroy deuant comme une amorce, et pour attirer les pillars hors du fort de Cule, étant asseuré que incontinent que les charrois seroient découvers par les gardes de la forteresse, qu'ils se rueroient sus le pillage et butin, ce qui aduint, car les charriots et bagages du prince approchans de Cule, voici incontinent arriuer à la course soudars en grosse troupe, faisant force à ceux qui avoient charge de la conduite du bagage susdit. Dont le prince ioyeux partit à course de cheual du lieu ou il étoit embusqué et se rua sus les voleurs si vigoreusement, avec l'ordonnance de sa gendarmerie, que soudainement ne pouvant les brigands soutenir l'impétuosité et la charge du prince, se mirent légèrement en fuite, tenant le chemin de la forteresse de Cule; mais ils furent suivis par les Saxons en telle hastivité et diligence, qu'il ne fut à eux possible de la gagner et y rentrer, qu'elle ne fut

Digitized by Google

prinse par le prince, et le capitaine du château tué et fait grand carnage de tous les voleurs. Tellement que le prince Béral demoura seigneur et maître de la forteresse, et les passages nettoyez et purgez de tant de dangereux brigandages. Chose non moins proufitable à tous marchans, passagers et voyagers, que honorable pour la réputation de ce jeune prince. Ce fort chateau du Cule prins, fust mis entre les mains du seigneur de Seyssel par le prince, pour icelui tenir, pour et au nom du roy Bozon de Bourgongne. »

Ces brigands étaient sans doute des Sarrasins, ainsi que le rapporte Nostradamus (1) dans son *Histoire de Provence*. Le vaillant chevalier qui vient dans notre province, à la manière d'Hercule, pour les étouffer dans leur repaire, est aussi considéré par plusieurs historiens comme un héros demi-fabuleux. Les chroniqueurs disent qu'il fut chef et fondateur de la maison souveraine de Savoie, père d'Humbert-aux-Blanches-Mains, mais des auteurs graves lui refusent cette gloire, tout en admettant son existence qu'ils reportent à une date postérieure. D'après Guichenon, Bérold-le-Saxon aurait rendu des services tellement signalés à Rodolphe III, que ce roi lui fit don de la Savoie et de la Maurienne, par lettres-patentes datées d'Aix, le 11 mai de l'année 1000.

Boson étant mort en 891, les prélats et les grands seigneurs réunis à Valence, mettent la couronne sur la tête de Louis, son fils. Pour obtenir l'assentiment du pape, l'archevêque de Vienne fait valoir les mêmes considérations que l'assemblée de Mantale ; il expose que les provinces sont li-

(1) Là, Seyssel lui récite comment les Sarrasins occupent le château de Cules. Nostradamus, *Hist. de Prov.*, première partie, pag. 75.

Charles Seyssel, personnage en haute vertu et de conseil excellent, lequel avait grandement servi Bérald à la prise du château de Cules. *Id.*, pag. suiv.

Digitized by Google

vrées à l'anarchie et sans défense contre les hostilités des Sarrasins, retranchés dans les Alpes.

Conseillé par sa mère, l'ambitieuse Hermingarde, le fils de Boson déclare la guerre à Bérenger, roi d'Italie, le défait, et s'empare de ses Etats. Mais, quelque temps après, Bérenger l'attaque à son tour, le surprend, le fait prisonnier et le renvoie en Provence, après lui avoir fait crever les yeux.

A la mort de Louis-l'Aveugle, Eudes, marquis de Provence, monte sur le trône au préjudice de son pupille, le jeune prince Constantin, fils du roi défunt.

Cependant, à l'instigation des Italiens, Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, détrône Bérenger et prend sa place. Mais bientôt dégoûtés de ce prince, les Italiens inconstants appellent en Lombardie Eudes, roi de Provence, qui s'empare de cette couronne, si difficile à conserver. Après quelques années de règne, devenu lui-même odieux à ses nouveaux sujets, menacé d'être, à son tour, chassé par Rodolphe, il traite avec ce roi et lui abandonne ses Etats de Provence, pour rester maître du royaume d'Italie. Ce traité reçut son exécution. Toutes les parties du Bugey furent ainsi réunies sous l'autorité d'un seul souverain, auquel l'histoire donne le titre de roi d'Arles.

A Rodolphe II, décédé en 937, succède son fils Conrad, surnommé le Pacifique, prince habile, sage, actif, adonné au gouvernement de ses Etats, soucieux du bonheur de ses peuples.

Depuis Charlemagne, nous voyons les souverains de notre province exclusivement préoccupés d'usurpations et de guerres, abandonner leurs Etats aux plus calamiteux désordres ; vient enfin un roi, qui, durant un règne paisible de cinquante-sept ans, s'applique à réparer tant de maux. Il visite ses provinces, s'enquiert de leurs besoins, de leurs usages ; pourvoit à leur bonne administration, convoque des Etats-Généraux.

Digitized by Google

prend l'avis des hommes les plus éclairés, fait d'utiles réformes et des réglements sages, et veille à leur observation. En cela, il suivait les errements de sa mère régente, la reine Berthe et les leçons du grand Othon, roi de Germanie, auprès duquel il avait passé sa première jeunesse. Le Bugey a longtemps gardé le souvenir de la bonne reine Berthe et de l'heureux règne de son fils. Cette province si foulée, si meurtrie, sous les rois ses prédécesseurs, commençait enfin à goûter une tranquillité prospère, lorsque tout-à-coup les Hongres l'envahissent et passent sur elle comme une flamme dévorante. Dans deux irruptions, à quelques années d'intervalle, ils y commettent les mêmes ravages que les Sarrasins. La tradition de cette phase désastreuse est encore confirmée par des documents historiques. Le plus remarquable est une charte que dom Bouquet nous a conservée, datée du 25 octobre 959, par laquelle, Lothaire, roi de France (1),

(1) Lothaire fait cette cession à titre de souverain. Depuis l'usurpation de Boson, les rois de France n'avaient point abandonné leur droit de souveraineté sur le royaume de Provence. De leur côté, les rois de Provence convertissaient ce droit en suseraineté et respectaient, à ce titre, les actes des rois de France. La donation de Lothaire eût tout son effet. Depuis cette cession, le prieuré de Nantua a été sous la dépendance de l'abbé de Cluny. Nous citons à l'appui de cette donnée historique un autre document curieux extrait de l'histoire du Dauphiné, par Aymard de Rivail :

« Per hæc tempora Lotharius, Francorum rex, hisce Burgundiæ transjurensis et Allobrogorum regibus de more majorum imperabat... sicut testatur instrumentum antiquum in œde Mauricia Viennensi adservatum, in quo, octavo calendas februarias anni Christi nonagentesimi quadragesimi quinti, Hugo et Lotharius reges dederunt Soboni, archiepiscopo, et templo beati Mauricii Viennensis Costam (Chatenay), quæ Costoneta inferior nuncupatur in comitatu Viennensi, cum terris, etc. Hoc autem donum hi reges facere non potuissent, nisi ni eos imperium habuissent. » *AYMARII RIVALLII de Allobrogibus* libri novem editi typis lugd ! L. Perrin, cura et sumptibus Aelfredi de Terrebasse, pag. 384.

Digitized by Google

cède à l'abbaye de Cluny le territoire et les ruines du monastère de Nantua, détruit entièrement par les Hongres, en l'année 954, à la condition de relever cette maison religieuse.

Nous trouvons encore un procès-verbal du synode tenu par l'archevêque de Lyon, au mois d'août 949, qui constate l'irruption et les dévastations des Hongres dans tout le diocèse.

Conrad, navré de tant de maux, use d'un insigne stratagème pour mettre ces redoutables ennemis dans l'impossibilité de ravager ses provinces, à l'avenir.

« Les Hongrois, dit dom Plancher, s'étaient répandus dans l'Alsace et menaçaient ses frontières ; d'un autre côté, les Sarrasins occupaient toujours les Alpes, et ne laissaient passer, pour aller en Italie, que ceux qui leur payaient un certain tribut. Conrad, pour se défaire d'un coup de ses mauvais voisins, appelle à son secours les Hongrois contre les Sarrasins et les Sarrasins contre les Hongrois ; les armées présentes, il les engage au combat les unes contre les autres, il les anime et les provoque ; et lorsque les combattants des deux nations barbares qui le voient approcher avec son armée, s'attendent également d'être soutenus de toutes ses forces, ils en sont les uns et les autres accablés ; l'armée du roi Conrad les enveloppe de tous côtés, les frappe et les taille en pièces (1). »

Cet habile et excellent roi a pour successeur son fils Rodolphe, dont le caractère comparé à celui de son père, présente un contraste remarquable. L'indolence de Rodolphe et sa pusillanimité lui ont fait infliger les surnoms honteux de *lâche* et de *fainéant*. Il meurt sans héritier, en 1032, et désigne pour son successeur Conrad-le-Salique, empereur de Germanie. Toutefois, Eudes, comte de Champagne, son au-

(1) *Hist. de Bourgogne*, de Dom Plancher, liv. IV, pag. 202.

Digitized by Google

tre neveu, prétendant à cette succession, entre dans la Bourgogne avec une armée nombreuse, s'empare des villes et des châteaux, pousse ses conquêtes au-delà du mont Jura, et se rend maître de Vienne, tandis que Conrad était à faire la guerre en Pologne. Partout il se fait reconnaître des seigneurs et des évêques pour souverain légitime.

De retour de sa lointaine expédition, Conrad fait invasion dans la Champagne, qu'il met à feu et à sang, et contraint son concurrent à se désister de sa prétention pour sauver ses propres Etats.

Il est ensuite couronné dans l'église de Saint-Maurice de Vienne, en l'année 1038.

Quoique, de son vivant, il ait remis cette couronne à son fils, Henri III, et que les empereurs, ses successeurs, aient continué à se décorer du titre de roi de Bourgogne et de Provence, le démembrement de ce royaume doit être fixé à cette époque, par suite de l'envahissement des plus puissants seigneurs. Déjà, sous Rodolphe-le-Fainéant, abusant de la débilité de ce prince pour amoindrir l'autorité royale, les seigneurs s'étaient érigés en maîtres dans les provinces dont ils étaient gouverneurs ; sous les empereurs d'Allemagne, profitant de leur éloignement, des embarras et des diversions causés par des guerres fréquentes, ils se constituent indépendants et ne leur laissent qu'un vain titre.

Toutes les provinces étant ainsi usurpées, le Bugey tombe en la possession de divers seigneurs, transformés en petits souverains.

Paul GUILLEMOT.

(*La suite prochainement*).

Digitized by Google

DE LA LONGÉVITÉ ET DE SES CONDITIONS (1).

Nous n'hésitons point à dire que tout homme pénétré du sentiment de son excellence, des devoirs qu'il a à remplir sur cette terre, doit prétendre fournir une longue carrière, celle que lui assigne la mort naturelle, ou, en d'autres termes, l'impuissance nécessaire de son organisme, parvenu à une certaine période. De toutes les créatures périssables, l'homme est celle qui est la mieux organisée pour parvenir à la longévité. C'est injustement qu'on lui a contesté cette utile pré-

(1) Ce chapitre est extrait d'un livre intitulé : *De l'Hygiène des Familles*, par le Dr Francis Devay. Cet ouvrage, qui doit paraître prochainement, est appelé, par la nature des questions qu'il traite, à attirer l'attention des érudits, et à captiver l'intérêt des gens du monde.

Digitized by Google

rogative; et si on compare la durée de sa vie avec celle des autres animaux mammifères connus, on concevra bientôt qu'il n'est pas de plainte plus injuste que celle qui a pour objet sa brièveté (1). Lorsqu'on réfléchit à l'extrême lenteur qui préside à l'évolution de ses divers âges, on se convainct aisément que le temps ne doit point lui manquer : il demeure dans la matrice de celle qui l'engendre presque autant de mois que le cheval, qui a un volume triple du sien; de tous les animaux, c'est lui dont la dentition est la plus lente; comme chez l'éléphant, animal centenaire, ses os se soudent très tard; sa faculté de propagation ne se déclare qu'au bout de la période de quatorze années, ce qui n'a pas lieu chez d'autres mammifères. Haller, d'après ses nombreux travaux, ferait reposer cette aptitude plus grande à la longévité sur des qualités spéciales à la fibre humaine, et en particulier sur sa trame celluleuse, qui est plus souple et plus délicate que celle des autres animaux (2). Mais sans nier ce que cette condition importante de texture peut avoir d'influence sur la longueur de la vie, il est juste de reconnaître d'autres causes plus générales, qui tiennent sous leur dépendance le type propre de l'être. Remontons au grand principe de la nature, dit, à cet égard, Bernardin-de-Saint-Pierre, elle destine peu d'animaux à mourir de vieillesse, et je crois même qu'il n'y a que l'homme à qui elle ait donné de parcourir la carrière entière de la vie, parce qu'il n'y a que lui dont la vieillesse soit utile à ses semblables. A quoi serviraient, parmi les bêtes, des vieillards sans réflexion, à des postérités qui naissent avec toute leur expérience? D'un autre côté, comment des pères décrépits trouveraient-ils des

(1) Brumenbach, p. 325. — Haller, t. VIII, p. 9.

(2) Se quod caput rei est, homini præ omnibus quadrupedibus mollissima est cellulosa tela, et universa fabrica tenerior, p. 82.

Digitized by Google

secours parmi des enfants qui les quittent dès qu'ils savent nager, voler ou marcher? La vieillesse serait pour eux un poids dont les bêtes féroces les délivrent. D'ailleurs, de leurs générations sans obstacles, naîtraient des postérités sans fin, auxquelles le globe ne suffirait pas (1). L'histoire nous apprend que, dans tous les temps, chez tous les peuples, la durée ordinaire de la vie humaine a été de soixante-et-dix à quatre-vingts ans. Toutes les tables de mortalité démontrent, en effet, que l'époque normale de la mort coïncide avec cet âge (2). Ce qui fait, dit Burdach, que la durée de la vie de l'homme surpasse celle des mammifères égaux avec lui en grosseur, c'est qu'il dépasse infiniment ces derniers sous le point de vue moral.

Mais l'homme ajourne, c'est une chose non douteuse, l'épuisement du fonds de sa vie par un régime physiologique et par un régime moral. De prime abord, c'est une chose qui peut paraître chimérique que cette possibilité de lutte entre l'homme borné et une loi primordiale qui règle la durée et la fin, comme l'origine et les développements de la vie : cependant l'art peut *indirectement*, et mille exemples le prouvent, comme nous le verrons tout à l'heure, retarder l'heure de la consommation finale ; l'homme centenaire est en quelque sorte un nouveau Josué qui fixe le mouvement vital au sein d'un organisme, d'où il était prêt à s'échapper. Nous savons qu'une thèse semblable a besoin de quelques développements : nous souhaitons que les considérations suivantes pénètrent fortement l'intelligence de nos lecteurs, car elles ont trait à un point de physiologie très élevé, et que Barthez seul a osé aborder comme il en était digne.

Les lois primordiales, dont nous avons parlé plus haut,

(1) *Etudes de la nature*, t. I, p. 321, édit. in-12.

(2) Burdach, t. V, p. 339.

Digitized by Google

avant d'amener l'extinction finale, produisent des *effets secondaires;* ceux-ci apparaissent dans le desséchement des solides, l'appauvrissement des fluides, l'affaiblissement de l'exercice des forces du principe vital. Ces effets simultanés sont toujours gradués dans chaque homme, et dépendent de ces lois primitives. Mais cependant, il n'est pas douteux qu'ils n'exercent entr'eux une action réciproque ; que ces effets ne puissent être transformés en *causes secondaires*, dont l'influence peut accélérer ou retarder la mort. Ainsi, dit Barthez, le degré de la mobilité des solides et des fluides vivants, rend plus ou moins facile l'exercice des forces agissantes du principe vital, et favorise ou empêche la reproduction complète des forces radicales. Réciproquement, le degré de la conservation des forces vitales modifie diversement la mobilité de toutes les parties du corps ; il hâte ou éloigne le dessèchement des organes, qui fait qu'ils cessent d'être des instruments convenables pour les fonctions du principe vital. C'est ainsi que l'esprit de vie a des lois qui lui sont propres, par lesquelles il soutient et détruit le corps organisé qu'il anime ; et néanmoins que les conditions physiques, qu'il peut donner à la matière, l'y retiennent plus ou moins lié (1). Or, l'hygiène, qui a pour but de placer *l'instrumentation*, c'est-à-dire les organes au moyen desquels la force vitale se manifeste et se déploie dans les conditions les plus favorables, peut ajourner la venue de ces *causes secondaires* de destruction. Lorsque le corps de l'homme est bien constitué, dit Buffon, il est possible de le faire durer quelques années de plus en le ménageant. Il se peut que la modération dans les passions, la tempérance et la sobriété dans les plaisirs contribuent à la durée de la vie. L'ingestion d'aliments parfaitement salubres, la respiration habituelle d'un air pur, don-

(1) *Ouv. cit.*, p. 307.

Digitized by Google

nent au sang cette chair coulante, une constitution riche, qui peut subvenir pendant longtemps à la réparation de la machine.

La moyenne de la vie humaine varie dans le genre humain de 1 à 30, jusqu'à 1 à 60. Süssmilch pense que le rapport de la mortalité à la population ponrrait être de 1 à 80 ou 90 (1). Nous pouvons donc espérer que la moyenne de la vie peut encore s'élever; mais ce ne peut être qu'au prix d'une civilisation bienfaisante, dont l'apparition se montre trop tardive, où la diffusion plus générale et mieux répartie du bien-être dans toutes les classes, où la recherche des véritables intérêts du corps, et non celle d'un luxe effréné, de bonnes et fortes institutions publiques, concourront à rendre l'existence de tous plus fixe et plus stable. C'est à l'autorité publique, dit Fodéré, à donner l'impulsion; elle est l'ame du corps social, et de ses bonnes ou de ses mauvaises institutions découleront des générations plus ou moins vigoureuses, capables de résister à l'action des agents physiques, et plus ou moins douées de ces vertus magnanimes et généreuses qui se rencontrent rarement dans des corps faibles et épuisés. La nature conservatrice, nous l'avons déjà vu, est bien puissante : il s'agit seulement, pour l'homme, d'entrer dans ses plans, au lieu de prendre à tâche de les renverser, et de substituer ses propres conceptions aux éternels desseins de la Providence conservatrice. Ne serait-ce point uniquement cette pensée qu'aurait voulu exprimer Paracelse, dans ce passage qu'on ne peut lire sans une profonde surprise : Ce ne serait point contraire aux lois de la nature que de vivre jusqu'à la consommation des siècles, mais ce serait contraire à la portée de notre intelligence, *non est contra naturam nos vivere usque in mundi renovationem at solum ultra contraque nostrum intellectum* (2).

(1) *Gottliche ordinung von Süssmilch.*

(2) Op. omn., 1569. *De vita longa*, t. II, p. 45.

Digitized by Google

De même que plusieurs maladies sont héréditaires, la longueur de la vie l'est aussi dans diverses races. La condition première pour vivre longuement se trouve dans la possession d'un corps qui nous soit fourni par un père et une mère sains; d'un organisme qui nous mette à l'abri de la goutte, de la phthisie, de l'apoplexie et de tant d'autres fléaux qui décident les générations. Il faudrait être bien aveugle, après cela, pour ne pas attacher une grande importance au maintien de la pureté des mœurs dans la famille; le don de la vieillesse n'est pas commun, mais dit un physiologiste, il dépend peut-être de parents sains et bien conformés, d'ailleurs, de l'attribuer à leurs enfants. Que les mariages ne soient ni trop précoces, ni trop tardifs; que l'homme n'apporte point à la couche nuptiale les cendres éteintes d'un amour trop prodigué; qu'une mère, se consacrant uniquement aux douces occupations de sa famille, ne trouble point le travail de sa grossesse par de vains plaisirs; qu'en allaitant son fils de son propre sein, elle n'altère son lait ni par des passions trop impétueuses, ni par un régime trop excitant (1). Les vices du père, dans sa jeunesse, creusent les tombes de ses arrière-neveux, qui y descendent prématurément. « Je suis, dit le Très-Haut, le Dieu fort et jaloux, qui venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération dans tous ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde dans la suite de mille générations, à ceux qui maintiennent et qui gardent mes préceptes (2). D'après une masse imposante de faits, on ne peut douter qu'il n'y ait des familles chez lesquelles la longévité ne soit presque générale pour les membres qui les composent; celle du fameux Thomas Pare, paysan anglais, qui fut présenté à Charles II à

(1) Virey, art. *Longévité. Dictionnaire des Sciences médicales.*
(2) Exode. Cap. XX, 5 et 6.

Digitized by Google

l'âge de 140 ans, comptait quatre générations marquées par des vies de 112, 113 et 124 années. Dans ces familles privilégiées on remarque toujours une grande sobriété qui constitue le régime physiologique, et les vertus qui établissent le régime moral. Etudions maintenant le rôle que jouent l'une et l'autre de ces deux choses par rapport à la durée de la vie.

1° INFLUENCE DES MODIFICATEURS PHYSIQUES SUR LA LONGUEUR DE LA VIE, OU RÉGIME PHYSIOLOGIQUE.

En général, tout ce qui violente la nature, tout ce qui a pour résultat d'enfreindre la régularité de sa marche et l'harmonie de ses lois, épuise les sources de la vitalité. C'est pour cela que les enfants venus avant terme vivent souvent moins que ceux qui sont sortis après neuf mois révolus ou même plus. Ceux dont l'accroissement est long et gradué sont aussi plus vivaces que ceux qui se développent tout à coup. L'hygiène doit s'élever avec force contre ces systèmes d'éducation trop précoce, vantés par certains rhéteurs à l'imitation de Quintilien (1). Ce grand homme qui, sur tant d'autres parties de l'éducation, a fourni de si sages et de si belles pensées, de si féconds aperçus, voulait que, dès l'âge de trois ans, on institua l'éducation intellectuelle et morale : rien n'est plus propre à faire dégénérer les tempéraments. Hufeland attribue la haute taille et la force des anciens Germains au soin qu'on prenait de prolonger leur enfance par une éducation lente et graduelle. Sinclair pense que c'est probablement à la même cause qu'étaient dues, jusqu'à un certain point, la bonne santé et la longue vie qui distinguaient si avanta-

(1) Instit. or., lib. I, cap. 1, p. 17.

Digitized by Google

geusement un grand nombre de montagnards et d'insulaires de l'Ecosse. Mais, de nos jours, quel prodigieux changement s'est opéré dans cette Ecosse si longtemps fameuse par la beauté et par la vigueur de sa population ! elle offre aujourd'hui, comme nous allons le voir dans un instant, un frappant exemple de ce que deviennent les races les plus généreuses sous l'empire de la misère.

Selon lord Bacon, il y a deux causes générales de la mort; la première c'est l'esprit qui, semblable à une flamme légère, mine et détruit le corps; la seconde, c'est l'air qui le sèche et qui l'épuise (1). Cette dernière proposition, prise dans le sens que lui donne l'illustre chancelier, n'est qu'une métaphore; mais, si par là, on veut insister sur l'influence de l'aération sur la prolongation de la vie, cela devient une vérité capitale.

L'étonnante révolution subie par notre globe dans les temps primitifs a exercé une grande influence sur la diminution de la durée de la vie humaine. Depuis le déluge, suivant la remarque d'un savant physicien, de grands changements dans tout l'ensemble de la surface du globe, une demeure nouvelle donnée aux hommes, peuvent avoir, par une multitude de causes, abrégé leur vie. Nous trouvons, d'ailleurs, des traces de ce fait dans des phénomènes analogues. On voit manifestement qu'il y a eu de grands changements dans plusieurs espèces d'animaux terrestres et marins, même dans les végétaux, et que plusieurs des espèces connues n'atteignent plus la grandeur qu'avaient, avant le déluge, leurs analogues que nous trouvons parmi les fossiles.

(1) *Hist. vit. et mort*, in-12, p. 203. — Causa periodi est, quod spiritus instar flamma lenis perpetuo depredatorius, et cum hoc conspirans aer externus qui etiam corpora fugit et arefecit officium corporis, et organa perdat et inhabilia reddat ad manus reparationis.

Digitized by Google

Or, cette altération, dans la grandeur de la taille, est fort, liée avec l'altération dans la durée de la vie (1).

On ne peut nier que l'existence des grandes réunions d'hommes, qui a créé d'immenses cités aux dépens de l'agriculture et de la population des campagnes, contribue beaucoup à affaiblir les tempéraments et à multiplier les maladies chroniques : l'atmosphère des grandes villes instille un poison lent dans le sang des populations. Il se fait, depuis le commencement du siècle, une émigration permanente et qui va croissant, des campagnes vers les villes, ainsi que vers les districts manufacturiers. Attirés par l'appât d'un salaire plus élevé, les fils du paysan quittent la charrue et accourent en foule dans les ateliers de filature, de tissage ou de machines, vastes congrégations industrielles, mues et pour ainsi dire animées par la vapeur. Le flot des populations urbaines, montant sans cesse, ne laissera bientôt plus de place pour les habitants dans les maisons, et pour les maisons dans les rues. C'est là une immense calamité. De tous les habitants d'un pays, un quart demeure ordinairement dans les villes, et les trois autres quarts dans les campagnes. Dans celles-ci, il en meurt 1 sur 40; dans les petites villes, 1 sur 32; dans les villes moyennes, 1 sur 28; dans les plus grandes villes, 1 sur 24 à 25 (1). Des calculs plus récents portent le chiffre de la mortalité à 1 sur 39, dans toute la France, et à 1 sur 36 dans la population des villes. La mortalité se mesure partout à la densité des agglomérations. Elle est annuellement, en Angleterre, de 1 habitant sur 54 91/100, dans les districts ruraux; et de 1 sur 38 16/100, dans les districts urbains. A Londres, on compte un décès sur 37 38/100; à Birmingham, 1 sur 36 79|100; à Bristol, 1 sur 32 38|100; à Manchester, 1 sur

(1) Deluc. — *Lettres sur l'Histoire de la terre*, lett. 147.

(2) Tourtelle. *Traité d'Hygiène*, t. I, p. 131.

Digitized by Google

29 64|100; à Liverpool, 1 sur 58 76|100. La durée moyenne de la vie est de 26 ans 1|2 à Londres, de 21 à Leeds, de 20 à Manchester, de 17 à Liverpool (1).

Aussi, au point de vue hygiénique, c'est-à-dire au point de vue des plus grandes chances de bonheur et de longévité de l'espèce humaine, la forme de civilisation la meilleure serait celle qui donnerait les plus grands encouragements à l'agriculture. Au lieu d'opérer, pour les populations, un mouvement attractif des campagnes dans les villes, elle devrait tendre, au contraire, à disséminer dans les campagnes ces cohortes d'ouvriers qui croupissent dans des ateliers infects, et les rendre ainsi à un air plus vital. Il y aurait là un triple intérêt de conservation, de moralité et d'ordre public. C'est ce que comprenait parfaitement le grand ministre Sully, lorsqu'il disait, qu'attirer à la cour les riches propriétaires, c'est tarir les sources du travail et de la richesse, c'est sécher les mamelles de l'Etat. Aussi ne cessait-il de presser le roi, son maître et son ami, d'éloigner de sa cour, par une indifférence affectée les gentilshommes dont le luxe ne venait se déployer à Paris qu'au préjudice de la fertilité du sol, et qu'au détriment du bien-être de leurs vassaux.

La prospérité de l'agriculture, en même temps qu'elle renouvellerait le monde végétal par l'importation judicieuse et la naturalisation en Europe de plantes et de graines exotiques, donnerait une impulsion merveilleusement perfective au système physiologique de l'espèce humaine. C'est peut-être le seul modificateur qui, joint au croisement des races, serait capable de la régénérer. L'amélioration du sort des classes laborieuses, qui peut s'obtenir par une préparation, à la fois plus économique, plus saine et plus variée des ali-

(1) *On sanitary condition of labouring classes*; 3 vol., liv 8; by Dr Chadwick.

Digitized by Google

ments, par une fabrication perfectionnée des boissons, par un meilleur mode de reproduction des races et d'engrais de bestiaux, par un meilleur système de construction, ne serait plus alors une chimérique tentative (1). L'agriculture, envisagée comme profession (et ce devrait être un devoir des gouvernants de lui rendre tout son lustre), est celle qui est le plus en harmonie avec les véritables besoins de la nature morale et corporelle de l'homme : elle le place sous la sauvegarde de la meilleure hygiène en lui faisant respirer un air pur, en lui imposant des exercices salutaires et en modérant ses passions. Il y a plus, les perfectionnements de l'agriculture, en assurant les subsistances, peuvent seuls amener la prospérité de la population. *Là où croît un pain, naît un homme,* a dit un naturaliste célèbre. On connaît, à cet égard, les belles recherches de Malthus, le plus fameux des économistes anglais. Sans admettre sa doctrine, tout en la combattant même, comme entachée d'exagération, on ne peut s'empêcher de reconnaître avec lui que la prospérité de la population est toujours et essentiellement liée à la plus ou moins grande facilité des subsistances, et que la cause de dépopulation la plus active est dans leur insuffisance, leur rareté, leur cherté ou leur mauvaise distribution ; mais nous reviendrons plus tard sur ce point intéressant, lorsque nous traiterons de l'hygiène de l'espèce. Nous devions, toutefois, placer ici cette courte digression, car la longévité, considérée d'une manière absolue et dans sa multiplication, est le plus beau reflet des institutions sociales qui assurent le bien-être général.

C'est un préjugé sans fondement, celui qui porte à supposer d'abus les chances pour une longue carrière dans un régime de vie exempt de peines et de labeurs. La loi du travail, nous l'avons déjà souvent remarqué, est celle de l'existence

(1) Emile de Girardin. *De l'Instruction publique en France*, p. 109.

Digitized by Google

humaine; c'est le travail qui provoque la réaction de l'organisme, le jeu des forces agissantes qui endurcit les membres: *labor sicat*. La plupart des hommes qui ont dépassé la centième année, ont mené une vie fort active et même dure. Ainsi, cet écossais, nommé Henri Jenkins, qui vécut six ans de moins que l'Ecriture n'en donne à Abraham, était un misérable pêcheur qui traversait encore, à cent ans, les rivières à la nage. On l'appela un jour en témoignage pour un fait passé depuis cent quarante ans, et il comparut avec ses deux fils dont l'un avait cent deux, et l'autre cent ans. On voit encore dans l'église de Bollon, près de Richemont, dans l'Yorkshire, son épitaphe posée en 1670, année de sa mort. Le norwégien Drachemberg, mort à cent quarante-six ans, avait été voyageur, soldat, et esclave en Barbarie. Le sieur De la Haye, mort âgé de cent vingt ans, avait parcouru, à pied, les Indes, la Chine, la Perse et l'Egypte : chez lui, on put remarquer une lenteur excessive dans l'évolution de ses divers âges ; le mouvement vital sembla vouloir retarder les phases décisives de l'existence physiologique : ce centenaire n'était devenu pubère qu'à cinquante ans, et, marié à soixante-et-dix, il avait eu cinq enfants.

Presque tous les Nestors, dont les vies sont consignées dans les écrits de la science, ont été des paysans pauvres, travaillant beaucoup, tantôt sobres, tantôt intempérants, plus souvent chastes qu'adonnés aux femmes, presque toujours joyeux et insouciants, ne songeant point au lendemain, ne craignant jamais la peine, se confiant au hasard en toute sécurité, et prenant avec une égale indifférence la douleur et le plaisir, le bien et le mal, la faim et la soif, la chaleur et la froidure. En général, les fermiers, les laboureurs, les jardiniers qui cultivent un terrain facile et profitable, les gentilshommes et les bourgeois de campagne, les ecclésiastiques sans ambition, les marins et les pêcheurs, les menuisiers, les ébénistes

Digitized by Google

et autres ouvriers dont le travail s'exerce sur des matières propres, qui ne font pas de poussière, et qui exigent un exercice modéré, sont ceux qui vivent le plus longtemps (1). On a observé aussi que les soldats d'infanterie, qui ont survécu aux fatigues et aux dangers de la guerre, sont ordinairement remarquables par le grand âge auquel ils parviennent, et par leur constitution forte et vigoureuse (2). Les recherches plus récentes de M. Blach, membre du collége des médecins de Londres, ont prouvé que la moyenne des âges de 100 fileurs n'est que de 26 ans 17|100, tandis que celle des soldats est de 32 ans 67|100. La régularité à laquelle ces derniers ont dû s'accoutumer, l'habitude de se tenir droit et de marcher de même, doivent entrer pour beaucoup dans ce résultat. Les beaux travaux statistiques de M. Villermé ont prouvé que les différences de mortalité, dans les différents quartiers de Paris dépendaient peut-être moins de l'air, du sol, de l'eau et de l'habitation que de l'aisance unie au travail ; et qu'il y a plus de mortalité dans les villes peuplées par les riches sans occupations que dans celles où règne une industrie qui amène le bien-être à sa suite (3). Il est évident que, pour parvenir à un tel résultat, il ne faut pas que le travail soit de nature à briser le courage : la vie se trouve alors prodigieusement abrégée, comme chez le nègre, surmené à la manière d'une bête de somme. La mortalité des hommes de couleur des colonies anglaises par rapport à celle des nègres qui servent dans l'armée de la même nation, et qui,

(1) Stahl a reconnu cette vérité, en disant de ceux qui ont endurci leur constitution, par des labeurs modérés : Imo est et eo etiam hoc peculiariter notatu dignum quod *justis laboribus*, et operosæ vitæ ratione homines velut magis *durato corpore*, ad ipsam usque senectutem etiam seram subinde, et alacriores sint et firmiores. *Théor. méd. ver.*, p. 246.— Halæ, 1737.

(2) Fodéré. *Méd. légale*, t. I, p. 178,

(3) *Mémoires de l'Académie royale de Médecine*, t. I, p. 51 et suiv.

Digitized by Google

par conséquent, sont moins tourmentés, est dans la proportion de 5 ou 6 noirs esclaves sur 1 noir libre. Ceci amène à sonder une des plaies de notre civilisation actuelle, l'affaiblissement du chiffre de la longévité des classes laborieuses, tandis que, pour les classes aisées, ce chiffre a atteint, depuis plusieurs siècles, une progression croissante.

D'après M. Villermé, la mortalité relative en France, était, en 1780, de 1 : 29; en 1802, de 1 : 30; en 1820, de 1 : 39. MM. Benoiston de Châteauneuf, Odier et Serre Malte, ont fourni des documents plus étendus, et leurs calculs remontent au XVIe siècle. Voici, du reste, ces documents authentiques qui prouvent qu'à notre époque la mortalité est moins considérable qu'auparavant, et la vie moyenne plus assurée :

		Durée probable de la vie humaine.	*Durée moyenne de la vie.*
	XVIe siècle,	4 ans 9 mois	18 ans 5 mois.
	XVIIe —	7 — 11 —	23 — 4 —
1re moitié.	XVIIIe —	27 — 3 —	32 — 8 —
2me —	— —	32 — 4 —	33 — 7 —
	1801-13,	37 — 10 —	38 — 6 —
	1815-26,	45 — 10 —	38 — 10 — (1)

Il est donc certain que le bien-être est devenu plus général : une classe nouvelle, composée de citoyens aisés, qui possèdent les choses nécessaires à la vie, est née des débris de l'ancienne aristocratie, et les jouissances, qui étaient auparavant le privilége de la grande richesse, sont descendues peu à peu dans presque toutes les familles de la classe moyenne. Chez celle-ci, le chiffre de la moyenne de la vie humaine s'est élevé; voilà un grand progrès, le plus considérable qui se soit jamais accompli. Mais, par malheur, la population la-

(1) Odier et Serre-Malte. *Bibliothèque universelle de Genève*, tom. 36, p. 130-140.

Digitized by Google

borieuse des villes, le peuple salarié des fabriques, n'a pas pris part à ce bénéfice ; l'accroissement de la moyenne de la vie ne profite en rien aux classes pauvres ; on y meurt plus d'une fois plus vite que dans les classes aisées. Ainsi, à Mulhouse, d'après les curieuses recherches de M. Achille Pénot, les probabilités de la vie qui sont, pour les enfants de négociants et de gens aisés, de 29 ans environ, ne sont que de 2 ans pour les enfants de l'industrie cotonnière. La moyenne générale de la vie a considérablement diminué dans cette ville, de 1812, où elle était de 25 ans 9 mois 12 jours, à 1827, où elle était descendue à 21 ans 9 mois (1). En Angleterre, en Irlande et en Ecosse, c'est bien pis encore. Nous avons parlé, quelques pages plus haut, des belles prérogatives physiologiques dont jouissaient jadis les habitants de ce noble pays. Voici l'état actuel : les habitants de Glensheil, dans les environs de la ville de Dundee, dit un rapport, se distinguaient autrefois de tous leurs voisins par la supériorité de leurs qualités physiques : les hommes étaient de haute stature, robustes, actifs, courageux, et vivaient longtemps ; les femmes, avenantes et gracieuses, et les deux sexes possédaient un goût extraordinaire pour la poésie et la musique. Maintenant, hélas ! une longue épreuve de la pauvreté, la privation prolongée de nourriture suffisante, de vêtements convenables, ont profondément détérioré cette race, qui était remarquablement belle (2). Nous souhaitons, pour l'honneur de la civilisation actuelle, que cette déchéance ne soit qu'un phénomène passager.

Selon Haller, la sobriété est une des qualités qui distingue les centenaires : *Nunc longe plerique eorum sobrii fuerunt*

(1) Buret. — *De la misère des classes laborieuses, en France et en Angleterre*, etc., t. I, p. 360.

(2) *Report on the pauperism of Dundee*, by Fullarton and Baird, p. 45.

Digitized by Google

stricti que victus (1). Ce même Thomas Pare, que nous avons déjà cité, mourut à l'âge de 152 ans, et l'on peut dire d'une manière inopinée, car les faveurs royales l'ayant comblé, interrompirent sa sobriété pour le jeter dans l'abondance qui causa sa perte. D'après le même auteur, les anciens Suédois parvenaient à une longue carrière; mais depuis que les enfants se sont relâchés de la tempérance salutaire des aïeux, ils n'atteignent plus le nombre d'années auquel parvenaient ceux-ci. Il en est de même des Norwégiens, dont la vie a diminué, en proportion de leurs excès en boissons fermentées. Tandis qu'autrefois on les voyait, septuagénaires, se livrer avec vigueur à la culture des terres, ils sont aujourd'hui énervés à l'âge de 50 ans. L'abus des boissons fermentées, surtout s'il va jusqu'à l'ivresse, donne naissance à une foule de maladies locales de l'estomac, telles que l'inflammation, l'épaississement des membranes, le squirrhe; à des maux analogues des intestins, aux engorgements du foie, de la rate, aux anévrismes, à la folie, aux tremblements et à beaucoup d'autres maladies qui amènent l'abrutissement et une vieillesse précoce.

2° DU RÉGIME INTELLECTUEL ET MORAL.

Paracelse lui-même, ce chercheur fanatique de la poudre merveilleuse qui devait rajeunir éternellement l'espèce humaine, n'a pas laissé de vanter, dans ces moments lucides, l'influence de la tranquillité de l'esprit, du calme des passions, pour parvenir à un âge avancé. Il répondait aux alchimistes de son temps, fiers de leur vieillesse, dont ils faisaient honneur, soit à leurs propres recettes, soit à leurs

(1) *Elém. phys.*, t. VIII, p. 314.

Digitized by Google

voyages : si, à toutes ces choses, vous joignez la pratique des vertus et des bonnes pensées (*boni spiritus*), votre santé deviendra encore meilleure (1). Le régime moral, en effet, est plus important encore que celui que nous venons d'indiquer, parce qu'il le suppose, et qu'il se résume en ces mots : tempérance, empire sur soi-même, force et pureté de l'ame. Les vérités morales sont nécessaires à la conservation et à la prolongation de la vie; et il est prouvé, d'une manière incontestable, qu'il n'y a pas jusqu'au physique de l'homme qui ne soit calculé sur une destinée supérieure à celle qui l'attend ici-bas. Sans culture morale, il est continuellement en contradiction avec sa propre nature, tandis que cette culture le rend parfait, même sous le point de vue purement physique. La perfection physique et la perfection morale, selon la remarque de Hufeland, sont aussi étroitement unies que le corps et l'ame. Elles viennent des mêmes sources et se confondent ensemble. C'est leur réunion qui produit pour résultat la perfection de la nature humaine. Nulle autre partie de l'hygiène ne fait mieux ressortir l'étroite connexion, qui existe entre le caractère moral et le bien ou le mal être physiologique. Les passions violentes, telles que la colère, la haine, l'envie, la vengeance, la jalousie et les affections tristes ou sombres, comme les craintes, les chagrins, l'amour malheureux, l'anxiété et les soucis rongeants ou les desirs effrenés abrègent beaucoup les années. Je considère, c'est Haller qui parle, comme bien propre à hâter la ruine de l'organisme, ce tempérament âcre, cet esprit irritable qui ne peut pas plus se consoler des injures et des adversités, que les tissus fibreux

(1) Op. omn. ; t. I, p. 720. *De morb. metallic.*—Quod si jam accedunt *boni spiritus*, ut dictum, eo major est sanitas ipsorum. Qui vero in dieta tales non sint, ut dictum, illineque ætatis eo perveniunt. Ordo enim et dieta hic necessaria sunt.

Digitized by Google

du pied ne peuvent se guérir de la podagre (1). Stahl a également observé, que les sujets très sensibles parviennent rarement à une longne vie. Aussi, allons-nous voir bientôt que la ténacité de la vie, est le privilége de ces hommes d'élite qui, ayant trempé, de bonne heure, leurs ames, soit dans une philosophie saine et pratique, soit dans une éducation fortement chrétienne, peuvent sentir vivement, mais, réagissant sur les infortunes de ce monde, se rendent indépendants des coups du sort, par une fermeté de caractère, fondée sur une juste appréciation des hommes et des choses. Avec ces conditions, la longévité peut s'associer aux grands travaux de l'esprit. Numa, Solon, Sophocle, Xénophon atteignirent la centième année :

Tel Sophocle, à cent ans, charmait encore Athènes !
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines !

On serait porté à penser, d'après les exemples suivants, que la vie philosophique prolonge souvent la durée de l'existence. Platon, Protagoras, d'Abdère, Diogène le Cynique, Caton l'Ancien moururent octogénaires; Démocrite, Xénophon, Zénon Citien vécurent plus de cent ans. Mais passons à des exemples plus modernes.

Nicolas Léonicenus, véritable restaurateur de la médecine hippocratique, et celui de tous les médecins qui, au XVIe siècle, contribua le plus à renverser le despotisme des Arabes, enseigna la médecine à Padoue, à Ferrare, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Pendant cette longue carrière, il jouit d'une santé parfaite avec toute la vigueur de son esprit, avantages qu'il devait à sa modération et à la régularité de ses mœurs. Quelqu'un lui demandait un jour la raison de la santé dont il avait toujours joui, il répondit : l'innocence de la vie m'a, jusqu'à présent, conservé les forces de l'ame, et la tem-

(1) Id. ib., p. 303.

Digitized by Google

pérance celles du corps (1). Si beaucoup d'hommes de génie, dont le développement intellectuel s'est fait de bonne heure, ont été bientôt vieux, et sont morts presque à la fleur de leurs ans, comme Pascal, Descartes, etc.; il en est beaucoup d'autres sur la tête desquels la vieillesse a posé sa couronne d'honneur, selon l'expression des livres bibliques. Dominique Cassini remplit une carrière de quatre-vingt-sept années, sans avoir jamais été malade; Ruysch vécut quatre-vingt-quatorze ans, et Morgagni donnait des leçons publiques d'anatomie dans sa quatre-vingt-deuxième année.

Les recherches statistiques de M Casper montrent la longévité allant, par une gradation décroissante, des classes les plus soumises du devoir religieux aux classes les plus turbulentes, et aux mœurs les plus deshordonnées. Sur le tableau dressé par cet observateur, on voit que ce sont les théologiens qui tiennent le haut de l'échelle, dans une proportion numérique assez remarquable. Nul doute qu'ils ne doivent cette plus grande durée de leur vie à des habitudes d'ordre et de régularité, surtout à la mise en pratique soutenue des préceptes religieux, objets salutaires de leurs méditations; ils y puisent, d'une part, cette renonciation calme aux choses de ce monde, et ensuite cette douce résignation bien différente de la résignation humaine, stoïque et forcée, qui double le malaise de la nature morale, lorsque celle-ci est froissée par le malheur. La longévité des théologiens, c'est-à-dire des hommes chrétiens par pratique, comme par conviction, ne peut être autrement expliquée, car, par rapport aux autres professions, ils se trouvent dans des conditions physiologiques défavorables, puisqu'ils sont, pour la plupart, célibataires. Or, d'après les travaux d'un autre statisticien, M. Benoiston de Châteauneuf, et ceux de M. Par-

(1) Tiraboschi. Vol. V-I, p. 416.

Digitized by Google

cieux, qui leur sont antérieurs, le célibat compte peu d'individus, qui soient parvenus à un très grand âge. Les hommes qui ont fourni une carrière extrêmement longue, et dont l'histoire a été conservée dans les traités spéciaux de la science, s'était fait remarquer par la durée insolite de leur faculté procréatrice. En second lieu, et en descendant le tableau, nous trouvons la contre-épreuve de ce que nous venons d'avancer, car nous voyons le nombre des vieillards diminuer dans les professions, où les passions augmentent, où la dévorante ambition surtout est l'ame, le stimulus de tous les efforts. Quelles carrières sont plus agitées, en ce sens, que celles des avocats, des artistes et des professeurs! Nous vivons au dehors avec excès, a dit Bichat; nous abusons de la vie animale; elle est circonscrite par la nature, dans les limites que nous avons trop agrandies pour sa durée : aussi, n'est-il pas étonnant qu'elle finisse promptement. Tout est usé dans cette vie sous l'influence sociale : la vue, par les lumières artificielles; l'ouïe, par des sons trop répétés; l'odorat, par des odeurs dépravées; le goût par des saveurs qui ne sont point dans la nature; le cerveau, par la réflexion, etc.; tout le système nerveux, par mille affections que la société donne seule, ou du moins qu'elle multiplie. En écrivant ces lignes, l'illustre anatomiste semblait faire une sorte de retour sur lui-même, lui dont la vie fut en même temps si féconde et si courte. Usé par les veilles et la réflexion, et aussi par quelques habitudes d'intempérance, ce beau génie s'éteignit à la fleur de l'âge, en léguant à la postérité des œuvres incomplètes, des opinions erronées sur beaucoup de points, mais qui étaient pour lui un préambule. Bichat ne fut qu'un grand anatomiste, il fut devenu peut-être un grand médecin.

Enfin, pour nous résumer, nous empruntons le passage suivant à un physiologiste qui, depuis longtemps, a l'honneur d'être souvent cité; ces paroles sont, surtout à notre époque,

Digitized by Google

d'une application rigoureuse : «Enfin, la meilleure maxime à suivre, pour quiconque veut vivre longuement, est celle-ci : *bene vivere et lætari*, vivre largement et se réjouir.

Le soin excessif que les uns prennent de leur santé ne leur est pas moins fatal que l'intempérance des autres ; en tout, évitons les extrêmes, laissons-nous conduire à la bonne nature et à l'instinct, autant que le comportent les choses humaines et les conventions sociales. Celui qui a le plus tranquillement vécu, a le mieux vécu. La médiocrité de la fortune, le doux loisir, la vie simple, le caractère bienfaisant, les charmes de l'amitié, la paix de l'ame, sont des biens inestimables, les plus conformes à notre nature, et les plus favorables à la longueur de la vie ; ce sont nos passions, c'est l'ambition dévorante, c'est l'avarice, l'amour insatiable de l'or, la poursuite des rangs, des honneurs de ce monde ; ce sont toutes ces ténébreuses intrigues, toutes ces sourdes malignités, ces calomnies, cette ardeur inconsidérée de la vanité, ces envies méprisables, qui rongent la plupart des hommes, et qui les font mourir pour des petitesses. Heureux celui qui coule de douces journées au sein de ses devoirs, de sa famille et de ses amis, qui fait le bien, vit content et dans l'indépendance ! De longues années l'attendent, et sa carrière est une suite non interrompue de félicités.

Dr Francis Devay.

Digitized by Google

MLLE DE MAGLAND[1].

IV.

Marie de Magland a Madame O'Kennelly, a Hyeres.

Je ne sais jusqu'à quel point mes lettres vous intéressent, ma chère Sara, mais je me suis fait une si douce habitude de vous ouvrir mon cœur, qu'il m'en coûterait de renoncer à un plaisir dont je retire à la fois le bénéfice d'une confession, et le charme d'une confidence ; plus que jamais j'ai besoin d'avoir recours aux consolations de votre sage amitié, car mon chagrin est de nature à ne pouvoir être confié à Raoul, puisqu'il est causé par sa mère. Malgré tous les soins que j'apporte à ne point blesser trop rudement les préjugés de Mme de la Rochemarqué, je vois tous les jours augmenter ses préventions contre moi ; elles se manifestent parfois d'une manière si désobligeante, que je suis toute prête à m'en offenser quand je cesse de m'en affliger. Si elle avait découvert en moi quelques défauts essentiels du cœur ou de l'esprit, que l'indulgence de tout ce qui m'entoure m'aurait caché jusqu'ici, j'apporterais à m'en corriger tout le courage que m'inspire le desir d'être aimée de la mère de Raoul, mais quand je vois que toutes mes paroles, toutes mes actions sont jugées et condamnées d'a-

(1) Voir les livraisons 126-127, tom. XXI, p. 513, tom. XXII, p. 55.

Digitized by Google

vance, et que, malgré l'examen le plus sévère de ma conduite, il m'est impossible de trouver un tort où elle voit une faute grave; découragée, je renonce à combattre tant de mauvais vouloir, et je gémis de tant d'injustice ; ainsi, cet avenir que j'avais rêvé si beau, si complet, se couvre déjà d'un nuage ! ce bonheur que j'ai rêvé si beau, si complet, à quel prix l'obtiendrais-je ? Raoul ne regrettera-t-il pas un jour d'avoir imposé à sa mère une brue si peu selon son cœur ? Placé entre son respect pour elle et son affection pour moi, ne trouvera-t-il pas une source de peines dans cette lutte incessante? A cette pensée, je me sens morne, abattue, désespérant de la vie, de moi et des autres ! Dans d'autres instants, si Mme de la Rochemarqué laisse tomber sur moi un regard moins hostile, si je surprends un mot seulement poli, dans sa conversation ordinairement si sèche, alors bannissant toutes craintes, je me jette toute entière dans d'énivrants pressentiments d'amour et de bonheur ; j'accueille toutes les espérances de l'avenir ; je me laisse aller à de folles joies, j'éprouve alors une plénitude de vie qui m'oppresse presque jusqu'à la souffrance. Oh ! Sara, l'amour de Raoul est ma vie ! il occupe toutes les sources de ma pensée, il exclut tout autre objet que lui-même, il a tout envahi, il absorbe tout ! Je frémis, quand je sens que toutes les saintes affections qui remplissaient mon cœur pâlissent et s'effacent, et que lui seul les remplace toutes ! J'ai peur que la Providence ne condamne une passion qui dénature ainsi les sentiments les plus sacrés !

Jamais Raoul ne me parle de sa mère, mais il souffre, j'en suis sûre, de la froideur avec laquelle elle me traite ; mon père lui-même, mon excellent père n'a pu adoucir ce triste caractère. Mon oncle et Alix sont les seuls ici auxquels elle veut bien témoigner quelque bienveillance; la nature vulgaire de l'une, sans lui plaire, n'a au moins rien qui choque ses idées, et l'autre, qui dans son respect chevaleresque pour toutes les femmes, a pour elle la plus entière déférence, lui semble fort *convenable*, qualité qui dans son esprit équivaut à toutes les autres. M. de Blossac, dont vous avez entendu Raoul vanter les aimables qualités, a grand peine aussi à trouver grâce à ses yeux. Sa gaîté et son laisser-aller lui paraissent un peu trop en dehors « du respect dû aux

Digitized by Google

convenances, » selon sa phrase habituelle. Il plait pourtant à tout le monde ; vous l'aimerez, Sara, quand vous le connaîtrez ; mon père et mon oncle en raffolent ; Alix elle-même, malgré son mépris pour tout ce qui tient aux arts, directement ou indirectement, le voit d'assez bon œil. Il semble, au reste, ne pas s'apercevoir le moins du monde du peu d'aménité de Mme de la Rochemarqué, ou tout au moins agit-il comme s'il ne s'en apercevait pas. L'autre jour, nous dînions à Hauterive, je m'apprêtais à supporter courageusement une journée qui menaçait d'être mortellement ennuyeuse, retranchée derrière deux ou trois douairières des environs qui sacrifiant à leur dieu, ou plutôt à leur démon favori, jouaient sans repos ni trève ; on n'entendait sortir de leurs bouches que les mots techniques strictement nécessaire à la rude besogne qui les captivait. Les hommes étaient au billard, excepté mon père, Raoul et M. de Blossac qui fumaient sur la terrasse. J'étouffais de mon mieux les baillements qui me montaient à la gorge, lorsque mon père, se montrant à la porte, me fit un signe. — Veux-tu venir à l'atelier de Baudéant, tu y trouveras d'anciennes connaissances, me dit-il. — Enchantée d'échapper à la gêne que m'inspire toujours la présence de Mme de la Rochemarqué, je me hâtai de le suivre. Je trouvai chez Raoul une pauvre famille napolitaine que nous avions rencontrée dans nos voyages, chantant le jour pour avoir le gîte du soir. Ces malheureux s'étaient présentés à la porte du château, où Raoul les avait reconnus et acceuillis. M. de Blossac les avait déjà posés, et faisait un croquis du groupe pittoresque que formaient le père, la mère, deux petits garçons et une charmante jeune fille qui avait été ma favorite, pendant les quelques jours que je la vis en Italie. Quand M. de Blossac eut fini son dessin, nous leur donnâmes quelque argent, et ils s'en allèrent. En descendant, nous les retrouvâmes dans la cour entourés des domestiques qui s'étonnaient fort qu'on eût admis de pareils vagabonds ; alors, voilà M. de Blossac qui, pour leur procurer une plus abondante aumône, se met en tête de les faire entrer au salon, et avant que Raoul ait eu le temps de s'y opposer, il les pousse devant lui, et les présente à Mme de la Rochemarqué, ayant grand soin de dire que c'est la jolie Zanetta qui a

Digitized by Google

appris à Mlle. de Magland les chansons napolitaines qu'elle chante si bien, et la tarentelle où elle excelle, et il s'apprêtait à leur faire faire parade de leurs talents, lorsque je m'aperçus que Mme de la Rochemarqué était fort choquée de cette intrusion ; j'engageai tout bas Raoul à abréger cette scène qui me mettait fort mal à mon aise. Nous revînmes le soir au Genêt, et j'allais me mettre au lit, quand Alix entra dans ma chambre avec la physionomie que vous savez qu'elle se compose, quand elle a quelque chose de fâcheux à dire :— « Que je suis désolée, ma cousine, que vous n'ayez pas pris garde aux signes que je vous faisais, quand cet étourdi de M. de Blossac a introduit cette bande de Bohémiens dans le salon de Mme de la Rochemarqué. » — Je ne devine pas, répondis-je, quel si grand malheur a pu résulter de mon inattention, pour vous affecter ainsi.— Ce devrait pourtant en être un pour vous, ma chère, d'avoir déplu à la mère de Raoul ; vous savez qu'elle n'est pas *artiste*, appuyant sur le mot, et non seulement elle a trouvé fort inconvenant qu'on ait reçu ces gens-là, mais encore que, précédemment, votre père vous eût permis le moindre contact avec eux. Je ne vous cache pas qu'elle est fort courroucée. — Je tâcherai de faire ma paix avec elle, quant à présent, laissez-moi dormir, je meurs de sommeil. — J'étais blessée au vif de l'espèce de triomphe qui se lisait dans les yeux de ma cousine, pendant qu'elle me faisait l'énumération de mes torts prétendus, et je ne voulais pas lui laisser voir combien j'en souffrais, mais quand je fus seule, je me laissai aller à de tristes réflexions.

Un des malheurs de mon caractère, est d'être rebelle jusqu'à l'obstination à tout ce qui me semble faux ou irrationnel, et je sens que je ne comprendrai jamais la nécessité de se tourmenter pour des choses qu'on ne trouve ni dans son bon sens, ni dans son esprit. La morale et la religion du cœur servent d'appui aux hommes qui ont une carrière bien plus difficile à parcourir que la nôtre, pourquoi ne nous suffiraient-elles pas bien plus sûrement de règles de conduite, que ses prétendues lois auxquelles il serait si facile de s'astreindre, si l'on avait le moindre intérêt à cacher ses actions ? Je ne sais si je m'abuse, mais à en juger par la manière dont la mère de Raoul envisage et explique cette im-

Digitized by Google

mense chose qu'elle appelle « convenance sociale, » et qui sert de règle à son existence tout entière, j'ai bien peur que ce ne soit qu'un mot qui garotte les femmes, et pèse sur tous les bons sentiments de leur cœur.

Combien vous me manquez, ma bonne amie ! En votre absence, je ne pense, je n'agis qu'en tremblant ; mon cœur, habitué à soumettre ses mouvements désordonnés aux conseils de votre sage amitié, ne sait plus où se prendre. Je ne m'accoutumerai point à notre séparation, quelque passagère qu'elle soit ; pour moi, une des peines les plus vives de l'absence, c'est de ne pouvoir me représenter les lieux qu'habitent ceux que je regrette ; leur image m'apparaît bien plus distincte, quand je peux l'encadrer dans leur demeure ; le cœur les reconnaît mieux, quand il les voit au milieu de leurs habitudes. Je ne vais jamais au Pré-de-Vert, sans avoir le cœur serré à la vue de ses fenêtres fermées et de son jardin désert. J'ai grand soin de votre serre, et je visite Souky tous les jours ; elle attend patiemment le moment de son opération. Adieu, ma bonne, mon excellente Sara, qu'il me tarde d'être au printemps, puisqu'il doit vous ramener parmi nous ! Je serre la main de toutes mes forces à votre bon Edouard.

V.

Madame O'Kennely a Marie de Magland.

Vous êtes une noble enfant, mais vous êtes une enfant. Avec le facile enthousiasme et les généreux instincts de la jeunesse qui portent à tout juger d'après soi, vous avez cru, ma chère Marie, que la société tout entière devait vous accueillir comme si elle n'était composée que d'amis, et qu'il suffisait de mériter son suffrage pour l'obtenir ; combien vous expierez cette tranquille et dangereuse ignorance ! Vous apprendrez trop tôt, hélas ! que le monde ne pardonne rien à qui dépasse le niveau vulgaire auquel il mesure tout. Les caractères exceptionnels, les organisations en dehors de la règle commune le choquent, toute supériorité le blesse ; que s'il est forcé d'admettre cette supériorité chez une femme surtout,

Digitized by Google

soyez sûre qu'il la lui fera payer assez cher pour qu'elle la déplore. La nature elle-même ne se montre pas plus juste que la société envers nous, car elle veut que les meilleures et les plus brillantes qualités des femmes ne servent qu'au bonheur des autres seulement. Chez elles, les plus riches organisations sont des trésors de misères et de déceptions, les qualités de leur esprit ne peuvent rien pour leur défense, et celles de leur cœur excitent l'envie, même de ceux qui en jouissent ; car je suis certaine que quelque distingué que soit un homme, il ne supporte jamais sans malaise la supériorité d'une femme ; s'il l'aime, son amour s'en alarme ; s'il ne l'aime pas, son amour-propre s'en inquiète. Cela est triste à dire, ma chère Marie, mais il y a plus de bonheur dans ces existences toutes solides qui échappent à la douleur comme à la pensée, au sentiment comme à la rêverie, que dans une vie intellectuelle incessamment agitée par la passion.

Quoiqu'il en soit de ce que je viens de vous dire, je n'en conclus pas que vous deviez renoncer à vaincre ce que vous appellez l'antipathie de Mme de la Rochemarqué, sentiment que vous ne pouvez inspirer à personne, pas même à ceux qui vous envient. Quoique remplie d'entêtement dévôt et de morgue provinciale, elle n'est point assez sotte pour ne pas vous apprécier. — Au lieu de vous méfier de vous-même comme vous le faites trop souvent, vous devriez prendre quelques soins de vous montrer à la mère de Raoul telle que vous êtes. Si elle vous connaissait mieux, elle vous aimerait davantage ; elle ne sait de vous que ce que l'envie dicte à la médiocrité, et, entre nous, je la crois plus effrayée de vos actions que de vos idées. Je suis sûre qu'à ses yeux votre plus grand tort est de savoir seller votre cheval vous-même, et de n'avoir pas peur d'un fusil. Nul doute qu'elle ne vous pardonna plutôt un défaut, un vice même qu'elle aurait vu mille fois dans le monde, qu'un caractère nouveau pour elle. ; et quand même vous vous soumettriez à la même vie qu'elle, il faudrait encore que ce fût par les mêmes motifs ; car elle voudrait que les qualités qui lui manquent fussent regardées comme nuisibles. A ses yeux, l'esprit est un tort, et même quelque chose de plus, qu'il faut expier en vivant comme ceux qui en manquent. Ceci vous indique précisé-

Digitized by Google

ment votre tâche ; c'est à vous de lui montrer que les femmes qui n'osent pas permettre un jugement à leur esprit, ni un desir à leur cœur, ne valent pas mieux que celles qui ne veulent abdiquer ni l'un, ni l'autre. Il faut lui prouver qu'elles ne sont ni moins soumises à leurs devoirs de femmes, ni moins dévouées à ceux qu'elles aiment, pour laisser à leur raison le droit de décider entre le bien et le mal, sans en appeler à l'opinion publique, qui juge sur des données toutes faites, et se trompe presque toujours.

Me pardonnerez-vous si j'essaye d'excuser auprès de vous l'exagération des préjugés de Mme de la Rochemarqué, quoiqu'ils vous affligent? une mère sent vivement la douleur de n'être plus qu'en second dans le cœur de son fils, ou le chagrin de n'y être plus seule. Si vous saviez que la tendresse maternelle n'a ni règle, ni frein, qu'elle s'alarme de tout, vous comprendriez que les craintes qu'éprouve Mme de la Rochemarqué, pour l'avenir de son fils, tiennent bien plus peut-être à son amour pour lui, qu'à son inimitié pour vous. Je crois donc que, sans porter la moindre atteinte à la noble franchise de votre caractère, vous pourrez l'amener à vous rendre plus de justice. Pour vous aider à y parvenir, permettez-moi de vous faire part d'un soupçon que j'avais depuis longtemps, et qui acquiert aujourd'hui toutes les apparences de la certitude. Je vous ai dit un jour que je ne croyais pas votre cousine franche et vraie dans ses démonstrations de tendresse vis-à-vis de vous, aujourd'hui je crois pouvoir vous affirmer qu'elle cherche à vous nuire dans l'esprit de la mère de Raoul; c'est sur des riens peut-être que je fonde mon accusation, mais ce sont précisément ces riens qu'elle néglige de dissimuler, qui forment pour moi une masse de preuves positives. Examinez ses soins empressés pour Mme de la Rochemarqué, son affectation à ramener toujours la conversation sur des sujets où elle sait que vous n'êtes pas d'accord avec elle ; l'adresse avec laquelle elle force pour ainsi dire les évènements qui peuvent vous montrer à Mme de la Rochemarqué sous l'aspect le moins favorable ; je me suis aperçue souvent qu'elle cherche à lui plaire plus qu'il n'est nécessaire, et je crains que le premier moyen dont elle se soit servie ait été celui de la calomnie. Toute sotte qu'elle est, Alix sent sa nullité, et elle en souffre, ou,

Digitized by Google

pour mieux dire, elle souffre de la comparaison qui s'établit naturellement entre elle et vous. Les esprits médiocres ne pardonnent pas à la supériorité, et, ne pouvant s'élever jusqu'à elle, ils s'efforcent de la faire descendre jusqu'à eux.

Ce n'a pas été sans hésitation et sans regrets que je me suis décidée à vous inspirer contre votre cousine une méfiance que je crois nécessaire. Il est toujours triste de porter la froide lumière de l'expérience dans un cœur jeune et neuf; mais vous avez grand besoin, ma chère Marie, d'être mise en garde, non seulement contre les autres, mais encore contre vous-même ; oui, contre votre cœur, et surtout contre votre imagination. Défendez-vous surtout de cette funeste tendance à l'exaltation, qu'avec douleur je vois tous les jours se développer en vous. L'amour, je le sais, donne à l'ame un essor nouveau, il lui révèle des joies jusqu'alors inconnues, il éveille des facultés jusqu'alors endormies, mais cette passion, la seule grande et généreuse que Dieu ait mise dans le cœur de l'homme pour son bonheur, en devient le tourment, s'il permet à son imagination d'en changer la nature en la jettant hors du vrai. Pour qu'un sentiment ait de la force et de la durée, il ne faut pas le dépenser en de folles effusions. L'ame se lasse, et le cœur s'émousse à ressentir trop longtemps et trop souvent les mêmes impressions. La tendresse, dans le mariage surtout, doit être traitée avec plus de ménagements. Il faut craindre que le présent n'y compromette l'avenir ; pour s'épargner l'amertume d'une comparaison douloureuse, il faut que ce qui a été, que ce qui est, puisse toujours être. D'ailleurs, ma pauvre amie, la vie ne saurait appartenir tout entière à l'amour ; les habitudes, les circonstances, les souvenirs créent des liens que la passion elle-même ne peut détruire. Croyez-moi, il est sage de ne demander à la vie que ce qu'elle peut donner. Vous avez le triste défaut de toutes les imaginations exaltées, de placer le bonheur en dehors, dans une autre ame ; et il est si rare de trouver dans ce monde un fidèle écho de son cœur, il y a si peu de probabilités pour rencontrer dans la vie l'être qui la complète, qu'il serait plus sage de ne le point espérer. S'il y a si peu d'heureux, ne serait-ce point parce qu'on cherche le bonheur hors des sources où le ciel a permis de le trouver?

Digitized by Google

C'est avec la confiance et le courage que donne une véritable affection, que je vous fais part de toutes mes inquiétudes pour votre bonheur à venir, et que je m'impose le devoir de vous guider et de vous éclairer. Ce n'est point ici, vous le savez, le ressentiment d'un cœur froissé qui vous montre ses blessures pour que vous évitiez le combat; l'amour n'a été pour moi qu'une suite d'émotions douces; la tranquillité de mon imagination, des devoirs d'intérieur, une foule de soins forcés, des habitudes monotones peut-être, mais qui, par là même, ont une influence continuelle, m'ont préservée de ces émotions passionnées que je redoute pour vous. Je serais si heureuse de vous voir ignorer toujours les maux que je n'ai point connus! Laissez à mon amitié l'espoir que le mariage sera pour vous ce qu'il a été pour moi : un port, un abri contre toutes les douleurs d'ici-bas.

Mon excellent Edouard vous dit mille choses affectueuses. Malgré le climat délicieux que nous habitons, nous nous prenons souvent, au milieu de toute cette splendeur méridionale de fleurs et de soleil, à regretter la Suisse où tout est frais, et exprime un bonheur tranquille et laborieux. Séparées que nous sommes, nous n'avons plus les mêmes habitudes; il est presque impossible de nous communiquer les mille détails dont la confidence journalière nous plaisait tant, mais nos actions, nos impressions, la situation de notre esprit, voilà ce qui ne doit jamais nous être indifférent, car nos cœurs ne peuvent devenir étrangers l'un à l'autre.

Adieu ma charmante Marie, écrivez-moi, aimez-moi, et prenez confiance en vous et en l'avenir. Adieu encore, quand nous retrouverons-nous sous les frais ombrages du tant doux Pré-de-Vert!

Mille remerciments pour vos soins à ma pauvre Souky qui vous nomme son bon ange.

VI.

Le jour où l'on devait célébrer en même temps au Genêt, la fête de l'*Escalade* et l'anniversaire de la naissance de Mlle de Magland, le temps était beau, quoique le froid fut très vif. Lorsque la voiture qui amenait Mme de la Rochemarqué et son fils, monta l'avenue du château, de joyeux rires vinrent frapper leurs oreilles; la mère

Digitized by Google

de Raoul se pencha à la portière, et vit, sur une pièce d'eau entièrement gelée, Marie avec quelques jeunes gens du voisinage, bondissant sur la glace et riant aux éclats de la maladresse de M. de Blossac, provoqué par une petite espiègle de douze ans, qui l'appellait, l'attendait, puis au moment où, chancelant sur ses patins, il s'efforçait de l'atteindre, lui échappait en s'élançant à l'autre bout de l'arène glissante. Mme de la Rochemarqué se retira brusquement de la portière sans dire un mot, mais son fils pût lire, sur sa physionomie et dans sa contenance, l'expression du plus profond mécontentement.

Le bruit de leur voiture ayant attiré M. de Magland, il s'empressa de venir les recevoir, et les introduisit dans le salon où quelques invités étaient réunis, et où Mlle Alix avait confié une toilette éclatante aux moelleux coussins d'un large divan, la jupe de sa robe soigneusement ramenée sur ses genoux. M. de Magland s'empressa d'excuser sa fille de ne point se trouver à l'arrivée de ses hôtes : — la pièce d'eau a gelé fort à propos cette nuit, et Marie en fait les honneurs à une bande d'intrépides patineurs, dont vous pouvez d'ici entendre les cris de joie. — Mme de la Rochemarqué, sans daigner répondre, se retourna du côté d'Alix qui s'avançait avec empressement : — Je m'en suis voulue quelquefois de n'avoir point osé essayer d'acquérir les talents de ma cousine, mais je me félicite vivement aujourd'hui de ma poltronnerie, puisqu'elle me procure le plaisir d'être la première à vous souhaiter la bienvenue au Genêt, dit-elle, avec un ton de respectueuse déférence, merveilleusement calculé, pour plaire à la mère de Raoul ; le coup frappa juste, car il amena sur les lèvres de Mme de la Rochemarqué un sourire qui s'efforçait d'être gracieux. Sa mauvaise humeur allait peut-être se dissiper, quand la troupe bruyante des patineurs, Marie à leur tête, fit irruption dans le salon. Rouge, et les cheveux un peu en désordre, Marie vint saluer Mme de la Rochemarqué, avec un air gai, bon, confiant, qui aurait séduit tout autre qu'une future belle-mère ; mais elle fut subitement glacée par le regard froid et dédaigneux qui l'accueillit, et, sans courage pour le braver, elle s'apprêtait à sortir, quand M. de Malvignane parut dans tout l'éclat d'une toilette de cérémonie. Son habit noir,

Digitized by Google

de cette coupe ample et longue qu'adopte l'aristocratie anglaise à l'âge où elle renonce aux prétentions de la jeunesse, laissait voir une profusion de linge d'une finesse et d'une recherche extrême; ses cheveux soigneusement *acmodés*, selon l'expression de son temps, qu'il avait conservée, étaient couverts d'un léger nuage de poudre. Un brillant d'un grand prix scintillait dans la dentelle de son jabot; un autre au petit doigt de la main gauche, et une magnifique pierre, gravée à ses armes, à celui de la main droite, attiraient les regards sur cette partie de sa personne, objet des soins les plus recherchés. La croix de l'ordre de Malte, d'un éclat irréprochable, brillait sur sa poitrine. Sa figure possédait cette amabilité d'expression dont le type semble avoir disparu avec les vieillards du siècle dernier; et, quoique les années eussent empreint dans les rides et sur la couleur de son visage la trace irrécusable de leur passage, les yeux demi-clos au fond de leur orbite, si creusé qu'il fut, conservaient comme une lumière et un arrière reflet de jeunesse. Les dents étaient demeurées belles, et les commissures du nez et de la bouche, s'étaient façonnées de manière à garder, même dans la gravité, une expression de sourire aujourd'hui bienveillant, sans doute charmant jadis; car les vieillards de ce temps se résignent à tout perdre de la jeunesse, hors la grâce et l'esprit. Il salua Mme de la Rochemarqué avec toutes les traditions de l'étiquette la plus scrupuleuse, et cherchant Marie du regard, il alla au devant d'elle, prit une de ses mains qu'il baisa, puis l'autre; puis ensuite, avec une galanterie moitié familière, moitié tendre, que son âge rendait pleine de grâce, il réunit ces deux charmantes mains dans une des siennes, et les baisa toutes deux à la fois: — Je n'ai point oublié, dit-il, qu'il y a aujourd'hui vingt et un ans que ma petite Marie est venue au monde pour la joie de son grand oncle; le ciel a permis qu'il put encore l'en remercier aujourd'hui; en disant ces mots, il passa la main qu'il tenait sous son bras, et attirant Marie vers une fenêtre qu'il ouvrit: — voici mon bouquet, dit-il, en montrant à Marie, au bas du perron, un bel andaloux fier comme le plus glorieux Hidalgo de toutes les Espagnes, l'œil en feu, la bouche écumante, hennissant avec ardeur, et se cabrant à chaque pression du mors sur ses barres frémissantes. Deux domestiques

Digitized by Google

pouvaient à peine le contenir; il semblait, à chaque instant, tout prêt à s'échapper de leurs mains. A cette vue, Marie jetta un cri de joie, et se jetta au col de l'aimable vieillard, dans cet instant presque aussi heureux qu'elle, et, s'élançant en courant hors du salon, elle fut d'un bond dans la cour. Saisir de sa main si fine et si mignonne les rênes de soie, se pencher, souple et gracieuse, de chaque côté de la tête du bel animal dont l'œil étincelait, serrer elle-même la gourmette d'argent fut l'affaire d'une minute; puis, s'élançant seule sur la selle: lâchez! dit-elle d'une voix ferme aux palfreniers. Très fin, très ardent, le fier coursier se mit d'abord à piaffer sur place; sauts de côté, pointes, ruades, il n'épargna rien; Marie ne fut pas même déplacée. Elle va se tuer! s'écria Raoul, en s'élançant dans la cour où M. de Blossac le suivit, tandis que tous les spectateurs, sous le poids de cette impression de terreur et d'admiration, qu'une action audacieuse fait toujours naître, restaient immobiles et silencieux.

Au bout de quelques minutes, quand Marie eût prouvé au bel animal qu'elle avait droit au commandement, il devint docile tout-à-coup. Sollicité par une main adroite, il parcourut l'avenue tantôt au galop, tantôt au trot, déployant toutes les grâces de son allure, à la grande joie de l'habile écuyère qui, après un quart d'heure d'évolutions de tous genres, le ramena blanc d'écume au château, où toute la société aux fenêtres, applaudissait à son intrépide adresse. Raoul et M. de Blossac s'avancèrent pour l'aider à mettre pied à terre, mais, jetant la bride à un domestique, elle sauta lestement à bas de son cheval qu'elle ne pouvait se lasser d'admirer. Le bel animal! répétait-elle à chaque instant. Mon oncle, comment s'appelle-t-il, cria-t-elle à M. de Malvignane, qui la contemplait de la fenêtre souriant et heureux?— Le Cid, ma chère enfant. — Ah! qu'il est bien nommé! Vous l'essayerez demain, M. Baudéant; vous aussi, M. Auguste, vous verrez comme il a le trot doux! — Tout ceci se disait en retournant au salon. Avant d'y arriver, M. de Blossac prit les devants, laissant Raoul seul avec Marie. Ne me permettrez-vous pas de vous offrir aussi mon bouquet, lui dit-il, à voix basse? Et, pressant ses mains dans les siennes, il y laissa un de ces rares anneaux d'or de Gorée, dont le travail défierait nos

Digitized by Google

plus habiles ouvriers. Portez-le, Marie, jusqu'à ce que publiquement je vous en offre un autre, vous me rendrez alors celui-là qui ne me quittera qu'avec la vie. — Marie avait ce naturel franc et simple, qui était un de ses plus grands charmes, le cœur palpitant, la rougeur sur les joues, lui tendit les bras, et leurs lèvres, comme si elles se fussent appellées, s'unirent en un long baiser, le premier qu'elles eussent reçu et donné. Marie passa l'anneau à son doigt, non sans avoir lu ce mot : bientôt ! qui était gravé à l'intérieur ; — ah ! voilà qui va faire bien du tort au Cid, dit-elle, en regardant Raoul encore tremblant de bonheur. — Ils rentrèrent au salon, à la porte duquel M. de Blossac les attendait : — M. votre père a bien voulu m'aider à vous offrir quelque chose qui pût me rappeler d'une manière agréable à votre souvenir, dit-il à Marie, en la conduisant devant un beau portrait de M. de Magland, d'une parfaite ressemblance. — Mon Dieu, mais on veut donc me faire pleurer de bonheur aujourd'hui, dit Marie, d'une voix émue, en tendant les mains à l'aimable ami qui lui procurait une si douce surprise. — C'est M. Auguste qui a eu l'idée de faire mon portrait, dit M. de Magland, tu lui dois des remerciments, mais à moi à qui il a pris quinze grandes matinées, employées à me faire poser et à se fâcher, cela ne mérite-t-il pas quelque chose? Marie, pour toute réponse, l'embrassa. — Tiens, ma fille, mets cela avec ce bel anneau que je ne te connaissais pas, dit en souriant M. de Magland, en tendant à Marie un magnifique bracelet orné d'un camée du fameux Nassaro, celui qui fit ceux du collier de Diane de Poitiers, qu'on voit à la Bibliothèque royale. — Marie, enchantée, en faisant admirer son bracelet à tous ceux qui étaient présents, s'approcha de Mme de la Rochemarqué qui, restant tout-à-fait étrangère à ce qui se passait autour d'elle, n'avait pas trouvé un mot à adresser à Marie, dans ce jour où elle était l'objet des attentions de tous. Alix qui n'avait pas quitté d'un seul instant la mère de Raoul, prit le bracelet, et, après l'avoir examiné, dit à Marie, en le lui attachant au bras : pour la somme que cette pierre a coûté, vous auriez pu avoir un beau diamant qui aurait toujours sa valeur, tandis que cela n'est qu'une affaire de goût. Moi, je pense au solide, voici de mon ouvrage, ma cousine, ajouta-t-elle en pré-

Digitized by Google

sentant à Marie des mouchoirs lourds de broderies. — Cette fille compte aussi bien que mon intendant, dit M. de Malvignane à voix basse à M. de Blossac, qui n'avait pu s'empêcher de sourire à l'observation d'Alix ; mon neveu n'a qu'à se bien tenir quand il lui rendra ses comptes de tutelle.

Les jeunes filles invitées pour le bal vinrent aussi féliciter Marie, qui les accueillit avec effusion. Marie que tant de distinction naturelle séparait d'elles, ne songeant en aucune manière à établir sa supériorité, n'en paraissait que plus aimable. Auguste (nous demandons la permission de supprimer son titre pour ne pas trop armorier nos phrases), Auguste, qui était au Genêt avec un degré d'intimité de plus que tous les invités qui s'y trouvaient, n'ayant à remplir envers eux que les simples devoirs ordonnés par la politesse, ne pouvait se refuser au plaisir de persifler ce qui lui paraissait grotesque dans les manières de quelques coquettes campagnardes ; mais Marie le regarda en fronçant le sourcil, et Auguste se fit bon enfant par ordre.

Un dîner splendide fut servi dans une salle charmante toute peinte à fresque comme un triclinium de Pompeïa, où les fleurs les plus rares s'épanouissaient dans une atmosphère de printemps. Mme de la Rochemarqué, objet des égards de tous, recevait froidement les soins dont on la comblait, regardant le respect qu'on lui accordait comme une condition de sa nature ; elle avait la bonhomie de l'orgueil, comme tant d'autres ont l'orgueil de la bonhomie. Le ciel ayant eu trop de tact pour lui refuser un titre et l'opulence, elle eût trouvé ridicule de s'en vanter, mais elle trouvait tout simple qu'on honorât ces deux qualités en elle. M. de Malvignane, plein de déférence pour elle, était le seul auquel elle daigna témoigner quelque bienveillance ; sa qualité de Commandeur de Malte, le plaçant dans son opinion fort au dessus du reste de la société et même de la famille. Une longue discussion s'était établie entre eux à propos des armes d'une famille qu'ils avaient connue tous deux. — C'est un blason indéchiffrable, dit Mme de la Rochemarqué, d'or à la vouivre d'azur mise en bande par aucuns d'or, à la bande vivrée d'azur, dont je crois que la légitimité n'a jamais été bien constatée. — Que diriez vous donc de mon écu, se mit à dire Auguste, de son ton gai et insou-

Digitized by Google

ciant! — Comment vous armez-vous? — répliqua Mme de la Rochemarqué, d'un air dédaigneux? — Nous portons de sinople au pal de gueules, chargés de trois châteaux d'argent, ajourés et maçonnés de sable. — Armes à enquérir, fit-elle froidement, si elles ne sont pas fabriquées de nos jours où la science du blason est devenue lettre close, même pour ceux qui osent annoncer qu'ils succèdent à d'Hozier. — Non, ma mère, dit Raoul qui rougit à cette attaque, Auguste est de vieille souche, sans une tache à son écu ; la ville de Toulouse, usant de son droit de faire deux nobles tous les ans, ennoblit sa famille, en 1612, en reconnaissance des services que son chef rendit alors à la province désolée par la peste et la famine ; il vendit ou engagea tous ses biens pour venir au secours de ses compatriotes, et quand il n'eut plus rien, il fit de la monnaie avec des morceaux de cuir, dont il remboursa la valeur plus tard, lorsqu'il parvint à relever sa maison ; la ville alors lui donna le château de Blossac, dont il prit le nom. — Auguste, en remerciant l'obligeant narrateur, ajouta non sans malice : Que voulez-vous, Madame, tout le monde ne peut faire ses preuves de 1399! — Sachant qu'un des grands chagrins de Mme de la Rochemarqué était, quelque fut l'ancienneté de sa race, de ne pouvoir la faire remonter jusqu'à cette époque privilégiée. — M. de Malvignane qui sentit le coup, intervint avec sa bonté ordinaire, et s'adressant à Mme de la Rochemarqué : — Votre frère cadet que j'ai connu chevalier de justice à Malte, en montrant le mémorial de ses preuves, justifia de trente-deux quartiers, ce qui était vingt-quatre de plus qu'il ne fallait ; car, dans la langue de France, moins exigeante que celle d'Allemagne, qui en veut seize, il suffit de huit quartiers et de remonter jusqu'aux bisaïeuls. C'était un beau cavalier que Jean-Marie-des-Neiges de Penhouëdic, Madame, toujours le premier partout. Notre liaison commença singulièrement : à Malte, nous chassions aux cailles, quand fatiguées par le vent d'Afrique et par le poids de leur graisse, elles venaient à moitié mortes tomber dans l'île. Un jour que nous procédions à cette espèce de massacre, et pendant que nos valets ramassaient le gibier, nous nous prîmes de querelle avec Penhouëdic, parce qu'il prétendait avoir plus tué que moi ; les choses en vinrent au point qu'il fallut aller faire une promenade dans la Strada-Stretta,

Digitized by Google

lieu toléré pour les duels ; c'est une ruelle si étroite qu'on suppose que, s'y rencontrant, il a été impossible d'éviter son adversaire. Au moment où nous mettions flamberge au vent, nos valets, portant d'énormes paniers pleins de gibier, s'avancèrent en courant, en nous annonçant que nous avions chacun tué juste cent sept cailles. Nous rengaînâmes, et oncque de là nous fûmes amis à la vie, à la mort. A Malte, toutes les fois qu'on voulait s'amuser, on annonçait un carnaval ; on en faisait cinq ou six par an ; on se déguisait, et l'on donnait des bals à la Vittoriosa, de l'autre côté du port, où l'on se rendait en barques illuminées et pavoisées. Dans une de ces occasions, Penhouëdic imagina de tirer un feu d'artifice sur le mont Coradin, au fond du port ; cette galanterie toute nouvelle de la part d'un chevalier de si bon lieu eut un succès complet. — Ici, Mme de la Rochemarqué daigna sourire. — Le vieux Commandeur, qui substituait volontiers le monologue au dialogue, et qui s'apercevait qu'il gagnait du terrain, continua — : Penhouëdic fut désigné par le Grand-Maître, pour faire partie de l'ambassade qui alla demander à l'empereur de Russie de protéger l'Ordre contre les armements de la France et contre la flotte de l'amiral Hood. On porta à Paul Ier l'épée de la Valette, la croix de l'île Adam qu'on ôta à la Vierge de Philerme de l'Eglise paroissiale, et la cotte d'armes de Pierre d'Aubusson, sacriléges faveurs que la Providence a punie en attirant l'œil du conquérant de l'Italie sur notre île. Il y avait une ancienne prédiction qui disait que Malte finirait quand un grand maître de la langue allemande commencerait. Ce fut effectivement l'incurie du Grand-Maître de Hompesch, tout nouvellement nommé, qui livra l'île au général Bonaparte, qui avoua depuis que s'il ne s'était pas trouvé quelqu'un en dedans pour lui ouvrir les portes, il n'aurait pu les ouvrir du dehors, montrant ainsi que la trahison seule l'avait rendu maître de la ville. La république stipula une pension de trois cent mille francs au Grand-Maître, qu'il ne reçut jamais, et d'assez modestes pensions aux chevaliers de la langue de France. En retour, le contrôleur de l'armée, aidé du citoyen Bertholet, enlevait l'or, l'argent et les pierres précieuses qui se trouvaient dans l'église Saint-Jean, l'argenterie des alberges des diverses langues et celle du Grand-Maître. L'on fondit en lingots les objets d'or et

Digitized by Google

d'argent plus précieux mille fois par le travail que par la matière. Une fois dans l'île, le général Bonaparte organisa l'intérieur ; garde nationale, administration, moyens d'attaque, de défense, tout fut arrêté et exécuté en huit jours. Tous les chevaliers durent quitter l'île. Il n'y eut d'excepté que ceux qui, par leur âge ou leurs infirmités, étaient à l'abri de cet Ordre. Le Grand-Maître partit après une capitulation honteuse qui n'avait pas même été précédée d'une résistance suffisante pour sauver l'honneur de Malte, abandonnant au vainqueur le trésor, les archives et même l'étendard de l'Ordre. Hompesch mourut à Montpellier en 1805, pauvre et oublié. La prise de l'île servait peu les desseins de Bonaparte, car, à peine se fut-il éloigné, en laissant au général Vaubois le commandement de la place, que les Anglais parurent et mirent le blocus devant le port, tandis que les Maltais de la campagne, irrités contre les Français, par les profanations de leurs églises, assiégeaient la ville du côté de la terre. Le général Vaubois, avec deux mille hommes seulement, se maintint deux ans dans la place, et encore ne la rendit-il qu'après avoir passé par toutes les horreurs de la famine, avoir épuisé ses dernières munitions, et en conservant les honneurs de la guerre ; tandis que l'Ordre l'avait rendue le premier jour et presque sans coup férir ! La destruction de l'Ordre a été un grand malheur pour les cadets des familles nombreuses. Dans la nôtre, on a compté jusqu'à quatre-vingt-dix-sept chevaliers sur les listes des prieurés, tant à Rhodes qu'à Malte ; on avait coutume de dire dans la langue de Provence, pour désigner les familles les plus fécondes en chevalier : Barras et Glandevez, Castellane et Pontevez, d'Albertas et Malvignane. — J'ai bien peur, ajouta M. de Malvignane en riant, d'avoir raconté tout cela bien des fois, et que cela ait duré chaque fois plus longtemps que le siége soutenu par le Grand-Maître, heureusement qu'ici il n'y aura eu personne d'assommé.... que les auditeurs. — Je croyais, dit Raoul, que l'Ordre subsistait toujours quelque part, en Italie ou en Sicile ; nous avons connu, si tu t'en souviens, Auguste, un tout jeune chevalier de Malte, qui compromettait assez volontiers quelque peu sa gravité dans les émeutes parisiennes, où tu ne manquais guère alors de faire ta partie. — Comment, Monsieur, vous vous êtes mêlé à ces odieux républicains, s'écria M. de Malvi-

Digitized by Google

gnane ? — Diable ! fit Auguste, il paraît que nous ne sommes pas ami du mouvement. — Est-ce que vraiment vous auriez de la sympathie pour ces enragés ! — Pourquoi pas ? et il se mit à louer avec chaleur ce qu'il y avait selon lui de généreux dans ces esprits ardents qui compromettaient leur présent et leur avenir pour le triomphe de l'idée qu'ils croyaient la meilleure. — Si j'étais préfet de police, dit en riant M. de Magland, je vous ferais arrêter. — Ne le croyez pas, M. Auguste, s'écria Marie, cent fois nous avons plaint et admiré ces malheureux jeunes gens. — Mme de la Rochemarqué à ces mots ne put retenir un geste de dégoût, dont Raoul s'aperçut. — Soyons juste au moins envers les victimes, dit-il, envers ces morts que l'esprit de parti lui-même ne parviendra pas à flétrir. Leur seul crime est de s'être trompés d'époque et d'avoir cru trouver de la sympathie pour leur patriotique enthousiasme dans un temps où il n'y a plus de sanctuaire pour la religion de la patrie. — J'ignorais que la fièvre de ces bourgeois de 1830 vous eût gagné à ce point, dit Mme de la Rochemarqué, en lançant à son fils un regard courroucé, voilà donc où mène ce qu'on appelle aujourd'hui le progrès des idées ! — M. de Magland ne se piquait pas d'avoir embrassé les idées démocratiques, il croyait au contraire de très bonne foi à l'utilité légitime d'une noblesse, et établissait dans la spéculation une supériorité incontestable en faveur de la naissance, mais il avait vu si souvent, en choisissant dans la bourgeoisie, des hommes et des femmes aussi distingués que la noblesse peut en présenter, qu'il avait fini par reconnaître hautement que l'intelligence seule était reine aujourd'hui, et qu'à elle seule appartenait de fonder une hiérarchie sociale. Désirant mettre fin à cette conversation sans trop heurter Mme de la Rochemarqué, il se hâta de dire : — Il ne nous est plus permis, Madame, de parler dédaigneusement de la bourgeoisie ; à l'heure qu'il est, elle ne fait plus classe à part de la noblesse ; l'une n'a plus sur l'autre que l'avantage d'avoir été la première autrefois. Aujourd'hui elles se valent toutes deux. — Mme de la Rochemarqué, qui avait pour la bourgeoisie un antipathie d'instinct, sentit toute son indignation aristocrate se révolter. — Libre à vous, Monsieur, d'adopter des idées révolutionnaires et de les propager jusque dans votre famille, dit-elle en jetant un regard de haine sur

Digitized by Google

Marie ; mais quelque soient les concessions auxquelles on me force, vous me permettrez de ne pas descendre jusque là. — Cette réponse pleine d'aigreur, à l'intention de laquelle il était impossible de se méprendre, mit fin à cette discussion. La conversation devint générale et roula sur tous ces graves riens qu'on discute si sérieusement dans le monde où le vide tient lieu de profondeur.

Après le dîner, des tables de jeu furent dressées dans un petit salon qu'une portière seule séparait de celui où l'on devait danser, qui touchait lui-même à une salle de billard ; un de ces excellents orchestres qu'on rencontre dans tous les coins de la Suisse, fit entendre le signal de la danse ; il y eut parmi toute la jeunesse comme un sourd frémissement de plaisir qui répondit à cet appel, et dès que les *vis-à-vis* furent trouvés, l'ivresse éclata. C'est une chose rare qu'un bal dans une campagne, une chose rare aussi dans une petite ville, et c'était l'une et l'autre qui avaient leurs représentants chez M. de Magland, qui donnait joyeusement l'exemple. Quoiqu'il eût près de cinquante-cinq ans, c'était presque encore un jeune homme : il avait le teint frais, les dents fort blanches, une taille encore élégante et une santé inaltérable. Merveilleux danseur sous le Directoire, il évoquait dans le laisser-aller d'un bal de château le souvenir de ses entrechats d'autrefois. Marie s'abandonnait de bon cœur à la gaîté qu'elle provoquait de tout son pouvoir : qu'elle eût pour cavalier un enfant émancipé du collége, qu'elle eût accepté le Nemrod du canton ou le notaire du bourg voisin, elle souriait à tous ; et quoiqu'elle inspira à tous un respect plein de convenance, aucun ne se sentait à la gêne auprès d'elle. Raoul, malgré sa réserve un peu puritaine, se laissait aller à l'entraînement général. Nous avons peut-être oublié de dire qu'il était beau, et nous avons eu tort ; la beauté est un prospectus qu'on lit toujours avec plaisir. Raoul était d'une taille élevée ; ses yeux bruns et ardents, sa pâleur passionnée attiraient involontairement l'attention. Parfaitement convenable sans raideur, mesuré sans prétention, il traitait le plaisir avec supériorité, mais lui souriait de bonne humeur. Son regard, plein d'une tendre admiration, suivait Marie, dansant avec Auguste qui semblait si bien se croire l'enfant de la maison que Marie était tentée de le regarder instinctivement comme

Digitized by Google

un frère. Il y avait entre ces deux natures, franches et bonnes, trop de rapports intimes pour qu'il en fût autrement. L'œil étincelant de gaîté et d'esprit, content de lui-même et des autres, Auguste électrisait tout ce qui l'entourait ; excités par lui, les jeunes gens répondaient à toutes ses provocations de gaîtés folles et écolières ; il s'était fait le roi du bal, il donnait le signal, ordonnait les montferrines, réglait les anglaises, et l'on obéissait sur l'heure à toutes ses fantaisies. Marie venait de danser une contredanse avec lui, lorsque l'orchestre fit entendre les premières notes d'une de ces valses allemandes dont la mesure ferme et accentuée entraînerait un goutteux. Sans dire un mot, Auguste saisit la main de Marie, et lui soulevant la taille d'un bras nerveux, avant qu'elle eu le temps de dire un mot ou de faire un signe, il l'entraîna. En les voyant, tous les deux légers, vifs, passer, repasser, chacun se récriait sur la bonne mine du couple qui, livré tout entier au plaisir de la valse, semblait emporté par un tourbillon. Lorsque la musique cessa, Auguste ramena Marie auprès de Baudéant qui occupait une place peu éloignée de celle de sa mère qu'Alix entretenait à voix basse, jetant de temps en temps un coup-d'œil à la dérobée sur Marie. Celle-ci, autant pour s'éloigner de Mme de la Rochemarqué que par bonté, alla offrir à l'abbé Kerven, délaissé dans un coin du salon de jeu, de faire une partie de billard ; il accepta, et bientôt de nombreux spectateurs vinrent applaudir à l'adresse de Marie qui multipliait les bloqués. Quand la partie fut terminée, elle rentra au salon; Alix l'appela auprès de Mme de la Rochemarqué qu'elle n'avait pas quitté.—Venez m'aider à vous défendre, Marie, auprès de madame, qui ne comprend pas comment une femme qui se respecte, peut ainsi se livrer aux bras d'un homme. — Je crois que ni moi, ni personne n'a jamais songé à cela en Suisse, où tout le monde valse, dit Marie.—Les femmes alors y sont singulièrement élevées. Jouent-elles aussi au billard, dit Mme de la Rochemarqué, d'un air plein d'ironie méprisante ? —Avant que Marie eut pu répondre, Alix prit la parole.—Allons, expiez vos péchés ; je viens de demander à madame de vouloir bien nous prendre dimanche en passant pour aller aux offices à Preuilly, dit Alix à Marie ; vous viendrez avec nous, n'est-ce pas, ajouta-t-elle, en glissant de côté un regard fauve à travers ses

Digitized by Google

longs cils? — Je ne pourrai pas, répondit-elle, c'est ce jour-là que les chirurgiens viendront opérer la pauvre Souky, et j'ai promis à Sara d'assister à l'opération. Elle ne serait pas partie, vous le savez, si je ne lui avais pas promis de la remplacer auprès de sa vieille nourrice. — Ainsi, vous ne viendrez point à l'église le jour de Noël, insista Alix. — Non, répondit Marie sans hésitation, irritée peut-être par le ton insidieux de sa cousine, je ne saurais balancer entre l'observance d'une pratique et l'accomplissement d'un devoir prescrit par l'humanité. — Ainsi, vous ne regardez point comme un devoir d'assister aux offices un jour de fête solennelle. — Nous n'avons point à discuter sur ce point; mais quelques respectables que soient les règles établies quand il ne faut leur sacrifier que soi, elles doivent, dans mon esprit, céder aux sentiments d'humanité ou d'affection que fait naître le danger ou la douleur d'un ami.—Ces mots, dits d'un ton ferme, auraient mis fin à la discussion, si Auguste, en s'approchant, n'eût demandé de quoi il s'agissait. Alix s'empressa de le mettre au fait. — C'est ma cousine qui prétend qu'elle peut se dispenser d'assister aux offices le jour de Noël, sous prétexte qu'elle doit tous ses soins à Souky, qu'on opérera ce jour-là. — Je l'absous de ce grand péché, dit Auguste en riant, et si mon absolution ne suffit pas, nous demanderons celle de l'abbé Kerven, qui m'a pardonné vendredi d'avoir mangé du pâté de foie gras, ce qui me constituait en état de digestion peu orthodoxe; Mlle Marie, il a paru un loup dans le voisinage, demandez donc à votre père de commander la chasse, ajouta-t-il. — Bien volontiers, je la suivrai sur le Cid. Allons parler à mon père, et, lui prenant le bras, elle alla rejoindre son père pour donner les ordres nécessaires. Quand elle rentra au salon, Mme de la Rochemarqué était partie. Délivré de l'obsession de sa mère, Raoul, qui se sentait plaire, reprit sa liberté d'esprit et se montra ce qu'il était réellement; la gaîté d'Auguste le gagnant, il se mit, de concert avec lui, à raconter des charges d'atelier à un groupe d'enfants et de jeunes gens qui riaient aux larmes. Après le souper, on se remit à danser de plus belle, et le jour commençait à paraître quand on se sépara.

Mlle Jane Dubuisson.

(La suite au prochain numéro).

Digitized by Google

Excursions autour du Lyonnais.

III.

LE PERTUISET

ET

SAINT-PAUL-EN-CORNILLON.

La ville de Saint-Etienne est bâtie au pied de montagnes déboisées sans verdure et sans fraîcheur, dont le sol crevassé de tous côtés est noirci, soit par des affleurements de houille, soit par les dépôts incessants d'une poussière noire que mille cheminées d'usines versent abondamment dans l'atmosphère. Cette ville, toute neuve encore, a pris depuis quelques années un tel accroissement, que ses besoins, à mesure qu'elle s'agrandit, dépassent toujours, quoiqu'on fasse, ses ressources ordinaires. Les arbres de ses promenades ont à peine eu le temps de croître, et les grandes places de l'Hôtel-de-Ville et de Marengo sont loin d'offrir, pendant la belle saison, un abri contre les rayons du soleil ; enfin, l'eau manque dans toutes les rues, et le Furens qui traverse la ville roule le plus souvent des eaux noires et bourbeuses.

Aussi, le dimanche, quand l'industrie a fermé les ateliers

Digitized by Google

et ses manufactures, quand les ouvriers encombrent les rues et les promenades publiques, les fabricants profitent avec bonheur de leur liberté, pendant les rares beaux jours de l'été ou du commencement de l'automne, pour fuir l'atmosphère lourde et enfumée qui pèse incessamment sur leurs poumons, et la poussière de charbon que le vent soulève en tourbillons épais. La plupart vont chercher à la campagne un air pur, de l'eau, du repos et de la verdure; quelques-uns courent joyeusement au Pertuiset.

Le Pertuiset est situé sur les bords de la Loire, à trois kilomètres environ de Firminy, en suivant le chemin de Saint-Bonnet, qui traverse la Loire au Pertuiset, au moyen d'un pont suspendu d'une seule arche ayant quatre-vingt-dix mètres d'ouverture; on y construit aujourd'hui des hôtels et une salle de bal; qu'il vienne avant peu s'y établir un cuisinier émérite, et l'on peut prédire à ses sauces — s'il a soin de perfectionner un ou deux plats fort simples et de se créer une spécialité gastronomique, des succès inouis et une affluence continuelle de dégustateurs.

Au bassin de Lanpy, situé sur le canal du midi, les nombreux visiteurs de la rigole d'alimentation du canal s'arrêtent religieusement dans la maison d'un garde, dont la femme prépare des omelettes au lard d'une qualité si précieuse, que la réputation du garde est immense dans tout le midi, et, plus près de nous, l'auberge du Pila s'est créée une renommée presque européenne, grace aux délicieuses fritures de truites, d'une grande fraîcheur, dont on sert des plats entiers aux touristes qui visitent cette montagne.

Le Pertuiset peut obtenir avec succès ces deux spécialités: la Loire d'un côté, la montagne de l'autre, fournissent en effet du poisson, du lait, des œufs et du lard, et nul doute qu'avant peu les sages observations qui précèdent n'attirent au Pertuiset l'homme de génie que les habitants de Saint-

Digitized by Google

Etienne y appellent de tous leurs vœux, le nouveau Vatel qui, par un attrait gastronomique, doit augmenter encore la réputation de cette délicieuse promenade.

C'est qu'en effet tout y appelle les admirateurs des beautés de la nature, c'est qu'il n'existe point, aux environs de Saint-Etienne de point de vue plus pittoresque et plus gracieux.

La plume la plus exercée, la verve la plus fraîche et la plus riante ne sauraient rendre tout ce qu'il y a de magique dans le spectacle qui se déroule aux yeux, quand on suit l'Ondaine un peu avant le confluent de cette petite rivière avec la Loire; l'on voit alors à mesure que l'on se rapproche du fleuve se succéder les contrastes les plus frappants et les plus pittoresques.

A gauche, en effet, ce sont des prairies d'une fraîcheur charmante, au dessus desquelles on aperçoit un bois planté sur le côteau qui sépare la vallée de la Loire du petit vallon de l'Ondaine, les arbres de ce bois sont d'une extrême variété, et la verdure par suite de ce mélange d'arbres différents présente à l'œil du promeneur une multitude de nuances qui se mêlent et se confondent en produisant l'effet le plus gracieux.

A droite, au contraire, le rocher se montre dans toute sa nudité sans verdure et sans arbres, il semble déchiré de mille façons diverses et des pointes toutes noires s'élancent du sommet qui paraît de loin découpé à jour comme une dentelle.

Enfin, le fond du tableau est fermé par une montagne très élevée, boisée sur quelques points, aride sur d'autres, mais pourtant vigoureusement colorée des teintes les plus chaudes, quand la lumière se joue au milieu des accidents de terrain que présente de tous côtés ce paysage enchanteur.

Puis, si l'on pénètre dans le petit bois situé sur la gauche de l'Ondaine, rien ne peut exprimer le charme des allées qui

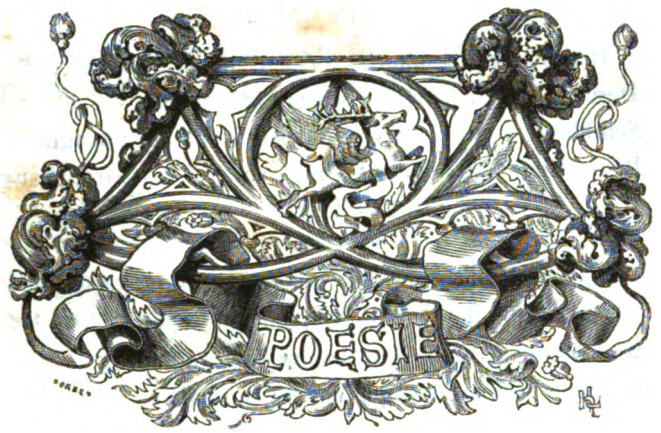
Digitized by Google

ondulent sur les flancs du côteau, l'on marche alors sur un tapis de mousse qui couvre le sol. Du sommet du petit bois, l'œil plonge dans la vallée de la Loire qui serpente au pied des montagnes en décrivant les courbes les plus follement capricieuses.

Le château de Cornillon, perché pour ainsi dire sur un mamelon isolé qui domine la Loire, et dont les flancs de granit forment le long du fleuve des murailles de cent mètres de hauteur, se détache nettement sur la pointe la plus élevée du rocher qui le supporte ; le village de Cussieux apparaît au loin presque perdu dans la verdure, et le village de Saint-Paul, dont les petites maisons blanches semblent se mirer dans le fleuve, complètent de la façon la plus gracieuse toute la poésie du paysage. Aussi, quand une légère vapeur blanche semble s'élever au dessus de la Loire, quand les rayons du soleil glissent sur cette nature sauvage et pittoresque à la fois, il est difficile de n'être pas émerveillé de toutes les richesses du tableau si varié qui se déroule de toute part aux yeux du spectateur. Il est plus difficile encore d'exprimer complètement les mille sensations qu'il fait naître à la fois dans l'esprit et dans le cœur.

C. G.

Digitized by Google



FRANCE ET ALLEMAGNE.

Un ange éblouissant d'orgueil et de lumière
A pris soudain son vol et quitté le midi ;
Sa main tient une épée, et l'arme meurtrière,
Brille comme un éclair sous ce ciel attiédi.

Sur des flots bleux et purs son aile se balance
Blanche comme un doux cygne, et faisant moins d'effort,
Il s'arrête un instant sur la riche Provence,
Et d'un élan nouveau remonte vers le nord.

Digitized by Google

Il voit le Rhin superbe, orgueil de l'Allemagne,
Descendant gravement à travers les coteaux,
Semblable à ces vieux rois qui suivaient la campagne
Pour visiter leurs champs, leurs serfs et leurs troupeaux.

Puis il voit les remparts qui protègent la France,
Triple cordon de forts où veillent nos soldats,
Maudissant le repos qui retient leur vaillance,
Et d'une voix avide appellant les combats.

César et Constantin ont foulé cette plaine,
Et le sol ébranlé garde leur souvenir,
Puis Clovis accourut, brisa l'aigle romaine,
Et dit : à moi, mes Francs, la Gaule et l'avenir !

Il voit ces champs fameux par dix siècles de gloire :
Ici du roi des Huns le sceptre fut brisé;
Là Turenne tomba, pleuré de la Victoire;
Là, Condé, presque enfant, fut immortalisé.

Posant un pied léger sur les Vosges altières,
Embrassant du regard ce magique horizon,
Il évoque le nom de deux grandes poussières,
Deux héros regrettés, Karl et Napoléon.

L'ange reste immobile ; on dirait cette nue
Qui des fils d'Israël éclairait le chemin ;

Digitized by Google

Son regard seulement plonge dans l'étendue,
Et son front s'éclaircit, plus pur et plus serein.

Un ange, ainsi que lui, fort et puissant génie,
Sommeillait étendu sous des pins toujours verts;
Tout respirait des champs la suave harmonie
Sur ce front que jamais n'ont touché les hivers.

De grands et beaux bergers, de jeunes pastourelles
Dansaient et folâtraient sur ces riants côteaux,
Tandis que des manoirs aux antiques tourelles
Prêtaient une douce ombre à leurs nombreux troupeaux.

Parfois tous ces bergers s'arrêtaient en cadence,
Un Menestrel alors, adoucissant sa voix,
Chantait un chevalier à l'invincible lance
Et la jeune beauté, la reine des tournois.

Quelques vieillards assis sous de calmes ombrages,
Causaient de l'avenir, de Dieu, de l'infini,
Et, remontant le cours des siècles et des âges,
Discouraient sur les temps où l'homme fut banni.

Tout était calme et doux dans ce tableau champêtre.
On eût dit qu'on voyait sommeiller les hameaux,
Et le Rhin, partageant ce suave bien-être,
Laissait dans ses flots bleux se mirer les côteaux.

Digitized by Google

Tout-à-coup se levant, troublé, mais l'ame altière,
L'ange qui sommeillait regarde avec effroi.
La flamme des combats brille sous sa paupière,
Et soudain la fureur a remplacé l'émoi.

Viens-tu t'abattre encor sur nos belles campagnes,
Dit-il, aigle échappé de ton rocher fatal?
Viens-tu frapper nos fils, égorger leurs compagnes,
Et verser sur nos fronts la mesure du mal?

Tu couvres du regard nos villes alarmées,
Et tu crois les soumettre à ton joug oppresseur,
Tu te trompes, peut-être, et nos jeunes armées
Sauront mourir plutôt que subir un vainqueur.

Il s'avance à ces mots, palpitant de colère,
De l'œil et de la voix provoquant l'étranger,
Et protégeant le Rhin, comme fait une mère,
Quand sur ses fils chéris elle voit un danger.

— Ne crains pas ma présence et calme tes alarmes,
Répond l'ange guerrier en lui tendant la main;
La France en d'autres lieux fait triompher ses armes.
N'entends-tu pas gronder son tonnerre lointain?

C'est l'Arabe qui fuit, c'est le croissant qui tombe,
C'est le canon d'Isly qui retentit encor,

Digitized by Google

C'est l'ombre des Croyants qui frémit dans la tombe,
Au choc qui vient frapper Tanger et Mogador.

Et vois-tu dans les champs de l'Afrique vaincue,
Sur ces riches coteaux couverts de bataillons,
Se promener déjà la fertile charrue,
A l'Arabe étonné présentant ses sillons ?

Et vois-tu, noble orgueil de notre belle France,
Ces magiques vaisseaux plus grands que des palais
Liant incessamment l'Afrique et la Provence,
Rois et dominateurs de l'Océan français ?

C'est là que sont nos vœux ; là que notre patrie
Repose désormais ses regards triomphants ;
Et comme un lait que donne une mère chérie,
De gloire et de dangers veut nourrir ses enfants.

— J'ai vu, le front souillé, la grande Babylone
Soulever les méchants et sourire à leur voix.
Son bras des temples saints ébranlait la colonne,
Et sa main s'étendait sur la tête des rois.

— La France est une femme au magique sourire ;
L'Europe sait le poids de son bras tout-puissant ;
Mais quand un sein fécond s'entrouvre et se déchire,
Quelle femme n'a pas un long tressaillement ?

Digitized by Google

Nous la vîmes alors, elle agitait ses armes
Menaçant son enfant, sa vie et sa beauté;
Et cet enfant venu dans le sang et les larmes,
Ami, tu le connais, c'était la Liberté.

C'était la Liberté que Dieu créa si belle
Qu'il en fit don à l'homme en échange des cieux,
La grande Liberté qui gardait sous son aile
Cet homme qu'un autre âge eût mis au rang des dieux.

— Le Seigneur a brisé le bâton de l'impie.
Lui-même il l'a jeté sur le seuil des tombeaux,
Et Dieu, dont la colère est à peine assouvie,
Comme le tronc altier a brisé les rameaux.

— As-tu vu l'ouragan déchaîné dans la plaine
Roulant les toits de chaume emportés dans les airs ?
C'est Dieu qui lui donna cette rapide haleine
Qui doit d'un pôle à l'autre assainir l'univers.

L'ouragan a passé sur la terre flétrie
Laissant plus d'un débris pour marquer son chemin ;
Mais, ainsi qu'au printemps, je la vois refleurie
Du Nil au Capitole et du Tage au Kremlin.

Jamais cette beauté qu'on a nommé la France
N'a montré plus d'ardeur, de jeunesse et d'éclat;

Digitized by Google

Plus pure en ses pensers, plus fière en sa croyance,
Plus avide de paix, quoique prête au combat.

Et je venais à toi, comme ami, comme frère,
Te dire : unissons-nous par un serment d'amour,
Laissons-là le passé, notre antique colère,
Et ces jours de fureur oubliés sans retour.

Donne-moi cette main; elle frémit encore.
Repose, sans trembler, appuyé sur mon cœur;
Et demandons au Dieu qu'ainsi que toi j'adore
Pour nos enfants chéris la paix et le bonheur.

— Le Seigneur qui, là-haut, a groupé les étoiles
Et qui pesa les mers dans le creux de sa main,
A donc pu de tes yeux faire tomber les voiles,
Et calmer la fureur qui grondait dans ton sein.

Unissons pour jamais l'Allemagne et la France.
Tes enfants d'aujourd'hui sont mes fils d'autrefois.
Que leurs glaives amis jetés dans la balance
A l'or de l'Occident servent de contrepoids.

Oui, je saurai t'aimer pour jamais, et la terre,
En nous voyant tous deux unis et triomphants,
Dira : n'éveillez pas leur puissante colère.
Le ciel n'a jamais eu de plus nobles enfants.

Digitized by Google

Et frémissant d'amour, de tendresse infinie,
De ce bonheur ardent qu'on ne connaît qu'aux cieux,
Dans les bras fraternels s'élança le Génie;
Et soudain l'horizon brilla plus radieux.

Et moi, je les voyais, couché dans la poussière.
Ils étaient à genoux sur un nuage d'or;
Ils avaient de leur pied effacé la frontière;
Le silence régnait, et j'écoutais encor.

A. VINGTRINIER.

Mai 1845.

Digitized by Google

DES AMÉLIORATIONS

A INTRODUIRE

DANS LA PARTIE CENTRALE

DE

LA VILLE DE LYON (1).

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La partie centrale de la ville de Lyon est celle où la nécessité d'une large restauration se fait plus particulièrement sentir. Les rues y sont étroites et sans concordance dans leur percement. L'air, la lumière, l'espace et une circulation facile manquent aux nombreux habitants d'une masse de réduits infects qui couvrent et enfantent tous les désordres physiques et moraux. Entouré par la place des Terreaux, par la place de Bellecour, par les quais du Rhône et de la Saône, ce

(1) Extrait du Rapport adressé à M. le Maire de la ville de Lyon, par M. Alexandre Monmartin, conseiller de préfecture, chargé par M. le Préfet de recevoir l'enquête relative aux plans d'alignement de cette partie de la ville.

Digitized by Google

quartier est le mieux placé, et pourtant, en général, les immeubles y ont peu de valeur.

On comprendra que nos observations ne portent pas sur les quais qui font l'ornement de la ville, mais bien sur ce pêle-mêle de maisons où vient s'entasser une population dégradée par la misère, l'insalubrité et le vice. A l'aspect de ces rues ténébreuses, les étrangers fuient notre cité et vont lui faire une fâcheuse renommée. Ce centre détruit en quelque sorte la beauté de la ville. Le corps étant frappé de dépérissement, les extrêmités ne peuvent pas recevoir toute la vitalité dont elles seraient susceptibles.

Les plans proposés par le Conseil municipal apporteront-ils un remède à tous ces désordres? Amèneront-ils une régénération complète? Font-ils espérer, pour les habitants, des demeures où ils pourraient s'accoutumer à l'ordre, à la propreté et à la pratique des vertus sociales qui en sont la suite?

En jetant un coup-d'œil sur ces plans, on voit beaucoup de teintes jaunes qui indiquent des améliorations. Cependant tout cela n'est pas satisfaisant dans son ensemble. Plusieurs rues nouvelles sont proposées; mais leurs aboutissants ne concourent pas entre eux, de manière à former quelque chose de grand, quelque chose de définitif. Les difficultés ne sont pas vaincues.

Les plans proposés exigeraient de nombreuses expropriations, et cependant leur exécution même laisserait beaucoup à faire pour l'embellissement de la ville, comme pour l'utilité de ses habitants. Les rues seraient encore sans concordance entre elles; la circulation serait difficile au milieu de ce dédale, et les voitures n'y pénétreraient que par de nombreux détours.

Le défaut capital des plans proposés, c'est que les deux voies centrales les plus fréquentées par la population, la ligne

Digitized by Google

de la rue de l'Hôpital et celle de la rue Quatre-Chapeaux resteront interrompues. Il serait fâcheux de consacrer cette disposition vicieuse. Il semble qu'on n'ait pas senti toute l'importance des voies longitudinales.

Tout imparfaits que sont ces plans, il est à craindre encore qu'ils ne restent une lettre morte. Les rectifications par voie d'alignements successifs au moment des demandes faites par les propriétaires exigent plusieurs siècles pour amener un résultat toujours incomplet ; car nos constructions sont d'une solidité qui défie le temps ; d'un autre côté, l'expropriation entraîne à des dépenses qui absorbent le trésor municipal pour enrichir quelques propriétaires voisins des travaux exécutés. A la vue des plans, on se sent découragé et l'on reste persuadé que, dans quatre ou cinq siècles, l'intérieur de notre ville serait encore impraticable et exciterait encore les plus amères critiques.

Les auteurs des plans de la ville ont dû naturellement s'effrayer des difficultés que présente l'amélioration du quartier central, et surtout des obstacles apposés par la législation relative à l'expropriation pour cause d'utilité publique. Ils ont été amenés ainsi à réduire leurs propositions à quelques palliatifs, pour satisfaire aux besoins les plus pressants, sans chercher à présenter un système complet, capable de remédier promptement aux défauts de nos communications intérieures.

Ils n'ont pas assez considéré que nos vieilles rues ont été tracées à une époque où il n'y avait pas de routes dans le pays, et où l'usage des voitures était en quelque sorte impossible. Maintenant des routes créées de toute part amènent une circulation chaque jour plus active ; la population augmente ; la liberté, la paix, la sécurité, l'ordre établis partout ont développé d'une manière étonnante des habitudes de locomotion ; les idées répandues par la presse, l'amour des richesses et des plaisirs agitent, stimulent les esprits et entraî-

Digitized by Google

nent les peuples les uns vers les autres ; les voies publiques sont couvertes de voitures ; bientôt les chemins de fer jetteront tout-à-coup des masses de voyageurs au milieu d'une ville ; les chemins vicinaux, création toute nouvelle, portant le progrès au sein des campagnes, vont multiplier les mouvements et les échanges de denrées de toute nature ; par les merveilles de l'industrie et de la civilisation tout change autour de nous ; ne convient-il pas alors de changer aussi le système de communication établi dans notre vieille cité, pour le mettre en rapport avec les nouvelles habitudes, avec les nouveaux besoins ?

Sans doute, les difficultés sont grandes ; il faut tâcher de les résoudre. Bientôt peut-être nous trouverons un moyen puissant dans le progrès de nos lois sur l'expropriation pour cause d'utilité publique. Dans l'état actuel de cette législation, les villes et l'Etat ne peuvent pas profiter de l'augmentation de valeur qu'ils procurent aux propriétés voisines des travaux exécutés. Les dispositions légales relatives à cet objet sont reconnues impuissantes. Déjà dans notre ville on a eu souvent l'occasion de signaler ces inconvénients et particulièrement lorsqu'on a opéré l'ouverture de la rue de Bourbon. Bientôt on demandera que les produits du travail public soient acquis au public ; on ne voudra plus que ces produits de tous soient absorbés par quelques-uns, que cette richesse sociale soit dilapidée par ceux qui n'ont rien fait pour la créer.

Espérons qu'un jour on ajoutera à la fin du titre premier de la loi du 3 mai 1841, des dispositions qui porteraient que *dans le cas où il y aurait utilité publique à étendre l'expropriation en dehors des routes et autres voies nouvelles à établir, il serait statué par une loi.*

Ces simples mots introduits dans la législation produiraient un développement de richesse inoui dans toute la France et

Digitized by Google

permettraient de réaliser les plus importantes améliorations.

Lorsqu'on modifie les plans d'une ville, on a pour but d'établir des communications directes et faciles entre ses divers quartiers. Le moyen d'atteindre ce but, à Lyon, où les mouvements d'une nombreuse population s'opèrent dans la direction du nord du midi, serait l'ouverture d'une large voie centrale tracée dans ce sens, fournissant au milieu de rues étroites, de l'air, de l'espace, de la lumière, de la salubrité, et reliant directement le débarcadère du chemin de fer avec les quartiers du commerce. Voilà la principale amélioration à introduire dans la ville de Lyon ; voilà l'idée qui, suivant nous, devrait être la base d'un bon système de communications intérieures, dont le besoin se fait vivement sentir. Ce projet de la plus haute utilité publique pourrait s'exécuter facilement, si l'on opérait dans les lois les changements que nous avons indiqués.

Nous connaissons des spéculateurs qui prendraient l'engagement d'ouvrir, à leurs risques et périls, une rue partant de la place de la Comédie et atteignant directement la place de Bellecour, avec des maisons de la plus riche architecture, avec des arcades couvertes, plus belles, plus élevées que celles du Palais-Royal de Paris. Qu'on juge de l'effet de ce cours magnifique, large de quinze mètres, ouvert sur une longueur de plus d'un kilomètre, sans qu'il en coûte rien à la ville, sans que aucun sacrifice soit imposé aux citoyens, sans que les propriétaires soient lésés dans leurs intérêts.

Toute cette grande affaire repose sur une vérité que nous avons démontrée à M. le préfet depuis bien des années, à savoir que :

Dans le centre de la ville de Lyon, le sol tout nu a beaucoup plus de valeur que le sol couvert des vieilles maisons qui y sont jetées sans ordre.

Ce fait établi sur des calculs que nous avons soumis aux

Digitized by Google

administrateurs des contributions, bien informés de la valeur des propriétés, a d'abord excité l'étonnement ; aujourd'hui il il n'est plus contesté par personne ; il est admis par l'opinion publique et surtout par tous les hommes compétents. Or, cette plus-value du sol dépouillé, ne convient-il pas de l'obtenir par une large expropriation qui donnerait du travail à la population ouvrière, des bénéfices certains à la spéculation et à la ville, des embellissements, de la richesse, de la salubrité sur un point jusqu'à présent déshérité de tous ces avantages ?

Si le principe d'une grande voie centrale était adopté, il serait facile d'y rattacher un bon système de rues transversales. Une législation plus libérale permettrait à la ville de réaliser dans un avenir peu éloigné tous les embellissements qu'elle propose et à l'exécution desquels plusieurs siècles ne suffiraient même pas.

Les avantages de cette loi régénératrice s'étendraient à la France entière. Nous connaissons plusieurs localités, soit dans les environs de Lyon, soit ailleurs, où ces dispositions seraient fécondes en résultats merveilleux. Partout on pourrait faire de grandes choses sans imposer de nouveaux sacrifices aux peuples, et en procurant amplement du travail à tous les ouvriers. Cette dernière considération sera puissante sur un gouvernement sage et prévoyant.

Si, au contraire, les lois actuelles sont maintenues, les entreprises les plus utiles demeurent paralysées ou profitent à ceux qui y ont le moins concouru. Souvent même la plus-value produite va se perdre pour la société dans des mains mal habiles, ou dépourvues de capitaux. Les cités, comme les spéculateurs, qui se livrent aux caprices des propriétaires, courent à une ruine certaine et sans résultats.

On opposera, sans doute, à la réforme utile que nous proposons, le respect dû à la propriété, mais ce respect ne doit

Digitized by Google

pas aller jusqu'à un ridicule fétichisme. Les droits sacrés de la propriété trouveront leur garantie et dans une large indemnité et dans la protection de la loi. Nous tous propriétaires, nous avons intérêt à respecter les besoins de la société qui sont nos besoins réciproques. En définitive, quel mal causerait-on dans la rue Raisin, ou dans la rue Ferrandière, en payant cher de mauvaises maisons qui perdent chaque jour de leur valeur, à mesure que les quartiers neufs s'établissent ?

Notons bien qu'il ne pourrait pas y avoir d'abus dans les expropriations, lorsqu'elles seraient soumises à l'examen public qui précède la confection des lois. Les entreprises vraiment utiles pourraient seules obtenir la sanction des pouvoirs législatifs.

Ce n'est pas par l'expropriation que la propriété se trouve violée, mais bien plutôt par la jurisprudence confuse, relative aux alignements, qui permet de jeter une sorte d'interdit sur une maison, et de lui enlever quelquefois la moitié de sa valeur, véritable expropriation, moins l'indemnité. On fait trop et trop peu pour la propriété. Certes, le sol de la patrie doit être toujours à la disposition des intérêts publics ; mais il faudrait aussi que, suivant les principes du droit et de l'équité, les dommages de toute nature portés sur les immeubles fussent amplement réparés. Il y aurait moyen de concilier les intérêts privés avec ceux de la société, compris de la manière la plus large. Arrêtons-nous, ce n'est pas le lieu de développer ces idées.

Peut-être avons-nous déjà outrepassé les bornes de notre mission. Persuadé que notre voix ne peut être entendue des législateurs, nous aurions voulu garder le silence sur des réformes qui préoccupent sans doute le gouvernement ; mais, appelé par l'autorité supérieure à donner notre avis, il nous était cruel de nous borner à laisser tomber quelques phrases ap-

Digitized by Google

probatives sur les plans proposés pour le centre de la ville, lorsque notre conscience nous crie bien haut qu'il y a quelque chose de mieux à faire; lorsque nous sommes persuadé que, avant dix ans, le progrès de la raison publique aura introduit dans nos lois les dispositions qui, seules, peuvent régénérer la cité et y établir l'ordre, la salubrité, l'élégance.

CONSIDÉRATIONS SPÉCIALES.

La première chose qui frappe à la vue des plans proposés, c'est l'indication de plusieurs rues nouvelles sur l'emplacement de la Préfecture. On s'étonne d'abord, mais on passe bientôt à un sentiment d'approbation, quand on sait combien cet édifice est incommode et mal approprié à ses divers usages.

Un hôtel beaucoup trop vaste et cependant insuffisant par sa mauvaise disposition ; des bâtiments où tout le monde est mal, depuis le garçon de bureau jusqu'au préfet; un jardin envahi par des myriades d'insectes, dominé par cent ménages qui y jettent souvent leurs débris ; des bureaux placés au niveau d'un sol humide et recevant les émanations de ce lieu infect qu'on appelle la *Cour des Archers ;* un logement particulier où une mère ne peut avoir ses enfants auprès d'elle ; une salle de conseil-général sans antichambre et à laquelle on arrive, exposé aux injures du temps, par une galerie découverte; des archives menacées incessamment par les incendies qui pourraient se manifester dans les maisons contiguës; des corridors de caserne, des escaliers multipliés sans nécessité, mal placés, livrés au public, éloignés de toute surveillance ; des cuisines mêlées avec des bureaux ; des archives mêlées avec des salles de bal, voilà la Préfecture.

Pour celui qui connaît toutes ces choses, l'idée de renver-

Digitized by Google

ser cet édifice ne peut rencontrer d'obstacle que dans la dépense que nécessiterait son remplacement; mais cette opération, envisagée dans tous ses résultats, serait aussi avantageuse au point de vue financier que sous tous les autres rapports. Ceci vient confirmer ce que nous avons déjà dit relativement à l'ouverture d'une rue centrale; que, sur son parcours, le sol entièrement dépouillé a plus de prix que le sol embarrassé par les constructions, et que toute démolition opérée largement, conduit à des résultats lucratifs.

La Préfecture pourrait être placée très convenablement dans les terrains de Sainte-Elisabeth, qui sont actuellement libres; mais si l'on tenait à lui conserver une position centrale, on pourrait l'établir sur le quai de l'Hôpital, derrière lequel les maisons ont peu de valeur. Ce serait un beau résultat que de régénérer ce quartier et d'effacer la rue Noire pour y substituer un vaste monument. Cet emplacement offrirait de grands avantages, surtout si l'expropriation pouvait s'étendre sur les propriétés voisines, de manière à profiter de la plus-value qu'elles recevraient. Modifions la loi du 3 mai 1841, et toute grande entreprise d'intérêt public devient facile, devient productive.

Pour ce qui concerne le centre de la ville, il est actuellement si mal percé que les voitures ont peine à le traverser, soit dans le sens de sa longueur, de la place des Terreaux à la place de Bellecour, soit dans le sens de sa largeur, du Rhône à la Saône. Sur les plans, on aperçoit des modifications qui satisfont en partie aux besoins de la circulation. Ainsi, le prolongement de la rue de la Grenette jusqu'à la Saône était depuis longtemps réclamé, les plans proposés répondent amplement à ce vœu de l'opinion publique.

Une autre rue transversale n'est pas moins nécessaire pour le quartier de l'Hôpital, qui est le moins praticable et le plus arriéré de la ville de Lyon. L'ouverture de la rue Childebert

Digitized by Google

jusqu'à la place des Jacobins est indispensable ; car maintenant une voiture qui sort de la Préfecture ne peut pas atteindre les quais du Rhône sans rétrograder jusqu'à la place Bellecour et jusqu'à la rue de la Barre, déjà si étroite et si encombrée.

Les travaux nécessaires pour l'ouverture de la rue de la Grenette et de la rue Childebert ne présentent pas des difficultés assez grandes pour que ces améliorations importantes ne soient pas réalisées avant peu d'années. Il est fâcheux qu'une meilleure législation n'ait pas encouragé l'autorité municipale à tailler plus largement au milieu de ce misérable quartier de la rue Noire, qui reste comme une souillure pour la ville de Lyon.

Dans le sens longitudinal, nous remarquons une ouverture projetée qui continuerait la rue Trois-Carreaux jusqu'à la place de la Préfecture. Cette rue a une bonne direction et sera très fréquentée. On doit regretter qu'elle ne soit pas plus centrale et qu'elle aboutisse, en définitive, à des rues étroites et sinueuses dans le quartier Saint-Pierre. Néanmoins, c'est un projet avantageux qui s'exécutera sans doute prochainement.

En général, les améliorations deviennent praticables lorsque les directions choisies s'éloignent des anciennes voies en se jetant au milieu des masses et en évitant les grandes lignes de façades.

D'après ce principe, la rue tendant de la place des Cordeliers à la place de la Comédie, pourrait également s'ouvrir sans grandes difficultés ; mais ce n'est qu'une voie incomplète pour laquelle nous proposerons un tracé plus avantageux.

Quant à la voie centrale composée des rues étroites qui s'étendent de la place des Terreaux à la place Grenouille, elle n'a aucune chance d'amélioration prochaine ; cette longue ligne de façades solides se dressera pendant des siècles contre tous

Digitized by Google

les projets qu'on voudra mettre à exécution. D'ailleurs, cette rue viendrait toujours se briser contre le massif de la Galerie de l'Argue. Ainsi, en réalité, d'après les plans proposés, le centre de la ville n'aurait jamais de rue complète dans le sens longitudinal suivi habituellement par la population. Cette remarque fait sentir la nécessité d'adopter une combinaison semblable à celle que nous avons indiquée pour l'établissement d'une grande voie qui unirait directement entre eux les quartiers de Saint-Clair et de Bellecour, les deux quartiers riches de la ville de Lyon.

Quelles que soient les améliorations indiquées sur les plans, elles ne s'harmonisent pas assez avec la direction des forces vitales de la cité, elles ne pénètrent pas assez vers le cœur pour amener une régénération. Une grande artère centrale peut seule produire cet effet. Partant de l'angle oriental de l'Hôtel-de-Ville, elle viendrait aboutir sur la place de Bellecour en traversant les jardins de la Préfecture, et dans ce long parcours en ligne droite elle ne nuirait à aucun monument dont la conservation soit desirable.

Au premier abord, il semble que la place de la Comédie est trop rapprochée du Rhône pour servir d'aboutissant à une voie centrale ; mais on reconnaît bientôt qu'il est impossible de trouver un point plus convenable. On voit sur les plans que la ligne indiquée partagerait en deux parties égales l'espace compris entre la rue Lafont, la place de Bellecour, le Rhône et la Saône. Chaque périmètre renfermerait environ deux cent quarante mille mètres carrés. Pour juger cela, il ne faut pas s'en rapporter à de vagues souvenirs ; il est indispensable d'avoir un plan sous les yeux, et d'y tracer la ligne centrale partant de la place de la Comédie.

Malgré les avantages de cette direction, on aurait préféré un débouché sur la place des Terreaux ; mais là on rencontrerait le palais Saint-Pierre, et, comme nous l'avons déjà dit,

Digitized by Google

cette longue suite de façades qui, s'étendant de la rue des Quatre-Chapeaux à la rue Clermont, forme un obstacle insurmontable. Sous le rapport financier, cette dernière opération serait désastreuse. En général, il est plus difficile de refaire une rue que d'en créer une nouvelle. La place des Terreaux conserverait les deux lignes de communication qui prolongeront les rues Clermont et Saint-Pierre; la partie orientale de la ville serait desservie par la nouvelle voie. Celle-ci porterait la vie dans la plupart des rues transversales du centre qui ont été jusqu'à présent sans débouchés commodes, et en amènerait la prompte régénération. Elle couperait successivement les rues Pizay, de l'Arbre-Sec, du Bât-d'Argent, la rue Mulet, la rue Neuve, la rue Gentil, la rue du Villard, les rues de la Gerbe, de la Poulaillerie, Dubois, Grenette, Tupin, Ferrandière, Thomassin et Raisin.

Il serait encore nécessaire de faire une coupure dans le passage de l'Argue. Les larges bases de l'entreprise que nous avons indiquée permettraient de lever les difficultés que cette vaste construction oppose à tous les projets; ce serait l'affaire des spéculateurs qui se chargeraient de l'exécution. Le passage serait remplacé avantageusement par les arcades couvertes de la grande rue établie dans le sens des mouvements de la population. Une coupure est le seul moyen de porter une vie réelle dans le centre de la ville. Il importe de renverser ce barrage qui a été, nous le savons, pour les auteurs du plan, un des plus grands obstacles à leurs projets d'amélioration.

La nouvelle voie desservirait les trois marchés projetés dans les quartiers des Cordeliers, de l'Hôpital et de la Préfecture, établissements qui satisfont à un des besoins principaux de notre ville. Elle remplacerait une des rues tracées dans le jardin de la Préfecture et la rue projetée tendant de la place des Cordeliers à la place de la Comédie. Ces deux rues, ayant

Digitized by Google

ensemble une longueur de . . . . . 667 mètres,
il suffirait d'ajouter . . . . . 383 mètres
pour compléter le grand cours central, qui
aurait en total . . . . . 1050 mètres.

Ainsi, la plus grande partie des travaux nécessaires pour pratiquer ce vaste percé se trouve déjà comprise dans les projets soumis à l'enquête.

Ceci conduit à penser qu'on doit, dans tous les cas, adopter le système d'une grande voie centrale, quand bien même on n'obtiendrait pas immédiatement le secours d'une nouvelle législation. Il conviendrait donc, dès à présent, de tracer les deux rues projetées, dans la même direction, de manière à les faire correspondre, afin que la ville pût réaliser tôt ou tard cette importante amélioration. Passant au milieu des masses, sans suivre des lignes de façades, la nouvelle voie ne rencontrerait pas pour son exécution des difficultés trop grandes. Coupant la place Grenouille et la rue du Charbon-Blanc, elle porterait la population, du côté du midi, vers la rue de l'Hôpital, et du côté du nord, vers la rue des Quatre-Chapeaux et celles qui suivent cette direction. Ainsi, notre grand cours, loin de faire concurrence aux deux rues longitudinales du centre, vient au contraire les animer et les compléter. Quand on est dans le vrai, tout se coordonne, tout s'arrange de soi-même. En général, quand on veut faire une œuvre importante, il ne faut pas tout d'abord se préoccuper des détails, et éparpiller ses moyens sur les petites choses, mais s'attacher à une idée tendant au but principal qu'on veut atteindre; les détails n'en sont plus que les conséquences naturelles. Qu'on veuille bien calculer tous les résultats obtenus par une large ouverture au milieu de la ville, et l'on verra que toutes les autres améliorations viennent s'y coordonner d'elles-mêmes.

Ainsi, on veut établir le débarcadère des chemins de fer

Digitized by Google

sur la place Louis XVIII ; ne convient-il pas de le rapprocher en quelque sorte du centre des affaires, au moyen de cette communication intérieure, qui, se reliant avec la rue de Bourbon et avec le cours Charlemagne, formerait une des plus belles lignes que puisse posséder une grande cité ? De la place de Bellecour, on pourrait voir d'un côté l'Hôtel-de-Ville, à un kilomètre de distance, de l'autre, jusqu'au quartier de Perrache. Alors, Lyon prend un nouvel aspect; ses habitants ne pensent plus à quitter ses murs ; les étrangers mêmes y sont retenus; on ne se laisse plus entraîner par ces chemins de fer qui vont amener de si grandes perturbations et qui emportent au loin la population des villes secondaires, des villes qui ne fournissent pas le confortable.

Il nous semble qu'il y aurait là une œuvre féconde qui porterait la vitalité dans tous les quartiers de la ville, qui les relierait entre eux et les ramènerait à l'unité, principe de toute grandeur. Oui, il y aurait là une œuvre grande: sans doute les améliorations de détail doivent être appréciées, mais elle ne constituent pas une belle cité. On oublie trop que, pour tout ce qui rentre dans le domaine du beau, plusieurs petites choses ne valent jamais ce qui est grand. Le beau, pour une ville surtout, c'est la splendeur de l'utile. Or, il n'y a point de splendeur dans ce qui est petit.

On objectera sans doute que la nouvelle voie ne couperait pas perpendiculairement les rues transversales. C'est là un inconvénient réel, particulièrement pour les angles un peu aigus. Toutefois, il ne faudrait pas l'exagérer. On peut remarquer, soit à l'entrée de la rue Royale, soit vers celle des Capucins, des constructions bien plus anguleuses que celles qui résulteraient de nos projets. Malgré leurs formes exceptionnelles, ces immeubles n'en ont pas moins de valeur, et certes les quartiers où ils sont placés n'ont jamais été rangés parmi ceux qui défigurent notre ville, tandis que

Digitized by Google

la rue Noire qui tombe bien carrément sur les rues Grôlée et de l'Hôpital, est citée parmi les plus ignobles. Admettons que vingt, ou même trente maisons, aient des angles plus ou moins défectueux, faudrait-il pour cet inconvénient de détail repousser une immense amélioration? On ne doit pas trop se préoccuper de l'effet produit sur un plan par des lignes qui ne se coupent pas à angles droits: dans l'exécution en grand, ces défectuosités s'aperçoivent peu. On objectera encore qu'une direction oblique atteindra un plus grand nombre de maisons. Cela augmentera, il est vrai, les difficultés, mais aussi la restauration de la vieille cité en sera plus complète.

En définitive, si notre projet est grandement utile, il sera bien assez beau, malgré la légère obliquité du tracé. Quoi qu'on puisse dire, appuyé sur l'ancienne définition du beau déjà citée, nous soutiendrons qu'il n'y a pas plus de splendeur dans un angle droit que dans un angle obtus; mais il y a plus de splendeur dans une large rue, de mille mètres de longueur, que dans des rues étroites, découpées à chaque pas suivant les contours de l'équerre, et servant de refuge à quelques malheureux. En vérité il serait fâcheux qu'on vînt dire: voilà une œuvre grande, elle est belle, elle est éminemment utile; mais nous la rejetons, parce qu'elle n'est pas carrée.

Qu'on veuille bien considérer que nos propositions se réduisent à ceci: remédier au défaut capital des plans proposés, en complétant les deux lignes les plus fréquentées de l'intérieur de la ville, la ligne de la rue de l'Hôpital et celle des Quatre-Chapeaux qui restent interrompues; prolonger la première jusqu'à la place de la Comédie, et la seconde, jusqu'à la place de Bellecour, de manière à former une rue magnifique de ces prolongements réunis. Ou bien, suivant un autre ordre d'idées, nous voudrions modifier les deux

Digitized by Google

rues projetées, tendant de la place de la Comédie à la place des Cordeliers, et de la place de la Préfecture à Bellecour ; tracer ces deux rues dans la même direction ; leur développement étant de. . . . . 667 mètres,
y ajouter une longueur de. . . . . 383 mètres,
prise au travers de ces malheureuses rues Tupin, Ferrandière, Thomassin, Raisin, et former ainsi une grande voie centrale, qui régénérerait notre vieille cité. Enfin, nous pensons qu'il convient de rapprocher le grand débarcadère de Perrache du centre et du nord de la ville, en ouvrant une communication large et directe. Nous croyons devoir insister sur ces idées que nous avons déjà développées.

Nous venons de montrer que l'ouverture d'une nouvelle rue est nécessaire pour compléter les communications établies dans l'intérieur de la ville, que cette amélioration est praticable comme celles qui sont indiquées sur les plans, puisqu'il suffirait d'ajouter à deux rues projetées une ouverture de trois cent quatre-vingt-trois mètres au travers d'un mauvais quartier. Maintenant, comme ce projet sort un peu des bornes restreintes dans lesquelles on a l'habitude de se renfermer, comme il peut paraître trop vaste au premier abord, et qu'il est à craindre qu'on ne se préoccupe exclusivement de quelques difficultés secondaires, nous souhaiterions qu'on se donnât le temps de l'examiner et de reconnaître s'il n'est pas en rapport avec les besoins de la cité. Nous desirerions qu'il fût présenté au grand jury de l'opinion publique, et qu'on posât devant lui des questions relatives aux avantages et aux inconvénients de cette œuvre de régénération.

Nous voudrions que l'on consultât successivement les artistes, les académiciens accoutumés à méditer sur le beau ; les sociétés qui s'occupent des intérêts publics ; tous les esprits vraiment religieux qui aiment l'humanité ; les médecins obli-

Digitized by Google

gés de connaître toutes les sciences qui se rapportent à l'homme, et particulièrement juges de la salubrité; les administrateurs appelés à diriger la société et à prévoir ses besoins; tous les gardiens de la loi qui savent combien l'ordre moral est essentiellement lié à l'ordre physique; les économistes qui ont étudié la production des richesses et les causes de la prospérité des villes et des nations, qui savent distinguer les dépenses productives des dépenses improductives; les propriétaires qui voient les locataires s'éloigner des mauvais quartiers; tous les citoyens occupés d'affaires et obligés chaque jour de traverser la ville; les étrangers, les ouvriers, le peuple enfin toujours frappé de ce qui prend un caractère de grandeur et de haute utilité. Si ce grand jury faisait des réponses favorables, on ne s'effrayerait plus de quelques difficultés dans l'exécution.

N'oublions pas que nous sommes arrivés à une époque où les besoins s'étendent incessamment. Bientôt chaque citoyen voudra avoir en abondance de la lumière, de l'air, de l'eau, de l'espace. On exige que les hommes et les choses puissent se mouvoir facilement. La richesse dans ses carrosses, la médiocrité dans ses omnibus veulent être transportés avec une douce rapidité vers les affaires et vers les plaisirs. Le piéton ne veut plus être blessé par le pavé; il lui faut pour marcher des surfaces planes; il recherche l'abri des belles galeries. Pendant qu'il en est temps encore, sachons pourvoir à ces nouvelles nécessités. Si nous ne restaurons pas l'intérieur de notre ville, il restera abandonné à la misère. Déjà l'émigration est commencée; déjà nous pouvons voir des demeures somptueuses s'étaler sur la rive opposée de notre beau fleuve, et attirer chaque jour de riches habitants. Le rapport de M. le préfet communiqué au Conseil général fournit sur ce fait (page 22) des renseignements précieux à recueillir.

Digitized by Google

Dans cette circonstance décisive, Lyon va se ranger parmi les plus belles cités, ou rester ce qu'il a toujours été pour les étrangers.

Les auteurs des plans proposés ont été chargés d'indiquer les restaurations les plus pressantes, et ils se sont très bien acquittés de cette mission ingrate ; mais qu'on agrandisse la tâche, qu'on leur confie le soin d'une régénération plus complète, le public applaudira à leurs utiles travaux. Pourquoi Lyon n'aurait-il pas sa rue Rambuteau ? N'avons-nous pas comme Paris des administrateurs qui ont fait leurs preuves, et qui ne s'arrêteront pas dans cette voie d'améliorations où ils montrent chaque jour tant de zèle et de lumières ?

Des plans soumis à l'approbation du gouvernement ne doivent pas conserver le caractère du provisoire ; faits pour l'avenir, ils doivent satisfaire aux besoins de l'avenir. Il n'est pas nécessaire que leur exécution entière soit immédiate ; elle peut dépendre des moyens légaux ou financiers qui seront mis à la disposition de l'autorité municipale. Dans tous les cas, il vaudrait mieux ajourner que d'adopter un système vicieux. On nous reprocherait à jamais une décision fatale que nous pourrions prendre.

Alex. Monmartin,
Conseiller de préfecture.

Digitized by Google

DE LA TRAVERSÉE

DE LA VILLE DE LYON

ET DES

COMMUNES SUBURBAINES,

PAR

LE CHEMIN DE FER DE PARIS A LA MÉDITERRANÉE.

RAPPORT DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE.

Parmi les découvertes de l'esprit humain, celle des chemins de fer est peut-être la plus considérable, si on la juge par l'influence qu'elle est appelée à exercer sur les destinées du monde. Sans doute, les bienfaits de cette grande innovation seront grands comme elle. L'activité qu'elle va imprimer et aux hommes et aux choses, conséquemment à tout ce qui constitue la richesse, suffirait pour justifier cette espérance. Il est certain que rien ne pourra demeurer inerte au milieu de cette animation générale, rien immobile en présence de ce mouvement universel, rien désuni sous l'étreinte de ce lien immense. Mais une révolution, quelque féconde qu'elle soit en résultats heureux, ne passe pas aussi profonde sur le globe, momentanément du moins, sans porter du trouble où il y avait du calme, de la langueur où il y avait du travail, de la misère où tout se montrait florissant. Ceux donc que le devoir invite à prendre une part active à cette œuvre, doivent s'entourer de beaucoup de lumières, s'armer d'une conscience forte, et s'attendre à voir leur peine aboutir à d'amè-

Digitized by Google

res critiques, car il n'appartient qu'à Dieu de ne se tromper jamais, qu'à Dieu d'avoir des bienfaits pour tous.

La Commission d'enquête chargée de donner son avis sur le passage, dans Lyon, du grand rail-way français, pénétrée de l'importance de son mandat, a pensé qu'une question qui a suscité tant d'alarmes, qui a soulevé tant d'antagonisme, devait être jugée d'un point de vue élevé ; elle a pensé que, dégagée de l'esprit d'individualité qui pouvait l'obscurcir et la compromettre, elle trouverait une solution noble et facile, soit dans les conditions générales de l'établissement des chemins de fer, soit dans des considérations générales sur l'intérêt lyonnais apprécié comme intérêt public. Pour être traité convenablement, un sujet aussi grave eût exigé sans doute un examen plus approfondi ; mais notre ville, trop longtemps agitée, a soif d'une décision qui mette un terme à son anxiété.

CONDITIONS GÉNÉRALES DE L'ÉTABLISSEMENT DES CHEMINS DE FER.

Il y a trois choses à considérer avant tout dans les chemins de fer : leur but, leur valeur comme affaire, et le principe économique imposé à tous ou la raison d'état à leur égard. Leur but, c'est évidemment d'accélérer, plus encore que d'étendre la circulation établie ou naturelle ; leur valeur financière consistera à rencontrer le plus de contact possible avec le plus de richesse active possible ; et quant au principe d'économie publique ou d'intérêt général qui doit régler leur établissement, on a voulu le fonder sur le respect des droits acquis, sur le maintien des intérêts existants, sur la conservation des capitaux créés. Développer, recueillir et conserver le plus de mouvement possible sur leur trajet, telle est la mission départie aux voies nouvelles. Auprès de ces trois ter-

Digitized by Google

mes généraux, dont la perfection collective est une sorte d'identité entre eux, tous les autres éléments de calcul viennent prendre un rang secondaire, accessoire. C'est donc à rechercher et à sommer avec intelligence les éléments constitutifs de ces trois principaux termes, que se réduit l'étude économique d'un projet de chemin de fer, et conséquemment l'utilité générale qui doit recommander son adoption ; qui doit la régler impérieusement, dirons-nous ; car le tracé, sous le rapport de l'art, est le problème de la science, et la science, attribut divin, attribut exclusif de l'homme, puisque seul il a été appelé à la comprendre, lui a été donnée, non pour s'imposer à lui, mais pour le servir : toute création doit être nécessairement utile dans l'ordre de sa corrélation providentielle.

Lorsque le gouvernement, les chambres et les économistes ont posé en principe que les routes de fer, héritières plus ou moins éloignées de toutes les grandes voies de terre, devaient, autant que possible, être établies là où une longue possession a fixé le mouvement agricole, industriel ou commercial, ces autorités ont évidemment entendu que la question d'art, en résultat celle de la dépense, ne prévaudrait que motivée sur des difficultés insurmontables ; et elles ont fait preuve de haute moralité, car elles ont donné satisfaction à la justice distributive ; et elles ont fait acte de sagesse sociale, car la France serait longtemps à se remettre d'une brusque perturbation d'intérêts ; et elles ont fait une œuvre de haute économie, en ce qu'il y aurait, dans tout bouleversement qui ne serait pas indispensable, une perte manifeste du capital national. D'une part, elles savaient que l'intérêt général se forme nécessairement de la plus grande somme possible d'intérêts particuliers dans leur rapport avec celui-ci, même au point de vue de la guerre, désormais réduite à une simple question d'utilité publique, et ainsi, de-

Digitized by Google

venue une atteinte de plus en plus rare au bonheur des peuples ; de l'autre, elles ont admis, toutefois avec de sages réserves, qu'une entreprise de rail-way, hors les cas d'abus, fera d'autant mieux ses affaires, qu'elle fera plus réellement les affaires du pays ; par dessus tout, qu'elle desservira plus immédiatement les populations, qu'elle s'identifiera plus intimement avec leurs intérêts, qu'elle répondra plus efficacement à leurs besoins. Ce sont, on le sait, les populations, ce sont les relations des grands centres entre eux, qui font la valeur des chemins de fer, et comme utilité, et comme bénéfice. Au reste, le vulgaire appréciateur de ces graves matières peut, à l'aide de sa seule raison et sans avoir étudié les rapports de rendement donnés par la statistique, se convaincre que la détermination prise ne devait, dans un aucun cas, manquer de rectitude. En effet, pour les contrées favorablement situées en tout état de cause, si les courants s'y sont formés d'eux-mêmes, ils tendront à s'activer encore ; pour les lieux où l'appel de la fortune était dû à des conditions moins heureuses, l'essor de leur mouvement acquis, l'importance des capitaux créés et l'empire de l'habitude sur les relations, soutiendront longtemps une activité, accidentelle, si l'on veut ainsi la nommer, mais en cela plus légitime encore, puisqu'elle serait le fruit de l'intelligence et du travail ; conserveront longtemps une puissance de vie qui, si elle n'était pas foncièrement sur ce point même, était indubitablement à proximité, sans quoi elle se fût portée sur un organe voisin. Il y a donc eu habileté, sagesse et prudence à résoudre le problème comme l'ont résolu les arbitres tout-puissants de l'intérêt français : c'est-à-dire en mesurant la force qui doit solliciter les chemins de fer vers les populations, par l'importance et l'activité productive de celles-ci ; formule dans l'application de laquelle la fortune publique, la fortune des réunions d'intérêts privés et la for-

Digitized by Google

tune de l'entreprise trouveront le gage le plus certain de la plus complète satisfaction. Quelle ne sera pas, ainsi évaluée, la puissance de la grande cité du travail ?

Dès lors, la question d'art, question de dépense, considérablement simplifiée en présence des capitaux offerts, difficulté, tout au plus, que quelques mois de concession aplaniront le plus souvent; la question stratégique, beaucoup plus sérieuse, notamment près des frontières, où elle peut arriver à une haute importance, pour quelque temps encore, ne constituent en général que de faibles incidents, dans le grand fait, dans le fait universel des chemins de fer ; moderne croisade, dont la devise est : union-travail ; dont le résultat prochain sera une immense promiscuité d'intérêts ; dont le dernier terme sera probablement la paix du monde. Et l'on devra, réflexion assez triste, à l'ordre matériel, ce que l'ordre moral n'a jamais pu réaliser !

En résumé, ce qu'il importe avant tout autre soin de consulter, ce sont les intérêts du pays ; de satisfaire, ses besoins ; de ménager ou d'accroître, ses richesses. Or, les intérêts, les besoins de locomotion, les richesses, où les trouver plus accumulés, plus féconds, plus actifs, que dans les courants où ils existent depuis des siècles ? Etudier la direction de ces courants, leur importance acquise, leurs tendances prochaines, leur essor naturel ou probable, afin de n'en détourner aucun de ses voies normales ; y porter les rails-ways, en les approchant le plus possible des populations, coefficient principal de leur rendement ; confondre ainsi dans une heureuse solidarité le but, la valeur financière et le principe économique des voies de fer, c'est-à-dire les intérêts particuliers et les intérêts généraux : tel est en cette matière le plus impérieux devoir d'un gouvernement habile et sage ; tel évidemment, celui d'une commission d'enquête, dont le mandat ne saurait être grave et digne qu'arrivé à ce degré d'éléva-

Digitized by Google

tion. Aussi, dans les projets discutés jusqu'ici, les ministres et les chambres s'en sont-ils montrés les religieux observateurs. Récemment encore, et pour la grande ligne qui nous occupe, n'a-t-on pas vu leur éminente sollicitude étendre la protection jusqu'aux localités les moins considérables? Comment Lyon, la richesse de la France; Lyon, la fortune des chemins de fer, qui, de près ou de loin, voudront tous y atteindre ; Lyon, qui pèsera comme mille dans la balance où l'on a estimé ces intérêts comme un, aurait-il à craindre un abandon, que l'habileté plus encore que l'équité doit tenir pour impossible? Deux puissantes raisons motivent cette opinion : la première, c'est qu'une cité magnifiquement assise entre deux grands fleuves a plus de valeur comme chose publique, a plus d'importance aux yeux de l'homme d'état, que de vagues terrains offerts à la spéculation ; la deuxième, c'est que la justice est le plus éminent de tous les intérêts de la civilisation. Au reste, que les droits quittent leurs alarmes, que les ambitions gardent leurs espérances : parmi nous, il y aura place pour tous au banquet universel des chemins de fer; d'une part, la France est assez riche pour satisfaire toutes les appétitions fondées ; de l'autre, elle est trop éclairée, trop civilisée, trop soigneuse de chacune de ses gloires, pour permettre d'autre ruine, dans la phase sociale à laquelle il nous a été donné d'assister, que celle dont rien au monde ne pourra prévenir la consommation.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'INTÉRÊT LYONNAIS APPRÉCIÉ COMME INTÉRÊT PUBLIC.

On ne saurait douter que la prospérité de la ville de Lyon, que sa puissance de travail, éléments plus que jamais inséparables l'nn de l'autre dans notre société moderne, n'aient aujourd'hui plus de rivalités à combattre qu'en aucun autre

Digitized by Google

temps. De toutes les contrées où les chemins de fer pourront atteindre, il en est peu, si ce n'est celles où ils seront condamnés à s'arrêter, qui, au point de vue du commerce, ne tendent à se rapprocher d'une égalité absolue. Et, chaque fois que le génie de la science apporte à l'industrie une découverte utile, il abaisse devant elle une des barrières qui semblaient devoir la fixer sur quelques sols prédestinés.

Autrefois les fleuves, un concours natif de communications importantes, avaient reçu de Dieu le pouvoir de déterminer la fondation des cités, comme les faibles cours d'eau, celui d'appeler la construction des usines. On a dit avec justesse, de l'origine de Lyon, qu'elle remonte au jour où une barque heureuse vint toucher aux rives d'un magnifique confluent. La place sur le globe était toute puissante alors, et une ville ne pouvait manquer, avec l'accroissement incessant de la population et des richesses, de surgir, d'exister ou de renaître, aux lieux où la nature avait réuni toutes les conditions nécessaires à un tel établissement.

De nos jours, un grand progrès a lui sur le monde ; l'eau a été détrônée par la vapeur, plus puissante que l'eau. Désormais la vallée où elle coule majestueuse ou bruyante, dépossédée de ses plus riches attributs, verra des villes, verra des ateliers s'élever loin des rivages qui l'animaient. Ce n'est plus la barque, c'est le wagon désormais qui marquera l'emplacement des cités, et la seule économie du travail désignera aux manufactures le lieu de leur plus grand essor.

Toutefois, dans cette évolution utile à l'humanité, qui, en grandissant, a besoin de multiplier l'énergie de ses agents ; qui, en s'émancipant, a hâte d'effacer les inégalités, de renverser les monopoles auxquels elle était asservie, il importe à la splendeur de la France que Lyon, qui contribue pour une si grande part à son éclat et à sa gloire, que Lyon, dont les magnifiques priviléges tendent à se résumer

Digitized by Google

dans l'activité intelligente de sa laborieuse population et la prééminence de capitaux créés sous l'empire de conditions vieillies, ne subisse de pertes que celles qu'il est impossible de lui épargner ; car, s'il fut un temps où, plus que toute autre, cette ingénieuse et féconde cité pouvait défier le sort qui l'aurait abattue, de la réduire à l'impuissance de se relever grande et riche, il n'en saurait plus être ainsi dans l'avenir ; l'invention du rail-way a rendu possibles à son égard toutes les vengeances des Conventions futures. Il suffirait de la ruiner une fois pour la vouer à une éternelle langueur. Qu'elle perde, dans un grand désastre, cent millions, non pas de son commerce, mais du capital garant de ses transactions, de sa valeur au soleil, on verra à quelle décadence elle est devenue accessible.

Mais si une position sans égale, comme centre d'activité commerciale et industrielle, si une ville présentant l'aspect d'un dock, d'un port, d'une grande route, qni se continuent sans interruption sur tous les points de son multiple périmètre, sur l'un des plus remarquables développements de quais qu'il y ait au monde, est susceptible de décheoir, quelle ne sera pas l'impuissance d'une localité moins heureusement dotée, à s'emparer de ce splendide héritage ? et l'anéantissement d'une telle ville peut-il se consommer sans que tout ce qui se rattache à sa grandeur, sans que tout ce qui vit de sa richesse, ait à souffrir de cette ruine, dans la proportion de son rapprochement ?

Qui serait assez aveugle pour ne pas voir, assez inintelligent pour ne pas comprendre que Lyon est la source d'où découle le trop-plein qui va se déverser dans les canaux qui l'environnent, en commençant par les plus voisins ? Or, la source tarie ou diminuée, comment les canaux seraient-ils alimentés ? L'union lyonnaise, union puissante aussi longtemps que durera le principe de ses rapports, est un vaste

Digitized by Google

corps dont les membres dépériraient en raison de l'atonie qui frapperait le cœur. L'intérêt de Vaise, l'intérêt de la Croix-Rousse, l'intérêt de la Guillotière et des Brotteaux reposent sur une base unique, base fragile, la prospérité de la cité-mère. Tant que Lyon fleurira, près de là naîtront et grandiront de riches établissements secondaires. Les rameaux ne sont rien que par la vigueur du tronc et par la puissance des racines que le temps seul peut développer. Il y a dix-huit cents ans que Lyon travaille à sa grandeur. Faut-il rappeler ce qu'ont été si longtemps la Guillotière ou les Brotteaux, Vaise et la Croix-Rousse, après un trop malheureux siége? Faut-il dire les efforts d'une mère en deuil pour rendre un peu de vie à ses enfants mutilés?

Qu'on se le persuade bien, l'arbre venant à succomber ou seulement à languir, il n'y a pas de rejeton assez vivace autour de lui pour se porter son héritier. Que serait la Guillotière, par exemple, réduite à sa propre énergie? qui possède ou achète ses terrains, bâtit ses maisons, peuple ses habitations? qui donne du travail à ses ouvriers, des secours à ses infortunes, des plaisirs à ses heureux, de l'activité à ses établissements? qui intéresse l'État en sa faveur? Croira-t-on que, sans le contact de la grande cité, sans le respect des droits acquis, des gouvernants, toujours à court dans leur budjet, en dépenseraient une parcelle pour empêcher, sur un de ses rivages les moins favorisés, si ce n'est par son heureux voisinage, les dévastations d'un fleuve si tristement déshérité de leurs soins? Toute tentative de la part de l'un des éléments lyonnais contre leur centre commun de gravitation obligée, dans l'espoir d'attirer la vie à l'une des extrémités du corps, ne serait pas seulement une entreprise téméraire, un effort contre nature, ce serait, fût-elle couronnée de réussite, le triomphe d'un jour; et il faudrait renvoyer ses auteurs à un apologue dont l'application ne fut jamais plus directe, ou à

Digitized by Google

cette sainte parole : « *Toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine.* » La grandeur, pour durer, a besoin de trouver incessamment en soi toutes les énergies qui peuvent la constituer. Telle ne serait pas en particulier celle que la Guillotière obtiendrait d'une exubérance bientôt suivie d'une réaction funeste aux deux rives. Car les loyers de l'une et de l'autre sont dans un tel rapport, que la chute des uns serait un signe certain de détresse commune. Il ne faut de logement à une population que ce qu'elle en peut occuper ; par de là, il y a excès de production. Cette marchandise, qui ne s'écoule jamais, compterait-elle, pour se placer, sur un prodigieux développement de demandes ? on bâtirait démesurément aux Brotteaux, si les embarcadères y étaient portés ; ce n'est un doute pour personne ; les illusions seraient largement exploitées ; et, à fin de compte, qu'aurait-on en réalité ? beaucoup de maisons, mais de nouveaux preneurs, combien ? Les chemins de fer n'emploient et n'emploîront de plus en plus que des agents mécaniques, que des bras de fer et des chevaux-vapeur ; leur mission est d'emporter, avec la vitesse de la tempête, et le voyageur, qui n'aura plus besoin d'hôtellerie, à moins qu'il n'ait beaucoup à voir ou beaucoup à faire ; et la marchandise, qui n'aura plus besoin de magasins, d'entrepôts, de transbordements, à moins qu'elle ne trouve beaucoup d'emploi, beaucoup de débouchés ouverts, beaucoup de commerce établi. Les beaux sites, les magnifiques monuments, les grands marchés, les grands foyers de production ou d'exportation, les points de déchargement forcé, voilà les seuls protégés du rail-way ; du rail-way, qui crie en tout lieu : Produis, ou je passe ! Sur lequel de ces titres à ses hautes faveurs, la Guillotière et les Brotteaux fonderaient-ils leurs espérances ? Pourquoi ce sol, placé dans des conditions si merveilleuses, aujourd'hui, qu'il faille en faire la ville des embarcadères, offre-t-il encore à toutes les gares,

Digitized by Google

à tous les chemins de fer, le plus libre établissement, pendant qu'on s'entasse jusque sur la montagne de la rive opposée? Ne serait-ce pas évidemment que le flot commercial n'a point encore pénétré sur sa plage excentrique? qu'il ne peut y arriver que de main d'homme, rejeté par la violence et l'injustice hors de ses voies naturelles, et, pour rendre notre pensée par un mot, en détournant la vallée de la Saône à son profit?

Mais, dit-on à l'enquête, il faut que Lyon se porte aux Brotteaux; une ville longue est une ville absurde. — A Lyon, on ne fait rien d'absurde en fait d'intérêt; Barrême y est né et il devait y naître. Qu'on veuille prendre la peine d'étudier la disposition de tous les organes de la circulation dans la nature: la sève, le sang, la richesse ne procèdent-ils pas en long? Nous ne faisons donc que la plus intelligente application de cette loi universelle de vie, lorsque nous voulons tous être établis sur les grandes voies du mouvement et de la fécondité; lorsque nous élevons nos demeures vers les fleuves, les routes, les belles promenades, où elles auront trois fois plus de valeur, où nos locataires gagneront trois fois plus, où nous serons trois fois plus sainement logés; lorsque nous payons si cher les maisons de nos rues longitudinales; lorsqu'un emplacement se vend d'autant mieux qu'il est moins profond; lorsque, pour abréger, la Guillotière, auteur de la critique, a poussé elle-même le principe jusqu'à l'exagération : un cours, un quai, une rue, qui, néanmoins, recevront très probablement en partage, au nord, où les arrivages sont à peu près nuls, les provenances de Besançon, de Genève, de Grenoble; au sud, digne d'un haut intérêt, une notable partie de l'affluence du Midi vers le Nord. Disons, en général, que l'absurdité, c'est-à-dire, le défaut d'intelligence et de sagesse, consisterait bien plutôt à laisser improductive une richesse réelle. Quoi de plus riche que le bassin de la Saône, de plus

Digitized by Google

productif que ses ports, de plus attrayant que ses rives?

L'idée de transborder une ville de deux cent mille ames par delà tous ses fleuves, par delà tous ses aboutissants; de la porter aux limites extrêmes du département dont elle est la capitale; d'y établir un nouveau foyer d'irradiation vitale, attribut du cœur; de la tourner vers une frontière hérissée de montagnes et de baïonnettes; de la livrer aux bombardements, pendant qu'on y dépense trente millions pour la préserver de tels malheurs, — car voilà le point dominant de la question militaire, — cette idée n'aurait rien d'alarmant si les projets les moins raisonnables n'étaient pas assurés toujours de rencontrer et des admirateurs, et des intéressés, et des dupes!

Vers la fin du siècle dernier, des hommes de beaucoup d'esprit conçurent la pensée de combler avec des millions enfouis le double port qui alors était dans Lyon même, sous les remparts d'Ainay. Qu'arriva-t-il? qu'ils réalisèrent cette pensée déplorable; qu'ils trouvèrent toute une cité émerveillée de travaux qui devaient bientôt obliger ses barques à faire près de deux lieues d'une navigation difficile pour passer d'un fleuve à l'autre, là même où leurs eaux naguère étaient unies, et dans un temps où les plages heureuses se partageaient les richesses du monde. Si ce magnifique rendez-vous, que la création avait assigné à toutes les voies de transport que peut inventer l'esprit de progrès, a été le théâtre d'une insigne folie, faudra-t-il craindre que la même fatalité qui s'attache souvent aux mêmes circonstances, ne lui fasse subir les conséquences d'une folie pareille, au moment où la réparation se montrait facile, alors qu'un port d'invention nouvelle s'offrait à réunir ce que la main de l'homme a si pitoyablement divisé? La vérité peut convaincre, sans doute, mais une et simple, elle n'a pas reçu le don de séduire; ce prestige autrement puissant a été donné à l'erreur aux mille solutions, à

Digitized by Google

l'erreur, qui a une facette dorée pour toutes les ambitions possibles.

CONSIDÉRATIONS SPÉCIALES SUR LES TRACÉS PROPOSÉS.

—

DÉLIBÉRATION.

La Commission ;

Vu les dires consignés à l'enquête, lesquels sont, en grande majorité, acquis au projet qui place les embarcadères généraux au cours Napoléon, à Perrache.

Vu l'article 3, § IV, du cahier des charges annexé à la loi du 16 juillet 1845, qui porte que le chemin de fer de Paris à la Méditerranée traversera la ville de Lyon ;

Vu le mandat à elle déféré de donner son avis sur la traversée de Lyon et des communes suburbaines.

Par les motifs d'intérêt général ci-dessus exposés :

Considérant que l'agglomération lyonnaise, en acceptant cette agglomération comme une seule et même ville, se compose de Lyon, de la Croix-Rousse, de la Guillotière et de Vaise, communes ayant chacune une administration distincte ; et, entr'elles, les intérêts les plus diamétralement opposés, lorsqu'ils ne sont pas rapportés à leur centre de vie ;

Considérant que si l'une d'elles, et particulièrement une commune suburbaine, était seule traversée par le rail-way lyonnais, ce serait donner au texte de la loi l'interprétation la moins logique et la plus étroite ; tandis qu'au contraire, la solution la plus raisonnable, la plus ample, la plus juste de sa pensée consisterait à les pénétrer toutes ;

Considérant que tout le flot commercial, tout le mouvement des affaires, tout le courant de la marchandise et des voyageurs allant du nord, du nord-ouest et de l'ouest vers le midi,

Digitized by Google

et réciproquement du midi vers ces régions, sont, depuis un temps immémorial, fixés à Lyon sur la grande voie fluviale de la Saône et sur les routes de Paris, Nantes, Bordeaux, affluant les unes et les autres à Vaise, touchant à Serin (Croix-Rousse), traversant Lyon dans sa longueur, et enfin, pour la route de terre seulement, passant au midi de la ville de la Guillotière ;

Considérant que ce courant ne peut être détourné sans une grande perturbation jetée dans les intérêts qu'il a créés, sans une violation manifeste des principes fondamentaux qui régissent en France l'établissement des chemins de fer ;

Que s'il était porté dans la vallée du Rhône, en amont de Lyon, il en résulterait une perte énorme pour la fortune publique, obligée de reconstituer à grands frais, et dans des conditions évidemment vicieuses, tous les capitaux anéantis ou dépréciés : ports, entrepôts, relations, richesses, des villes dépossédées : Lyon, Vaise, Serin (Croix-Rousse); en d'autres termes, de tout le bassin inférieur de la Saône ;

Qu'une économie de parcours de 2,500 mètres, achetée d'ailleurs par les plus graves inconvénients et par un surcroît de dépense considérable, est de nulle valeur, eu égard aux avantages jusqu'ici accordés aux moindres localités; de nulle valeur, en présence d'un tel bouleversement d'intérêts, d'une telle dépréciation de la fortune publique, d'un tel dommage envers une population de deux cent mille habitants, pour laquelle, en grande partie du moins, on fait le chemin de fer, puisqu'elle en sera la richesse première ;

Que, à ce point de vue, le tracé par Bellecour, tracé éminemment judicieux en ce qu'il suit exactement la direction des courants établis, et qu'il présente le plus court souterrain, mériterait une évidente préférence, si des motifs qui seront développés en général, à propos des gares centrales, si la suppression de la place de la Charité, obstruée d'abord par

Digitized by Google

l'établissement d'une double voie, bientôt fermée peut-être par l'addition d'une troisième voie de service ; si l'insuffisance probable, dans l'avenir, des embarcadères actuellement proposés ; si, enfin, une répulsion marquée n'avaient pas déterminé son abandon ;

Considérant que les provenances du nord et de l'ouest, comparées à celles du midi, paraissent être, à Vaise, Serin et Lyon, dans le rapport approximatif de trois à un, donnée justifiée au besoin par la force productive, la valeur spécifique des contrées industrielles, et cette position sud-est de la France ; qu'ainsi Vaise et Serin ont des droits incontestables à la possession d'une gare de marchandise ;

Considérant qu'un embarcadère placé au cœur de la cité, position parfaite à beaucoup d'égards, aurait l'inconvénient :

1° D'être limité, par le défaut d'espace et le prix élevé des terrains, à un périmètre qui ne laisserait aucune satisfaction possible aux éventualités si considérables de l'avenir ;

2° D'être mal desservi par des abords situés au milieu de la circulation la plus active, à laquelle il viendrait lui-même ajouter l'encombrement et le bruit ;

3° De se refuser à toute communication avec les fleuves par des docks ou des gares ; considération d'un haut intérêt pour notre ville, à laquelle la perte des transbordements causera de graves préjudices, d'un haut intérêt pour le commerce en général, auquel il importe de pouvoir incessamment, selon ses besoins, passer de la voie ferrée à la voie fluviale ; et réciproquement, en cas de navigation mauvaise, de spéculation pressée, de retard d'expédition, ou pour toute autre cause, accélérer en wagon la marchandise jusque là venue sans hâte ou forcément par les canaux, et autres affluents de la grande artère ;

Que, pour répondre à cette exigence de l'intérêt général, si profitable à l'intérêt local, on ne saurait trop le dire, il

Digitized by Google

faudrait en quelque sorte intercepter les deux seuls vastes débouchés ouverts à un mouvement immense, pour lequel la première nécessité, c'est le libre passage ;

Que la ville de Lyon, par l'entassement de ses demeures, par celui de ses habitants dans cinq ou six étages, comme par son resserrement entre ses deux vallées, est, de toute les villes compactes, celle qui se prête le moins à l'établissement, à son centre bâti, d'un embarcadère général ; celle où les distances, eu égard à la population, sont relativement les moins grandes ; celle enfin où, avant deux ans, un complet achèvement de trottoirs aura rendu les communications le plus faciles ;

Que, d'ailleurs, appelée par sa position géographique, sa nombreuse population, son importance commerciale, sa force industrielle, sa valeur stratégique, à devenir bientôt le foyer de rayonnement d'un vaste réseau de chemins de fer, et ainsi placée en quelque sorte dans les conditions de la capitale, elle se trouve, à moins de céder la place aux gares, à moins de se transformer en bureau général de marchandises et de voyageurs, réduite à voir établir autour d'elle, toutefois parfaitement reliés entre eux, des embarcadères spéciaux qui répandront l'animation à ses extrémités, sans compromettre ses habitudes, sans gêner ses relations intérieures, sans porter atteinte à sa prospérité, si une intelligente distribution de ces nouvelles forces productives les maintient dans un juste équilibre, par rapport au centre actuel du mouvement ;

Que ceux qui voient dans le placement d'un embarcadère général au cœur de la ville, l'unique moyen de régénérer un quartier à remanier, se trompent en ce sens : 1° qu'une simple reconstruction sur de larges bases, avec de vastes rues et de belles places, présenterait, sur ce point heureusement situé, des bénéfices auxquels l'établissement, objet de leurs souhaits, n'aurait rien à ajouter : témoins, si

Digitized by Google

près de là, Bellecour et la rue St-Dominique, où les maisons ont une si grande valeur; 2° que cette opération n'est possible qu'avec l'assistance d'une loi qui modifierait les formes actuelles de l'expropriation publique, en l'étendant au delà du périmètre strictement nécessaire; 3° qu'il serait déraisonnable d'imposer à une concession de rail-way, une spéculation étrangère à son but, surtout en présence d'une loi qui a fixé un maximum de jouissance; 4° que la question de la traversée de Lyon ne peut pas rester plus longtemps indécise, et dès lors permettre d'attendre les dispositions favorables d'une législation nouvelle; 5° qu'un embellissement local ne saurait être mis à la charge de la France entière, ce qui aurait lieu si l'ouverture du chemin venait à être retardée par le fait de cette combinaison d'intérêts;

Considérant, accessoirement sans doute, qu'un pont viaduc élevé de six mètres au dessus du fleuve et des quais de la Saône, dans le centre de la ville, briserait désagréablement les lignes au gracieux contour d'un bassin qui, lorsqu'on aura fait disparaître l'ancien pont de Pierre et ses lourds abords, sera du plus magnifique aspect;

Considérant que la ville de Lyon ayant un très grand intérêt à voir arriver dans ses murs le chemin du centre, il lui importe de préparer ce résultat par de sages prévisions, et l'appel de tous ses vœux; que l'ouverture du souterrain de Fourvière, et une grande élasticité d'espace, aux lieux des gares, auront la plus haute influence sur la réalisation, sans cela difficile, de cette heureuse éventualité;

Considérant que le tracé par les Brotteaux, très recommandable comme étude, comme travail de science, comme économie de parcours, comme rapprochement de distance, comme richesse pour une localité pleine d'avenir, a, indépendamment d'autres défauts, le défaut irrémissible de traiter Vaise, Serin et tout le bassin de la Saône, à Lyon,

Digitized by Google

comme de simples accidents de terrain; le défaut de confisquer en quelque sorte la voie fluviale, en lui offrant toutes les difficultés possibles de raccordement avec la voie ferrée; le défaut de jeter un simple embranchement vers Lyon, et ainsi de ne traverser qu'une seule des quatre communes de l'agglomération, lorsqu'il est possible de les doter toutes libéralement;

Considérant que c'est du nord et du centre de la ville uniquement, que partent les émigrations vers les Brotteaux, que le midi n'en fournit aucune, qu'ainsi, le centre et le nord ont le plus grand intérêt à ce que les Brotteaux ne prennent pas un accroissement qui compromette la prospérité de ces quartiers;

Considérant que le projet par le cours Napoléon est, de tous les projets, celui qui dérangera le moins les habitudes établies, celui qui déplacera le moins d'intérêts; que son seul défaut, c'est l'éloignement d'un centre contestable, et que rapprochent, en réalité, des débouchés tout contraires à ceux qui partent des Brotteaux, c'est-à-dire, rectilignes sur toutes les directions, et largement ouverts; que, pour la marchandise, la main-d'œuvre du camionage consistant presque entière dans le chargement et le déchargement, et son prix ne variant pas avec la distance, même à Paris, ce défaut ne doit pas être compté dans le périmètre bâti de Lyon; que, quant au prétendu surcroît de dépense résultant pour les voyageurs, d'omnibus qu'ils ne prendront peut-être ni plus ni moins, à Perrache qu'aux Brotteaux, car le moindre paquet rend assurément ce mode de locomotion le plus économique; il sera, en le supposant réel, amplement compensé par les bénéfices sans nombre que le commerce, et en définitive le public, trouvera dans la pénétration réciproque la plus intime et la plus fréquente de toutes les voies ouvertes et à ouvrir à la circulation;

Digitized by Google

Considérant que ce tracé, quant à l'établissement de ses gares, réunit les plus complètes facilités de service, à l'intérieur comme à l'extérieur : place pour embarcadères, ateliers et dépendances, extensible à volonté, puisque la ville et l'état possèdent le cours Napoléon et l'île de la vitriolerie ; abords, comme on n'en trouverait qu'en rase-campagne ; accès, par les voies les plus vastes et les plus directes; entrepôts à l'entour, autant que le commerce pourra en occuper ; contact de la voie, jusque-là protégée par deux rivières, avec l'arsenal de la guerre ; soudure avec le chemin de fer de St-Etienne, roulant annuellement sept cent mille tonnes, et six cent mille voyageurs ; communication avec les fleuves, par six ports, sans compter l'attouchement à Vaise, et aux lieux mêmes des ports actuels ; immense gare fluviale toute creusée ;

Considérant qu'à ces avantages, c'est-à-dire à ces capitaux réels, on doit ajouter la conservation, dans le bassin du fleuve et dans les localités qui les ont créées, des richesses de la Saône, à Serin, à Vaise et à Lyon, valeurs qu'anéantirait le projet des Brotteaux ; qu'il faut tenir compte en outre du maintien, dans toute leur utilité conçue, des trente millions dépensés par l'état pour couvrir Lyon, et mettre cette ville importante à l'abri des bombes ; que la raison, l'économie et la justice publiques ne permettent pas de sacrifier tant de bonnes conditions offertes au présent, tant de ressources réservées aux exigences probables de l'avenir, notamment au chemin du centre, objet de nos actives sollicitudes ; d'immoler tant de droits, tant d'intérêts, tant de richesses, à une question d'omnibus douteuse, à une ambition de localité sans fondement, à un raccourcissement de distance sans valeur ; puisque tout d'abord il serait payé par quatre millions de dépense première, et par trois mille quatre cents mètres de souterrain, imposés au moindre parcours ;

Digitized by Google

Considérant que la loi votée sera obéie, si la ville de Lyon est traversée ; qu'on y aura hautement satisfait, si le bienfait s'étend aux quatre communes de la grande unité ;

Considérant enfin que la ville de la Guillotière, quoique ne comptant pas pour plus d'un septième dans la population lyonnaise, absorbera nécessairement la moitié du mouvement apporté un jour, à Lyon, par les chemins de fer ;

CONCLUSION :

Par ces motifs généraux, par ces considérations spéciales, conformément aux vœux de l'enquête, et à la seule dissidence d'une voix, sur treize votants, la Commission se prononce pour le projet suivant :

En ce qui touche le tracé :

Prolongement sur la rive droite de la Saône, à ciel ouvert, jusqu'à Vaise ;

Entrée en souterrain sous Fourvière jusqu'à la Quarantaine;

Passage en via-duc des routes, quais, fleuves et de la presqu'île, à la hauteur de la partie méridionale du cours Napoléon ;

A ce point, soudure des deux lignes du nord et du midi ; avec embranchement sur la Guillotière.

En ce qui touche les gares :

A Vaise,

Embarcadère de marchandises et simple station de voyageurs, le plus près possible de la ville et du fleuve.

Au cours Napoléon,

Embarcadères généraux des deux lignes, en communication obligée avec les deux fleuves, et par les raccordements les plus immédiats.

Digitized by Google

A LA GUILLOTIÈRE,

Embarcadère de marchandises, en aval du pont, le plus près possible du fleuve et de la grande rue.

ET QUANT AUX ÉVENTUALITÉS PRÉVUES,

Concession portant réserve en faveur du chemin du centre et suivant les conditions qui seront réglées par le gouvernement, de toutes les facilités de parcours, d'établissement et de service, dans ses contacts avec le chemin de la Bourgogne, le tunnel et les gares de celui-ci, à Lyon et à Vaise.

Antonin MONMARTIN,

Ancien officier du génie, rapporteur.

Digitized by Google

DANTE, BOCCACE,

ET

LES MOINES DU MONT-CASSIN.

LETTRE A M. CH. LENORMANT, DE L'INSTITUT.

MONSIEUR,

Je lisais, ces jours derniers, dans votre *Cours d'Histoire moderne*, ces judicieuses pages que vous avez consacrées à l'examen de la prétendue supériorité des Arabes sur les Chrétiens. En vengeant les moines du moyen-âge de ces odieuses imputations qu'on a trop souvent cherché à faire peser sur eux, vous rappelez, sans vous y arrêter, une lettre de Boccace, dans laquelle il se plaignait du peu de soin que les Religieux du Mont-Cassin prenaient des manuscrits confiés à leur garde.

Permettez-moi, Monsieur, de mettre sous vos yeux, si elles n'y sont arrivées déjà par l'ouvrage même qui me les fournit, quelques observations empruntées à une récente *Histoire de l'Abbaye de Mont-Cassin*, par un moine de cette célèbre Abbaye.

Le P. Louis Tosti protége comme il convenait la mémoire de ses ancêtres en religion, de ses frères d'autrefois, et les remarques sui-

Digitized by Google

vantes que, du reste, je rends librement, mettent dans son vrai jour, ce me semble, une question grave que la nature de vos savantes leçons ne vous a pas permis d'aborder.

En vous adressant, dans cette *Revue*, la protestation de dom Tosti contre une vieille calomnie bien des fois renouvelée, je suis heureux, Monsieur, d'avoir, pour ma part, à appeler sur les deux volumes détachés de votre *Cours*, une attention qu'ils réclament si fort d'eux-mêmes et qui leur est due pour tant de motifs.

Le pape Célestin V, qui avait créé un Ordre auquel est resté son nom, essaya un jour, mais vainement, d'introduire sa réforme au Mont-Cassin. Cette tentative était naturelle chez le créateur d'un Ordre nouveau, mais on se tromperait fort, si l'on en concluait que les moines du Cassin fussent devenus infidèle à la Règle de saint Benoît.

Un Religieux de cette illustre Abbaye, qui occupe une si grande place dans l'Histoire, nous dépeint, d'après des documents authentiques, la situation religieuse du Cassin au XIVe siècle.

Les moines, dit-il, remplissaient avec beaucoup de gravité et de décence toutes les cérémonies du culte divin ; leur basilique retentissait, le jour et la nuit, d'incessantes psalmodies auxquelles on ajoutait, dans toutes les fêtes de l'année, des prières publiques et solennelles. Les lèvres des moines étaient enchaînées par un rigoureux silence, qui ne se rompait qu'à des heures déterminées. Ils portaient sur la chair des vêtements de laine, usaient d'une nourriture frugale et d'un peu de vin tempéré par de l'eau, en sorte que, lorsque ces moines errants, qu'on appelait *Girovagues*, arrivaient au Mont-Cassin, ils n'y vivaient pas plus de trois ou quatre jours, cette austérité dans le manger leur devenant incommode. Les

Digitized by Google

Religieux écoutaient avec un silence attentif la lecture qui se faisait à table; ils se rendaient à des conférences et à des lectures communes, qui étaient également distribuées pour chaque partie de l'an; on lisait les vies des Pères du désert, les homélies de saint Ephrem, de saint Césaire et autres. Indépendamment des austères pénitences du carême, ils observaient un autre carême, depuis le lendemain de la Saint-Martin jusqu'à la Noël. Ils ne possédaient rien en propre, et si un moine recevait quelque présent, il le portait à l'Abbé ou au doyen, qui le délivrait aux autres moines, comme bon lui semblait. Un Religieux était-il dangereusement malade; dès qu'il avait reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et qu'on le voyait sur le point de trépasser, on l'étendait par terre sur un cilice couvert de cendre, puis, à un signal du prieur, tous les frères s'assemblaient autour du malade et se mettaient à chanter les psaumes. Quand le malade était mort, quelques Religieux veillaient le cadavre au milieu de continuelles psalmodies, jusqu'à l'heure de la messe (1).

Il était assez difficile que des hommes qui s'appliquaient à garder de si saintes observances, vécussent dans un tel dérèglement que le Mont-Cassin ait pu mériter les violentes paroles de blâme que Dante semble jeter contre ce monastère, si toutefois ce qu'il dit de quelques autres s'applique également à celui-ci.

Au XXIIe chant du *Paradis*, le poète voit un grand nombre d'illustres esprits, tels que

> . . . cent petites sphères, qui ensemble
> S'embellissaient de leurs rayons mutuels.

La plus grande et la plus brillante de ces perles, qui était

(1) *Storia della Badia di Monte-Cassino*, di D. Luigi Tosti cassinese; tom. III, pag. 39 (Napoli, 1842-1843, in-8°).

Digitized by Google

saint Benoît, s'avança au devant de lui, et le poète entendit ces mots :

Ce mont, sur le penchant duquel est Cassin,
Fut autrefois fréquenté à son sommet
Par des gens égarés et pervers.
. . . . . .

Mais, pour le gravir, personne à présent ne retire
Ses pieds de la terre, et ma Règle
Est restée là-bas, au détriment des livres.

Les murs qui voulaient être une abbaye,
Sont devenus des cavernes, et les capuchons
Sont des sacs pleins de mauvaise farine.

Tous ceux qui, jusqu'ici, ont lu et liront Dante, trouvent dans ces vers une rude satire contre la vie des moines, et dans les vers qui viennent ensuite une triste peinture des mœurs relâchées du Clergé. Il n'y a que ces paroles,

e la regola mia
Rimasa è giù per danno delle carte,

qui aient travaillé l'esprit des commentateurs, genre d'hommes qui a des liens de parenté avec les chercheurs de la pierre philosophale. Vellutello, Venturi, Lombardi, Poggiali, Biaggioli, le P. Cesari s'accordent à dire, en termes à peu près semblables, qu'il se fait de continuelles copies de la Règle de saint Benoît, mais en pure perte et au détriment du parchemin, du papier, puisque les moines n'en deviennent pas davantage de rigides observateurs de cette Règle. Voilà tout ce que les commentateurs de Dante ont pu imaginer pour l'explication de ce vers.

Benvenuto d'Imola, dont les commentaires sur Dante furent publiés par Muratori sur la fin de 1738, et étaient connus des écrivains que nous venons de nommer, avait recouru

Digitized by Google

à une interprétation bien différente de la leur. Suivant lui, le *danno delle carte* ne désigne autre chose qu'une barbare habitude chez les moines du Mont-Cassin de gâter les livres, en coupant les marges des manuscrits pour en former de petits psautiers qu'ils vendaient aux femmes, et certains petits livres qu'ils vendaient aux enfants. Tel est le *danno delle carte*, selon Benvenuto d'Imola.

Ce qui le conduisit à adopter une pareille idée, ce fut la peinture que Boccace lui fit du triste état dans lequel il avait trouvé la bibliothèque du Mont-Cassin. Boccace, en effet, raconte que, se trouvant dans la Pouille, c'est-à-dire dans le royaume de Naples, il se rendit à l'abbaye du Cassin, et que, desirant voir la Bibliothèque, qu'on lui avait donnée pour très belle, il demanda fort humblement à un moine qu'il voulût bien la lui ouvrir; mais que celui-ci lui avait brutalement répondu : *Montez, elle est ouverte;* qu'alors, y étant monté, il la trouva sans porte ni clef, avec de l'herbe aux fenêtres, les rayons et les livres ensevelis dans la poussière, et que, tout ébahi, portant la main tantôt sur un livre, tantôt sur un autre, il en trouva quelques-uns auxquels manquaient des cahiers et les bords des pages, qui, enfin, étaient abîmés de mille manières. Comme le cœur lui saignait à voir les peines et les études d'illustres esprits tombées en des mains de scélérats, il s'en alla consterné d'un tel désastre. Il rencontra alors un moine, il lui demanda pourquoi des livres si précieux étaient si mal tenus, et le Religieux lui répondit que quelques moines voulant gagner quatre à cinq sous, coupaient un cahier et en faisaient de petits offices qu'ils vendaient aux enfants; qu'avec les marges, ils faisaient de petits bréviaires (*brevia*), qu'également ils vendaient aux femmes. Et Boccace termine son lamentable récit par ces paroles : *A présent, homme studieux, va donner de la tête contre un mur pour acheter des livres.*

Digitized by Google

La glose de Benvenuto d'Imola, confirmée par un fait si clair, devint un vrai joyau que, au surplus, les commentateurs ne voulurent pas tous ramasser, et que quelqu'un, cependant, tira de la fange et mit en pleine lumière, non point pour se donner l'innocente consolation de fustiger ces pauvres moines, mais par amour pour la vérité et dans le desir de connaître enfin quel démon se logeait dans ces mots d'Alighieri : *Per danno delle carte.* S'il a été libre à d'autres de se jeter dans cette aventureuse découverte, il me sera bien permis à moi de faire connaître mon opinion. Le lecteur pourra la confronter avec celle de tous les commentateurs et de Benvenuto, puis juger et choisir.

Toutes les interprétations du passage du poète se réduisent à deux sentiments. Dans le premier, ce *danno delle carte* veut dire que les moines consommaient inutilement leur parchemin à transcrire une Règle qu'ils n'observaient pas. Dans le second, qui est celui de Benvenuto d'Imola, cela signifie que les moines du Cassin taillaient et abîmaient les manuscrits de leur Bibliothèque.

Le premier sentiment nous semble inadmissible. Quel dommage y avait-il pour les parchemins à ce que l'on en usât pour écrire sans cesse la Règle de saint Benoît, qui n'était pas observée ? Quel rapport existe-t-il entre la décadence de la Règle et la consommation de parchemin ? l'usage et le dommage ne sont pas synonymes ; et user d'un objet, ce n'est pas la même chose que l'abîmer.

Le second sentiment, celui de Benvenuto d'Imola, c'est que le *danno* exprime le dégât fait aux livres par les moines du Mont-Cassin. Cette opinion ne nous semble pas plus admissible que l'autre, et nous dirons à tous les commentateurs de Dante : En bonne logique, il faut que, dans un livre dont l'auteur ne peut s'expliquer, parce qu'il est mort, le premier sens qu'on embrasse soit le sens littéral. Si, par hasard, il

Digitized by Google

présente quelque contradiction avec les antécédents et les conséquents, s'il offre une absurdité, alors on peut recourir aux interprétations figurées, aux ironies, aux finesses du discours. Mais ici, en considérant de près ce *danno delle carte*, nous trouvons un sens net et clair, sans qu'il soit besoin de faire intervenir la consommation des parchemins, le dégât des manuscrits. Que dit saint Benoît?

La regola mia
Rimasa è giù per danno delle carte.

Cela peut signifier ou que *le dégât des parchemins fait rester en bas la Règle*, ou que *la Règle restée en bas est devenue fatale aux parchemins*. Le premier sens n'est pas raisonnable; quel dégât de parchemins était capable de mettre bas la Règle de saint Benoît?

Le second sens me semble raisonnable et vrai, c'est-à-dire que si la *Règle est restée en bas, c'est au détriment des parchemins*; et voici alors comment se présente l'explication du passage: *Les moines ont mis de côté la Règle; en d'autres termes, ne sont plus de bons moines, pour le malheur, ou bien au détriment des parchemins, c'est-à-dire, des lettres ou des études*. Dante, qui savait assez ce que les moines avaient fait pour la conservation des lettres à l'époque de la barbarie, quand ils étaient de bons moines, ne put s'empêcher de déplorer le malheur qui arrivait aux lettres, les moines n'étant plus ce qu'ils avaient été.

Lorsque Allighieri mettait dans la bouche de saint Benoît les vers connus de ce XXIIe chant du *Paradis*, il ne pensait ni au Mont-Cassin, ni à ce que les moines y faisaient. Depuis le 37e vers jusqu'au 51e, il parle, non pas de l'Abbaye du Cassin, mais des antiques habitants de cette montagne qui adoraient Apollon, et qui furent convertis à Jésus-Christ par

Digitized by Google

saint Benoît, puis de tous les saints Religieux qui furent des prodiges de contemplation, et qui surent,

dans les cloîtres,
Poser le pied ferme et tenir leur cœur solide (1).

Depuis le 52e vers jusqu'au 72e, récit du dialogue entre le poète et saint Benoît, mais pas un mot des moines. Au 73e vers éclate ce torrent d'invectives contre les moines, et cependant nous ne trouvons pas une seule syllabe qui indique en particulier le Mont-Cassin ; il n'y a que d'amers propos mis dans la bouche de saint Benoît par Allighieri. Or, toutes ces gracieuses peintures d'Abbayes transformés en cavernes, ces moines changés en sacs de farine, ne viennent que de cette première sentence :

E la regola mia
Rimasa è giù per danno delle carte,

en d'autres termes, de l'inobservance de la Règle. Si cette inobservance dérivait de ce que les moines du Cassin tailladaient les manuscrits, il n'y avait que ces mêmes moines qui pussent être accusés de l'abandon de cette règle. Pourtant, le discours s'adresse en général à tout l'Ordre; donc, ou bien il faut dire que le dégât était l'œuvre de l'Ordre tout entier, ou bien il faut avouer que, de la faute d'une seule Abbaye, Dante infère celle de tous les autres monastères, et alors il aurait fait commettre une solennelle injustice à cette perle, qui était la plus brillante de toutes.

Passons maintenant au gracieux récit de Boccace, et voyons s'il est en tout vrai ou faux, ou bien si le célèbre nouvellier l'a embelli d'un certain accompagnement de circonstances imaginaires.

(1) Che dentro a' chiastri
Fermar li piedi e tennero 'l cuor saldo.

Digitized by Google

Boccace, ce semble, alla deux fois à Naples. La première fois, il s'y rendit à l'âge de vingt-huit ans, c'est-à-dire en 1341, lorsqu'il s'éprit de Fiammetta, à qui il adressa cette même année sa *Teseide*. La seconde fois, il y alla vers 1348 (1), sur l'invitation du grand Sénéchal du royaume de Naples, Niccolò degli Acciajoli, et y demeura trois ans. Ce fut donc pendant son premier ou son second séjour à Naples que Boccace visita le Mont-Cassin, car il disait à Benvenuto : *Dum essem in Apulia* (tandis que j'étais dans la Pouille). Incertains que nous sommes de l'époque précise à laquelle Boccace visita l'abbaye du Cassin, nous pouvons cependant conjecturer que ce fut pendant son second séjour à Naples, soit parce que ce séjour, ayant été plus long que le premier, lui donna mieux le temps de se rendre au Mont-Cassin ; soit parce que, arrivé à plus de maturité, et moins enchaîné peut-être par son amour pour Fiammetta, il se trouvait bien plus capable de penser aux Abbayes et aux Bibliothèques.

Si donc Boccace vint au Mont-Cassin entre 1348 et 1351, il trouva l'Abbaye dans un triste état. Le tremblement de terre de 1349 l'avait abattue, et, comme il y avait pour la régir des évêques et non un Abbé, que par là même personne ne songeait efficacement à réparer ses maux, les moines s'assemblaient au milieu des ruines, non point en hommes qui pensassent aux livres et aux sciences, mais en infortunés qui se lamentaient sur les désastres qu'ils avaient soufferts, et sur l'impossibilité dans laquelle ils étaient de relever leur illustre monastère. Jusqu'à l'époque du pontificat d'Urbain V, les Religieux s'abritèrent sous des cabanes, faute de toit pour les couvrir.

Outre le tremblement de terre, ils avaient eu la religieuse visite des Hongrois du prince Louis, et celle de l'orageux Ja-

(1) *Monum. di un anti. Ms autogr. de Mr Boccacio da Certaldo, trovati ed ill.* da Seb Ciamp. pag. 41.

Digitized by Google

copo di Pignataro (1), qui non seulement emportèrent les calices et les croix d'argent, mais encore pillèrent les livres. Ici, ce ne sont pas de simples conjectures que nous mettons en avant ; ce pillage est constaté par une lettre du pape Urbain V, et dom Tosti, auteur récent d'une belle *Histoire du Mont-Cassin*, a donné le texte même qui se trouve aux Archives de l'Abbaye. *Monasteria, hospitalia et alia pia loca sæcularia et regularia, a dicto monasterio dependentia invadere, frangere, capere, occupare, occupata diruere et incendio concremare ; ac ecclesias et monasteria, et loca ipsis libris, calicibus.... spoliare* (1). Si les livres eurent à souffrir au milieu de ces guerres et de ces pillages infâmes, c'est ce que l'on peut aisément se figurer.

Maintenant, je ne révoque pas en doute l'herbe croissant aux fenêtres, la poussière recouvrant des livres gâtés et perdus; mais à qui la faute? est-ce toujours à ces pauvres moines, dispersés par des tremblements de terre, par l'invasion des Hongrois et les rébellions des vassaux ?

Il est plus que permis, d'autre part, de révoquer en doute ce qu'on raconte de marges coupées, de feuillets arrachés pour former de petits offices, et les vendre aux femmes et aux enfants. Nous devons ajouter une autre considération, bien faite pour mettre à néant ces récits mensongers que nous discutons.

Les manuscrits que vit Boccace et qui lui firent verser des larmes, sont ceux-là même qui se trouvent à présent aux archives du Mont-Cassin, et qui furent écrits aux VIe, VIIe, VIIIe, IXe, X^e^, XIe, XIIe et XIIIe siècles; là-dessus, il n'y a pas lieu à douter. Or, quoique quelques-uns de ces manuscrits aient souffert au commencement et à la fin, c'est-à-dire

(1) Seigneur d'une terre située à quatre milles du Cassin, et vassal de l'Abbaye.

(2) L. Tosti, *Storia della Badia*, etc., tom. III, pag. 98 et 57.

Digitized by Google

dans les parties qui étaient le plus exposées à la brutalité des spoliateurs, — et en quelles archives ne voit-on pas les mêmes dégâts? — néanmoins il n'est aucun livre dans lequel les marges soient coupées, les feuillets arrachés. Les manuscrits qui présentent les marges les plus belles, les plus remarquables, auraient dû souffrir plus que les autres, et pourtant ce sont les mieux conservés. Si l'on faisait ce trafic de vandales pour gagner quatre à cinq sous, les moines devaient nécessairement porter la main sur ces belles lettres capitales, si richement peintes, et les vendre de préférence, car elles étaient de nature à être bien plus appréciées, pour la couleur tout au moins, par les femmes et les enfants. Mais voilà que ces lettres sont encore à leur place, belles et vives (1).

Ce sont là des raisons positives, et pour les détruire, il faudrait en trouver de contraires, mais de même espèce.

Je conclus donc comme un homme qui cherche la vérité, et non pas qui tâche, par des hypothèses forcées, de laver les moines du reproche qu'on leur adresse, — je conclus, en disant que si Boccace vint au Mont-Cassin entre 1348 et 1351, il va sans dire qu'il trouva la Bibliothèque en fort mauvais état, mais qu'il ne pouvait en être autrement, les moines ayant été chassés, emprisonnés par les Hongrois et par le terrible Jacopo di Pignataro; les livres, les calices ayant été enlevés par ces vandales; le monastère, enfin, ayant été bouleversé par un tremblement de terre (2). Il ne faut donc pas ajouter foi à ces récits de marges découpées, de feuillets arrachés et vendus; le grave Boccace trouva si gracieux d'imaginer ces gentillesses de romancier, pour faire aboyer à la robe de pauvres moines!

Enfin, parmi différents aveux qui viennent d'écrivains modernes, je citerai celui d'un homme qui n'a pas fait profes-

(1) Dom L. Tosti en donne plusieurs dans son *Histoire*.

(2) Tosti, *Storia*, etc., tom. III, pag. 92-99.

Digitized by Google

sion jusqu'ici de défendre le catholicisme, et qui appartient même à la Réforme, si je ne me trompe. Voici donc ce que disait M. Marmier, dans un ouvrage assez récent :

« Il arriva ici ce qui est arrivé dans le reste de l'Europe. Le papier n'était pas encore inventé ; le parchemin était rare et cher. Des Religieux grattèrent les manuscrits classiques qu'ils avaient entre les mains pour y écrire leur rituel. On leur a si souvent et si amèrement reproché ce fait, que je ne veux pas les placer encore une fois sur la sellette pour les faire condamner par l'aréopage philosophique. J'essaierais plutôt de les justifier. Quand on les taxe aussi durement de vandalisme, on oublie trop, ce me semble, dans quel siècle ils vivaient, et quels leçons ils avaient reçues. Comment auraient-ils pu comprendre les richesses de l'antiquité grecque, l'élégance des écrivains de Rome, ces pauvres prêtres qui, dans leurs écoles de couvent, n'avaient appris qu'un latin barbare ? Comment auraient-ils pu avoir tant de respect pour les fictions du paganisme, ou l'histoire d'Athènes, ceux qui vivaient dans une croyance si austère, ceux qui dataient leur histoire d'une crèche ? Ils enseignaient volontiers au peuple ce qu'ils savaient, mais ils ne pouvaient en enseigner plus. Le vandalisme dont on les accuse n'était pas leur faute, c'était celle de leur temps, et, au risque de me faire aussi passer pour vandale, j'ajouterai qu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans le Nord, où le prêtre avait à lutter contre les mœurs grossières et le caractère impétueux, vindicatif d'un peuple de soldats, un livre de prières était beaucoup plus utile aux progrès de la civilisation que les Epigrammes de Martial ou les Métamorphoses d'Ovide (1). »

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

F.-Z. COLLOMBET.

(1) Marmier, *Essai sur la littérature scandinave*, pag 14.

Digitized by Google

DE L'ENSEIGNEMENT RÉGULIER

DE LA

LANGUE MATERNELLE

DANS LES ÉCOLES ET LES FAMILLES,

PAR

LE R. P. GIRARD.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Les livres relatifs à l'éducation se multiplient de jour en jour; les uns traitent directement de cet art important, et nous offrent des observations plus ou moins exactes sur le développement intellectuel et moral des enfants, ou bien des conseils plus ou moins applicables pour hâter et diriger ce développement; d'autres ont pour objet d'exposer des méthodes nouvelles que l'on croit propres à faciliter ou à abréger l'enseignement des diverses branches de connaissances qui peuvent être étudiées par les enfants; d'autres enfin sont destinés à fournir au jeune âge des lectures instructives, morales ou récréatives.

D'un autre côté, à l'époque où nous vivons, l'éducation est malheureusement, plus que jamais, considérée comme une

Digitized by Google

carrière lucrative; ou bien elle est un sujet d'expériences pour un certain nombre de philanthropes à vues systématiques, ou bien enfin elle est envisagée comme un moyen puissant d'agir sur la société, et de lui donner au bout de quelques années un caractère conforme à certaines vues. Ce qui devait être un but n'est plus qu'un instrument, et ce dont on se préoccupe le moins, c'est de former des hommes dignes de ce nom.

Parmi ceux-là même qui desirent pour l'enfance une éducation dirigée de manière à assurer à la fois le bonheur de l'individu et celui de la société, les vues sont très divergentes et même opposées; tandis que les uns ne voient dans l'éducation que la préparation à une vocation spéciale, et regardent comme nuisibles ou tout au moins inutiles des études qui n'auront pas une application fréquente et immédiate, les autres soutiennent, et, suivant nous, avec raison, qu'il faut s'attacher surtout à fortifier les facultés de l'enfant, et à lui donner une instruction générale qui ouvre son intelligence; mais, parmi ceux-ci, les uns demandent qu'on forme avant tout son jugement, les autres qu'on exerce et nourrisse sa mémoire; d'autres pensent qu'on devrait exciter davantage son imagination, et s'efforcer de faire naître en lui des idées et des images; ils regrettent pour l'enfant de nos jours ces heures de nonchalantes rêveries qui ont tant contribué, disent-ils, à ouvrir leur esprit, à élever leurs pensées, à exalter leurs sentiments. Enfin, sous le rapport moral, ceux-ci se plaignent amèrement de la présomption et de la suffisance de la jeunesse, et l'accusent des désordres qui troublent si souvent la société; ceux-là prétendent, au contraire, que nos enfants manquent d'énergie, de fermeté, de résolution, qu'ils se défient trop d'eux-mêmes, et n'osent pas vouloir ce qu'ils savent être bien.

Au milieu de toutes ces tendances diverses et opposées qui

Digitized by Google

ont leurs partisans et leurs avocats, soit parmi les auteurs qui écrivent sur l'éducation, soit parmi les journalistes et les rédacteurs de revues, soit dans les corps appelés à délibérer sur ce qui se rapporte à l'éducation publique, soit enfin et malheureusemet parmi ceux qui sont chargés d'élever et d'instruire les enfants et les jeunes gens, l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, bien loin d'être soumise à une direction ferme, unique, fondée sur des principes dont on connaisse bien la portée, et poursuivant un but vraiment salutaire au bonheur futur de la société, ressemble, dans notre pays et dans bien d'autres, à un navire flottant sans boussole sur une mer inconnue, qui suit tantôt une direction, tantôt une autre, selon que souffle le vent, et dont l'équipage vivant au jour le jour est prêt à aborder sur quelque côte qu'il soit poussé. Cependant on a dit avec raison : « Le monde moderne retournera à la barbarie, ou résoudra le problème de dominer le peuple en l'éclairant. » Si donc l'on ne veut pas que les doctrines subversives qui se répandent chaque jour et partout, par la presse ou par des associations intéressées au désordre, envahissent la population, si l'on ne veut pas que les moyens d'instruction devenus universels soient exploités par les mauvaises passions, et servent à égarer et à tromper les esprits plutôt qu'à les éclairer ; il est temps de fixer le but du voyage, de se pourvoir d'une boussole et de saisir le gouvernail d'une main ferme et prudente ; tout en pourvoyant aux besoins de l'esprit, il ne faut jamais perdre de vue ceux de l'ame et du cœur ; car c'est de ceux-ci que dépend le bonheur de la société comme celui de l'individu. Efforçons-nous donc d'inspirer à l'enfance, de bonne heure et avant tout, l'amour de la vérité et de la justice, de lui apprendre à discerner le vrai du faux, de lui faire comprendre que la plus sûre manière d'apprécier la valeur d'un usage, d'une coutume, d'une institution quelconque, c'est d'en étu-

Digitized by Google

dier avec soin les conséquences et les résultats, comme pour décider de la nature d'un arbre, il convient d'en considérer le fruit.

Tel doit être le premier but de l'éducation publique et privée, et, si l'on y prend garde, on ne tardera pas à reconnaître que c'est là le vrai moyen de résoudre le problème dont on cherche la solution. La difficulté est dans le choix et l'application des moyens qui conduisent à ce but; toutefois, nous ne saurions admettre que l'éducation, considérée à ce point de vue, soit réellement un art aussi rare, aussi difficile que l'on serait porté à le croire en lisant ces savants traités où le caractère de l'enfance est analysé avec tant de profondeur; nous sommes persuadé, au contraire, que la bonne Providence n'a pas voulu qu'un art aussi essentiel fût le partage d'un petit nombre d'êtres prévilégiés; mais elle a dû vouloir qu'il ne pût être pratiqué avec succès que par des parents vraiment religieux, ou par des personnes pénétrées de la sainteté d'une pareille tâche; elle a dû vouloir que le plus sûr moyen de réussir dans cette œuvre, fût la pratique même des devoirs dont il faut faire sentir l'importance à l'enfant, en un mot, le bon exemple.

Telle est, *au fond*, l'opinion du respectable auteur de l'ouvrage dont nous nous proposons d'étudier le but et les mérites : il considère l'œuvre de l'instituteur primaire comme la continuation de celle de la mère de famille, et prenant celle-ci pour modèle et pour guide, il se propose de développer les heureux germes qu'elle a fait éclore. Voici, en abrégé, l'expostion de ses principes :

En apprenant à parler, l'enfant apprend en même temps une foule de choses; chaque mot nouveau dont s'enrichit son vocabulaire, représente dans son esprit une idée nouvelle ; bientôt aux objets sensibles se joignent les qualités, les différences, les rapports, et par conséquent la notion de la

Digitized by Google

convenance et de la disconvenance, c'est-à-dire du bien et du mal, et la mère attentive saisit la première occasion d'en déduire celle du Dieu qui a fait tout ce que son enfant voit, qui voit tout ce qu'il fait, et qui le récompensera ou le punira selon qu'il aura bien ou mal agi. Ainsi, de tous les objets d'enseignement, il n'en est aucun qui soit plus propre que le langage à développer les facultés intellectuelles et morales de l'enfant, et quoique cette vérité soit reconnue depuis bien longtemps, et qu'elle ait déterminé le choix des langues pour servir de base à l'enseignement, il faut reconnaître, d'une part, qu'on n'en a pas tiré toutes les heureuses conséquences dont elle était susceptible, et, d'autre part, que l'enseignement de la langue maternelle, en particulier, n'a produit à cet égard que de faibles résultats, et réclame, pour amener tous ceux qui en doivent découler, une réforme fondamentale. Le Père Girard, après avoir montré les défauts et surtout les lacunes de la méthode actuelle, qui ne semble s'attacher qu'à occuper l'esprit de l'enfant des formes particulières de certains mots, des exceptions aux règles, de l'ortographe, et qui néglige presque complètement les notions de grammaire générale, le mécanisme de la proposition, qui surtout n'envisage dans les mots que leur forme, sans y joindre l'idée qu'ils doivent représenter, propose une nouvelle marche plus rationnelle, plus instructive, plus complète, et qui aurait en particulier l'avantage de s'adapter au développement de l'intelligence et à la culture du cœur.

Cette méthode consiste à faire marcher de front l'étude de la grammaire et celle du vocabulaire, de sorte que l'enfant n'emploie jamais que les mots qu'il comprend ; à ne pas étudier isolément les diverses parties du discours, mais à les combiner toujours entre elles, à ne présenter les verbes qu'accompagnés de leurs sujets et de leurs régimes, et à n'en indiquer les modes et les temps qu'à mesure qu'ils peuvent

Digitized by Google

entrer dans des propositions ou des phrases dont l'enfant comprenne le mécanisme; à exercer continuellement l'élève à construire lui-même de petites phrases, en lui fournissant les idées qu'il doit exprimer, et en l'appelant ainsi à énoncer des jugements, à établir des rapports, à saisir des différences, à marquer les diverses circonstances, les conditions et les motifs des actions, etc.

En envisageant le cours de langue maternelle comme moyen de cultiver l'esprit, l'auteur distingue quatre principales facultés à développer dans l'enfant, la sensibilité ou la faculté de recevoir les impressions, l'intelligence, la mémoire et l'imagination ; il indique comme devant former la matière de l'instruction, et par conséquent, comme devant se combiner avec l'enseignement de la langue , au moyen des exercices de syntaxe et des compositions, les sujets suivants : l'homme, la famille, la société, le genre humain composé des différents peuples, la nature et ses merveilles, le créateur et le maître de l'univers, Jésus-Christ, sauveur des hommes, la vie de l'homme au-delà du tombeau, la morale de l'enfance. Il pense qu'un instituteur, prudent et éclairé, peut facilement y joindre des notions simples et justes sur l'histoire naturelle, l'astronomie, la physique, la géographie, l'éthnographie, l'anatomie, la physiologie, etc., mais il indique avec soin les limites qui ne doivent pas être dépassées.

La partie de l'ouvrage où l'enseignement de la langue est considéré comme moyen de cultiver le cœur de l'enfant, est celle que l'auteur semble avoir traitée avec le plus de soin, et à laquelle il attache le plus d'importance. Il établit d'abord la nécessité d'offrir à l'enfant un modèle à imiter ; il montre que ce modèle doit être en même temps parfait et réel; il choisit donc dans ce but le caractère du Sauveur, dont il retrace avec une douce éloquence les traits les plus propres à toucher le cœur des enfants. Il étudie ensuite le caractère de l'enfance,

Digitized by Google

et y signale quatre tendances principales, la tendance personnelle, la tendance sociale, la tendance morale et la tendance religieuse. Il montre comment, par des maximes bien choisies, par des mobiles tirés de chacune de ces diverses tendances, par des exemples familiers, par des conséquences faciles à déduire, le maître peut développer chez ses élèves les vertus propres à leur âge, donner à leurs penchants une direction salutaire, leur inspirer l'amour de Dieu et la crainte du mal. On ne saurait lire ces pages sans être pénétré d'une profonde estime pour la belle ame de leur auteur, sans y reconnaître le vrai christianisme, une piété profonde, une tolérance éclairée, une ardente charité et des vues larges et fécondes pour le bien de la société ; sa manière de concevoir la nature humaine n'a rien d'exclusif ; il fait une juste part à nos penchants, à notre faiblesse, à notre liberté et à notre pouvoir de faire le bien. — Les citations suivantes feront sans doute partager à nos lecteurs les sentiments que nous venons d'exprimer :

« Le petit enfant se fie à sa bonne mère. Depuis qu'il s'est éveillé au berceau, il fait une incessante expérience de sa tendresse. Il a vu qu'elle savait, qu'elle pouvait et qu'elle voulait suppléer à sa faiblesse, à son ignorance et à sa pauvreté ; puis, partant du passé, et regardant dans l'avenir, sans doute encore trop borné pour lui, il conclut que sa mère restera toujours la même à son égard, et il se confie entièrement à elle. N'avez-vous pas vu comment, à la moindre frayeur, à la moindre suprise, il saisit sa protectrice ou se cache derrière elle s'il sait marcher, et comment, si elle le porte sur ses bras, il se tourne vers elle, et se réfugie dans son sein?

« Voilà l'image de la confiance qui attache le chrétien à son Père céleste. Elle aussi naît de la reconnaissance, bien qu'elle ne soit pas désintéressée, et produit, en allant du passé

Digitized by Google

dans l'avenir, un abandon complet aux soins d'un père qui sait et peut tout dans son univers, et qui aime l'homme son enfant, mieux qu'il ne sait s'aimer lui-même. Mais la confiance du chrétien, sans être ni plus intime, ni plus complète, ni moins douce, va incomparablement plus loin que celle de l'enfant, puisqu'elle passe au-delà du tombeau, et qu'elle a des intérêts à confier à Dieu, des intérêts qui sont d'un ordre supérieur à ceux de la vie animale.....

« Pour inspirer à ses disciples la confiance en Dieu, le sauveur les a renvoyés aux soins qu'il ne manque pas de prodiguer aux oiseaux du ciel, auxquels il donne la nourriture sans qu'ils sèment et recueillent comme nous. Sur cela, il leur a fait cette question : « N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux. » C'était leur dire que si le Père prend soin de l'animal placé au service de l'homme, à plus forte raison fournira-t-il aux besoins de ses enfants. Le cours de langue raisonnera aussi de cette manière avec ses élèves.

« Il emploiera un autre raisonnement semblable, dont le divin maître s'est aussi servi dans le même but, pour l'instruction de ses enfants : « Où est le père, leur dit-il, où est « le père parmi vous qui voulût donner une pierre à son fils, « lorsque celui-ci lui demanderait du pain ? Si donc vous, « méchants comme vous êtes, vous faites néanmoins du bien « à vos enfants, à combien plus forte raison notre Père cé- « leste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demande- « ront. « Ici, il ne s'agit plus de nourriture et de vêtements, mais d'une chose infiniment plus importante, de l'Esprit-Saint que le Père, dans sa bonté sans bornes, met aussi à la disposition de ceux de ses enfants qui le desirent ardemment : n'est-ce pas dire qu'en nous en rendant dignes, nous pouvons tout nous promettre de là ?

« Ces raisonnements du divin Maître sont à la portée de l'enfance, et ils seront sentis par elle. Nous nous garde-

Digitized by Google

rons bien d'en détruire l'effet en parlant du Dieu du tonnerre, toujours armé des foudres vengeresses pour frapper ses ennemis et ses contempteurs. Ces idées ne sont pas prises de l'Evangile. Celui-ci nous ordonne d'être parfaits comme notre Père céleste qui fait lever son soleil sur les ingrats comme sur les reconnaissants, sur les méchants comme sur les bons. Ne dirait-on pas qu'on a puisé dans le paganisme cette colère et cette vengeange qui sont les vices de la fragilité et la déshonorent? »

« On nous a dit gravement que, dès que le desir du bonheur joue un rôle dans nos vues et dans notre conduite, l'amour du bien y est compromis et souillé par l'intérêt, si toutefois il entre encore pour quelque chose dans nos résolutions. Nous conviendrons sans difficulté que, pour que nous puissions former quelques prétentions à la vertu, il faut que nous ayons le bien devant les yeux, que nous l'aimions et que nous le voulions, ou bien, en d'autres termes, il faut que la raison sur laquelle la conscience appuie le devoir qu'elle nous prescrit, serve de motif à notre volonté ; mais il ne suit pas de là que nous ne puissions pas avoir le bien même dans la pensée et le cœur, dès que notre intérêt vient aussi mettre un poids dans la balance. Alors il y a un mélange de divers motifs, et l'un n'exclut pas l'autre. Si nous faisons le bien pour notre avantage, nous le faisons aussi pour l'amour de lui-même, et sur l'inspiration de notre conscience, qui nous l'a montré et ordonné.....

« Ce n'est pas connaître l'homme, et ce n'est pas le traiter humainement, que d'exiger de lui qu'il devienne indifférent pour un bien-être qu'il ambitionne au fond de l'ame sans pouvoir y renoncer jamais. Ce n'est pas non plus respecter l'œuvre et la volonté du Créateur, qui a fait la nature humaine comme elle est. D'une pauvre créature qui n'a pas ce qu'il lui faut, vous ne ferez jamais une divinité qui se suffit à

Digitized by Google

elle-même, et qui, ayant tout, ne peut rien desirer dans son propre intérêt. Tout ce que nous pouvons et devons faire, c'est de subordonner dans la concurrence les desirs de l'amour de la jouissance aux exigences du devoir ; et encore, il faut l'ajouter, nous ne pourrions pas aimer le bien s'il ne nous faisait pas plaisir à sa manière.

« Que les instituteurs se gardent donc bien de mettre leur art en opposition avec la nature, et de vouloir conduire leurs élèves où ils ne peuvent pas aller. Ce serait le moyen de les livrer au mal, bien loin de les en préserver. L'orgueilleuse philosophie de l'antiquité s'était avisée de défendre aux hommes toute espèce de retour sur eux-mêmes, sous peine de devenir étrangers à la sagesse et à la vertu : ils devaient même rester debout et sans peur, si l'univers tombait en ruines et si ses débris venaient les frapper. Certes, ce n'est pas sans raison qu'un censeur de l'antiquité lui a adressé ces paroles : « Je crains bien qu'en voulant faire des dieux, vous ne fassiez « que des brutes ? »

« Où est-ce que nous prenons la connaissance du bien et celle du mal ? Pas ailleurs assurément que dans la conscience, qui nous ordonne l'un et qui nous défend l'autre. Or, les ordres de la conscience sont accompagnés d'une sanction irréparable de promesses et de menaces. Elle nous dit : « Fais bien, et tu seras heureux ; tu ne le seras pas si tu fais le mal. » Elle n'est donc pas humaine, cette prétendue philosophie qui mutile l'humanité, en mutilant la conscience, et qui, au surplus, veut corriger l'œuvre du Créateur.

« L'Evangile, qui est devenu et qui restera à jamais la lumière du monde, allie constamment, ainsi que la nature humaine et son auteur, les deux amours dont nous parlons, et il fait servir le plus noble au triomphe de celui que nous partageons avec l'animal. Le cours de langue suit les directions que lui a données le divin Maître, et que l'Apôtre a résumées en ces

Digitized by Google

paroles : « La piété est utile à tout ; et c'est à elle que les « biens de la vie présente, et ceux de la vie future ont été « promis. »

« L'estime de soi est l'un des éléments de la tendance personnelle, et un puissant levier dans la nature humaine, bien que sans but déterminé. Elle nous détourne, en général, de ce que nous estimons petit, faible, bas et vil, et par là même honteux et déshonorant. Cet instinct nous presse, au contraire, de nous élever vers ce qui, à notre avis, nous paraît grand, fort, sublime, précieux, et dès-lors honorable et glorieux. Tout dépend ici de l'opinion que nous nous sommes faite de la grandeur et de la petitesse, de la faiblesse et de la force, de la bassesse et de l'élévation, de la noblesse et de la roture, s'il m'est permis d'exprimer ainsi l'opposé du sens que nous donnons au mot *noblesse*.

« Les opinions, à cet égard, ne nous présentent pas seulement la plus grande et la plus bizarre variété, mais encore la plus frappante opposition. L'éducation doit donc se dépêcher de donner à ce vague instinct la direction convenable, en le mettant en harmonie avec la tendance morale, et tirant parti des importants services qu'il peut et qu'il doit lui rendre.

« Le cours de langue suivra en cela l'exemple du divin Maître. N'est-ce pas en vue de ce besoin de l'estime de soi qu'il a adressé ces paroles à ses compatriotes, pour qui les publicains et les païens étaient l'objet d'un souverain mépris? Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite en aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela d'excellent? Les païens ne le font-ils pas aussi? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Quel sublime but il place ici devant les yeux de ses disciples, afin de leur inspirer la plus noble ambition qui puisse animer le cœur de l'homme et le former au bien »

Digitized by Google

De tels principes, une connaissance si complète des besoins de notre esprit et de notre cœur, n'annoncent-ils pas un instituteur qui a profondément médité sur les conditions essentielles de l'œuvre qu'il veut accomplir? Aussi, ceux même qui n'adopteront pas la méthode du Père Girard, lui sauront gré néanmoins d'avoir tracé d'une manière à la fois si attrayante, si claire, si sage, la marche à suivre pour développer l'intelligence et cultiver le cœur des enfants; car quiconque aime l'enfance, quiconque s'est voué à l'éducation avec le sentiment profond de l'importance et de la sainteté de cette tâche, saura bien profiter de ces sages directions et les adapter en tout ou en partie à d'autres objets d'enseignement que la langue maternelle. C'est ce que l'auteur lui-même a senti, et ce qu'il avoue vers la fin de son ouvrage, lorsqu'il dit : « Cette introduction est devenue une pédagogie en abrégé, où les instituteurs apprendront à connaître les facultés de l'esprit et les tendances du cœur qu'ils auront à cultiver. Ils n'y verront pas seulement le but où ils doivent conduire leurs élèves, mais encore les moyens de les y amener. En tout cela, je n'en ferai pas mystère, mon intention a été de former les instituteurs et les institutrices, afin de les mettre à même de former avec intelligence les enfants qui leur seront confiés. »

Il est vrai que, pour apprécier avec pleine connaissance de cause, la méthode qui est exposée dans cet ouvrage, je veux parler de l'enseignement de la langue maternelle combiné avec le développement de l'intelligence et la culture du cœur, il nous manque deux éléments importants, l'un, c'est le cours lui-même dans tous ses détails; l'autre, c'est l'application réelle de ce cours, sur laquelle nous n'avons que des renseignements incomplets. Cependant il s'est présenté à notre esprit, dans la lecture répétée de cet intéressant volume, plusieurs objections qui nous paraissent assez graves pour compromet-

Digitized by Google

tre le succès d'un semblable enseignement, et pour s'opposer à ce qu'une telle méthode puisse être généralement adoptée.

Nous admettons volontiers, avec le Père Girard, que l'enseignement de la langue maternelle tel qu'il est généralement donné peut et doit subir une réforme radicale, et que l'on a beaucoup trop négligé d'en tirer parti pour le développement de l'intelligence. Nous voulons, comme lui, que les mots dont l'enfant est appelé à se servir lui présentent une idée claire; que les exemples qui doivent éclaircir les régles ou les faire reconnaître, soient à sa portée et toujours propres à exercer son intelligence, à former son jugement ou à régler sa conduite; que son rôle soit plus actif dans l'étude des combinaisons et des associations de mots, dans la construction des propositions et des phrases.

Mais il nous semble que c'est aller trop loin que de faire converger vers le cours de langue toutes les notions qu'on veut rendre familières à l'esprit des enfants : autant leur curiosité sera éveillée, leur intérêt soutenu par un enseignement bien nourri, par des exemples instructifs, par des maximes applicables, autant il est à craindre que leur attention ne soit distraite du but ostensible et prochain de l'enseignement par des explications trop fréquentes sur des sujets étrangers. D'une part, il n'est guère possible de dépasser certaines limites sans se rendre inintelligible à la plupart des enfants; on sait combien ils sont peu capables de suivre un raisonnement de quelque étendue, d'en embrasser d'un coup d'œil les propositions successives, et de saisir leur liaison et leur dépendance. Si, au lieu de se borner à des faits, à des maximes simples, à des vérités claires énoncées dans des phrases courtes de un ou deux membres, on leur présente des périodes de plusieurs membres, déduisant les conséquences d'un principe de morale ou de philosophie, il est bien à craindre qu'ils n'en retirent pas l'instruction que l'on a en vue.

Digitized by Google

Lorsque l'on veut faire marcher de front, dans un enseignement régulier et suivi, deux et même trois branches de connaissances, il est nécessaire que l'une des branches serve de base et dirige la marche de l'instruction. Dans la méthode du Père Girard, c'est l'étude de la langue maternelle qui joue ce rôle important, bien que, dans les vues du maître, l'étude des principes de la religion et de la morale soit l'objet principal de l'enseignement. « J'ai deviné le fond de votre méthode, lui disait un religieux de Gênes, c'est la morale et la religion que vous avez essentiellement en vue, mais vous vous y prenez comme si vous faisiez tout autre chose. C'est le vrai, l'unique moyen de réussir. L'étranger m'avait compris, tandis que des indigènes avaient des yeux et ne voyaient pas. » Sans doute, il faut qu'un maître chrétien ne perde jamais de vue qu'il doit avant tout former le cœur et l'intelligence de ses élèves, saisir toutes les occasions qui s'offrent à lui d'élever leur ame, de leur inspirer le goût du bien, de leur donner le sentiment du beau, le besoin du juste et du vrai ; mais convient-il de se servir trop souvent des mots qui doivent réveiller en nous des idées saintes et respectables pour établir et faire comprendre des règles de grammaire ? Convient-il d'accoutumer l'enfant à énoncer de graves vérités pour découvrir dans la phrase ses divers membres, leur dépendance, leur liaison ? Croit-on que sa piété y gagnera, que ces vérités dont l'énonciation lui sera devenue si familière agiront sur son esprit, et qu'il y cherchera un enseignement salutaire ? Son attention peut-elle ainsi se partager, et quand il est absorbé par la recherche d'un sujet ou d'un régime, s'occupe-t-il de pensées religieuses ou morales ? Ce que je dis à propos de la religion et de la morale, s'applique aussi, mais à un degré moins grave, à toutes les connaissances accessoires qu'on espère rendre familières à l'enfant. Il lui en restera bien toujours quelque chose, mais on ne sau-

Digitized by Google

rait compter que sur une connaissance incomplète, fragmentaire, et qui ne peut dispenser d'un enseignement ultérieur, plus régulier et plus suivi.

L'enseignement religieux dont le Père Girard expose les principes avec tant d'autorité et d'onction, nous a semblé renfermer tout ce qui est essentiel pour le bonheur de l'individu et de la société, et il serait grandement à souhaiter que ces principes fussent généralement répandus dans toutes les classes de la population. Cependant, l'auteur annonce qu'il ne veut point anticiper sur l'instruction religieuse proprement dite. Nous voyons ici un nouvel écueil et un véritable danger, si le maître de langue n'est pas en même temps celui qui doit donner cette instruction religieuse à l'école, ou si du moins elle ne repose pas sur les mêmes bases et ne s'attache pas à développer les conséquences des mêmes principes. De même que le maître de langue suppose l'enseignement de la mère de famille, il faut que l'instructeur religieux suppose l'un et l'autre, au risque de compromettre l'édifice entier ou de couper la plante avant qu'elle ait donné ses fruits. Nous n'ignorons pas toutes les difficultés qui se rattachent à cet important sujet, et nous ne serions pas surpris que ce fût la principale cause qui s'est opposée au maintien de l'école du Père Girard à Fribourg. Malheureusement cette cause subsiste toujours, et elle subsistera encore longtemps dans tous les pays où l'instruction religieuse sera séparée de l'enseignement général.

Quand on se représente que l'enseignement de la langue, tel que l'a conçu le Père Girard, est destiné à des élèves de huit à douze ou treize ans, et même à des enfants qui n'ont pu recevoir dans la demeure paternelle qu'un développement assez borné, on a peine à comprendre qu'il puisse être appliqué de manière à produire les résultats que l'auteur semble s'en promettre. Il avoue que la plus grande partie des enfants n'en parcouraient guères que la moitié dans l'école

Digitized by Google

qu'il dirigeait lui-même, et qu'il faut un degré supérieur d'intelligence pour atteindre au terme. Cela ne saurait avoir un grand inconvénient pour ce qui concerne l'étude de la langue proprement dite : il n'est pas nécessaire que les artisans, les cultivateurs, les bergers se rendent bien compte de la construction d'une période ; mais en est-il de même pour ce qui concerne l'enseignement religieux et moral? Les grandes vérités, les maximes importantes que l'auteur enseigne et développe dans sa dernière partie du cours, ne sont-elles pas essentielles à connaître pour tous, et faut-il renoncer à les posséder parce qu'on n'a pas le temps ou l'intelligence suffisante pour suivre le cours de langue dans son entier ? Bien des moyens se présentent de suppléer à ce déficit ; on peut y pourvoir par des lectures, par des entretiens, par des dictées, etc. Mais alors ne semble-t-il pas que l'utilité qui peut résulter d'associer ces graves objets d'enseignement à la marche entière du cours est fort restreinte, et ne compense peut-être pas le travail que cette méthode exige du maître et des élèves ?

Mais de toutes les objections, la plus grave, celle qui rend à nos yeux très problématique l'application de la méthode imaginée par le respectable Père Girard, c'est qu'elle suppose de la part de celui qui est appelé à la mettre en pratique une réunion de qualités extraordinairement rare. Il faut joindre à une piété aussi profonde qu'éclairée, à une charité vraiment chrétienne, à une douceur soutenue, à une patience à toute épreuve, un tact parfait, un jugement sûr, une aptitude extraordinaire pour saisir les limites qu'on ne doit pas franchir, un savoir varié et beaucoup plus étendu qu'il ne semble d'abord nécessaire. Si le Père Girard n'ajoutait pas à ces éminentes vertus, à ces facultés si rares, une modestie plus rare encore, il n'aurait pas une si grande confiance dans la possibilité de réaliser le plan d'éducation qu'il a conçu, et

Digitized by Google

qu'il était peut-être seul capable d'exécuter. Confier une semblable tâche à un maître qui n'aime pas ses élèves d'un amour vraiment paternel et maternel à la fois, avec une entière abnégation de lui-même ; à un maître qui ne soit pas doué de cette rectitude d'esprit, de ce bon sens, de cette intelligence de ce qui est vraiment à la portée des enfants, et de ce qu'il convient de leur dire et leur cacher, de cette promptitude de coup-d'œil qui s'aperçoit aussitôt que leur attention est fatiguée et que leur esprit ne suit plus les explications, que deviendra l'enseignement ? Comment sera faite la part de chacune des branches dont il se compose ? L'un se perdra dans des explications de mots et de termes, et en choisera qui n'auront aucune utilité directe ni indirecte ; l'autre entrera dans des détails sans fin sur la nature de l'homme, sur les parties de son corps, sur l'origine de la société ; l'autre s'appesantira sur les bases de la morale, sur les motifs de nos actions, et ne s'apercevra pas que ses élèves négligent des devoirs essentiels et d'une application journalière. Rien n'est plus funeste à l'instruction et à l'éducation que d'imposer une méthode, quelque parfaite qu'elle soit, à des maîtres qui ne la comprennent pas, qui n'en voient pas les avantages, qui ne la possèdent pas assez bien pour savoir la modifier suivant les circonstances sans en altérer l'esprit. On n'obtient de la sorte aucun résultat satisfaisant, on perd les avantages de la méthode abandonnée sans acquérir ceux de la méthode adoptée , et au milieu de toutes ces fluctuations, de tous ces tâtonnements, l'esprit des enfants n'a pris aucune bonne habitude, ne s'est nullement rendu compte de la marche qu'on a voulu lui faire suivre, et n'a pas été convenablement occupé au moment le plus favorable pour apprendre ce qu'il a besoin de savoir. Les difficultés et les dangers redoublent lorsqu'il s'agit d'une méthode qui aspire à former le jugement, à cultiver le cœur, à épurer les sentiments, qui, par conséquent, exige que toutes les facultés

Digitized by Google

du maître soient à la fois en jeu, et qui, ne pouvant pas tracer d'avance d'une manière invariable la marche à suivre, ni fixer les limites qu'il ne faut pas franchir, doit s'en rapporter constamment à l'intelligence, à la sagacité, au tact, au bon sens et à la présence d'esprit de l'instituteur.

Mais, dira-t-on, si vous estimez la méthode bonne en elle-même, et propre à produire de bons résultats dans l'éducation de l'enfance, dans son développement intellectuel et sa culture morale, ne conviendrait-il pas de chercher les moyens de former des instituteurs capables de la mettre en œuvre? En la faisant étudier à des jeunes gens intelligents qui se vouent à l'éducation de l'enfance, en la faisant enseigner dans les écoles normales, ne parviendrait-on pas à remplir les conditions nécessaires pour qu'elle prenne vie, et soit peu à peu adoptée? Mais, répondrons-nous d'abord, où trouver le maître capable de la bien faire comprendre, d'en faire bien sentir l'esprit à ces jeunes gens, de leur inspirer surtout ces sentiments de piété, de douceur, de bienveillance, d'obtenir d'eux l'abnégation nécessaire à une semblable tâche? Nous concevons bien les services que peut rendre une école normale pour préparer des maîtres chargés de l'enseignement secondaire ou spécial, nous la croyons dans ce cas utile et précieuse; mais pour l'enseignement primaire, nous estimons les écoles normales plutôt dangereuses qu'utiles, surtout s'il est question d'écoles de village ou de petite ville. L'expérience tentée à cet égard en France et dans le canton de Vaud n'a point donné les résultats qu'on en attendait. Au lieu d'instruire les jeunes maîtres que l'on veut former, de manière à leur faire mieux comprendre l'immensité de ce qu'ils ignorent, on leur donne, sur les branches de connaissances dont ils étudient les éléments, des notions indigestes, exagérées, peu applicables; au lieu de fortifier le bon sens pratique qui pourrait seul rendre leur ministère utile, on éveille imprudemment en

Digitized by Google

eux l'imagination qu'il valait mieux laisser dormir ; mais surtout, ce qui est bien plus fâcheux, au lieu de contracter des habitudes de simplicité, d'économie, au lieu d'envisager la profession qu'ils veulent embrasser comme une vocation sainte, comme une œuvre de dévouement et de désintéressement, les jeunes gens qui fréquentent ces écoles normales sont amenés par un concours de circonstances, par les succès mondains de quelques-uns de leurs condisciples, par le spectacle du luxe et de l'aisance, à la considérer comme une position lucrative, comme un des degrés qu'il faut franchir pour s'élever sur l'échelle sociale, et par conséquent, à s'acquitter impatiemment des devoirs auxquels ils sont astreints, à faire à contre cœur les sacrifices qu'exige leur position. Et cette tendance funeste, qui est une conséquence inévitable de la marche des choses, triomphe des efforts les plus soutenus, de la direction la mieux entendue, des précautions les plus habiles; parce que, en transportant les futurs régents de leur village au milieu d'une ville, en les associant à d'autres jeunes gens élevés autrement qu'eux, on leur fait connaître des besoins qu'ils ignoraient, on leur fait perdre des habitudes qu'il faudrait, au contraire, entretenir et fortifier; parce que l'enseignement qu'on leur donne étant beaucoup plus théorique que pratique, prend un caractère abstrait, entre dans des développements inutiles, aborde des questions dont il vaut mieux ne rien dire que de les traiter superficiellement.

Pour en revenir à l'ouvrage du respectable Père Girard, nous estimons que le bien qu'il peut faire sera plutôt indirect que direct ; nous pensons que, si, en le lisant, les instituteurs se pénètrent de l'esprit qui l'a inspiré, s'ils y puisent ces sentiments élevés de piété, de charité, cet amour de l'enfance, ce besoin de donner à leurs élèves un enseignement clair, bien gradué, de saisir les diverses occasions qui se présentent pour exercer et former leur jugement, cultiver leur intelli-

Digitized by Google

gence, diriger leurs penchants, élever leurs pensées, ils entreront mieux dans les vues de l'auteur, rempliront leur tâche d'une manière bien plus utile, et se la rendront bien plus intéressante, que par un attachement trop scrupuleux à la marche qu'il a tracée, par une attention soutenue à faire cheminer de front l'étude de la langue, celle de la religion et la morale. Mais ce qui est de beaucoup le plus essentiel, c'est de prêcher d'exemple, c'est d'exiger des enfants la pratique des vertus qui conviennent à leur âge, de leur donner des habitudes d'ordre, de décence, de soumission ; car c'est bien moins la connaissance de nos devoirs et de leurs motifs qui nous manque, que la volonté et la force de les pratiquer. Et, pour finir par une dernière critique, la maxime sur laquelle s'appuie le R. Père, que l'*homme agit comme il aime, et qu'il aime comme il pense*, n'est malheureusement pas aussi juste qu'il a l'air de le croire.

L. Vaucher,

Professeur à l'Académie de Genève, ancien principal du Collége.

Digitized by Google

MLLE DE MAGLAND[1].

Le lendemain du jour dont nous venons de rapporter les incidents, Mme de la Rochemarqué fit dire à son fils que, desirant avoir avec lui un instant d'entretien, elle l'attendait dans son oratoire. A la solennité de l'invitation, Raoul pressentit de nouvelles discussions : son regard plein d'anxiété se fixa sur le visage de sa mère, dont l'expression plus froide et plus sèche que jamais, ne révélait rien de son ame. — Je viens de demander à Dieu, dit-elle, en se levant du prie-dieu où elle était encore agenouillée, d'écarter de vous les malheurs que vous avez mérités par votre désobéissance aux volontés de votre mère, puisqu'il m'a refusé de vous donner l'entendement et de vous retirer de la voie de perdition où vous êtes entré. Mon cœur est plein d'amertume quand je songe au triste sort qui vous attend ; moi, qui croyais avoir si bien préparé votre bonheur en vous donnant une éducation sage et religieuse, j'ai dû me résigner à voir tous mes projets renversés par une femme pour laquelle manquer à ses devoirs envers Dieu et envers la société n'est qu'un jeu ! une fille qui, depuis sa première communion, n'est

(1) Voir les livraisons 126-127-128, tom. XXI, p. 513 ; tom. XXII, p. 55 et 144.

Digitized by Google

entrée dans les églises que pour voir des statues et des tableaux ! Elle détruira vos croyances comme elle a détruit votre respect aux volontés de votre mère. Chacun de nous a son sillon à tracer dans le vaste champ des misères humaines, mais je ne croyais pas avoir mérité que le mien fût si rude ; sans doute, la Providence a voulu me châtier dans la vanité que j'avais mise en vous ; que sa sainte volonté soit faite ; elle me tiendra compte un jour du bon grain que j'ai semé parmi l'ivraie. — Raoul, qui savait par expérience combien il était inutile d'essayer de combattre les idées de sa mère, gardait le silence. — Vous savez, reprit-elle, quelle fut ma douleur et quel fut mon sacrifice quand il me fallut céder à vos desirs insensés ; vous comprendrez que j'aurai le courage de m'en imposer aujourd'hui un second. Ma conscience me défendant de sanctionner par ma présence votre union avec Mlle de Magland, je vais retourner en Bretagne. Cette résolution n'est pas récente, elle n'a été dictée ni par la colère ni par le caprice ; longtemps combattue, elle est depuis longtemps arrêtée, et les retards que j'ai mis à vous en faire part témoignent assez de la lutte que j'ai dû soutenir avant de me décider à manifester si hautement la douleur que me cause votre mariage. Puis, commençant contre Marie une amère récapitulation de tous ses anciens griefs qui s'étaient augmentés de tout ce que la pauvre enfant avait fait ou dit la veille, elle finit en déclarant à son fils qu'il eût à s'abstenir de prières et de supplications, sa résolution de partir aussitôt les beaux jours venus, étant inébranlable. — Je vais encore, ajouta-t-elle, vous faire part d'un évènement qui vous donnera peut-être matière à réflexion. Il m'est revenu, d'une manière certaine, qu'à l'exemple des nobles de ce temps, M. de Magland a voulu essayer de gagner de l'argent, et qu'il a gravement compromis sa fortune dans des spéculations hasardeuses ; il dépense en ce moment tout ce qui lui reste aux indécentes futilités de l'appartement qu'il destine à votre femme, lequel, soit dit en passant, serait peut-être convenable pour une demoiselle de l'Opéra, mais où jamais une fille honnête de mon temps ne se fût décidée à mettre les pieds. Vous pouvez donc être assuré d'avance que vous épouserez une fille sans dot. — Ma mère, répondit Raoul, si j'ai pu trouver dans mon amour pour Marie la

Digitized by Google

force de résister à vos volontés, le malheur arrivé à son père ne saurait rien changer à ma détermination ; je suis bien plus affligé de vous déplaire que de la perte de la fortune de M. de Magland.

Raoul aimait trop sa mère pour ne pas éprouver un vif chagrin de la voir s'éloigner au moment où sa présence lui aurait été si douce, mais c'était surtout pour Marie qu'il s'en affligeait. — Combien elle sera désolée de se sentir la cause de l'absence de ma mère dans cet instant solennel ! disait-il à Auguste.—Quelle nécessité de lui avouer les motifs qui engagent ta mère à agir ainsi ? tu dois, au contraire, les lui cacher avec soin, et tu as pour cela le choix des mensonges : des affaires, des parents mourants, que sais-je, moi ; tout, hors la vérité. Ta conscience se refuse-t-elle à commettre ce péché-là ? Qu'à cela ne tienne, j'en charge la mienne ; je vais au Genêt, j'annonce qu'une lettre est venue apporter la nouvelle de la maladie grave d'un parent, n'importe lequel (tous les Bretons nobles ne sont-ils pas parents), qui rappelle ta mère en Bretagne. On se récrie, on est fâché, désolé, et, au bout du compte, tout le monde est satisfait.

Ainsi qu'Auguste l'avait prévu, l'annonce du départ de Mme de la Rochemarqué fit peu de sensation au Genêt, et personne ne parut se douter du motif qui l'avait décide.

Un mois ou deux après, Raoul écrivait la lettre suivante à M. O'Kennelly :

Mon cher Edouard,

« Lorsque je vous fis part de la soudaine résolution de ma mère de se retirer en Bretagne, afin de ne point assister à mon mariage, je dus vous dire aussi qu'elle m'apprit que M. de Magland était à peu près ruiné ; n'ayant rien vu ni rien entendu depuis qui ait pu confirmer ce fait, j'avais presque oublié tout cela, quand une lettre, dont l'auteur a voulu rester inconnu, mais qui paraît, du reste, fort au courant des affaires de M. de Magland, est venu me le rappeler. Vous verrez, par cette lettre, dont je vous envoie une copie, que le père de Marie a risqué et perdu presque toute sa fortune dans une entreprise de desséchement de marais situés dans le voisinage de la ville que vous habitez. Il vous sera donc facile d'obtenir à ce

Digitized by Google

sujet des informations précises, et je viens vous prier, non seulement de ne rien négliger pour les obtenir, mais encore de me les transmettre au plutôt. En toute autre circonstance, je n'attacherais aucune importance à un avis anonyme, mais il suit de si près celui que m'a donné ma mère sur le même sujet, et précise les choses avec tant de détails, qui ont tous l'apparence de la vérité, que je suis presque forcé d'y croire. D'un autre côté, je m'aperçois que M. de Magland desirerait retarder mon mariage jusqu'à ce que les travaux qu'il fait exécuter au Genêt soient terminés, et je veux, au contraire, en hâter l'époque de tout mon pouvoir, de manière à ce qu'il soit conclu avant que la ruine de M. de Magland soit tout à fait officielle ; lorsque j'aurai acquis le droit de m'immiscer à ses affaires, peut-être sera-t-il possible de les arranger sans bruit. Je desirerais vivement épargner à Marie la connaissance de tout ceci, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour y arriver. Soyez assez bon pour ne point informer Mme O'Kennely du contenu de ma lettre ; dans son amitié pour Marie, elle croirait peut-être devoir la prévenir du coup qui la menace, et s'il faut absolument qu'elle en soit instruite, je préfère qu'elle le soit par moi.

« Adieu, mon cher Edouard, je compte sur vous. »

Raoul, plus tranquille après avoir écrit cette lettre, et décidé à presser son mariage, résolut d'avoir un entretien avec Marie avant de s'adresser à M. de Magland ; déjà la douce influence du printemps se faisait sentir ; de frais parfums s'élevaient de la terre ; les haies, les arbres commençaient à fleurir ; la renoncule des prés et le myosotis s'épanouissaient au bord des ruisseaux, et Marie avait recommencé ses longues excursions à travers les bois et les champs. Ce fut au retour d'une de ces courses que Raoul l'attendit un jour à l'entrée du parc. — Combien je suis heureux de vous rencontrer seule, Marie ! depuis bien des jours j'en cherche en vain l'occasion ; j'ai à vous entretenir de choses importantes à notre bonheur mutuel ; ici nous pourrons causer sans être interrompus. — Le sentier qu'ils suivaient conduisait à un pavillon rustique, à perron de bois, comme un chalet, qui se cachait dans un massif de marronniers et de tilleuls où les oiseaux gazouillaient en bâtissant leurs nids ; quel-

Digitized by Google

ques pas les séparaient seulement de la chaumière dont la porte entr'ouverte semblait les engager à profiter de la sécurité que leur offrait cet asile. Raoul, sur le seuil, attendait Marie, mais elle s'arrêta brusquement. Cent fois elle s'était trouvée seule avec Raoul, mais toujours dans des lieux accessibles à tous les regards ; à l'aspect de cette retraite, l'air de mystère que prenait sa rencontre avec Raoul, lui causa un sentiment de malaise. Sans doute, il est des natures peu délicates, hardies, qui souriront de pitié à ce puéril embarras, en songeant à la manière dont Marie avait été élevée ; mais si elle ignorait ces enseignements de décence hypocrite qui, pour les femmes, s'appellent l'éducation, les règles de convention et de tradition où leur langage et leurs actions sont notées selon chaque circonstance, elle avait reçu du ciel une inflexibilité de conscience que rien n'avait faussée ; tout ce qu'elle pensait, disait ou faisait était à elle ; on ne lui avait pas appris la modestie, mais sa vertu était d'instinct, et la réserve la plus étudiée l'eût entourée de moins de respect que le laisser-aller de ses manières. C'était cette pudeur innée, trésor de délicatesse et de grace, dont l'amour seul peut soupçonner ou deviner tous les mystères, qui retint Marie sur le seuil du chalet. Sans doute Raoul la comprit instinctivement, car il revint s'asseoir sous un vieux saule déjà couvert de feuilles, au pied duquel s'étendait un banc moussu ; Marie prit place auprès de lui. — J'ai voulu, ma bien-aimée, dit Raoul, vous faire part d'un desir dont j'aurais hésité à entretenir votre père avant vous. Engagé par ses promesses, il doit confirmer le nom de fils qu'il m'a donné souvent, à une époque qui me semble bien éloignée encore ; me permettez-vous d'essayer d'obtenir de lui qu'il avance cet instant si ardemment souhaité ? — Marie garda le silence. A l'amour d'une femme il suffit de voir l'objet aimé, de l'entendre, de respirer le même air que lui, d'emporter, en le quittant, le souvenir d'un regard ou d'un serrement de main ; et quelque profond et vrai que soit cet amour, il redoute toujours un instant solennel, si desiré qu'il soit, et ne change qu'en tremblant l'espérance contre le bonheur. Marie n'était pas préparée à la demande de Raoul, elle hésitait, les paroles manquaient à sa pensée. Raoul, alarmé, le regard voilé de tristesse, prit sa main dans les siennes. Il y a, pour de

Digitized by Google

certaines organisations, dans le contact d'une main amie, quelque chose de si puissamment électrique, qu'aucune parole ne peut en égaler la magique séduction ; Marie était une de ces natures qui vivent trop par le cœur pour ne pas ressentir dans toute sa puissance cette mise en rapport, si chastement et si voluptueusement magnétique. Elle était complétement sous le charme de cette émotion, lorsque, levant lentement la tête elle rencontra le regard de Raoul. Alors, avec cet accent profond et musical qu'une voix de femme ne sait donner qu'à un nom entre tous, elle dit : Raoul, allons trouver mon père!

Ils cheminaient à pas lents, inégaux, dans ce muet ravissement qui n'a pas de nom dans les langues humaines, car la parole, si habile à exprimer la douleur, est presque impuissante à traduire le bonheur ou la joie. Ils savouraient à plein cœur cette jouissance profonde de deux ames qui écoutent le silence où elles s'entendent aimer. Ce fut pour eux une de ces heures sans nom, où le cœur, trop ému pour parler, trop agité pour se taire, ne calme ses battements qu'en écoutant un autre cœur. Il semble alors que toute la nature sympathise avec nos sensations. Les champs n'ont pas une fleur, les ruisseaux pas un murmure, le jour n'a pas un rayon, la nuit pas une étoile, les airs pas un son qui ne soient l'écho d'un sentiment. Tout réfléchit l'amour, et l'amour réfléchit tout ; et quand une main tremblante presse une main chérie, quand, pour mieux jouir de tant de bonheur, les yeux éblouis se ferment comme une fleur qui recueille son parfum, quand tous les rêves du cœur, toutes les visions de l'ame se sont matérialisés ainsi un instant, c'est alors qu'il faudrait mourir !

Ils parcoururent lentement le bois et le parc; lorsqu'ils furent près du château, d'un commun accord, et sans qu'un seul mot eût indiqué leur pensée, ils se dirent adieu. Tous deux éprouvaient le besoin de se recueillir dans leur bonheur. — Adieu-Marie, dit Raoul ; cette soirée est pour moi une fleur tombée du ciel dont le parfum sera éternel.

Ce ne fut pas sans peine que M. de Magland se rendit aux desirs de Raoul; en vain il multiplia les prétextes, il dut céder à ses instances réitérées et consentir à voir célébrer le mariage de sa fille à une

Digitized by Google

époque plus rapprochée qu'il n'avait été décidé d'abord. Un mois fut le dernier terme imposé à l'impatience de Raoul.

Depuis longtemps des ouvriers de toute sorte avaient envahi l'aile du château que M. de Magland destinait aux futurs époux, et travaillaient sans relâche sous l'inspection d'Auguste, qui s'était constitué directeur en chef de leurs travaux. Tour-à-tour architecte et décorateur, il devinait et interprétait à merveilles les desirs de Marie, qui avait fait elle-même le plan de sa nouvelle demeure. Avec cet à-propos et ce goût qui n'abandonnent jamais un artiste, Auguste s'était emparé de tout ce qu'il avait trouvé à sa convenance ; ainsi les magnifiques boiseries sculptées enlevées à la chapelle, quand on la convertit en bibliothèque, étaient venues revêtir les murs de la pièce destinée à devenir l'atelier de Raoul. Cette pièce se trouvait entre la chambre à coucher et la bibliothèque à laquelle elle communiquait par une ancienne tribune dans laquelle Auguste ouvrit une porte en ogive avec ses étroits ventaux sculptés ; une porte pareille s'ouvrait à l'autre extrémité de la bibliothèque et donnait sur les jardins. La tourelle dans laquelle était la bibliothèque, formait l'angle de l'édifice et s'avançait en saillie entre la façade du midi et celle du couchant, où étaient situés les nouveaux appartements. Cette disposition architecturale qu'on retrouve en Angleterre dans presque toutes les constructions du temps de la reine Elisabeth, a été fréquemment imitée en Allemagne et en Suisse.

Quand M. de Blossac apprit par Raoul que le moment de son mariage était rapproché, les travaux s'activèrent de plus belle. Auguste se multipliant pour les surveiller tous ne quittait plus le Genêt de la journée. — Il échappait aux remercîments en assurant que jamais il n'avait été si heureux, que depuis qu'il pouvait détruire, construire et tout bouleverser à son gré. — Il y a plus d'égoïsme que vous ne pensez dans tout ceci, disait-il, avec cette pointe de laisser-aller d'atelier qui ne le quittait jamais, vous ne voyez pas que je me ménage une chambre au dessus de l'atelier de Raoul, qui sera aussi le mien ? Aussitôt que je vous aurai vus installés dans votre joli nid, disait-il à Marie, j'irai rejoindre Rouvray, qui va venir m'attendre à Lyon pour aller en Italie, et à mon retour je viens m'établir ici jusqu'à ce que vous me chassiez ; en attendant laissez-moi achever mon

Digitized by Google

œuvre. A propos, on m'a parlé d'un bahut magnifique qu'on a vu chez un paysan à dix kilomètres d'ici. Je le veux pour l'atelier de Raoul, voulez-vous que nous allions le voir demain? — Nous irons tous, dit M. de Malvignane, nous partirons après le déjeûner, et à notre retour nous trouverons le dîner servi au bord du lac dans le bois de la Batie. Le lendemain, de bonne heure, Auguste, après avoir jeté un coup-d'œil satisfait sur le choix des provisions, réunissait tout un arsenal pour la chasse et la pêche, sans oublier ses crayons et son album. On se mit en marche gaiment. Beppo ouvrait le cortége en faisant retentir l'air de ses joyeux aboiements. M. de Malvignane, avec la grace de ces excellents vieillards, qui, jusqu'à la fin, sympathisent avec ce jeune âge qu'ils regrettent, mais qu'ils aiment à retrouver dans les autres, dans un négligé extrêmement soigné qui, de son temps, se désignait ainsi : « être en chenille », marchait d'un pas très assuré encore à côté d'Alix, qui avait réussi à se composer une toilette qui pouvait passer pour le chef-d'œuvre de ce mauvais goût particulier aux femmes riches qui ne savent pas être simples. Le temps était beau, presque chaud. Les rayons du soleil vifs et brillants perçaient les clairières, et jetaient çà et là des masses de lumière dans les profondeurs des taillis. Sur les revers des collines, et au fond des vallées des troupeaux en groupes pittoresques paissaient en agitant leurs sonnettes. La promenade fut délicieuse. On traversa plusieurs de ces charmants villages, dont la physionomie tranquille et heureuse, est particulière à la Suisse. Les cours, où tout est propre et rangé, sont ombragées d'arbres fruitiers ; les animaux sont brillants de propreté et les enfants regorgent de santé. — Je me rappelle, dit Auguste, qu'à mon premier voyage en Suisse, fait à petites journées avec quelques amis, nous nous décidions à nous arrêter ou à continuer notre route selon la religion du village que nous rencontrions au coucher du soleil. Si de loin nous apercevions des maisons aux murs blancs s'élevant au milieu d'un groupe d'arbres fleuris, entourées de haies couvertes du linge des lessives, nous étions sûrs d'aborder chez des protestants. Si le hameau était enfoui entre des mares à canards, et des tas de fumier, avec des vieux chapeaux remplaçant les vitres cassées et des loques traînant dans tous les coins, nous entrions avec componction en

Digitized by Google

pays catholique. — Le tour bouffon de cette remarque, vraie dans le fond, attira le rire sur toutes les lèvres, excepté sur celles d'Alix, qui allait essayer de riposter quand on aperçut la petite ferme, but de la promenade ; tout y respirait l'ordre et la propreté. La cour était tout entière ombragée d'un vaste tilleul, dont les branches courbées descendaient presque jusqu'à terre ; trois ou quatre marches entre lesquelles croissaient des violettes, conduisaient dans la pièce qui, en Suisse, sert de cuisine et de salle à manger, et tient lieu de salon. On caressa les beaux enfants de la fermière, qui offrit du lait à Marie et à Alix, pendant que les hommes concluaient le marché du bahut qui fut trouvé magnifique.

Au retour, on trouva le dîner servi sur une roche qui, semblable à la table du roi Arthus, s'étendait au bord du lac, à l'entrée du bois de la Bâtie ; la terre était tapissée tout à l'entour de plantes des montagnes qui mêlaient leurs frêles senteurs au souffle frais du lac. Çà et là s'élevaient d'épais buissons entre les chênes et les pins. Ce coin de terre caché dans une échancrure du rivage n'était fréquenté que par des pâtres qui y menaient leurs troupeaux. On s'établit sous les arbres, et la plus franche gaîté présida à ce repas champêtre. Après le dîner, on lança les filets qui furent laissés à la garde de M. de Magland et de son oncle, et le fusil à la main, Marie et Auguste se mirent à parcourir le bois. A chaque détonation, Alix jetait un cri de frayeur et venait se réfugier près de Raoul, qui dessinait les ruines d'une chaumière couverte par les plantes qui avaient pris racine sur ses vieux murs, et par les rameaux d'un rosier multiflore, dont les capricieuses guirlandes retombaient autour de l'unique fenêtre à laquelle pendait un volet délabré. — M. Baudéant, dit Alix qui s'ennuyait, est-ce que nous allons rester encore bien longtemps ici ? Il me semble que le temps se gâte. — Laissez-moi finir mon croquis, je vous en prie, répondit Raoul, qui, absorbé par son travail, ne remarquait pas d'épais nuages couleur de soufre s'amoncelant du côté du couchant. — Mais c'est que mon chapeau et ma robe seront abîmés s'il pleut, insista Alix avec assez d'humeur, en voyant que Raoul ne bougeait pas. — A cet instant, arrivaient M. de Magland et son oncle, qui rappelaient Auguste et Marie. — Il n'y a pas un instant à perdre, dirent-

Digitized by Google

ils, il faut partir. — Marie, sans s'alarmer de l'orage qui se préparait, riait des frayeurs de sa cousine, qui refusait de se mettre en route et voulait se réfugier dans la chaumière, dont le toit défoncé n'offrait pas même un abri contre la pluie. Raoul s'efforçait, sans réussir, de calmer ses craintes ; elle n'en continuait pas moins ses lamentations. — Ah çà ! dit Auguste à Marie, croyant n'être entendu que d'elle, qu'à donc votre cousine ? je l'ai vue vingt fois exposée au mauvais temps comme aujourd'hui ; mais jamais je ne lui ait tant vu faire de minauderies. — Et moi, dit Marie du même ton, jamais je n'ai vu Raoul avoir pour elle tant d'indulgence. — Il n'est pourtant pas sa dupe, allez, répondit Auguste. En ce moment, il rencontra le regard d'Alix, dont l'expression lui prouva qu'Alix avait tout entendu. Il put y voir un desir de vengeance sans renoncer à celui de la séduction. C'était à la fois menace et caresse, faiblesse et malice, tourterelle et serpent.

Le temps devenait de plus en plus menaçant ; le vent fraîchissait. Après avoir grondé à grand bruit dans les montagnes, il descendait dans les vallées et chassait de lourds nuages gris qui laissaient échapper de larges gouttes de pluie. Les arbres courbés jusqu'à terre faisaient entendre de sourds mugissements auxquels se mêlaient les cris aigus des grêbes cherchant un abri dans les rochers. On avait à peine fait cent pas hors du bois, que l'orage éclata avec une épouvantable violence. Tous se mirent à courir : tout-à-coup Marie s'arrêta : et Alix, dit-elle ? On s'aperçut alors qu'elle ne les avait pas suivis.—Elle y tenait, dit Auguste, elle sera allée s'abriter dans la masure de là-bas. — Raoul offrit de retourner sur ses pas pour la chercher, pendant qu'on retournerait au Genêt. Il redescendit aussitôt dans le bois, et l'on entendit longtemps sa voix à travers le bruit du vent qui appelait Alix. Quand on arriva au château, les chemins étaient devenus des torrents. On s'empressa d'envoyer une voiture au devant de Raoul et d'Alix, mais plus de deux heures se passèrent sans qu'on la vît revenir, et quand enfin elle arriva, elle était vide ; on conçut alors de sérieuses craintes. On envoya des domestiques sur toutes les routes et tous revinrent sans rien rencontrer.— La soirée était fort avancée et tout le monde était dans les plus vives inquiétudes, lorsque la femme-de-chambre d'Alix entra annoncer

Digitized by Google

que sa maîtresse venait d'arriver, et que fort indisposée, elle s'était mise au lit en défendant qu'on entrât chez elle.—Mais M. de la Rochemarqué n'est-il donc pas revenu avec elle, s'informa Marie. Je crois bien qu'il l'a accompagnée, mais je ne l'ai pas vu, répondit la camériste. — Raoul, dont la toilette doit être fort pittoresque dans ce moment, dit Auguste, sera retourné tout droit à Hauterive, sans penser que je l'attendais ici. — Mais pourquoi par un temps pareil ne pas prendre une voiture ici, dit Marie? — Je vais, si vous me le permettez, dit Auguste, profiter de celle qui vient de revenir pour aller le rejoindre, et demain matin je vous apporterai de ses nouvelles, en venant faire poser les tableaux de votre chambre.

Le lendemain, Auguste vint de bonne heure; Marie l'attendait. — Mon père est malade des suites de notre course d'hier, dit-elle, il n'a pu quitter son lit. — C'est comme Raoul, dit Auguste, il m'a fait dire par son valet-de-chambre qu'il garderait l'appartement, ce qui m'aurait inquiété, si je n'avais rencontré sur l'escalier le succulent déjeûner qu'on lui montait; je peux donc complètement vous rassurer de ce côté-là. Ne venez-vous pas assister à l'arrangement de vos tableaux, on vous attend. — Faites comme vous l'entendrez, dit Marie, je retourne auprès de mon père.

En arrivant dans le cabinet de Raoul, Auguste s'arrêta devant des traces de boue que des empreintes de pas avaient laissées sur le parquet luisant. Elles venaient du côté de la bibliothèque, et se dirigeaient vers la chambre à coucher. Il les suivit. C'est singulier, pensa-t-il, il y a ici une odeur de musc; on dirait qu'Alix a passé par là; elle qui a poussé la bégueulerie au point de se fâcher, quand je lui ai offert de visiter l'appartement de Raoul, avec nous, elle y sera venue seule. — En disant ces mots, il entra dans la chambre à coucher, vrai chef-d'œuvre de recherches de bon goût, dans lequel il s'admirait de toute sa bonne foi et de tout son amour-propre d'artiste. De merveilleuses bordures sculptées et dorées encadraient de magnifiques tentures des Gobelins; un superbe brocard à double reflet, or et rouge, jaune et verd, foisonnait en larges plis aux fenêtres, et autour du lit. Une table d'ébène sculptée, valant son poids d'or, et un de ces rarissimes secrétaires venus de Florence, incrustés d'ivoire, aux cent tiroirs, aux innombrables secrets, avec deux beaux

Digitized by Google

cabinets de Boule, complétaient l'ammeublement de cette pièce aussi riche qu'élégante. Un tapis de la Savonnerie, encore roulé, devait en couvrir le parquet qui, comme celui de la pièce précédente, offrait de nombreuses souillures de boue. Auguste, d'un air soucieux, continua ses investigations autour de l'appartement. Il ramassa dans un coin un mouchoir de batiste qu'il sentit et mit dans sa poche ; puis, fermant soigneusement toutes les portes, il se mit lui-même en devoir de faire disparaître les traces de la visite mystérieuse qu'avait reçue l'appartement de Raoul.

L'indisposition de M. de Magland augmenta le jour suivant ; on envoya en toute hâte, à Genève, chercher le médecin de la famille. En proie à la plus vive inquiétude, Marie ne quittait pas l'appartement de son père ; le soir, elle s'étonna de n'avoir pas vu Raoul. Auguste, qui n'avait pas voulu quitter le Genêt depuis la veille, le croyait encore indisposé. — J'irai demain à Hauterive, dit-il à Marie, car il est bien entendu que je ne bouge pas d'ici avant l'arrivée du médecin. Le lendemain, le médecin déclara que la maladie de M. de Magland, déjà fort sérieuse, était aggravée par l'effet de chagrins ou de peines morales ; il recommanda d'éviter toute émotion, car il était dans une crise qui pouvait être fatale ou salutaire ; le lendemain, il pourrait prononcer à coup sûr. Marie passa la nuit auprès de son père, livrée à de mortelles angoisses. Des rêves frénétiques agitaient le malade, sans repos ni trêve ; des cris tantôt plaintifs, tantôt furieux venaient briser sa poitrine haletante ; d'autres fois il appelait Marie avec amour, avec supplication, puis il la repoussait avec horreur. A ces tortures de l'insomnie, à ces subits transports de fièvre succédait la morne pâleur d'un front glacé et humide. Tous ces efforts d'une lutte affreuse glacaient Marie de terreur, ou la jetaient dans le plus profond désespoir. Auguste ne quitta pas d'un instant le chevet du malade, se multipliant, l'entourant de ses soins ingénieux, et prodiguant des consolations à Marie. La nuit se passa ainsi dans d'affreuses craintes. La journée du lendemain fut plus calme, et laissa à Marie la liberté de s'étonner de l'absence de Raoul dans un semblable moment. Elle l'attendit tout le jour. L'heure où elle pouvait raisonnablement espérer de le voir, arriva et s'écoula sans l'amener. Il y

Digitized by Google

eut alors dans son attente déçue un contre-coup qui la blessa au cœur. Vainement, le front appuyé à la fenêtre, interrogeait-elle du regard le détour connu de l'avenue où rien ne paraissait. Puis, quand la marche du soleil décrut dans le ciel comme l'espérance dans son cœur, cette attente, vivace comme son amour, se reporta au lendemain, changeant l'espoir d'aujourd'hui en certitude pour le lendemain.

Le lendemain, Auguste alla à Hauterive, et ramena Raoul pâle et amaigri. A sa vue, Marie lui tendit les mains et fondit en larmes. Elle le conduisit auprès de son père. Quelle triste scène présentait alors la chambre de M. de Magland ! La lampe, voilée par un épais chapiteau, laissait dans l'ombre la tête affaiblie du malade, et éclairait vaguement la figure désolée de M. de Malvignane : l'expression de la douleur est si navrante, chez les vieillards ! M. de Magland murmurait de temps en temps des mots inarticulés, quelquefois, on distinguait celui-ci : ma fille ! Alors, Marie s'approchait, prenant ses mains dans les siennes, et il la regardait avec un triste sourire qui rappelait les pâles rayons du soleil, passant à travers les nuages d'un ciel d'hiver. Quelquefois, quand le mal diminuait d'intensité, il parlait de riants projets pour l'avenir, comme font tous les malades, et bien souvent, hélas ! les mourants. Sur le soir, sa respiration s'embarrassa de plus en plus. Il appela Raoul, et mit la main de sa fille dans les siennes. Cette action eut quelque chose de si profondément touchant et de si triste, que les sanglots éclatèrent de toute part. — Je mourrai tranquille, Raoul, vous êtes chargé du bonheur de Marie, dit-il, en souriant tristement. Ce furent les derniers mots qu'il prononça. Une légère convulsion altéra ses traits, il expira, une de ses mains dans celles de sa fille.

Lettre d'Auguste de Blossac a Charles de Rouvray.

Pars, Charles, ne m'attends pas , je reste à Hauterive. Tout le monde est ici dans la désolation la plus profonde, M. de Magland est mort, après quelques jours, d'une maladie qui semblait peu sérieuse. Marie est dans un état à faire pitié. Son pauvre vieil oncle pleure avec elle et ne la quitte pas d'un instant. Alix n'est plus ici :

Digitized by Google

à peine les honneurs funèbres étaient-ils rendus à M. de Magland, qu'elle a quitté le Genêt, et s'est retirée dans une maison religieuse du pays de Gex. Sa douleur qui s'est d'abord manifestée avec éclat, ne lui a point fait oublier le chapitre de ses intérêts, car les scellés sont déjà posés partout. Il paraîtrait, d'après ce que m'ont dit les gens de loi, que M. de Magland était un de ces riches mal aisés, dont le train de maison et les habitudes de tous les jours, vont au delà de leurs revenus : pour les augmenter, il avait mis la presque totalité de sa fortune dans ces spéculations chanceuses, avec lesquelles les intrigants habiles tentent ceux qui se trouvent dans cette triste situation. Il avait appris, peu de temps avant sa mort, que celui qui possédait sa confiance en avait non seulement abusé, pour le ruiner, mais que sa signature, ayant servi à tromper des gens crédules et de bonne foi, l'honneur de son nom se trouvait gravement compromis, si à l'instant une somme considérable n'apaisait une plainte qu'ils étaient prêts à porter contre lui. La dot de sa fille était sa seule ressource, le reste de ses biens suffisant à peine à couvrir la fortune de sa nièce ; il fut bientôt décidé, la dot fut donnée. Il est probable que ce coup imprévu a accéléré l'instant de sa mort. Marie ignore encore tous ces détails, elle ne quitte pas son appartement ; je n'ai point encore osé m'y présenter. Raoul reste enfermé chez lui ; depuis quelques temps, son humeur est sombre et bizarre ; il est triste, presque boudeur, et sûrement, il me fuit, car il m'a été impossible de le rencontrer seul, depuis plus de quinze jours. Heureusement, on attend la famille O'Kennely, ce sera une grande consolation pour Marie. Je vais rester ici tout le temps que je pourrai être utile à ce bon M. de Malvignane, dans le dédale d'ennuyeuses affaires où il va être plongé. Quand tu reviendras d'Italie, j'irai te rejoindre à Paris. Le mariage de Raoul est maintenant retardé jusqu'à la fin du deuil de Marie, j'aurai tout le temps de revenir ici.

Adieu, tout à toi.

(La suite au prochain numéro).

Digitized by Google

DICTIONNAIRE DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES, SOUS LA DIRECTION DE M. FRANCK, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La troisième livraison du *Dictionnaire des Sciences philosophiques* vient de paraître. On peut, dès à présent, apprécier l'esprit et l'utilité de cette importante publication. Le Dictionnaire des Sciences philosophiques est rédigé sous la direction de M. Franck, par une société de professeurs de philosophie que réunissent des principes communs et une même manière d'envisager la philosophie. Dans le choix des articles, chacun a choisi les sujets dont il avait fait antérieurement une étude plus spéciale; de telle sorte que la philosophie et l'histoire de la philosophie y sont traités d'une manière savante et approfondie. Ce dictionnaire s'annonce comme devant être un des résultats les plus remarquables du mouvement imprimé en France depuis vingt ans aux études philosophiques. L'esprit qui l'anime est un esprit nationaliste et libéral. L'indépendance et la souveraineté de la raison en sont le principe fondamental. Les témérités y sont évitées ainsi que les lâches concessions; la fermeté et l'indépendance y sont alliées avec la sagesse et la mesure. On y justifie toutes les grandes vérités, sans lesquelles il n'y a pour l'homme ni dignité, ni religion, ni morale; ou y condamne tout ce qui n'est pas en harmonie avec l'éternel sens commun du genre humain. La philosophie éclectique ne pouvait pas présenter un résumé plus fidèle de son esprit, de la méthode et de ses doctrines, ni faire une réponse plus concluante et meilleure à ses adversaires de toute nature.

Cet esprit d'indépendance et de modération apparaît surtout dans les articles de M. Franck, et dans la remarquable préface qu'il a placée à la tête de l'ouvrage. Avec élévation et fermeté, il y établit les motifs, il détermine l'esprit et le but de l'entreprise, il répond victorieusement à toutes les objections et

Digitized by Google

à toutes les attaques dont le rationalisme, c'est-à-dire la philosophie, est l'objet. Ce même esprit est encore remarquable dans les articles devoir, droit, état, de la troisième livraison, qui sont tous de M. Franck. L'article sur l'état nous a surtout frappés en raison de son importance et de la netteté et de la force avec laquelle sont résolues toutes les questions qui s'y rattachent. Il montre d'abord que l'état, c'est-à-dire la société civile, ne repose ni sur la force, ni sur une convention, mais sur un principe supérieur, qui est la justice, comprenant, à la fois, tous les droits et les devoirs. Fondé sur la notion de justice, l'état, de même que cette notion, se suffit à lui-même et n'a besoin d'aucune consécration étrangère et supérieure. En conséquence, il n'est pas dans la dépendance du pouvoir spirituel, et d'une religion quelconque, au contraire, il les surveille toutes et les approuve toutes, à cette condition qu'elles n'enseignent rien qui ne soit conforme à son but et à son principe, c'est-à-dire à l'idée de la justice et de la morale universelle dont il est l'expression. Il ne peut même adopter une religion, à l'exclusion de toutes les autres, sans violer un des droits les plus sacrés dont il est le tuteur, à savoir la liberté de conscience, car s'il y a une religion de l'état, il s'ensuit logiquement, que quiconque ne fait pas partie de cette religion, ne fait pas partie de l'état, et que quiconque enfreint ses préceptes, enfreint aussi la loi de l'état.

Suivant les conséquences du principe fondamental sur lequel l'état repose, M. Franck montre que sa tâche n'est pas seulement la répression du mal, mais la production du bien. De là, pour lui en particulier, non seulement le droit, mais le devoir impérieux de surveiller et de diriger l'éducation publique, et de distribuer à chacune des classes de la société, selon ses occupations et ses besoins, la nourriture de l'intelligence. Par la même raison, l'état ne devra pas, dans l'industrie, se borner au *laissez-faire*, au *laissez-passer*, il devra chercher à subvenir à tous les besoins, à faire une place à toutes les aptitudes, à tous les genres d'activité, et, comme la divine Providence, venir en aide à l'individu sans porter atteinte à son libre arbitre. Arrivant ensuite à la question de la légitimité du pouvoir dans l'état, M. Franck montre que le pouvoir est institué dans l'intérêt de la société, qu'il tient de la société tous ses droits et n'est légitimé qu'autant qu'il s'exerce au nom et dans l'intérêt de la nation, qu'autant qu'il tient d'elle son mandat et ses droits. Il repousse avec raison toute doctrine contraire comme absurde et immorale. Cette même livraison contient d'autres articles importants et remarquables, parmi lesquels nous signalerons l'article *Diderot*, de M. Vacherot, directeur des études à l'école normale, et l'article *Esprit*, de M. de Rémusat, ancien ministre de l'intérieur, membre de l'Institut.

Nous recommandons vivement ce *Dictionnaire*, ainsi que la bibliothèque

Digitized by Google

philosophique de Charpentier à tous les jeunes gens qui, au sortir du collége, veulent continuer leurs études philosophiques.

F. B.

M. Bouillier, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres, va mettre sous presse la traduction d'un des ouvrages philosophiques les plus importants de Fichte, intitulé : *Méthode pour arriver à la Vie Bienheureuse*. — L'ouvrage sera précédé d'une introduction envoyée à M. Bouillier par Fichte, le fils, professeur à l'université de Tubingen, digne successeur de son illustre père, et un des philosophes contemporains les plus distingués de l'Allemagne.

L'auteur et l'éditeur de Mlle *de Magland*, tout en remerciant leurs correspondants anonymes de leurs bienveillantes critiques et de leurs trop flatteurs éloges, se voient à regret forcés de ne pouvoir remplir leurs desirs en répondant à leurs lettres par la voie de la *Revue ;* des motifs de convenance les privent de ce plaisir.

Digitized by Google

A UNE TOUTE JEUNE FILLE (1).

Est-ce la tendre fleur, caprice de l'aurore,
De l'abeille au doux miel recelant le butin,
Qu'au soufle du printemps Zéphir a fait éclore
Parmi les baisers du matin ?

Est-ce, aux heures du soir, la riante sylphide
Dont on rêve la nuit, qui charme et disparaît,
Qui laisse un voile au front, des pleurs à l'œil humide,
Dans le cœur plaintif un regret ?

(1) La dernière séance d'improvisation donnée par M. de Pradel au Cercle musical, a mis en relief sa surprenante facilité, son tact exquis et son esprit de bonne compagnie. Les strophes que nous donnons aujourd'hui prouvent que leur auteur ne se borne pas à être un improvisateur sans rival, surtout depuis l'imprudent défi de M. Prosper Drague, mais qu'il est encore, la plume à la main, un gracieux poète.

Digitized by Google

Est-ce la fraîche brise, à travers la ramure,
Apportant le mystère et le parfum des bois,
Qui dit des chants d'amour en son vague murmure,
Et dont l'ame comprend la voix ?

Est-ce l'insecte aîlé, brillant lépidoptère,
Léger, capricieux, qui, prenant son essor,
Et volant sur les fleurs, étoiles de la terre,
Semble une fleur aux ailes d'or ?

Non, ce n'est pas la fleur fragile et matinale,
Voilant sous sa corolle un doux tribut de miel;
Le miel est sa pensée, et, rose virginale,
Sa vie est un reflet du ciel.

Non, ce n'est pas, bercée au mirage d'un rêve,
La sylphide qui naît et meurt avec le soir :
Jeune enfant, l'innocente est une fille d'Eve,
Riche d'esprit, belle d'espoir.

Non, ce n'est pas la brise et sa voix éphémère,
A la parole morte, aux mots qu'on n'entend pas :
C'est un cœur qui répond.... Demandez à sa mère,
Quand elle la tient dans ses bras.

Non, aux bords de la Saône, aimable regnicole,
Du papillon folâtre elle n'est point la sœur,
Et son front n'est paré que de cette auréole
Dont l'avenir est possesseur.

Digitized by Google

Tout ce qu'à ses beaux yeux ce monde fait paraître
D'un instinct de savoir éveille le desir;
Et, lorsque vous voyez que son esprit pénètre,
Elle semble se souvenir.

Vous la reconnaissez... Sur nos plages mortelles,
La voir est un plaisir qu'on ne peut oublier,
Et peut-être est-ce un ange ayant caché ses ailes
Pour ne pas nous humilier.

Oui, vraiment c'est un ange : à la grace chérie
Dont la faveur du ciel s'est complue à l'orner,
Ange serait le nom, si ce n'était Marie,
Que chacun voudrait lui donner.

EUGÈNE DE PRADEL,
improvisateur français.

15 août 1845.

Digitized by Google

L'EXPANSION[1].

A MON FRÈRE DE COEUR, AUGUSTE GARBEIRON.

Épanche dans mon sein ta joie et tes angoisses,
Mon cœur a tant souffert lorsque le tien souffrait,
Que tu l'attristes et le froisses
Quand tu lui caches un secret.

Il est, clos à l'œil de l'envie,
Au fond du cœur, un nid obscur :
L'homme y cache ce que sa vie
A de plus triste et de plus pur.
Là se trouvent nos rêveries
Les plus blanches, les plus chéries,
L'amour brisé, l'espoir déçu ;
Là, le baume que Dieu possède
Et qu'il verse à qui l'intercède,
Nous alimente à notre insu.

(1) M. Charles Poncy, à son passage à Lyon, nous a laissé, pour les lecteurs de la *Revue*, la pièce qu'on va lire. Ce jeune poète, ouvrier maçon à Toulon, vient d'être, à Paris, l'objet d'une manifestation aussi honorable pour lui que pour la partie de la classe ouvrière qui l'a faite. Ces braves gens ont voulu personnifier et fêter, en leur frère, l'union du travail des bras et de la poésie. Ils se sont cotisés, et ont envoyé à l'auteur du *Chantier* et des *Marines*, les moyens de franchir la distance qui le séparait d'eux, pour venir, dans un banquet, fraterniser et croire à un meilleur avenir.

Digitized by Google

Eh bien ! parfois, bien-aimé frère,
L'invisible esprit du Seigneur
Vient visiter ce sanctuaire
Où nous couvons notre bonheur.
Et, quand il trouve le calice
Trop plein de maux ou de délice,
Et prêt à verser par les bords,
Il parle au cœur, le cœur devine,
L'expansion, coupe divine,
Laisse écouler tous ses trésors.

Épanche tes vertus, ces fleurs que tu cultives
Avec un soin si tendre, un si profond amour ;
Car il faut, à ces sensitives,
L'ombre et le soleil tour à tour.

Épanche ta jeunesse. En elle
Dieu fait vibrer la grande voix,
La muse ardente et solennelle
Qui gémit et chante à la fois.
C'est la mélodie inconnue
Qui de l'infini t'est venue,
Comme un bel ange au nimbe d'or ;
C'est l'inexorable Sibylle
Qui vient à ta langue nubile
Demander sans cesse un essor.

L'expansion, c'est, ô poète !
La fleur dont le puissant parfum
Peut ouvrir ta bouche muette,
Qui de nos deux cœurs n'en fait qu'un ;
Qui l'un à l'autre nous révèle,
Qui vivifie et renouvelle

Digitized by Google

L'homme brisé qu'il rajeunit ;
C'est le vent qui pousse notre aile
Vers toute ame qui nous appelle :
C'est elle, enfin, qui nous unit.

Épanche tout ton cœur. C'est Dieu qui te l'ordonne.
De son suprême arrêt tu ne peux triompher.
La coupe pleine qu'il te donne,
En débordant peut t'étouffer.

Car l'expansion c'est la vie,
C'est comme un festin éternel
Où la sainte amitié convie
Ton cœur aimant et fraternel.
C'est le creuset où le poète,
En tous lieux, à toute heure, jette
Ses sentiments les plus sacrés ;
Afin que leur impure écume
Au brasier divin se consume
Et qu'ils en sortent épurés.

L'expansion, c'est l'étincelle
Qui fait éclater tour à tour
Tout ce que notre cœur recèle
De doute amer, d'ardent amour.
C'est la chaire où chacun peut dire
Tout ce qu'il regrette ou desire,
Sans craindre les rires moqueurs ;
C'est la sublime Eucharistie,
Où le Ciel, à la même hostie,
Fait communier tous les cœurs.

Digitized by Google

Épanche donc, poète, épanche donc au monde
Tes douleurs du passé, tes songes d'avenir,
Tout ce qui t'embrase ou t'inonde
Et qu'en vain tu veux contenir.

Souviens-toi de ces nuits sereines,
De ces heureuses nuits d'été,
Où notre esprit brisait les rênes
Dont l'étreint la réalité ;
De ces nuits où, du flanc des nues,
Descendaient ces voix inconnues
Que nous écoutions à genoux :
Nuits si splendides et si belles
Que nos tristesses immortelles
Oubliaient de pleurer en nous.

L'été nous les ramène encore
Ces fraîches nuits d'illusions,
Qui, du crépuscule à l'aurore,
Ecoutent nos expansions,
Où ton œil descend et pénètre
Dans les profondeurs de notre être ;
Où, semblable au jeune Daniel,
Le front inspiré, tu m'expliques,
Tous ces signes cabalistiques
Que les étoiles font au ciel.

Épanche sur nos fronts tout ce que tes doigts d'ange
D'accords tombés des cieux recueillent ici-bas,
Et nous te rendrons en échange
Notre force que tu n'as pas.

Digitized by Google

Le soleil épanche à nos terres
Des flots d'amoureuses ardeurs,
La lune épanche ses mystères,
Ses mélancoliques splendeurs ;
La montagne ses eaux profondes,
L'ouragan ses lueurs fécondes,
Le printemps ses vents et ses fleurs,
L'été ses fruits d'or et sa flamme :
Épanche donc toute ton ame,
Tous tes sourires, tous tes pleurs.

N'imite pas cette démence
De nos vains sages d'aujourd'hui,
Qui, s'enterrant dans leur silence,
Ferment leur vie à l'œil d'autrui.
Gaie ou triste, folle ou sensée,
Réchauffe toujours ta pensée,
Au soleil de notre amitié :
L'expansion double la joie,
Et des maux que Dieu nous envoie,
Allège le faix de moitié.

Épanche au sein de tous ton ame inassouvie,
Et dans l'amour de tous tu trouveras la foi ;
Épanche en Dieu toute la vie
Que Dieu lui-même épanche en toi.

CHARLES PONCY,
Ouvrier maçon.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

L'ATLANTIDE.

L'existence de l'antique Atlantide et sa disparition subite et violente sont une des plus grandes questions que présente à résoudre au géologue et à l'historien l'histoire de l'univers. Grand nombre d'écrivains ont écrit, dans tous les temps, mais surtout dans le siècle dernier, sur ce sujet important. Les uns voient dans l'Atlantide une de ces fictions heureuses et poétiques que nous présente en si grand nombre la patrie d'Hésiode et d'Homère. Les autres, entraînés par les témoignages nombreux que leur apporte la tradition, par les indices frappants que leur offre l'aspect des lieux, reconnaissent son existence et s'accordent pour assurer que, dans les temps les plus anciens du monde, dans les siècles appelés héroïques, existait une vaste région que les révolutions de la nature ont fait disparaître. Ce sentiment que nous embras-

Digitized by Google

sons fera le sujet de cet opuscule. Nous le diviserons en cinq chapitres. Dans le premier, nous examinerons si l'Atlantide a existé réellement; dans le second, nous discuterons la situation de cette mystérieuse contrée; dans le troisième, nous essaierons de raconter l'histoire de ses habitants; le quatrième traitera de la destruction de l'Atlantide et de l'époque de cette destruction; enfin, dans le cinquième et dernier chapitre, nous parlerons des changements importants que la disparition de l'Atlantide a dû opérer dans l'univers.

CHAPITRE I.

L'ATLANTIDE A-T-ELLE EXISTÉ RÉELLEMENT?

Ceux qui, ainsi que nous, reconnaissent l'existence de l'Atlantide, appuient particulièrement leur sentiment sur deux passages importants des œuvres de Platon qu'il convient de citer en entier, malgré leur étendue. Ces passages se trouvent dans les deux dialogues de Critias et de Timée. Voici d'abord ce que dit Platon dans son Timée :

« Écoute, Socrate, dit Critias, un des interlocuteurs de ce dialogue, une histoire admirable, mais *très véritable*, que racontait Solon, le plus excellent des sept Sages. Il était lié par les nœuds intimes de l'hospitalité et de l'amitié avec notre bisaïeul Dropis, douce liaison dont il a souvent retracé le souvenir dans ses poèmes. Il a raconté plusieurs fois à mon aïeul Critias, qui me l'a répété dans mon enfance, les évènements remarquables survenus à notre patrie, évènements que les longs siècles écoulés et les calamités qu'a éprouvées le genre humain ont fait oublier généralement. Il citait un évènement plus remarquable que tous les autres, que je crois

Digitized by Google

devoir vous raconter, afin de condescendre au desir de Socrate, afin aussi d'honorer la déesse dont on célèbre aujourd'hui le triomphe (Minerve), par ce récit qui sera comme un hymne consacré à son triomphe.

« C'est bien, dit Socrate ; mais dis-nous ce que ton aïeul t'a raconté de l'histoire antique de notre patrie, d'après le récit de Solon, et ces évènements que celui-ci n'a pas jugé à propos de nous transmettre par écrit ?

« Je vais vous faire connaître, répond Critias, cette ancienne histoire que mon aïeul m'a racontée dans mon enfance. Il avait environ quatre-vingt-dix ans ; j'en avais dix-huit, au plus, lorsque dans un jour solennel auquel on assemblait les jeunes gens pour chanter des hymnes en l'honneur des dieux, je me trouvai réuni avec les enfants de nos amis et de nos proches, et nos parents nous engagèrent à essayer nos voix, afin qu'on pût juger lequel de nous, dans le chant de ces hymnes sacrés, aurait le prix et développerait la voix la plus harmonieuse. On chanta les vers de plusieurs poètes, et en particulier ceux de Solon furent chantés par quelques uns d'entre nous qui admiraient les charmes de sa poésie. Alors quelqu'un de notre tribu (1) se mit à dire, soit qu'il le jugeât ainsi, soit qu'il voulût flatter mon aïeul, qu'il lui paraissait que Solon, si grand législateur et si grand philosophe, était en outre un excellent poète. Je me souviens fort bien que ces paroles réjouirent grandement le bon vieillard, et qu'il dit en riant : O Anymander (c'était le nom de l'auteur de la réflexion), si Solon ne s'était pas occupé de la poésie seulement comme d'un passe-temps agréable, et s'il s'était donné à elle comme tant d'autres, sérieusement et tout entier, s'il avait terminé l'histoire qu'il avait entreprise à son retour

(1) On sait qu'Athènes et l'Attique étaient divisées en dix tribus, et chaque citoyen devait être inscrit en l'une de ces dix tribus.

Digitized by Google

d'Egypte, histoire que les agitations de notre république et et les embarras du gouvernement le forcèrent à laisser à moitié faite, il n'aurait cédé à mon avis ni à Homère, ni à Hésiode, ni à quelque autre poète que ce soit. Anymander lui demanda quel sujet traitait Solon dans cette histoire. De grands évènements, lui dit mon aïeul, arrivés autrefois dans notre Athènes, évènement dont la longue suite des siècles et les calamités qu'a souffertes le genre humain ont entièrement enlevé le souvenir. Mais quelle était donc cette histoire, repartit Anymander, de quelle sorte d'événements traitait-elle, et de qui Solon a-t-il appris ce qu'il nous a transmis comme *véritable?*

« Il y a, dans l'Égypte, reprit mon aïeul, un pays appelé Delta, renfermé entre les bras du Nil. Dans le Delta, se trouve une ville appelée Saïs qui a eu pour roi Amasis. Cette ville reconnaît pour fondatrice une déesse que les Egyptiens appellent Neïthes, et les Grecs Αθηνη (Minerve) (1). Les Saïtiens sont grandement amis de nos Athéniens, et ils se vantent d'avoir la même origine qu'eux. Solon rapporte qu'il fut reçu dans cette ville d'une manière très honorable. Il s'informa des traditions antiques auprès des prêtres les plus savants, et il reconnut par leurs rapports que ni lui, Solon, ni aucun des Grecs n'avait la moindre connaissance de l'antiquité. Quelquefois, pour engager les prêtres à lui dévoiler leurs secrets, il leur parlait des plus anciens évènements arrivés dans notre patrie, des actions de Phoronée et de Niobé, et après la catastrophe de notre déluge, des aventures de Deucalion et de Pyrrha, de leur postérité, ainsi que du temps

(1) Voyez, dans Barthélemy, ce qu'il dit du rapport qui existe entre le nom egyptien *Neith*, et le nom grec Αθηνη (*Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque.* OEuvres complètes, tom. IV, p. 17).

Digitized by Google

où chacun avait vécu. Alors le plus âgé de ces prêtres s'écria : Oh ! Solon, Solon ! Vous autres Grecs, vous êtes tous des enfants, et il n'y a aucun vieillard parmi vous.

« Solon lui demandant pourquoi il parlait ainsi, c'est, lui répondit-il, que votre esprit est toujours jeune dans ses souvenirs, vous n'avez aucune idée des traditions antiques, vous n'avez conservé aucune mémoire des siècles écoulés, vous ne possédez aucune connaissance des premiers temps. Cette ignorance vient des nombreuses et différentes mortalités et destructions que votre nation a éprouvées. Les plus grandes ont été procurées nécessairement, ou par des conflagrations subites ou par des inondations générales ; les moindres, par mille autres calamités. Car, ce qu'on raconte parmi vous de Phaëton, fils du Soleil, qui, montant le char de son père, et inhabile à le diriger, mit en flammes la surface de la terre, et fut lui-même la victime des feux célestes, quelque fabuleux que ce récit paraisse , doit être cependant regardé comme vrai. Car il arrive, après de longs intervalles, une certaine perturbation des mouvements célestes que des conflagrations générales suivent nécessairement. Alors ceux qui habitent des lieux élevés et arides périssent en plus grand nombre que ceux qui sont dans le voisinage de la mer et des fleuves. C'est ainsi que le Nil, qui nous est d'ailleurs si utile, éloigne de nous la calamité dont nous parlons. Lorsque les dieux jugent à propos de purifier la terre par un déluge, les peuples pasteurs qui habitent les montagnes évitent ce péril ; mais vos villes, situées dans la plaine, sont emportées par les fleuves débordés et furieux ; au lieu que, dans notre patrie, jamais on n'a vu les eaux venir avec impétuosité ravager nos campagnes : nous n'avons aucune montagne aux environs qui puisse fournir ces torrents ; l'eau, au contraire, nous vient du sein de la terre par des conduits souterrains. Voilà la raison pour laquelle les traditions antiques se conservent si facile-

Digitized by Google

ment parmi nous. Tout pays qui ne sera exposé ni aux grandes inondations, ni aux feux destructeurs, quelques autres calamités qu'il puisse éprouver, conservera toujours ses habitants. Tout ce qui est arrivé de digne de mémoire, chez vous ou chez les autres nations, pourvu que nous en ayons entendu parler, est écrit et conservé dans nos temples. Vous, ainsi que les autres peuples, vous écrivez bien le récit des faits et des évènements nouveaux, vous les gravez sur les monuments; mais au temps marqué par les dieux, vient une inondation qui ravage tout le pays, de telle sorte que ceux qui survivent à cette calamité sont privés du secours des lettres et des Muses. Aussi êtes-vous semblables à des enfants ignorants et inexpérimentés, qui ne connaissent absolument rien des choses passées ; car ce que vous venez de me raconter de vos histoires, ce n'est, en quelque sorte, Solon, que des fables propres à amuser des enfants. D'abord vous ne vous rappelez le souvenir que d'une seule inondation, tandis que plusieurs l'ont précédée. Ensuite vous ignorez l'origine de vos ancêtres, cette race excellente et illustre dont les Athéniens sont sortis, faible tige qui a survécu au désastre universel. Cette origine vous est inconnue maintenant, parce que ceux qui ont survécu au déluge et leurs descendants ont, pendant plusieurs siècles, manqué du secours des lettres.

« Avant ce déluge si désastreux, votre ville, ô Solon ! fleurissait déjà riche et puissante : ses lois étaient sages, de beaux ouvrages y étaient composés par des savants ; la renommée des uns et des autres est venue jusqu'à nous, et nous en avons toujours conservé le souvenir.

« Alors Solon, plein d'admiration, pria instamment les prêtres de Saïs de lui faire connaître les ouvrages de ses ancêtres. Un prêtre lui fit cette réponse : La jalousie, ô Solon ! ne nous empêchera pas de vous les faire connaître ; nous vous les découvrirons volontiers, et en votre considération et en

Digitized by Google

celle de votre patrie. Mais rendons grace avant tout à la Déesse, auguste fondatrice de votre ville et de la nôtre : elle a fondé votre ville, l'a établie 1000 ans avant de fonder Saïs, s'aidant du secours de la Terre et de Vulcain. Quant à nous, nos livres sacrés contiennent notre histoire pendant une suite de 8000 années (1). Je vais vous retracer brièvement, ô Solon ! les actions glorieuses et les institutions utiles de cette longue série de siècles. Ensuite, quand nous aurons plus de loisir, ouvrant les chroniques de notre histoire, nous nous étendrons davantage et ferons un récit plus circonstancié.

« Et d'abord, considérez comme les lois des Athéniens sont en rapport avec les nôtres. Vous y trouverez de nombreux traits de ressemblance. En premier lieu, les prêtres, chez nous comme chez vous, ménent une vie à part et séparée du reste des hommes. Ensuite, les diverses professions sont distinctes, ensorte que chacun ne peut exercer que celle qu'il a choisie, et il lui est défendu d'en exercer d'autres. Il en est de même des bergers, des chasseurs, des laboureurs qui ne peuvent changer d'état. Les guerriers, comme vous le savez déjà sans doute, séparés chez nous des autres classes, sont obligés par les lois de ne s'occuper que des armes ; il en est de même dans votre république. Les armes, elles-mêmes, comme les boucliers et les javelots, sont semblables chez les deux peuples. Nous sommes les premiers qui nous en soyons servis en Asie (2), et la déesse vous en a enseigné l'usage ainsi qu'à nous. Nos lois, comme vous l'avez vu, ont eu grand soin, dès les premiers temps, de faire pratiquer la modestie et la prudence : elles se sont aussi occupées de la divination et de la

(1) Eudoxe l'astronome réduit beaucoup cette chronologie fabuleuse des Egyptiens, en ne voyant dans ces années que de simples mois lunaires. C'était aussi l'opinion d'Eusèbe. Voyez *Chronicorum Canonum librum priorem*, n° 17.

(2) L'Egypte, chez les Anciens, faisait partie de l'Asie.

Digitized by Google

médecine, et la santé florissante dont nous jouissons généralement est un précieux effet de leur sollicitude, jointe à la protection des Dieux. Enfin, vous trouverez réglé avec détail par les lois, dans l'une et dans l'autre ville, tout ce qui se rattache à ces divers points du gouvernement et des mœurs. La Déesse a commencé par orner votre Athènes qu'elle a fondée, comme nous l'avons dit, avant Saïs, de ces diverses et sages institutions; elle l'a placée dans une contrée jouissant d'un climat doux, heureux et propre, par là, à produire des esprits sages et prudents; car cette Déesse, qui préside en même temps à la guerre et aux conseils de la Sagesse, a choisi un pays propre à produire des esprits doués de qualités semblables aux siennes. Les anciens Athéniens, dirigés par de telles lois et de si sages et si prudentes institutions, se distinguèrent bientôt des autres peuples en tout genre de vertus, comme il convenait à une race que les dieux s'étaient plus à former et à élever par leurs soins vigilants. Beaucoup d'événements glorieux pour votre ville sont consignés sur nos monuments et dans nos livres sacrés; mais il en est un qui l'emporte sur tous les autres, par son éclat et par le courage qu'y déployèrent vos ancêtres. On rapporte que votre ville a résisté autrefois à des troupes innombrables d'ennemis qui, partis de la mer Atlantique, envahirent presque en même temps et l'Europe et l'Asie; car, pour lors, notre mer était facile à traverser. A son embouchure, vers l'endroit que vous nommez Colonnes d'Hercule, était une île plus étendue que la Lybie et que l'Asie ensemble. De cette île on pouvait facilement se rendre en d'autres îles qui en étaient proches, et par le moyen de ces îles, aux terres qui étaient en face et voisines de la mer (1); mais dans ce détroit était un port au fond d'un

(1) Le texte est un peu obscur en cet endroit. Sans doute, Platon veut parler de cette chaîne d'îles qui occupait alors le lit de la Méditerranée

Digitized by Google

petit golfe (1). Cette étendue d'eau était une véritable mer, et cette terre un vrai continent (2). Dans cette Atlantide régnaient des princes d'une puissance formidable, qui s'étendait sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles et sur la plus grande partie du continent; ils dominaient en outre sur les terres qui sont maintenant en notre pouvoir, puisque, d'un côté, ils avaient conquis cette troisième partie du monde appelée la Lybie, et portaient leurs limites jusqu'auprès de l'Egypte, et que de l'autre, ils avaient occupé la partie de l'Europe à l'occident de la mer tyrrhénienne. Toutes leurs forces réunies envahirent notre pays et le vôtre aussi, Solon, et, en un mot, tout ce qui est en deçà des Colonnes d'Hercules. Alors Athènes se montra, par le courage de ses habitants, supérieure aux autres villes et aux autres peuples. Son courage, son habileté dans la guerre brilla d'un vif éclat. Tantôt, unie aux autres Grecs, tantôt seule et réduite par la lâcheté des peuples voisins à ses propres forces, elle fut d'abord à la dernière extrémité, mais bientôt elle se releva, vainquit les ennemis et rendit à ses alliés le bien précieux de la liberté. Aussitôt après, un terrible tremblement de terre joint à un déluge procuré par une pluie continuelle et torrentielle d'un jour et d'une nuit, entr'ouvrit la terre qui engloutit tous vos guerriers avec ceux des ennemis, et l'Atlantide disparut dans un vaste gouffre. C'est pourquoi cette mer est innavigable à cause du limon et des bas-fonds, débris de l'île submergée. Tel est, Socrate, le résumé de ce que mon bisaïeul disait avoir appris de Solon..... Socrate lui répond : Il est important

(Voyez chapitre V), et permettait de se rendre facilement en Grèce et en Italie.

(1) C'est là sans doute le port dont Platon fait mention dans le Critias, et près duquel étaient construits le temple de Neptune et le chef-lieu de la confédération des Atlantes.

(2) N'y aurait-il pas une lacune entre cette phrase et la précédente ?

Digitized by Google

qu'on regarde ce que tu viens de dire, non comme une fable inventée par nous, mais comme une histoire véritable (1). »

Voyons maintenant ce que dit Platon dans son Critias. Remarquons que ce dialogue de Critias porte aussi dans les œuvres de Platon le nom d'Atlantique, preuve que la description et l'histoire de notre Atlantide en faisait le principal sujet. Malheureusement une partie de ce dialogue nous manque; mais ce qui a été perdu peut être assez facilement suppléé par ce que dit Platon dans son Timée.

Dans ce dialogue de Critias, c'est toujours le même Critias qui raconte ce que lui avait appris son aïeul qui, lui-même, avait été instruit par Solon sur ces traditions qu'avait conservées l'Egypte.

Hermocrate, un des interlocuteurs, ayant dit à Critias qu'il fallait, après avoir invoqué le secours de Phœbus et des Muses, célébrer par de dignes louanges le souvenir des hommes illustres des premiers temps et de ceux qui ont bien servi leur patrie. « Il faut joindre, lui répond Critias, à l'invocation de Phœbus et des Muses, celle de Mnémosyne, la déesse de la mémoire (2), car c'est d'elle que dépend particulièrement le succès du récit que je vais faire. Car, si nous nous rappelons suffisamment, et rapportons avec exactitude les traditions que les prêtres ont confiées à Solon, et que Solon nous a transmises, il me semble que nous nous serons suffisamment acquittés de l'office qui nous était confié. Mais commençons, et ne retardons pas davantage.

(1) Plusieurs passages de ce dialogue semblent confirmer ce que la géologie moderne nous apprend que, dans les premiers âges du monde, les éruptions de volcans, les tremblements de terre, les convulsions de la nature étaient bien plus fréquentes que maintenant, et venaient bien plus souvent que dans ces derniers siècles effrayer l'Univers.

(2) Pourquoi invoquer la Déesse de la mémoire, si le récit que Critias va faire n'est qu'une fiction?

Digitized by Google

« Rappelons-nous d'abord, qu'il y a neuf mille ans, à ce que rapporte la tradition, qu'une guerre eût lieu entre les peuples qui habitaient au-delà des Colonnes d'Hercule et ceux qui habitaient en deçà. C'est de cette guerre que nous allons parler. Notre ville se trouva alors à la tête des peuples de l'Orient, et soutint, comme on sait, tout le poids de cette guerre. A la tête des peuples occidentaux étaient les rois de l'île Atlantide, île plus grande que l'Asie et que la Lybie ensemble, comme je l'ai déjà dit autre part ; mais cette île ayant été engloutie par un tremblement de terre, on ne trouve plus à sa place que des bas-fonds dangereux qui rendent ces parages innavigables. Dans le cours de mon discours, je désignerai, quand l'occasion se présentera, les nations barbares et les nations grecques qui furent mêlées dans cette guerre (1). Il convient d'abord d'exposer quelles étaient les forces, le gouvernement politique et la manière de combattre des Athéniens d'alors et de leurs adversaires. Nous allons commencer par nos ancêtres. »

Il fait alors une description agréable de l'état d'Athènes dans ces premiers temps ; il parle assez au long de l'étendue de son territoire, de la fertilité du pays, du nombre des habitants, de leur habileté et de l'autorité et du crédit qu'ils s'étaient acquis sur les autres peuples de la Grèce. Ensuite, en venant aux Atlantes, il s'exprime ainsi :

« Quant à nos adversaires, et aux premiers temps de leur histoire, je vous raconterai familièrement ce qui est resté dans mon souvenir du récit qu'on m'en a fait dans mon enfance ; mais, avant tout, je vous avertis de ne pas vous étonner si vous entendez exprimés en grec presque tous les noms des

(1) Comme le fragment du Critias qui nous reste va jusqu'à la punition des Atlantes, il ne paraît pas probable que Platon ait l'occasion de nommer ces nations. Peut-être y a-t-il des lacunes dans ce fragment.

Digitized by Google

princes et des héros barbares. En voici la cause : Solon, lorsqu'il s'occupait à mettre leur histoire en vers, chercha à découvrir la valeur et la signification de leurs noms (1), et il s'aperçut que les habitants de Saïs, qui avaient écrit les premiers sur ce sujet, avaient fait de ces noms des noms égyptiens. Il crut être autorisé à prendre la même liberté, et à faire de ces noms des noms grecs, en en conservant la signification. Mon aïeul les avait mis en écrit ; mais moi je ne pourrai que vous les répéter de mémoire, autant que me le permettra le long temps qui s'est écoulé depuis mon enfance. Si donc vous voyez des princes et des rois Atlantes revêtus de noms grecs, ne vous en étonnez pas, vous en savez la raison.

« J'aurais besoin d'un long discours, s'il fallait reprendre dès l'origine ce que je vous ai dit par rapport à notre patrie, du partage de la terre entre les différentes divinités, d'abord en parts plus grandes, ensuite en parts plus petites, suivant que le nombre des dieux augmentait (2), et comme ils se firent élever des temples et établir des sacrifices en leur honneur. Neptune, ayant eu pour sa part l'île Atlantide, eut des enfants d'une femme mortelle ; et cela arriva de cette manière : l'île, qui était sans montagnes le long de la mer, renfermait dans son milieu une plaine qu'on rapporte n'avoir jamais eu son égale pour la beauté et pour la fertilité. Près de la plaine, à cinquante stades de distance, mais toujours vers le milieu de l'île, était un mont peu élevé, ce

(1) On doit se rappeler que, chez les Anciens, tous les noms propres, même ceux de peuples, avaient une signification tirée des qualités morales et physiques de ceux qui les portaient, ou de quelque circonstance de leur vie. Voyez les noms grecs et romains, ceux des nations Celtes, et même, maintenant, ceux des peuples sauvages de l'Afrique et de l'Amérique.

(2) Ce passage ne nous rappelle-t-il pas le partage de la terre entre les enfants de Noé, et les divisions successives de territoire que l'augmentation des familles dût amener ? Voyez *Genèse*, chapitre X.

Digitized by Google

mont était habité par un de ces hommes qu'on dit sortis, dès le commencement du sein de la terre, et nommé Evénor. Celui-ci, de sa femme Leucippe, avait eu une fille nommée Clito; cette fille, après la mort de ses parents, fut aimée de Neptune qui l'épousa, et environna le mont où elle habitait de retranchements et de fossés. Les retranchements étaient au nombre de deux; les fossés que l'eau de la mer remplissait au nombre de trois, tous à égales distances les uns des autres, rendaient ce mont inaccessible. On ne connaissait alors ni les vaisseaux, ni l'art de naviguer. Étant dieu, il pût embellir facilement l'intérieur de l'île, et fit sortir de la terre deux courants d'eau, l'un chaud, l'autre froid; les fit parcourir l'île qu'ils fertilisaient et fécondaient extrêmement. Il éleva dans ce lieu enchanteur cinq couples d'enfants mâles et jumeaux dont il était le père. Il partagea l'Atlantide en dix parties; il donna à l'aîné le domaine maternel et la plage d'alentour, part qui était certainement la meilleure et la plus grande; il l'établit roi et suzerain de ses frères; il établit ceux-ci princes de plusieurs régions et chefs de nations diverses. Il donna des noms à chacun. Le premier qu'il avait établi roi de l'île entière, il le nomma Atlas : c'est de lui que la mer environnante fut nommée Atlantique. Son frère jumeau, il le nomma dans la langue Atlante Gadir et nous le nommons Eumelus : il eut pour sa part l'extrémité de l'île vers les Colonnes d'Hercule, et cette partie s'appelle encore de son nom Gadirique (1). Les deux jumeaux suivants s'appellaient, l'un Amphise, l'autre Eudémon. Les deux jumeaux qui ve-

(1) Le nom de *Gadir* nous semble conservé dans celui moderne de la ville de Cadix. Le nom de *Gadir* se trouve aussi dans la langue phénicienne, preuve du rapport qui devait exister entre cette langue et celle des Atlantes. Plus les langues se rapprochent des temps antiques, plus elles doivent avoir de rapport entre elles, parce qu'elles sont peu éloignées alors de la souche commune. D'ailleurs, les Phéniciens sont une colonie d'Ethiopie.

Digitized by Google

naient après se nommaient le premier Mnésée, le second Autochtone. Le quatrième couple s'appellait Elasippe et Mestor. Enfin, les deux jumeaux les plus jeunes avaient pour noms Azaës et Diaprèpe. Ces princes et leur prospérité régnèrent sur cette île pendant plusieurs siècles et établirent, comme nous avons dit, par le moyen de la mer, leur domination sur plusieurs autres îles, même sur celles qui sont près de l'Egypte et de la Tyrrhénie.

« La postérité d'Atlas se maintint sur le trône principal pendant plusieurs siècles par une succession non interrompue et fut toujours en grande vénération. Leurs richesses étaient si grandes, qu'elles surpassaient celles des rois des siècles précédents, et qu'aucun souverain des siècles suivants n'a pu sous ce rapport leur être comparé. Leur sage industrie avait établi et disposé dans la ville capitale et dans tout le royaume tout ce qui peut être utile à la vie et contribuer à la rendre agréable. Leur puissance leur procurait toutes les productions des pays étrangers, et l'île leur en fournissait en outre en abondance. D'abord, on tirait de plusieurs endroits de l'île toutes sortes de pierres et de minéraux, et surtout ce minéral qu'on ne connaît plus que de nom seulement, l'oricalque, le plus précieux des métaux, après l'or. L'île produisait aussi en abondance toutes sortes de bois de construction : elle nourrissait de nombreux troupeaux d'animaux domestiques et d'animaux sauvages : les éléphants y étaient en grand nombre : ils y trouvaient suffisamment de nourriture le long des marais, des lacs et des fleuves, dans les plaines et les montagnes, quelque monstrueux et vorace que soit cet animal. On trouvait aussi dans l'Atlantide tout ce que la terre produit maintenant d'odoriférant et de suave, racines, grains, bois, gomme, fleurs et fruits, le doux jus de la vigne et le blé si nourrissant, toutes les viandes désirables et les légumes pour les assaisonner. Les arbres prodiguaient à ces heureux ha-

Digitized by Google

bitants et les sucs variés et les fruits de diverses espèces qui pouvaient apaiser leur faim ou étancher leur soif. La chasse leur offrait aussi ses exercices si pénibles, mais en même temps si agréables. On trouvait, en un mot, dans cette île qui, malheureusement a disparu, tout ce qui peut satisfaire le corps, l'esprit et la piété envers les Dieux.

« Riches de tant de productions que leur fournissait une terre libérale, les Atlantes bâtirent des temples, des palais, des ponts, creusèrent des ports et dirigèrent d'une manière utile les eaux qui formaient un triple cercle autour de leur antique métropole. Ils commencèrent par construire des ponts pour pouvoir d'un côté communiquer avec le dehors, et d'un autre aborder le Palais Royal bâti sur l'emplacement de la demeure de Neptune et de leurs aïeux. Ornant ce palais à l'envi l'un de l'autre, ils parvinrent avec la succession des siècles à en faire un édifice aussi admirable par sa grandeur que par sa magnificence. Ils ouvrirent un canal du premier fossé extérieur à la mer : ce canal avait trois arpents de large, cent pieds de profondeur et cinq cents stades de long. Les plus gros navires pouvaient ainsi se rendre de la mer au premier fossé qui leur servait de port. Les deux enceintes étaient coupées par des canaux assez larges, pour qu'une trirème pût se rendre d'un fossé à l'autre, et sur les canaux étaient des ponts pour la communication ; mais les ponts étaient assez hauts pour que les vaisseaux pussent passer dessous ; car les berges étaient très élevées. Le premier fossé que la mer remplissait avait trois stades de largeur, ainsi que l'enceinte qui le suivait : le second avait ainsi que son enceinte deux stades et la troisième qui environnait immédiatement l'île n'en avait qu'une. Le diamètre de l'île dans laquelle se trouvait le palais était de cinq stades. L'île et chaque enceinte était entourée de murs construits en pierre. A l'entrée des ponts étaient construites des portes surmontées de leurs tours pour

Digitized by Google

les défendre. Le pont de la principale entrée avait jusqu'à cent pieds de large. La pierre dont on se servait pour ces immenses constructions était tirée de l'île même : elle était noire, blanche ou rouge, et les carrières qu'avait creusées l'exploitation formaient de beaux hâvres pour les vaisseaux. Les édifices étaient tantôt de couleur uniforme, tantôt construits de pierre de couleurs différentes pour le plaisir des yeux. Le mur qui entourait l'enceinte extérieure était revêtu d'une légère couche d'airain ; celui de l'enceinte intérieure était revêtu d'étain : enfin l'oricalque de couleur de feu resplendissait sur les murs de la citadelle.

« Le palais était dans la citadelle et voici sa disposition. Au milieu, dans l'endroit le plus inaccessible, était le temple de Clito et de Neptune, tout revêtu d'or. C'est là qu'avaient pris naissance ces dix familles de rois, et que leurs descendants se réunissaient chaque année pour offrir des sacrifices pieux aux Dieux de leurs ancêtres. Le temple de Neptune avait une stade de long, trois arpents de large et une hauteur proportionnée à sa longueur et à sa largeur. Mais son architecture était bizarre. Tout son extérieur, à part le comble, était revêtu et garni d'argent; le comble et les aiguilles étaient d'or : sur les lambris, brillaient à l'envi l'ivoire, l'or, l'argent, l'oricalque ; mais l'oricalque dominait sur les murs, les planchers, les statues. Il y avait aussi des statues d'or pur. Neptune était représenté monté sur son char, tenant les rênes de ses coursiers ailés et portant sa tête superbe jusqu'au faîte du temple. Autour de lui se voyaient cent Néreïdes portées par des dauphins : c'est le nombre qu'assignait la tradition à ces filles de Nérée. On voyait aussi dans le même temple un grand nombre de statues de toutes les princesses et de tous les princes de la lignée royale et beaucoup d'autres représentations et dons votifs des Rois et des habitants , tant de la ville capitale que des autres villes soumises à l'empire des

Digitized by Google

Atlantes. L'autel des sacrifices, par sa grandeur et la beauté de ses décorations, était digne de la magnificence du temple. Le reste du palais répondait par sa splendeur à la beauté du temple qu'il renfermait et à la puissance du royaume.

« On voyait, en plusieurs endroits de la ville, des sources thermales et des fontaines d'eau froide : les unes et les autres coulaient avec abondance et sans interruption et servaient admirablement à la santé et à l'agrément des habitants. Autour de ces sources on avait construit des bâtiments et planté des arbres : de vastes bassins avaient été creusés : les uns étaient à découvert, les autres étaient surmontés d'un toit et renfermés par des murs, afin qu'on pût prendre des bains chauds pendant l'hiver. Il y avait des bassins pour la famille royale, d'autres pour les particuliers : quelques-uns étaient réservés aux femmes, et il y en avait même pour les chevaux et les autres animaux domestiques. Chaque bassin était tenu avec la décence et les égards qui convenaient aux diverses classes qui s'en servaient.

« Du reste des eaux, les habitants formèrent un ruisseau dont ils dirigèrent le cours vers un bois consacré à Neptune, et ces eaux vivifiantes, jointes à la fertilité du sol, couvrirent bientôt ce bois d'arbres d'une hauteur et d'une beauté admirables. De là les eaux étaient dirigées par des aqueducs vers le fossé extérieur, du côté des ponts. Chacune des deux enceintes de la ville était remplie de temples, de sanctuaires, de bosquets, de gymnases, de manéges. Vers le milieu de l'île centrale qui était certainement la plus grande, il y avait un hippodrôme circulaire d'une stade de diamètre. Autour de l'hippodrôme étaient rangées les demeures des appariteurs et des gardes. Les soldats de la garde royale étaient logés près du château, tout autour de la montagne qu'il couronnait, mais les gardes les plus fidèles avaient leurs habitations dans le château royal lui-même, auprès des appartements des princes.

Digitized by Google

Les hâvres et les chantiers étaient remplis de trirèmes et abondamment pourvus de tout ce qu'il fallait pour les équiper. Voilà quel était l'état des demeures du roi et des princes.

« Celui qui passait les portes de l'enceinte extérieure (il y en avait trois) trouvait un mur qui commençait à la mer, entourait l'île et ses enceintes à la distance de cinquante stades de tous les côtés et revenait joindre le mur de l'autre côté du canal de communication (1). Presque tout cet espace était cultivé : la partie qui regardait la mer était remplie de maisons et de magasins : le golfe était couvert de navires, et les quais peuplés de marchands qui s'y rendaient de toutes parts. Cette foule nombreuse entretenait dans le port un mouvement et un bruit continuel. C'est là ce que ma mémoire me fournit sur ce que la tradition nous rapporte de l'état de cette île et de cette capitale de l'Atlantide.

« Je vais m'efforcer de rappeler maintenant à ma mémoire ce qu'on m'a rapporté de la nature et de la culture du reste du pays. D'abord l'île était très montagneuse et présentait du côté de la mer des rivages escarpés. Tout autour de la ville Royale régnait une grande plaine entourée elle-même de montagnes, excepté du côté de la mer, où de ce côté-là seul, l'abord était doux et facile. La longueur de l'île était de trois mille stades et sa largeur de deux mille. L'île regardait le sud ; les lieux les plus élevés étaient les seuls exposés aux ravages de Borée. Nos montagnes ne peuvent donner qu'une faible idée des montagnes de cette île. Leur hauteur majestueuse, leurs chaînes continues, les forêts verdoyantes qui les couvraient excitaient l'admiration. Elles étaient remplies de bourgs riches et peuplés, diversifiées par des fleuves, des lacs, des prairies, et fournissaient une nourriture abondante

(1) Cette muraille rappelle les *longs murs* qui unissaient le Pirée à Athènes.

Digitized by Google

à un nombre infini de bêtes sauvages et d'animaux domestiques. On trouvait dans les forêts toutes sortes de bois utiles. Telle était cette île qui devait son aspect florissant et aux bienfaits de la nature et aux soins et aux richesses de tant de rois qui y avaient fait leur résidence.

« L'île formait d'abord un carré long : mais le canal et les fossés qui avaient été creusés lui avaient fait perdre un peu de cette figure. Ce canal avait une profondeur, une longueur, une largeur incroyables. Quand on compare cet ouvrage avec les autres ouvrages de l'industrie humaine, l'esprit se refuse à croire qu'il soit sorti de la main des hommes. Nous devons rappeler cependant ce que l'on nous en a dit, quelque incroyable que cela paraisse. La profondeur était d'un arpent : la largeur était d'une stade et la longueur totale, par les détours que ce canal faisait dans les campagnes, était de dix mille stades : il recevait toutes les sources qui descendaient des montagnes, et entrant dans la ville par plusieurs canaux particuliers, il en sortait pour se jeter à la mer. Du haut de ce canal, étaient dérivées de grandes rigoles de plus de cent pieds de largeur ; qui, coupées droit par la campagne, se réunissaient de nouveau au canal du côté de la mer. Ces rigoles étaient distantes de cent stades l'une de l'autre: elles servaient à conduire à la ville, par le moyen de grandes embarcations, le bois et les récoltes que la terre fournissait deux fois chaque année. Car des canaux partant de la ville coupaient et traversaient toutes les rigoles et ouvraient par-là mille voies de communication. La terre, comme nous l'avons dit, produisait deux récoltes par an de toutes sortes de fruits et de céréales. L'hiver, par la protection des Dieux, la terre était arrosée par des pluies fréquentes et par les eaux que des aqueducs et des canaux amenaient de tous côtés. La plaine fournissait soixante mille hommes en état de porter les armes. Le pays était divisé par cantons de cent stades carrés de super-

Digitized by Google

ficie, et chaque canton fournissait son contingent et nommait son chef. Les montagnes et le reste du pays donnaient une multitude innombrable de guerriers, qui tous, étaient divisés comme ceux de la plaine et se donnaient leurs chefs suivant les cantons. Il était établi par les ordonnances que le chef d'un canton devait fournir la sixième partie des voitures et des équipages du canton. Sur mille chars de guerre, il devait en fournir dix, deux chevaux et deux cavaliers et un de ces chars à deux chevaux en usage chez ce peuple : c'est là qu'il se plaçait et il avait toujours avec lui un cocher qui pouvait au besoin combattre à pied, et, par cette raison, était muni d'un petit bouclier. Il devait fournir encore deux soldats pesamment armés, deux archers, deux frondeurs, enfin, pour les soldats armés à la légère, trois lanceurs de javelots et trois balistiers, quatre matelots, en outre, pour contribuer à l'équipement de vingt mille vaisseaux. Telle était l'économie militaire de la partie de l'Atlantide où était la ville Royale. Les neuf autres parties avaient chacune une économie différente ; mais il serait trop long de les rapporter.

« Quant au gouvernement, les places de la magistrature et les récompenses honorifiques avaient été dès le commencement réglées de la sorte : Chacun des dix rois avait dans son royaume et dans sa ville capitale pouvoir absolu de vie et de mort sur ses sujets. Presque aucune loi ne bornait leur pouvoir. Seulement leur administration et leurs rapports entre eux étaient réglés par des ordonnances gravées par les anciens chefs Atlantes sur une colonne d'oricalque située au milieu de l'île, dans le temple de Neptune. Ils se réunissaient dans ce temple tous les cinq ou six ans.... Etant rassemblés, ils délibéraient sur les affaires publiques, et examinant toutes choses avec une attention religieuse, ils condamnaient celui qui s'était rendu coupable en quelque point. Avant de commencer le jugement, ils s'obligeaient par un serment qui se faisait ainsi.

Digitized by Google

« Dans le temple de Neptune, il y avait dix taureaux laissés en liberté dans l'enceinte. Chaque roi, en son particulier, faisait vœu de prendre, sans employer le fer, un de ces taureaux et de l'offrir en victime au Dieu du temple ; ainsi, il ne se servait que de pieux et de lacets. Dès qu'il avait pris son taureau, il l'amenait vers la colonne et l'immolait aussitôt sur le faîte où étaient gravés les préceptes régulateurs de a nation. Outre ces préceptes, on y voyait aussi gravée une espèce d'anathême et des imprécations terribles contre les prévaricateurs. Quand s'étant acquittés de toutes les cérémonies du sacrifice, les rois se disposaient à faire passer par le feu les membres de chaque taureau, ils remplissaient de sang une coupe et faisaient une libation d'une goutte de sang pour chacun d'entre eux : ils arrosaient la colonne de ce sang et faisaient brûler la victime. Après cela, ils puisaient dans la coupe le reste de ce sang avec de petits vases d'or et en arrosaient le feu, et en même temps faisaient un serment solennel de juger toujours suivant les lois gravées sur la colonne et de punir ceux qui les auraient violées. En outre, ils juraient de ne jamais, de leur plein gré, transgresser les règles qui leur étaient imposées. Ils juraient aussi de ne commander jamais rien qui ne fût conforme aux préceptes de leur père commun Neptune et de n'obéir jamais à celui qui leur commanderait quelque chose contraire.

« Après avoir fait ce serment solennel en leur nom et en celui de leurs descendants, ils buvaient le reste du sang, et consacraient le vase d'or à Neptune (1) : ils se retiraient ensuite

(1) Ce serment est sans doute chez Platon une réminiscence du serment des sept chefs thébains, rapporté par Eschyle, et que Boileau a traduit dans ces beaux vers :

« Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
« Epouvantent les Dieux de serments effroyables :
« Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
« Tous, la main dans le sang, jurent de se venger ;
« Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone. »

TRAITÉ DU SUBLIME, ch. XIII.

Digitized by Google

vers l'approche de la nuit, pour prendre leur repos et vaquer à leurs affaires particulières. La nuit venue, ils revenaient au temple, et le feu qui consumait les victimes étant presque éteint, chacun revêtu d'une riche robe de couleur bleue, s'asseyait près des restes des victimes consumées : ils achevaient d'éteindre le feu sacré, ils se jugeaient les uns les autres, et ils examinaient mutuellement les diverses prévarications dont ils s'étaient rendus coupables. Le jugement terminé et au lever de l'aurore, ils gravaient les sentences qu'ils avaient prononcées sur une table d'or et la suspendaient dans le temple avec leurs vêtements de la nuit, pour l'instruction des siècles futurs.

« Les autres lois et les autres ordonnances sur les sacrifices étaient laissées à la volonté de chacun des dix rois. Voici les principaux points convenus entre eux : Ils ne devaient jamais se faire la guerre, mais tous se secourir, si l'on attaquait quelqu'un des rois et sa famille. Quand, dans quelqu'une des délibérations dont nous venons de parler, ils décidaient quelque expédition de conquête, ou quelque guerre qui exigeât le concours de toute la nation, ils en donnaient le commandement aux enfants d'Atlas. Les rois n'avaient le pouvoir de faire mourir quelqu'un de leur famille, que d'après l'avis du congrès et à la majorité de six voix.

« Comment la Divinité permit-elle qu'une nation, si puissante et si bien ordonnée, abandonnât sa patrie pour envahir nos contrées? En voici la raison. Pendant plusieurs siècles, ils ne perdirent point de vue leur auguste origine, ils obéirent aux lois et furent religieux adorateurs des Dieux qu'ils comptaient parmi leurs ancêtres. La sincérité régnait dans leurs cœurs : ils n'avaient que des idées nobles et dignes de leur race : la modération et la prudence dirigeaient toutes leurs démarches et réglaient leurs rapports entre eux et avec les étrangers. N'estimant que la vertu, ils faisaient peu de cas

Digitized by Google

des choses terrestres. A l'abri des atteintes de l'orgueil et de l'avarice, ils regardaient comme un poids lourd et pesant l'or et les richesses. Les dons que la terre leur prodiguait deux fois chaque année ne les portaient à aucun excès : ils en usaient avec sobriété et pensaient sagement que le moyen de les rendre utiles et profitables était d'en user avec modération et de faire part amicalement aux autres du superflu, mais que s'ils attachaient à ces dons terrestres leur admiration et leur cœur, ils en pervertiraient bientôt l'usage et perdraient la vertu et cette douce concorde qui faisait leur bonheur.

« Tant qu'ils conservèrent ces beaux sentiments et cette manière de penser digne des Dieux leurs ancêtres, leur puissance et leurs richesses ne firent que s'accroître. Mais, à la suite des temps, les vicissitudes des choses humaines corrompirent peu à peu ces mœurs divines et ces heureuses institutions : ils commencèrent à se conduire comme les autres enfants des hommes, et, ne pouvant porter le poids du bonheur présent, ils déchurent honteusement. Ceux qui jugeaient sainement trouvaient déshonorant pour les Atlantes de perdre ainsi le plus précieux de tous les biens. Ceux, au contraire, qui ne connaissaient pas la voie sûre qui conduit au bonheur, les proclamaient grands et heureux, en les voyant suivre les conseils de l'ambition et chercher à dominer par la violence.

« Alors Jupiter, le maître des Dieux, le suprême régulateur de l'univers, dont la sagesse pèse les choses de ce monde et les estime à leur juste valeur, voyant se dépraver ainsi une race si noble, résolut de la punir, afin qu'apprenant par une triste expérience à modérer son ambition, elle devint plus juste et moins orgueilleuse. Il convoqua donc le conseil des Dieux dans l'Olympe, dans ce lieu sublime d'où, dominant sur la terre entière, ils voient toutes les générations à leurs pieds, et il leur tint ce discours : »

Digitized by Google

Le reste de ce dialogue est perdu. Il présente des détails qui sont sans doute fictifs et allégoriques ; mais le fond est historique et vrai. Remarquons que Critias invoque, en commençant, Mnémosyne, déesse de la Mémoire. Remarquons encore comme il prévient l'objection qu'on pourrait lui faire des noms des héros Atlantes *hellénisés*, et que, d'ailleurs, tous ces détails historiques sont confirmés par ce que rapporte le Timée. Mais ces détails descriptifs de l'île capitale de l'Atlantide, le tableau enchanteur qu'en trace Platon, ce qu'il rapporte au long des princes du pays, et de leur réunion dans le temple de Neptune, tout cela nous paraît fictif et allégorique. Des réminiscences et des allusions que nous avons indiquées nous le démontrent assez clairement. Mais il ne faut pas de là conclure, comme l'a fait le Père Bertoli (1), que c'est Athènes et les vicissitudes de cette république que Platon a voulu dépeindre dans tout ce qu'il rapporte de l'Atlantide. Cette opinion ne peut se soutenir. Platon qui oppose les Athéniens aux Atlantes n'aurait pas caché les premiers sous le voile et le nom des seconds (2). Pour en revenir à ce que nous regardons comme fictif dans le récit de Platon, remarquons

(1) Réflexions importantes sur le progrès réel ou apparent des sciences et des arts, au XVIIIe siècle, page 39.

(2) « Il n'y a pas plus de raison, dit Baudelot de Dairval, dans sa *Dissertation sur l'Atlantide*, insérée dans *Les Mémoires des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome V, page 49, il n'y a pas plus de raison de donner un sens allégorique au Critias de Platon, qu'au Menéxénus de ce même auteur. Dans l'un et dans l'autre de ces deux dialogues, le dessein du philosophe est de louer les Athéniens, en faisant l'histoire des guerres qu'ils avaient eues en Orient et en Occident, contre les peuples de l'île Atlantide. Or, puisque personne ne s'est avisé de dire que le Menéxénus fut un dialogue allégorique, pourquoi avancer que le Critias l'est? Le sujet n'en paraît plus fabuleux, que parce qu'il y est parlé des peuples d'une île qui ne subsiste plus; mais, n'est-il pas arrivé des déluges et des tempêtes, des évènements très considérables dont la mémoire s'est perdue avec les monuments qui en parlaient? »

Digitized by Google

que les prêtres de Saïs n'ont pas probablement conservé dans leurs annales tous ces détails descriptifs et moraux. Les annales des peuples anciens, courtes et succinctes, ne comprenaient guère que les événements principaux des villes et des peuples et la généalogie des princes et des rois.

Quant au Timée, voyons avec quel soin Platon cite ses autorités. Voyons comme il annonce, au commencement de son récit, comme il répète à la fin que son Histoire des Atlantes, quoique peu vraisemblable, est cependant très vraie. Si tout son récit n'était qu'une fiction, aurait-il osé parler ainsi et commencer d'un ton si propre à inspirer la confiance. « Toutes les fois que Platon avance une pure fiction, dit Marsilius Ficin (1), un de ses plus savants traducteurs et commentateurs, il l'annonce expressément comme fiction. » D'ailleurs, nous verrons que l'Egypte pouvait avoir conservé, plus que toute autre contrée, la tradition de l'Atlantide, et il n'est pas étonnant que les prêtres de ce pays depuis si longtemps civilisé, aient communiqué à Solon ce qui avait été consigné dans les mémoires du temps et sur les monuments publics, touchant cette vaste région et l'événement désastreux qui l'avait fait disparaître.

Voyons, d'ailleurs, quel était le but du Timée. Le Timée est un traité où, sous la forme du dialogue, à la manière de Socrate, Platon se propose de donner la connaissance des facultés de l'âme, de faire connaître qu'il y a des Dieux vengeurs du crime et rémunérateurs de la piété et de la vertu, et, en même temps, de détruire les objections et les blasphêmes de athées contre la Providence. Or, il commence son livre par l'histoire des Atlantes, qui est parfaitement appropriée à son sujet. L'histoire de ce peuple comblé des bienfaits du ciel, tant qu'il est juste, puni, anéanti par une catastrophe

(1) Argumentum in Critiam vel Atlanticum.

Digitized by Google

générale et terrible, quand par ses crimes il a attiré sur lui le courroux des Dieux, est une magnifique préparation à son livre et à son projet sublime de justifier la providence de la Divinité aux yeux des mortels. Or, je le demande, une fable, une pure fiction était-elle propre à produire cet effet? Et une proposition d'une importance morale et religieuse aussi grande ne devait-elle pas s'appuyer sur un fait aussi vrai qu'il était éclatant, sur une tradition dont les peuples ne pussent disputer la sincérité? En outre, nous allons voir tout-à-l'heure les contemporains de Platon, loin de le démentir, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, si son Histoire des Atlantes n'était qu'une fiction, rapporter la même tradition et en orner ainsi qu'eux leurs ouvrages.

L'astronome Eudoxe de Gnide regardait comme véritable l'histoire racontée par les prêtres de Saïs à Solon, malgré l'exagération fabuleuse de leurs calculs chronologiques. Proclus, disciple de Platon, dans ses Commentaires sur les écrits de son illustre maître, parle d'une histoire d'Ethiopie, composée par un certain Marcellus, qui confirme tout ce que Platon avance d'historique dans ses deux dialogues. Crantor, le premier commentateur de Platon, et qui vivait seulement un siècle après lui, regarde comme vrais et nullement allégoriques les récits du Timée et de Critias.

Suivant Proclus, Crantor avait retrouvé cette tradition de l'Atlantide chez les prêtres de Saïs qui lui montraient les stèles couvertes d'inscriptions, où cette histoire était, disaient-ils, consignée.

On pourrait nous opposer que les disciples de Platon, qui, certes, avaient bien étudié les écrits et l'esprit de ce grand homme, ont vu dans tout ce que leur maître dit des Atlantes un sens allégorique. Origènes voit figuré dans la guerre des Atlantes et des Grecs le combat entre les anges et les esprits rebelles; Porphyre, le différend entre les démons et les

Digitized by Google

ames. Proclus, Syrianus, Jamblique, l'opposition qui existe entre l'unité et l'infini, le repos et le mouvement. J'en conviens ; mais on doit connaître l'usage des philosophes de l'Ecole platonicienne, de trouver un sens allégorique dans tous les écrits de leur maître et l'abus qu'ils en ont fait ; mais ce sens allégorique qu'ils rencontraient dans ce récit de Platon ne les empêchait pas d'y reconnaître une histoire véritable : nous le voyons dans l'exemple de Proclus cité plus haut : ils savaient que Platon appuyait aussi souvent ses leçons et sa philosophie sur les faits et sur les événements que l'histoire rapporte, que sur les fictions et les traditions fabuleuses, afin de graver ses enseignements plus facilement dans la mémoire, et d'adoucir auprès de ses auditeurs ce que la métaphysique pouvait leur présenter de sec et d'aride.

Platon n'est pas le seul auteur qui ait marié la fiction avec la vérité dans ses écrits. Xénophon, disciple de Socrate, et par conséquent condisciple de Platon lui-même, dépeint, dans sa Cyropédie, les mœurs des Perses « non pas entièrement suivant la vérité, ainsi que le dit Cicéron, mais suivant le modèle supposé d'un bon et parfait gouvernement (1). »

Ainsi, reconnaissons que, si, dans le dernier dialogue, certains détails peuvent être rapportés à une de ces fictions heureuses si familières au génie du philosophe d'Athènes, et dont il savait si gracieusement revêtir ses préceptes et sa morale, le fond du récit, c'est-à-dire ce qui est dit de l'existence, de la situation, de l'étendue de cette contrée, de l'origine et de l'histoire de ses habitants est historique et vrai. Car ce récit de Platon s'appuie évidemment sur d'anciennes traditions historiques que celui-ci a seulement mis en œuvre. L'antiquité nous fournit nombre de témoignages qui viennent établir et fortifier cette tradition. Avant Platon, nous voyons

(1) Ep. ad Quintum.

Digitized by Google

Homère et Hésiode (1), ces pères de la poésie, nous dépeindre des îles appelées à juste titre Fortunées, placées aux extrémités de la terre, jouissant du climat le plus heureux, de la plus douce température, d'un sol excessivement fertile. Leurs habitants gouvernés par des lois sages coulaient leurs jours dans un repos et dans une félicité si grande qu'on lui comparait la félicité et le bonheur dont les Dieux faisaient jouir dans les champs élyséens ceux qui avaient honoré leurs autels et pratiqué la vertu sur la terre. Hésiode, en particulier, dans sa Théogonie, cite plusieurs traits frappants de la guerre des Atlantes et des Athéniens. Parmi les contemporains de Platon, nous voyons Euripide parler de cette terre mystérieuse, la désigner sous le nom d'Hespéride, et, la plaçant comme tous les autres écrivans vers le mont Atlas, nous la dépeindre sous les mêmes traits qu'Homère et qu'Hésiode.

« J'irais, dit le Chœur, au troisième acte de la tragédie d'Hippolyte (2), aux riches jardins des Hespérides, nymphes dont la voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laisse plus de passage libre aux nautonniers effrayés : car il a pour terme le ciel soutenu par Atlas. »

Théopompé, cité par Elien (3), fait ce récit qui a beaucoup de rapport avec celui de Platon. Remarquons qu'il le place dans les siècles héroïques, temps où nous devons placer l'existence de l'Atlantide.

« Silène dit à Midas : L'Europe, l'Asie et la Lybie sont des îles que les flots de l'Océan baignent de tous côtés : hors de l'enceinte de ce monde, il n'existe qu'un seul continent dont l'étendue est immense. Il produit de très grands ani-

(1) Homère : Odyssée, ch. I; ch. IV, v. 563. Hésiode : *Travaux et Jours*, v. 110.

(2) Théâtre des Grecs, t. VII, p. 68. (Et de Cussac).

(3) Ælien, livre III, ch. 18. Tr. de Dacier, p. 121.

Digitized by Google

maux et des hommes d'une taille deux fois plus haute que ne sont ceux de nos climats. Aussi, la vie de ces hommes n'est-elle pas bornée au même espace de temps que la nôtre; ils vivent deux fois plus longtemps. Ils ont plusieurs grandes villes, gouvernées suivant des usages qui leur sont propres : leurs lois forment un contraste parfait avec les nôtres. Entre ces villes, il y en a deux d'une prodigieuse étendue et qui ne se ressemblent en rien. L'une se nomme *Machimos* la guerrière, et l'autre *Eusébie* la pieuse. Les habitants d'*Eusébie* passent leurs jours dans la paix et l'abondance : la terre leur prodigue ses fruits, sans qu'ils aient besoin de charrue et de bœufs : il serait superflu de labourer et de semer. Après une vie qui a été constamment exempte de maladies, ils meurent gaîment et en riant. Au reste, leur vie est si pure que souvent les Dieux ne dédaignent pas de les visiter. A l'égard des habitants de *Machimos*, ils sont très belliqueux : toujours armés, toujours en guerre, ils travaillent sans cesse à étendre leurs limites. C'est par là que leur ville est parvenue à commander à plusieurs nations. On n'y compte pas moins de deux millions de citoyens. Les exemples des gens morts de maladie y sont très rares. Tous meurent à la guerre, non par le fer (le fer ne peut rien sur eux), mais assommés à coups de pierres ou de bâton. Ils ont une si grande quantité d'or et d'argent, qu'ils en font moins de cas que nous ne faisons du fer. Autrefois, continua Silène, ils voulurent pénétrer dans nos îles, et après avoir traversé l'Océan avec dix millions d'hommes, ils arrivèrent chez les Hyperboréens; mais ce peuple parut à leurs yeux si vil et si méprisable, qu'ayant appris que c'était néanmoins la plus heureuse nation de nos climats, ils dédaignèrent de passer outre. »

Nous voyons, dans ce récit de Théopompe, l'immense étendue de l'Atlantide, sa position hors de l'enceinte dus monde, et du côté de l'Océan, et l'invasion en Europe de se

Digitized by Google

belliqueux habitants. Ces deux villes, la pieuse et la guerrière, semblent nous désigner les deux époques de l'histoire des Atlantes, celle où, suivant les préceptes des Dieux leurs ancêtres, ils vécurent bons, justes et heureux, et la seconde dans laquelle, ouvrant leurs cœurs à l'ambition et à l'amour des conquêtes, ils devinrent la terreur de leurs voisins et s'attirèrent les châtiments célestes. Voilà des rapports assez frappants avec ce que nous apprennent le Timée et le Critias. Elien ne voit dans ce récit qu'un tissu de fables. Il a tort : il aurait dû distinguer le fond vrai de ce récit établi sur une tradition antique et constante et les ornements dont le génie poétique des philosophes de l'école de Socrate ne dédaignaient pas d'embellir leurs écrits et leur morale. Théopompe, disciple de Socrate, qui avait étudié la philosophie avec Platon, suivait à l'exemple de son illustre contemporain, la méthode d'employer dans ses écrits la poésie et ses heureuses fictions.

Ainsi, l'autorité de Platon et de ses contemporains nous paraît une preuve bien forte de l'existence de l'Atlantide. Mais combien d'autres preuves, combien d'autorités nombreuses viennent à l'appui !

Tous les historiens et géographes qui, après Platon, ont parlé de l'Atlantide, ont regardé son existence comme réelle ou du moins comme grandement probable. Pline parle de l'Atlantide et de sa disparition comme d'un fait reconnu par une tradition constante, et ne cite le témoignage de Platon que pour l'immensité de l'étendue de cette île. Voici son texte :

« *In totum abstulit terras, primum omnium ubi Atlanticum mare est, si Platoni credimus, immenso spatio* (1). La nature a retranché totalement certaines régions : témoin premièrement cette Atlantique, où est aujourd'hui la mer du

(1) Livre II, ch. 90.

Digitized by Google

même nom et qui, s'il faut en croire Platon, avait une étendue immense. »

Possidonius, cité par Strabon (1), avait foi à l'ancienne existence de l'Atlantide. Strabon (2) lui-même dit que l'Atlantide pourrait bien ne pas être une fiction, et cependant, dans son pyrrhonisme historique, ce critique si judicieux et même trop sévère refuse d'ajouter foi à ce qu'Hérodote rapporte du voyage autour de l'Afrique, fait par les Phéniciens, à ce que Héraclide du Pont raconte d'un voyage semblable fait par Mage, il regarde comme une imposture le récit d'Eudoxe de Cyzique et sa circumnavigation des côtes de l'Afrique. Philon est du même avis que Strabon (3). Tertullien (4) et Arnobe (5) font aussi mention de cette tradition d'une terre atlantique. Enfin, Diodore de Sicile, qui a rassemblé dans son *Histoire universelle* toutes les traditions des temps anciens nous dépeint les îles Panchée (6), Jambule (7) Hyperborée (8) avec les mêmes traits que ceux avec lesquels Platon nous dépeint son Atlantide, quoiqu'il les place sous des climats différents : il donne à leurs habitants les mêmes mœurs sages et pieuses, nous présente le même tableau de leur félicité : ce qui fait voir que ces traditions diverses et qui présentent tant de rapports entre elles tirent leur origine de cette tradition primitive de l'Atlantide, et en sont de véritables imitations. Mais nous ne saurions rapporter à l'Atlantide ce qu'Aristote (9) et Diodore de Sicile (10) racon-

(1) Livre II.
(2) Idem.
(3) *De mundo non corrupto*.
(4) *Apologétique*, n° 40.
(5) Livre I, *Adversus gentes*.
(6) Livre VI, ch. 8.
(7) Livre II, ch. 31, 32.
(8) Livre II, ch. 28.
(9) Liber de mirabilibus auditis.
(10) Livre V, ch. 15.

Digitized by Google

tent d'une île découverte par les Carthaginois au-delà des Colonnes d'Hercule et qu'ils défendirent d'habiter. L'Atlantide avait déjà disparu avant que Carthage fût fondée. Cette île, la même sans doute que celle dont parle Plutarque (1) dans la vie de Sertorius ne peut être qu'une des îles que les anciens appelaient Fortunées, et que nommons maintenant les Canaries (2).

Parmi les écrivains modernes, presque tous ceux qui ont traité cette grande question reconnaissent l'existence de l'Atlantide. Les différents systèmes qu'ils ont proposés pour fixer sa position ancienne, montrent qu'ils reconnaissent comme vrai le fait de son existence dans les premiers siècles. Nous ne pouvons guère citer que deux auteurs qui lui aient refusé leur assentiment. Il faut avouer que leur nom est d'une grande autorité dans l'Histoire de la Géographie ancienne. C'est d'Anville et Gosselin (3). Examinons leur opinion et considérons si les raisons qu'ils apportent et le poids de leur réputation peuvent contrebalancer suffisamment cette multitude de témoignages que nous présentons en preuve.

D'Anville (4) appuie ses raisons de nier l'existence de l'Atlantide sur ce que « le narré de Platon touchant cet événement est le récit d'un Athénien qui veut illustrer sa patrie, et qu'on voit dans ce qu'il débite sur la patrie des

(1) Plutarque, dans son *Traité de la Face de la Lune*, traité composé à l'exemple des dialogues de Platon, parle de l'île d'Ogygée qu'il place au loin dans les vastes mers, à peu près dans la même position où nous plaçons l'Atlantide. Mais ce qu'il en raconte n'est, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'une agréable fiction.

(2) Remarquons cette tradition des Anciens qui a placé, dans tous les temps, les plus heureuses des nations dans ces îles fortunées, dans ces Hespérides, restes de cette antique Atlantide, dont les peuples étaient si sagement gouvernés, et jouissaient d'une si grande félicité. Voyez Horace, *Epode*.

(3) Il faut y ajouter Cellarius : Voyez sa *Géographie ancienne*, tome II.

(4) Géogr. ancienne, abrégé, tome III, p. 123.

Digitized by Google

Atlantes un philosophe occupé de spéculations plus magnifiques que vraisemblables. » Gosselin ne voit dans cette Atlantide qu'une ile fantastique créée par le philosophe d'Athènes, et que celui-ci a soin d'abîmer au fond de l'Océan, pour qu'on ne la cherchât pas après lui (1). »

Mais Platon est-il l'inventeur de cette tradition prétendue fabuleuse de l'Atlantide? N'existait-elle pas avant lui? Ne voyons-nous pas ses contemporains, Euripide et Théopompe, nous la représenter comme une antique croyance fondée sur les souvenirs et les monuments des peuples? Tous les auteurs de l'antiquité, le critique Strabon surtout, si peu prodigue de son assentiment aux traditions antiques, tous ces auteurs plus rapprochés que nous des temps anciens, ayant en main des preuves et des témoignages que nous avons perdus, n'ont-ils pas admis cette tradition comme vraie, ou du moins comme grandement vraisemblable? Ces nombreux défenseurs ne doivent-ils pas l'emporter sur deux ou trois auteurs isolés, quelque grande d'ailleurs que soit leur réputation et leur connaissance de la géographie ancienne, vu qu'en outre ceux-ci n'ont pas examiné profondément cette question, ils l'ont regardée comme bien incidente dans leurs ouvrages, ils n'ont pas discuté les témoignages et se contentent d'émettre leur opinion sans l'appuyer sur presque aucune preuve? Et d'ailleurs, ils ne laissent pas d'avoir laissé échapper quelques erreurs particulières dans le peu qu'ils ont dit de l'Atlantide. Gosselin avance que les contemporains de Platon ne crurent pas à son récit; nous venons de voir le contraire : il dit que Platon tantôt donne une étendue immense à son île, tantôt le rétrécit jusqu'à une étendue médiocre; mais il confond dans le récit de Critias l'Atlantide toute entière et l'île particulière qui renfermait la capitale du pays et le chef-lieu de la confédération

(1) Recherches sur la Géographie des Anciens, tome I, p. 144.

Digitized by Google

des Atlantes. D'Anville regarde comme une fable ce qu'Aristote, Diodore racontent de cette île dont nous avons parlé plus haut, et que les Carthaginois découvrirent et défendirent d'habiter, et Gosselin cependant l'admet et reconnaît l'identité de cette île avec une des îles Canaries.

Le célèbre Cuvier, dans son beau discours sur les révolutions de la surface du globe, regarde aussi comme romanesque la tradition de l'Atlantide; mais il n'en parle qu'en passant ; il n'entrait pas sans doute dans son plan d'examiner à fond cette question. S'il l'avait examinée, il l'aurait sans doute traitée avec ce génie profond et créateur qui l'a rendu un des plus illustres historiens des secrets de la nature et aurait sans doute été frappé des preuves si nombreuses et si fortes qui ont entraîné notre conviction.

Ce concert d'auteurs grecs et latins à peine infirmé par deux ou trois auteurs modernes, quelque renommés qu'ils soient, ce concert d'auteurs anciens (que serait-ce, si tous étaient parvenus jusqu'à nous ?) ne semble-t-il pas nous indiquer une tradition constante de ce grand événement, tradition qui, passant d'âge en âge et s'affaiblissant à chaque siècle, a laissé du moins après elle une idée confuse et vague?

Ainsi, l'existence de l'Atlantide doit être reconnue, et nous ne saurions raisonnablement la reléguer au nombre des îles fabuleuses ; et notre sentiment paraîtra bien plus vrai, quand nous aurons rapporté dans les chapitres suivants les preuves physiques qui nous autorisent puissamment à croire à l'existence ancienne et à la disparition subite d'une vaste étendue de terres entourées par les eaux.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

SITUATION DE L'ATLANTIDE.

Sur ce sujet, que de systèmes divers ont été enfantés ! Presque tous les auteurs qui, admettant l'existence de l'Atlantide, ont voulu s'occuper de sa situation antique, ont apporté quelque système particulier. C'est un véritable dédale d'opinions diverses et même contradictoires. On peut reprocher en quelque sorte à tous de n'avoir pas assez suivi les vestiges de la tradition et de n'avoir pas donné une attention assez grande aux indices que nous fournissent les écrits de Platon et des autres auteurs de l'antiquité.

Avant d'exposer tous ces systèmes et de les examiner, il me semble convenable de rappeler quelques points tirés du récit de Platon, et sur lesquels notre jugement doit nécessairement s'appuyer. Car c'est d'après la manière dont ces systèmes s'en rapprocheront, ou qu'ils s'en éloigneront, que nous devrons juger du degré de probabilité qu'ils présentent.

Le premier point : c'est que l'Atlantide était située principalement dans la mer appelée de son nom Atlantique et vers les colonnes d'Hercule.

Le second : c'est qu'elle était étendue, comme la Lybie et l'Asie réunies (1).

Le troisième : une partie devait longer la Méditerranée, ses limites s'approcher de l'Egypte et de la Lybie, et être à la portée de la Grèce que ses peuples envahirent.

(1) Remarquons que les Grecs, surtout au temps de Platon, ne connaissaient guères l'Asie que jusqu'à l'Euphrate. Alexandre et ses conquêtes n'avaient pas encore reculé jusqu'à l'Indus les bornes de cette partie du monde.

Digitized by Google

Le quatrième : elle a dû disparaître, du moins en grande partie.

L'auteur moderne qui s'est le premier occupé de la situation de l'Atlantide, est le suédois Olaüs Rudbeck, qui, dans un ouvrage intitulé : *Atlantica vera Japeti posterorum series et patria* (1), prétend que la Suède et la Scandinavie sont la région où l'on doit placer l'antique Atlantide. Excité par son patriotisme, frappé de la tradition de l'île Hyperborée qui, suivant lui, ne pouvait être placée que bien reculée vers le nord, il s'est cru autorisé à placer dans sa patrie et l'Atlantide des anciens et l'habitation du peuple primitif qui, se trouvant renfermé dans des limites trop étroites, s'est répandu à grands flots dès les siècles les plus reculés, dans le midi de l'Europe et même dans le nord de l'Afrique, et y a porté ses lois, ses coutumes et ses dieux. Que serait-ce, s'il avait connu l'hypothèse ingénieuse de Whiston, développée par Mairan, du refroidissement successif du globe, hypothèse que les découvertes récentes de la science ont si victorieusement réfutée ? Avec quel empressement il l'aurait appelée à l'appui de son système, pour prouver que sa patrie si froide et si peu fertile, avait pu jouir, dans les temps anciens, de ce soleil brûlant et de cette merveilleuse fécondité dont Diodore de Sicile et la tradition de son temps décorent l'île Hyperborée ? Mais ce système que Rudbeck appuie d'une prodigieuse érudition ne peut soutenir un examen et une critique sérieuse. D'abord le pays qu'habitaient les Hyperboréens et que l'antiquité appelait une île, suivant sa coutume d'appeler ainsi les régions qui lui étaient inconnues, ne peut être placé dans la Suède. Les rapports de ces peuples avec les Grecs, les députations qu'ils envoyaient chaque année à l'île de Délos, pour y adorer dans son princi-

(1) Ou plutôt : *Atlantica, sive Manheim, vera Japheti posterorum series e patria*. Upsalia, 1675 et 1689.

Digitized by Google

pal sanctuaire le Dieu auquel ils étaient consacrés, doivent nous les faire placer dans des régions peu éloignées de la Grèce. Aussi, les renseignements les plus sûrs les font habiter les côtes du Pont Euxin et le Palus-Meotides (1). D'ailleurs, pourquoi chercher au loin dans le nord cette Atlantide qui était placée vers les Colonnes d'Hercule, et qui rapprochée de la Grèce, confinait avec la Lybie et avec l'Egypte? Et, en outre, la Suède n'a nullement subi la catastrophe qui a fait disparaître l'Atlantide. L'aspect physique du pays le montre évidemment.

Je ne parle pas d'un Allemand nommé Hafer qui, en réfutant Rudbeck vers 1745, prétendait que les marques de l'Atlantide et de l'île Hyperborée ne pouvaient convenir qu'aux provinces septentrionales de l'Allemagne, arrosées par la Baltique, telles que la Pomeranie et le Mecklembourg : il trouve sans doute le sanctuaire des Atlantes dans l'île de Rugen et dans son temple du Dieu Sandewit, divinité si honorée par les peuples septentrionaux.

Citerai-je aussi Grave, écrivain flamand, qui prétend trouver l'Atlantide dans la Hollande? Qu'il nous suffise de citer le titre de son ouvrage qu'il fit imprimer en 1806. Ce titre seul nous fera voir dans quelles aberrations peut nous entraîner une érudition indigeste et peu intelligente ainsi qu'un faux patriotisme. Le voici : « *République des Champs Élysées* ou *Monde ancien*, ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs Elysées et l'enfer des anciens sont les noms d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule et surtout dans les îles du Bas-Rhin ; que cet enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été

(1) Mentelle : *Dict. de Géog. ancienne.* — Gedoyn : *Mémoires des Inscriptions et Belles-Lettres*, Liv. VII. Banier : idem.

Digitized by Google

initié ; que la déesse Cérès est l'emblème de l'Eglise élysienne; que l'Élysée est le berceau des arts, des sciences, de la mythologie ; que les Élyséens nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, etc., ont civilisé les anciens peuples, y compris les Egyptiens et les Grecs; que les Dieux de la fable ne sont que les emblèmes des institutions sociales de l'Élysée ; que la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs Atlantes ; que l'aigle céleste est l'emblème des fondateurs de la nation gauloise, que les poètes Homère et Hésiode sont originaires de la Belgique, etc., etc. »

Ne croirait-on pas, en lisant ce long titre d'ouvrage, entendre le pére Hardouin renouveler ses doctes rêveries? Pourrait-on penser que l'auteur d'une opinion si absurde ait pu trouver quelqu'un pour la défendre et la soutenir? Cependant une pareille thèse a été soutenue vers le même temps par un antiquaire anglais, le docteur Davies, dans ses *Recherches celtiques*.

Eurénius, compatriote de Rudbeck, dans son *Atlantica orientalis*, présente un système tout différent. Il prétend trouver l'Atlantide dans la Palestine. Ce système a été suivi par Baër, théologien de Strasbourg. L'un et l'autre appuient particulièrement leur opinion sur les rapports étymologiques qu'ils prétendent exister entre les noms des premiers héros des Atlantes et les noms des enfants de Jacob. Mais ces rapports sont évidemment forcés et arbitraires, et la saine critique les rejette. Ensuite, la Palestine est bien loin d'offrir toutes les qualités que demande le récit de Platon. Jamais Platon n'aurait appelé une île, un pays si rapproché de la Grèce, pays que les Phéniciens, les Tyriens avaient fait connaître depuis longtemps, et dans lequel les Grecs eux-mêmes avaient placé la scène de plusieurs de leurs faits mythologiques (1). Son

(1) Telle que l'histoire d'Andromède, à Joppé, et celle d'Adonis.

Digitized by Google

étendue si resserrée ne peut correspondre à l'étendue immense que donne Platon à l'Atlantide : sa situation si éloignée du lieu que toute l'antiquité a appelé les colonnes d'Hercule (1), doit encore nous empêcher d'y reconnaître notre île mystérieuse. Il est vrai que la Palestine a été tourmentée par des tremblements de terre et des feux souterrains qui ont formé la mer Morte, ont arrêté le cours du Jourdain et l'ont empêché de se jeter dans la mer Rouge, vers le golfe d'Akabah qui était peut-être son ancienne embouchure ; mais ces révolutions se sont opérées dans un espace bien circonscrit, et on ne peut dire qu'elles aient fait disparaître la Palestine, puisque les Hébreux l'ont retrouvé sous Josué, dans le même état physique que lorsque leurs pères l'avaient abandonnée (2).

A la fin du dernier siècle, le savant Bailly, auteur célèbre de l'*Histoire de l'Astronomie*, mais esprit moins juste, qu'écrivain habile et ingénieux, a traité avec un talent remarquable, dans ses *Lettres sur l'Atlantide*, la grande question qui nous occupe. Embrassant le sentiment de Rudbeck en partie, se fortifiant de l'opinion de Whiston, dont nous avons parlé plus haut, il place dans le nord la patrie de nos Atlantes et la fixe sur le plateau de la Tartarie. Je ne m'arrêterai pas à répéter les raisonnements spécieux, par lesquels il essaie

(1) Baër trouve les colonnes d'Hercule dans le temple de Tyr ; il dit, d'après Hérodote (livre I), que la statue de ce dieu était accompagnée de deux colonnes, l'une, consacrée au feu, l'autre, aux nuées et aux vents. Mais cet usage n'était pas particulier aux temples d'Hercule. Presque tous les temples élevés dans les premiers siècles avaient ces deux colonnes à leur vestibule. Qu'on se rappelle les deux colonnes, Jachin et Booz, du temple de Salomon (*Rois*, liv. III, ch. 7), et les deux obélisques qui décoraient d'ordinaire l'entrée des plus anciens temples égyptiens.

(2) Les Hébreux ont retrouvé dans la Palestine la grotte de Mambré le lieu de l'échelle de Jacob, et le mont Moria.

Digitized by Google

d'autoriser sa brillante théorie. Mais il est étonnant que, prenant le récit de Platon pour base de son système, il ne le suive presque en aucun point. D'abord, il trouve dans tous les endroits du monde les colonnes d'Hercule, au mépris de l'antiquité qui les a constamment fixées vers la Bétique (1). Ensuite, il place au loin, au nord de l'Asie, un pays que la tradition nous dépeint longeant la Méditerranée et rapproché de l'Egypte et de la Grèce. Embarrassé d'expliquer la catastrophe qui a fait disparaître l'Atlantide, il trouve plus facile pour lui de ne pas l'admettre et de la regarder comme une fiction.

M. Latreille, dans un Mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 5 juillet 1819, se rapproche du sentiment de Bailly et pense que l'Atlantide occupait la place de la Perse actuelle qui jadis, suivant lui, dut former une île, alors que la mer Caspienne, l'Aral occupaient une plus grande étendue. Mais ce système, pas plus solide que les systèmes précédents, doit être rejeté d'après les mêmes principes qui nous ont guidé pour rejeter les autres. D'ailleurs, nous allons expliquer bientôt la véritable cause de la diminution de la mer Caspienne et du desséchement des terres environnantes.

Abandonnant les auteurs qui ont placé l'Atlantide au nord et à l'orient, voyons ceux qui, se rapprochant davantage de la vérité, l'ont placée à l'occident et au midi.

Fabre d'Olivet croit que l'Amérique est l'Atlantide des anciens; mais il prétend qu'elle était autrefois figurée autrement, et apporte pour raison, des changements chimériques du pôle Boréal et du pôle Austral. Mais ce système présente si peu de probabilités et est si peu en rapport avec la tradition, qu'il ne mérite pas la peine d'être réfuté.

Oviedo place aussi l'Atlantide en Amérique, vers l'embouchure de Maragnon, ou rivière des Amazones. Mac-Culloch

(1) Lettre XV, p. 109.

Digitized by Google

la retrouve de même en Amérique dans l'emplacement des Antilles. Nous n'avons qu'à comparer ces deux systèmes avec le récit de Platon pour les trouver inadmissibles. Comment à une si grande distance, les Atlantes auraient-ils pu attaquer la Grèce et l'Asie (1) ?

Kircher (2) et Tournefort (3) sont les premiers qui aient soupçonnés que l'Atlantide aurait pu exister dans ce vaste espace qui sépare l'Afrique et l'Europe de l'Amérique.

Le géographe Engel, dans son Essai sur cette question : *Quand et comment l'Amérique a été peuplée d'hommes et d'animaux*, embrasse le même sentiment qui a été suivi par un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels nous devons remarquer De Brosses (4), Carli (5), Mentelle (6), Buache (7), Golberry (8), Ledru (9), et en dernier lieu Rienzi (10) et Bory de St-Vincent qui, dans son *Essai sur les îles Fortunées*, a donné un grand degré de probabilité à cette opinion qu'appuient et fortifient de nombreuses preuves physiques (11). Ce système paraît se concilier assez bien avec la tradition et le

(1) *Mundus subterraneus*, lib. II, ch. 13.

(2) Voyage au Levant, lettre 14.

(3) Hist. de la Rép. Romaine, liv. IV, p. 400.

(4) Lettres sur l'Amérique.

(5) Dict. de Géog. ancienne.

(6) Dissertation sur l'isle *Antilla*.

(7) Fragments d'un voyage en Afrique, t. I.

(8) Voyage à Teneriffe et à Porto Rico, t. I, p. 205.

(9) Encyclopédie du XIXe siècle.

(10) Ortelius, Baudrand, Sanson sont du même sentiment, et placent de même en Amérique notre île Atlantide.

(11) Ajoutons-y Baumann : *Historia Orientalis*, ch. 5 ; *Historia Insularum*, ch. 5 ; Buffon : *Théorie de la terre*, tome III ; Bruzen de la Martinière qui, dans son Dictionnaire, a un article remarquable sur l'Atlantide et les Espagnols Espinosa : *Historia de las appariciones de la Candeloria ;* Clavijo : *Noticias de la Historia général de las islas Canarias*.

Digitized by Google

récit de Platon ; mais il est un point sur lequel il présente une difficulté bien grande et presque insurmontable. Comment éloignée de l'Egypte, de toute la longueur de la Méditerranée, comme le serait l'Atlantide, l'antiquité aurait-elle pu dire qu'elle y confinoit? Et comment à une si grande distance, les Atlantes auraient-ils pu attaquer la Grèce et l'Egypte et devenir pour ces pays des adversaires si redoutables?

Vient ensuite l'opinion de Delisle de Sales qui, dans son *Histoire philosopheque du Monde primitif*, place l'Atlantide dans la bassin même de la Méditerranée qu'il pense, avant la rupture du Bosphore, avoir été moins étendue qu'elle ne l'est maintenant, et avoir été occupée en grande partie par une île immense dont les débris sont la Corse, la Sardaigne et les îles environnantes. « Mais cette position, dit le célèbre voyageur Badia, où autrement Aly-Bey, beau-père de Delisle de Sales, ne répond pas aux données que tenons des prêtres de Saïs, puisque l'Atlantide ne serait plus sur les bords de la mer Atlantique, si on la plaçait, comme il le fait, au milieu de la Méditerranée, qui jamais n'a porté le nom d'Atlantique, ni vis-à-vis l'embouchure que les Grecs appellent dans leur langue les colonnes d'Hercule, c'est-à-dire le détroit de Gilbraltar, d'où, selon l'auteur cité, elle aurait été éloignée de près de deux cents lieues. Dans cette hypothèse, aucune ligne droite tirée de l'île n'eut aboutie au détroit, sans passer par des terres intermédiaires, à cause de la projection des côtes de cette mer ; d'ailleurs le petit espace où il place cette île ne pouvait contenir un territoire aussi étendu que la Lybie et l'Asie ensemble, quelque soit la réduction que l'on fasse subir aux pays connus alors sous ces noms, et encore moins un territoire sur lequel régnaient plusieurs rois célèbres par leur puissance, qui étendaient leur empire sur de grands pays adjacents et qui étaient fiers de tant de forces (1). »

(1) Voyages, t. I, p. 374.

Digitized by Google

Il nous reste maintenant à examiner le système de ce dernier. Il pense que l'ancienne Atlantide était formée par la chaîne du mont Atlas (1). Ce système paraît offrir encore plus de probabilités que celui de Tournefort et une conformité plus grande aux traditions de l'antiquité. Je vois par là une île ou presqu'île dans l'Atlantide, surtout en admettant la supposition de l'auteur que le Zahara formait une mer qui entourait l'Atlas vers l'orient et le midi et se joignait peut-être à l'Océan vers le cap Nun. Je vois ces côtes occidentales baignées par une autre mer qui, de la montagne d'Atlas et de l'île qu'elle bornait, a pris le nom d'Atlantique. Je vois son étendue répondre à peu près à celle que lui donne Platon. Je la vois longer la Méditerranée, ses limites se rapprocher beaucoup de la Lybie, et donner à ses habitants la facilité d'attaquer l'Egypte et la Grèce. Mais là, cessent les rapports avec les traditions antiques. Je ne vois pas l'Atlantide placée par rapport à la Grèce vers les colonnes d'Hercule qu'elle ne touchait que par sa partie la plus éloignée, et je n'y vois pas les vestiges de cette catastrophe qui a dû la faire disparaître en grande partie. Car ce que dit Aly-Bey (2) des terres submergées dans l'espace formé par les deux Syrtes, quoique vrai, ne peut avoir pour cause les tremblements de terre, ni les feux souterrains, puisqu'aucun indice volcanique ne se trouve dans ces parages. On doit attribuer uniquement la submersion de cette partie de la côte, à la rupture du Bosphore, dont nous parlerons bientôt, rupture qui, remplissant la Méditerranée des eaux de l'Asie centrale qu'elle a laissé écouler, força cette mer à élever ses flots et à submerger au loin ses rivages.

Voilà donc exposés tous les différents systèmes qu'a enfantés cette grande question de l'Atlantide, leur plus ou moins

(1) Voyages, t. I, ch. 19.
(2) Voyages, t. I, ch. 19.

Digitized by Google

grand degré de probabilité, et les différentes contradictions qu'ils présentent avec les traditions de l'antiquité.

Mais ne pourrait-il pas se trouver une opinion qui, par une heureuse alliance, à l'explication des traditions antiques, réunirait les preuves physiques que fournit la nature? On a déjà vu les probabilités nombreuses que présentent les deux systèmes de Tournefort et d'Aly-Bey; mais chacun d'eux s'offre à nous avec de sérieuses difficultés, et ne peut expliquer d'une manière satisfaisante la tradition des premiers temps. Mais réunissons ces deux systèmes, et ces difficultés disparaîtront, et l'histoire de l'antiquité s'expliquera, et les problèmes que présente au savant et au géologue l'aspect physique de la terre et des mers ne resteront pas sans solution.

Ainsi, l'Atlantide, suivant nous, était composée de la chaîne de l'Atlas, de l'Espagne en tout ou en partie (1) et

(1) Les raisons qui nous font admettre l'Espagne, en tout ou en partie dans l'Atlantide, sont : 1° Son union avec l'Afrique, avant la rupture des Colonnes d'Hercule ; 2° Le texte du Critias de Platon, qui nous montre Gadir, frère d'Atlas, ayant pour part de son héritage l'extrémité de l'Atlantide, à laquelle il donne son nom de Gadir, nom que l'Antiquité a toujours regardé comme le nom primitif de Cadix, et de la région depuis appellée Bétique ; 3° La tradition des temps anciens qui nous parle de l'expédition d'Osiris en Egypte, et de celle de l'Hercule Lybien, expéditions certainement fabuleuses, mais fondées sur un souvenir obscur des Atlantes, et nous rappelant la conquête qu'ils firent de ce pays, ainsi que de l'Afrique septentrionale, à leur sortie de l'Ethiopie, qui pouvait si facilement être confondue avec l'Egypte ; 4° Ces mêmes traditions qui citent un Atlas souverain en Espagne, et y fondant une dynastie, un Lybien nommé Testa, règnant dans le même pays (Voyez Mariana, liv. I, chap. 10 et 11). Il est difficile de désigner jusqu'où s'étendaient les limites de la puissance des Atlantes en Espagne. Peut-être se sont-ils avancés successivement, par les conquêtes, jusqu'aux Pyrénées? Peut-être se sont-ils arrêtés sur les bords de l'Ebre. Il est à remarquer que le nom de ce fleuve qui a servi à nommer le pays tout entier (Ibérie), signifie dans le langage primitif *borne* ou *limite* (Histoire Universelle, tom. XIII, p. 185).

Digitized by Google

d'une terre immense qui remplissait l'espace circonscrit entre les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère, et peut-être même aussi les Açores. Cette île ou presqu'île, ou plutôt ce vaste continent devait avoir à peu près 4,800 milles géographiques de long du nord-ouest au sud-est et 1,500 de largeur.

Examinons les raisons qui nous font donner à l'Atlantide une telle position et une étendue si vaste. Les preuves et les documents seront si nombreux que nous n'aurons en quelque sorte qu'à choisir.

D'abord, il convient de comprendre le mont Atlas dans l'Atlantide, soit qu'il lui ait donné son nom, soit qu'il l'ait reçu d'elle, soit que l'un et l'autre l'ait reçu, ce qui est bien plus probable, d'un des premiers rois, un des premiers chefs du pays. Il est hors de doute qu'il y était compris et même que sa chaîne a été la première partie habitée de cette région, puisque c'est là que paraissent avoir vécu les premiers Atlantes. Sa proximité de l'Egypte et de la Grèce en est encore une nouvelle preuve. Il est étonnant que cette considération si simple n'ait pas frappé les auteurs qui se sont occupés de la situation de l'Atlantide, et que tous, à part Aly-Bey, aient cherché loin de l'Atlas un pays qui avait avec lui un rapport de nom si frappant. Si les détails que donne Platon sur la nature du terrain et les productions de l'Atlantide ne sont pas un jeu de sa brillante imagination, ils semblent convenir parfaitement à cette côte septentrionale de l'Afrique.

Il convient ensuite d'étendre l'Atlantide dans cet espace immense que circonscrivent les Açores, les Canaries et le Cap-Vert. Par là sont justifiées les traditions que l'antiquité nous a laissées sur son étendue et sur sa situation (1). Et

(1) Pline parle d'une île appellée de son temps Atlantide, située vis-à-vis l'Atlas, et qui avait sans doute conservé le nom de la grande terre dont

Digitized by Google

d'ailleurs que de preuves physiques, que de témoignages nombreux de savants et de voyageurs se réunissent pour nous faire voir, dans ce vaste espace dont nous parlons, les débris d'un immense continent, détruit par quelque convulsion violente de la nature, convulsion dans laquelle l'eau et le feu ont employé leur pouvoir dévastateur! Quel aspect nous présentent ces îles diverses! Des montagnes dont la hauteur prodigieuse est hors de proportion avec l'étendue de ces îles, un terrain volcanisé, bouleversé par des tremblements de terre, souvent soulevé par des feux souterrains, sillonné par de longues et effrayantes anfractuosités, présentant des couches de lave amoncelées. De loin en loin, on voit encore fumer des volcans en action, dont les éruptions assez fréquentes portent partout sur ces rivages la terreur et l'effroi. Mais ce terrain n'est pas partout volcanique : on trouve dans presque toutes les îles des débris de roches primitives, le granit, la siénite, et autres indices frappants d'un terrain primitif.

Voilà l'aspect général que présentent les Açores, les Canaries et le Cap-Vert. Toutes les relations des voyageurs, tous les rapports des géologues sont unanimes à nous les représenter sous cet aspect.

Le groupe des Açores en particulier qui devait former l'extrémité de notre Atlantide offre les débris d'une terre violemment bouleversée et abîmée en grande partie. Un foyer volcanique y a exercé les plus grands ravages : des cratères

elle faisait partie. Ce devait être une des Canaries (Livre VI, ch. 31).

C'est sans doute de notre ancienne Atlantide, qui en occupait une grande partie, que la mer Atlantique a reçu son nom, qu'elle porte depuis l'antiquité la plus reculée, et non du mont Atlas, qui ne la borde que dans une faible étendue de côtes et à son extrémité occidentale. C'est l'opinion de Citri, traducteur de Zarate, auteur espagnol d'une histoire de la découverte et de la conquête du Pérou, et nous l'admettons volontiers (Voy. tom. I, *Discours préliminaire*).

Digitized by Google

de soulèvement y surgissent de toutes parts : quelques-uns sont encore en activité et vomissent encore de temps en temps la lave et le feu : des volcans sousmarins y font surgir et disparaître tour-à-tour des îles et des terres nouvelles (1). Partout on foule aux pieds dans ces îles la trachite et la pierre ponce. Cependant les îles les plus éloignées du centre et du foyer présentent le terrain primitif. Le schiste constitue l'île de Ste-Marie et le marbre abonde dans la petite île de Corvo, à l'extrémité opposée du groupe. Remarquons aussi la montagne volcanique du Pic, dans l'île du même nom, dont la hauteur prodigieuse de 2363 mètres, semble avoir dû appartenir primitivement à des terres bien plus étendues.

Même aspect quant aux Canaries et à Madère. Madère et sa voisine Porto-Santo, avec leurs volcans éteints, leurs masses de lave antique et de basalte, ont présenté à Bowdich, qui a étudié avec soin leur constitution physiques, des indices nombreux de terrain primitif. « Madère, dit-il, en se résumant, et Porto-Santo, par leur voisinage des Canaries, permettent de croire qu'elles appartiennent à la même formation, et nous en pouvons déjà inférer, avant même de nous livrer à aucun examen, qu'elles n'ont pu être créées par un volcan sousmarin. Il est d'abord irrécusable que les masses de basalte ne formaient pas dans l'origine une roche d'une autre nature, que la chaleur aurait dilatée dans la place qu'elle occupait, et qui se serait pénétrée de vapeur pour former la roche actuelle ; tout semble prouver, au contraire, que ces masses se sont élevées liquides et qu'elles se sont écoulées de la bouche d'un cratère. En second lieu, si l'île de Madère avait été entièrement créée par un volcan marin, sa base, je dirai même, toute sa masse devrait, à en juger par l'analogie, être composée de pierre ponce et de houille ; or, ces deux

(1) Léopold de Buch : Description des Canaries, p. 357 et s.

Digitized by Google

substances se trouvent en quantité extrêmement petite et en couches alternantes avec le basalte et le tuf. La découverte de la vaste couche de calcaire de transition située au dessous du basalte et descendant à une profondeur de sept cents pieds, jusqu'au point où le niveau de la mer ne permet plus de la poursuivre confirme notre opinion et semble démontrer que Madère a d'abord existé à l'état de roches de transition, qui ont été déchirées ensuite par un volcan marin, dont les éruptions successives de basalte et de tuf ont recouvert l'île et en ont accru l'élévation (1). »

Les Canaries offrent des traces encore plus fréquentes de terrain primitif, malgré leurs volcans nombreux et les débris ignés dont leurs éruptions ont couvert la surface de ces îles. « Nous y avons retrouvé, dit Bory de Saint-Vincent, des débris de roches primitives, des granits parfaitement conservés, ou qui, pour avoir éprouvé un feu violent, n'en existaient pas moins avant les incendies souterrains, des lits de sable ferrugineux qui n'ont éprouvé aucune altération, des couches d'argile qui ont conservé leur disposition et tous leurs caractères, enfin des amas de corps fossiles où l'on distingue des productions marines et des empreintes de végétaux (2). » Même Léopold de Buch, qui prétend que ces îles sont le produit de volcans sousmarins dont les efforts les ont fait surgir au dessus des eaux, est forcé de reconnaître la roche primitive dans l'île de Palma. Escolar a trouvé la siénite à Fortaventura, et Broussonnet la siénite et le schiste micacé dans l'île de Gomère (3). Enfin, l'illustre voyageur de Humboldt, qui a séjourné dans ces îles, à son passage en Amérique, les reconnaît comme le reste d'une chaîne de montagnes déchi-

(1) Excursions dans les îles de Madère et de Porto-Santo, p. 107.

(2) Essai sur les îles Fortunées, ch. VII, p. 431.

(3) V. Humboldt, Relation historique : supplément.

Digitized by Google

rées et submergées dans la mer par une des grandes convulsions du globe, et il pense contradictoirement à Léopold de Buch que nous avons cité plus haut, que les Canaries n'ont pas plus été créées par des volcans, que l'ensemble des petites Antilles n'a été formé par des madrepores (1). Remarquons encore, dans l'île de Tenériffe, le Pic de Teyde qui, ainsi que celui des Açores, semble par sa hauteur avoir eu primitivement pour base une terre bien plus étendue que la sphère assez circonscrite de cette île.

Quant au groupe des îles du Cap-Vert, il a été moins étudié que les autres; mais ce qu'on en sait présente tant d'analogie avec le reste, qu'on peut hardiment lui attribuer la même constitution physique et la même formation (2). On y voit un pic, ancien volcan, dont les éruptions ont cessé depuis tout au plus un siècle, et dont la hauteur prodigieuse effraie les navigateurs et est hors de proportion avec la petite étendue de l'île qu'il renferme. On y voit aussi des masses de basalte et de tuf, qui, nombreuses autour du foyer principal, deviennent plus rares dans les îles éloignées de Buenavista, St-Nicolas, St-Vincent, St-Antoine, que Léopold de Buch lui-même croit composées de roches autres que le basalte.

Voilà l'aspect que présentent ces îles : voilà l'idée qu'en ont eu les savants et les voyageurs les plus accrédités. Maintenant parcourons les mers qui les entourent et qui les séparent du continent, et examinons si ces mers ne nous présenteront pas encore quelque indice d'une terre submergée.

Entre les Açores et les Canaries, existent des bas-fonds et des vignes assez nombreuses que mentionnent Frézier (3) et Fleurieu (4) qui ont exploré ces parages. Des couches de varec

(1) Idem. Rel. Hist., t. I, ch. 2.

(2) Léopold de Buch, Description physique des Canaries, p. 370.

(3) Frézier : Relation du Voyage de la Mer du Sud, p. 289.

(4) Fleurieu : Voyage fait par ordre du Roi, t. I, p. 606.

Digitized by Google

se montrent en abondance entre le vingt-troisième et le trente-troisième paralèlles, et l'on sait fort bien que cette plante marine ne peut croître et s'élever au dessus des eaux, que dans une mer peu profonde. Du côté des Açores, à trente lieues au loin de Madère et de Porto-Santo, sont des vigies et des roches sous l'eau. Entre Madère et les Canaries, se voient sur une même ligne les Iles Désertes, l'Ile Sauvage et sa chaîne de rochers qui semble lier ces deux groupes et en faire un seul et même système; et entre les Canaries et les îles du Cap-Vert, les eaux de l'Océan disparaissent sous une couche épaisse et merveilleuse de varec et de goëmon qui, s'étendant au loin et remplissant presque tout l'espace entre les deux Archipels, couvre une superficie immense de soixante mille lieues carrées.

Cette partie de l'Océan présentait déjà le même aspect dès les temps les plus reculés. Aristote (1) en fait mention, et le Periple de Scylla (2) s'exprime ainsi : « La mer au-delà de Cerné (la petite île Fédal sur la côte du Maroc), n'est plus navigable à cause de son peu de profondeur, des marécages et des varecs. » Si l'autorité de Scylla méritait une entière confiance, ce que je n'oserais assurer, ne pourrait-on pas induire de ce passage qne les débris de l'Atlantide, plus nombreux alors que maintenant, et s'élevant presque à la surface de la mer, devaient procurer ces bas-fonds, ces eaux vaseuses, et ces plantes dont parle le Periple, mais que la suite des siècles, les commotions violentes et volcaniques dont ces mers ont été si souvent le théâtre, les courants dont la force est si grande dans ces parages, ont emporté ces débris pièce à pièce et ont donné peu à peu à la mer cette profondeur qu'on y trouve maintenant? Par là, serait confirmée la vérité de la fin du

(1) De Mirabilibus, p. 1157.
(2) Ed. de Gronovius, p. 126.

Digitized by Google

récit de Platon dans le Timée, qui nous représente les débris de l'Atlantide formant un limon qui empêche les vaisseaux de naviguer.

Entre les Canaries et la côte de Maroc, la mer est si peu profonde que Vieyra qui, né à Ténériffe et y ayant passé la plus grande partie de sa vie, avait pu observer plus longtemps et mieux que tout autre la nature physique de ces îles et l'état des mers qui les entourent, assure qu'elles devaient être jointes autrefois à la côte de Maroc, et qu'une convulsion violente de la nature a pu seule les en séparer (1). M. de Humboldt embrasserait volontiers ce sentiment ; mais il voudrait pour plus de certitude qu'on explorât les montagnes voisines de Maroc, et qu'on trouvât de l'homogénéité de terrain entre les deux chaînes (2). D'ailleurs, les voyageurs et les marins qui ont exploré la côte d'Afrique depuis le cap Sparteb jusqu'au cap Blanc, y ont remarqué des déchirements multipliés, des monts latéraux séparés par des gorges très ouvertes et paraissant divisés par l'action d'un violent effort (3).

Tels sont les preuves et les documents nombreux qui fortifient notre opinion et qui lui donnent ce degré de probabilité qui sollicite avec force l'assentiment de tout lecteur attentif et exempt de prévention. Ajoutons que, plaçant l'Atlantide dans la partie où nous la plaçons, elle se trouve précisément sous ce beau ciel, dans ce climat heureux, dans cette

(1) Cité par Bory de St-Vincent : *Essai sur les îles Fortunées.*

(2) Golberry : *Fragments d'un Voyage en Afrique*, t. I, ch. 2. Bory de St-Vincent, p. 440.

(3) Il paraît que la chaîne de l'Atlas se continuait dans la partie qui a été submergée. Le cap Ghir, l'ancien promontoire d'Hercule, qui fait l'extrémité de l'Atlas, est en rapport avec les Canaries qui ont la même inclinaison sud-ouest. Solin dit que l'Atlas avait un faîte couvert de neige et que des flammes sortaient de ses flancs (ch. 37). Ce qui semble convenir parfaitement au Pic de Teyde qui est toujours couvert de neige, et qui, en outre, est un ancien volcan dont les éruptions n'ont cessé qu'à une époque bien rapprochée (1798).

Digitized by Google

terre fertile que lui attribuent Platon et les traditions des premiers siècles, et sous la même zône, où, dans des temps postérieurs, les anciens ont trouvé ces îles qu'ils ont revêtues de traits si enchanteurs et auxquelles ils ont donné le doux nom de Fortunées.

JOLIBOIS,
Curé de Trévoux.

(*La suite prochainement*).

Digitized by Google

DE

LA FAUTE DE L'HOMME

ET DE

SA RÉPARATION (1).

CHAPITRE X.

COMMENT CE MOUVEMENT DE L'AME A L'ASSÉITÉ SE MANIFESTE-T-IL SUR LA TERRE ?

Par l'orgueil, qui est la destruction de l'amour au sein de l'être, l'homme a renversé la loi fondamentale de l'absolu, et conséquemment la loi de sa propre existence. La loi capitale de l'être ainsi attaquée, la création s'est trouvée frappée de mort dans sa source; et la vie, suspendue aux portes de l'absolu, ne saurait plus désormais circuler dans les étroits sentiers d'égoïsme que l'être créé lui a tracés.

(1) La première partie que nous avons publiée dans la livr. 126 de cette *Revue*, en juin 1845 (tom. XXI, p. 457), traitait spécialement *De la Faute de l'Homme*, celle-ci traite *De ses Conséquences*, la dernière traitera *De sa Réparation*. (*Note de l'Éditeur*).

Digitized by Google

Avant de voir se traduire sur la terre les effets de cette révolution dans l'être, rappelons-nous succinctement la suite des propositions ontologiques qui découlent de la notion de l'absolu.

L'Être essentiel trouve en lui le principe de son existence; la créature spirituelle ne trouve en elle que le principe de ses actes. Autrement dit, la nature de Dieu est absolue et indépendante, et la nature de l'homme n'est que libre et responsable. Conséquemment, le mouvement qui porte l'être libre à ne produire des actes que par lui-même, pour conserver son imputabilité, est aussi normal et aussi légitime que le mouvement qui porte Dieu à n'exister que par lui-même, pour conserver son absoluité. Mais le sentiment de suffisance qui porterait l'être libre à croire qu'en lui est la source de sa substance comme en lui est la source de ses actes, ne serait-il pas aussi anormal et aussi dangereux pour lui que le serait pour l'être absolu le sentiment d'insuffisance qui lui ferait chercher hors de lui les infinies conditions de son existence! De là cette conséquence si simple, et qui renferme cependant toute la législation de l'être, à savoir : que Dieu reste Dieu, car lui seul peut se suffire; et que la créature reste la créature, car seule elle ne peut se suffire.

Puisque l'être absolu ne cherche qu'à répandre sa vie, afin que des êtres autres que lui puissent jouir de sa félicité, puisqu'enfin il nous a créé pour avoir à qui faire du bien, que tel est le grand besoin de cet être ineffable, la peine la plus cruelle et la seule qu'il puisse éprouver dans la plénitude même des joies de l'infini, ne serait-ce pas celle d'être déçu en son amour par la perte de sa créature? De son côté, cette faible créature pourrait-elle éprouver une peine plus affreuse que celle de se voir arracher l'objet de ses espérances et de son amour immortels! L'acte qui empêcherait la créature de rattacher son existence à son Dieu, et Dieu de suivre le pen-

Digitized by Google

chant de son amour, ne serait-il pas le mal le plus radical, le seul mal, au reste, qui pourrait traverser l'infini? car un tel fait interromprait la création.

Or la création n'est autre chose que l'acte par lequel l'être absolu retient constamment suspendu sur le néant l'être qui ne peut subsister de lui-même. Si cet acte est interrompu, l'ame, perdant l'attraction qui la soutenait, ne fera-t-elle pas proportionnellement une chute!

Maintenant, pour achever le raisonnement dans l'ordre logique :

Il est clair que si l'homme a fait une chute, comme les traditions nous en avertissent et comme l'expérience de chaque jour nous le montre, ce ne peut être qu'en perdant l'attraction de son être par suite d'une altération dans sa nature. Si l'homme a souffert une altération dans sa nature, c'est qu'il a rompu quelques-uns des rapports nécessaires de créoconservation qui le rattachaient à la source de l'être. Si l'homme a rompu ces rapports, il a suspendu le naturel écoulement par lequel Dieu se faisait une joie de lui communiquer la vie nécessaire à l'accomplissement de ses desseins pleins d'amour. Si l'homme a interrompu le canal de cet aliment spirituel, qui ne peut s'introduire fructueusement en lui que par une coopération de son activité, c'est qu'il a refusé d'attirer cet aliment, croyant trouver en lui la source réparatrice de son existence. S'il a cru qu'il trouverait en lui la source de son existence, c'est qu'oubliant sa position d'être créé, il a, par là même, oublié les conditions sur lesquelles il repose, et qui ont été confiées à sa liberté pour qu'il pût mériter. S'il a oublié sa dépendance nécessaire comme être créé, c'est que, contrairement à l'avis que Dieu lui donna en lui confiant son existence et sa loi, il a laissé prévaloir en lui-même le mouvement de l'être à la vie absolue. Si l'homme a oublié sa dépendance naturelle pour se constituer dans le

Digitized by Google

sentiment d'une existence qui serait complète et absolue, c'est que l'amour n'était plus dans son cœur. Si l'amour n'était plus dans son cœur, comme c'est par l'amour que les innombrables perfections de l'infini se rattachent à leur centre éternel, et que l'être créé lui-même se rattache à sa source, cet être s'en est détaché et est tombé de l'absolu. Si, en un mot, l'homme a fait une chute, c'est qu'il a rompu l'attraction de l'amour.

Si l'homme a perdu l'amour, c'est-à-dire le principe de tout bien au Ciel comme sur la terre, l'absence de l'amour étant le fait même de l'orgueil, dans l'orgueil sera nécessairement le principe de tout mal au Ciel comme sur la terre.

J'arrive sur la terre. Elle m'offre un immense et imposant spectacle : pour accomplir les éternels plans de l'absolu, je vois la Société occupée à ramener dans l'unité tous les membres épars de l'humanité, dispersés au milieu de l'espace et du temps. Elle les ramasse à travers les temps par le moyen des civilisations, lesquelles naissant les unes des autres, vont recueillir la vie et les produits du premier Empire qui a paru pour les transmettre jusqu'au dernier des Empires qui apparaîtra ; elle les ramasse à travers l'espace par le moyen des peuples, lesquels se communiquant les uns les autres, vont recueillir, jusque vers les extrémités habitées, les produits moraux, scientifiques et industriels que l'échange mêle et répand universellement. Jamais plus merveilleuse conception, conception digne de l'Infini ! que celle de cette admirable Société qui constitue l'humanité un seul être fonctionnant au milieu de l'espace et du temps l'œuvre mémorable et divine confiée à la création !

Mais je découvre en même temps le plus inattendu des

Digitized by Google

spectacles : pendant que toutes les lois de l'humanité sont employées ainsi à la constituer, une force inconnue est exclusivement occupée à la diviser. Et cette magnique humanité, déposée au milieu de l'espace et du temps pour que toutes ses personnes soient consommées dans l'unité, comme celui qui la crée est lui-même, au milieu de ses Personnes, consommé dans l'unité; cette magnifique production de l'Infini, appelée à rentrer, ainsi divinisée par l'amour, dans le sein de Dieu, s'est partagée comme en deux fleuves. Je m'avance, je reconnais le mouvement de leurs eaux : l'un de ces fleuves roule à Dieu, l'autre roule en le fuyant.....

J'approche de la rive du fleuve qui descend, j'observe les hommes qui le composent : ils sont tous occupés à la recherche du plaisir, et ils se disent les *hommes de ce monde*. Je m'approche du fleuve qui remonte, je vois les hommes qui le composent : ils sont tous occupés à la pratique du devoir, et ils sont dit les *hommes de bonne volonté*.

Auprès du premier de ces fleuves, j'écoute les cris qui s'échappent des flots, et ils sont toujours répétés : plaisirs, richesse, bien-être et vanité ! puis l'écho qui sort en même temps et qui répond : égoïsme, injustice, vengeance et mort ! Et sur ces flots j'aperçois surnager la douleur ou le désespoir.... J'écoute auprès du second fleuve les cris qui sortent des flots, et ils sont également répétés : privation, travail, douceur et charité ! puis l'écho qui sort en même temps et qui répond : justice, dévouement, paix et sainteté ! Et sur ces flots j'aperçois surnager la joie ou l'espérance.....

Dans les premiers, j'ai reconnu les enfants de l'orgueil ; ils continuaient le travail de la chute. Dans les seconds, j'ai retrouvé les enfants de l'amour ; ils poursuivaient l'œuvre de la création. Les uns épuisent toutes les conséquences de l'orgueil ; de là nous avons entendu le nom de toutes ses branches s'échapper du milieu d'eux. Les autres font éclore de leur

Digitized by Google

cœur toutes les vertus de l'amour ; de là nous avons entendu le nom de tous ses éléments prononcé parmi eux.

Les premiers sont donc toujours les hommes du plaisir. Ils mettent leur bonheur en ce monde, parce qu'ils le veulent tout de suite, parce qu'ils desirent le posséder sans l'obtenir, parce qu'avant tout ils veulent jouir ; absolument comme le premier homme. Les seconds sont les hommes du devoir. Ils savent que le bonheur n'est pas de ce monde, parce qu'il ne peut être que dans la possession infinie, parce qu'ils sentent qu'il faut le mériter, parce qu'avant tout ils veulent aimer ; absolument comme la loi qui est en Dieu.

Et les premiers, qui ont fait écrouler sur leur tête la loi fondamentale de l'absolu, voient par la même cause s'écrouler autour d'eux la société qu'ils veulent former. Pendant que l'égoïsme, la vanité, l'envie, l'injustice, tout ce que contient le principe de l'orgueil, tendent à les soulever et à les désunir ; les hommes du devoir, interposant entre eux la justice, l'égalité, les lois, la miséricorde, tout ce que contient le principe de l'amour, tendent à les apaiser et à les unir.

Et sur toute la terre je suis frappé du même spectacle : les enfants de l'amour occupés à construire l'œuvre que les enfants de l'orgueil travaillent à détruire ! Dans le temps, comme dans l'ordre absolu, je ne vois toujours que ce fait : ou l'amour qui édifie, ou l'orgueil qui renverse ; et tous les biens et toutes les vertus de l'homme sortir de l'amour, et tous les maux et tous les vices de l'homme s'échapper de l'orgueil. Car voici comment l'orgueil établit sa génération sur la terre :

Et d'abord, en soi, l'orgueil qu'est-il ? la possession de soi-même exclusivement à tout le reste ; et, selon l'instinct du moi, la jouissance préférée à l'amour. De là, dans l'orgueil, l'égoïsme et la volupté ; c'est-à-dire, la haine et la con-

Digitized by Google

cupiscence. Toutes les fautes de l'homme sont sorties de là ; elles n'ont pas différentes sortes de sources, elles n'en ont que deux, l'égoïsme et la volupté : le crime qui se rapporte à l'esprit, et le crime qui se rapporte à la chair. Encore la volupté revient-elle à l'égoïsme, parce que c'est le moi qui recueille pour lui-même, et au dépens du corps, toutes les sensations produites sur ses organes.

Ainsi, au fond de tout, comme le bien n'a qu'une source, l'amour, le mal n'a qu'une source, l'absence de l'amour. Seulement, cette absence de l'amour a ouvert dans le cœur les deux plaies de l'égoïsme et de la volupté, qui n'ont cessé, dès-lors, de faire couler le long des membres flétris du genre humain les deux ruisseaux de corruption qui le souillent et le rongent jusqu'aux artères.

Dans l'absolu, le moi est à sa place, parce que l'amour est infini. Dans le temps, l'égoïsme et la volupté sont les deux pierres d'achoppement de l'être créé. L'égoïsme attaque la Société, ou l'homme en masse; la volupté attaque l'ame et le corps, ou l'homme en détail. De l'égoïsme découle d'abord l'envie, puis l'injustice, puis la haine et la vengeance, contre lesquelles la Société a été obligée d'inventer les Codes, les tribunaux, la force et la peine de mort! De la volupté découlent la luxure, l'avarice, la gourmandise et la paresse, contre lesquelles la nature a été obligé d'inventer l'ennui, les maladies, la souffrance et la mort.

Par l'envie, l'homme desire les biens qui peuvent accroître son moi; par l'injustice, il les acquière; par la haine, il les conserve; par la vengeance, il se sacrifie ceux qui ont tenté de les lui enlever. Par l'avarice, l'homme adore les biens qui augmentent son moi; par la luxure, il se les prodigue autant que ses faibles organes les peuvent supporter; et par la paresse, il se sacrifie jusqu'à son corps, qu'il laisse s'énerver dans le repos, afin de s'épargner les fatigues de l'effort.

Digitized by Google

Vous êtes venu sur la terre, vous y avez vu l'envie, l'injustice, la colère et la haine; vous y avez vu l'avarice, la luxure, la gourmandise et la paresse : alors vous y avez vu les deux grandes ramifications de l'arbre de l'orgueil !

Vous êtes venu sur la terre, vous y avez vu la Société obligée d'armer de ses propres mains le bras du bourreau : alors vous y avez vu comment on s'y défend du marteau de l'égoïsme !

Vous êtes venu sur la terre, vous y avez vu la nature obligée d'armer ses propres mains du fouet de la souffrance et des traits de la mort : alors vous y avez vu comment on s'y défend du poignard de la volupté !

La mort et la mort, voilà tont ce qu'on a pu opposer à la faulx de l'orgueil !

C'est ainsi que le mouvement de l'ame à l'asséité se manifeste sur la terre.

CHAPITRE XI.

—

NE RETROUVERA-T-ON PAS SUR LA TERRE LES HOMMES D'AMOUR ET LES HOMMES D'ORGUEIL, OU LES BONS ET LES MÉCHANTS ?

Ce n'est pas de propos délibéré que les hommes entrent de la sorte dans toutes les voïes du mal. Ils perdent, l'un après l'autre, tous les éléments de l'amour; alors succèdent en eux, l'un après l'autre, tous les éléments de la mort. Ils n'aiment plus, oublient Dieu et se détachent de la source de tout bien; comment ne se poursuivrait pas leur décadence dans le mal !

Digitized by Google

Aussi, et comme preuve expérimentale de la théorie précédente, ne verra-t-on que deux courants dans le genre humain, parce qu'il ne peut y avoir que deux sortes d'hommes : ceux qui se laissent entraîner aux conséquences de la chute, et ceux qui prennent les moyens de se relever. Les premiers suivront nécessairement toutes les voies de l'orgueil; les seconds accompliront naturellement toutes les lois de l'amour. D'après les lois absolues de l'Être, il n'y a qu'un bien : ou on le suit, ou on le fuit.

Il ne saurait donc y avoir que deux catégories d'hommes sur la terre : les hommes d'égoïsme et les hommes d'amour, c'est-à-dire les méchants et les bons, pour nous servir du langage si philosophique des Ecritures. Cette dénomination si profonde a été appliquée dès le commencement.

Les bons, c'est-à-dire ceux qui aiment, édifieront. Ce sont eux qui produisent, économisent, font le bien et conservent la justice; conséquemment ce sont eux qui nourrissent les autres et les retiennent dans la paix. Les méchants, c'est-à-dire ceux qui sont égoïstes, ne feront que détruire. Ce sont eux qui ne travaillent pas, consument, font le mal et rendent nécessaire la justice; conséquemment ce sont eux qui ruinent les autres et les retiennent dans le trouble.

Alors, chose honteuse à dire ! la Société sera obligée d'introduire la force parmi des êtres spirituels et libres ! Il faudra établir une digue au milieu d'elle, parce qu'elle renferme des bons et des méchants ! Et cette Société qui, image de l'absolu, devait édifier une si merveilleuse unité parmi les créatures immortelles, ne se constituera que pour combattre et ne vivra qu'en se déchirant. La Société ! elle qui est l'union des hommes, ne se fonde que sur les armes, ne s'élève que par révolutions, ne se lie qu'avec du sang !!

Or, sur la terre, entre les hommes de l'amour et les hom-

Digitized by Google

mes de l'orgueil, c'est-à-dire entre les bons et les méchants, la démarcation s'établit de la manière suivante : les hommes qui ont de la religion, et les hommes qui n'en ont point.

Car les hommes qui n'ont point de religion, ne sont tout simplement que ceux qui, renouvellant le crime du premier homme, ne veulent point de Dieu ! N'ayant pas assez d'amour, ils s'attachent à eux-mêmes et à ce monde, oublient Dieu et par suite leurs semblables, qu'ils considèrent comme valant moins qu'eux, et comme indignes de leur estime et de leur charité.

Les hommes qui ont de la religion ne sont tout simplement que ceux qui conservent la primitive loi d'amour. Ils se sentent un grand besoin de s'unir à Dieu, et ils se détachent autant qu'ils le peuvent d'eux-mêmes et de ce monde. Fidèles et attachés à Dieu, ils le sont à leurs semblables, qu'ils considèrent comme infiniment dignes de leur justice et de leur charité.

La démarcation entre l'amour et l'égoïsme ne se fait donc pas autrement dans la conscience, à savoir : les hommes de la foi et les hommes du doute. Car les hommes de la foi ne sont tout simplement que les hommes qui aiment ; et les hommes du doute, que ceux qui n'aiment pas.

Voici comment cela a lieu :

La foi n'est autre chose que l'ardente croyance à un Monde invisible où le bonheur nous attend après l'épreuve de celui-ci. Pour avoir la foi, il faut donc beaucoup d'amour. Le doute n'est autre chose que l'indifférence pour ce Monde invisible avec la conviction qu'il faut commencer à prendre son bonheur dans celui-ci (1). Pour douter, il faut donc ne plus aimer.

(1) Dans ce dernier fait, vous reconnaissez point pour point le crime du premier homme : la jouissance tout de suite, avant l'épreuve, avant l'amour !

Digitized by Google

On sent bien qu'il est difficile de ne pas croire invinciblement à ce Monde invisible, quand on éprouve un profond sentiment d'amour; parce que l'infini, qui éclate alors en nous par ce sentiment, nous donne de ce Monde fortuné un trop grand pressentiment et un trop vif besoin. Il est tout à fait impossible de ne pas croire à la vie infinie quand on a beaucoup d'amour, car le monde d'ici-bas ne suffit plus.

De même, vous sentez qu'on ne s'arrête à cette vie que quand on a fort peu d'amour, parce que le cœur devenu étroit et tout empressé de jouir, se contente de peu et se précipite aussitôt sur ce monde. Et l'homme, dans cette circonstance, sacrifiant l'absolu à l'actuel, trouve que cette vie est tout à fait organisé pour ce but. Aussi, par une expression connue, la demande-t-il encore *courte et bonne*. Il est impossible de croire au Monde infini quand on n'a point d'amour, car ce monde-là paraît tout à fait inutile.

Et de fait, qu'ont-ils besoin de la vie absolue, s'ils sont assez faciles pour se contenter de ce dont se contentent les bêtes!

Les hommes de foi sont donc les hommes d'amour, et les hommes de doute, les hommes d'égoïsme; ce n'est pas autre chose. Il faut bien le remarquer avec attention, parce que dans le monde on paraît croire que la foi vient de l'esprit, qu'elle repose sur la science; de là, quand on ne croit pas, on met toujours la faute sur la foi, et jamais sur soi.

La foi ne vient pas de l'esprit; s'il en était ainsi, le peuple ne pourrait jamais croire. Au reste, la foi est précisément ce qui ne peut pas s'atteindre avec l'esprit. La foi vient toute du cœur. On croit parce que l'on aime; on doute parce que l'on aime peu; on nie parce que l'on n'aime point. Aussi les hommes ont-ils moins de foi, en général, parce qu'ils ont le cœur moins aisé; les femmes ont plus de foi, parce qu'elles ont le cœur plus attendri et un plus doux besoin de Dieu.

Digitized by Google

La foi naît d'abord du cœur ; puis, elle repose sur le sentiment de l'absolu, comme le doute repose sur le sentiment du relatif. On se figure que ce dernier est une base ! Et les hommes du relatif finissent par être tellement plongés dans cette illusion qu'ils méprisent volontiers les premiers. Ayant mis là le positif, leur idée de la réalité, ils considèrent les autres comme des rêveurs. Voyez ici combien il importe que la raison, qui est le sens de l'absolu, prédomine en nous sur l'intelligence, qui est le sens du relatif !

Au reste, le développement dans l'homme de l'une ou de l'autre de ces deux facultés dépend toujours du cœur. Le cœur qui se passionne pour ce qui est grand et noble, pour le beau, le vrai, l'idéal, ce qu'on appelle un cœur élevé, s'adressera toujours à la raison, elle seule lui montre ce qu'il cherche. C'est ainsi que la raison se développera plus particulièrement chez l'homme d'un cœur élevé. Le cœur qui se passionne pour ce qui est petit et vulgaire, pour l'intérêt, le bien présent, la vanité, ce qu'on appelle un cœur étroit, s'adressera toujours à l'esprit, lui seul le conduit à ce qu'il cherche. C'est ainsi que l'intelligence se développera plus particulièrement chez l'homme qui a peu de cœur.

Selon que vous verrez prédominer, chez un homme, une haute raison ou le bel esprit, la sagesse ou seulement la prudence, vous saurez si c'est l'amour ou si c'est l'égoïsme qui, dès sa jeunesse, a présidé à la formation de son cœur. Ce sont là des faits infaillibles. Dans une époque d'égoïsme, vous verrez toujours l'intelligence prédominer sur les sentiments ; l'intelligence c'est le moi, et les sentiments viennent avec la raison. En sorte que, c'est le cœur qui décide en nous de la prédominance de la raison sur l'intelligence, des sentiments sur le calcul, de la foi sur le doute. Y a-t-il jamais existé un homme vraiment de génie qui n'ait pas eu beaucoup de cœur? c'est là précisément ce qui manque aux hommes d'esprit. Le

Digitized by Google

cœur porte toujours aux grandes choses, celui qui en manque reste dans les petites.

Avec le sentiment de l'absolu on ne peut moins faire que d'aimer; aimer, c'est porter en soi le véritable sentiment des choses. Le sentiment de l'absolu ou l'amour c'est la même chose. Mais avec la pensée du relatif, il ne faut plus s'étonner qu'on n'aime point, car le relatif n'en vaut pas la peine. Les hommes qui sont dans l'indifférence ont grandement raison de s'en flatter, c'est toujours une preuve du bon goût de la nature humaine !

Cependant, comme les hommes de l'égoïsme ont senti quelque chose dans leur nature de supérieur à ce monde, ils croient en effet que quelque chose dans leur moi est supérieur à ce monde. Ils pensent secrètement qu'il y a en eux de grandes idées que ce pauvre monde ne saurait apercevoir, et que les choses ne sont pas à leur place. C'est d'après ce sentiment qu'ils jugent de Dieu. Puis, dans leur orgueil, ils méprisent; ils méprisent ce monde et ces hommes qui ne sauraient les comprendre (1). Du mépris des hommes, on arrive à la haine; de là il n'y a qu'un pas à faire pour aborder l'injustice et entrer dans le crime.

Mais quelle chose frappante ! les hommes ont identité d'o-

(1) Quand on voit stéréotypé sur les lèvres d'un homme, ce sourire du dédain dont se décore la véritable sottise, on est certain d'avance qu'il y a là un homme qui ne croit pas et qui n'aime pas. A-t-on l'occasion de l'entendre, dès les premières paroles, on aperçoit l'orgueil et un scepticisme très fier de lui-même, sortir avec complaisance de ses pensées, de ses poses, et même de sa voix. Il sourit, c'est qu'il méprise; il méprise, c'est qu'il n'aime pas. Et remarquez que ce plaisant sourire n'appartient qu'aux hommes du Monde, ou à la folle jeunesse. C'est un moyen de paraître spirituel: on doute, on a donc beaucoup d'esprit! On ne voit jamais ce sourire sur les hommes de Dieu, et sur ceux dont l'âge a ramené la sagesse.

Digitized by Google

rigine, devrait-il y avoir entre eux une différence aussi radicale que celle qui existe entre les bons et les méchants? Il semble que de deux hommes, ayant leur point de départ dans une même nature, il ne devrait pas en résulter le saint et l'assassin!

Cela s'explique cependant par le simple mouvement du cœur de l'homme: ou il aime, ou il s'aime; ou l'amour ou l'orgueil. S'aime-t-il? avec de la logique, il sacrifiera tout à lui, tout, jusqu'à son semblable, s'il le faut. Aime-t-il? avec de la logique il se sacrifiera tout entier, tout, jusqu'à sa propre vie, s'il le faut. D'un seul mouvement, l'homme s'élève à l'absolu ou en descend.

C'est ainsi qu'on voit partout reparaître sur la terre les hommes d'amour et les hommes d'orgueil, c'est-à-dire les bons et les méchants.

Nous venons d'observer comment, du manque d'amour on tombe tout naturellement dans le manque de foi. Nous allons voir comment, du manque de foi on tombe tout naturellement dans la voie du crime.

CHAPITRE XII.

LES HOMMES D'ORGUEIL N'ONT-ILS PAS ÉTABLI CE QU'ON APPELLE LE MONDE?

Comme les hommes d'orgueil n'aiment point, le monde infini ne leur paraît plus nécessaire; et delà ils n'ont point de foi. Mais comme les hommes d'orgueil s'aiment et veulent la jouissance tout de suite, ce monde leur paraît très nécessaire; et delà ils s'y attachent par le cœur. Ils ne cherchent plus qu'à en savoir jouir, pour être conséquents.

Digitized by Google

Cette conviction étant arrêtée, qu'il serait oiseux de s'occuper d'une autre vie et ridicule d'y avoir foi, mais qu'il est au contraire d'un homme positif de s'occuper sérieusement et exclusivement de celle-ci, il faut dans tout son cœur et par toutes ses ressources en chercher les meilleurs moyens.

L'homme étant esprit et corps, il y a donc la volupté du corps et celle de l'esprit, les plaisirs et la vanité. Comme la fortune procure les uns et les autres, le plus grand nombre mettra toute son ame et toute sa vie à acquérir de la fortune. Mais comme les honneurs et la puissance satisfont la vanité et mènent aussi à la fortune, ceux qui se croient des goûts plus relevés mettront toute leur ame et toute leur vie à acquérir de la puissance et des honneurs. L'humilité et la simplicité, c'est-à-dire les deux vertus qui nous conduisent le plus directement vers Dieu, seront entièrement déconsidérées ; on les regardera comme l'attribut des niais !

Et ces hommes acharnés sur ce monde comme sur une proie, seront tous plus ou moins, et suivant que les retiendra l'honnêteté, ambitieux et gourmands, injustes et voluptueux, intéressés et cruels, et enfin voleurs et assassins. Or, cet ensemble d'hommes qui, explicitement ou implicitement, n'ont point la foi, et dont l'ame tout entière n'est occupée que de ce monde, forme ce que, suivant une excellente étymologie, on a appelé *le Monde*, par opposition à Dieu (1). C'est

(1) Sous ce mot de *Monde*, ce n'est pas la forme qu'on condamne ici, c'est le fond, c'est l'état du cœur. On ne blâme pas les gens qui vont ce qu'on appelle *dans le monde*, ce serait détruire la bonne société, c'est-à-dire cette société d'élite où la politesse a déjà établi, en quelque sorte, entre les hommes, tous les rapports que le christianisme est venu apporter sur la terre. La bonne société est, au contraire, dans son aspect, l'idéal réalisé de la grande et sainte Société humaine. Mais on blâme les gens qui, dans ce même Monde qui devrait être si saint, portent toute leur cupidité, le mettant dans leur cœur à la place de Dieu, et abandonnant jusqu'aux de-

Digitized by Google

dans ce sens que le Christ a dit : *Je suis venu vaincre le Monde.*

Seulement les hommes du Monde ont bien soin d'établir deux catégories, parce qu'en effet il s'ouvre deux catégories pour le crime : celle des hommes qui possèdent et celle des hommes qui n'ont rien. Ceux qui possèdent ont été ce qu'on appelle cultivés, on leur a enseigné à se contenir extérieurement. Ceux qui n'ont rien, obligés de travailler, sont restés ce qu'on appelle sans culture, ils ne peuvent se montrer que tels qu'ils sont. Les premiers garderont leurs vices à l'intérieur, et la Société pourra rarement les atteindre. Les seconds produiront le mal à l'extérieur, et ils seront toujours atteints. Pour apprécier tout de suite les deux grandes catégories du crime que produit l'absence de la foi, les uns ne seront condamnés que par la morale, les autres le seront par les tribunaux.

Si donc ce sont les hommes cultivés, ceux à qui on a appliqué extérieurement ces secours de l'éducation qu'il faut bien emprunter à l'ordre de la morale et de la foi, ils se contenteront de vivre dans la volupté, la gourmandise et la vanité ; du moins, autant que la prudence le leur permettra. Car si leur intérêt le leur enseigne, ils donneront même des signes de foi et de piété ! Ils se garderaient bien d'être injustes, crimi-

voirs les plus sacrés de la famille pour se sacrifier tout entier sur l'autel du plaisir et de la vanité. Les personnes de cœur et d'un esprit élevé, qui font le charme et le lien de la bonne société, ont toujours consulté sur ce point les sages avis de saint François de Salles.

Il ne faut donc pas confondre ce que la religion appelle le Monde avec la bonne société ; parce que l'un est précisément l'opposé de l'autre. Le Monde se compose de tous les vices de la bonne et de la mauvaise société ; la bonne société au contraire possède à la fois toutes les vertus pratiquées par la classe modeste, et toutes les vertus cultivées par les esprits délicats et relevés.

Digitized by Google

nels et voleurs ; parce que, s'ils possèdent de la fortune et une position mondaine, leur intérêt bien entendu leur dit de conserver l'une et l'autre. Ils se rabattent donc complètement sur les trois premiers vices. Aussi dit-on que c'est dans la classe riche qu'il y a le plus de corruption.

Voilà comment on se conduit quand on est riche et qu'on n'aime pas Dieu.

Si ce sont les hommes sans culture, ceux à qui la pauvreté n'a pas permis de profiter des bénéfices de l'éducation, ils se porteront, suivant la hardiesse de leur cupidité, à l'injustice, au vol et au meurtre. Ne pouvant point satisfaire de plein-pied leur volupté, leur gourmandise et leur vanité, alors ils voleront, violeront et assassineront afin de jouir de ce monde comme les premiers. Aussi dit-on que c'est dans la classe illettrée qu'il se commet le plus de crimes.

Voilà comment on se conduit quand on est pauvre et qu'on n'aime pas Dieu.

Mais ces deux hommes, celui de la classe lettrée et celui de la classe illettrée, ont les mêmes instincts et vont au même but. Tous les deux n'aiment pas Dieu, tous les deux, explicitement ou implicitement, ne croient point. Seulement le premier est né près de son but, le moyen en est à sa portée, et il va droit dans le mal sans rien déranger autour de lui. Le second est né séparé de son but, le moyen lui en est refusé, et il est contraint, pour l'atteindre, d'en venir aux dernières extrémités. Il faudrait s'apercevoir, ensuite, comme l'homme bien élevé méprise ce maraud privé d'éducation ! Il ne reconnaît plus là son frère de lait dans l'amour de ce monde, et son condisciple dans l'absence de foi. L'homme du beau Monde aime bien le crime, mais il n'aime pas le criminel. Pour lui le vice n'est beau que doré.

Entre l'homme du Monde et le voleur il n'y a pas d'autre différence ; l'un possède son moyen par la fortune, et l'autre

Digitized by Google

ne le possède point; mais tous deux ne cherchent que ce monde. Si le luxurieux n'était pas né dans la fortune, avec une volonté logique il aurait volé pour satisfaire ses passions. Si le voleur était né dans la fortune, il n'aurait jamais cherché à exposer ses jours pour vous faire du mal. On n'assassine pas quand on a cent mille livres de rente.

Il faut donc entendre une fois cette vérité : ou vous êtes des hommes d'amour, ou vous êtes des hommes de ce monde. Si vous êtes des hommes de ce monde et n'ayant point foi en la vie absolue, à quoi vous sert de ne pas voler et assassiner comme les autres? Vous avez déjà repris votre cœur à Dieu, à quoi bon paraître encore ce que vous appelez d'honnêtes hommes? le temps est si peu de chose! la Société, il est vrai, vous tient compte de votre modération, parce que les premiers la détruisent directement, et que vous, vous ne détruisez apparemment que vous-mêmes.

Mais j'ouvre les yeux sur les faits, et ne me laissant pas imposer par les considérations de la terre, je ne vois qu'une chose : l'homme de ce monde qui tend, soit un bras noirci pour dérober les biens du corps, soit une main blanche pour dérober les biens de l'ame! Moi, homme! à qui rien de ce qui est de l'homme n'est étranger, je vois un malheureux qui, avec le fer, attente à la vie de son semblable pour lui voler de l'argent; et un infâme qui, avec le vice, attente à son ame pour lui ravir les trésors infinis de sa pureté et de sa vertu!

Le brillant manteau que le Monde veut jeter sur les siens ne les cachera point; on saura dire : voilà les hommes de la foi, et les hommes du doute; voilà les hommes qui aiment, et les hommes qui n'aiment pas; voilà l'amour, et voilà l'orgueil; voilà ce qui est noble et divin, et voilà ce qui est ignoble et dégradé!

Il n'y a plus de remède si vous restez dans votre orgueil;

Digitized by Google

sur l'orgueil se brisera la volonté même de Dieu. L'orgueil donne tellement au mal un caractére absolu dans l'être, que Dieu a été obligé d'inventer la folie, pour sauver de la responsabilité l'homme qui, par une fâcheuse hérédité de nature, naît avec une trop prompte disposition à l'orgueil. Les physiologistes et ceux qui ont su observer les fous, se sont aperçu que toujours l'origine de leur folie est dans l'orgueil ; et quelquefois dans une violente passion où le cœur s'est perdu comme dans l'orgueil. Il est très commun de rencontrer des fous qui se croient le Père-Éternel, Jésus-Christ, la sainte Vierge, Napoléon ou quelqu'autre potentat.

Ainsi vous êtes toujours sûrs, ô hommes du Monde ! de retrouver vos devanciers aux bagnes ou dans les hospices d'aliénés. Quand l'orgueil s'est élevé dans l'illusion de l'esprit et qu'il y reste, Dieu le sauve de lui-même par la folie ; mais quand il est redescendu s'asseoir dans le cœur pour s'y mettre dans la corruption, rien ne l'étouffe que la mort. L'amour ne peut rien sur ce qui n'a pas conservé quelque chose de pur.

Ah ! si jamais, dans le fond de votre ame vous avez rêvé au bonheur, pensez à changer vos cœurs selon l'humilité et l'amour. Si vous restez dans l'orgueil, votre mal sera incurable. Vous aimez les enfants, vous aimez les femmes ; ah ! devenez doux et humbles comme eux !

Vous reconnaissez vous-mêmes que ce monde est bien peu : vous l'avez et vous restez avides.... Il est évident que si vous êtes avides, c'est que votre cœur est vide ; il ne possède point ses espérances immortelles. Voilà pourquoi vous vous jetez sur le fini avec l'appétit des biens infinis ; faites donc attention que vous êtes dans ce monde !

Malheureuse est la faiblesse de la nature humaine ! on ne veut jamais se contenter de peu ! Celui qui aime n'a besoin de rien. Mais celui qui n'aime pas.....

Dieu, comme on le voit, n'avait pas seulement à redouter

Digitized by Google

la chute du premier homme, car cette chute se renouvelle tous les jours. Tous les jours nous rencontrons au milieu de nous des hommes qui pensent réellement que la raison et toutes ses lumières, la liberté morale et toutes ses vertus, l'empire sur les passions, tous nos développements enfin, ont leur source exclusivement en eux-mêmes; car tout ce qui ne vient pas de soi fatigue celui qui n'aime pas. Cependant ils devraient bien voir que leur corps, qui n'est qu'une matière, emprunte continuellement sa substance à la nature ; que d'eux-mêmes ils ne peuvent rien conserver. Ils devraient s'apercevoir enfin qu'ils ne créent pas leurs organes; que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de s'en servir librement.

Si l'homme sent qu'il lui manque de la raison ou de l'empire sur lui-même, comme il ne peut se donner ce qu'il n'a pas, puisqu'il ne l'a pas, il faut nécessairement que son ame aille, comme son corps, puiser ces biens à leur source. Cette source intelligible, dans son mouvement naturel d'amour, n'attend que le moment où elle sera attirée par le desir de la libre créature, afin de ne descendre en elle que d'une manière qui lui soit profitable. Cet acte de liberté humaine se manifeste par la prière et par l'usage des sacrements divins, qui sont les canaux par lesquels la substance divine s'introduit en nous sans violer notre nature.

Mais l'homme orgueilleux, ou sans amour, s'abstenant de prier et de se placer humblement dans les rapports nécessaires qui doivent exister entre notre ame et Dieu, empêche aux immuables lois de la créoconservation spirituelle de s'opérer. Dieu, pour préserver la liberté, est obligé de retenir le flot de la substance conservatrice et d'en priver la créature qui, bientôt réduite à sa propre misère, tombe de chute en chute dans les degrés multipliés du non-être ou du mal. Aussi s'aperçoit-on, même dans le monde, que l'absence de religion devient la source de tous les maux.

Digitized by Google

L'absence de religion, c'est tout simplement le crime de la chute.

C'est pourquoi il est facile d'observer aujourd'hui que les hommes qui, par un sentiment habituel de suffisance, ne veulent point avouer à Dieu leur indigence spirituelle, croyant toujours qu'ils trouveront en eux les ressources spirituelles dont ils manquent, deviennent tous, qu'ils le veuillent ou non, premièrement égoïstes, secondement vicieux. Ils ne conservent de leur intelligence que ce qu'il leur en faut pour diriger leurs intérêts matériels; et de leur santé, que ce qu'il leur en faut pour jouir de la vie du corps.

Comme l'égoïsme est la dépravation du cœur, ou la perte de l'amour; comme le vice est la dépravation de la volonté, ou la perte de la liberté morale, et que les vices conduisent à l'idiotisme, de cet idiotisme et de cette corruption combinés se forme en eux un état chronique de sottise, sottise si plaisante que, ne voyant pour s'élever d'autre moyen que d'abaisser ce qui la domine, elle se met très sérieusement à mépriser tous les grands sentiments, tout ce qui est saint, désintéressé, beau et héroïque dans la nature humaine. *Impius cum in profundum venerit contemnit* (1). Ne vous méprenez

(1) Méfiez-vous de l'homme qui critique ; les enfants ne critiquent pas, ils admirent. Qu'est-ce que l'homme qui critique, c'est celui qui voit le mal. Qu'est ce que l'homme qui admire, c'est celui qui ne voit que le bien. Or, comme on ne découvre que ce que l'on cherche, jugez de quoi se préoccupe l'ame du critique, et de quoi se préoccupe l'ame de celui qui admire ? Ces deux habitudes opposées de l'esprit indiquent seules la nature de leur cœur. Soyez sûr que les hommes chez lesquels la critique domine, n'ont jamais aimé; ceux chez lesquels l'admiration domine, sont ceux qu'il a fallu arrêter peut-être dans leur amour. Mais regardez ce qu'ils ont produit dans le monde : saluez la brillante armée des héros, des poètes, des saints, des martyrs, et le touchant cortége des ames modestes et pénétrées qui marchent à leur suite !

Digitized by Google

jamais sur ces sortes de gens, les sots, les vains, les suffisants sont des méchants. Voyez les hommes appelés devant les tribunaux !

Observez bien tous les hommes bruts et absurdes, soyez sûrs que ce sont les orgueilleux.

Il est souvent des hommes qui n'ont été conduits à cet état de sottise et d'indifférence que par l'éducation, et qui, de bonne foi, s'écrient dans ces termes mêmes : « Je voudrais bien résister aux passions, mais c'est plus fort que moi ! Je voudrais être très vertueux, penser très souvent à Dieu, aimer mes semblables autant que moi, mais je ne le puis pas ! » Certes, je le crois bien qu'ils ne le peuvent pas ! A quoi servirait la grace, à quoi servirait la religion, s'il était possible de s'en passer ?

Nous avons vu que l'ame, par son orgueil, c'est-à-dire par son manque d'amour, a interrompu l'ordre nécessaire des rapports de la créoconservation spirituelle ; que pendant qu'elle s'est mise ainsi dans une position à perdre une partie de sa puissance, le corps vis-à-vis de la nature est resté dans l'ordre nécessaire de ses rapports de créoconservation physique. Par ce fait, le corps ayant vu se continuer son développement, a repris par conséquent sur l'ame une suprématie qu'il ne devait point avoir. Il en résulte que si Dieu, pour ramener l'équilibre, n'envoie pas à l'ame la force qu'elle a perdu, et si l'ame ne s'empresse pas d'attirer cette force par les moyens que lui enseigne le système de la réparation, naturellement l'homme s'enfoncera de plus en plus dans la matière, et deviendra comme la bête, pour l'esprit et pour le corps. Le terme de la chute sera l'ignorance, la concupiscence, la douleur et la mort.

Voilà à quoi aboutit, sur la terre, le mouvement de l'ame

Digitized by Google

à l'asséité, à faire de l'homme une brute. Il est remarquable, vraiment, que tel soit le dénoûment de l'orgueil !

Il n'est pas nécessaire d'analyser davantage les divers résultats de l'orgueil ; c'est la tâche des moralistes. Arrivons à d'autres conséquences ; voyons jusqu'où l'orgueil parvient à porter son étrange illusion dans l'esprit de celui-là même qui cultive la vérité ; et comment, des faits, il prétend s'élever à la doctrine.

CHAPITRE XIII.

—

COMMENT, DE LA SPHÈRE DES FAITS, L'ORGUEIL ARRIVE-T-IL A SE CONSTITUER DANS LA DOCTRINE.

De nos jours même, le sentiment d'asséité qui s'éveilla à l'heure antique de la création, est moins loin de nous que nous ne le croyons. Ce sentiment est encore si neuf, et il est tellement inhérent à notre être que, sans nous le dire, nous ne pensons et n'agissons que par lui. Ce secret instinct de la substance, caché sous nos mobiles, réussit à faire passer son illusion du fond spontané de notre volonté dans la sphère réfléchie de notre pensée.

Par sa manière de diriger notre esprit, l'orgueil est parvenu à créer le point de vue humain.

Ainsi, la paisible et prudente science des Sages, après avoir admirablement retrouvé toutes les facultés de l'ame, après avoir ramassé pendant des siècles, par les nobles mains de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Leibnitz et enfin de Kant, de Reid et de Cousin, les éléments d'une di-

Digitized by Google

vine psychologie, cette grande science s'arrête, elle croit que l'ame subsiste d'elle-même. Elle a vu ce fait inoui de l'existence d'un être en dehors de l'absolu, et elle n'a cherché ni sa base dans le temps ni son but au-delà du temps....

Chose surprenante ! les philosophes ont reconnu que le vrai, le bien et le beau sont impersonnels, et ils ont fait du bien, du vrai et du beau des éléments appartenant à notre personne ! En psychologie, ils ont établi que le bien, le vrai et le beau, n'étant point le produit relatif du moi, nous venaient de la source éternelle ; et, en religion, ils ne voient plus la nécessité pour l'ame de se rattacher positivement à cette source, si ce n'est par cette sorte de muette et classique admiration qu'éprouve naturellement l'esprit pour la vérité, la justice et la beauté infinies !

Rien plus ne les étonne dans ce fait incroyable de l'existence d'un être qui n'est point l'infini..... Ils pensent tout simplement que cet être, ayant reçu une première fois l'existence, se l'est depuis conservée par lui-même ; sans s'informer comment l'être qui n'a pas pu se créer a pu se conserver ! Ils ne s'inquiétent plus des conséquences énormes qui en résultent, à savoir : que reconnaître à une créature le pouvoir de subsister c'est admettre qu'en elle est l'absolu, que conséquemment elle a tous les éléments pour être Dieu. Non, réellement rien de cette conclusion de leur pensée ne leur apparaît d'abord ; ce n'est qu'ensuite qu'elle se montre, comme nous allons l'observer, dans ceux qui ont la logique de tirer les conséquences.

D'après le point de vue humain l'ame est créée, il est tout naturel qu'elle se conserve et qu'elle marche toute seule. Dieu est infini de son côté, il peut aller sans nous comme nous sans lui. Nous l'intéressons bien quelque peu, mais pas au point d'entretenir cette continuelle et fatiguante correspondance de tous les instants qu'on appelle religion.

Digitized by Google

Sans doute, au fond, la religion est vraie dans ses grands dogmes, puisque Dieu est; vraie dans ses premiers principes de morale, puisqu'il faut faire le bien pour imiter Dieu. Mais notre piété est au moins une passion malheureuse, car enfin elle ne pourrait que fatiguer Dieu, s'il y prenait garde. Dieu a tant d'esprit, il s'ennuyerait bien vite de notre compagnie! Laissons Dieu en paix, il régit admirablement le monde physique, qui lui offre un plus beau sujet d'occupation. Quant à nous, il nous a doués de l'intelligence pour que nous en fassions usage; cherchons donc la vérité, car la vérité c'est Dieu, et nous n'avons rien à faire de mieux que de le connaître.

Vous l'avez entendu : le connaître! Nous avons été créés seulement pour le connaître..... et puis le bonheur.

Dieu absent de nos cœurs... ils disent cela parce qu'ils n'ont point d'amour! L'homme pouvant vivre loin de Dieu... ils disent cela parce qu'ils n'ont point d'amour! Dieu voulant vivre sans l'homme... ils disent cela parce qu'ils n'ont point d'amour! Ah! qu'ils ressentent une fois l'amour, ils verront si leur métaphysique ne change pas de face. C'est précisément parce qu'ils ont dit cela que je vois dans leur cœur l'orgueil à la place de l'amour. Leur théorie même n'est qu'une nouvelle démonstration de l'orgueil, renouvelant sur tous les points le phénomène de la chute.

Telle est, en effet, la pensée que toute philosophie purement humaine établit sans y songer, et dont la religion, enfin, s'effraie à si bon droit de nos jours. Remarquez combien cette pensée est conforme à ce que nous avons observés de l'aveugle impulsion de l'être. L'ame n'est plus seulement douée d'une volonté qui la rend cause, et fait qu'elle agit par elle-même; elle est encore douée d'une raison qui lui fournit l'absolu et la fait exister par elle-même. Quoiqu'il ne s'en soit pas encore rendu compte aussi clairement, le système

Digitized by Google

du rationalisme, au fond, s'asseoit tout en plein sur cette idée.

Puisque l'ame a en elle sa lumière, sa vie et son but, puisqu'elle trouve dans son propre sein, et sans autre mystère, les éléments absolus de son développement spirituel, il lui devient inutile de les puiser ailleurs. Aussi, par un esprit de conséquence exact, le point de vue humain considère-t-il la religion comme ontologiquement inutile. La religion, c'est le produit exagéré de la raison encore dans l'enfance. De nos jours, elle n'est que la sublime illusion des esprits trop fervents, la seule lumière de ceux qui n'ont point pu étudier la philosophie, enfin l'unique science du peuple illettré : il a toujours fallu pardonner quelque chose à l'enthousiasme et à l'ignorance !

C'est par une remarquable exactitude de langage que notre époque a définitivement appelé cette doctrine, aussi ancienne que la pensée de l'homme, du nom général de Panthéisme. Vous allez juger si elle a eu tort de qualifier ainsi toutes les philosophies qui méconnaissent la nécessité de l'intervention positive de Dieu pour le maintien de l'être relatif.

Est-ce à dire que toutes nos philosophies modernes pensent que Dieu est tout, et que tout est Dieu ? Non, certainement ; car jamais philosophies n'ont développé plus savamment la notion de la liberté et de l'imputabilité de l'homme que les philosophies modernes. Or, si l'homme agit de lui-même, comme toutes l'ont reconnu, ce n'est donc pas Dieu qui agit par l'homme, il est donc distinct de Dieu, il y a donc Dieu et l'homme, et Dieu n'est donc pas l'homme ? Que Dieu soit tout, c'était là le panthéisme des Indiens ; jamais ce ne sera celui des peuples occidentaux. La liberté morale s'est trop développée chez eux pour qu'ils puissent méconnaître à ce point la causalité humaine. Sous ce rapport, le panthéisme est plus impossible en Europe que l'islamisme lui-même.

Digitized by Google

Loin de voir Dieu si grand, si absolu, qu'il serait tout, que le monde et le temps ne seraient plus rien, dans notre esprit, au contraire, nous voyons le monde et le temps si grands que nous lui vouons tout notre culte, et ne savons plus trouver de place pour Dieu. Nous sommes loin d'être menacés du sublime panthéisme des bons Orientaux !

Mais si Dieu n'est pas ce monde, si Dieu n'est pas l'homme, c'est l'homme qui est Dieu. Tel est notre panthéisme à nous, Occidentaux. Voilà ce qui nous est arrivé après avoir trop exclusivement développé la notion de l'homme ! Dans notre pensée, il a pris tant de place, qu'il est devenu semblable à Dieu. L'homme possède le principe de sa conservation, il n'est point dépendant, sa vie spirituelle est assurée, elle ne relève que de lui-même. Allez dire à un homme du Monde, par exemple, que son intelligence ne vient pas complètement de lui ; expliquez-lui la part que Dieu y a prise et vous verrez celle que son orgueil lui laissera ! Aux yeux des panthéistes, non seulement l'homme pense entièrement par lui-même, non seulement il agit par lui-même, mais il existe aussi par lui-même et pour lui-même; et existant par lui-même il a en son sein une source inépuisable d'être qui doit nécessairement conduire à l'infini son développement sur la terre ; car qui dit développement, dit l'infini qui commence. Le progrès des civilisations n'est que cette marche de l'être.

Or, l'homme devant parvenir un jour au développement infini, comme c'est une conséquence nécessaire du progrès de l'être, on ne voit plus alors où aurait pu être Dieu. Aussi, par suite de la loi du progrès de l'être, est-il de toute évidence que Dieu n'est pas encore constitué, comme on l'avait primitivement pensé. Si Dieu existait déjà, tout serait fini, la marche de la vie serait arrêtée, la création serait fermée. Dieu est *in fieri ;* et il devient tout à fait hors de doute qu'en développant de plus en plus les principes absolus de notre ame jus-

Digitized by Google

qu'à l'infini, c'est nous autres qui parviendrons à constituer Dieu !

Car même, aux yeux de la plus stricte observation, ce qui existe, ce que nous avons appelé substance, ne prend conscience de soi qu'en nous-même. Au commencement, l'être n'a eu d'autre source que l'éternelle nuit du néant; et il n'est arrivé, à travers les transformations de la matière, à se saisir que dans notre raison. C'est là que, pour la première fois, l'absolu s'est reconnu, a commencé à prendre possession de son moi et à se constituer Dieu. L'humanité, c'est Dieu qui se fait...

Tel est le haut et le bas d'une science faite du point de vue humain.

Dites que ce n'est pas là un merveilleux panthéisme. Il se peut qu'on ne se soit pas exprimé aussi clairement; ainsi, cette science se commencera d'un côté du Détroit, mais on l'achèvera de l'autre. On fera la psychologie de ce côté-ci d'un fleuve, au-delà on en fera l'ontologie; et, malgré la pureté de ses intentions, tout rationalisme se conclura par le panthéisme. La philosophie, moins que tout autre science, ne peut empêcher l'homme d'être logique.

Descendez dans le fond de toutes les doctrines possibles, si elles laissent croire à l'ame qu'elle vit d'elle-même et lui assignent plus ou moins le bonheur en ce monde, vous y rencontrerez ce panthéisme dont le Ciel et l'Eden ont été le premier théâtre. Soyez sûrs de trouver l'orgueil au fond de toute erreur comme au fond de tout mal. Allez atteindre cette arrière métaphysique sur laquelle repose la métaphysique enseignée; arrivez à ces principes du fond que supposent ceux qui constituent la science traitée, et vous serez obligés, pour expliquer la métaphysique et les principes de tout philoso-

Digitized by Google

phisme humain, d'arriver à la conception explicative que nous venons d'indiquer.

Au reste, ces conséquences du point de vue humain sont si réellement celles qui s'en déduisent, qu'elles en ont été déduites. En traçant les conclusions radicales du rationalisme, nous n'avons fait que donner l'analyse du panthéisme, tel qu'on l'expose dans presque tous les livres en Allemagne, et en France dans quelques-uns. Si le panthéisme, c'est-à-dire le sentiment de l'asséité appliqué à l'ordre de la pensée, n'était que le résultat cherché d'un procédé réfléchi, il s'apercevrait de lui-même, et il ne subsisterait plus que dans la pensée de ceux qui ne veulent pas aimer. Si seulement le rationalisme avait voulu tenter d'aborder sa métaphysique, il se serait aperçu que telles seraient les conclusions radicales qu'à sa faveur on en tirerait, et jamais il ne les aurait souffertes. Dans tous les cas, il n'est rien de plus aisé au monde que de détruire la plus grosse des contradictions du monde.

Car, au fond, la grande question de l'être est là, à savoir : si tout a commencé par l'absolu ou par le relatif ; si c'est Dieu qui est le principe, ou si c'est l'embryon. Dieu est-il le principe ? nous avons trouvé l'origine de la création, l'être relatif se rattache à la source de l'Être, et l'amour sera sa loi. L'embryon est-il le principe ? le relatif contient l'absolu en puissance, l'homme se développera selon sa tendance infinie, et l'asséité sera sa loi. Il doit arriver à être Dieu, *sicut Dii*.

La première de ces théories est simplement rationnelle, elle est le résultat le plus immédiat des conceptions nécessaires, elle sort toute de cet axiôme : Il n'y a point d'effet sans cause. Elle dit : puisque quelque chose existe, donc toutes les conditions qui devaient faire que l'existence fut, existaient ; au commencement était l'être. La source de tout est une source ; l'être, c'est ce qui était.

Digitized by Google

La seconde de ces théories est explicitement et officiellement irrationnelle, elle est simplement le contraire des conceptions nécessaires, elle se fonde toute sur ce contre-axiôme: Il y aura dans les effets ce qui n'est pas dans la cause. Elle dit : puisque quelque chose vit, c'est-à-dire se développe, donc tout ce qui devait faire que l'existence fut, n'était pas; au commencement était le néant. La source de tout n'était pas sa source; l'être, c'est ce qui n'était pas.

Comment le panthéisme sortira-t-il de cet abîme irrationnel, l'absolu se tire peu à peu du relatif, la cause de son effet, l'être, c'est ce qui n'était pas ! Lorsque l'on tombe dans une pareille absurdité, on ne voit plus précisément ce qui se passe, et il arrive que, formulant des raisonnements les yeux fermés, l'on croit avoir exposé des raisons. Aussi, le panthéisme, pour fonder sa métaphysique, s'écrie-t-il : « Au commencement était le néant; et l'être est né du sein de son éternelle nuit ! » Dans l'illusion où sont les panthéistes, ce mot de *nuit* devient extrêmement favorable à leur idée; il sert précisément à voiler cette base de l'être qu'il fallait avant tout trouver. « L'être commença à poindre dans l'éternelle nuit du néant! » C'est parce que l'on n'a absolument rien vu dans cette formule, que l'on s'est persuadé y avoir trouvé quelque chose!

Une fois que sous ce mot qui cache on a cru découvrir les germes de l'être, les développements sont aisément venus. D'abord, un atôme; ce n'est pas une chose bien surprenante qu'un atôme ! Puis des atômes; puis, il faut bien qu'ils se combinent, autrement que feraient-ils? Ils se combinent donc. Premièrement le règne minéral, parce que l'on est encore tout près du chaos; secondement, le règne végétal; troisièmement, enfin, le règne animal. Là s'arrête la matière : *Elle est le premier degré de l'être.*

Il faut passer au second. D'abord l'homme; ce n'est pas

Digitized by Google

une chose bien surprenante que l'intelligence apparaisse au sein de l'être! Puis la société des hommes; puis, il faut bien qu'elle se développe, autrement que ferait-elle? Elle se développe donc. Premièrement le règne de la force, parce que l'on est encore tout près de la matière; secondement le règne de la liberté; troisièmement, enfin, le règne de la raison. Là s'arrête l'esprit: *Il est le second degré de l'être.*

Il faut passer au troisième. D'abord l'idée pure; ce n'est pas une chose bien surprenante que l'être ait conscience de lui-même! Puis l'objet de l'idée; puis, il faut bien qu'elle se réalise, autrement que ferait-elle? Elle se réalise donc. Eh bien! c'est la substance; la substance n'est que l'identité de la pensée et de la réalité, ou ce qu'on appelle l'absolu. Là commence la divinité: *Elle est le troisième et suprême degré de l'être.*

Dès l'instant que l'infini n'est pas dans le primitif, il faut qu'il soit dans le développement. Si l'être est parti du néant, dans sa voie rien ne doit l'arrêter. Ceci est tout à fait logique. Une fois donc que la raison a développé en elle toutes les notions absolues, elle ne peut tarder, par une conséquence nécessaire, à retrouver en elle toutes les puissances absolues qui y correspondent. L'idée exige sa réalité, l'absolu ne peut rester dans un rêve. Il est naturel que l'être passe de la toute-connaissance à la toute-puissance; ce qui se manifestera effectivement lorsque, avec ce monde, se briseront les téguments de la chrysalide divine qu'il tenait renfermée, et Dieu paraîtra dans toute sa gloire.

C'est de la sorte que, sans quitter un instant l'expérience des faits, on a vu l'être commencer à poindre dans l'éternelle nuit du néant, puis parcourir successivement les trois degrés des choses: la matérialité, la spiritualité et la divinité.

Si l'amour n'est pas le principe constitutif de l'être, il est clair

Digitized by Google

que l'absolu n'existe pas. Si l'absolu n'existe pas à l'origine de la substance, il est clair que l'être, naissant dans le relatif, aura pour objet de se développer indéfiniment. Or, si déjà les notions de l'absolu et de l'infini, jusque-là inconnues de la matière, sont entré depuis peu dans la conscience de l'homme, il est évident que c'est en l'homme que la substance est appelée à devenir Dieu. ERITIS SICUT DII !

C'est ainsi que de la sphère des faits, l'orgueil est arrivé, par le panthéisme, à se constituer dans la doctrine.

CHAPITRE XIII.

—

COMMENT DU SEIN DE LA DOCTRINE L'ORGUEIL ARRIVE-T-IL A SE RÉPANDRE DANS LES MOEURS.

Tous les hommes remarquables qui ont porté sur eux-mêmes le sujet de leur étude, se sont également vus partagés en deux classes, selon que l'orgueil ou l'amour marquait en secret le mouvement de leur nature, ou seulement l'état ignoré de leur cœur. Les uns ont été les philosophes, les autres ont été les saints.

Les penseurs qui, en suivant l'instinct de leur esprit, sont arrivés jusqu'à Dieu, ont abandonné la philosophie, comme un degré intermédiaire, et sont devenus des saints ou tout au moins des sages. Sans que nous ayons le droit de les en accuser, les autres, en suivant l'instinct de leur esprit, se sont arrêté ou à l'homme ou à ce monde ou à quelqu'autre chose. Leur pensée a subi la loi commune : elle ne pouvait aller plus

Digitized by Google

loin que leur cœur. Leur philosophie indique le degré d'élévation de leur nature, comme la conduite donne ce même degré pour les autres humains.

Toutefois nous devons remarquer la différence qui se montre toujours entre les deux classes de nos ames, selon qu'elles penchent plus du côté de l'orgueil ou du côté de l'amour; différence qui, si on veut la suivre sur une échelle plus modeste, produit dans la pratique de la vie, les hommes qui veulent tout raisonner dans la crainte de compromettre leur moi, et ceux qui tout simplement font le bien par bonté. Quelqu'éminente que soit la philosophie, on est donc obligé d'avouer ce fait devant elle:

Les philosophes se sont tous contredits dans leurs pensées, ils ne sont venus à la suite les uns des autres que pour se combattre ; les saints se sont tous unis dans une même pensée, et ils sont venus à la suite les uns des autres pour s'imiter.

Or, à ne prendre que ce fait, il faudrait bien admettre que les premiers, selon le vol de leur cœur, s'échelonnaient plus ou moins haut dans les horizons du vrai; mais que les seconds avaient touché le centre, puisqu'ils n'en ont plus bougé. Comme on le sent bien, pas plus dans l'ordre de la pensée que dans l'ordre de l'action, on ne peut faire un crime à l'homme de ce qu'il ne se montre pas entièrement dépouillé de l'asséité; le moi l'arrêtera toujours à quelque chose qui tiendra de l'homme plutôt que de Dieu. Mais aussi il ne faudrait pas oublier de reconnaître ces hommes qui ont eu le courage héroïque de franchir tout ce qui est du moi pour suivre le vol infini de l'amour. Les philosophes nous attestent l'égoïsme et les troubles de notre pensée; mais les saints nous en attestent l'amour et la gloire.

La philosophie est de longue date sur la terre; elle a fortifié l'esprit humain, elle l'a maintenu dans cet état sain de liberté qui est toute la vitalité de l'homme; enfin, et c'est ce

Digitized by Google

qui la rend le fait le plus remarquable de l'ordre de la pensée, elle a accepté complètement la condition de l'homme, telle que la chute la lui a faite. Aussi n'y a-t-il rien dans le monde, qui soit à la fois plus louable et plus condamnable, plus magnifique et plus malheureux, plus élevé et plus abaissé, mais en même temps plus intéressant et plus digne d'une noble attention que la philosophie. La philosophie, c'est l'homme.

Elle a été de tout temps le thermomètre de la nature humaine, s'élevant ou s'abaissant avec les civilisations, et se reniant, dans le scepticisme, chaque fois que l'être moral se renie, la veille de la chute d'un Empire ! Dans une même Société, elle marquera la nature des différentes catégories des hommes, par le système qu'ils adoptent; car chacun entre, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, dans la doctrine qui a été faite sur la mesure de son cœur.

Néanmoins, comme l'esprit humain suit la grande marche de la civilisation humaine, la vraie philosophie ira aussi en se dépouillant chaque jour d'une écorce de l'orgueil; quoique, d'un autre côté, elle tiendra un ouvrier sans cesse occupé à creuser un abîme pour ceux qui veulent s'y jeter. Chaque fois que la Société humaine sera ébranlée, c'est-à-dire, chaque fois que, pour un progrès de l'humanité, le phénomène de la chute se renouvellera afin de remettre périodiquement en question devant la liberté, la grande loi de l'acceptation et de la responsabilité humaine, la philosophie aussi reprendra depuis le pied la terrible question posée par la chute. Voyez ce qui s'est passé sous nos yeux !

D'abord c'est le scepticisme : comme l'homme voudrait ne rien voir au dessus de lui, il se décide à nier tout. Ensuite, c'est le sensualisme : l'homme s'est redressé dans la vanité de son corps, et il nie l'esprit dans la crainte qu'il lui soit supérieur. Puis c'est l'idéalisme : l'homme s'est enorgueilli

Digitized by Google

dans la liberté de sa pensée, et il croit qu'elle a tout créé. Puis c'est le rationalisme : ici l'homme est saisi d'admiration devant lui-même, devant l'absolu qui lui apparaît, devant le Trois-fois-Saint renfermé dans son ame. Enfin, c'est le Panthéisme : l'homme ayant aperçu l'absolu en soi, ne peut plus se résoudre à croire qu'il ne doive pas être Dieu !

Eh ! bien, oui, une Doctrine est née dans ce siècle pour sauver la pensée du naufrage qu'elle avait fait à travers le scepticisme, le sensualisme et l'idéalisme du siècle dernier. Déjà nous avons nommé le rationalisme, mais sans dire le service incalculable qu'il a rendu à l'ère nouvelle. Alors que la voix de la religion n'était plus entendue, alors que le nom de Dieu même venait de provoquer un sourire en pleine Académie, cette noble Doctrine a de nouveau fait entendre avec autorité les noms de loi morale et de devoirs, de mérite et de démérite, de bien, de vrai et de beau, enfin le nom sacré de Dieu.

A la suite de longues corruptions, la pensée de l'homme était tombée dans la fange, et tombée à ce point qu'il n'était plus possible à la religion de descendre si bas pour la ramasser : c'est le rationalisme qui a produit ce fait mémorable de retirer les esprits de cet abîme pour les conduire jusque sur le seuil de nos temples. Il a remis les esprits sur leur pivot ; il ne pouvait rendre le mouvement aux cœurs. Jamais, depuis Platon, philosophie humaine n'avait établi une plus grande vérité, jamais intelligences plus nobles ne s'étaient rencontré pour la défendre et assister à son triomphe sur les hommes !

En même temps, tout ressuscitait autour de cette doctrine, la poésie et les mœurs, c'est-à-dire le Ciel et la terre. Les temps étaient pleins des plus grandes promesses ! Pourquoi donc l'esprit habituel de l'homme a-t-il arrêté tant d'espoir ; pourquoi l'antique illusion est-elle venue aveugler tant de

Digitized by Google

gloire; pourquoi la méthode du point de vue humain a-t-elle surpris les hommes les plus clairvoyants pour faire du rationalisme ce qu'elle avait déjà fait de toutes les philosophies ses sœurs !

L'homme s'entretiendrait et se développerait de lui-même; l'absolu sortirait peu à peu du sein du relatif ! Telle est la dernière doctrine du jour, telle est, et telle a toujours été la métaphysique du panthéisme, c'est-à-dire du système qui n'admet pas que l'amour, principe, vie et but de l'être, le constitue absolu. Fidèle au sentiment qui l'a fait germer dans la pensée humaine sous le nom de septicisme, de sensualisme, d'idéalisme et de rationalisme, ce système définitif en déploie avec vigueur la méthode et, à leur grand effroi, on accepte loyalement tous les résultats.

Le panthéisme est le produit le plus logique et le plus complet de la mothode du relatif. Il est naturel qu'on prenne pour la source ce qu'on a pris pour le point de départ ! L'ontologisme, au contraire, a son point de départ dans la notion de l'absolu. Il découle comme la création du principe de l'être; voilà pourquoi il donne naturellement essor à une science véritable.

L'Ontologisme est la seule méthode donnée par la raison ; une fois qu'on a saisi le vrai, il faut nécessairement en partir. L'Ontologisme, il faut donc l'espérer, s'opposera aux efforts du psycologisme, cette dernière application de la méthode du relatif, qui a successivement produit le scepticisme, le sensualisme, l'idéalisme et le rationalisme, tous ces systèmes rentrés maintenant et complétés dans le grand système qui vient de nous préoccuper.

L'être est né du néant ! une plus violente contradiction fut-elle jamais proférée ? Les philosophes du relatif ne s'aperçoivent pas de cette erreur ; elle est si vaste en métaphysique que toute l'intelligence s'y trouve renfermée ; et il

Digitized by Google

faudrait se servir de la raison pour en sortir. Ils ne comprennent pas que le primitif, c'est l'absolu; autrement rien n'aurait pu se soutenir, et l'être ne serait pas; et l'être n'étant pas, il ne pourrait jamais être. Pour que l'être soit, il a fallu qu'il fût de toute éternité; et pour qu'il fût de toute éternité, qu'il fût absolu.

La notion du fond de la raison est l'absolu; quiconque en métaphysique prendra une autre base sera un démolisseur de la raison. Aussi, je crains bien de voir avant peu le rationalisme procéder lui-même à la destruction de la raison. Il aura compris qu'elle a passé toute entière chez ses ennemis (1).

Ce système a consacré ses plus beaux travaux à nous élever jusqu'à la raison, à établir que le vrai est en elle; et, par une fatalité malheureuse, il l'y a laissé. On devait croire, qu'ayant ainsi trouvé le siége du vrai, il allait en partir! Mais (quoique contre son gré), le rationalisme n'a fait que mettre la raison au service de l'empirisme, apporté chez nous le siècle dernier par le sensualisme anglais. On dirait que nous avons été trahis même sur le champ de bataille de la philosophie!

Le rationalisme a été tout simplement victime du point de vue humain.

(1) D'abord, on n'avouera pas qu'on n'aime plus la raison, mais on commencera par substituer l'érudition à la raison; puis on lui substituera une méthode, puis toutes les facultés du moi les unes après les autres, comme on l'a déjà fait. Et l'intelligence, une fois délivrée de la raison, pourra facilement faire la critique de la raison! Alors on mettra toute la philosophie dans la philologie; la philologie sera en grand honneur, tandis que l'on regardera la pensée comme quelque chose de fort mince. C'est toujours ainsi qu'une philosophie qui a régné proclame sa décadence.

En annonçant ce fait, je ne suis pas grand prophète; Paris ne peut tarder à en donner l'exemple. Beaucoup d'esprits y semblent portés à un tel degré de vanité, qu'ils doivent déjà étendre leur mépris à tout ce qui est élevé!

Digitized by Google

Les systèmes dont nous venons de parler sont le fruit de l'intelligence exclusive. En suite du motif que nous avons exprimé, la raison est la faculté dont on se sert le moins, parce qu'elle est impersonnelle et de Dieu ; l'intelligence est la faculté dont se sert le plus, parce qu'elle est personnelle et du moi. Elle est la seule lumière dont se serve l'homme en état d'orgueil. Ce qu'on appelle le *Sot* n'est en toutes choses, que l'homme qui ne fait pas usage de sa raison. L'orgueilleux ne saurait y recourir, ce serait sortir de lui-même, et entrer dans une lumière supérieure.

Le plus grand nombre des lettrés et les savants à spécialité sont ordinairement dans ce cas. Ne procédant qu'avec l'intelligence, ils ne peuvent saisir que le relatif ; de là ils se trouvent bien obligés, lorsqu'ils entrent dans la métaphysique, d'aller au fond de la notion du relatif, et conséquemment, de partir du néant ! Si, au lieu de n'employer que l'intelligence et de bâtir sur une construction, ils se servaient de la raison, ils bâtiraient sur l'axiôme. Ils verraient que, puisque l'être existe, il est de toute nécessité que dès le commencement l'absolu ait été. Il fallait se soulever d'une force infinie pour arriver à l'existence ; si l'être avait manqué d'une seule des conditions infinies de l'être, il aurait eu en lui une porte ouverte au néant.

Indiquons donc ici la base si simple de la métaphysique.

L'être existe, donc l'absolu était. Dans cette notion apparaît aussitôt la base de la morale. L'absolu était, donc l'union infinie opérait l'identité et la vie de toute la substance. Dès-lors les créatures comprennent que l'absolu reposant sur l'amour, l'amour est la vie et le salut de l'être.

Premièrement, comme nous venons de l'apercevoir, l'universalité du panthéisme est donc là : par suite du secret instinct d'asséité, on emploie l'intelligence qui est du moi, préférablement à la raison, qui est de Dieu. Puis, marchant à l'inverse

Digitized by Google

de la logique de l'être, on tombe en plein relatif. L'absolu, qui est la note dominante de la raison, disparaissant de la pensée par suite de cette manœuvre, l'homme finit par en perdre le sens. Dès-lors, ne concevant plus *a priori* comment il se fait que l'être existe, et le voyant cependant exister, il lui semble, sans aller plus avant, que l'être peut exister sans l'absolu, qu'il n'est pas nécessaire d'être infini pour posséder en soi l'existence ; que de là, lui, homme, il peut tout simplement exister de lui-même, puisqu'il a une fois pour toutes été créé.

Secondement, comme nous l'avons indiqué dès le principe, toute l'erreur du panthéisme est donc là : on détache l'homme de Dieu comme substance, parce qu'il s'en détache comme cause. Tandis qu'au contraire l'homme se rattache à Dieu comme substance, et s'en détache comme cause. Non pas que l'homme ait la substance de Dieu, car Dieu la lui a bien donnée, mais parce qu'il a sa substance entretenue par Dieu. Mais, dès qu'on ne le rattache pas à Dieu comme substance, on se trouve obligé de considérer l'homme comme étant à soi-même sa substance ; dès qu'il est à soi-même sa substance, la substance étant nécessairement ce qui subsiste, sans quoi elle ne serait pas substance, il résulte que l'ame subsiste par elle-même : elle sub-siste, puisqu'elle est sub-stance, *quia sub stat*, parce qu'elle est sur elle-même. Ce mot n'a pas d'autre sens.

Tous ceux qui ne rattachent pas l'homme à Dieu comme substance tombent dans le panthéisme ; ils considèrent l'homme comme ayant en soi tout son être, comme ayant conséquemment toutes les conditions de l'existence, comme ayant en germe l'absolu en soi.

Chose remarquable ! ce sont ceux-là même qui détachent l'homme de Dieu comme substance qui, par un jeu cruel de la pensée, vont l'y rattacher comme cause ? C'est ainsi qu'on

Digitized by Google

les voit, depuis Luther, prétendre que l'homme n'est pas la source de ses actes, que Dieu fait tout en lui, et qu'ainsi, obéissant à sa nature, il n'y a point de libre arbitre possible, conséquemment point de responsabilité.

Ne perdez donc jamais de vue ces deux notions, vous qui pénétrez quelquefois sur le sol de la philosophie sans connaître assez les bases de la métaphysique : l'homme se rattache à Dieu comme substance et s'en détache comme cause. C'est par la première de ces raisons que, recevant son être, il existe; c'est par la seconde que, formant sa personne, il mérite. Renversez ou oubliez l'une de ces deux propositions, et vous avez une erreur si vaste que Dieu, la création, et jusqu'à la raison de l'homme viennent s'y abîmer.

Où nous avons trouvé l'origine du mal, nous devions trouver l'origine de l'erreur. L'orgueil nous a ouvert de partout un chemin dans le néant : nous devions voir s'y écrouler la pensée après avoir vu s'y écrouler le cœur.

Au reste, si toute l'erreur de la philosophie vient de ce manque de raison qui a produit l'empirisme, tout son mal vient de ce manque d'amour, dont l'absence, dans sa pensée, a produit cette bévue dans son ontologie. Or, une pareille absence dans son ontologie devra inévitablement reparaître dans sa morale.

En effet, tout rationalisme, à l'instar de tout sensualisme, de tout idéalisme et de tout scepticisme, a constamment tenu la piété pour ennemie. De la meilleure foi du monde, il l'a prise en horreur, et se l'est mise à son index sous le nom pour lui fabuleux de Mysticisme. Le rationalisme voit-il une pensée dépasser la sienne, voit-il une philosophie non plus seulement énumérer les éléments de la raison, mais vouloir les mettre en usage ; voit-il, en un mot, une philosophie qui ne se borne

Digitized by Google

plus à penser tranquillement que Dieu existe, mais, qui dit positivement de l'aimer et de le servir, il crie au mysticisme. Et, en conscience, il a peur du mysticisme comme d'un abîme, comme de l'anéantissement de toute philosophie ! Il est triste de s'apercevoir que ce mot qui servait à exprimer toute doctrine où l'idée de Dieu prédomine sur celle du temps, cause à des philosophes le même effroi que le mot de matérialisme causait jusqu'ici à tout spiritualiste honnête !

Oui, on peut dire que tout rationalisme, comme tel, a tenu la piété pour ennemie, car quand il l'a possédée, il a été immédiatement transformé, et est venu aboutir en elle. C'est ainsi que la noble pensée de Socrate, de Platon, de St-Paul, de St-Augustin, de Descartes, de Pascal, de Newton acheva glorieusement sa carrière. D'autres sont restés, comme Spinoza, la tête dressée vers le ciel.

Cette manière de voir a fini par amener une manière de faire; de la pensée, l'orgueil constitué a dû passer dans les mœurs. Aussi, le panthéisme, ou dernière raison de tout rationalisme, arrive par ses conséquences pratiques au milieu de la Société, d'abord à la négation de la religion, ensuite à l'affaiblissement de la morale, et, enfin sans l'avoir prévu, à l'abolition de l'homme : plus de piété, plus de charité, plus d'imputabilité! Il y a toujours quelqu'un pour tirer les dernières conséquences d'un système, ce quelqu'un c'est tout le monde.

Certainement le rationalisme, effrayé de toutes ces conséquences, ne dira pas officiellement que l'ame subsiste et se développe entièrement d'elle-même; mais les hommes du Monde qui entrent dans ce point de vue agissent comme si cela était. Or, c'est précisément ce que Dieu ne veut pas. Dieu ne peut pas être absent du cœur qu'il entretient, et qu'il n'entretient que pour le posséder. Figurez-vous un cœur qui a perdu tout ce qui fait sa valeur devant l'absolu, l'amour;

Digitized by Google

que peut-il devenir dans les plans de l'être ! Trouver un système duquel il résulterait que nous n'avons pas besoin de mettre notre cœur en Dieu ! mais ce serait se placer dès ce monde dans le supplice du dam !

Sans donc proclamer que l'ame se conserve et se développe d'elle-même, ces esprits sont insensiblement amenés à se conduire comme si cela était. Puis, considérant la religion comme inutile, ils doivent en négliger les devoirs ; et de là plus de piété. Considérant nos relations d'amour avec Dieu comme illusoires, ils ne voient plus la nécessité logique d'établir *a priori* des relations de ce genre avec leurs semblables ; et de là plus de charité. La morale divine et la morale humaine tombent l'une à la suite de l'autre.

Assurément, d'austères penseurs auront beau être sujets aux effets que l'orgueil produit secrètement dans le sein de tout homme, leur noble conscience sans cesse travaillée en eux par l'outil divin de la pensée, cette raison pratique à laquelle l'ame sublime de Kant recourut, lorsqu'il vit s'écrouler devant son intelligence la raison spéculative, maintiendra toujours leur conduite dans la sainte voie de Dieu. Mais les hommes véritablement orgueilleux, je veux dire ceux qui, fiers de leur corruption et de tout ce qu'ils sont, ont pour but, par des écrits où tous leurs instincts se montrent à nu, d'amener leur semblable au même état d'esprit ; ces hommes-là, forts de cette métaphysique, répandront avec abondance l'immoralité dans les mœurs. Ah ! comment ne pas trembler devant ceux qui se donnent ouvertement pour tâche d'amollir les cœurs !

Hommes que votre cœur a conduits dans cette doctrine, je ne m'informe pas si vous avez dit *ex professo* que l'ame existe d'elle-même, et qu'elle ne peut rien être pour Dieu ; je vous demande simplement si vous avez de la piété ! si, en religion, vous aimez Dieu par le besoin incommensurable du cœur ; si, en morale, vous êtes vertueux et chastes par un

Digitized by Google

tendre amour pour Dieu ; et si, dans la société, vous êtes humbles et bons avec vos frères par surabondance d'amour ! Je ne vous demande pas si vous avez dit positivement que Dieu est absent de nos ames, mais si dans le fait il est absent de vos pensées.... Car alors, c'est bien plus que de dire le mal, c'est le faire.

Remarquez qu'en ceci, mes conséquences ne sont pas allés plus vite que vos actes. Dans ce qu'on appelle le Monde, vois-je autre chose, de la part de ceux qui raisonnent, que leur témoignage d'irréligion ; et de la part de ceux qui appliquent, que leur témoignage d'immoralité. Le philosophe sans piété se verra suivre du romancier sans moralité.

Je ne voudrais accuser personne, mais les faits malheureusement font parler leur grande voix. Si vons écrivez, je ne vois sortir de votre plume que des pages où, sous un voile, vos métaphysiciens attaquent la Providence dans Dieu ; vos moralistes, la piété dans l'ame ; vos romanciers, la pureté dans le cœur. Tandis que, par un instinct secret de leur nature, tous ces hommes défendent sous des noms extraordinairement gracieux, l'orgueil, le doute, la paresse et la volupté. L'orgueil, par exemple, sera le sentiment des ames qui comprennent toute leur valeur ; le doute, le partage des bons esprits ; la paresse, le propre de la distinction ; la volupté, le fait de ceux qui ont trop de cœur..... Pauvres hommes, que dites-vous ! comment voulez-vous que je ne reconnaisse pas ici les continuateurs de la chute !

N'êtes-vous pas allé jusqu'au bout ! Après avoir détruit la piété, les sentiments, la pudeur, vous détruisez le cœur, vous détruisez la femme, vous détruisez la famille, enfin, vous détruisez tout dans le Ciel et sur la terre ; et moi je vous demande en pleurant ce que vous ne détruisez pas, et si en grace vous ne me détruisez pas à mon tour, moi créature de

Digitized by Google

Dieu à qui vous enlevez toute la poésie qui me soutenait sur la terre.....

Hommes de ce monde, vous ne pourrez nier qu'il y ait eu une première chute, puisque cette chute se renouvelle tous les jours ! Vous ne pourrez nier qu'une première fois l'orgueil soit entré dans le cœur de l'homme à la place de l'amour, puisque malgré vous il s'en échappe à tout instant pour pénétrer dans vos doctrines, et de là se répandre dans les mœurs !

(La suite prochainement).

Digitized by Google

Littérature italienne.

UGO FOSCOLO.

Vous pouvez parler à l'Italien exilé de Pindemonte, de Manzoni, de Silvio Pellico, sans exciter en lui une de ces impressions fortes qui laissent un long souvenir; ce sera bien moins l'enthousiasme vif, ardent à se produire, que l'admiration délicate et paisible dans ces épanchements; mais, au nom de Foscolo, les accents passionnés du cœur se presseront sur les lèvres. Foscolo est le Dante des proscrits de nos temps; ne demandez pas à ses œuvres la richesse des sons, la sublimité mystérieuse de la pensée et des images, tout ce qui a fait du poète de Florence le génie solitaire des âges; mais demandez à sa vie publique le courage, les mâles résolutions, la fermeté malheureuse et pourtant invincible; et jamais vie n'aura une plus sincère estime.

Digitized by Google

Les difficultés matérielles, les sollicitations d'une jeunesse ardente, ce qu'il y avait dans sa nature de fierté hautaine et fougueuse, le livrèrent, il faut bien le dire, à plus d'une erreur condamnable ; mais quand il s'agit d'actes importants, il ne laissa jamais l'entraînement dompter ses convictions ; ce que la conscience demanda, la volonté l'accomplit toujours. Foscolo fit de rudes sacrifices ; il les fit sans hésitation ; non pourtant sans en avoir mesuré la force, l'étendue et la durée. Le grand spoliateur des nations avait trompé les espérances de l'Italie, il l'avait terrassée et mise sous le joug ; Pindemonte garda un timide silence ; Monti, parjure à la patrie, entama en un jour de lâcheté l'hymne triomphal du vainqueur, et depuis il eut un chant de fête pour toutes les choses éclatantes de cette destinée ; la voix indignée de Foscolo releva l'Italie de son abaissement. A cette ame inquiète des bruits flatteurs de la gloire, avide de loisirs intelligents et féconds, il eût fallu des encouragements souverains; mais pour les obtenir que de nécessités honteuses, que de basses flatteries prodiguées au maître! Le poète choisit la pauvreté et plus tard l'exil sur la terre étrangère.

Foscolo était né à Zante, en 1777, à Zante où trois fois les moissons jaunissent et la vigne fleurit sous le plus beau soleil, où l'oranger et le citronnier embaument les collines et les bords de la mer. Sa mère, Diamante Spazy, était une fille d'Athènes ; elle parlait à ses enfants de la Grèce esclave et désolée ; son père, Andrea Foscolo, homme de cœur et médecin instruit, descendait de l'antique famille des Foscolo de Venise ; il exaltait sa république, et le cœur d'Ugo se gonflait à ses hauts récits. Ce père mourut à Spalatro, et Zante redevint l'asile de tous. Foscolo avait à peine dix ans quand Venise lui apparut dans sa grandeur pompeuse et mélancolique, avec ses rues d'eau, ses palais de marbres vides, ses femmes d'une beauté royale sous leurs noirs vêtements, ses

Digitized by Google

chaussées et son port déserts : elle n'était plus la fée des mers, mais était admirable encore. Doué d'un jugement droit, d'une aversion qui allait jusqu'au délire pour tout genre d'injustice, Foscolo apprécia le gouvernement de Venise à mesure qu'il le connut. Il vit tout un peuple courbé sous un joug méprisant et féroce ; et la haine s'établit dans cette ame où avaient régné de naïves admirations. Trop généreux pour se contenir, il se répandit en paroles imprudentes et donna des complices à sa colère. La dénonciation, qui prenait à Venise toutes les formes, protesta contre cette fougue d'indignation. Foscolo fut traduit devant les inquisiteurs de l'Etat. Il partait pour se rendre à ce formidable appel, quand, d'une voix calme, sa mère lui dit : « Va, mon fils, et meurs plutôt que de te « déshonorer en trahissant tes amis. » Le cœur du jeune homme était à la hauteur de cette richesse de sentiment. Sa liberté apparente lui resta ; il ne fut pas condamné à gémir sous les plombs ou dans les cachots du palais de Saint-Marc ; mais il devint l'objet d'un espionnage ténébreux et dégoûtant. Plus tard, nous le voyons suivre à Padoue les brillantes leçons de Cesarotti.

La renommée et les ouvrages d'Alfieri agirent sur Foscolo d'une manière bien plus influente que l'éloquence de Cesarotti. L'Italie entière s'était passionnée pour le génie altier du poète d'Asti. On apprenait ses tragédies ; des hommes et des femmes d'un rang élevé les jouaient avec orgueil. Pas d'acte simple dans cette vie qui n'excitât une curiosité ardente. Foscolo partagea l'ivresse de tous. La pensée large et fougueuse d'Alfieri était la sienne. Comme lui, il divinisait Plutarque ; comme lui encore, il n'avait que dédain pour les mollesses cadencées de Metastasio. A des temps noblement tourmentés, il fallait une langue souverainement énergique. Quand on compare Alfieri et Foscolo, on s'étonne d'abord qu'ils soient restés personnellement inconnus l'un à l'autre ; puis on se dit

Digitized by Google

qu'ils n'auraient pu se convenir longtemps. N'étaient-ils pas tous les deux rudes par loyauté, amers et sauvages à force d'élévation, de douleur et de respect pour leur dignité d'homme? Un jour Foscolo vit Alfieri errer avec sa pensée sur les bords de l'Arno : il le suivit de l'œil et le garda dans sa mémoire comme une impérissable émotion.

Dominé par ses admirations, le jeune enthousiaste fit une tragédie à la manière du maître. Il avait dix-neuf ans quand Venise accueillit son *Thieste* avec une sorte de frénésie. Vint l'appréciation réfléchie, elle fut moins favorable. Un homme du caractère de Foscolo ne pouvait que gagner à cette épreuve : lui-même avait publié une critique sévère de son œuvre.

Le coup terrible porté à son cœur fut le traité de Campo-Formio ; il n'en guérit jamais. Avec tout ce qui était plus généreux que politique, il avait espéré que des jours de liberté de force allaient venger l'Italie de ses longues misères. Ce ne fut pas l'affranchissement que Venise reçut du vainqueur, ce fut la servitude étrangère, le joug écrasant et stupide de l'Autriche. Frémissant d'horreur, le jeune poète abandonna son pays; il erra quelque temps accablé de son impuissance, en proie au délire du suicide; enfin, il soulagea son ame en écrivant les lettres d'*Iacopo Ortis*. Tous les tons y abondent: c'est une rêverie mélancolique et d'un scepticisme raisonneur et inquiet; c'est un chant solennel et sombre. De loin en loin, des tendresses ravissantes, la divinisation de la nature; au fond, des découragements qui aboutissent à une conclusion funèbre: Une femme qui eut les adorations du poète revient incessamment dans le livre; mais rarement il trouve pour sa jeune et charmante beauté vouée aux longs regrets, pour leur destinée amoureuse frappée de stérilité, la plainte éloquente que lui arrache l'Italie asservie. A peine son génie s'est-il attendri à la chère image, que honteux de ses soupirs il retourne à ses âpres et désolés accents.

Digitized by Google

Il y eut dans la vie de Foscolo ce qui ne se trouve pas dans la vie des poètes, la lutte de sang en faveur des principes proclamés; il honora le courage qui lui était naturel dans plusieurs combats et sous plusieurs généraux ; cette gloire avait manqué à Alfieri.

On aime le poète refusant avec un généreux mépris les six mille francs que lui avaient offerts les chefs de la république cisalpine pour qu'il fît l'éloge du vainqueur de l'Italie, alors redouté et puissant. Il y avait eu de l'inquiétude ou un espoir insultant dans l'attente de la majorité. Verrait-on l'auteur d'*Iacopo Ortis* s'abdiquer lui-même ou se livrer à de frénétiques et vaines déclamations? Foscolo déconcerta toutes les prévisions ; sa parole revêtit un caractère inattendu ; elle fut comme toujours indépendante et chaleureuse; mais on put y admirer une fécondité exempte d'emphase, un regard pénétrant et sévère jeté sur les choses, une équité parfaite dans tous ses jugements. Ce fut sans affectation qu'il se plaça à une hauteur d'où il put dominer l'idole et lui donner un enseignement nécessaire à tant d'orgueil et de téméraires prospérités : il y eut comme la prophétie des désastres lointains. Après avoir reconnu en lui des qualités supérieures : la politique de Tibère, l'esprit philosophique de Marc-Aurèle, le culte de Léon pour les arts, il conclut en disant : « N'oublie « pas que ce ne furent ni les espérances ni les terreurs des « contemporains, mais la voix inexorable des siècles qui pro- « nonça sur la mémoire de ces hommes. Ils sont nombreux « et illustres les exemples qui ont enfin rendu sacrée cette « sentence des sages : *Nul homme ne doit être proclamé heu- « reux ou vertueux qu'après sa mort.* » Le tombeau de Sainte-Hélène lui apparaissait-il donc?

Ajax et plus tard *Ricciarda*, tragédies dont la valeur littéraire souffre plus d'une interprétation, obtinrent d'éclatants enthousiasmes. Toujours épris d'Alfieri, Foscolo avait, ainsi

Digitized by Google

que dans *Thieste*, imité jusqu'aux défauts du grand tragique; on y trouvait son rhythme rude, fougueux, soudainement brisé, l'exagération violente des sentiments, peu de mouvement dans l'action et une scène presque vide. Des hardiesses magnifiques surgissaient d'ailleurs isolément et à distance; elles étaient armées de grandes promesses.

Un moment il avait été professeur d'éloquence à l'Université de Pavie; l'année d'après, en 1809, inspecteur des œuvres dramatiques.

En 1815, nous retrouvons Foscolo armé contre l'Autriche pour les libertés de son pays, puis fugitif. De la Suisse, où il avait erré quelques mois, il s'abrita à Londres avec de grands travaux commencés en Italie, parmi lesquels sa traduction d'Homère occupait le premier rang. A Londres, se réalisa pour lui une vie pauvre, rude, mais honorable. Levé dès le jour, il travaillait avec une infatigable persévérance, défendant son cœur des tristesses que lui donnait ce ciel lourd et froid. Une traduction charmante de Sterne avait déjà préparé à son nom quelque popularité; des articles vigoureusement pensés et remarquablement écrits, le naturalisèrent dans l'opinion. Au milieu d'assujettissements inquiets, il avait toujours pour l'Italie les tendresses d'un fils. Rien n'est indifférent de la part des hommes qui ont vécu. La pièce élégiaque *alla Sera*, tellement belle de force et de poésie qu'on la dirait de Dante, nous apprend que le soir était son heure animée; soit que la nuit eût tous les délices d'une nuit d'été, soit que l'ouragan tourmentât l'air, il devenait oublieux de la vie et se pénétrait du calme éternel :

> E mentre io guardo la tua pace, dorme
> Quelle spirto guerrier ch'entro mi rugge.

Nous avons sous les yeux une lettre inédite que Foscolo écrivit en septembre 1826, un an avant sa mort. Une plainte sans amertume et de doux projets y sont exprimés. Sa position

Digitized by Google

ne lui offre que difficultés et graves tristesses. Il manque d'argent par suite de la ruine ou de la mauvaise foi de quelques libraires ; des œuvres qui intéressent sa gloire sont suspendues ; on calomnie son caractère public, sans égard aux sacrifices qu'il a faits pour l'établir irréprochable. Deux patries le réclament, la Grèce et l'Italie ; il satisfera à chacune en dédiant à la première sa traduction d'*Homère*, et à la seconde ses travaux sur *Dante*. Il aurait pu ajouter à ce dernier don des essais précieux sur *Petrarca*, et une admirable pièce lyrique sur *i Sepolcri*. Ses affections et sa santé affaiblie par le climat anglais, le rappellent dans la patrie de ses jeunes années ; il ira bientôt s'y fixer. Pauvre, mais fidèle à ses principes et à ses sentiments, il n'acceptera rien du gouvernement étranger ; il professera, autant pour ses plaisirs d'intelligence que pour les nécessités matérielles, la philosophie et la littérature. Voilà l'esprit de cette lettre : rien ne fut réalisé. Torquato avait pu choisir son dernier asile, il avait pu dire sans se tromper : Je mourrai là ; cette douceur manque à Foscolo. Le brillant soleil des îles Ioniennes n'éclaira pas ses jours difficiles ; en septembre 1827, il s'éteignait dans le sombre horizon de l'Angleterre. Quelques proscrits italiens, quelques Anglais avec eux, souscrivirent pour élever un monument à l'homme qui toujours avait défendu le droit éternellement violé de l'homme, sa liberté.

Comme Alfieri, le poète de Zante s'est peint dans un sonnet avec sont front sillonné, ses yeux creux et attentifs, ses cheveux fauves, ses joues desséchées son aspect hardi, ses lèvres épaisses et lentes au sourire, sa tête inclinée, sa démarche, sa pensée, son action et sa parole rapide. Il termine son image poétique par une intuition et un trait douloureux : « La pru-
« dence parle à ma raison ; mais mon cœur plein de vices et
« de repentir est en proie au délire. Habituellement je suis
« caché, toujours pensif et triste ; la crainte et l'espérance me

Digitized by Google

« trouvent également incrédule. Mort, tu me donneras la « renommée et le repos. »

Morte, tu mi darai fama e riposo.

La voix de Foscolo avait une indicible mélancolie quand elle disait ce vers, que tout proscrit ne prononce qu'avec émotion.

Tu non altro che il canto avrai del figlio,
O materna mia terra.....

Comme œuvre d'art, *Iacopo Ortis* a un double caractère d'imitation ; la littérature de deux peuples a passé là et y a laissé son empreinte. Cette langue d'Iacopo rappelle peu la langue créatrice et pleine de mouvement de l'Italie du moyen âge. Où est le génie national ? En traduisant littéralement, on trouve à quelques nuances près la forme française avec sa contexture simple, claire, uniforme, désespérante pour les vrais poètes qui pourtant ont su lui arracher des merveilles. L'Allemagne se montre à son tour dans le roman italien : Foscolo adopte le plan de *Werther* et sème son *Iacopo* de détails évidemment empruntés à cette production de la jeunesse de Gœthe. Dans la franchise d'une admiration peu jalouse de se cacher, l'auteur italien pousse quelquefois l'imitation de son modèle jusqu'à la puérilité. Werther écrit un billet fou de quelques lignes, Iacopo affecte la même sobriété de langage et le même délire. Werther, préoccupé d'une idée de mort, lit *Ossian* à Charlotte ; Iacopo, dans la même disposition, lit *Alfieri* à Teresa : bien des points de ressemblance lient encore les deux écrivains. L'œuvre italienne a d'ailleurs des beautés de sentiment qui naissent d'autres lieux, d'autres circonstances et surtout de la nature différente des deux auteurs. Werther et Iacopo nous semblent pour les grands traits au moins une manifestation saisissante de Gœthe et Foscolo. Dans ce Werther si profondément offensé des dédains inso-

Digitized by Google

lents de quelques êtres placés haut par la fortune, mais bien au dessous de lui par les facultés, ne trouve-t-on pas le futur grand-seigneur de Weimar? Que souvent Iacopo sent et exprime une souffrance généreuse, quand Werther s'abandonne à une moquerie subtile et froide, à de prétentieux raisonnements! Si l'on approfondit la passion de Werther pour Charlotte, on y découvre plus d'ivresse sensuelle que de tendresse de cœur, et ce fond révoltant d'égoïsme qui enveloppe souvent d'un nuage de glace la destinée éclatante d'un grand poète. Voyez s'il épargne une douleur à cette femme, son bien unique pourtant ; il faut qu'elle sache, à n'en pouvoir douter, qu'il meurt pour elle et de sa main. Transportez Gœthe dans l'Italie de Foscolo, il verra les fêtes : les spectacles, les œuvres d'art avec une émotion religieuse et passionnée ; il fera de la science dans les prairies, sur les montagnes, sur la plage ; mais aura-t-il des entrailles pour les misères politiques ? Ces proscrits ne lui sembleront-ils pas des révoltés qui troublent l'ordre et méritent le malheur ? Qu'ils mendient ou meurent fièrement affamés, la chose le toucherait médiocrement, si elle n'allait pas jusqu'à le distraire de ses bonheurs d'intelligence. Qu'aura perdu l'Italie ? des hommes ; il y en a partout. Les artistes de génie ont seuls la valeur d'une statue, ou moins encore, d'un débris antique. Il n'a pas dit cela ; mais que de choses dans sa vie et ses écrits le disent !

Maintenant, voyons Iacopo aimer Teresa telle qu'elle est, chaste, mélancolique et vierge. Toutes ses paroles ont une beauté de pudeur et de respect. Près d'en finir ainsi avec la vie, il écrit à son amante comme Werther avait écrit à la sienne ; c'est une douceur qu'il n'est pas assez grand pour se refuser. Mais que de soins délicats et tendres ; comme il s'efforce de lui ôter la responsabilité du meurtre ! « Si le ciel « lui avait laissé une patrie, il aurait donné à cette patrie son « génie et son sang. » Les pages que Werther emploie à de

Digitized by Google

railleuses observations, Iacopo les consacre à son pays. Il y a bien de la sensibilité et de hautes et terribles douleurs; çà et là il jette un cri d'homme. On pleure, on exècre, on menace avec lui. Jamais Gœthe, malgré sa puissance, n'avait pu trouver de semblables accents : Gœthe n'avait pas de patrie.

Non moins faible que Werther, Iacopo sort de la vie par le suicide; et c'est ici que la morale s'élève impérieuse et sévère. Pourquoi le suicide?

Les destinées de l'Italie étaient-elles donc accomplies sans retour? une mort désespérée proclamait la défaite. Tout ce qui avait un cœur de fils n'était-il pas intéréssé à veiller sur sa propre existence pour conserver un vengeur à cette mère indignement outragée? Si l'auteur voulait terminer violemment le destin d'Iacopo, que ne l'immolait-il aux rages politiques? Iacopo mourant pour la religion du patriotisme, eût été d'un admirable exemple et eût fortifié dans les cœurs la haine de la conquête injuste et de la servitude. Nul acte d'héroïsme vertueux n'est perdu pour l'avenir des peuples.

Nota. Cette étude sur un des plus distingués d'entre les poètes de l'Italie moderne, est empruntée à un journal qui n'a vécu que peu de temps, *le Monde*, que dirigeait La Mennais. Nul ne serait tenté d'aller y chercher les pages auxquelles nous joignons la traduction des sonnets de Foscolo, un de ses meilleurs titres littéraires. Cette version est de notre collaborateur, M. Collombet.

Digitized by Google

SONNETS DE FOSCOLO.

I.

Perchè taccia il rumor di mia catena,
Di lagrime, di speme e di amor vivo,
E di silenzio; chè pietà mi affrena
Se con lei parlo, o di lei penso e scrivo.

Tu sol mi ascolti, o solitario rivo,
Ove ogni notte Amor seco mi mena.
Qui affido il pianto e i miei danni descrivo,
Qui tutta verso del dolor la piena;

E narro come i grandi occhi ridenti
Arsero d'immortal raggio il mio core,
Come la rosea bocca e i rilucenti

Odorati capelli, ed il candore
Delle divine membra, e i cari accenti
M' insegnarono alfin pianger d'amore.

I.

Afin que se taise le bruit de ma chaîne, je vis de larmes, d'espoir, d'amour et de silence; la pitié me retient, si je parle avec elle, si je rêve ou si j'écris d'elle.

Toi seul m'écoutes, solitaire ruisseau, où chaque jour Amour me mène avec lui. Là, j'épanche mes soupirs, et je décris mes maux; là je verse tous les flots de ma douleur,

Et je raconte comment de grands yeux riants brûlèrent mon cœur d'un éternel rayon, comment une bouche rose et des cheveux

Brillants et parfumés, comment la blancheur de membres divins, comment de chers accents m'enseignèrent enfin à pleurer d'amour.

II.

Così gl' interi giorni in lungo, incerto
Sonno gemo! ma poi quando la bruna
Notte gli astri nel ciel chiama e la luna,
E il freddo aer di mute ombre è coverto;

Dove selvoso è il piano e più deserto,
Allor, lento io vagando, ad una ad una
Palpo le piaghe onde la rea fortuna,
E amore e il mondo hanno il mio core aperto.

Stanco mi appogio or al troncon d'un pino,
Ed or, prostrato ove strepitan l'onde,
Con le speranze mie parlo e deliro.

II.

Ainsi je gémis des jours entiers dans un long et incertain sommeil; mais quand la nuit noire appelle dans les cieux les astres et la lune, et que l'air froid est couvert d'ombres muettes;

Quand la plaine devient ombrée et plus déserte, alors errant lentement, je touche une à une les plaies que la coupable fortune, que l'amour et le monde ont faites à mon cœur.

Fatigué, je m'appuie contre le tronc d'un pin, et puis, étendu là où bruissent les ondes, je parle et délire avec mes espérances.

Digitized by Google

Ma per te le mortali ire, e il destino
Spesso obbliando, a te, donna, io sospiro:
Luce degli occhi miei chi mi t'asconde!

Mais bien des fois, oubliant pour toi les colères mortelles et le destin, je soupire après toi, ô femme. Lumière de mes yeux, qui donc te cache à ma vue?

III.

Nè più mai toccherò le sacre sponde
Ove il mio corpo fanciulletto giacque,
Zacinto mia, che te specchi nell'onde
Del greco mar, da cui vergine nacque

Venere, e fea quelle isole feconde
Col suo primo sorriso, onde non tacque
Le tue limpide nubi e le tue fronde
L'inclito verso di Colui che l'acque

Can'ò fatali, ed il diverso esiglio
Per cui bello di fama e di sventura
Baciò la sua petrosa Itaca Ulisse.

Tu non altro che il canto avrai del figlio,
O materna mia terra, a noi prescrisse
Il fato illacrimata sepoltura.

III.

Non, jamais plus je ne toucherai les rives sacrées où fut gisant mon corps tout petit, ô ma Zante, qui te mires dans les ondes de la mer grecque, de laquelle naquit vierge

Cythérée. Elle donna, par son premier sourire, la fécondité à ces îles, et voilà pourquoi il ne passa sous silence ni tes nues limpides, ni tes feuillages, celui dont le vers célèbre chanta

Les mers fatales, puis l'exil divers par lequel, beau de renommée et d'infortune, Ulysse baisa sa pierreuse Ithaque.

Tu n'auras de ton fils rien autre chose que ses chants, ô ma terre maternelle; le sort m'a réservé une sépulture qui restera sans larmes.

IV.

Un dì, s'io non andrò sempre fuggendo
Di gente in gente, me vedrai seduto
Su la tua pietra, o fratel mio, gemendo
Il fior de' tuoi gentili anni caduto.

La madre or sol suo di tardo traendo
Parla di me col tuo cenere muto,
Ma io deluse a voi le palme tendo,
E sol da lunge i miei tetti saluto.

IV.

Un jour, si je ne vais pas toujours fuyant de nation en nation, tu me verras assis sur ta pierre sépulcrale, ô mon frère, et là je pleurerai la fleur tombée, la fleur de tes belles années.

Seule aujourd'hui traînant ses jours tardifs, notre mère parle de moi avec ta cendre muette; et moi, je tends vers vous mes mains trompées, puis seul je salue de loin le toit natal.

Digitized by Google

Sento gli avversi numi, e le secrete
Cure che al viver tuo furon tempesta,
E prego anch'io nel tuo porto quiete.

Questo di tanta speme oggi mi resta!
Straniere genti, almen le ossa rendete
Allora al petto della madre mesta.

Je ressens l'inimitié du destin, j'éprouve les secrètes peines qui furent l'orage de ta vie, et j'invoque aussi le repos de ton port.

Voilà de tant d'espoir ce qu'il me reste aujourd'hui ! Nations étrangères, du moins rendez alors mes ossements aux bras d'une mère affligée.

V.

Forse perchè della fatal quiete
Tu sei l'immago a me sì cara, vieni,
O Sera! E quando ti corteggian liete
Le nubi estive e i zeffiri sereni,

E quan lo dal nevoso aere inquiete
Tenebre, e lunghe, all'universo meni,
Sempre scendi invocata, e le secrete
Vie del mio cor soavemente tieni.

Vagar mi fai co'miei pensier su l'orme
Che vanno al nulla eterno; e intanto fugge
Questo reo tempo, e van con lui le torme

Delle cure, onde meco egli si strugge:
E mentre io guardo la tua pace, dorme
Quello spirto guerrier ch'entro mi rugge.

V.

Peut-être parce que tu es l'image à moi si chère, l'image du fatal repos, peut-être est-ce pour cela que tu viens, ô Soir, et que lorsque te courtisent joyeuses les nues de l'été, les zéphyrs sereins,

Et quand de l'air neigeux tu amènes à l'univers des ténèbres inquiètes et longues, tu descends toujours invoquée, et tu occupes suavement les secrètes voies de mon cœur.

Tu me fais errer avec mes pensées sur les routes qui vont à l'éternel néant, et cependant s'enfuit ce temps funeste, et avec lui s'en vont les essaims

De soucis, par lesquels il se consume comme moi; puis, tandisque je considère ta paix, il dort cet esprit guerrier qui en moi rugit.

VI.

Non son chi fui: perì di noi gran parte:
Questo che avanza è sol languore e pianto
E secco è il mirto, e son le foglie sparte
Del lauro, speme al giovenil mio canto;

VI.

Je ne suis pas qui je fus; une grande portion de moi a péri; ce qui reste n'est que langueur et gémissement. Le myrte est sec, et les feuilles de laurier sont gisantes, ces feuilles espoir de mon jeune chant;

Digitized by Google

Perchè dal dì ch' empia lincenza e Marte
Vestivan me del lor sanguineo manto,
Cieca è la mente e guasto il core, ed arte
L'umana strage arte è in me fatta, e vanto.

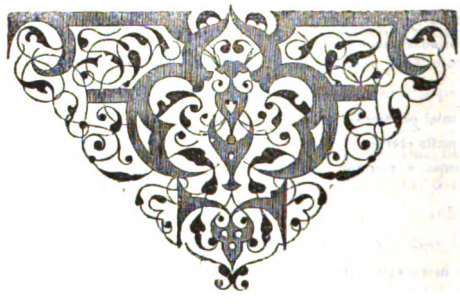
Car, du jour où Mars et une impie licence me vêtirent de leur manteau sanglant, mon esprit est aveugle, mon cœur gâté, et le meurtre de l'espèce humaine est devenu en moi un art, un art et un honneur.

Che se pur sorge di morir consiglio,
A mia fiera ragion chiudon le porte
Furor di gloria e carità di figlio.

Que s'il me vient la pensée de mourir, la fureur de la gloire et la piété filiale ferment les portes à mon orgueilleuse raison.

Tal di me schiavo, e d'altri, e della sor e,
Conosco il meglio ed al peggior mi appiglio,
E so invocare, e non darmi la morte.

Ainsi, esclave de moi-même, des autres et du sort, je connais le bien et je fais le mal ; je sais invoquer le trépas, et non point me donner la mort.



Digitized by Google

Excursions autour du Lyonnais.

DIJON.

Dijon est l'une des cités françaises où la prédominance des sentiments individuels, qui s'établit chez nous dans le XVIe siècle, est le mieux traduite par l'architecture privée. — Avant la Renaissance, l'Eglise était la maison commune, la maison sociale ; un autre monument vint, timide et jeune, après l'érection des communes, se poser à son ombre, c'est la Maison-de-Ville, dont l'existence indépendante n'est constatée que dans le XIVe siècle ; mais ce ne fut qu'au XVIe que les individualités citoyennes se dessinèrent dans les demeures particulières. Tout, au moyen-âge, fut fédéral, et je ne peux m'empêcher de déplorer la présomption des humanitaires contemporains, quand j'entends proclamer comme un progrès et une découverte de notre époque l'énergique et vivifiant principe de l'association.

Digitized by Google

Dijon est la cité qui répond le plus fidèlement à l'idée qu'on se fait d'une ville habitée par des hommes de loisirs, mais sans qu'il en résulte pour elle stagnation dans les mœurs, tristesse et monotonie dans l'aspect général. Elle fut capitale des Etats souverains de Bourgogne; elle eut dans le monde une grande et noble existence, elle y fit une imposante figure; mais de tous ses souvenirs, de toutes ses institutions d'abord ducales, puis provinciales; de toutes ses splendeurs passées, il ne lui reste que des monuments de pierre et des monuments d'histoire. Cette cité eut un caractère et une physionomie fortement marqués, dans le XVIIIe siècle même. Ce n'était plus la ville princière avec sa cour pompeuse et chevaleresque, ses palais, ses grands dignitaires de la couronne; mais c'était encore le siége du gouvernement général d'une vaste province qui, au midi, se confondait avec le Beaujolais et le Lyonnais; au nord, touchait aux marches de l'Isle-de-France et de la Champagne, c'était encore le siége d'une cour de parlement savante et fière, où la magistrature conservait toute sa dignité et son indépendance, c'était encore une ville d'Etats, d'université (1), de monastères et d'études; elle résumait bien l'œuvre générale de Richelieu et de Louis XIV, qui réduisit à des honneurs et à des titres les grandes positions féodales et provinciales de la vieille France. Le mouvement scientifique, philosophique et littéraire de la seconde moitié du dernier siècle y fut vivement senti dans la société, dans l'académie, dans les cloîtres; Dijon eut une littérature locale. Il se trouva en ce pays un peuple de salons élégants où l'on faisait du bel-esprit; il sortit de sa célèbre abbaye de Bénédictins, de graves et solides travaux; un homme résuma tout ce mouvement d'idées dont sa patrie était le centre, ce fut le président de Brosses. Une des premières expériences aéros-

(1) Cette université, toutefois, n'était pas au grand complet.

Digitized by Google

tatiques fut faite, à Dijon, par Guyton-Morveau qui, jeune encore, débutait dans la carrière des sciences physiques et chimiques qu'il a illustrée : la médecine et la chirurgie y étaient pratiquées avec une rare habileté. L'Académie des sciences, arts et belles-lettres était alors un fait entouré d'une immense considération, bien que sa création ne remontât pas au-delà de ce XVIIIe siècle ; elle répondait à un besoin de littérature et de préoccupations scientifiques, elle avait de nombreux échos dans la société, même avant l'illustration accidentelle et fortuite que lui donna le concours où J.-J. Rousseau prit part. Mais, ce qu'on entendait, ce que l'on faisait, ce que l'on comprenait encore le mieux à Dijon, c'était la conversation, la causerie, l'art d'être aimable en société.

La révolution de 1793 a enlevé à cette cité jusqu'aux situations honorifiques qu'elle avait gardées. Dépouillée jadis par la réunion de la province au royaume et la chute du trône de la belle Marie de Bourgogne, ruinée par les évènements politiques qui ont changé les mœurs et les institutions du pays, cette ville n'a plus de vie aujourd'hui que par sa continuelle attention à suppléer aux choses qui lui manquent, par les prétentions de tous les êtres déchus. — Quelques hommes opulents et titrés, quelques existences à grand fracas de gens, de chevaux et de chiens, qui consentent à y passer trois mois d'hiver, quelques chanoines d'une église cathédrale pauvre et nouvelle, une cour royale, un général divisionnaire, un recteur d'académie, un préfet, des chefs d'administration, ne remplacent pas des grands seigneurs, des abbés commendataires, un parlement de Bourgogne, un prince-gouverneur, pour ne parler que du Dijon du XVIIIe siècle.

Il n'existe pas de ville, en France, dont la perspective générale, embrassée des verdoyantes hauteurs de Talant, de Fontaine-Saint-Bernard, de Saint-Apollinaire, offre une plus

Digitized by Google

pittoresque ordonnance. La gracieuse cité est couchée sur une plaine agréablement accidentée, coupée de cultures variées et riches, aux pied de côteaux vitifères parsemés de délicieux villages et de charmantes maisons de campagne. La montagne de Talant, couronnée d'une ville du moyen-âge réduite à l'état de village et rappelant, comme Pérouges (*Perugiæ*), qui domine Meximieux (Ain), toutes ces anciennes petites villes aériennes des Etats du pape, la montagne de Talant, quoique plus éloignée de Dijon que celle de Fourvière ne l'est de Lyon, et placée hors de son enceinte, n'en joue pas moins ici le rôle que la sainte colline joue dans l'horizon lyonnais. Je me trouvais naguère avec mon ami, M. Paul Petit, architecte du département de la Côte-d'Or, sur le côteau voisin de celui de Talant qui, comme lui, fait ceinture autour de Dijon : nous étions allé visiter la chapelle que Louis XIII fit élever sur les substructions du château où naquit saint Bernard, gloire impérissable de la Bourgogne dijonnaise. Le temps était calme, l'atmosphère limpide ; un ton ferme, une couleur tranquille et chaude animaient les monuments et la nature ; le cœur de la Bourgogne se montrait à nous dans toute sa parure et son éclat. Je ne puis vous dire quel imposant spectacle présentait la ville de Dijon, découpant le ciel le plus harmonieux de sa flèche si svelte et si hardie de Saint-Bénigne, de ses aiguilles de pierre ou de charpente, de ses tours, de ses coupoles, de ses monuments en saillie : tout cela se détachait à merveille sur un fond d'azur ; on distinguait la façade horizontale de Notre-Dame, où l'école *gothique* sembla vouloir combiner la profilation ogivale à la pureté de l'architecture hellénique, les belles toitures à tuiles vernissées de couleur des édifices publics, le portail qu'Hugues Sambin éleva devant l'église de Saint-Michel, sous l'inspiration de la Renaissance : chaque colonnette, chaque détail se dessinait nettement dans l'ensemble, quoique nous fussions distants de la ville d'environ

Digitized by Google

cinq kilomètres ; mais l'heure, le jour étaient si bien choisis, et nous avions un si magnifique soleil couchant ! Le peu de hauteur des maisons de Dijon donne une saillie prodigieuse à ses monuments, et puis la ville ramassée dans une plaine, présente une unité remarquable qui permet au spectateur d'en embrasser toute l'étendue. Notre auguste métropole de Lyon, placée dans des conditions infiniment plus pittoresques, suivant les contours des fleuves et des collines qui font partie d'elle-même, ne présente pourtant pas à l'œil cette attachante perspective, précisément parce qu'elle manque de l'unité dijonnaise et de tous ces édifices culminants qui coupent et varient un horizon. — Ah ! que Dijon, vu ainsi, avec tous ces beaux villages qui lui font cortége, avec cet entourage de nature bourguignonne qui le caractérise, au milieu de cette plaine qui n'est limitée au levant que par les montagnes de la Franche-Comté au dessus desquelles s'élève le rideau gigantesque des Alpes helvétiques, oh ! que Dijon était ravissant ! Je ne crois pas qu'il y ait en France, je le répète, une ville qui offre un tel appareil de clochers, tous d'un type différent. Quand on pense que Dijon ne contient guère que vingt-quatre mille ames, ou ne peut, sans stupeur, compter les vingt clochers qui surgissent de son enceinte. Et puis tous ces monuments, toutes ces tours, tous ces clochers se trouvent posés dans les conditions les plus favorables du pittoresque. Avant la Révolution, qui y a détruit trois flèches d'une incroyable hardiesse, je ne sais plus combien de tours et de monuments, un cheval de bronze, cet aspect de Dijon était plus étourdissant encore. Il existe une foule de vues du Dijon antérieur à 1793, on est frappé d'étonnement en considérant ce peuple, cette forêt d'édifices ou d'édicules élancés qui signalent l'illustre capitale du duché de Bourgogne. Eh bien ! pénétrez dans l'intérieur de la cité, examinez avec soin et mesurez l'échelle de tous ces monuments, raisonnez leur

Digitized by Google

importance relative, comparez-les surtout à d'autres monuments connus, comme les églises de Troyes, de Rouen, d'Amiens, de Lyon, et dites-moi si les apparences ici ne l'emportent pas sur la réalité, si la forme n'emporte pas le fond. Notre-Dame de Dijon, Saint-Michel ne seraient que des chapelles dans l'une des villes que je viens de nommer, et ici elles font l'effet d'immenses basiliques. Le Palais des Etats, nommé le Logis du Roi, n'est qu'une assez vaste caserne, où l'architecture n'a fait de frais que pour deux frontons soutenus par de maigres et pauvres colonnades, cependant ce palais paraît monumental et grandiose, c'est qu'il s'élève parallèlement à une place semi-circulaire, qui n'aurait ailleurs qu'une importance secondaire, et ne semblerait, sur notre place Bellecour, qu'un renfoncement à peine visible. Tant il est vrai que les choses comme les hommes ont une apparence relative au lieu qu'elles occupent, à tout ce qui les entoure, au point de vue particulier sous lequel on les envisage.—Et nous nous disions tout cela, Paul Petit et moi, tout en demandant un peintre pour reproduire le splendide panorama que nous avions sous les yeux, du haut du jardin de M. l'abbé Renaud, qui s'est fait l'acquéreur et l'ermite de la chapelle élevée à saint Bernard, et de l'humble mais salubre et propre maison bâtie dans les ruines du château où naquit le dernier Père de l'Eglise. Il en est des mœurs, de l'esprit, de la littérature, de l'art, de la société de Dijon, comme de ses monuments. Beaucoup d'apparence et peu de réalité, beaucoup de forme et peu de fond. Dijon est une petite ville dans toute l'étendue du mot, et Dijon a la prétention d'être une grande ville. Dijon joue la capitale ; ses édifices publics sont de véritables monuments de poche, comme les créneaux posés par feu Jean Pollet à la façade de la royale basilique abbatiale de Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon, et ils produisent un immense effet. Dijon est donc la ville de France qui fait la plus grande montre et la plus grande

Digitized by Google

figure avec presque rien; elle est absolument comme la grisette de Paris qui, avec un fichu, un colifichet, paraît en grande toilette; mais Dijon a, comme cette dernière, l'art de mettre chaque chose à la place qui lui convient. Toutefois, cette démangeaison de paraître pourrait bien perdre la capitale de la Bourgogne : elle ne voit pas où la mènent ses mœurs, elle ne préjuge point qu'elle marche à sa déchéance comme ville et position provinciales. Au lieu de se poser comme Lyon, comme Besançon, comme Rouen, comme Amiens, comme Autun même, si fières de leur nationalité, si desireuses de ne la mettre jamais en péril, Dijon s'attache à imiter Paris, il aime mieux être une mauvaise copie qu'un bon original, il est à la piste de toutes les nouveautés qui arrivent du monopole et de la centralisation, et tend de toutes ses forces à devenir faubourg de la capitale, comme Mâcon est faubourg de notre métropole lyonnaise. Je ne crois pas que depuis que cette ville joue un rôle littéraire et artistique plus fictif que réel, ses mœurs, sa littérature aient jamais été sérieuses, dans le monde du moins. Dijon a une grande réputation au point de vue de la littérature et de l'art; eh bien ! décomposons un peu cette renommée, que trouverons-nous ? Beaucoup d'esprit en société, beaucoup de finesse d'observation, une grande urbanité, beaucoup de gens qui lisent et surtout qui causent. — Dijon est, sans contredit, la cité où, après Paris, on cause le mieux en France. La littérature dijonnaise se réduit à quelques phrases académiques échangées dans les salons, à quelques travaux dans le sein de l'Académie. A l'exception de M. de Saint-Mesmin qui, sans avoir beaucoup écrit sur l'art, le comprend à merveille; de M. Frantin, qui a fait un ouvrage savant; de M. Bressia, que Dijon n'a point vu naître, et qui écrit des fables estimées; de Mlle Antoinette Quarré, qui a publié un recueil de vers; de M. G. Peignot, qui sait beaucoup de choses, mais de ces choses qui ne répandent pas des idées,

Digitized by Google

je ne vois pas à Dijon d'hommes vraiment littéraires. Ce qu'il y a essentiellement dans cette ville, c'est de l'esprit et du goût, c'est un jargon d'art et de littérature qui en impose aux étrangers. Il existe en ce pays, où l'on se targue de l'amour des arts, une société des Amis-des-Arts qui ne peut pas vivre faute d'encouragements et d'argent; il existe des journaux, mais ces journaux révèlent le talent de critiques éclairés, de spectateurs judicieux de la révolution poétique, de conteurs aimables..... ce n'est pas là une littérature. Le théâtre de Dijon est de dernier ordre ; cette ville ne participe qu'en paroles à ce mouvement général d'idées qui se fait en ce moment de par nos grands centres provinciaux. Croirait-on que Dijon, qui a une si grande renommée littéraire, n'a jamais vu naître dans son sein une statistique du département dont elle est le chef-lieu, et qu'un annuaire du département, commencé sous la Restauration, n'a pu s'y soutenir ? C'est donc, sous le rapport de la production, un centre presque absolument nul. Un art, pourtant, y a acquis un large développement, qui n'est en harmonie avec aucun autre progrès local, je veux parler de l'écriture sur pierre et des illustrations lithographiques. A Lyon on fait des livres, on bâtit ou on restaure des monuments ; à Dijon on fait des lithographies. — Toute la différence qui existe entre l'esprit public et le caractère de ces deux villes, est dans ce rapprochement.

L'ancien proverbe : *Que fait-on à Dijon* ? — R. *On y sonne et on y médit* fut juste et est encore applicable. On y sonne beaucoup moins que jadis, sans doute ; mais on y sonne beaucoup, et on continue à y causer plus qu'ailleurs et mieux qu'ailleurs, avec une malicieuse finesse. L'ironie joue un grand rôle dans les mœurs dijonnaises.

Les rues de Dijon sont belles, larges, aérées, salubres. Tout en elles annonce une ville de riches désœuvrés, habitée par des mœurs élégantes, faciles, polies, amies de la repré-

Digitized by Google

sentation et de la mode, un peu théâtrales, aimant les loisirs plutôt que le négoce, avides de plaisirs, de jouissances individuelles, vaniteuses surtout, voulant avoir de l'espace, de beaux et vastes abris. Vous y voyez un nombre immense d'hôtels, dont plusieurs enfants estimés de la renaissance et de la fin du XVe siècle, des XVIIe et XVIIIe siècles ; mais l'hôtel à la façon du siècle de Louis XIV et l'hôtel à la Louis XV y prédominent. — A Dijon, les sentiments de personnes, l'individualisme prirent un prodigieux essor dans les deux derniers siècles, et toutes ces demeures l'annoncent. L'aristocratie coule ici à pleins bords. Tous ces manoirs faits pour des hommes de parlement, pour des intendants ou des trésoriers de Bourgogne, pour des gens d'église, ne sont plus occupés que par des hommes riches, dont plusieurs déplorent la hauteur de leurs appartements, la largeur de leurs fenêtres, l'incommodité de leurs cheminées. A Lyon, l'entassement des ménages dans des maisons communes, l'absence complète d'individualisme dans le citoyen, ne tient pas seulement à des raisons d'espace et d'industrie : croyez-le bien, il y a là tradition du moyen-âge, vieil esprit communal, vieille habitude de faire disparaître l'individu dans la communauté, c'est cet esprit qui a sauvé la nationalité lyonnaise, en ces jours où s'effacent toutes les nationalités particulières de villes et de provinces. — Il y a toutefois encore à Dijon, de ces gens de la vieille roche qui laissent le siècle expirer à leur perron ; mais de jour en jour ils deviennent plus rares. Les grands hôtels entre cour et jardin, ces significations si réelles de l'existence large, commode, développée, sont vendus, divisés, convertis en boutiques qui se prosternent aux genoux des passants. L'église autrefois abbatiale et aujourd'hui cathédrale de St-Bénigne est un vaisseau exigu, d'une apparence remarquable, qui promet infiniment plus qu'il ne tient et est couronnée d'une flèche hardie, assez misérable comme ou-

Digitized by Google

vrage, vantée par tous ceux qui prennent la hauteur pour la beauté (1). Ses proportions, cependant, sont d'une rare harmonie, et elle file avec une précision bien rare dans ces sortes d'édicules. L'église de St-Michel est l'œuvre du XVe siècle ; mais elle ne mérite d'attention sérieuse qu'à cause de sa façade noblement formulée par la renaissance, et pleine de riches et fins détails de sculpture. Pour N. D., c'est un véritable bijou du XIIIe siècle, échappé par hasard aux riches écrins des architectes religieux du nord de la France, qui vinrent le poser fortuitement dans une contrée où le *gothique* s'acclimata difficilement. L'aspect général de Dijon, au matériel, est celui du faubourg St-Germain de Paris. Un vieux palais de justice où la Renaissance déploie son art avec éclat, le Logis-du-Roi, le vieux reste du palais ducal qui s'y rattache et que couronne l'observatoire, une salle de spectacle de l'école Percier, remplaçant la vénérable sainte chapelle des Ducs, d'amirables hospices, une bibliothèque opulente placée dans les bâtiments de l'Ecole de Droit, le nouveau palais de l'Académie universitaire, l'asile départemental des aliénés, la riche collection des archives départementales et les collections historiques qu'y a déposées la commission des antiquités de la Côte-d'Or, un Jardin-des-Plantes fort bien tenu, des promenades princières, des quartiers neufs bâtis avec recherche, le Musée de sculpture, avec la cheminée historique et les tombeaux des ducs de Bourgogne, voilà ce que les voyageurs intelligents visiteront à Dijon avec le plus vif intérêt. Quant au Musée de peinture, il est très nombreux, mais malheureusement peuplé, en majeure partie, de toiles médiocres.

Au moral, on ne peut se refuser à le dire, Dijon est une

(1) Cette hauteur n'est que relative au monument : elle n'est pas comparable à celle des trente ou quarante flèches importantes de la France septentrionale.

Digitized by Google

cité fashionnable et douce ; mais la fanfaronnade, la jactance, l'esprit de coterie, les prétentions à paraître ce qu'on n'est pas, les vanités, ces marques de l'impuissance, occupent ici une place relativement trop grande, et diminuent les avantages qu'offre au choix des hommes disposés à vivre de loisirs et de penchants élevés, dans un centre harmonieux et tranquille, une ville si noblement habitée, si jolie, si illustrée par son passé, si pleine d'air et de lumière. Les Dijonnais sont, en particulier, ce qu'est la cité en masse : ils posent toujours, ils sont sans cesse en représentation : peu leur importe la réalité, s'ils donnent l'apparence : de là des mœurs guindées et *collet monté*, de là plus de politesse que de véritable cordialité : de là cette absence trop générale d'habitudes hospitalières qui caractérisent tous les autres centres de population de la vieille Bourgogne. On voit qu'en tout et pour tout, Dijon est la contre-partie de notre sainte et grave métropole de Lyon.

En ce moment, au milieu de l'engoûment pour les chemins de fers, dont s'est éprise une partie notable de la population dijonnaise, au milieu de tous ces rêves d'une ville où rien n'est préparé pour l'industrie, et qui veut absolument devenir industrielle et marchande, il se fait, en dehors de l'esprit mesquin et bourgeois, représenté par le Conseil municipal, un noble mouvement d'idées ; on songe à consacrer un monument à la mémoire de saint Bernard. Cette idée appartient au frère du P. Lacordaire, jeune architecte d'avenir et de talent, qui a conçu tous les projets et propagé cette grande et digne pensée, qui sera entendue et comprise à Lyon, nous ne le mettons pas en doute ; à Lyon, ville de foi, où l'on considère l'illustre saint, non seulement comme une gloire dijonnaise, mais comme une gloire de toute l'Eglise de France. C'est M. Lacordaire qui a bâti à ses frais, hors des murs de Dijon, un nouveau quartier consacré à saint Bernard. Le Con-

Digitized by Google

seil municipal ne voulait point que la porte nouvellement percée pour communiquer avec ce quartier reçut le nom du saint ; mais le peuple l'a baptisée de vive force, et si elle porte officiellement le nom de porte des Godrans, elle a la dénomination populaire de porte de Saint-Bernard. — Et ainsi de cette ville de Dijon à la si grande renommée, ancien siége du parlement de Bourgogne, dont le ressort s'étendait jusqu'aux portes de Lyon, c'est-à-dire jusqu'à Miribel et au château de la Pape. Dijon est une cité avec laquelle celle de Lyon a des liens étroits : la plupart des gloires du barreau lyonnais appartiennent à l'Ecole de Droit de Dijon, à laquelle le professeur Proudon donna une si légitime célébrité. — Pourquoi donc la capitale de la Bourgogne met-elle autant d'audace à dépouiller son type que d'autres en déploient pour le conserver ? — Plus une ville se rapproche de Paris, moins je l'aime : ainsi je suis fait, je l'avoue net. Il me semble que dans le voisinage de la centralisation personnifiée, toute couleur locale, toute physionomie propre s'effacent, et je crois ne pas me tromper de beaucoup en jugeant ainsi. — Je ne fais nulle difficulté d'allonger la Bourgogne, ma patrie, du côté de Lyon ; je comprendrais presque — si je l'osais — la seconde capitale dans notre territoire pour en faire l'ame et le centre ; mais, au nord, je m'arrête à Dijon et à sa banlieue, et je suis bien plus disposé à donner le nom de Bourgogne à l'ancienne Bresse qui n'est française que depuis Henri IV, mais qui, aussitôt sa réunion, fut placée dans le gouvernement général et dans le ressort du parlement de Bourgogne, qu'aux villes de Sémur et de Châtillon, jetées sur ces zônes neutres qui forment les marches du pays bourguignon. A plus forte et plus équitable raison, je rejette loin de notre nationalité ce comté d'Auxerre, qu'un faible et obscur lien de parenté lui rattache, que nos ducs, notre ancienne administration provinciale, après eux, pressurèrent, et qui ressortissait au par-

Digitized by Google

lement de Paris. Le duché de Bourgogne traitait cette comté d'Auxerre de parente, quand il en avait besoin, comme font beaucoup de gens dans la société. Saône-et-Loire, la région méridionale de la Côte-d'Or, l'Ain, voilà ma Bourgogne, à moi ; ces trois départements sont frères, et bien que l'assemblée constituante se soit prise à rompre leur cohésion, ils ne forme qu'une famille, ayant des mœurs communes, une histoire commune, des sympathies communes, de souvenirs et des intérêts communs.

Le XVIe siècle fut pour la Bourgogne l'âge d'or de l'architecture et de la sculpture monumentale : à Lyon, ce fut le XVe siècle et la Renaissance.

Joseph Bard.

Digitized by Google

JEAN-BAPTISTE LANOIX.

Les exemples de longévité qui dépassent la durée d'un siècle sont rares, surtout sous l'influence de notre température presque méridionale. En activant le développement du corps, le jeu des organes et le progrès des forces, cette température, mêlée de chaleurs excessives et d'humidités fréquentes, use plus rapidement les facultés physiques de l'homme, lui fait perdre en durée tout ce qu'elle lui prodigue en activité prématurée, et rapproche d'autant le terme de son existence.

C'est précisément le contraire de ce qui arrive dans les climats du nord, où, par la raison inverse de celle que nous venons de déduire, les vieillesses séculaires sont des phénomènes assez ordinaires et ne causent aucune surprise.

Digitized by Google

Sous notre ciel, ce ne sont que des organisations d'élite, et pour ainsi dire exceptionnelles, ou des individus déjà doués de ces avantages physiques, augmentés encore par la régularité de la conduite et l'exacte observation des règles de l'hygiène, qui parviennent à ce grand nombre d'années.

La très longue carrière parcourue par l'homme dont nous venons aujourd'hui raconter l'honorable vie est une nouvelle preuve des simples observations que nous venons de faire.

Jean-Baptiste Lanoix, né à Lyon le 16 mars 1740, est mort le 20 juillet 1845, âgé par conséquent de cent cinq ans et quatre mois. Il eut dix-sept frères ou sœurs, dont les six premiers moururent au moment de leur naissance. L'un de ses frères, chanoine de Saint-Jean, périt victime de la révolution de 1789.

Jean-Baptiste Lanoix était assez fortement constitué ; d'une stature au dessous de la moyenne, il avait le torse assez grand, les membres inférieurs courts, et les grandes cavités larges, la poitrine surtout. Son tempérament était bilieux-sanguin ; son caractère bienveillant, gaï, gaillard même dans sa jeunesse, mais généralement froid et entier. Sa conduite n'a jamais cessé d'être régulière, et il a traversé en honnête homme toutes les phases de nos nombreuses dissensions politiques.

Pendant cinquante et quelques années, il partagea son existence avec une épouse dont l'humeur sympathisait parfaitement avec la sienne ; c'était la sœur de l'architecte Rondelet, membre de l'Institut, et l'un des élèves distingués de Soufflot.

Jean-Baptiste Lanoix ayant succédé à son père dans la profession de pharmacien, fut sans doute initié de bonne heure aux connaissances qu'elle exige, et c'est d'ordinaire une garantie de succès dans l'exercice d'une profession quelconque que sa transmission de père en fils.

Lanoix fit ses études à Paris, ainsi qu'il résulte d'une hono-

Digitized by Google

rable attestation qui lui fut délivrée le 30 juillet 1762 par les membres de la Société des Pharmaciens, et qui est signée par les professeurs Couzier, Demoret et Pia.

Une autre circonstance qui dépose en faveur des connaissances que Lanoix avait acquises en chimie, ainsi que du goût prononcé qu'il lui a conservé toute sa vie, c'est qu'il avait suivi les leçons de l'infortuné Lavoisier, et qu'il fut l'élève particulier de Rouelle. Le profond savoir de ces professeurs, l'ardeur et l'esprit original du dernier, étaient bien faits pour exciter chez un jeune homme doué d'heureuses dispositions, non seulement le goût, mais la passion véritable d'une science déjà attrayante par elle-même, et qu'ils savaient embellir encore de tout le charme qu'ils répandaient dans leurs leçons.

Enfin, des certificats, dans lesquels les médecins et apothicaires en chef de l'armée du Bas-Rhin et de l'hôpital militaire des jésuites de Cologne, attestent le zèle et l'intelligence avec lesquels Jean-Baptiste Lanoix avait rempli ses fonctions, prouvent qu'il avait été employé en qualité de pharmacien dans les ambulances, ainsi que dans cet hôpital.

Quoique instruit, Lanoix ne cessa pas d'être laborieux, et l'étude fut toujours son plus cher délassement; il aimait la science pour elle-même beaucoup plus que pour la fortune qu'elle semble promettre. Reçu maître, il établit son officine dans la rue Saint-Dominique.

Il est facile de concevoir qu'une pharmacie, dirigée par un homme de ce mérite, devait être, comme elle le fut bientôt, l'une des plus achalandées de la ville. Sa réputation personnelle s'accrut du crédit qu'obtinrent quelques remèdes préparés dans son officine, et dont l'un, entre autres, qui est encore employé, a joui pendant longtemps d'une sorte de vogue. C'était un sirop vermifuge. La mousse de Corse (*hel-*

Digitized by Google

minthochorton) était alors nouvellement introduite dans la matière médicale, et Lanoix eut l'idée d'en faire la base principale d'un spécifique anti-vermineux, qui se vendit d'abord sons les noms de Lanoix et de Macors, et qui eut un très grand succès.

Ces deux pharmaciens ayant communiqué leur formule à la Société de Médecine de Paris, l'illustre Vicq-d'Azir, qui en était le secrétaire perpétuel, leur répondit, le 9 août 1780, que la société reconnaissait le sirop comme très bon vermifuge, mais que la substance qui en formait la base ayant déjà été employée en la même qualité, la Société ne pouvait leur donner une approbation qui deviendrait pour eux un privilége exclusif.

Alors, à ce qu'il paraît, Lanoix sépara ses intérêts de ceux de Macors; il modifia, perfectionna la composition de son sirop, et le vendit sous son nom seul.

Les médecins furent unanimes à reconnaître non seulement les propriétés vermifuges de ce sirop, mais, de plus, que son usage modifiait heureusement quelquefois l'organisation maladive des enfants. Ce dernier effet pouvait être attribué à l'iode que la coraline, ou mousse de Corse, doit contenir comme et même mieux que toutes les autres plantes marines, à cause de sa texture filandreuse, bien propre, en effet, à receler cette substance. Un pareil résultat n'avait pas échappé aux praticiens, mais ils le rapportaient à la mousse de Corse, au lieu de le rapporter à l'iode, qui n'était pas connu à cette époque, et dont les propriétés, dans le traitement des maladies scrofuleuses, l'étaient par conséquent encore moins.

La mousse de Corse que l'on trouve dans le commerce est, suivant M. Decandolle, mêlée avec les débris de vingt-cinq autres espèces d'algues du même genre, et toutes assurément pouvaient contenir de l'iode en assez grande quantité pour expliquer l'effet thérapeutique reconnu au sirop de Lanoix. Il

Digitized by Google

se pourrait bien aussi que cette mousse, mieux choisie par lui qu'elle ne l'est de nos jours, fût par cela même plus efficace.

Quant au public, il savait, que ce sirop n'était composé que de substances végétales, ce qui le lui faisait considérer comme moins irritant, et, pour cette raison, comme préférable à d'autres. D'ailleurs, il n'était pas d'un goût désagréable, ce qui est un grand avantage pour un remède destiné surtout aux enfants.

Tels sont les faits qui expliquent la renommée dont a joui le sirop vermifuge de Lanoix; renommée telle qu'aujourd'hui encore il est peu de vieillards à Lyon qui ne se souviennent d'en avoir pris dans leur jeune âge.

En 1783, Lanoix, en sa qualité de premier syndic de la communauté des maîtres apothicaires de la ville de Lyon, prit une part active au procès intenté par cette communauté aux administrateurs de l'hôpital général et grand Hôtel-Dieu de la même ville, pour empêcher la vente publique des remèdes qui avait lieu dans la pharmacie de cet hôpital. Déjà, en 1767, un arrêt de la cour du Parlement avait condamné l'administration de l'Hôtel-Dieu à faire cesser cette vente comme préjudiciable aux intérêts des demandeurs ; mais ceux-ci n'ayant pu parvenir à ce que cet arrêté fût mis à exécution, se décidèrent à passer avec les administrateurs un traité portant : 1° que la communauté consentait à ce que l'administration de l'hôpital fût et demeurât agrégée à cette communauté, et mise au lieu et place d'un seul maître pour, en cette qualité, jouir des mêmes droits et priviléges que les maîtres apothicaires, et vendre publiquement, dans l'intérieur de l'hôpital seulement, et au comptant, toute espèce de remèdes, sans néanmoins être soumise à d'autres visites et inspections que celles des médecins dudit hôpital ; 2° que, pour indemniser la communauté des frais par elle faits jusqu'alors, et pour le

Digitized by Google

droit d'agrégation qu'elle concède, il lui sera payé par l'administration une somme de 6,000 livres en un seul paiement, et, en outre, chaque année, celle de 2,000 livres, franche et exempte de toutes impositions mises ou à mettre.

L'acte qui stipule cette convention est dressé sous la date du 8 février 1784, et revêtu de la signature de treize administrateurs parmi lesquels on remarque bon nombre de noms connus pour avoir compté parmi ceux des plus honorables personnages de notre cité.

Malgré le traité dont il s'agit, ce procès, dont l'origine remonte au XVIIe siècle, n'est point encore terminé aujourd'hui, et les pharmaciens ont tout récemment interjeté appel devant la cour royale d'un jugement rendu contre eux le 18 février 1845 par le tribunal de première instance.

Le but principal de cette action judiciaire, depuis si longtemps pendante, est, comme on voit, de faire prononcer la clôture des pharmacies de vente, ouvertes dans la plupart des établissements de charité, et très préjudiciables aux intérêts financiers des pharmaciens. Mais le gain du procès par ceux qui l'ont intenté aurait des conséquences beaucoup plus importantes et beaucoup plus heureuses encore. Toutes les pharmacies de ces établissements sont desservies par des Religieuses, qui ne sauraient avoir en chimie les connaissances indispensables pour exercer sans danger la profession d'apothicaires. Or, l'abus qui résulte de cet état de choses disparaîtrait nécessairement en même temps que ces pharmacies elles-mêmes.

Une bonne santé, une forte constitution sont des conditions de première nécessité pour l'homme qui se voue à la culture des sciences. Hippocrate en fait même une obligation à l'adepte qui se consacre à la médecine; et celui qui est doué de cette santé florissante, de cette constitution robuste, éprouve

Digitized by Google

tellement le besoin de les utiliser que, s'il ne les emploie à faire bien, il est rare qu'il ne les emploie pas à mal faire.

Lanoix, heureusement avantagé sous ce double rapport, sentit bientôt que les soins qu'il donnait à son officine ne pouvaient suffire ni à ses forces physiques, ni à l'activité de son intelligence, et il ne tarda pas de faire choix d'une occupation d'un autre genre. Il s'adjoignit les pharmaciens François Barre et Paul Macors, ainsi que le directeur du grenier à sel, Le Camus; et, avec ces trois hommes, connus par quelques travaux littéraires ou scientifiques mentionnés dans nos Biographies (1), il se livra à l'étude de la chimie, de la chimie expérimentale surtout. Ils tenaient entre eux des séances auxquelles très peu de personnes étaient admises. Cependant, l'un de nos plus honorables confrères, M. le docteur Mermet, fut, quoique bien jeune encore, initié aux expériences qui se faisaient dans ces réunions savantes, et c'est à son obligeance que je suis redevable des détails qu'il m'est permis de donner à ce sujet.

Plus tard, quand, après ces travaux et ces études, que l'on pourrait nommer *de perfectionnement*, Lanoix se jugea en état de professer, il fit un cours particulier de chimie. Les hommes sérieux et jaloux de s'instruire suivirent d'abord, avec un grand empressement, ce cours qui était très remarquable; et, par suite de son retentissement, les hommes du monde, les dames même vinrent bientôt grossir la foule de ses auditeurs.

Lanoix réunissait, en effet, toutes les qualités nécessaires pour professer avec succès cette science intéressante; il l'aimait avec passion, il était très au courant des découvertes nouvelles dont elle était l'objet; il la définissait, la développait, par

(1) Compte-Rendu de la *Société d'Agriculture*, année 1824, page 294. — *France littéraire*, de Quérard. — *Biographie Lyonnaise*, pages 26 et 173.

Digitized by Google

conséquent, avec autant de talent que de chaleur, et, comme de raison, il ne resta pas longtemps sans être appelé à en faire des cours publics.

Lanoix avait l'esprit trop positif pour se contenter toujours d'études purement théoriques ; il n'était pas dans ses goûts de n'employer son temps qu'à de stériles travaux ; et la chimie n'avait tant d'attrait pour lui que parce qu'il pressentait les nombreux services qu'elle devait rendre aux sciences et aux arts. Aussi attendait-il avec impatience le moment où il pourrait la cultiver sous ce point de vue, lui donner cette impulsion et en faire quelque application utile.

A sa grande satisfaction, l'occasion s'en présenta vers l'année 1777. M. Orsel-Saunier, propriétaire à Orliénas, en Lyonnais, d'une source d'eaux minérales qui, disait-on, avait joui anciennement d'une grande réputation, chargea Lanoix d'en faire l'analyse, et, à la même époque à peu près, M. Tissier, pharmacien à Lyon, fut chargé de la même opération par M. Robin, seigneur d'Orliénas.

Il y avait là, pour Lanoix, un double sujet d'émulation, puisque ce travail mettait en jeu tout à la fois et son savoir et son amour-propre. Il commença ses expériences le 23 août 1778, et les résultats en furent communiqués à la Société royale de Médecine dans la même année. Sur le rapport de deux de ses membres, Bucquet et Coquereau, cette Société déclara que les eaux d'Orliénas, qui étaient acidules, martiales et salines, méritaient d'être comptées parmi les bonnes eaux apéritives et toniques (1).

Vicq-d'Azyr, en communiquant à Lanoix la délibération que cette Compagnie avait prise dans sa séance du 28 août

(1) Les mêmes rapporteurs, chargés également de rendre compte du travail de M. Tissier, donnèrent la préférence à celui de Lanoix.

Digitized by Google

1781, relativement à l'analyse de ces eaux, lui annonça que, pour lui donner un témoignage public de son estime, la Société royale de Médecine avait, dans la même séance, fait une mention honorable de son Mémoire, dont elle avait en outre arrêté l'impression (1).

Cet opuscule, de 71 pages, renferme, indépendamment de l'analyse des eaux minérales d'Orliénas, 1° quelques détails sur leurs propriétés médicinales (2), sur leur mode d'administration et sur le régime que doivent observer les malades qui en font usage; 2° un tableau statistique des naissances et des décès dans la même commune, depuis 1761 jusqu'en 1778, tableau d'où il résulte que la durée moyenne de la vie était plus longue à Orliénas que dans le reste de la France; 3° enfin les rapports favorables des corps savants auxquels Lanoix avait adressé son mémoire. Au nombre de ces rapports, on remarque celui de la commission du collége royal des médecins de Lyon, et celui de la commission nommée à cet effet par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de la même ville.

Ce fut en s'occupant de cette analyse que Lanoix reconnut l'insuffisance des instruments en usage alors pour déterminer la quantité de gaz contenue dans les eaux minérales. Parfaitement à portée de comprendre combien il était nécessaire, pour juger exactement les qualités de ces eaux, de dégager et de recevoir, sans aucun mélange d'air atmosphéri-

(1) *Analyse des Eaux Minérales d'Orliénas*, par J.-B. Lanoix, etc.; Lyon, Aimé de La Roche, 1780, format in-12.

(2) Si l'on s'occupe peu, de nos jours, des eaux d'Orliénas, cela tient à ce que celles de Charbonnières, qui ont les mêmes propriétés, sont d'un abord plus facile, et que le pays offre un séjour plus agréable. Il est à remarquer aussi que les eaux nouvellement découvertes près de la rive droite du Rhône, à environ deux kilomètres au dessus de Lyon, quoique moins chargées en principes minéralisateurs, paraissent être de même nature.

Digitized by Google

que, les gaz qu'elles contiennent, et, après différents essais, il inventa, en 1779, un instrument auquel il donna le nom *d'hydropneumatique*.

Il adressa la description de son appareil à la Société royale de médecine, et Vicq-d'Azyr lui écrivit, le 23 mai 1780, pour lui donner connaissance des conclusions favorables de la commission qui avait été chargée d'examiner et d'apprécier sa découverte; la Société royale, tout en déclarant que l'appareil hydropneumatique de Lanoix laissait encore à desirer un degré de perfection, reconnaissait cependant qu'il était *le plus commode, le plus simple et le plus parfait* de ceux qui avaient été proposés jusqu'alors.

Malgré les progrès que la chimie a faits depuis cette époque, les procédés employés de nos jours ne donnent pas de meilleurs résultats.

La disette du bois se faisait sentir depuis quelques années, et, en 1782, on s'était vu, à Paris et à Lyon, dans la nécessité de prendre quelques mesures propres à assurer l'approvisionnement du combustible aux besoins de première nécessité. Pour parer à cette disette, la pensée se portait généralement vers le charbon de terre que l'on substituait déjà au bois dans les divers travaux qui exigent l'emploi du feu. La boulangerie, qui consomme une immense quantité de bois, ne songeait pas à le remplacer par le charbon, lorsque, sur la proposition de M. de Flesselles, intendant de la généralité, la Société royale d'Agriculture de Lyon proposa pour sujet de concours la question suivante : « Construire un four de « boulanger, où l'on ne brûlera que du charbon de terre. Le « prix ne sera décerné qu'après douze fournées reconnues « parfaites. »

C'était pour Lanoix une belle occasion d'appliquer ses connaissances théoriques à la réalisation d'une œuvre d'uti-

Digitized by Google

lité publique : aussi se mit-il immédiatement au travail pour résoudre la question proposée, et le Mémoire qu'il adressa à la Société d'Agriculture fut couronné par cette Compagnie dans sa séance du 11 juin 1784.

La nouvelle lui en fut donnée dès le lendemain par M. l'abbé de Vitry, secrétaire perpétuel, qui lui annonça que le prix lui avait été *unanimement* décerné, que son mémoire serait imprimé aux frais de la Société (1), et que lecture en serait donnée dans la séance publique qui devait avoir lieu au mois de décembre suivant. On voit, dans la même lettre, que la question si bien résolue par Lanoix avait été traitée par d'autres concurrents qui ne laissaient pas que d'avoir émis des idées utiles, puisqu'un accessit fut accordé à deux d'entre eux, et qu'un troisième obtint une mention honorable. On y voit encore qu'un four, établi sur le modèle proposé par le lauréat, était déjà en construction au dépôt de Saint-Denis, près de Paris.

Instruit de l'heureux résultat de ce concours, qui avait répondu de tous points aux vues générales de la Société par laquelle le sujet en avait été proposé, M. de Flesselles, intendant de la ville de Lyon, crut devoir en donner connaissance à M. Colombier, inspecteur-général des hôpitaux et des maisons de force du royaume. Celui-ci fit faire sous ses yeux de nouvelles expériences dont il fut complètement satisfait, et, dans un rapport adressé au ministre, il déclara que le four de Lanoix, dont la construction ne coûtait guère qu'un huitième de plus que les fours ordinaires, avait les avantages suivants :

(1) Mémoires sur les fours de boulanger, chauffés avec du charbon de terre, et Plans des mêmes fours, couronnés par la Société royale d'Agriculture de Lyon, en l'année 1784 ; Brochure in-8° de 62 pages, avec planches ; Genève, 1785.

Digitized by Google

Occasionner beaucoup moins de dépense; sept cent cinquante livres de pâte ayant été cuites avec une mesure de charbon de terre revenant à *dix-huit sous ;* n'exiger aucun nettoiement avant l'enfournement, le combustible ne se trouvant point dans le four proprement dit ; la croûte inférieure du pain n'être jamais noircie ou détériorée par les cendres ou les particules de charbon ; une provision de charbon épuré occuper moins d'espace qu'une provision de bois et être moins exposée aux incendies; enfin, la cuisson s'opérer dans ce four avec autant de perfection que dans les fours ordinaires. « L'usage de ce four introduit, dit en terminant M. Colombier, pourrait faire éprouver au peuple la douceur d'une diminution sur le prix du pain. »

Le mémoire de Lanoix attira l'attention, non seulement des savants, mais celle aussi du gouvernement français et des gouvernements étrangers. Parmentier répétait à Paris les expériences faites à Lyon; Faugas de Saint-Fond, inspecteur général des mines de France, venait, au nom du ministre de Calonne, prendre des informations précises sur les dispositions du four et en faisait construire un semblable sous les yeux de l'inventeur; enfin, M. Bissati, secrétaire de la Société d'agriculture de Turin, ville de tout temps si riche en hommes de science, écrivait à Lanoix que son mémoire avait attiré l'attention du roi de Sardaigne, et que la Société faisait établir un four sur le même modèle.

L'invention de Lanoix excitait dans toutes les classes de la société un enthousiasme si général, qu'un certain nombre de capitalistes s'empressèrent de se l'associer pour organiser une compagnie sous le nom *d'Entreprise de l'épurement du charbon de terre pour Lyon et la province du Lyonnais.* Quoique son titre ne l'indique pas, cette compagnie s'occupait de plusieurs autres expériences utiles; mais, chose rare de nos jours, elle était guidée par l'amour du bien public beaucoup

Digitized by Google

plus que par son propre intérêt. On en trouve la preuve dans la délibération qu'elle prit le 9 septembre 1784 (1), et par laquelle, voulant donner à M. Lanoix, l'un de ses membres, des marques de reconnaissance de ses soins pour la réussite *du four à cuire le pain par le charbon épuré*, elle le pria de vouloir bien accepter la *démission* entière qu'elle faisait en sa faveur de toutes récompenses quelconques qui pourraient excéder les dépenses faites par ladite compagnie, tant pour la construction, dans ses ateliers de Lyon, dudit four de boulanger, que pour les diverses expériences qui y avaient été faites.

Combien pourrait on citer d'exemples d'un aussi noble désintéressement ?

Après de tels succès, il est difficile de ne pas se demander comment il se fait qu'aujourd'hui où, certes, l'utilité de la houille n'est ni méconnue, ni dédaignée, tous les fours de la boulangerie ne soient pas construits et chauffés comme celui de Lanoix ?

Puisque l'on ne doit aux morts que la vérité, je vais exprimer, à cet égard, ma pensée tout entière. Les succès qu'obtint le four inventé par Lanoix furent assurément dûs, en grande partie, à ce qu'il avait parfaitement rempli les conditions du programme, mais ce qui en rehaussa considérablement le mérite, ce fût, sans contredit aussi, l'empressement avec lequel, à cette époque, tous les esprits accueillaient les découvertes ayant pour objet l'amélioration de la condition du peuple. Mais, tout le monde le sait, cette révolution, qui commença sous de si séduisants auspices, ne tarda pas à se convertir en une terreur affreuse qui renversa tout sur son passage, et dont le peuple lui-même grossit le nombre

(1) Les pièces et lettres originales, dans lesquelles j'ai puisé les faits relatés dans cette notice, font partie de ma collection d'autographes.

Digitized by Google

des victimes. Tout progrès vers le bien, vers l'utile, fut brusquement arrêté, et les carrières scientifiques presque toutes fermées pour ne se r'ouvrir que bien longtemps après, lorsque l'heure de la réorganisation ayant enfin sonné, il ne se trouva plus que des hommes découragés, vieillis et rendus inhabiles par le malheur et la persécution.

Mais comment s'est-il fait, me dira-t-on encore, que les boulangers, qui avaient été témoins des expériences de Lanoix, et qui étaient si vivement intéressés dans la question, ne se soient pas empressés d'adopter spontanément ce nouveau système de chauffage des fours, et n'en aient pas immédiatement fait construire sur le modèle donné par l'inventeur? C'est que, par cela même qu'ils étaient plus directement intéressés, les boulangers comptaient autrement que les savants, c'est qu'ils craignaient que leurs bénéfices ne fussent pas aussi grands qu'on le leur promettait ; c'est qu'ils craignaient que l'économie qui se ferait sur les frais de cuisson devint un obstacle à l'augmentation du prix du pain qui leur était alors assez facilement accordée ; c'est qu'ils craignaient la perte du commerce des cendres et de la vente du petit charbon ; c'est qu'ils craignaient surtout la dépense qu'occasionnerait la construction des nouveaux fours ; c'est qu'enfin ils étaient retenus par cette manie, par ce sot préjugé, malheureusement si général, qui porte à s'en tenir obstinément aux anciennes coutumes, à la routine, sans se donner la peine d'examiner s'il n'est pas possible de faire mieux que ce qu'on a toujours fait. Pour surmonter de tels obstacles, il fallait du temps, il ne fallait rien autre que du temps, et c'est précisément le temps qui a manqué ; les évènements politiques, qui se pressaient alors, étant arrivés à ce point qu'ils absorbaient toutes les idées chez les hommes de toutes les classes.

Que reste-t-il donc aujourd'hui du travail de Lanoix, quant au sujet du concours ouvert en 1784 par la Société royale

Digitized by Google

d'agriculture de Lyon, travail qui fit tant de bruit dans le temps, et qui fut si glorieux pour son auteur? Il reste un très bon Mémoire sur une question qui, suivant moi, devrait être mise de nouveau à l'ordre du jour. Je suis convaincu qu'à l'aide des connaissances acquises depuis lors sur la matière, les idées de Lanoix, si elles étaient élaborées par des hommes compétents, auraient maintenant les heureux résultats pratiques sur lesquels il était en droit de compter.

Anciennement la ville de Lyon ne possédait pas, comme aujourd'hui, un et même deux conseils de salubrité, attestant la sollicitude de l'autorité pour toutes les améliorations matérielles qui tendent à la conservation de l'homme. Toutefois, à cette époque, les magistrats ne portaient pas moins d'attention aux choses qui, étant à l'usage de tous les citoyens, peuvent, en certains cas, compromettre leur existence.

En 1782, dans une séance de la communauté des maîtres apothicaires, convoqués à cet effet, et qui se tint dans une des salles de la maison du Concert, il fut arrêté, sur le rapport des deux syndics, Gilbert et Lanoix, que, dans l'intérêt public, pour le bon ordre, et conformément, d'ailleurs, aux statuts et règlements de cette communauté, des jurés seraient chargés de faire, une fois l'année, à jour et heure non prévus, et avec l'assistance des magistrats ainsi que des députés du Collége de médecine, la visite des drogues et compositions, tant galéniques que chimiques, existantes dans les pharmacies.

Plus tard, le lieutenant-général de police, M. Ray, mit souvent à contribution, en faveur des administrés, le profond savoir que Lanoix possédait en chimie. Il les utilisa particulièrement pour l'examen des farines, que l'on accusait souvent alors d'être de mauvaise qualité, avariées ou falsifiées. Quoique tout nouveaux en ce temps, les travaux de Parmentier

Digitized by Google

sur ce point important, étaient trop bien connus de Lanoix, pour qu'il ne fût pas à même de répondre très dignement à la confiance de l'autorité. On peut donc hardiment le placer en tête des hommes distingués qui furent, des premiers, appelés par elle à remplir ces honorables fonctions.

Lanoix était un homme de progrès ; son imagination active pressentait d'avance ce qu'il n'était pas encore donné à la science de réaliser. Ainsi, voulant avoir un modèle en grand du four qu'il avait inventé, il en fit construire un dans la presqu'île Perrache, alors à peu près inhabitée. Ce fut là le point de départ d'un petit établissement, d'une véritable usine. La combustion de la houille employée au chauffage de son four, lui fournissait divers produits qu'il utilisait, du coak, du goudron, du noir de fumée et du gaz hydrogène carboné, avec lequel il éclairait sa maison. Qui peut savoir où il serait arrivé s'il n'eût été arrêté dans sa marche progressive par les troubles civils qui vinrent interrompre ses travaux scientifiques en le forçant à s'occuper de la conservation de sa propre personne ! Il parvint à se soustraire à la persécution ; mais, ainsi que je l'ai dit, il eut le malheur de perdre, et de la manière la plus affreuse, un frère qu'il chérissait. Ce malheureux, qui était ecclésiastique, fuyait sous un déguisement pour échapper à l'arrestation dont il était menacé. En passant sur le quai Saint-Antoine, il fut reconnu par la populace, saisi, massacré et pendu à la lanterne la plus voisine !....

Après la Terreur, Lanoix aurait pu rouvrir son officine ; il lui eût été facile de la diriger tout en cultivant la chimie appliquée aux arts ; sa réputation de pharmacien ne pouvait même pas en souffrir, puisque, en professant la chimie, il acquérait chaque jour, pour son propre compte, des connaissances nouvelles dans cette branche accessoire des sciences médicales, dont l'art pharmaceutique n'est qu'une des applications. Si

Digitized by Google

donc, il avait voulu, comme il l'avait précédemment fait, partager son temps entre les soins qu'il devait à son officine et ceux qu'il donnait à la chimie, nul doute qu'il n'eût réalisé une de ces brillantes fortunes que l'on acquiert trop rarement en se livrant aux travaux scientifiques, nul doute qu'il n'eût laissé un nom distingué parmi ceux de nos chimistes les plus habiles et les plus éclairés.

Mais, bien loin de là, effrayé du présent et peu confiant dans l'avenir, il n'eut pas le courage de reprendre l'exercice de sa profession; il renonça dès lors à toute ambition de gloire et de richesse, inquiet même sur les chances que pouvait courir le peu qui lui restait du modeste bien qu'il avait amassé, il en réunit les débris en papier monnaie, déjà fort déprécié, il est vrai, mais qu'il se hâta d'employer, en 1793, à l'acquisition d'une assez agréable maison de campagne ; il ne tarda pas à s'installer dans cette paisible demeure, située rue des Quatre-Maisons, dans la ville de la Guillotière, qui n'était alors qu'un faubourg de Lyon.

Maintenant que nous avons envisagé Lanoix sous un rapport, revenons un moment en arrière pour l'envisager sous un autre ; pour considérer en lui l'homme enthousiaste, épris de tout ce qui présente un aspect nouveau, extraordinaire, saisissant avec avidité les découvertes faites en dehors de la ligne des idées vulgaires, et embrassant avec toute l'ardeur de son imagination la cause du magnétisme animal.

Mesmer occupait le monde savant de sa grande découverte du *fluide magnétique animal*, fluide qui, suivant lui, était universel, entourait et pénétrait tous les corps, opérait les phénomènes les plus étranges, les plus miraculeux, et pouvait, par la seule puissance de la volonté, changer de direction, se déplacer, passer d'un homme à un autre homme, et faire enfin mille prodiges.

Digitized by Google

La doctrine de Mesmer avait trouvé de très nombreux partisans dans toutes les classes de la société, même parmi les personnes le plus haut placées dans la hiérarchie de la science; et le côté merveilleux de la découverte était habilement exploité par son auteur, dont le nom seul avait un immense retentissement.

Lanoix ne pouvait rester indifférent au bruit de tant de prodiges. Séduit, entraîné par tout ce qu'il entendait raconter, et voulant voir par lui-même, il se rendit à Paris.

Présenté à Mesmer, il se fit initier à la théorie de sa doctrine et à son application au traitement des maladies, car son esprit positif, son desir ou son besoin de trouver aux choses un côté utile, l'aurait tenu en garde contre la séduction, si le magnétisme ne s'était manifesté à lui que sous le point de vue merveilleux. Mais, par malheur, il crut de suite entrevoir dans cette découverte les moyens de la rendre profitable à l'humanité en l'employant au soulagement des maux qui l'assiégent. Pour résister à un si flatteur entraînement, il eût fallu à Lanoix des connaissances positives, en médecine et, par malheur encore, ces connaissances n'étaient point au nombre de celles qu'il possédait. Aussi, la séduction fut-elle complète; aussi le chimiste fut-il bientôt un vrai croyant dans la foi magnétique, et garda-t-il cette foi jusqu'à la fin de ses jours.

Il revint à Lyon, l'imagination remplie de tous les miracles qu'il avait vus ou qu'il s'était figuré voir, et crut rendre de grands services à la science et à l'humanité en propageant les idées de Mesmer, comme aussi en appliquant le magnétisme au traitement de toutes les maladies pour lesquelles on venait le consulter. Le baquet magnétique fut bientôt établi dans son officine qui devint le rendez-vous de tous les adeptes, de tous les admirateurs de cette doctrine, et le nombre

Digitized by Google

en était prodigieux. En un mot, Lanoix fut dès lors, à Lyon, le digne représentant du grand Mesmer.

Mais je dois le dire à la louange du nouvel adepte, il paraît qu'il ne tarda pas à reconnaître que la puissance du fluide magnétique animal, mise en jeu par les seuls moyens que Mesmer avait inventés, n'était point capable de produire d'aussi grands effets qu'on l'avait proclamé d'abord ; et l'étude comparative du fluide magnétique avec le fluide électrique lui ayant donné à croire qu'ils étaient de même nature, il pensa que, pour obtenir de plus frappants résultats dans la pratique médicale, il serait avantageux de réunir les manœuvres employées par Mesmer pour agir sur le fluide magnétique, à l'action des instruments au moyen desquels les physiciens agissent sur le fluide électrique.

L'emploi simultané de ces différentes manœuvres constituait véritablement une nouvelle méthode, un nouveau système, que l'on aurait pu nommer *électro-magnétique-animal.*

Mesmer vint à Lyon; il visita son élève Lanoix, examina son procédé, et donna des éloges aux modifications qu'il avait fait subir à sa propre doctrine, sous le point de vue de son application au traitement des maladies. On conçoit que c'était là une gloire au dessus de toutes les autres pour l'homme honorable à la mémoire duquel nous payons un tribut que cette loyale erreur ne saurait affaiblir.

Enfin, retiré dans sa tranquille demeure de la Guillotière, Lanoix y vécut oublieux de tous ses antécédents scientifiques les plus recommandables, électrisant et magnétisant quelques malades, dirigeant l'exploitation de son modeste domaine, recevant un petit nombre d'amis, et menant, durant cette seconde moitié de son existence, une vie aussi douce, aussi calme que la première avait été laborieuse et agitée.

Digitized by Google

Lanoix avait su de bonne heure mériter l'estime publique; il fut lié avec tous les hommes de son temps qui ont marqué dans les sciences, et particulièrement avec le célèbre agronome l'abbé Rozier ; les industriels surtout le recherchèrent avec empressement dans l'espoir de tirer parti de ses connaissances en chimie en les appliquant aux arts utiles ; enfin, les positions honorifiques ne lui manquèrent point. Indépendamment de celles qu'il dut à sa qualité de maître en pharmacie, il fut, sous le règne de la république, en l'an V (1797), nommé membre du jury de l'*Ecole d'économie rurale vétérinaire* de Lyon. C'était l'époque de la création de ce jury, dans lequel il a rempli des fonctions purement gratuites jusqu'à l'année 1813, alors que le gouvernement impérial arrêta qu'il ne serait plus composé que des professeurs de l'Ecole.

Une lettre adressée à Lanoix, le 21 ventôse an VIII (mars 1800), par Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, fait connaître que le jury de l'Ecole impériale vétérinaire de Lyon était chargé d'examiner chaque année les élèves, de leur délivrer, quand il les jugeait suffisamment instruits, des brevets de capacité qui leur donnaient le droit d'exercer l'art vétérinaire, de nommer des répétiteurs et de décerner des prix.

Entre autres hommes distingués qui ont siégé dans ce jury avec Lanoix, on a compté les docteurs Gilibert, Carret et Marc-Antoine Petit.

A peu près à l'époque de cette nomination, Lanoix reçut le diplôme de membre correspondant de la Société d'agriculture de Turin. En l'an VI (1798), celle de Lyon l'appela dans son sein comme membre titulaire, et en l'an VII (1799), il fut admis au même titre dans la Société de santé, aujourd'hui Société de médecine, de la même ville.

Remarquable par sa longévité, Jean-Baptiste Lanoix le fut plus encore peut-être par l'état d'intégrité parfaite dans lequel

Digitized by Google

s'étaient conservés tous ses organes. Ce n'est que deux ou trois ans au plus avant sa mort que ses facultés intellectuelles ont commencé à ressentir un léger affaiblissement, qui ne se manifestait même qu'en effaçant le souvenir des choses anciennes. Encore faut-il en excepter tout ce qu'il avait appris touchant l'histoire du magnétisme ; car, vers ses dernières années, il se tenait peu au courant de ce que l'on publiait de nouveau sur cette matière.

Dans les derniers temps, il lui fallait quelques instants de conversation pour reconnaître les personnes qu'il n'avait pas l'habitude de voir fréquemment.

Depuis quelques années, l'ouïe avait également un peu fléchi, ce qui pouvait bien avoir pour cause le cerumen amassé et durci dans le conduit auditif ; mais tous les autres organes ont parfaitement fonctionné jusqu'à la fin. Il a toujours lu sans lunettes ; son estomac était excellent ; il s'inquiétait peu du choix de ses aliments, et digérait sans peine les mets et les vins recherchés que l'on est dans l'usage de servir sur nos tables ; riant de Fontenelle, qui qualifiait le café de *poison lent*, il ne manquait jamais d'en prendre une forte dose à l'issue de son dîner ; mais il était très régulier pour les heures de ses repas comme pour celles de son coucher.

Imbu de principes religieux, il a toujours été rigide observateur des jours maigres et des jours de jeûne. Toute sa vie il a pris de l'exercice, et, peu de jours avant sa mort, il faisait encore d'assez grandes promenades dans sa campagne.

Sa longue existence n'a guère été troublée par les maladies ni par la souffrance. Quelquefois incommodé par la bile, il s'administrait un léger purgatif et se trouvait bientôt guéri. Il a eu, mais rarement aussi, un catarrhe pulmonnaire, dont quelques juleps pectoraux, qu'il s'administrait également lui-même, ne tardaient pas de faire justice. Il y a peu d'années pourtant, c'était en 1822, qu'à la suite d'affections morales,

Digitized by Google

il fut atteint d'une fièvre catarrhale assez grave ; et depuis 1843 seulement, il avait une infirmité, une incontinence d'urine, qui se manifestait de temps à autre, mais qui l'incommodait peu, car il s'en plaignait à peine. Quoique légère en apparence, cette maladie de vessie a cependant été la cause de sa mort. Le 15 juillet, le catarrhe chronique dont cet organe était affecté passa à l'état aigu, une rétention d'urine se déclara assez brusquement ; un engorgement de la prostate mit obstacle au cathétérisme, qui fut vainement essayé, et Jean-Baptiste Lanoix, en proie à de vives douleurs, succomba aux suites de cet accident.

On peut donc dire que, malgré ses *cent cinq ans* bien révolus, Lanoix n'est pas mort de vieillesse, mais s'est vu emporté par une maladie aiguë qu'il aurait pu prévenir si elle avait été traitée en temps opportun.

Il n'est peut-être pas inutile de rechercher ici quelles ont été les causes de cette longévité peu commune.

On les trouve, comme nous l'avons dit, dans une excellente organisation primitive, dans un caractère froid et assez indifférent, par lequel il était prémuni contre tous les excès, contre les émotions fortes, qui usent les organes et en abrègent la durée, enfin, dans la tranquille existence des champs qu'il avait eu la sagesse de substituer de bonne heure à la vie active et agitée de la ville. A la campagne, pourtant, il ne resta jamais oisif, il s'occupait constamment, mais sans asservissement et sans fatigue ; il n'ignorait pas, sans doute, que *la loi du travail est une loi de l'existence* (1). On les trouve encore ces causes de longévité dans les soins attentifs, tendres et assidus, dont l'entourait une famille qui, depuis un demi-siècle, était devenue la sienne.

(1) La plupart des centenaires furent des hommes occupés, et souvent même occupés à des travaux pénibles.

Digitized by Google

Ce qui, généralement empêche de desirer une très longue vie, c'est l'isolement dans lequel se trouve presque toujours un vieillard, précisément à cette époque où, comme dans l'enfance, on a grand besoin d'appui, où, plus que dans l'enfance, on a besoin d'un entourage qui jette de la tranquillité et du charme sur l'existence ; à cette époque où l'homme voit tomber autour de lui ses proches, ses amis, tous ceux qui lui sont chers, et sans aucun espoir de les remplacer dans une génération nouvelle, dont le jeune âge, sympathisant difficilement avec le sien, ne saurait s'accommoder des dégoûts dont la vieillesse est quelquefois accompagnée !

Lanoix n'a jamais été mis à d'aussi cruelles épreuves. Veuf depuis 1822, ce qu'il avait à regretter par la perte d'une compagne chérie, il l'a retrouvé dans une famille adoptive que lui avait réservée la Providence.

M. Sébastien Monterra, chef honorable d'une ancienne famille lyonnaise, ayant épousé en premières noces, une nièce de Jean-Baptiste Lanoix, les rapports les plus intimes, les liens de la plus tendre affection, s'établirent entre eux. Lanoix trouva, dans cette maison aussi estimée qu'estimable, tout le charme qui naît d'un attachement mutuel et toutes les douceurs que donne l'aisance, M. Sébastien Monterra lui ayant fait une position que sa modeste fortune n'aurait pu lui procurer.

Les bons sentiments, comme les bonnes actions, se perpétuent dans les familles. Les enfants de M. Monterra, accoutumés par son exemple à vénérer leur parent adoptif, furent heureux de partager avec leur père les soins affectueux dont le digne vieillard fut entouré jusqu'au jour où, dans l'amertume de leurs regrets, ils se virent appelés à lui fermer la paupière.

C'est ainsi qu'après avoir parcouru avec distinction une carrière utile, qu'après avoir joui, à l'abri des besoins du corps,

Digitized by Google

de cette satisfaction de l'ame que donne la conscience d'une vie honorable, Jean-Baptiste Lanoix a terminé sa longue existence au milieu de ceux qu'il aimait et dont il étai aimé.

J.-P. POINTE.

Digitized by Google

Mlle DE MAGLAND[1].

IX.

Marie ne tarda pas à être instruite du triste évènement qui avait précédé et peut-être causé la mort de son père ; mais livrée tout entière à cette affreuse douleur qui laisse sans force, même pour la prière, lorsqu'un premier malheur vient nous frapper, elle ne pouvait se détourner de son chagrin pour s'occuper de son avenir. Raoul qui, depuis la mort de M. de Magland, n'avait fait au Genêt que de courtes et rares apparitions, était parti subitement pour Genève, et son absence augmentait encore la tristesse de Marie ; une lettre, qu'elle attendit longtemps, embarrassée dans l'expression, où chaque phrase révélait un sentiment de gêne et de contrainte, la jeta dans de sourdes inquiétudes, qu'elle ne pouvait expliquer ni vaincre ; parfois, l'ame frappée par un vague pressentiment, il lui semblait qu'une voix fatale lui criait : « Pleure, enfant, pleure tes jours écoulés, pleure tes trésors dissipés, la vie n'a plus pour toi que des douleurs sans fin et sans espérance. » Exaltée par le silence et la solitude, Marie ajoutait à tous les rêves de son imagination malade les tristes réalités qui pesaient sur elle. Vainement elle avait voulu reprendre ses travaux ordinaires,

(1) Voir les livraisons 126, 127, 128 et 129, tom. XXI, p. 513 ; tom. XXII, p. 55, 144 et 248.

Digitized by Google

partout elle retrouvait son chagrin et ses souvenirs ; rien d'ailleurs de ce qui l'entourait ne pouvait l'en distraire ; le Genêt naguère si vivant, si animé, était maintenant triste et silencieux ; tous les ouvriers et plusieurs serviteurs avaient été congédiés, et ceux qui étaient restés semblaient craindre de laisser apercevoir leur présence. Chacun s'est trouvé dans des circonstances analogues, et tout le monde sait quelle morne stupeur suit la disparition d'un chef de famille. L'absence d'un seul être enlève à ceux qui restent toute volonté et toute énergie. M. de Blossac lui-même subissait cette triste influence, et, taciturne et préoccupé, il n'essayait pas d'arracher Marie à sa douleur. La famille O'Kennely, arrivée récemment, était seule admise au château. C'était à Sara que Marie confiait ses tristesses et ses agitations ; Mme O'Kennely l'écoutait d'un air doux et mélancolique, puis par de tendres conseils, par des paroles toutes pleines d'une sagesse indulgente et bonne, elle essayait de réprimer les élans de cette organisation nerveuse ; elle s'efforçait de la ramener au sentiment du bonheur qui lui était promis ; parfois ses discours prudents et maternels exerçaient sur Marie une salutaire action, et la paix semblait rentrer dans son ame, mais ce calme n'était que passager.

Près d'un mois s'était écoulé depuis la mort de M. de Magland, lorsque Marie reçut la lettre suivante :

Ma chère Cousine,

« J'aurais desiré pouvoir remettre à un temps plus éloigné le moment de vous entretenir de nos affaires, mais les hommes de loi assurent que mes intérêts pourraient être compromis, si je tardais davantage à prendre mes précautions ; j'ai pensé que vous préféreriez traiter avec moi plutôt qu'avec eux, et je viens en conséquence vous demander si, forcée que vous êtes de vous défaire du Genêt pour compléter le remboursement de ce qui m'est dû par la succession de votre père, il ne vous serait pas plus pénible de voir passer entre des mains étrangères cette propriété (qui doit vous être chère à plus d'un titre), que de me la céder ; dans ce cas,

Digitized by Google

je la prendrais au prix d'estimation. Je pensais pouvoir vous laisser le mobilier, assez peu de mon goût, du reste, comme vous savez, mais les hommes d'affaires s'y opposent, et vous sentez que je ne dois agir que d'après leurs conseils ; je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai aucune prétention sur tout ce qui vous appartient personnellement ; nous en excepterons cependant les voitures et les chevaux qui doivent faire partie du mobilier. Je ne vous presse point de quitter le Genêt, attendu que les formalités à remplir pour m'en assurer la possession pourront bien prendre encore un mois ou deux. Il est possible, d'ailleurs, que dans ce moment vous ayez assez besoin de distraction pour que ce déplacement qui pourrait vous donner l'idée de quitter la Suisse, ne vous soit pas tout-à-fait désagréable.

J'espère, ma chère cousine, que ces arrangements vous satisferont entièrement, et vous prouveront mon desir de vous être agréable. »

ALIX B.

Cette lettre où pas un mot de consolation ni de sympathie n'essayait de déguiser l'avarice et l'égoïsme qui s'y montraient à chaque ligne, vint encore attrister Marie : sa pensée ne s'était jamais arrêtée que vaguement sur la catastrophe qui la ruinait et l'idée qu'elle pourrait être un jour obligée d'abandonner le Genêt ne lui était jamais venue. On a beau se préparer au malheur, tant qu'il n'a pas frappé, on le croit impossible. Les ames les mieux trempées manquent souvent de cette espèce particulière de courage nécessaire pour aborder de front les répugnants détails qui suivent un éclatant revers de fortune ; l'idée seule d'une discussion d'intérêt avec Alix inspirait à Marie tant de dégoût et de répulsion qu'elle accueillit presque avec plaisir la proposition que, dans sa colère, M. de Malvignane lui fit d'abandonner le Genêt sur-le-champ. Vainement M. de Blossac les engagea à attendre encore. — Laissez-moi écrire à Raoul, disait-il, il ignore sans doute ce qui se passe ; au point où en sont les choses, il a le droit de se mêler de tout ceci ; il ne laissera certainement pas Mlle Alix s'emparer de cette propriété qu'il doit regarder comme sienne, que nous avons embellie avec tant de

Digitized by Google

soins et de plaisir;—mais Marie avait déjà la pudeur de la pauvreté, et elle s'opposa formellement à toute démarche qui aurait pour but d'implorer l'assistance de Raoul en matière d'intérêt. Son oncle partagea son avis, et, malgré les supplications d'Auguste, qui se désespérait de voir passer aux mains d'Alix tous ces trésors d'art qui le rendaient si heureux, et qu'elle méprisait si complètement, M. de Malvignane demanda et obtint de la famille O'Kennely la plus gracieuse hospitalité, jusqu'à ce que, toutes les affaires terminées, il pût emmener Marie dans sa terre de Malvignane qui constituait à peu près toute sa fortune.

Nous n'insisterons pas sur les tristes moments qui précédèrent celui où Marie dut quitter le Genêt. Ce fut avec un cruel serrement de cœur, qu'elle parcourut, pour la dernière fois, cette douce retraite où s'était écoulée son heureuse enfance, où elle avait connu et aimé Raoul ; tous les objets semblaient animés pour elle ; il y avait entre eux et elle comme un lien du cœur. Tout ce qui l'entourait semblait partager sa douleur ; car, dans nos joies comme dans nos peines, nous imaginons toujours que la nature sympathise avec les dispositions de notre ame ; tristes, tout pleure avec nos larmes, joyeux, tout s'égaie avec nous. Peut-être, dans ses rêves d'avenir, Marie s'était-elle dit tout bas que ces vastes prairies, théâtre de ses jeux, seraient un jour foulées par ses enfants ; que ces beaux arbres qui l'avaient vue naître, qui avaient prêté l'ombre de leurs rameaux à ses chastes amours, prêteraient plus tard l'appui de leurs troncs à sa tranquille vieillesse. Là, elle avait été si heureuse, qu'il ne lui avait jamais semblé possible que le malheur pût y pénétrer. Elle entra dans la bibliothèque pour prendre un livre qu'elle tenait de Raoul. Aucun bruit ne troublait le silence funèbre qui y régnait, que le murmure du vent qui agitait le rideau de lierre et de jasmin sur les vitraux. La porte qui conduisait dans l'appartement qu'elle avait dû habiter avec Raoul était ouverte, mais elle ne la franchit point ; elle était dans une de ces tristes situations de l'ame où l'on sent la nécessité de mettre sa douleur sous la protection de sa pitié ; en présence de ces souvenirs de son bonheur passé, elle ne songeait qu'à s'affermir contre leur pouvoir. C'est un triste spectacle que l'appartement désert de ceux qu'on a chéris, quand on

Digitized by Google

sait qu'ils n'y rentreront plus, mais Marie ne voulut pas se l'épargner ; elle entra dans la chambre de son père ; c'était un dernier devoir rendu à sa mémoire ; elle se prosterna devant le lit comme pour obtenir une seconde bénédiction, la bénédiction de son ombre ; cette ombre, elle y était peut-être ! S'il y a des ames qui puissent tromper la mort, ne devons-nous pas croire que ce sont celles qui nous ont aimé ? En vain chercha-t-elle une prière dans le fond de son cœur, elle n'y trouva que des pleurs !

Epuisée par ses émotions, Marie s'arracha de ces lieux où l'image de Raoul se mêlait à ses plus chères pensées ; où chaque objet qui frappait ses regards lui représentait un lien à rompre, un sentiment à sacrifier, un souvenir à vaincre ; où tout lui disait un adieu éternel. En descendant l'avenue, elle cueillit une branche d'un des innombrables arbustes fleuris auquel la retraite qu'elle quittait pour toujours avait emprunté son nom ; elle jeta un dernier regard sur tout ce qui l'entourait, et prit à pas lents le chemin du Pré-de-Vert, où M. de Malvignane l'attendait déjà.

Le lendemain, quand Marie se réveilla aux rayons d'un soleil éclatant, elle referma ses yeux éblouis, et dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, où la pensée flotte encore indécise, elle crut avoir fait un rêve, et se laissa bercer par ce doux mensonge ; mais bientôt la triste réalité vint reprendre ses droits ; vainement elle appela à son aide cette belle faculté qui emprunte à l'avenir pour embellir le présent, elle ne trouvait en elle que ces émotions fiévreuses que cause l'attente d'une malheur. L'infortune est superstitieuse et Marie trembla.

C'était une vie pleine de charmes, et qui devait inspirer de fécondes réflexions, que celle de la famille O'Kennely, dont tous les membres, inaltérables de patience et d'humeur, étaient sans cesse occupés les uns des autres. M. O'Kennely était un véritable gentleman ; son maintien était d'une gravité simple, sans austérité ; ses traits pleins de douceur, ses manières et son langage empreints d'une élégance native. C'était un homme de courage, de volonté et de vertu. Lorsqu'il arriva au Pré-de-Vert, il n'y trouva qu'un hameau assez pauvre. Il eut bientôt changé l'aspect de ces campagnes en donnant du travail aux bras inoccupés. Il combattit autour de

Digitized by Google

lui, contre la misère et l'oisiveté, et le succès avait bientôt couronné ses efforts ; de nouveaux travailleurs étaient accourus ; à la place des chaumières s'élevaient des maisons d'une élégante propreté ; on sentait que sous ces toits habitaient l'aisance et le bien-être. La charrue avait fécondé les terres incultes, et des pampres doraient les côteaux où croissaient autrefois les genêts et les bruyères. Sara, de son côté, avait contribué à cette œuvre, en inspirant à tous l'amour de l'ordre et du travail, et elle et son mari recueillaient des bénédictions méritées.

Tous ceux qui ont été admis chez les pasteurs protestants ont admiré la réelle harmonie de calme, d'affection et de nobles qualités qui règne dans ces intérieurs où semblent s'être réfugiées toutes les vertus domestiques. Marie ne tarda pas à ressentir la douce influence de cette vie tranquille et réglée qui avait fait son amie si heureuse ; elle enviait la sérénité que Sara devait à la modestie de ses desirs. La famille et les hôtes du Pré-de-Vert ne se réunissaient qu'aux heures des repas, et le soir, autour de la table du parloir ; les femmes s'occupaient de travaux d'aiguille, tandis qu'Auguste ou M. O'Kennelly faisait quelque lecture, interrompue çà et là par les réflexions de leurs auditeurs ; les discussions s'entamaient, les heures fuyaient et l'on se séparait après s'être serré la main. Souvent, quand tou le monde était retiré, Sara allait rejoindre Marie dans sa chambre et elles ne se quittaient que bien avant dans la nuit ; ce fut dans une de ces causeries que Marie dit un soir à Sara : Racontez-moi donc l'histoire de votre cœur. — Le bonheur n'a pas d'histoire, ma chère enfant, répondit-elle, tous mes jours se ressemblent ; le récit de ma vie tiendrait tout entier dans une page de la vôtre ; il n'est guère d'intérieur en province où ne se trouve quelque femme qui pourrait au besoin vous dire mon existence : c'est celle de tout le monde ; j'ai suivi le chemin ouvert devant moi. J'ai rempli mes jours par le travail, et le travail m'a sauvée du danger de mes rêves. Avant mon mariage, j'ai eu aussi mes tristesses et mes découragements ; bien souvent j'ai pleuré sans sujet quand la lune argentait nos montagnes et nos vallées où le rossignol chantait, mais je pensais bien vite aux devoirs que j'avais à remplir le lendemain, et, en reprenant mon fardeau, il me semblait plus léger que la veille ; je

Digitized by Google

tâchais alors d'oublier des heures follement perdues dans les aspirations des joies inconnues à la vie qui m'était destinée. Sœur aînée de cinq grandes filles que ma mère me recommanda à son lit de mort, je dus me consacrer tout entière à cultiver ces jeunes plantes confiées à mes soins; je compris que la tâche qui m'était échue ne remplirait pas mes espérances, et je m'efforçais d'apaiser la révolte qui s'élevait en moi, en entrant courageusement dans la rude voie qui m'effrayait d'abord; ce fut une grande lutte qui n'eut que Dieu pour témoin, mais j'ai moissonné après avoir semé. Bientôt je connus M. O'Kennelly, et notre affection mutuelle, qui naquit sans secousse, sans orage, n'a jamais varié ni de fond ni de forme, je la retrouve toujours au même degré, et avec elle le temps s'écoule sans trouble comme sans alarmes. Sans doute, M. O'Kennely, qui n'est ni poète ni rêveur, ne se perd pas dans des régions bien éthérées, mais il m'aime d'une affection vraie et profonde, et jamais l'humeur, le caprice ou l'ennui n'altèrent son immuable bonté. Si nous ne connaissons point les brûlantes exaltations de la passion, nous ignorons aussi la lassitude qui leur succède. Enfin, quand votre bonheur ne manquera plus au mien, ma chère Marie, je serai aussi complètement heureuse qu'on peut l'être ici-bas.—Sans doute, Marie trouvait d'heureuses distractions dans la douce amitié de Sara, mais chaque jour augmentait les mortelles inquiétudes que lui causait l'incompréhensible silence de Raoul. Vainement, chaque matin se disait-elle : « Peut-être aujourd'hui saurai-je quelque chose de lui; » et la journée s'écoulait comme la veille. On supporte mieux un malheur connu, défini, que les cruelles alternatives d'un sort qui, d'un instant à l'autre, peut apporter la joie excessive ou l'extrême douleur. Ce fut avec contentement que Marie apprit d'Auguste qu'il allait s'absenter pendant une semaine, et que sans doute il irait à Genève. — Si vous voyez Raoul, lui dit-elle, ne lui cachez pas que je souffre de son silence; peut-être devrais-je lui montrer plus de fierté, mais je crois qu'elle n'existe dans les attachements de cœur que lorsque l'amour-propre l'emporte sur l'affection. — La paresse bien connue de Raoul est, sans doute, la seule cause.... — Ah! les paresses du cœur sont des oublis, s'écria tristement Marie!

M. de Blossac revint à la fin de la semaine, triste et préoccupé,

Digitized by Google

et à son arrivée il eut un long entretien avec M. de Malvignane et M. O'Kennely. Vainement Marie l'interrogea. — Je n'ai vu Raoul qu'un instant, nous n'étions pas seuls, je n'ai pu lui parler, répondit-il. Aussitôt son arrivée il quitta brusquement Hauterive et fut s'établir à Rolle sans vouloir donner le motif de cette détermination. Il ne venait au Pré-de-Vert que pour presser de tout son pouvoir les préparatifs du départ de Marie et de son oncle pour la Provence. On attendait Alix au Genêt, et l'on desirait éviter toute rencontre avec elle. Le jour du départ était fixé, quand un matin on vit arriver des fourgons, des voitures accompagnés d'un nombreux domestique, précédant de quelques heures la nouvelle propriétaire du Genêt. Ce jour là Auguste fut d'une humeur intraitable, brusquant tout le monde, même Marie et son oncle qu'il voulait faire partir sur l'heure.

Le lendemain, par une matinée sombre et pluvieuse, la famille O'Kennely et ses hôtes étaient réunis dans le parloir dont la porte-fenêtre s'ouvrait sur une terrasse que la pluie inondait à grand bruit, le ciel était noir, les champs étaient déserts ; des troupes de corbeaux s'abattaient lourdement dans les prés. Le lac, grossi par les pluies, avait débordé dans la plaine; tout n'était que tristesse et désolation ; le déjeûner pour lequel on avait longtemps attendu M. de Blossac, se prolongeait paresseusement ; on causait en prenant le thé ; on se complaisait dans ce sentiment de bien-être égoïste que le mauvais temps procure à ceux qui sont à l'abri. Tout à coup des pas lourds retentirent sur la terrasse, et un des nouveaux domestiques du Genêt entra apportant une caisse à l'adresse de Marie. Curieux d'en voir le contenu, Auguste, à l'aide d'un couteau, en fit sauter le couvercle ; elle contenait divers objets d'art que Marie n'avait pas cru devoir emporter et que sa cousine lui renvoyait. En les dépliant, ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur les papiers qui les enveloppaient. Une lame de feu traversa son cœur ; chacun la vit pâlir : par discrétion on se leva de table, et, lorsqu'au bout de quelques minutes on la chercha du regard, elle n'était plus là. Mme O'Kennelly, inquiète, se rendit dans sa chambre et ne la trouva pas ; elle visita tout le cottage, questionna les domestiques, aucun ne l'avait vue. On ne devait guère supposer qu'elle

Digitized by Google

était sortie par un temps si affreux. Cependant, sérieusement alarmée, Sara se décida à la chercher dehors : elle parcourut le jardin, il était désert ; elle appela, personne ne répondit. A chaque détour d'allée, elle criait le nom de Marie ; enfin des empreintes de pas la guidèrent, et, en sondant des yeux un épais fourré qui séparait le jardin de la grande route, elle aperçut Marie agenouillée au milieu des ronces, les mains jointes, pâle, immobile, le regard fixe, les lèvres blanches, les dents serrées ; la pluie l'inondait. Sara se précipita vers elle, elle l'entoura de ses bras, essayant vainement de la relever, en appelant au secours de toutes les forces de sa voix brisée et tremblante. Auguste, qui l'avait suivie à peu de distance, souleva Marie, qui ne donnait plus aucun signe de vie, et l'emporta en courant. Vainement les soins les plus éclairés lui furent prodigués, elle restait sans connaissance. Mon Dieu ! qu'a-t-elle ? qu'est-il arrivé ? disait Sara au désespoir ! — Auguste venait de prendre dans les mains crispées de Marie un papier qu'il lui tendit. C'était une feuille imprimée sur laquelle Mme O'Kennelly lut ces mots : — Mme de la Rochemarqué a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils, le comte Baudéant de la Rochemarqué, avec Mlle Alix B.....

Mlle Jane Dubuisson.

(La fin au prochain numéro).

Digitized by Google

BULLETIN THÉATRAL.

Dupré et Mlle Araldi.

Notre première scène nous a offert, ces derniers jours, le spectacle de deux beaux talents dans des phases bien diverses. L'un qui s'éteint à son apogée, l'autre qui commence plein de vie et de jeunesse. Nous voulons parler des apparitions successives de Duprez et de Mlle Araldi.

La gloire a de singuliers retours, de bien tristes enseignements. Qui eût pu prévoir, il y a sept ans à peine, que le chanteur auquel on prodiguait alors tant de bravos et d'ovations, aurait un jour sur le même théâtre à dévorer tant d'injures et d'humiliations. Cette harmonieuse voix qui vous avait si vivement touché, cette voix qui s'est usée au service de vos plaisirs, vous avez osé la railler, la siffler... L'artiste chaleureux et le chanteur habile, tout son glorieux passé de dix années, rien n'a pu trouver grâce aux yeux du public. Duprez a manqué à sa dignité d'artiste en ne se retirant pas dès sa première représentation. Il y aurait eu là, de sa part, acte de convenance, et c'eût été une leçon de bon goût.

Que cet exemple serve aux nouveau-venus dans la carrière, et qu'il tempère un peu la vanité des précoces triomphes!

Mlle Araldi est arrivée en victorieuse au milieu de nous, et sa couronne, elle a su la conquérir bien vite et d'elle-même.

Les grands artistes ne relèvent que d'eux seuls. La nature est leur Conservatoire. Les chefs d'œuvre n'ont-ils pas précédé les règles. Mlle Araldi n'est l'élève de personne; elle a puisé tout ce qu'elle sait dans son cœur et dans son intelligence. On a pu dire d'elle à bon droit, le jour de son premier début:

> Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître,
> Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

En effet, comment est-elle parvenue au poste où elle se trouve?

Après de brillants succès sur les théâtres d'Italie et d'Angleterre,

Digitized by Google

Marie-Louise Bettoni (1) arrive à Paris pour débuter à l'Opéra comme première danseuse. Elle entend un soir Rachel dans *Andromaque*, et sort des Français, en disant tout bas à son père : « J'en veux faire autant. » Dès ce moment, sa vocation était décidée. Huit jours après, au grand étonnement de quelques amis assemblés, elle redisait le rôle d'*Hermione*, qu'elle avait religieusement écouté et retenu. Trois mois s'étaient à peine écoulés que, guidée par les conseils de Samson et de Beauvalet, elle débutait sur notre premier théâtre avec un grand et légitime succès ; la presse entière le consacra. En se transfigurant, la Bettoni changea son nom contre le pseudonyme d'Araldi. Elle voulut rompre ouvertement avec tout son passé. La réussite ne tarda pas à éveiller la jalousie, et l'émule de Rachel se vit bientôt forcée de quitter la scène de la rue de Richelieu. Le trône n'était plus assez grand pour être partagé. Mlle Araldi, par un étrange caprice du hasard, possède un organe et une tenue qui rappellent, à s'y méprendre, l'organe et la tenue noble et simple de Rachel. Elle y joint la beauté des formes, et sait, comme Rachel, dessiner, sous sa blanche tunique, les plis et les poses de la statuaire antique. Quel dommage que ces deux artistes ne puissent être au service de la même déesse dans le même temple ! Par quelle bizarrerie du sort se fait-il qu'il n'ait été donné qu'à deux jeunes filles d'exhumer du tombeau, où elle reposait depuis des années, la classique tragédie enterrée sous le blanc linceul de Talma !

Mlle Araldi a constamment amené une foule nombreuse devant les principales œuvres de Racine et de Corneille. Nous l'avons vue tour à tour interpréter d'une manière supérieure, *Camille*, *Hermione*, *Phèdre*, *Virginie* et *Lucrèce* ; dans *Camille* surtout, elle a enlevé les applaudissements de la salle entière par l'énergie et l'expression de ses imprécations contre Rome et Horace. *Phèdre* lui a fourni de beaux mouvements, mais nous aurions voulu plus de passion que de sentiment tendre. C'est là, du reste, le rôle le plus difficile de tout le théâtre tragique, et s'en acquitter, la première fois, comme l'a fait Mlle Araldi, c'est plus que du bonheur, c'est du talent.

(1) Elle est née à Brescia, en 1825.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

Lyon, la ville des aumônes, la terre de charité, où ont pris naissance la plupart des institutions de bienfaisance qui font l'honneur du christianisme, Lyon vient d'être affligé par une décision qui constraste de la manière la plus déplorable avec ses traditions de générosité et de dévouement. Nous n'avons pas la prétention de discuter administrativement cette mesure, dont toute la presse s'est émue et qui repousse de l'asile des enfants trouvés tous ceux que l'on ne prouvera pas appartenir à notre département. Ce n'est pas d'ailleurs une question de chiffres comme on a voulu l'établir. Que nous font vos statistiques en présence de l'humanité qui crie! Sauvons d'abord par tous les moyens possibles ces pauvres créatures, fruits d'un instant de faiblesse, et dont la misère, la honte et le désespoir menacent également l'existence, soyons charitables avec dévouement, avec imprudence s'il le faut, et l'on verra si les ressources manqueront à des plans généreux. Pour prendre une décision qui va multiplier l'infanticide, vous êtes donc sous le coup d'une urgence bien fatale? Le bien des pauvres ne suffit donc plus depuis ces dernières années à assurer les secours les plus indispensables à leurs infirmités? Que signifient alors ces statues, ces constructions vaniteuses dont vous avez surchargé la demeure de la douleur? Prenez garde que ces classes mêmes que vous invoquez ne déposent contre votre économie et votre dogme. Il y aurait un examen bien étendu à faire des actes de cette administration au point de vue de la vraie charité, nous pourrons l'essayer quelque jour et montrer ce que sont devenues les traditions de bienfaisance de nos aïeux entre les mains de la philanthropie financière. Nous ne voulons aujourd'hui que joinder une voix de plus à toutes celles qui ont protesté contre une mesure qui a causé la plus douloureuse sensation, afin de montrer combien la réprobation est unanime. Nous espérons que cette unanimité fera reculer l'administration des hospices dans une voie funeste. Lyon continuera à nourrir de son dévouement les enfants des autres avec les

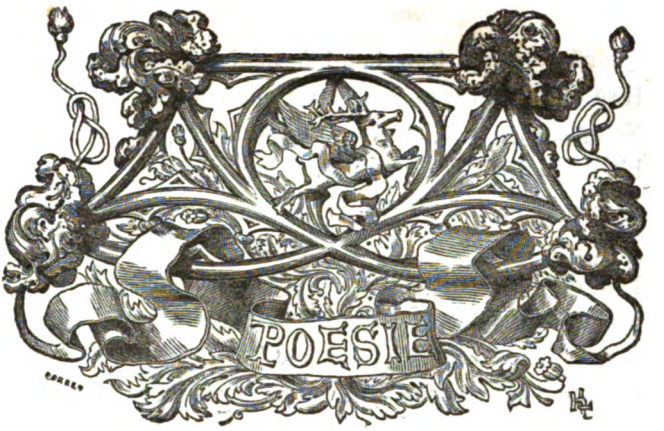
Digitized by Google

siens. Est-ce qu'après l'invention de la politique égoïste notre époque aurait fait celle de la bienfaisance égoïste ? Nous ne savons pas si le *chacun chez soi et chacun pour soi* est une bonne maxime de gouvernement, mais ce que nous savons bien, c'est que la vraie maxime de la charité, c'est : *Tous pour chacun et chacun pour tous !*

— M. François Chevillard, ancien chef de bataillon, membre de la Légion-d'Honneur, né à Lyon le 16 décembre 1775, y est mort le 21 octobre 1845. Un de nos jeunes avocats, M. Valentin, a prononcé quelques paroles d'adieu sur la tombe de ce vétéran qui, depuis 1793 jusqu'en 1813, a figuré sur la plupart de nos champs de bataille et y a reçu plus d'une glorieuse blessure. Son héroïque défense du fort Mataro, en 1812, couronna dignement une carrière militaire si bien remplie déjà.

— M. le docteur Julia, de Cazères, a publié un petit écrit in-8°, qu'il intitule un *Dernier mot sur Gerson*, donnant l'illustre Chancelier pour l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce qui est loin, fort loin d'être établi, malgré tout ce que l'on a imprimé là-dessus jusqu'à ce jour. Les efforts de M. Julia sont louables, mais nous n'admettons pas ses conclusions, et déjà, à propos de M. Darmès, nous avons dit pour quelle cause. Après le *Dernier mot* de M. Julia, nous craignons qu'il n'en vienne un autre, et puis un autre. Quant à la doctrine du tyrannicide, il est sûr que Gerson l'a professée assez ouvertement, et c'est ce que M. l'abbé Rohrbacher démontre fort bien, dans le XXIe volume de son *Histoire ecclésiastique*.

Digitized by Google



VŒU A LA POÉSIE.

A MES AMIS B. ET J. T.

1845.

Je n'ai pas dit encor ce que j'ai dans le cœur,
Amis! malgré le monde au sourire moqueur,
Jusqu'à l'heure glacée où notre voix décline,
Amis! parlons toujours dans la langue divine;
Écoutons notre muse en son temple inconnu,
Le moment de la prose est assez tôt venu!
La sainte poésie, à qui l'on veut à peine
Accorder le matin de la journée humaine,
La douce poésie est cet oiseau sacré
Qui, sur le bord des nids, à l'aube s'est montré;

Digitized by Google

Quand le soleil trop lourd à midi le repousse,
Il se tait et se cache en son abri de mousse.
Ne touchez pas à l'arbre où chantent ses amours,
L'hôte mélodieux s'enfuirait pour toujours.

Tant que la voix de l'homme et le marteau des heures
N'étouffent point en nous les voix intérieures,
Il faut nous recueillir, répétant leurs leçons,
Comme l'écho répète au désert nos chansons.
Puisque nous avons l'ame assez jeune, assez pure,
Pour réfléchir ta face, ô sereine nature;
Que nous aimons encore à sonder les secrets
Dits par l'onde aux rochers, par le vent aux forêts;
Que nous cherchons toujours derrière ces images
L'ame et Dieu, se parlant à travers les nuages;
Chantons, comme la brise, et les flots et les bois,
Découvrons à la terre un esprit sous ses voix,
A cette grande lyre empruntons des paroles,
Parlons avec le cœur la langue des symboles,
Et soyons, comme tout ce qui vit en tout lieu,
Une corde vibrant pour l'amour et pour Dieu!

L'amour et Dieu! la flamme et le foyer, la source
Vers qui revient le fleuve, à la fin de sa course,
Le même être en deux noms, qu'ils disent inventés
Et voudraient désapprendre à nos temps révoltés.
Mais nous, enfants pieux, dont l'espérance est forte,
Nous, qu'une ardente foi vers le bonheur emporte,
Nous, fils des anciens jours, qui n'avons pas encor,
Entre l'homme et le ciel, brisé la chaîne d'or;

Digitized by Google

Qui n'avons pas éteint toute pure auréole,
Et donné le saint nom à quelque infâme idole,
Des sacriléges mains défendons tour à tour
L'amour et l'art, et Dieu qui fit l'art et l'amour.
Ne brûlons pas d'encens aux pieds de la matière;
Suivons l'austérité, notre nourrice altière;
Dans la plus humble plante où l'a caché le ciel,
Allons droit au vrai beau comme l'abeille au miel;
Adorons et prions partout où se devine
Quelque trait détaché de la beauté divine.

Pour un épi de plus, d'avides moissonneurs
Proscriraient du printemps les oiseaux et les fleurs,
Et ces hommes charnels, que le pain rassasie,
Disent en nous raillant: *Que sert la poésie*?
Ils briseraient le luth, cette autre voix de Dieu,
Pour en joindre l'ébène au tison de leur feu;
Et, comme un mendiant, leur avarice étrange,
Si l'ange entrait chez eux, en aurait chassé l'ange.
Ah! faisons une place à l'hôte radieux,
Puis, en cercle rangés, tenons sur lui les yeux,
Il se laissera voir avec ses blanches ailes,
Sa couronne étoilée aux larges étincelles,
Et nous irons en chœur baiser ses beaux pieds nus,
En l'écoutant chanter des hymnes inconnus.
Sans cesse entourons-le d'un culte expiatoire,
Et défendons-le bien notre ange au front d'ivoire;
Ils voudraient le courber à creuser des sillons
Et ternir ses doigts blancs à compter leurs millions!

Nous, dont les cœurs nourris en de chastes enceintes,
N'ont point encor perdu le sens des choses saintes,

Digitized by Google

Gardons bien le dépôt des mystiques accords,
Soyons au monde épais ce que l'ame est au corps.
Dans l'arche avec amour sauvons le peu qui reste
Du boisseau réservé de la manne céleste,
Et portons devant tous, dans l'orageuse nuit,
La lampe aux sept clartés dont la flamme nous luit.
Des parts de notre cœur conservons la meilleure
Pour tout ce qui gémit dans l'ombre, attend et pleure;
Souvenons-nous des morts sans leur appartenir,
Contre un lâche présent défendons l'avenir,
Sauvons de ses tiédeurs la foi par qui l'on ose,
Gardons la poésie enfin contre la prose.
Le ciel a confié la lyre aux jeunes mains,
Soyons jeunes longtemps parmi les vieux humains.

Une ame qui s'abaisse aux vils sentiers du monde,
Comme un air pur passant sur un marais immonde,
Se trouble et s'épaissit d'atômes corrompus,
Et les rayons d'en haut ne la traversent plus.
Ne descendons pas, nous, des cîmes odorantes
Où volent sur les pins les abeilles errantes,
Restons sur la montagne où leur miel est plus doux,
Où l'air, mêlé de feu, pénètre mieux en nous.
Le monde est l'antre obscur, une eau si froide y glisse
Qu'elle étouffe les fleurs, et noircit leur calice;
Quand son ombre grossière a trop longtemps pesé
Sur le front du poète, il n'en sort que brisé.
Oui, le cœur le plus chaud, frappé des noires gouttes
Qui tombent lourdement des cristaux de ces voûtes,
Comme les frêles fleurs, les fruits, les nids d'oiseaux
Changés en durs cailloux au contact de ses eaux,
Ce cœur ne garde rien de sa flamme première,

Digitized by Google

Et s'enveloppe, hélas! d'une couche de pierre.
Ah! si dans l'homme au moins, tel que les ans le font,
L'insensibilité s'étendait jusqu'au fond;

Mais il reste toujours sous l'écorce une place,
Un point qui sent encore et saigne quoiqu'on fasse.
Amis, oh! demandons à Dieu, comme un bienfait,
Si ce jour vient pour nous, de mourir tout-à-fait.
Quand la corde vibrante à notre ame est ravie,
Quand nous n'avons plus d'aile, à quoi bon cette vie!
Cueillons la poésie aux arbres du printemps,
Cueillons avant midi, le soir il n'est plus temps!
Amis! parlons toujours dans la langue divine,
Jusqu'à l'heure glacée où notre voix décline;
Toujours des vers, malgré le sourire moqueur,
Je n'ai pas dit encore ce que j'ai dans le cœur.

VICTOR DE LAPRADE.

LE SILENCE.

RÉPONSE AUX VERS DE MON CHER PONCY,

sur

L'EXPANSION.

Ne sois point triste, ami, lorsque ta voix n'éveille,
En tombant dans mon sein, qu'un silence profond:
Aux abords la froidure veille,
Mais une flamme dort au fond.

Digitized by Google

Ton chant a traduit ma pensée;
Oui, l'Expansion est la fleur
Que Dieu mit dans l'ame blessée,
Pour en exhaler la douleur:
C'est le triste ou joyeux bruit d'aile
Que fait l'espoir, libre hirondelle,
En fuyant au soleil lointain;
L'hospitalité tutélaire
De ceux qui cherchent sur la terre
L'astre perdu de leur destin.

Aussi, je sens de tes tristesses
Le résonnement solennel,
Quand cet ange de nos jeunesses
Se tait dans mon cœur fraternel.
Mais qui sait ce que le silence
Contient d'expansion immense;
Ce que le sable des déserts
Garde d'oasis inconnues;
Ce que, dans l'ombre de ses nues;
Dieu cache d'eau pure et d'éclairs?

Ne sois pas triste, ami, lorsque de ta pensée
Les germes radieux ne trouvent en mon cœur
Qu'une terre aride et glacée,
Sous un rayon pâle et moqueur.

C'est l'hiver, avec ses cieux mornes,
Avec ses chênes dépouillés
Qui se tordent sur les grands mornes,
Comme des Titans foudroyés;
L'hiver, avec son sol de glace,

Digitized by Google

Où ne laissent aucune trace
Les pas vivants qui l'ont heurté;
L'hiver, cette mort éphémère,
Où la nature, notre mère,
Trempe son immortalité.

Mais, pour que la glace se fonde,
Que la plante où la sève dort,
Comme une jeune mère, abonde
D'ardents parfums et de fruits d'or;
Pour que le sombre hiver enfante
Cette floraison triomphante
Qu'il recèle en ses flancs de feu,
Il ne faut, du mont à la plaine,
Qu'un rayon, qu'un chant, qu'une haleine,
Il ne faut qu'un souffle de Dieu.

Ce souffle qui, passant à travers la nature,
S'imprègne des secrets de sa félicité,
Arrive ainsi, comme un murmure,
Jusqu'au cœur de l'humanité.

Mais ce murmure, ô mon poète!
Est bien confus et bien lointain.
A peine l'oreille inquiète,
Croit l'avoir saisi qu'il s'éteint.
Et, comme une Pythie austère
Qui, dans cet écho du mystère,
Crut entendre l'oracle d'or,
Pâle d'une vaine espérance,
Sur le trépied froid du silence,
L'expansion retombe encor.

Digitized by Google

Le silence est un feu qui fume
Sans éclater ; c'est le cahos
Où rien n'apparaît, dans la brume,
Que l'esprit de Dieu sur les eaux.
C'est l'abîme où l'or s'élabore,
La nuit morne qui fait l'aurore,
C'est l'ombre qui fait le soleil ;
C'est, voilé de frimats funèbres,
L'arbre, couvant, dans les ténèbres,
L'expansion, ce fruit vermeil,

Si le buisson ardent n'est pas encore en cendre,
Si les langues de feu planent encore au ciel,
Poète, il faut savoir attendre
Le moment providentiel.

Et j'attends, moi, pauvre ame en peine,
Pour qui l'attente est un tourment ;
Mais je sens ma foi, flamme vaine,
S'éteindre, faute d'aliment.
Hélas ! pour mon essor infime,
J'ai, sur une trop haute cime,
Placé mon idéal voilé.
Où trouverai-je la parole
Qui t'apaise et qui te console,
Moi que tu n'as pas consolé ?

Pour éveiller l'ame ou la rose,
Du sommeil où chacune attend,
Il faut une sublime cause,
Il faut un appel éclatant ;
Au desir pour donner la force,
Où donc est la splendide amorce,

Digitized by Google

Le but par Dieu même béni ?
Pour embraser l'esprit du Dante,
Il fallut la foi, lampe ardente,
Qui nous éclaire l'infini.

Vois le Christ qui, n'ayant que sa foi pour compagne,
Vingt ans rêva, muet, au désert de Sion,
Sa parole sur la montagne,
Cette immortelle expansion.

Il savait, ce grand cœur de mère,
Où tressaillait l'Humanité,
Que, pour enfanter sa chimère,
L'ame humaine a l'Eternité ;
Que la pensée et le silence,
Sont les entrailles d'où s'élance
La parole aux ailes de feu ;
Lorsqu'au Calvaire sonna l'heure
Où l'expansion saigne et pleure,
L'univers entendit son Dieu.

Aujourd'hui que du sacrifice
Les prêtres s'en vont, que chacun,
Abjurant l'ombre et le calice,
Veut sa place au soleil commun ;
Que tous ont la soif infinie
De l'universelle harmonie
Dans le bonheur universel,
Qui sera le Christ de cette ère,
Qui, dans ses bras, prendra la terre
Pour la déposer dans le Ciel ?

Digitized by Google

Et j'attends, accablé de ma double impuissance
A frayer le sentier pour mes frères et moi,
Et j'écoute, au cœur du silence,
Palpiter la nouvelle foi.

Mais aucun souffle ne soulève
L'immobile et muet linceul;
Quand la nuit implore un beau rêve,
Avec elle il faut prier seul.
Quand rien ne passe sur la lyre,
Il faut se taire, hélas! et rire,
Pour ne pas se sentir pleurer :
Le rire est un fard de jeunesse
Fait pour cacher une tristesse
Qui veut feindre de s'ignorer.

Un jour, cet hôte du Calvaire,
L'Ange de la tristesse, un jour,
Jettera son éponge amère,
Dans un flot de joie et d'amour.
Mais où luit l'astre de Moïse,
Qui guide à la terre promise,
A travers le désert sans bord?
Qui donc comblera cet abîme
Entre la croix d'un Dieu victime
Et les promesses du Thabor?

Ne sois point triste, ami, si, dans son vol avide
D'azur et de soleil, de tempête et d'éclair,
Ton aile se perd dans le vide,
Lorsqu'elle passe dans mon air.

Digitized by Google

Derrière ce vide sans borne,
Est la vie où tend notre essor;
Par de là la porte de corne,
Sont les songes d'ivoire et d'or.
Si complet que soit le naufrage,
Toujours quelque chose en surnage
Sur l'océan de l'avenir;
Pour gage de cette espérance
J'ai l'arc-en-ciel de délivrance,
J'ai l'amour qui ne peut finir.

Mais aux deux ames qu'il marie
L'amour circonscrit sa lueur,
C'est la muette rêverie
Qu'éveille un hymne intérieur:
L'amour! unique confidence
Qui, s'exprimant par le silence,
Aille au cœur, sans sortir du cœur!
Fleur du mystère! note intime
De cette musique unanime
Dont l'avenir entend le chœur!

Ne sois pas triste, ami, lorsque ta voix n'éveille,
En tombant dans mon sein, qu'un silence profond;
Aux abords la froidure veille;
Mais une flamme dort au fond.

AUGUSTE GARBEIRON,
Lieutenant de vaisseau.

Digitized by Google

DES POYPES

DE

LA BRESSE ET DES DOMBES.

Une des choses qui ont attiré le plus l'attention des savants et des antiquaires, ce sont ces éminences ou monticules de forme régulière et conique, qui montrent évidemment le travail de l'homme et qui sont répandues dans les différentes contrées de l'univers. Les uns y ont vu des monuments religieux, et il faut avouer qu'on ne peut refuser de donner à quelques uns cette destination; les autres ont reconnu des tombeaux dans le plus grand nombre. En effet, il paraît que, dans les premiers temps, avant que la sculpture et l'architecture eussent été employées pour décorer la demeure de la mort, les peuples avaient l'habitude de distinguer les tombeaux de leurs chefs et de leurs princes par des élévations de terre propres à rappeler leur souvenir aux générations.

La plaine de Troyes nous présente de ces éminences ou monticules, et la tradition la plus reculée leur donne le nom de tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, d'Hector et d'autres guerriers célèbres (1). Les bords de l'antique Tanaïs offrent encore aux regards du voyageur une grande quantité de ces éminences. La Mottray (2) et Clarke (3) en ont trouvé dans la Tauride et sur les bords du Kouban, Pallas (4) et Gmelin (5)

(1) Lechevalier. *Voyage en Troade*, t. II, 4e partie.

(2) Tome II.

(3) *Voyage en Russie*, t. I, chap. 16 et 17.

(4) *Voyage dans les parties méridionales de la Russie*, t. VI, p. 288.

(5) Gmelin père. *Voyage en Sibérie*.

Digitized by Google

en Sibérie et jusque sur les rives glacées de la Jéniséa. La Scandinavie, l'Allemagne et la Saxe, en particulier, nous présentent aussi de ces tertres artificielles, et dans tous on a trouvé des ossements, des armes et des ustensiles divers.

La Gaule nous offre moins que les pays du nord de ces éminences auxquelles les savants sont convenus de donner le nom de *tumuli*; cependant on en trouve un certain nombre dans la Bretagne, centre de la puissance et de la religion des anciens Celtes (1). Tels sont les *tumuli* de Timnioc, les *tombelles géminées* de Limmerzelle, et le Galgal de la presqu'île de Rhuis, dans le Morbihan.

Mais nos provinces de Bresse et de Dombes, et surtout l'arrondissement de Trévoux nous présentent plus que les autres provinces de France, et même de l'Europe, de ces *tumuli* ou tertres artificiels. Presque toutes les anciennes paroisses en renfermaient un ou plusieurs. Les révolutions, les guerres civiles et les destructions qu'elles ont amenées avec elles, mais aussi la culture et les défrichements en ont fait disparaître la plus grande partie; cependant il en subsiste encore assez pour attirer l'attention et nous engager à en rechercher l'origine.

On leur donne communément le nom de Poype ou Poëppe. Les étymologies qu'on pourrait offrir de ce nom ne pourraient qu'être incertaines. Qu'on me permette pourtant d'en proposer une qui a quelque vraisemblance. Poype viendrait de *poy* ou *puy*, mot celtique qui veut dire montagne, et du diminutif *eppe*, usité dans plusieurs mots, et qui réuni voudrait dire *petite montagne*.

Voyons maintenant quelle est l'origine de ces poypes ou *tumuli* de nos pays, et à qui nous devons les attribuer.

Nous ne pouvons y reconnaître des tombeaux; dans les

(1) *Essai sur les antiquités du Morbihan*, par Méhé.

Digitized by Google

fouilles différentes qui ont été faites, on ne dit pas qu'on y ait trouvé des armes et des ossements. Quelle en est donc l'origine ? Pour la découvrir, examinons quelle est la situation ordinaire de ces poypes. Nous les voyons toujours placées près des châteaux. Ainsi, nous voyons les poypes de Sure et de l'Abergement, près des châteaux de ce nom ; celle de Riotier qui, au dessus des ruines de l'ancien château, décore d'une manière si riante les rives de la Saône, et tant d'autres qui accompagnent presque tous nos vieux castels. Si quelques unes ne paraissent pas maintenant placées près de quelque manoir seigneurial, c'est que les châteaux ont été détruits et que les tertres qui les accompagnent leur ont survécu. Telle est la Poype près de Neuville-sur-Renom, qui dominait un château dont parle les anciens titres et dont quelques vestiges subsistent encore sur le bord du chemin de Neuville à Thoissey. Remarquons que quelques unes de ces poypes sont encore entourées de fossés et de traces de retranchements ; quelques autres sont surmontées de restes de constructions Tous ces indices réunis doivent nous les faire considérer comme des lieux où l'on plaçait des vedettes ou sentinelles pour voir au loin l'approche de l'ennemi et avertir les défenseurs du château. Plusieurs de ces tertres étaient peut-être surmontés de tours pour apercevoir davantage dans le lointain ; des retranchements, chemins couverts ou souterrains les réunissaient au château, afin que les sentinelles pussent, au besoin, se replier sans danger sur l'enceinte. Mais ce qui vient grandement à l'appui de notre sentiment, ce qui le change même en certitude, c'est le texte de certains actes des Xe, XIe, XIIe, et XIIIe siècle où, dans les échanges, achats et ventes du terrain et des fiefs, on spécifie qu'on vend tel et tel château avec sa poype.

Ainsi, en 1271, Humbert, sire de Villars, reconnut tenir en fief d'Isabelle de Beaujeu le château de Monthieu et sa poype y attenante.

Digitized by Google

Mais pourquoi les châteaux de notre contrée sont-ils accompagnés de ces poypes ou éminences, tandis que ceux des autres contrées en sont dépourvus (1) ? Il faut en chercher la cause dans la situation et la nature des lieux. La Bresse et les Dombes présentent un terrain plat et légèrement ondulé. Au moyen-âge, il était couvert de taillis et d'épaisses forêts; dans ces guerres particulières de seigneur à seigneur, qu'entretenait le régime féodal, l'ennemi pouvait, à l'abri des bois touffus, s'approcher des murs des châteaux et les surprendre; il fallait donc près de chacun un lieu élevé d'où quelque sentinelle pût donner du cor et avertir de l'approche de l'ennemi. Au lieu que les autres provinces offrant un terrain moins plat et plus montagneux, chaque seigneur pouvait placer son château au haut des collines ou sur la pointe des rochers. De là on pouvait découvrir au loin l'arrivée de l'ennemi et préparer sa défense.

Lacurne de Sainte-Palaye, dans ses *Mémoires sur la chevalerie*, cite un fait qui autorise grandement notre opinion. Vers le XIe siècle, nos souverains défendirent aux possesseurs de fiefs d'avoir des tours sur leurs châteaux et maisons fortes, droit qu'ils réservèrent aux seigneurs suzerains. Cette défense fût assez longtemps observée. Ceux qui construisirent alors des châteaux ou maisons seigneuriales ne pouvant les surmonter de tours, établirent ces tours dans le voisinage. Mais bientôt, ajoute notre auteur, cette observance tomba en désuétude, chaque petit seigneur voulant avoir des tours sur son manoir, et même les abbayes et les monastères.

Ces poypes ou tours d'observation ne sont pas tellement propres à nos pays, qu'on n'en trouve aussi dans d'autres con-

(1) Les autres provinces n'en sont pas tout-à-fait dépourvues. Ainsi, près de Cosne en Nivernois, sur les bords de la Loire, j'ai retrouvé une de ces poypes de défense : j'en ai trouvé une aussi à Soulvache, entre Château-Brient et Vitré en Bretagne : elle est même surmontée d'une tour.

Digitized by Google

trées. Les îles Baléares, l'île de Minorque surtout (1), renferment plusieurs de ces tertres artificiels; ils sont composés de pierres brutes placées sans ciment et comme au hasard les unes au dessus des autres. Leur origine est évidemment carthaginoise (car les Carthaginois ont occupé longtemps ces îles). Les habitants leur donnent un nom qui montre encore leur ancienne destination. Ils les appellent *atalaya* (2), mot arabe qui veut dire lieu d'observation et de découverte.

Enfin, jusqu'en Amérique, dans l'ancien empire des Incas, nous voyons établi cet usage des tertres artificiels près des châteaux et des demeures des princes et des rois. Sous l'équateur, entre Latacunga et Quito, on découvre les restes d'un palais des anciens Incas du pays, et, à cinquante toises, cent mètres vers le nord, on voit une colline en forme de pain de sucre, si régulière qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître le travail de l'homme. « Cette colline, nous dit Don Juan d'Ulloa, celui qui, avant M. de Humbolt, nous avait le mieux fait connaître l'Amérique Espagnole (3), cette colline ne paraît être autre chose qu'un beffroi pour apercevoir ce qui se passait à la campagne et pouvoir mettre le prince en sûreté à la première attaque imprévue de la part d'une nation ennemie. »

Voilà ce que j'avais à dire sur les poypes de la Bresse et des Dombes. Ainsi leur origine ne remonterait guère au-delà du moyen-âge. Je ne sais si cette opinion qu'aucun des historiens du pays n'avait encore avancée, sera suivie et partagée. Mais, du moins, je serai satisfait si, en l'émettant, je provoque une discussion et des recherches propres à jeter du jour sur un point qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire de nos provinces.

L'abbé JOLIBOIS,
curé de Trévoux.

(1) Amstrong. *Histoire de Minorque*, chap. 15. Grasset Saint-Sauveur, *Voyage aux îles Baléares*, p. 346.

(2) Voyez Cambry, *Monuments celtiques, vocabulaire étymologique.*

(3) *Voyages en Amérique*, etc., t. III, p. 287.

Digitized by Google

DES CARACTÈRES GÉNÉRAUX

DE

LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE,

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON.

MESSIEURS,

Je fais honneur à la philosophie toute seule de cet empressement avec lequel vous vous arrachez à vos affaires, pour venir à des leçons où rien ne vous attire, sinon la gravité du sujet. Déjà depuis longtemps je vous vois fidèles à ce même rendez-vous, j'ose donc espérer vous retrouver de plus en plus animés de notre esprit, pénétrés de la vérité de notre méthode et des principes fondamentaux de notre métaphysique, en un mot, j'ose espérer avoir déposé parmi vous une tradition philosophique. Telle est du moins toute mon ambition, tel est le but de tous mes efforts. Cette tradition philosophique que je voudrais répandre parmi vous, est tout aussi vieille que la philosophie française elle-même. Je vais

Digitized by Google

la définir en exposant l'esprit et les caractères fondamentaux de la philosophie de notre pays, depuis son origine jusqu'à nos jours.

Du fond commun de la philosophie scholastique commencent à se détacher, au XVIe siècle, les philosophies nationales de l'Europe moderne. Déjà, dans Ramus, se manifeste l'esprit qui doit caractériser toute la philosophie française. En effet, quel a été le but de l'entreprise philosophique si éclatante, si audacieuse de Ramus? Affranchir à jamais la philosophie de l'autorité d'Aristote et de toute autre autorité sauf celle de la raison, la mettre à la portée d'un plus grand nombre d'intelligences, la faire sortir de la théorie pure pour entrer dans les applications et dans la pratique. C'est pourquoi dans ses écrits et dans ses leçons il dépouille toutes les vieilles formes de la philosophie scholastique, pour y substituer des formes littéraires et oratoires, c'est pourquoi il accompagne d'applications et d'exemples ses préceptes de logique, nouveautés qui font scandale dans la vieille université de Paris. Enfin Ramus, en introduisant l'usage de la langue commune à la place de la langue latine dans les ouvrages de la philosophie a, le premier, renversé cette infranchissable barrière qui fermait au grand nombre l'accès des questions philosophiques. Plus de 50 ans avant le discours de la méthode, Ramus a publié en français un traité de dialectique. Ainsi, brillant et malheureux précurseur de Descartes, il inaugura avec éclat la philosophie française, au milieu du XVIe siècle, et au sein même de l'Université de Paris. Il paya cet honneur de sa vie, et, le jour de la Saint-Barthelemy, il périt victime des haines religieuses et philosophiques accumulées contre lui. A la même époque, l'Italie, plus encore que la France, produisait de hardis novateurs en philosophie. Parmi eux il en est qui ont quelque temps écu et enseigné en France, et qui, sans nul doute, ont con-

Digitized by Google

tribué par leur influence à fortifier le mouvement philosophique d'où devait sortir la philosophie du XVIIe siècle. Tels furent Giordano Bruno qui enseigna et eut des disciples à Paris ; Vanini qui passa en France une grande partie de sa vie errante, et expia à Toulouse, par une mort plus cruelle encore que celle de Ramus, la témérité de ses opinions philosophiques et religieuses ; tel fut aussi Campanella qui, échappé des cachots des inquisiteurs et des Espagnols, vit achever paisiblement en France, une vie orageuse sous la protection du cardinal de Richelieu. Avec des formes moins scientifiques, Rabelais et Montaigne, animés de ce même esprit de critique et d'indépendance qui de tout côté se faisait jour, contribuèrent aussi à discréditer en les couvrant de ridicule, l'esprit et les formes de la philosophie scholastique. Il ne faut pas oublier Gassendi, à la fois prédécesseur et contemporain de Descartes. Gassendi, dans ses *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem*, porta le dernier coup à la philosophie scholastique et à l'autorité d'Aristote, vainement défendue par les arrêts des parlements et de la Sorbonne, et le premier, peut-être, il donna chez nous l'exemple d'une discussion philosophique élégante, claire et précise.

Mais si les libres penseurs du XVIe siècle ont commencé au péril de leur vie cette révolution, du sein de laquelle devait sortir la philosophie française; ils n'ont pas eu la gloire de l'achever. Ils ont préparé, mais ils n'ont pas constitué la philosophie française. Cette gloire, vous le savez, appartient à Descartes.

La philosophie française, sortie du sein des ruines de la scholastique, vers la fin du XVIe siècle, fécondée par le sang de quelques généreux martyrs de l'indépendance de la raison, définitivement fondée par Descartes, nous présente, dans son histoire, trois grandes révolutions, en comptant celle qui lui donna naissance. A partir du milieu du XVIIe

Digitized by Google

siècle, jusque vers le milieu du XVIIIe, la philosophie de Descartes règne en France sans rivale. Elle subjugue toutes les grandes intelligences de l'époque. Elle suscite Malebranche et Spinosa, elle influe puissamment sur Locke et sur Leibnitz. Non seulement elle imprime son cachet sur toute la philosophie, mais encore sur toute la science et sur toute la littérature du grand siècle. Ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, une autre école ne s'est produite avec de plus grandes et de plus glorieuses destinées. Cependant, au XVIIIe siècle, une vive réaction s'opère dans les esprits, et le Cartésianisme succombe. Aussi rapide avait été son triomphe, aussi rapide est son déclin.

Comment est tombée cette grande philosophie, si remplie de vérités fortes et fécondes, comment, surtout, a-t-elle succombé sous l'effort de la philosophie sensualiste? Le Cartésianisme triomphant se discrédita par les prétentions et l'arrogance de ses disciples qui, dans leur enthousiasme pour Descartes, recommençaient à jurer sur la parole du maître, et voulaient le faire succéder à l'autorité absolue d'Aristote, de telle sorte que la philosophie du XVIIIe siècle pût paraître à un grand nombre une protestation nouvelle au nom de l'indépendance de l'esprit humain. Le Cartésianisme se perdit encore, et par son dédain pour l'expérience, à un temps où l'expérience était mise en honneur et consacrée de toute part par de grandes découvertes dans les sciences physiques et naturelles, et par la témérité de quelques unes de ses hypothèses, soit physiques, soit métaphysiques. Il eut le tort de repousser l'hypothèse de l'attraction de Newton, et de défendre avec opiniâtreté l'hypothèse des tourbillons si victorieusement attaquée par Voltaire, dans ses éléments de physique. Le Cartésianisme sembla donc vouloir à son tour immobiliser la science, en même temps que, laissant de côté, à l'exemple de son chef, toute spéculation sociale et politique, il parut incliner à immobi-

Digitized by Google

liser également les formes et les principes de la monarchie absolue de Louis XIV. Telles sont les causes principales qui perdirent alors la philosophie de Descartes, et firent accepter au XVIIIe siécle, des mains de Voltaire, la philosophie de Locke, placée sous le patronage de Bacon, le philosophe de l'expérience. Rien de plus superficiel et de plus faux que la métaphysique de Locke et de Condillac, opposée à la métaphysique de Descartes et de Malebranche. Elle prétend faire dériver toutes nos idées de la sensation, elle n'admet que le fini et le contingent, elle nie l'infini et l'absolu. Mais sous un autre point de vue, elle se recommandait en proclamant le règne de l'observation et de l'expérience, en liant sa cause à celle des réformes sociales et politiques. En effet, d'une part, elle soutenait l'attraction de Newton contre les tourbillons de Descartes, de l'autre, elle prêchait la tolérance, la liberté, l'égalité. Elle ne considérait pas seulement l'homme en lui-même, mais aussi l'homme en société. Elle se préoccupait tout particulièrement du droit social et politique, si négligé par le Cartésianisme, elle s'efforçait de faire pénétrer dans l'organisation sociale les principes de la justice, elle plaidait avec éloquence la cause des droits imprescriptibles de la raison, elle combattait avec toutes les armes et à outrance la superstition et le despotisme. C'est par là, Messieurs, qu'en dépit de la faiblesse et de la fausseté de sa métaphysique, elle triompha de la philosophie du XVIIe siècle. Sa domination fut presque aussi longue et ne fut pas moins absolue que celle du Cartésianisme.

A son tour elle tomba dans les premières années du XIXe siècle. Elle fut condamnée le jour où elle fut jugée en elle-même, dans sa méthode et dans ses principes, abstraction faite de sa lutte généreuse contre la superstition, l'intolérance, le despotisme, et des incontestables services qu'elle avait rendus à la cause de la Révolution. La réaction fut commencée par MM. Laromiguière

Digitized by Google

et Maine de Biran, qui remirent en lumière l'activité essentielle de l'ame niée ou méconnue par la métaphysique du XVIIIe siècle, et surtout par Condillac. Elle fut continuée avec plus d'autorité par M. Royer-Collard, qui, s'aidant de la philosophie écossaise, renversa le fameux principe que toutes nos idées viennent des sens. Si dans l'histoire politique le nom de M. Royer-Collard peut périr un jour, il est assuré de vivre dans l'histoire de la philosophie française. Enfin, avec plus de force et d'éclat, et en revenant aux principes fondamentaux du Cartésianisme, M. Cousin acheva cette nouvelle révolution philosophique. Il approfondit les caractères et l'origine des idées absolues, et, comme Malebranche, il les rapporta à une raison impersonnelle et divine, avec laquelle sont en participation tous les êtres raisonnables. Ainsi il reconstitua une philosophie nouvelle qui prit le nom d'éclectisme, pour marquer qu'elle aspirait à comprendre en une même synthèse tous les éléments de la nature humaine jusque-là séparés ou mutilés par des systèmes exclusifs. A la même époque, et avec un certain retentissement, parurent d'autres réformateurs en philosophie : mais les uns niaient la raison, c'est-à-dire le principe même de toute philosophie ; les autres s'occupaient plutôt d'une nouvelle organisation sociale que de métaphysique proprement dite ; et, d'ailleurs, sous ce dernier point de vue, ils étaient les continuateurs et non les adversaires de la philosophie du XVIIIe siècle. Je n'éprouve donc aucun scrupule à appeler plus spécialement l'éclectisme la philosophie française du XIXe siècle. Je cherche en vain une autre école qui puisse légitimement prétendre à ce titre, soit par sa méthode, soit par ses principes, soit par son influence. J'en appelle au témoignage impartial de tout le monde savant. A l'étranger, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, qu'appelle-t-on philosophie française, que critique-t-on comme la philosophie française, si ce n'est l'éclectisme ?

Digitized by Google

Telles sont, Messieurs, les trois grandes phases parcourues par la philosophie françaises depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Chacune de ces phases présente des différences profondes que je viens de signaler rapidement. Mais, au milieu de ces différences, il y a des ressemblances qui constituent l'unité et l'esprit commun de la philosophie française. Quelles sont ces ressemblances? quels sont les caractères généraux qui distinguent la philosophie française de toutes les autres philosophies de l'Europe moderne? Quelle est sa physionomie propre? quel est l'esprit particulier qui l'anime? Il faut chercher la réponse à ces questions dans l'examen de sa méthode et de ses principes.

Une foi ferme et inébranlable dans l'autorité et la souveraineté de la raison, tel est à ce qu'il me semble le premier caractère général de la méthode de la philosophie française. Après avoir mis à part, avec Descartes, les vérités révélées, le XVIIe siècle, en ce point, est tout aussi ferme, tout aussi inébranlable que le XVIIIe ou le XIXe siècle. Tous les disciples de Descartes, de même que leur maître, placent dans l'évidence le signe unique de la vérité. Bossuet, en matière de philosophie, ne croit pas moins que Voltaire à la souveraineté de la raison. C'est l'autorité et la tradition en théologie, c'est la seule raison qu'il faut suivre dans la philosophie, voilà ce que répètent, à chaque page les Pascal, les Arnauld, les Malebranche, les Fénelon et les Bossuet. Aussi, ni le XVIIe ni le XVIIIe siècle ne nous présentent-ils des philosophes abandonnant la raison pour chercher la vérité philosophique, soit dans la révélation et la tradition, soit dans l'inspiration et l'extase. Le triste spectacle de ces erreurs était réservé à notre temps; mais elles n'ont été, parmi nous, qu'un accident sans influence, et elles n'ont pas réussi à altérer le caractère générale de notre esprit philosophique. C'est cette foi en l'autorité de la raison qui a pré-

Digitized by Google

servé la philosophie française des écarts du scepticisme et du mysticisme. En effet, il est remarquable combien le scepticisme et le mysticisme tiennent peu de place dans son histoire. On n'y trouve que quelques demi-sceptiques dépourvus de profondeur et de décision, c'est à l'Angleterre et à l'Allemagne qu'appartiennent les grands sceptiques des temps modernes. Il en est de même du mysticisme, frère du scepticisme, car, comme lui, il a sa source dans une défiance des forces et de la légitimité de la raison. Où aperçoit-on dans le XVIIe et dans le XVIIIe siècle, la part et le rôle du mysticisme? L'ami de Mme Guyon, Fénelon, a été souvent accusé de tendance au mysticisme. Cette tendance peut se rencontrer dans quelques-unes de ses maximes de piété, mais non pas dans sa philosophie qui est celle de Descartes. Voilà donc un principe fondamental de la méthode, se trouvant identique dans toutes les phases de la philosophie française.

Un autre caractère non moins général de la méthode philosophique française, est d'aller du connu à l'inconnu, c'est-à-dire de prendre l'ame humaine, non pas pour le terme et la mesure, mais pour le point de départ de toutes les spéculations sur la nature de Dieu et sur la nature des êtres. Quel être connaissons-nous immédiatement dans l'intimité de sa nature et non pas seulement dans son extérieur et sa superficie? Nul autre, si ce n'est nous-mêmes. Où pouvons-nous puiser une idée de la nature des causes et des substances, de la nature de Dieu et de ses attributs? Nulle part ailleurs qu'au dedans de nous-mêmes et dans le sentiment immédiat que nous avons de notre causalité, de notre amour, de notre liberté, de notre intelligence? La philosophie française en général a toujours eu conscience de cette vérité, elle a toujours suivi cette méthode. Elle ne se place pas de prime abord au sein de l'absolu pour en déduire *à priori* les êtres contingents en général et l'homme en particulier, elle prend son point

Digitized by Google

d'appui dans l'ame humaine et dans la conscience, et c'est de là qu'elle s'élance vers les sommets les plus élevés de la métaphysique et de l'ontologie. Là, sans doute, l'absolu, l'infini nous sont donnés dans le premier fait de conscience au même instant que le relatif et le fini. Le cartésianisme ne s'y est pas trompé, mais en même temps il a reconnu que pour déterminer la nature de cet infini, et de ses attributs, il fallait procéder par une induction dont le fondement nécessaire était la connaissance de la nature et des facultés de l'âme humaine. Telle est la voie indiquée par Descartes. Je pense, donc je suis, voilà la vérité première sur laquelle il fonde toutes les autres, et cette vérité, je pense, donc je suis, est la vérité de notre propre existence, immédiatement attestée par la conscience. Depuis Descartes, ce point de départ a été celui de presque tous les philosophes français, avec cette différence que les uns se sont élancés au-delà, tandis que les autres y sont demeurés enfermés. On trouve dans Spinosa une exception à cette règle générale, mais on n'en trouve pas dans le cartésianisme français, et encore moins dans la philosophie du XVIIIe siècle.

Non-seulement les philosophes français ont été à peu près unanimes à prendre le point de départ de la métaphysique dans l'étude plus ou moins approfondie de l'ame humaine, mais ils sont à peu près également unanimes à lui appliquer les mêmes procédés et la même méthode. Cette méthode est la méthode psychologique tout entière exprimée dans cette règle : rien n'appartient à l'ame que ce que la conscience et la réflexion découvrent lui appartenir, et tout ce que les sens nous attestent, tout ce que l'imagination reproduit appartient exclusivement au corps et non à l'ame. Descartes, dans ses méditations, a donné, à la fois, le précepte et l'exemple de cette méthode. Avec plus ou moins d'exactitude et de profondeur, cette méthode a été également suivie, soit par les phi-

Digitized by Google

losophes du XVIIe, soit par les philosophes du XVIIIe siècle. Dugald Steward a remarqué avec raison que Locke, dans l'essai sur l'entendement humain suivait la même méthode que Descartes dans les méditations. A son tour, Condillac a emprunté cette méthode, soit à Locke, soit à Descartes. Si les résultats obtenus par Condillac diffèrent tellement des résultats obtenus par Descartes, c'est que Condillac n'a pas su s'en servir, c'est qu'il est demeuré à la surface au lieu de pénétrer avec elle dans les profondeurs de la conscience. Cette diversité des résultats ne vient pas de la méthode, mais de la diversité de ses applications. En l'appliquant avec plus de force et de profondeur, l'éclectisme a retrouvé dans la conscience ce qu'y avait découvert le génie des Descartes et des Malebranche.

Si par une foi ferme dans l'indépendance et la souveraineté de la raison, la philosophie française s'est en général préservée du mysticisme et du scepticisme, par cette méthode qui prend son point de départ dans l'étude de notre propre réalité immédiatement attestée par la conscience, elle a évité le dangereux écueil du panthéisme. En effet, quand on prend son point de départ dans la conscience de notre propre réalité et de notre propre causalité pour arriver ensuite à concevoir la nature du monde et de Dieu, on est peu disposé à oublier, encore moins à nier cette réalité en la sacrifiant à quelque hypothèse ontologique plus ou moins spécieuse. Certains principes exagérés de la philosophie de Descartes pouvaient aboutir à cette conséquence, mais Descartes et Malebranche, le cartésianisme français tout entier ont su résister à cette tendance et se retenir sur la pente glissante où les entraînaient ces principes. Ainsi, grace à la sagesse de sa méthode, la philosophie française s'est en général préservée de ces grandes erreurs qui discréditent la philosophie en la mettant en contradiction directe avec les croyances du sens com-

Digitized by Google

mun. Nul doute qu'elle ne doive en grande partie à ce caractère de modération et de sagesse l'influence profonde qu'elle a exercée sur les destinées sociales et politiques de la France.

La méthode de la philosophie française présente encore un caractère extérieur qu'il importe de signaler, à savoir une admirable clarté qui frappe tous les yeux et qui la rend accessible à presque toutes les intelligences. A la différence de philosophes d'autres contrées qui, dans leur langue et leurs formules particulières, obscures et bizarres, semblent ne vouloir que faire des monologues avec eux-mêmes, les philosophes français parlent une langue intelligible à tout le monde, et font tous leurs efforts pour donner une forme populaire à leur méthode et à leurs doctrines. Déjà j'ai signalé cette tendance dans Ramus. Elle a été plus évidente encore, et surtout plus efficace dans Descartes. Pourquoi Descartes a-t-il écrit en français le discours de la méthode? il le dit lui-même, c'est pour s'adresser à tous les hommes de bon sens, et non pas seulement aux pédants, nourris de grec et de latin. Il voulait être compris des enfants et des femmes, à ce que rapporte son historien Baillet. Il avait même commencé à exposer sous une forme populaire, dans un dialogue, les principes du discours de la méthode et des méditations; pour la forme comme pour le fond, la philosophie du XVIIe siècle a subi l'influence de Descartes, la clarté du maître se retrouve dans les disciples et jusque dans les plus hautes spéculations de Fénelon et de Malebranche, sur la raison éternelle et l'infini. Cette tendance et ce caractère sont encore plus marqués dans les philosophes du XVIIIe siècle. La langue de Voltaire est plus claire que celle de Descartes, et la philosophie du XVIIIe a fait plus d'efforts que la philosophie du XVIIe siècle pour introduire ses principes dans toutes les intelligences. Depuis le pur traité de métaphysique jusqu'au roman et au conte,

Digitized by Google

il n'est point de forme dont elle ne se soit revêtue pour se rendre accessible à tous.

Cette clarté d'exposition ne dérive pas seulement du caractère propre de la langue française, mais aussi de l'idée que les philosophes français se sont généralement faite du but de la philosophie. Les philosophes français ne sont pas des solitaires contemplatifs, se livrant à leurs spéculations sans aucun regard et sans aucun souci de leur influence au-dehors et de leurs conséquences pratiques. Ils ne pensent pas que la philosophie soit une science stérile sans rapport aux choses de ce monde. C'est un but pratique que, dans le discours de la méthode, Descartes, comme Bacon, assigne à la philosophie. Il explique comment ce but pratique a été jusqu'à lui si généralement méconnu par cette excellente raison, que la plupart s'arrêtent rebutés devant l'apparente stérilité des premiers principes de la métaphysique par lesquels il faut nécessairement passer avant d'arriver aux conséquences qui sont fécondes et pratiques. La philosophie du XVIIIe siècle a été encore plus loin dans cette voie, et on peut dire qu'elle s'est plus préoccupée de la pratique que de la théorie, des applications que des principes. Détruire les croyances vieillies du passé, faire triompher la tolérance, la liberté, l'égalité, les droits sacrés de l'humanité, voilà le but qu'elle s'est constamment proposée. Il semble même que souvent, au lieu de considérer la vérité des principes en eux-mêmes, elle ne les ait adoptés que comme des armes plus ou moins redoutables contre ses adversaires. De là les erreurs, les inconséquences, les contradictions que chacun peut si facilement découvrir et reprendre en elle, et pour lesquelles sera indulgent quiconque tiendra compte des immenses services qu'elle a rendus à la cause de l'humanité.

Quelle qu'ait été la diversité des applications de cette méthope commune, cependant les résultats et les doctrines de

Digitized by Google

la philosophie française présentent aussi des caractères communs. Il en est un d'abord qui résulte tout naturellement de la prédominance de la méthode psychologique, à savoir le spiritualisme, c'est-à-dire la distinction du principe pensant et du principe corporel. Malgré l'opposition de Gassendi et de sa petite école à Descartes, la prédominance du spiritualisme est évidente dans toute la philosophie du XVIIe siècle. Elle n'est pas moins évidente dans la philosophie de notre époque. Où elle paraît contestable, c'est dans la philosophie du XVIIIe siècle dont l'idée, pour un grand nombre d'esprits, est étroitement associée aux doctrines d'Helvétius, de Lamettrie et du baron d'Holbach. Mais ces matérialistes ne sont que des enfants perdus de la philosophie du XVIIIe siècle, ils n'en sont ni les chefs ni les représentants : ils ont été désavoués et sévèrement blamés par Voltaire et par Rousseau, or, Voltaire et Rousseau ne sont-ils pas les chefs des libres penseurs du XVIIIe siècle? Condillac, qui dit que nous ne sortons jamais de notre pensée, soit que nous nous élevions vers les cieux, soit que nous descendions dans les abîmes, incline plutôt à l'idéalisme qu'au matérialisme; or, Condillac n'est-il pas le métaphysicien par excellence du XVIIIe siècle? En général, jusqu'à présent, on s'est beaucoup trop attaché à marquer par où la philosophie du XVIIIe siècle diffère de la philosophie du XVIIe, et pas assez par où elle s'y rattache. Je vais en donner une preuve nouvelle dans les considérations suivantes sur un autre point de doctrine, commun à toute la philosophie française. Ce point commun est la croyance en une raison éclairant tous les hommes, en une raison principe d'une justice et d'une morale universelle, principe de devoirs absolus et de droits imprescriptible pour l'humanité tout entière. Cette doctrine appartient non seulement au XVIIe et au XIXe siècle, mais aussi au XVIIIe. Une telle assertion, plus encore que la précédente,

Digitized by Google

paraîtra étrange à ceux qui sont accoutumés à voir la philosophie du XVIIIe siècle tout entière dans cette maxime que toutes nos idées viennent des sens. Néanmoins il ne me sera pas difficile de la justifier et de montrer ici encore le lien qui rattache le XVIIIe au XVIIe siècle.

Descartes avait reconnu l'existence de cette raison universelle dans ce qu'il appelle les idées innées, et particulièrement dans cette idée de l'infini sur laquelle il a fondé la preuve de l'existence de Dieu; mais il n'a fait aucune application de cette raison universelle ni au droit social et politique, ni même à la morale pure. Par là, Malebranche l'emporte sur son maître Descartes. Non seulement au point de vue métaphysique, il a beaucoup plus approfondi la nature de cette raison universelle, mais encore il en a déduit les principes absolus de la morale, et, de ces principes, une morale tout entière contenue dans son magnifique traité de morale. Dans ce traité, il ne se borne pas même à la morale pure, et il fait déjà quelques applications sociales et politiques. C'est ainsi qu'il définit admirablement le Souverain, le Vicaire de la raison. Bossuet et surtout Fénelon ont ici suivi les traces de Malebranche. Comme lui, ils admettent une raison universelle et divine éclairant toutes les intelligences; comme lui, ils en déduisent la morale, et sans cesse ils posent et invoquent des maximes de justice absolue. Il y a même dans Fénelon une tendance marquée à faire une application de ces maximes à l'organisation sociale et politique. On voit cette tendance dans presque tous ses ouvrages, et principalement dans le Télémaque. Considéré sous ce point de vue, Fénelon forme la transition entre les philosophes du XVIIe et les philosophes du XVIIIe siècle.

Ainsi, les philosophes du XVIIe siècle avaient considéré la raison universelle en elle-même, dans son essence ontologique et dans son application à la morale pure. Mais

Digitized by Google

l'idée ou le courage leur avait manqué pour en étendre plus loin les applications dans le domaine de l'organisation sociale et politique ; telle fut la mission accomplie d'une manière éclatante par les philosophes du XVIIIe siècle. Je sais qu'ici je vais contre les idées reçues, et je m'attends à des réclamations. Quoi ! dira-t-on, les philosophes du XVIIIe siècle ne sont-ils donc pas unanimes à rejeter les idées innées, les idées naturelles, absolues, à proclamer que toutes les idées, sans exception, viennent des sens, et en conséquence à nier la raison universelle et toutes les vérités universelles et nécessaires, soit pour la spéculation, soit pour la pratique ? Il est vrai que cette négation est implicitement contenue dans la fausse hypothèse sur l'origine de nos connaissances, aveuglément adoptée et opiniâtrement défendue par les philosophes de cette période. C'est en quoi consiste leur erreur, et cette erreur a été trop souvent et trop bien démontrée pour qu'il soit besoin d'y insister. Mais s'ils nient théoriquement et la raison universelle et les principes absolus, en revanche ils les admettent explicitement dans la pratique quand il s'agit de morale, de justice et de politique. Partout on dit et on répète que Voltaire est un disciple aveugle de Locke et de la philosophie de la sensation ; cela n'est vrai qu'avec une énorme restriction. En effet, Voltaire admet une raison universelle, la même chez tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Il va plus loin, il considère cette raison comme une émanation de l'Être suprême (1), tout de même que Malebranche ou Fénelon. Cette raison, dit-il encore (2), enseigne à tous les hommes qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juste. Avec autant d'éloquence, avec les mêmes arguments que l'auteur du *Traité de l'existence de Dieu*, il soutient l'existence d'une mo-

(1) Ed k. VIe vol., p. 65. *Tout en Dieu.*

(2) *Ibid.*, pag. 39.

Digitized by Google

rale et d'une justice universelle, de lois naturelles antérieures et supérieures à toutes les lois écrites, et il montre cette justice et ces lois naturelles respectées au Japon et à la Chine tout aussi bien qu'à Londres ou à Paris. « L'idée de justice me paraît, dit-il, tellement une vérité de premier ordre à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la nature humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice.... La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion (1). » Il ne serait pas difficile de multiplier à l'infini de pareilles citations pour prouver qu'il s'agit ici d'un système et non pas de quelques passages contradictoires échappés par hasard à la plume abondante et facile de Voltaire. On peut s'en convaincre en lisant son grand ouvrage sur les mœurs et sur l'esprit des nations. Le principe constant de toute sa critique historique est l'idée d'une morale et d'une raison universelle, et l'histoire telle qu'il l'écrit n'est qu'un perpétuel et admirable plaidoyer en faveur de cette justice et de cette raison. Ce n'est pas à son insu, mais de la manière la plus explicite que Voltaire abandonne Locke sur la question de l'universalité de la raison et des principes de la morale. Car lui-même il combat tous les arguments du premier livre de *l'Essai sur l'entendement Humain* contre l'existence d'une morale universelle, il pousse même l'irrévérence jusqu'à se moquer un peu de l'excessive crédulité de son philosophe par excellence, et il n'hésite pas à déclarer que sur ce point fondamental il se sépare entièrement de lui. Je cite ses propres paroles : « En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton : *Natura est semper sibi consonans*, la Nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre, agit

(1) Ibid. *Le Philosophe ignorant*, chap. 31 et 32.

Digitized by Google

sur tous les astres, sur toute la matière ; ainsi la loi fondamentale de la morale agit sur toutes les nations bien connues (1). » Donc Voltaire, tout en proscrivant les idées innées, proclame, comme Malebranche et Fénelon, une raison universelle et divine éclairant tous les hommes, et leur découvrant à tous, dans tous les temps et dans tous les lieux, les mêmes principes de justice et de morale.

Voltaire n'est point le seul des libres penseurs du XVIIIe siècle qui se rattache ainsi à la philosophie du XVIIe. La même doctrine est contenue dans le premier chapitre de l'*Esprit des Lois*. « Avant qu'il y eût des lois faites, dit Montesquieu, il y avait des rapports de justice possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé le cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux. Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi qui les établit. » Qui ne se rappelle quelques-unes de ces admirables pages où Rousseau proteste contre la morale de l'intérêt et du plaisir, où il proclame et invoque cette loi absolue de l'honnêteté et du devoir révélée par la conscience. Dans son tableau d'une *Esquisse historique des progrès de l'esprit Humain*, Condorcet s'appuie sur ces lois universelles et nécessaires de la justice ; il en déduit ces droits imprescriptibles et sacrés de l'humanité, dont il eut l'honneur de défendre intrépidement la cause, non seulement dans la spéculation et dans les livres, mais dans la politique pratique et dans les assemblées nationales de la révolution. C'est surtout, Messieurs, dans les ouvrages et dans la vie de Condorcet qu'est visible le passage de la théorie philosophique aux applications sociales et politiques. Avoir abouti à la déclaration des droits de l'homme, à cette magnifique formule : liberté, égalité et fraternité, toujours vraie, tou-

(1) *Le Philosophe ignorant*, chap. 36.

Digitized by Google

jours sacrée, quelqu'abus qu'on en ait pu faire, en un mot, avoir abouti à la révolution de 89, voilà l'éternel honneur de la philosophie française du XVIIIe siècle. En quel pays du monde, en quel temps la philosophie a-t-elle agi d'une manière plus efficace et plus profonde sur les destinées de l'humanité ?

Or, d'où vient cette influence si forte et si féconde de la philosophie du XVIIIe siècle? Par quoi a-t-elle enfanté 89 et la déclaration des droits ? assurément ce n'est pas par cette maxime que toutes nos idées viennent des sens, ni par cette conséquence qui logiquement en découle, à savoir, qu'il n'y a ni juste ni injuste, ni droit ni devoir, mais par son ardeur généreuse à suivre dans ses applications au droit social et politique cette raison et cette justice universelle dont la philosophie du XVIIe siècle avait montré l'existence au sein de l'ame humaine. La philosophie cartésienne avait placé dans la raison universelle le fondement et le principe du juste et du vrai. Elle avait fait triompher ses droits et son indépendance souveraine dans l'ordre de la spéculation et de la science ; le XVIIIe siècle, reprenant son œuvre là où elle l'avait laissée, déduisit de cette raison les principes de l'organisation des Sociétés et fit triompher ses droits dans l'ordre social et politique.

J'ai insisté sur ce rapport entre la philosophie du XVIIe et la philosophie du XVIIIe siècle, parce que généralement il a été méconnu. Je n'ai pas besoin d'insister aussi longuement sur ce même rapport entre la philosophie du XIXe siècle et celle du XVIIe à raison de son incontestable évidence. Chacun sait que par la théorie de la raison, l'éclectisme relève directement de la philosophie de Descartes et plus particulièrement de la philosophie de Malebranche.

De même que Malebranche, il conçoit la raison comme divine de sa nature, et comme impersonnelle ; avec Descartes, il

Digitized by Google

constate qu'en même temps que nous avons conscience de notre nature finie, nous avons nécessairement l'idée d'une nature infinie, idée qui renferme en elle la vérité de l'existence de Dieu. Mais l'éclectisme n'a pas seulement considéré la raison dans sa sphère métaphysique comme le XVIIe siècle, déjà il l'a suivie non seulement dans la morale pure, mais aussi dans ses applications à la morale sociale et politique, et tout annonce qu'il ira plus loin dans cette voie à l'exemple de la philosophie du XVIIIe siècle.

Ainsi, héritière à la fois de la philosophie des deux grands siècles qui l'ont précédé, la philosophie du XIXe siècle en revenant à la plupart des grands principes métaphysiques du cartésianisme, et en combattant la plupart des principes métaphysiques de l'école de Condillac, n'a pas cependant renoncé à cet amour de l'humanité et de la justice qu'inspirait la philosophie du XVIIIe siècle. Ce qu'elle laisse au XVIIIe siècle, c'est cette contradiction par laquelle il réclamait et défendait les droits de l'humanité en partant d'un principe métaphysique qui en renfermait implicitement la négation absolue. Aussi peut-elle les défendre avec d'autant plus de force et de succès, qu'admettant une raison divine et absolue dont la lumière éclaire tous les hommes, source d'où découlent des vérités absolues pour la morale et pour la pratique, elle rapporte ces droits à leur vrai principe, et les fait reposer sur un inébranlable fondement.

Animée de ce même esprit qui poussait la philosophie du XVIIIe siècle à prendre si vivement en main la cause des droits de l'humanité, elle s'est chaleureusement associée au mouvement libéral contre la restauration, et à la défense des institutions modermes contre les préjugés d'un autre âge. On a dit que l'éclectisme était la philosophie de la restauration, il eût été plus juste de dire que c'était la philosophie dont la restauration n'avait pas voulu. J'en atteste l'école normale, son

Digitized by Google

principal foyer, dispersée et détruite, et les nombreuses disgrâces de ses principaux disciples, et cette prison dans laquelle la Saint-Alliance enferma quelque temps à Berlin son plus illustre représentant. Ce qu'a été la philosophie éclectique sous la restauration, elle l'est encore aujourd'hui. Avec non moins de fermeté et d'éclat elle défend l'indépendance de la raison, c'est-à-dire le principe même de toute philosophie contre les ennemis de toute nature qui dans leur aveuglement se sont imaginés que le moment était venu de l'enchaîner et la mutiler comme aux plus mauvais jours de la scholastique. C'est ainsi que l'éclectisme nous semble s'être montré dignes de l'héritage du XVIIe et du XVIIIe siècle, en continuant leur méthode et leur esprit, d'une part, dans la métaphysique pure, et de l'autre, dans ses applications à la morale sociale et politique.

Telles sont les principales phases parcourues depuis Ramus jusqu'à nos jours par la philosophie française, et tels sont les caractères les plus généraux, soit de sa méthode, soit de ses principes. Par sa méthode, elle s'est en général préservée des écarts du scepticisme, du mysticisme et du panthéisme, car toujours elle a eu une foi ferme à l'autorité et à la souveraineté de la raison, car elle a toujours pris son point de départ dans notre propre réalité immédiatement attestée par la conscience. Fidèle à la méthode psychologique, elle a reconnu, sauf de rares exceptions, la simplicité absolue, c'est-à-dire la spiritualité de l'ame, et constaté au sein de la conscience la co-existence d'idées absolues avec les idées relatives et contingentes. Mais tantôt, comme au XVIIIe siècle, elle a plutôt considéré ces idées en elles-mêmes et dans leur origine, et tantôt comme au XVIIIe siècle elle les a plutôt suivies dans leurs applications sociales et politiques. A considérer du point de vue le plus élevé la marche et les tendances de la philosophie française, on peut dire qu'elle a su

Digitized by Google

se tenir à égale distance de la témérité de l'idéalisme allemand et de la timidité de l'empirisme anglais et éviter les faiblesses et les excès de l'un et de l'autre. Mais ce qui surtout la recommande entre toutes les philosophies modernes, c'est l'action qu'elle a exercée sur le monde social, c'est ce vigoureux et éloquent plaidoyer par lequel elle a démontré et gagné la cause des droits de l'humanité, c'est la réforme qu'elle a opérée par ses principes dans la constitution des sociétés modernes. Par-là elle s'élève au dessus de toutes les autres philosophies, par-là elle a droit à la reconnaissance du monde entier. Telle a été la philosophie française dans le passé, telle elle sera dans l'avenir, sous peine de s'anéantir en perdant tout ce qui jusqu'à présent a fait son caractère propre, sa puissance et son originalité.

Donc, Messieurs, rendons ensemble hommage à l'heureuse influence de la philosophie sur les destinées de notre pays. Fils affranchis de pères esclaves, ne soyons pas ingrats, bénissons la philosophie française, car c'est d'elle que nous est venu l'affranchissement.

F. Bouillier.

Digitized by Google

UN CHAPITRE INÉDIT

DU 2e VOLUME

DE L'HISTOIRE DE LYON,

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1789;

PAR

M. J. MORIN[1].

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE.

Causes générales qui ont produit une nouvelle scission des partis après le 10 août. — Causes particulières à Lyon. — Bruits de guerre de la part de la Suisse. — Agitation dans les campagnes. — Les enrolés veulent couper la tête aux aristocrates avant de partir.—Mesures de sureté et proclamation.— Agitation en sens opposé dans les districts de Montbrison et de Roanne. — Expédition de Saint-Martin-en-Haut.—Complot militaire.—Les officiers de Royal-Pologne emprisonnés.—Mesures contre les étrangers.—Renchérissement des blés et autres denrées alimentaires.—Les achats et approvisionnements pour Lyon arrêtés sur les routes. — Envoi de Commissaires dans les départements. — Lettre à Roland. — Besoins de la population lyonnaise. — Le parti ultra-révolutionnaire de Lyon; ses principes, ses principaux chefs et son action sur le peuple.

Après le 10 août, une nouvelle classe de révolutionnaires commença à se détacher de la masse qui avait préparé et exécuté cette journée, à manifester des idées et des prétentions

(1) Une officieuse communication nous permet de donner à l'avance à nos lecteurs ce fragment inédit du second volume de l'*Histoire de Lyon depuis* 89, par M. J. Morin. Cet extrait montrera dans quel esprit est conçu cet ouvrage, dont le succès ne peut que grandir encore. Le 2e volume est actuellement sous presse.

Digitized by Google

nouvelles et à entreprendre, contre les hommes qu'elle laissait en arrière, une lutte semblable à celle qui avait renversé le parti constitutionnel. Cette lutte, qui eut des caractères généraux pour toute la France et des formes particulières dans les diverses localités, s'envenima de plus en plus et se termina par un autre appel à la violence. Les vainqueurs du 31 mai 1793, rencontrèrent, sur divers points du territoire national, une résistance que n'avaient point eue à combattre les vainqueurs du 10 août, car cette fois la nation était à peu près partagée. Il y eut entr'autres une cité, la seconde de la France, où fut livré un combat contemporain de celui qui, à Paris, soumettait la convention à l'épuration d'une dictature insurrectionnelle, et ce combat eut une issue toute différente. Il créa, entre cette cité et le nouveau centre révolutionnaire, une guerre longue et acharnée, où la cité ne succomba qu'après des prodiges d'héroïsme et de constance, délaissée et même combattue à regret par la nation qui l'admirait, mais qui, en face de l'Europe armée, ne crut pas devoir se séparer des hommes, quels qu'ils fussent, à qui la destinée avait confié le drapeau de la résistance commune et le rôle de défenseurs du sol et de la liberté française.

Qu'y avait-il donc entre le parti girondin et le parti montagnard ? Qu'y eut-il entre Lyon et la France ?

Nous avons déjà vu que le besoin le plus vif et le plus général qui animait la nation française était celui de défendre la révolution, et que le besoin de l'étendre ne vint qu'après ; qu'il ne se développa que comme une nécessité même de la défense. Le parti girondin avait la conscience de cette mission. Il s'efforça de la remplir, et il y réussit pendant les premiers temps de sa domination. L'invasion arrêtée aux défilés de l'Argonne et à Valmy, la brillante victoire de Jemmapes et la terre étrangère ouverte à son tour aux armes et au prosélytisme français, au nord dans la Belgique et l'Allemagne, au midi dans

Digitized by Google

la Savoie et l'Italie, la révolution sauvée et aussitôt devenue conquérante, tels furent les résultats que le pouvoir installé après le 10 août put présenter à la faveur populaire. Mais on sait qu'après avoir heureusement guidé cette première réaction de la force nationale, d'autres circonstances surgirent où le pouvoir dominant manqua de succès ou de suffisance, et que du mois de mars au mois de mai 1793, la position de la France n'était pas moins périlleuse qu'en août et septembre 1792. Ce n'était pas seulement de la fatalité; il manquait ce qui crée des ressources dans les cas les plus désespérés, ce qui sauve un gouvernement du malheur ou de l'inhabileté des chefs militaires, ce qui utilise la victoire et tire parti des défaites elles-mêmes. L'effort fut immense; mais il ne fut pas encore égal au besoin, et la nécessité de nouveaux moyens créa celle d'un nouveau pouvoir chargé de les organiser et de les mettre en œuvre.

Sous le rapport des principes politiques, il est assez difficile de circonscrire nettement les différences entre des partis qui sortent les uns des autres, d'abord par des successions insensibles, et ensuite par des luttes violentes où les passions des individus paraissent beaucoup plus que les divergences d'opinions sur les choses. Il y eut à l'origine entre les vainqueurs du 10 août, une vue commune, l'établissement d'un pouvoir républicain et démocratique. Ce pouvoir respectait et garantissait la propriété. Quand on étudie les faits généraux de la révolution, on trouve que le parti montagnard, tel qu'il fut constitué après sa victoire sur les girondins, s'opposa sincèrement aux débordements des sectes sociales qui réclamaient le nivellement des fortunes et aux émeutes populaires qui tendaient à le réaliser par des pillages; qu'il ne consentit au maximum qu'après l'avoir longtemps combattu, et qu'il le subit comme une nécessité. Toutefois les nivelleurs étaient derrière les montagnards, comme ceux-ci derrière les girondins et comme

Digitized by Google

les girondins derrière les constitutionnels. La république des girondins était démocratique; l'ordre social qu'elle établissait ou maintenait, comportait le travail libre, secondé par les inégalités des moyens individuels, tels que le capital, l'intelligence et les forces; c'est-à-dire qu'en abolissant les priviléges de naissance et les prérogatives politiques attachées à la richesse, elle laissait pourtant subsister les différences elles-mêmes des fortunes, acquises ou à acquérir. C'était ainsi un édifice où le riche et le pauvre pouvaient également s'abriter, où ils avaient chacun des places, toutefois des places distinctes dans lesquelles ils se retranchèrent séparés de sentiments, puis d'intérêts. L'orgueil, qui est inséparable des avantages de la richesse, et l'envie, qui naît de la privation de ces avantages, créèrent les distinctions de *muscadins* et de *sans-culottes*. Ceux-ci opposaient l'orgueil de la pauvreté à celui de la richesse; ils ne la constestaient pas dans son principe et dans ses droits, mais ils furent amenés progressivement à les resserrer et à les limiter. Ils étaient sur la voie par où la révolution, si elle ne s'était brisée, fut arrivée à l'abolition de la propriété privée.

Les circonstances devaient faire éclore ces germes non encore développés, ces conséquences encore enfouies dans leurs principes. Si la révolution avait pu dès l'abord se placer dans un ordre régulier, il y aurait eu place dans cet ordre, durant un grand nombre d'années, pour le concours pacifique du capital et du travail ; le pauvre comme le riche, en goûtant les fruits, quoique dans un dégré inégal, il y aurait eu union et alliance. Mais, au sein même de l'ébranlement que devait causer dans la société française la chûte violente du trône, sa plus ancienne institution, toutes les conditions économiques de l'existence matérielle, le travail et la circulation, furent subitement interrompues. Au sein d'un territoire fertile, les subsistances retenues ou accaparées, manquèrent presque totale-

Digitized by Google

ment à la consommation. Le papier-monnaie, qui était devenu par le resserrement des métaux presque le seul signe d'échange, subit une dépréciation énorme; car la loi avait fait pour ce papier trop ou trop peu; trop, en lui donnant un cours forcé et une valeur légale au niveau de celle de l'argent; trop peu, en n'accompagnant pas cette volonté d'une sanction suffisante. L'œuvre illogique de l'assemblée constituante, qui avait institué ce papier tout en établissant et en consacrant la liberté du commerce et des échanges, portait ses conséquences. La dépréciation de l'assignat se traduisait en un renchérissement proportionnel des denrées, et le cours nominal n'avait guère de réalité que pour le pauvre peuple et le petit marchand, qui ne pouvaient s'indemniser par la spéculation et l'agiotage. La première obligation d'un pouvoir, c'est de faire que le peuple placé sous son administration puisse vivre en travaillant. Fatalement ou par sa faute, le parti girondin fut encore ici sous le poids d'une impuissance.

Ainsi le parti girondin manqua de suffisance devant les deux nécessités de sa position, faire vaincre la révolution et faire vivre le peuple qui avait fait la révolution. Mais quelles furent ses fautes? à quels moyens aurait-il dû recourir? arrêtons nous ici. Nous voyons bien pourquoi il a succombé et ce qui a été fait après lui. Mais exposer, ce n'est pas approuver. Il y a des chûtes qui honorent, comme il y a des succès qui ne sauvent point de l'infamie. Entre l'insuffisance des girondins, et la terreur qu'inaugurèrent les montagnards, y avait-il place pour un troisième parti qui eût donné le salut sous le crime? Ce n'est point à nous de l'examiner. L'histoire offre au premier abord un caractère de fatalité, parce qu'elle ne présente jamais que des drames inachevés. Idéalement, jamais rien de bon ne peut sortir du crime; cependant il est incontestable que le crime lui-même est une des voies de la providence. Déroulons donc, quant au théâtre qui est sous nos yeux, ce ta-

Digitized by Google

bleau de la révolution victorieuse par la terreur; ce ne sera pas nous faire les apologistes du moyen. Après tout, nous verrons avec les résultats même les vices de ce moyen. Nous verrons la révolution momentanément triomphante, mais usée, deshonorée, ayant perdu ce ressort d'énergie qui n'appartient qu'à une cause pure, livrée et ballottée des intriguants aux ambitieux; nous verrons cette révolution, le plus magnifique effort de l'humanité vers le progrès, s'arrêter incomplète, et aujourd'hui même encore compromise dans l'estime des peuples et dans sa propre conscience, par les souvenirs d'un passé qui semble établir à jamais avec elle l'alliance des violences, des proscriptions et du sang.

Ce que nous avons déjà exposé de la situation de notre cité, montre qu'elle renfermait, à un haut degré, tous les éléments généraux de la lutte qui s'établit après le dix août, et, en outre, des éléments particuliers qui devaient rendre cette lutte plus envenimée et plus terrible dans son sein.

Cet orage des invasions étrangères qui, à l'époque où nous sommes, menaçait particulièrement Lyon, parut encore grossi par le retentissement qu'eut dans la confédération helvétique le massacre de la garde suisse de Louis XVI, qui fut l'un des épisodes de la journée du 10 août. Quoique le sort subi par ces braves et fidèles stipendiaires n'intéressât pas directement leur pays, cependant le parti qui détestait la révolution française exploita avec passion le retentissement du sang national si abondamment versé. Peu s'en fallut qu'il n'entraînât toute la Suisse par un de ces mouvements spontanés qui laissent en arrière les lentes et formalistes résolutions des congrès. Les feux de guerre furent allumés sur les montagnes. Le bruit qui s'en répandit aussitôt dans Lyon, accrut l'effervescence. On hâta les levées qui devaient renfoncer l'armée de Montesquiou. La ville se remplissait de volontaires qui venaient y attendre une organisation et des armes, population exaltée, turbulente, dis-

Digitized by Google

posée aux excès et aux violences. En face d'elle, était le parti de la contre-révolution qui se grossissait toujours, mais avec moins de fracas et de démonstrations, des recrues secrètes qu'il appelait de toutes parts.

L'agitation plus facilement contenue dans la ville, éclata dans les campagnes. Il fut rapporté au département que les citoyens désignés pour composer les compagnies de grenadiers et de chasseurs, mises en activité, répondaient avec enthousiasme à l'appel de la patrie, mais qu'ils parlaient hautement « de couper la tête à tous les aristocrates, avant de partir, afin de ne pas laisser leurs familles à la discrétion et abandonnées à la rage de ces malveillants. » Le département alarmé envoya sur le champ des commissaires auprès de Montesquiou. Bientôt, en effet, on apprit que des violences avaient été commises en plusieurs lieux contre les propriétés et contre les personnes. On annonçait que le rassemblement des compagnies de grenadiers et de chasseurs allait être le signal d'un mouvement général dont les suites pouvaient être très dangereuses. Le rassemblement fut ajourné. Montesquiou limita sa requisition, fixa à 2400 hommes le nombre de grenadiers et de chasseurs dont il demandait le concours au département de Rhône et Loire, et permit de composer ces compagnies par des enrôlements volontaires. Le département de Rhône et Loire avait jusques alors fourni à la patrie 8,500 hommes en activité de service dans l'armée.

En annonçant ces dispositions à la population rurale, le département ajoutait : « Le corps legislatif vient de porter une loi de sûreté générale, qui remet aux corps administratifs et municipaux le soin de s'assurer de toutes les personnes qui attentent à l'ordre public... C'est à eux qu'il faut les dénoncer, et vous devez compter sur leur zèle... Mais frémissez à la pensée de tremper vos mains dans le sang de vos frères, fussent-ils mille fois coupables... Loin de vous déshonorer par des forfaits,

Digitized by Google

regardez comme ennemi de la patrie, quiconque aurait l'audace de vous conseiller le meurtre, l'incendie ou le pillage. »

Par contrepoids de cette agitation révolutionnaire, le district de Montbrison transmettait l'avis d'un redoublement de menées en sens opposé. Un rassemblement de prêtres réfractaires avait eu lieu à l'Hermitage. La contrée était inondée de libelles, parcourue par des émissaires, remuée par des prédications dans lesquelles les autorités et les institutions de la révolution étaient audacieusement attaquées. Déjà des attroupements s'étaient formés parmi les hommes des deux opinions, et l'on se livrait réciproquement à des dégâts et à des violences. Il y eut nécessité de destituer un officier municipal de la commune d'Arcinge, district de Roanne, pour avoir applaudi et coopéré au désordre. A Saint-Martin-en-Haut, les partisans de la révolution se jugèrent tellement menacés, qu'ils adressèrent une supplique au département pour requérir le secours d'une force armée. Le département, le district de la campagne et la municipalité de Lyon, désignèrent de commun accord des commissaires, pour se transporter dans cette commune et procéder en leur présence à la nomination des officiers municipaux. La garde nationale de Lyon offrit spontanément un détachement pris dans son sein. La force en avait été fixée à 200 hommes; 450 se présentèrent et partirent; ralliés aux détachements qu'avaient fournis les communes rurales, ils comprimèrent facilement les essais d'insurrection religieuse qu'on avait voulu tenter. C'était le moment où la guerre civile était prête d'éclater dans la Vendée; une levée insurrectionnelle venait de s'opérer dans l'Ardèche. Evidemment, il existait un projet pour lier le midi avec l'ouest, par la Haute-Loire, le Nivernais et le Berry. Heureusement, les éléments contre-révolutionnaires ne se trouvèrent pas assez puissants; mais s'ils ne répondirent pas aux espérances qu'ils avaient suscitées, il n'y avait pas moins un grave péril, et l'on peut

Digitized by Google

concevoir et expliquer l'excitation qui allait toujours croissant parmi les populations attachées à l'ordre nouveau.

A Lyon, une conspiration militaire parut sur le point d'éclater. Le commandement des troupes de la ville avait été confié au prince étranger Charles de Hesse, dont l'attachement à la révolution n'était pas suspect. Mais les corps n'étaient pas complètement purgés d'un levain d'officiers de l'ancien régime. Le bruit se répandit que ceux du régiment de Royal Pologne, cavalerie, et ceux du régiment de dragons, ci-devant de Noailles, avaient essayé d'enlever leurs soldats. Le colonel de ce dernier corps était parti sans l'ordre du général Charles de Hesse. Les officiers soupçonnés furent arrêtés. Ceux du régiment de dragons se disculpèrent, établirent leurs sentiments patriotiques et furent réintégrés. L'alarme éclaircie, tout se réduisit à un complot d'émigration tramé entre quelques officiers du régiment de Royal Pologne, qui furent consignés au fort de Pierre-Scise, et qui malheureusement étaient destinés à devenir quelques jours plus tard les victimes du fanastime révolutionnaire.

Alors le conseil général du département cessa de s'opposer aux mesures que le conseil de la commune avait adoptées contre les étrangers. Il homologua, par une délibération formelle, l'expulsion de tous les non domiciliés qui ne justifieraient pas, par des affaires de commerce ou de justice, la prolongation de leur séjour dans la ville. La mesure fut étendue à tout le district, c'est-à-dire aux communes suburbaines de Vaise et de la Croix-Rousse. « Les autres communes du département, porte l'arrêté, renverront de leur territoire, dans le délai de trois jours, tous les étrangers qui auront donné des preuves d'incivisme par leur conduite, même ceux qu'on soupçonnerait de dangereuses intentions, sans en avoir la certitude. » Le seul tempérament que l'arrêté introduit dans la délibération communale, c'est le conseil vague de distinguer soigneusement les

Digitized by Google

étrangers paisibles d'avec les pertubateurs, « et de concilier avec prudence ce qu'exige le salut public avec ce qui est dû à l'humanité.» Le département adopte aussi les motifs qui avaient prescrit l'arrêté communal. Il reconnaît que depuis longtemps Lyon « est le rendez-vous d'une multitude de citoyens qui y viennent, les uns pour jouir de la tranquillité qu'une active surveillance y a constamment maintenue, les autres pour préparer des évènements opposés aux nobles efforts que font les bons Français. » On rappelle leur correspondance avec les émigrés, les discours scandaleux qu'ils tiennent dans tous les lieux publics, et l'audace avec laquelle ils annoncent presque hautement leurs projets et leurs espérances. Mais le département ajoute d'autres motifs tirés des nécessités nouvelles qui s'étaient depuis peu de temps révélées. C'était la difficulté des subsistances et la crainte sérieuse qu'elles ne vinssent tout d'un coup à manquer dans la ville.

Depuis le milieu de l'année, le blé et les autres denrées alimentaires avaient subi un accroissement de prix que ne semblait autoriser aucune rareté réelle; la récolte avait été d'une abondance très ordinaire. Sans doute, il y avait d'autres causes qui pouvaient expliquer ce phénomène; notamment l'existence d'un papier monétaire à circulation forcée, dont la législation ne pouvait néanmoins empêcher le discrédit rapide, depuis que les évènements de la guerre et l'audace des complots intérieurs mettaient dans un si grand péril la révolution, ainsi que toutes ses créations politiques et financières. Mais l'opinion blessée et les craintes qui se portaient sur une disette probable, aimaient mieux accuser les manœuvres contre-révolutionnaires du renchérissement des denrées. Dans le fait, cela était vrai, quoique d'une façon indirecte, puisque le discrédit de l'assignat qui était la cause première du mal avait lui-même pour principe les chances alors favorables de la contre-révolution. D'ailleurs, ses partisans, loin de s'en cacher, em-

Digitized by Google

ployaient l'énorme influence qu'ils avaient comme grands capitalistes et grands propriétaires, à accroître non seulement la dépréciation du papier monnaie, mais encore la misère publique. Ils comptaient ramener le peuple à eux par la faim et le désespoir ; la faim et le désespoir du peuple ne produisirent que la terreur.

L'opinion s'en prenait aussi à ce que l'on commença d'appeler les accapareurs. L'assemblée constituante avait établi la liberté du commerce, même celui des subsistances; le parti girondin, qui était celui de la république bourgeoise, professa les mêmes doctrines économiques. Nous n'exposons ici que le fait, sans juger ; un principe, même juste et vrai, peut avoir des conséquences fâcheuses dans l'application. La liberté du commerce des grains, compliquée de la législation sur les assignats et jointe aux autres circonstances, favorisait éminemment l'agiotage, et l'agiotage se fit jour jusque sous la Terreur, parce qu'il y a des sentiments mauvais, comme des bons, qui dominent la crainte de la mort; la cupidité est le premier.

La liberté du commerce des grains était, d'ailleurs, un principe nouveau que les économistes essayaient, avec beaucoup de difficultés, de faire passer dans l'application. Différent des autres conquêtes de la révolution qui remontaient du peuple au pouvoir, celui-ci, au contraire, descendait du pouvoir ; et le sentiment ou, si l'on veut, l'ignorance populaire y répugnait. Les faits de la révolution témoignent que les troubles les plus graves et les plus nombreux de la période révolutionnaire ont eu pour cause ou pour prétexte la circulation des grains.

Dans le courant du mois d'août, douze cents sacs de farine que le commerce de Lyon avait fait acheter à Auxerre, furent arrêtés; dans le même temps, presque tous les approvisionnements que la ville de Lyon ou ses marchands avaient fait recueillir, furent saisis et consignés, et même pillés en route, tantôt par ordre des autorités locales, tantôt par l'effet des vio-

Digitized by Google

lences populaires. La municipalité de Lyon, alarmée, envoya aussitôt deux de ses membres, MM. Chalons et Gleyre, pour se concerter avec les municipalités riveraines, en obtenir le relâche des blés saisis et leur protection pour la circulation des marchandises. On écrivit à la municipalité d'Auxerre; la lettre rappelait les efforts courageux et persévérants que la municipalité de Lyon n'avait cessé de faire pour réprimer les projets des aristocrates et des royalistes, et les obstacles sans cesse renaissants que ceux-ci lui avaient continuellement opposés. Le péril extrême où se trouvait la ville de Lyon, par l'interruption de ses approvisionnements, était une nouvelle machination des ennemis de la liberté. Partout, ils avaient répandu que les marchands faisant le commerce des blés à Lyon, n'étaient que des accapareurs. Par ce moyen, on avait réduit la ville de Lyon dans un état de disette qui allait la jetter dans le désespoir. Les municipaux lyonnais repoussent vivement ces accusations d'accaparement; ils réfutent le bruit qu'il existait à Lyon des amas de grains, et démontrant qu'au contraire la ville éprouvait le besoin le plus urgent de blé et de farine, ils s'adressent au patriotisme et aux sentiments fraternels des autres cités françaises.

Les commissaires de la municipalité eurent pour mission de tenir partout le même langage. Une lettre adressée par la municipalité au ministre Roland, peint encore mieux la situation. On lui disait : « Après avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir pour éviter les plus grands malheurs et avoir été assez heureux pour espérer d'y réussir, nous vous devons compte de nos démarches et de nos succès qui ne seront cependant complets que lorsque, comme nous n'en doutons pas, vous nous aurez aidés de tout votre pouvoir... Depuis plusieurs semaines, nous nous étions aperçus que le blé devenait beaucoup moins abondant au marché de la Grenette, et qu'il n'en arrivait plus par la voie de la Saône. Cette situation devenait

Digitized by Google

chaque jour plus critique. La municipalité a appris que, par les manœuvres que les aristocrates n'emploient jamais en vain, on était venu à bout de persuader aux cultivateurs des pays riverains, qu'il ne fallait plus laisser descendre les blés à Lyon, parce qu'on y faisait des accaparements. Ce bruit, accrédité avec quelque succès, a fait resserrer les graines et a monté les têtes, tellement que, depuis Verdun jusqu'à Trévoux, toutes les municipalités avaient arrêté la circulation... Un commis de M. Greppo a été massacré à Tournus, parce qu'il voulait faire descendre des blés pour Lyon. Aucun maître boulanger n'osait se présenter sur les marchés ni sur la rivière. Nous allions être affamés. Dans une telle crise, la municipalité s'est rappelée de vos principes, et, loin de penser à recourir aux moyens de force, elle a jugé que la voie de la persuasion et des entrevues fraternelles était la seule qu'elle dût employer. Deux membres de la municipalité ont été députés, avec ordre de parcourir les pays depuis Lyon jusqu'à Verdun... Ces députés sont de retour depuis hier, et ils nous ont appris que toutes les municipalités les ont reçus avec amitié et fraternité. Mais les soupçons qu'on a répandus, et surtout la méfiance sur la valeur de l'assignat, tout annonce qu'il est nécessaire qu'un ministre patriote parle;... nous venons vous prier d'écrire aux départements, notamment à ceux de l'Ain, de la Côte d'or, de la Haute-Saône, de Saône et Loire et du Doubs, pour leur rappeler la nécessité de protéger, par leurs arrêtés, la circulation des marchandises, et pour démentir les bruits d'accaparements faits à Lyon et le bruit non moins dangereux, que dans peu de temps les assignats n'auraient nulle valeur. Jamais, d'après tous les rapports qui nous ont été faits, la récolte n'a été plus abondante que cette année. Il y a donc une machination des royalistes, semblable à celle de 1789. Il vous appartient d'en détruire les effets... »

Ces députations, ces appels à la fraternité, ces circulaires

Digitized by Google

ministérielles exhortant à l'exécution des lois, ne pouvaient être que des palliatifs insuffisants pour le mal. La racine n'en était point extirpée. On recevait bien les envoyés de la municipalité de Lyon; on multipliait les protestations de bienveillance et d'amitié; les départements rendaient des arrêtés; quelques parties des marchandises séquestrées reprenaient le cours de leur transport. Mais, avec tout cela, le fermier et le propriétaire retenaient leurs denrées contre lesquelles on ne leur offrait que des valeurs qui allaient s'amoindrissant dans leurs mains. Les céréales étaient rares, et paraissaient manquer dans les lieux mêmes de leur production. Les populations affamées ne pouvaient se déterminer à voir passer, sans y mettre obstacle, les énormes quantités que tiraient les besoins d'une grande cité manufacturière et ceux des armées des Alpes et du Midi. Peut-être aussi ces besoins couvraient-ils réellement des spéculations qui avaient pour moyen l'amoncèlement, et, pour but, la hausse de ces denrées.

La municipalité de Lyon écrivit encore au directoire du département de l'Ain. Elle eut à lui annoncer une nouvelle qui dégrevait au moins le présent de l'un des plus grands périls. Le bailly de Nions avait adressé une lettre fort bienveillante pour la nation française et démentant complétement les bruits d'hostilité de la part de la Suisse. Il y avait joint l'exemplaire d'une proclamation qui avait été lue dans toutes les églises, au nom du canton de Berne, et qui contenait les mêmes assurances pacifiques. En même temps la ville de Lyon se plaignait que, malgré les lois, on continuât, notamment à Trévoux, à arrêter les grains destinés pour son approvisionnement. Nous employons, disaient les magistrats municipaux, tous les moyens qui sont en notre pouvoir pour calmer le peuple. Puis ils faisaient sentir combien pouvait être dangereuse et terrible l'indignation de toute une grande cité.

Le renchérissement des subsistances était accompagné, dans

Digitized by Google

la même proportion, de celui de toutes les autres denrées d'un usage domestique, et le fléau menaçant d'une disette prochaine allait frapper une population dont les ressources achevaient d'être taries par une longue diminution, et, dans ce moment, par une complète interruption des travaux manufacturiers. Les hôpitaux encombrés déclaraient ne pouvoir continuer leur service, à moins d'énormes subventions. La ville ne pouvant plus laisser le soin de son approvisionnement au commerce privé, dont les opérations étaient partout arrêtées, sollicita les secours du gouvernement. « La municipalité de Lyon, écrivit-on au ministre Roland, ne voit pas sans sollicitude, et même sans effroi, l'état de détresse où cette ville est prête à se trouver. La fabrique presque anéantie, une multitude d'ouvriers sans travail, la cherté exhorbitante des denrées de première nécessité, la difficulté des approvisionnements, surtout des grains, font craindre que la ville ne se trouve, l'hiver prochain, exposée à d'affreuses calamités...; elle ne peut compter sur les approvisionnements du commerce ordinaire des blés, tant que le calme ne sera pas rétabli. Il faut que les administrateurs fassent promptement l'achat d'une grande quantité de grains. Mais la ville est sans moyens, si le ministre ne vient à son secours... » Les obstacles apportés aux approvisionnements étaient si grands, que les administrateurs de l'Hôpital et de la Charité, qui y étaient commis par ces maisons de bienfaisance, ne voulurent entreprendre des achats qu'en se faisant décharger, par des délibérations expresses, de toute responsabilité pour les saisies ou pillages dont les denrées achetées pourraient être atteintes.

On voit à quels éléments de fermentation était en proie le peuple de Lyon. Ils expliqueront les troubles graves, les scènes orageuses et sanglantes, le débordement de passions et les luttes acharnées qui ne tarderont pas à se manifester dans cette ville malheureuse.

Digitized by Google

Depuis le 10 août, et surtout depuis la destitution des administrations de département et de district, il y avait au moins unité dans les pouvoirs qui administraient la ville. La municipalité était intimement attachée aux hommes de la Gironde, surtout à Roland, par un patronage personnel encore plus que par la communauté des doctrines politiques. Roland était le protecteur de la ville; on correspondait avec lui comme avec un compatriote et un ancien collègue qui n'avait pas abdiqué ses affections. Ses lettres étaient lues, applaudies, soigneusement publiées et répandues dans le peuple. Des élections nombreuses, quoique partielles, avaient comblé les vides que la destitution du Directoire et plusieurs démissions avaient causées dans le Conseil général de département : faites dans le sens du pouvoir nouveau, les élections avaient cimenté, entre les administrations, l'union et l'harmonie. L'état-major des légions de la garde nationale avait été aussi reconstitué par des élections qui, suivant l'esprit des quartiers, avaient donné des représentants aux diverses nuances révolutionnaires; mais en général, et surtout dans ses efforts pour maintenir la paix et l'ordre, l'administration trouvait le concours le plus actif dans la garde nationale.

Mais le pouvoir municipal qui, jusqu'alors, avait représenté l'opinion la plus prononcée, et avait lutté soit contre le parti royaliste, soit contre les partis moyens, avec l'appui des hommes les plus ardents, commença à être en but à une opposition qui l'accusait de manquer d'énergie révolutionnaire. Cette opposition débuta avec une extrême violence; elle se rattachait à la fameuse commune insurrectionnelle de Paris, et de même que celle-ci opprimait autour d'elle l'assemblée nationale et le ministère, la faction de Lyon tendait à s'emparer de tous les pouvoirs locaux ou à les dominer. Après toute insurrection victorieuse, il y a toujours des hommes qui, considérant la voie de la force comme un moyen dont le but

Digitized by Google

est rempli, veulent rentrer dans l'ordre régulier et légal, et d'autres qui poursuivent un but plus éloigné ou même veulent l'insurrection pour elle-même, ou du moins pour l'espèce de dictature qu'elle donne aux gens d'action. Ceux-là proclamaient que la Révolution du 10 août était incomplète ; au fond, ils avaient des buts très divers, et sans doute leurs idées confuses en politique offraient le germe de partis opposés. Pour le moment, ils s'unissaient pour exploiter les passions les plus ardentes du peuple, et surtout ce sentiment de colère et de vengeance qui était le mauvais côté de son exaltation révolutionnaire.

Les fédérés de Lyon, qui avaient coopéré au combat du 10 août, revinrent apportant avec eux tout ce qu'ils avaient recueilli d'exagéré dans les sociétés populaires de Paris. Avec eux, reparut Chalier qui, resté à Paris depuis l'arrêté qui l'avait suspendu de ses fonctions municipales, avait rapporté et fait enregistrer pompeusement le décret qui le rappelait honorablement à ses fonctions. Chalier était parti de Lyon, ami de Vitet et de Roland. Mais Roland était l'homme actif et courageux qui luttait contre le débordement des nouveaux révolutionnaires. Il avait encouru leur haine implacable, et Chalier revenu à Lyon, furieux contre les *Rolandins*, ne pouvait se rallier ni à cette municipalité où l'on ne jurait que par le nom du ministre, ni à Vitet, qui professait hautement ses liaisons intimes avec l'homme d'Etat de la Gironde.

Le parti appelé à Lyon jacobin, parce que les hommes qui le fondèrent se rattachaient par leurs idées à la société des Jacobins de Paris, ou Sans-Culottes, parce que, à l'exemple des Gueux, il acceptait comme honneur une qualification de mépris, ou patriote, suivant celle dont il se parait, ou anarchiste, suivant le langage de ses adversaires, a succombé le 31 mai 1793, après une lutte très violente. Alors, ses correspondances et ses papiers saisis par le parti vainqueur,

Digitized by Google

sont devenus les éléments au moyen desquels ses chefs ont été poursuivis devant les tribunaux. Ces requisitoires passionnés dans lesquels les paroles et les écrits sont cités par fragments, ces enquêtes naturellement dirigées dans le sens et avec la partialité des accusations politiques, sont les matériaux incomplets qui ont été abandonnés à l'Histoire, et qui ont été recueillis par des écrivains animés de la même malveillance. En écartant les inexactitudes matérielles et les exagérations évidentes de ces écrivains, en recherchant avec la bonne foi que le temps seul peut donner, la vérité sur les vues de ce parti, on trouve un démocratisme radical et absolu, un langage empreint d'une exaltation fiévreuse, et beaucoup plus encore de violence dans les paroles que dans les actes ; du moins ces appels au meurtre et à la guillotine qu'il répétait sans cesse ne furent, par impuissance ou autrement, que de vaines menaces, et ce fut lui, au contraire, qui dans la personne de ses principaux chefs, subit l'épreuve des supplices. Son principal caractère est un socialisme vague et sans théorie, se manifestant par une haine prononcée contre les riches et par des déclamations contre les droits de la propriété. Il allait, sous ce rapport, beaucoup plus loin que les Jacobins de Paris, et se rapprochait de la société des Cordeliers et des Hébertistes. C'est un fait assez remarquable que, dans la ville de Lyon qui passait pour avoir embrassé tièdement les derniers développements de la Révolution, il y eut une secte qui dépassa même tout ce qui s'imaginait dans cette fournaise d'idées et de passions du grand centre révolutionnaire. Cette secte vaincue, persécutée, décimée, persista et fournit des martyrs aux dernières tentatives de la révolution radicale ; elle a des noms compromis dans le complot de Babeuf et dans l'échauffourée du camp de Grenelle.

Parmi les chefs de ce parti, nous avons déjà nommé Chalier, à l'enthousiasme mobile et désordonné. Bertrand, le chef

Digitized by Google

de la maison de commerce qui avait accueilli Chalier, subjugué par l'entraînement chaleureux de son jeune associé, avait embrassé la même cause; esprit à conviction, calme et énergique, il avait brisé les liens de ses précédents et de ses entourages; riche et négociant, membre d'une famille où l'on avait toutes les idées et même tous les préjugés de ces deux positions, il était allé résolument au parti où l'on déclamait avec une violence menaçante contre la richesse et le *négociantisme;* plus tard, il mourut pour la religion politique à laquelle il s'était dévoué. Un autre négociant, Cusset, caractère beaucoup plus commun, et qui du moins avait pu être poussé par une crapule populacière, figurait dans la même faction. Nous y remarquons encore Gaillard, esprit mélancolique, que son suicide transforma en saint de la Révolution, comme le fit l'échafaud pour Chalier. Bottin, curé de Saint-Just, à qui un mélange d'idées mystiques et démocratiques avait donné un cachet particulier, avait par là même acquis une grande influence sur les femmes : c'est lui que les femmes révolutionnaires de Lyon reconnaissaient pour leur guide ; il en avait formé des sociétés populaires et même un bataillon armé de piques. L'ex-prêtre Laussel avait, au contraire, abdiqué complètement son caractère sacré, et devançait par ses mœurs, encore plus que par son langage, le moment où l'apostasie publique serait érigée en vertu civique. Cet homme, fripon fieffé recouvert du masque démocratique, avait de l'adresse, de l'habileté, des talents même qui expliquent le rôle qu'il joua, malgré le mépris qui rejaillissait sur sa conduite privée. Puis viennent, dans les actes et les écrits du temps, les noms des Hydins, Achard, Pipon, Fillion, Thonion, Riard et une foule d'autres, aujourd'hui parfaitement obscurs.

Ces personnages étaient alors des célébrités de clubs, où ils avaient acquis de l'importance soit par la faconde de leur

Digitized by Google

fanatisme politique, soit en se montrant hommes d'action. Nous avons déjà vu que les nombreuses sociétés de ce genre qui existaient à Lyon, étaient dirigées par une réunion centrale composée des délégués des clubs de quartiers. Le *centre* avait jusqu'alors appartenu à la municipalité, qui y puisait sa force pour lutter contre le *feuillantisme* des autres administrations. Une popularité fondée sur la communauté d'une longue lutte, ne pouvait tout d'un coup disparaître. La nouvelle faction s'efforça vainement d'enlever les clubs à Vitet ; elle ne put que les partager; alors elle organisa un autre *centre* formé de trois cents citoyens qu'elle considérait comme ses dévoués, et à l'aide desquels elle se promettait de produire dans la ville les mouvements qu'elle jugerait favorables à sa cause. Encore verrons-nous qu'elle échoua souvent dans ses tentatives, quand elles avaient pour objet des actes qui répugnaient à des opinions ardentes unies à d'honnêtes consciences.

En effet, le peuple de Lyon fut dès lors partagé, hésitant dans ses votes et dans ses manifestations. Les scrutins, jusque-là presque unanimes, furent balancés, incertains, soumis à ces chances que les circonstances d'un moment ou les variations de quelques suffrages produisent dans les populations divisées. Nous croyons saisir le secret de ses hésitations dans ce passage naïf d'une lettre adressée par deux ouvriers au collége électoral du département, contre la candidature de Cusset à la Convention : « Nous le reconnaissons bon patriote, bien porté pour le peuple, mais trop incendiaire et desirant voir promener les têtes au bout des piques. » Ces mots nous paraissent exprimer les sentiments de la masse du peuple lyonnais. Il poussait le dévouement à la révolution jusqu'à l'exaltation la plus prononcée. Composé en majeure partie d'ouvriers séparés du corps des négociants par une organisation industrielle qui divisait la manufactnre en deux castes, comme la nation l'avait été en nobles et en roturiers,

Digitized by Google

il devait accueillir une doctrine qui était une réaction contre l'ancienne servitude. Après des débats, qui avaient duré plus d'un siècle, entre les corporations d'ouvriers et les négociants, les déclamations contre le *négociantisme* ne pouvaient manquer de flatter ses ressentiments héréditaires. Ses longues misères le disposaient au système qui lui promettait un partage plus équitable des avantages sociaux, et son esprit raisonneur l'amenait à en discuter les théories. Torturé par le besoin, dans une ville qui était à peu près en interdiction pour ses approvisionnements, et n'ayant pour payer des denrées rares et hors de prix que quelques mandats des caisses patriotiques ou quelques assignats, salaire discrédité et très insuffisant d'un travail opiniâtre, pouvait-il ne pas ouvrir les oreilles à ceux qui lui disaient : « nul ne peut être condamné à mourir de faim à côté d'un sac de blé ? » Pouvait-il ne pas écouter les accusations d'accaparement contre les détenteurs des marchandises de première nécessité, quand ceux-ci, comme il était naturel, refusaient de les livrer pour le prix ordinaire représenté par un signe dont la loi était inefficace à maintenir la valeur, ou bien cachaient ces marchandises pour ne pas être contraints à les céder contre le signe légal ? Enfin, quand, d'une part, le gouvernement et l'administration n'avaient à opposer aux malheurs du peuple que les applications d'une doctrine économique inefficace ; qu'ils n'avaient à donner que des conseils de patience et de modération contre des maux extrêmes, ne devait-il pas accorder quelque croyance à ceux qui accusaient le gouvernement de céder à la coalition des riches et des agioteurs, et qui réclamaient une protection plus énergique pour l'assignat, des mesures plus sévères pour contraindre les détenteurs à garnir le marché, qui voulaient, enfin, pour écarter les périls et les maux du présent, plus de solidarité dans le mouvement social, plus d'accélération dans l'action révolutionnaire ?

Digitized by Google

Mais, d'une autre part, nous avons déjà remarqué que le peuple de Lyon est bon, moral et généreux. Une faction, qui avait importé dans son sein le langage sanguinaire et grossier du *sans-culottisme* parisien, répugnait à son caractère. Il la suivait donc jusqu'à un certain point, même dans ses passions; mais, à certaines limites, il lui manquait et l'abandonnait complètement. Surpris de ces brusques désertions, ces hommes accusaient le peuple de Lyon de faiblesse et de complaisance invétérée pour ses anciens tyrans; c'était son bon sens qui discernait ce qu'il y avait d'excessif dans les doctrines d'affranchissement par lesquelles on voulait l'entraîner; c'était sa moralité qui se révoltait contre la cruauté, le meurtre et le pillage, contre l'étalage d'athéisme et d'irréligion, contre l'affectation cynique de mœurs dissolues, qui se couvrait du nom d'abdication du fanatisme et des préjugés. Le peuple de Lyon voulait la révolution avec ses développements démocratiques, moins les moyens sanguinaires et immoraux. Il écoutait avec enthousiasme le langage de la liberté; il se retirait silencieux et blessé, quand on essayait de lui montrer cette liberté comme le prix du crime.

Nous allons voir se dessiner, par les faits, la position dont nous venons de montrer le point de vue général.

J. Morin.

Digitized by Google

MLLE DE MAGLAND[1].

X.

AUGUSTE DE BLOSSAC A CHARLES DE ROUVRAY.

Rolle.

« Pardonne, ami, si je t'ai négligé ; mais il se passe ici des choses si étranges et si tristes, que je suis entièrement absorbé par elles. Tu te souviens sans doute de tout ce que je t'ai raconté de l'antipathie profonde de Raoul pour Alix? Eh! bien, aujourd'hui elle est sa femme! —Quelque temps avant la mort de M. de Magland, je m'aperçus d'un changement assez prononcé dans l'humeur de Raoul ; il me fuyait, et ne venait plus que rarement au Genêt ; à peine M. de Magland eut-il rendu le dernier soupir, qu'il partit pour Genève ; une seule lettre qu'il adressa à Marie me donna à réfléchir ; il y parlait avec affectation des affaires importantes qui le retenaient dans cette ville, et j'avais appris, la veille, qu'il habitait avec sa mère une modeste campagne dans le pays de Gex, tout près du couvent dans lequel Mlle Alix avait jugé convenable d'abriter sa vertu. Ce mystère qui, rapproché de certaines circonstances que je n'avais pu oublier, fut pour moi un trait de lumière. Je vais à Ge-

(1) Voir les livraisons 126, 127, 128 et 129, tom. XXI, p. 513 ; tom. XXII, p. 55, 144 et 248.

Digitized by Google

nève, point de Raoul ; je cours à Gex, mais j'arrive trop tard, et je tombe au milieu d'un salon, où Mlle Alix, en costume aussi virginal que possible, revenait de l'église en s'appuyant d'un air triomphant au bras de Raoul, pâle et défait à en être méconnaissable. Mme de la Rochemarqué s'entretenait avec deux hommes en noir, témoins de la mariée sans doute. A mon aspect, Raoul fut stupéfait ; il vint à moi et m'entraîna vers une fenêtre ; Alix nous y suivit de son regard de vipère. Le visage bouleversé de Raoul laissait lire la douleur qui déchirait son cœur ; c'était celle d'un homme qui vient de prononcer sa propre condamnation en mentant à tous ses sentiments dans la plus solennelle circonstance de sa vie. — Ce n'était pas pour une semblable union que j'avais desiré ta présence, me dit-il d'une voix basse et tremblante ; retourne vers Marie, dis-lui qu'elle m'oublie, mais dis-lui aussi que je suis bien plus malheureux que coupable. Si j'ai brisé sa destinée, dis-lui de pardonner, elle est bien vengée ! — Il me serra vivement la main et sortit. J'allai présenter mes respects à Mme de la Rochemarqué auprès de laquelle Alix était assise ; malgré tous ses efforts pour garder un air timide et modeste, elle rayonnait d'orgueil. En prenant congé, je me plaçai devant elle, et je la parcourus d'un regard que j'assaisonnais de toute l'insolence que purent me fournir la pose et le geste ; elle me comprit sans doute, car elle devint blême de colère ; je la saluai profondément et je partis.

Après avoir pris conseil de M. O'Kennelly, il fut décidé qu'on userait de tous les moyens possibles pour cacher à Marie le funeste évènement qui brisait sa vie, et qu'on en instruirait M. de Malvignane. Je lui racontai avec tous les ménagements possibles ce dont je venais d'être témoin. Ce fut un effrayant spectacle que celui de la colère de ce vieux gentilhomme, plein d'honneur et de loyauté, qui ne pouvait voir dans tout ce qui arrivait autre chose, sinon que Raoul avait préféré Alix riche, à Marie devenue pauvre. Il ne parlait rien moins que d'aller couper la gorge à Raoul, et nous eûmes beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il était plus urgent d'emmener Marie que de tuer Raoul. Il fallait, avant tout, l'éloigner avant l'arrivée du jeune ménage qui allait venir s'établir au Genêt. — Mais cet homme est donc né sans ame et sans cœur, s'écriait à

Digitized by Google

tout instant le fougueux vieillard, mais c'est donc le bâtard d'un laquais? Non seulement il abandonne lâchement Marie, au moment où la perte de sa fortune devait la rendre plus chère à tout galant homme, mais il ose encore venir sous nos yeux se parer de ses dépouilles? — Nous eûmes beaucoup de peine à l'apaiser. Il fut convenu que Mme O'Kennelly ne serait instruite de l'évènement qu'après le départ de Marie qui devait avoir lieu deux jours plus tard.

Le lendemain, nous étions tous réunis au déjeuner, quand on apporta du Genêt quelques objets appartenant à Marie que sa cousine lui renvoyait; l'infernale créature les avait tous enveloppés dans ses lettres de faire part!

Marie, bien que triste et inquiète de l'absence de Raoul, était à mille lieues de la vérité, juge de l'effet que dut produire sur elle cette cruelle et subite révélation! Pendant deux longues semaines, nous avons tremblé plus encore pour sa raison que pour sa vie. Tantôt prise d'une fièvre ardente, les joues en feu, les yeux étincelants d'un sombre éclat, elle appelait Raoul avec des cris déchirants; tantôt les yeux fermés, la figure livide, le corps froid et inanimé, elle restait des journées entières dans cet état, où la douleur affaissée n'a plus conscience d'elle-même; mais vainement ses sens épuisés cédaient à la fatigue; son ame veillait dans son corps endormi, aujourd'hui elle est hors de danger, mais rien ne peut la tirer de son abattement; elle semble n'agir que sous l'impulsion d'un mécanisme invisible qui la fait mouvoir en dehors de toutes ses pensées.

L'impression que m'a laissé le spectacle de ses souffrances, pendant les longues nuits que nous avons passées à son chevêt, ne s'effacera jamais. J'ai assisté déjà à bien des misères, et j'ai pu me convaincre qu'il n'y a pas au monde de douleur plus grande que celle de l'amour trahi. Il faut avoir pleuré les vivants pour comprendre qu'il peut être doux de pleurer les morts. Ce n'est ni l'orgueil, ni la vanité qui souffrent chez Marie; ce qui saigne surtout dans cette profonde blessure, c'est la confiance trompée. Elle aimait Raoul avec l'élan, la ferveur d'une ame que nulle autre passion n'a jamais troublée; elle l'avait entouré d'un culte si pieux et si crédule! Elle l'avait placé si haut dans son estime! Elle aimait, elle

Digitized by Google

croyait ! Et rien ne l'avait préparée au coup fatal ; cet homme auquel elle avait élevé un autel dans son cœur, comme à un Dieu vénéré, n'est plus qu'une idole d'argile, qui en tombant l'a écrasée dans sa chûte. Sa première croyance terrestre n'existe plus. Cette enfant qui n'a encore entrevu la vie qu'à travers les songes d'une imagination enchantée s'était promis des affections éternelles ; elle s'était dit sans doute que les amours commencés sur cette terre allaient se continuer au ciel ; elle s'était créée une noble et sainte image, figure toute idéale, à laquelle elle avait attribué innocemment toutes les perfections qu'elle avait rêvées; elle aimait dans Raoul cette créature imaginaire ; juge des tortures de ce cœur jeune et candide ! Aucun ne fut jamais plus cruellement frappé. Il lui est impossible de s'abuser elle-même, toutes ses illusions sont détruites et ravagées de fond en comble. Elle se croit sacrifiée à la cupidité de Raoul ; moi, je soupçonne dans sa conduite un mystère moins ignoble; mais peut-être paraîtrait-il, aux yeux de Marie, plus coupable encore.

Raoul s'est présenté plusieurs fois au Pré-de-Vert pendant la maladie de Marie, mais il n'a pas été reçu. Il est allé me chercher à Rolle sans succès, car je ne quitte guère tous ces chers affligés ; je crois, au reste, que, dans l'intérêt de tous deux, il vaut mieux ne pas nous voir ; certes, je ne suis pas querelleur, mais il me prend parfois de terribles envies de lui demander raison de toutes les douleurs dont il est cause.

Aussitôt que Marie sera en état de supporter le voyage, son oncle l'emmènera en Provence ; alors seulement je quitterai la Suisse ; jusque-là, adieu.

Auguste de Blossac.

XI.

Deux mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Raoul, et Marie était encore en proie à de vives douleurs. Ses jours étaient sans repos, et ses nuits sans sommeil : quand parfois, domptée par la

Digitized by Google

fatigue, elle parvenait à s'endormir, des rêves affreux s'abattaient à son chevet ; alors, s'éveillant en sursaut, elle jetait des cris lamentables ; c'était la souffrance d'un cœur jeune et vivace qui en est à son premier malheur. Cette exaltation usa enfin ses forces ; elle tomba dans un sombre abattement, dans une douleur morne, qui la laissait sans pensée, sans souffrance, et comme anéantie. Aucune plainte ne montait de son cœur à ses lèvres ; seulement deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux sans efforts, sans bruit, et baignait son visage immobile ; si parfois elles se séchaient, c'était aux caresses ou aux paroles de Mme O'Kennelly ; cette femme, si bonne, si simple, qui avait pris la vie comme Dieu la lui avait faite, cette femme dont le bonheur avait laissé dormir l'imagination dans le calme d'une ame tranquille, trouva tout à coup dans son cœur l'écho des passions qui déchiraient celui de Marie ; elle comprit ces regrets amers, ces angoisses mortelles qui suivent la première déception du cœur ; elle chercha à calmer cette poignante douleur qui étreint à la fois le passé, le présent et l'avenir, et qui met au cœur un principe de dégoût pour toutes choses au monde ; douleur qu'aucune expression ne peut rendre, qui énerve et broie les organisations les plus fortes comme les plus frêles, qui dévaste l'ame et la dépeuple de croyances. Elle essaya de la garantir des amères atteintes de la jalousie, ce mal aussi difficile à peindre qu'à dompter, cette souffrance qui ne mène qu'à la souffrance, cette torture qui avilit l'ame au lieu de l'épurer, de qui le courage et la raison n'ont rien à attendre ; douleur sans remède, et la seule dont ne profite point la sagesse humaine.

La pensée d'une trahison qu'on a supportée sans la connaître, est le déchirement le plus cruel d'un cœur délaissé. Non seulement on souffre de l'affreuse idée que l'amour qu'on inspirait s'est éteint, qu'il a été remplacé par un autre amour, mais encore, chose horrible ! on doute de cet amour lui-même ! on se prend à croire qu'on a été dupe de serments menteurs, de preuves d'un amour joué. On se dit qu'on a prodigué les plus suaves trésors de son cœur à des faux semblants d'une comédie infâme, et qu'une autre a vu de véritables transports et entendu les mots passionnés qui ont été démentis pour vous ; alors on sent qu'il faut rougir, au lieu de regretter.

Digitized by Google

Quand on s'est accoutumée au bonheur d'aimer et d'être aimée, et qu'il faut y renoncer, quel désert que le monde ! le ciel n'a plus de lumière, les fleurs n'ont plus de parfum, le murmure de la rivière parle de suicide; et pourtant tout cela était beau parceque quelqu'un mentait; on a cessé de mentir, tout change ; une fausseté de moins dans l'univers, et l'univers est désenchanté. Le cœur de Marie dévorait cette peine, la plus cruelle de toutes ! L'amour trompé.... méprisé, peut-être ! et c'était pour Alix que Raoul avait rompu le lien qui les unissait dès l'enfance, c'était pour cette femme qu'il semblait haïr qu'elle s'était vue si froidement sacrifiée ! Il a fallu des semaines, des mois, des années peut-être pour amener leur intimité jusqu'au mariage, et trois mois à peine se sont écoulés depuis l'instant où Raoul lui prodiguait les expressions de l'amour le plus passionné ! Elle repassait en sa mémoire les moindres faits, les paroles les moins importantes de ses dernières entrevues avec lui, et chaque souvenir la jetait dans ces convulsions de désespoir pendant lesquelles la vie semble prête à s'exhaler. Vainement son ame froissée se révoltait contre sa propre douleur ; vainement elle cherchait à s'affranchir de l'empire de ses regrets; vainement elle demandait à son amour-propre, profondément blessé, des armes contre son amour outragé : le souvenir de Raoul, toujours vivace s'élevait en vainqueur dans son cœur brisé. La fierté est un puissant consolateur, et le mépris un sûr contre-poison, mais leur effet est nul en amour. Enfin, peu à peu, les douces consolations que lui prodiguaient ses amis, adoucirent les cuisantes douleurs de Marie, son ame s'affermit contre son malheur ; rassemblant tout ce qui lui restait de courage, elle se soumit avec cette résignation qu'amène la certitude qu'aucune puissance humaine ne peut nous soustraire à notre sort. C'est le courage du malheur sans espérance. Parfois pourtant elle retombait encore dans de sombres désespoirs, dans d'affreuses défaillances de cœur, qui la rejetaient dans de profonds découragements contre lesquels il lui fallait lutter longtemps ; mais enfin, elle parvint à dévorer sa douleur en secret ; elle souffrit d'un cœur vaillant qui aime son mal et veut en mourir. Elle ensevelit son chagrin, et jeta son amour au fond de son cœur, comme un cercueil à la mer. C'est la souffrance qui enseigne aux femmes la dissimulation ; il

Digitized by Google

faut de la force pour cacher un chagrin qui nous ronge, mais y mentir en souriant, demande une puissance qui n'existe que chez elles.

Malgré toutes ses énergiques résolutions, Marie redoutait tout ce qui pouvait réveiller en elle le souvenir du passé ; le Genêt ! Jamais elle n'entendait ce mot sans un tressaillement douloureux. Ses amis lui évitaient avec soin toutes fâcheuses impressions, et sa santé se rétablissait peu à peu ; elle lui permit enfin d'essayer le retour de ses forces dans quelques promenades qu'on avait toujours soin de diriger loin des lieux qui lui étaient encore si chers. M. de Blossac accompagnait toujours les deux amies, veillant sur Marie avec la tendresse d'un frère et la sollicitude d'un ami ; d'une nature généreuse, à la hauteur de tous les dévoûments, Marie n'avait besoin pour les comprendre que de recourir à ses nobles instincts ; elle fut touchée de l'affection ingénieuse et délicate de cet excellent jeune homme. Il s'abstenait de lui offrir le baume irritant des consolations vulgaires ; il ne consolait pas, il respectait cette douleur qu'il savait sans remède et sans fin ; sa pitié noble et désintéressée trouvait de douces paroles pour cette ame désolée, et peu à peu il l'amena aux épanchements qu'elle voulait éviter ; — pleurez, disait-il, pleurez ; les larmes en dehors soulagent, en dedans elles tuent. Parlons ensemble des bons et des mauvais jours ; n'est-il pas un nom qui fera toujours vibrer votre cœur ? Eh ! bien, ce nom cher et maudit nous le répèterons ensemble. Avez-vous déjà oublié, ajoutait-il d'un ton de reproche affectueux, que naguère vous et Raoul me mêliez fraternellement à tous vos rêves d'avenir ? Il était beau alors, et vous me faisiez une place dans votre bonheur, pourquoi n'aurais-je pas ma part de vos infortunes ? Ne suis-je donc plus votre ami ? Je ne vous demande que de partager avec tous ceux qui vous aiment le droit de vous aider à souffrir. — Hélas ! répondait Marie, que puis-je promettre en échange d'une amitié si dévouée ? pas même l'espérance d'être consolée par elle !

Ce fut au retour d'une promenade sur les bords du lac, et après avoir laissé les deux amies au Pré-de-Vert, qu'un matin Auguste rencontra Raoul qui semblait le chercher. — Enfin, je te trouve, s'écria-t-il en s'élançant au devant de lui, parle-moi de Marie. —

Digitized by Google

A la vue de Raoul, toute la colère qui bouillonnait depuis longtemps dans le sein d'Auguste, fit explosion. — Raoul, s'écria-t-il en lui serrant le bras, vous êtes un méchant homme !—et comme il le vit tressaillir : — Ne faites point de mélodrame avec moi, ce serait peine perdue ; n'outragez pas la plus noble et la plus infortunée des femmes par votre stérile pitié ; vous l'avez lâchement abandonnée au moment où la pauvre et chère créature n'avait plus que vous pour appui, laissez-la à la douleur que vous ne méritiez pas de causer. Je ne peux pas la venger sans la déshonorer, mais j'ai le droit de vous dire et de vous forcer à entendre, que vous êtes un méchant homme. Je sais qu'il est reçu que l'amour est un terrain libre où l'on peut tout oser; comme à la guerre on frappe, on blesse, on tue, c'est forfait de bonne compagnie ; partout ailleurs on est plein d'humanité, on est bon fils, bon frère, bon maître, doux à ses chiens et à ses chevaux ; votre simple parole de gentilhomme, donnée à l'un de vos semblables, vous lie d'une manière irrévocable, et vos serments réitérés à la femme de votre choix sont oubliés sans remords aussitôt qu'ils gênent vos caprices et vos passions ! Un homme peut se conduire vis-à-vis d'une femme comme un misérable, il peut briser impunément toute une destinée, ce n'est rien ; on n'en est pas moins un homme très honnête et très moral. Raoul, je n'ai jamais fait profession d'être un homme vertueux, je ne me pose point en puritain, mais je hais les cafards et les hypocrites. — Raoul, pâle et muet, écoutait ces dures paroles sans avoir la force d'y répondre ; son regard seul semblait demander grace. — Ne me condamne pas sans m'entendre, Auguste, dit-il enfin; tu ne sais pas quel funeste hasard m'a attaché la lourde chaîne rivée à mon avenir comme l'anneau de fer à la cheville du galérien. Il est des fautes, dont les suites mettent à la merci d'autrui notre bonheur, notre avenir, tout enfin. — Vous vous trompez ; je n'ignore rien ; je sais que vous avez cru remplir ce qu'on appelle un devoir de probité ; mais pour peu que cette résolution eût coûté à votre cœur, vous vous seriez dit que le devoir et l'honneur ne pouvaient vous commander d'assassiner celle qui vous aimait d'un amour à faire envie aux anges, pour racheter le fragile honneur de la femme qui n'a pas craint d'avoir recours aux plus honteuses

Digitized by Google

fourberies pour satisfaire à la fois le goût très vif qu'elle avait pour vous et la haine qu'elle nourrissait pour Marie. L'instinct de votre bonheur aurait lutté contre ce que vous appelez la voix de votre conscience. Ou vous nous avez tous trompés, en feignant pour Alix une antipathie qui n'existait pas, ou elle s'est subitement éteinte quand la fortune de Marie est venue augmenter la sienne ; dans l'un ou l'autre cas je vous méprise. — Raoul, la figure cachée dans ses mains, était accablé par ces reproches véhéments qui le frappaient au cœur. Des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. — Ainsi, s'écria-t-il avec désespoir, Marie et toi me méconnaissez à ce point de croire que de vils motifs d'intérêt..... — Préférez-vous qu'elle sache qu'Alix était sa rivale? — Mais tu sais qu'il n'en est rien, Auguste, puisque tu as soulevé le voile qui cachait ce triste mystère; un instant d'égarement que j'aurais voulu racheter au prix de la moitié de ma vie, a engagé mon avenir tout entier. Je me suis mis aux genoux de cette femme pour lui demander pardon de son déshonneur, mais elle avait déjà tout avoué à ma mère, qui, humiliée et outrée tout à la fois, m'a arraché une parole que je ne pouvais plus reprendre sans qu'on eût le droit de m'appeler infâme. Le ciel sait ce qu'il m'en a coûté pour accomplir cette terrible promesse ! Que de fois je me suis demandé si un malheur ignoré, une faute qui n'avait eu de témoins que les deux déplorables complices, qu'aucune trace ne pouvait révéler (je le croyais, du moins), devait être si chèrement expiée ; mais le ciel n'a pas eu pitié de mon désespoir ; j'ai vu mon avenir s'écrouler, mes plus chères espérances emportées tout à coup par un de ces terribles hasards qui brisent sans merci les plus belles destinées ! Moi, si plein de joie, de bonheur, d'espoir, j'ai dû tout aliéner d'un mot ! Mon ame se révoltait en face de ce funeste engagement; j'éprouvais une sourde irritation contre cette femme qu'un sort fatal jetait au milieu de ma vie ; j'étais si malheureux que je ne trouvais pas même de la pitié pour celle qui pleurait la faute que je devais payer de tout mon bonheur, lorsqu'une révélation inattendue vint m'apprendre que mon malheur était sans remède, et m'imposa la dure loi d'accomplir le sacrifice. J'entrevis seulement alors toute l'horreur de ma situation ; je pressentis quelle humiliante et odieuse interpré-

Digitized by Google

tation on donnerait à ma conduite ; et, crois-moi, Auguste, ce fut une douleur telle qu'elle suffirait pour expier mes torts ; douleur d'autant plus cruelle que la plainte et la justification étaient impossibles ; et quand je viens à toi, tu m'accables d'outrages, tu me traites avec le dernier mépris ! —Je vous crois, Raoul, dit Auguste d'un ton radouci ; je vous accorde qu'il y ait dans tout ceci de la fatalité, dont malheureusement vous ne souffrez pas seul, mais vous n'en êtes pas moins coupable ; vous avez trompé tous ceux qui vous aimaient. Marie a cru à votre amour, vous n'aviez que de la passion. Je comptais sur votre amitié, vous n'aviez que de l'effusion sans confiance. Aujourd'hui, vous vous regardez comme un homme d'honneur, parce que vous avez vu un crime où il n'y avait qu'une erreur, dont il eût été sage et juste de laisser peser les conséquences sur la coupable. Elle a dû être bien fière de voir son audacieuse bassesse couronnée d'un succès si complet ! Se voir l'objet d'un pareil dévoûment, quand elle ne devait attendre que le mépris ! Pardon, Raoul, elle est votre femme, je me tairai ; mais si je vous tends encore une main amie, j'exige de vous pour prix de cet effort, que vous vous engagiez, d'une manière solennelle, à enjoindre à Alix de ne chercher, en aucune manière, à voir sa cousine pendant le peu de temps qu'elle a encore à rester ici ; vous-même ne tenterez rien pour vous rapprocher d'elle ; en respectant cette grande infortune, vous montrerez au moins que vous n'avez pas à tous égards été indigne de la tendre confiance qu'elle avait en vous. Alors, je vous rendrai mon estime, et je vous croirai un homme d'honneur.

Vaincu par la rude franchise et la fermeté d'Auguste, Raoul promit tout ce qu'il lui demandait. — Rends-moi mon ami, dit-il d'une voix émue, jamais tu ne me fus si cher. — Auguste lui tendit la main sans prononcer un mot, mais son regard disait assez qu'il s'accusait tout bas d'avoir jugé son ami trop sévèrement. — Adieu, dit Raoul, console Marie ; aie pour elle des paroles bonnes et tendres ; protége-la ; sois son frère et son appui ; il m'est doux de penser que vous garderez longtemps l'un pour l'autre un reflet de l'ami qui ne vivra plus qu'en vous.

(La fin au prochain numéro).

Digitized by Google

BULLETIN ARTISTIQUE.

—

DE LA NOUVELLE SALLE DES ASSISES. — DES VITRAUX DE LA CHAPELLE DU SACRÉ-COEUR A SAINT-JEAN. — DU BADIGEON DU BAS-CHOEUR DE SAINT-JEAN.

L'inauguration de la salle des assises du Palais-de-Justice vient de se faire, et il a été donné au public d'apprécier cette nouvelle partie d'un si déplorable monument ; on est choqué, dès l'entrée, par la profusion des ornements et le bariolage des couleurs, dont l'éclat et le peu d'harmonie sont tels que, joints à l'abondance avec laquelle la lumière entre dans la salle, ils produisent l'éblouissement au bout de quelques minutes; le blanc, le jaune et le rouge, les couleurs les plus offensantes pour la vue, sont celles qui dominent. L'architecte qui paraît avoir eu en vue de se conformer aux idées classiques sur l'art grec, beaucoup plus que de faire un monument adapté à sa destination, est tout à fait sorti de ces chères traditions en prodiguant à l'intérieur l'ornementation polychrome. Quoiqu'en aient pu dire de récents systèmes sur la coloration des temples et des statues grecques, il est certain *a priori*, et cela peut se déduire de l'ensemble de l'esthétique des grecs, qu'à la belle époque de l'art, la sculpture et l'architecture grecque étaient monochromes, l'or seul se mêlait au marbre et à l'ivoire dans les statues, et les traces de badigeon bleu ou rose que l'on remarque sur les colonnes et les frises de quelques anciens temples, ont été ajoutées pendant les époques de décadence. Le fanatisme d'art grec qui a présidé à la construction du Palais-de-Justice, sans produire autre chose qu'une œuvre hybride, qui n'est appropriée à aucun service, aurait dû avoir au moins pour résultat de modérer l'emploi des marqueteries de marbre et des tentures écla-

Digitized by Google

tantes. Nulle part elles ne sont prodiguées avec plus de mauvais goût que dans la salle d'assises, celle de toutes dont la destination aurait exigé le style le plus sévère. Les proportions de la salle sont aussi extrêmement vicieuses; le plafond est beaucoup trop élevé relativement à la longueur. La salle est presque aussi inchauffable que celle des Pas-Perdus, et il serait impossible d'y siéger par un froid de cinq ou six degrés. Ajoutez à cela que tout l'édifice est construit de façon à ce que les calorifères soient inondés à la moindre crue de la Saône, ce qui a lieu au moins pendant la moitié de l'hiver. En résumé, à mesure que ce monument s'achève, on a davantage à déplorer la fatalité attachée à sa construction. L'architecte n'en est pas seul blâmable, le peu d'espace qu'on lui attribuait rendait l'œuvre bien difficile, l'esprit de système de l'artiste l'a rendue impossible, et nous avons dû à l'admiration inintelligente des chefs-d'œuvre grecs un des pires monuments parmi ceux dont le Conseil des Bâtiments, ce santuaire de la routine, a enlaidi le sol de la France depuis cinquante ans.

— Il y a déjà quelque temps que l'administration diocésaine a doté la chapelle consacrée sous le vocable du Sacré-Cœur, à la Primatiale, de vitraux dus à M. Emile Thibaud, de Clermont. Si nous devons d'abord applaudir à la louable intention de l'administration, en s'efforçant de faire resplendir de nouveau les baies de notre cathédrale d'une parure que le vandalisme des trois derniers siècles en a arrachées en plus d'un endroit ; nous devons regretter que l'exécution de ce dessein n'ait pas complètement répondu à la pensée qui y avait présidé. Ce n'est pas que dans les vitraux dont nous avons à nous occuper actuellement, M. Thibaud n'ait donné de nouvelles preuves d'un talent déjà connu, mais il nous semble avoir à peu près complètement échoué dans la première des conditions exigées pour la peinture sur verre, et qui est le caractère monumental ; et notre pensée s'applique ici et à la composition et à l'exécution de ces verrières. Ainsi, il est incontestable que ces figures n'ont rien de ce caractère grand et solennel, qui doit être le trait distinctif de la peinture monumentale et religieuse, et que cependant elles n'ont rien non plus de ce tour naïf et pieux que le moyen-âge répandait à profusion sur ses créations. Toutefois nous sommes

Digitized by Google

heureux d'avoir à faire sous ce dernier rapport une restriction en faveur de la dernière figure à droite, dont la face rayonne d'un sentiment plein de calme et de douceur.

La couleur est le côté artistique qui joue le plus grand rôle dans la peinture sur verre, et c'est même ce qui est cause que, dans l'architecture proprement gothique, la véritable peinture monumentale n'est pas la fresque, mais la peinture sur verre; ce qu'on doit demander, avant tout, dans un vitrail, c'est l'harmonie générale des tons, c'est cette vigueur large et calme dont nous apparaissent empreintes les verrières du moyen-âge. Or, c'est ce qui nous semble manquer à l'œuvre de M. Thibaud, dont les détails riches et parfois merveilleux ne parviennent pas à constituer un ensemble harmonieux et fort.

Comme combinaison architecturale, il est évident que les dais et les pinacles qui surmontent les figures sont trop grands, et que celles-ci paraissent d'une proportion relative essentiellement mesquine. Il eût fallu, selon nous, faire absorber par les personnages une hauteur bien plus considérable. Et que l'on ne vienne pas dire que les figures eussent alors paru trop longues, car rien n'obligeait l'artiste à des mouvements aussi complexes, et il n'est nullement impossible, dans la combinaison d'une figure destinée à jouer un rôle architectural, d'en dissimuler une hauteur qui, partout ailleurs, pourrait paraître beaucoup exagérée. M. Thibaud doit se souvenir qu'à Bourges il est des figures d'une longueur réelle démesurée, et dont l'aspect est cependant d'une puissance prodigieuse.

Comme, avant tout, nous voulons être juste, nous devons reconnaître que certaines parties des vitraux de M. Thibaud sont admirables, tels que, par exemple, les vêtements de saint Grégoire et les fonds sur lesquels se détachent la plupart des figures. Ces verrières produisent l'effet d'un tableau dont chaque détail serait exécuté avec une adresse étonnante, mais que l'artiste n'aurait jamais pu regarder de loin, pour en apprécier l'effet général.

Puisque nous sommes occupés de la cathédrale, il est de notre conscience d'artiste de dire quelques mots d'un affreux badigeon qui recouvre, depuis quelques semaines, les murs et les voûtes du bas-chœur : des chapiteaux merveilleux, des feuillages d'une délica-

Digitized by Google

tesse et d'une grâce à rivaliser avec la nature n'ont pas été épargnés, tant le besoin du badigeon se faisait généralement sentir. Nous ne disons rien d'une *hutte*, surmontée d'une statue de la Vierge, et qui s'élève derrière l'autel. Mais il importe, avant tout, d'éclairer l'opinion publique sur des actes que rien ne peut autoriser. Que si les nervures des voûtes, ou les parements des murailles ont des dégradations qu'il importe de réparer, rien ne nécessite ensuite la présence d'un badigeon, sur ce motif puéril que le mur ou la voûte n'est pas en entier du même ton. Et que nous importe? laissez le temps se charger de vêtir les monuments d'une teinte uniforme. Qu'on ne dise pas pour excuse que la brosse a dû passer sur la couche de badigeon; car si la brosse devait l'enlever en entier, à quoi bon l'y placer préalablement? et si la brosse devait laisser subsister une partie du badigeon, celui-ci n'en était pas moins réel. Est-ce que, par exemple, il ne valait pas mieux laisser les crampons de fer fichés dans les piliers que d'y faire de larges trous afin de pouvoir les arracher, et de reboucher ensuite ces trous à l'aide du mastic? N'est-ce pas dépenser inutilement des ressources que réclament mille autres besoins de l'édifice. Nous savons, toutefois, et il est de notre devoir de le dire, que la responsabilité de ces actes ne doit pas peser sur l'honorable architecte de la cathédrale, et nous devons déplorer que des gens qui agissent dans les meilleures intentions, et à qui l'art est redevable de plusieurs services, tombent dans des erreurs si graves, pour ne pas dire plus.

— Nous avons visité, il y a quelques jours, la nouvelle église d'Ecully, dans le style roman, et il nous a été donné d'admirer dans l'abside les magnifiques vitraux qu'y a placés M. Maréchal, de Metz. Nous attendons, pour nous livrer à un examen plus approfondi d'une œuvre si bien commencée, que la décoration complète de cet édifice soit terminée.

Digitized by Google

BULLETIN MUSICAL.

—

CHARLES VI, OPÉRA DE M. HALEVY.

Charles VI, le dernier ouvrage de M. Halevy, obtient en ce moment, sur notre Grand Théâtre, un succès qui paraît devoir se consolider à chaque nouvelle représentation, mais qui, en définitive, ne sera jamais, nous le croyons du moins, qu'un succès d'estime. Une aussi modeste réussite pour une composition musicale aussi étendue (*Charles VI* n'a pas moins de cinq actes et de sept tableaux), aurait lieu de nous surprendre, si nous ne connaissions déjà de semblables précédents chez M. Halevy. Il n'est jamais arrivé, que nous sachions, à M. Halevy, d'obtenir du premier coup, un de ces succès éclatants qui font époque dans l'histoire de la musique, et tout le monde sait que *la Juive* même, l'œuvre capitale de ce maître, fut assez mal accueillie d'abord du public et des habitués de l'Opéra. Les premières représentations furent, dit-on, très froides, et, sans les magnifiques inspirations de Nourrit et les élans dramatiques de Mlle Falcon, la foule serait sortie bien plus tard encore de cette réserve glaciale. S'il est vrai, et cela est bien constaté aujourd'hui, que *Don Juan*, que *Guillaume Tell*, que *Robert-le-Diable* aient débuté dans le monde sous des auspices pareils à ceux qui signalèrent chacune des nouvelles tentatives de M. Halevy, à commencer par *la Juive* et à finir par *Charles VI*, l'auteur de *Guido* peut endurer, sans trop de confusion, cette petite blessure faite à son amour-propre. Être enveloppé dans la même disgrace que Mozart,

Digitized by Google

Rossini, et Meyerbeer, c'est là une glorieuse infortune, et qui ferait envie à bien des gens. Cependant, nous ne croyons pas que *Charles VI*, quel que soit son mérite, que nous sommes loin de vouloir contester, soit jamais appelé à recueillir les bénéfices d'une popularité égale à celle des trois chefs-d'œuvre que nous venons de nommer. Si nous avons prédit, il y a un instant, à cet ouvrage un simple succès d'estime, ce n'est pas que nous cherchions à lui ôter de sa valeur, nous croyons à cette valeur, et nous sommes prêts à y applaudir, du moins dans des limites raisonnables, mais c'est que pour nous ce succès ne saurait être autrement, parce qu'il tient à deux causes : au genre lui-même et à l'individualité propre de l'auteur. Nous nous expliquons : depuis que les grandes machines musicales sont devenues si fort à la mode on a remarqué que les réussites étaient d'autant plus rares que les œuvres nouvelles étaient conçues dans de plus vastes proportions, et la raison en est toute simple; en présence d'une action dramatique développée en cinq actes, et quelquefois plus, de cortéges brillants et nombreux, de décors splendides, de toute la pompe, de toute la richesse que les talents réunis du peintre et du costumier ajoutent au drame lyrique, le compositeur qui est dans des conditions ordinaires de talent et d'inspiration, se trouve de prime abord écrasé par la grandeur de la tâche qu'on lui impose. Aussi, lorsqu'il entreprend la traduction musicale des situations à lui réservées par le librettiste, dans l'entreprise colossale que tant de créateurs concourent à mener à bonne fin, il doit toujours craindre d'être vaincu, et le plus souvent c'est lui qui succombe. Comment serait-il possible qu'il en fut autrement, quand, pour lutter contre les splendeurs vraiment féériques de la *Reine de Chypre* et de *Charles VI*, à l'Opéra, il faudrait que le musicien pût réunir dans son œuvre, à la verve entraînante et toute italienne de *Sémiramis*, l'ampleur magnifique et les formes grandioses de *Mosé*. Voilà pourquoi M. Halevy, qui n'est ni un professeur de contrepoint vulgaire, ni un harmoniste ennuyeux et pédant, comme le voudraient faire croire ses ennemis, mais qui est tout simplement un musicien de mérite, doué d'une inspiration médiocre et d'une ordinaire spontanéité, a voulu tenter, vis à vis de la *Reine de Chypre* et de *Charles VI*, une entreprise qui dépasse quelque peu la mesure

Digitized by Google

de ses forces. A coup sûr, l'auteur de *Guido* n'a pas en lui cette source précieuse et toujours jaillissante des grandes inspirations qui fait les musiciens de génie, et l'on peut contester à ses œuvres la facilité exubérante, qui est le caractère de quelques compositeurs du second ordre, mais il y a toutefois en lui, pour l'observateur intelligent et de bonne foi, des qualités naturelles et acquises qui le classent immédiatement au dessous des célébrités musicales que la France applaudit depuis vingt ans.

Les auteurs du poème de *Charles VI* ont usé largement, trop largement peut-être, du droit que messieurs les faiseurs de livrets s'attribuent d'arranger nos annales, pour la plus grande gloire du musicien, et aussi un peu pour leur commodité particulière. L'histoire est par eux traitée avec un sans-gêne et une liberté grande que rien ne justifie, et comme s'il ne suffisait pas des terribles réalités qu'elle renferme pour inspirer convenablement le compositeur, ils vous la traitent de Turc à Maure, absolument comme si elle leur appartenait. Que les spectateurs donc, et ceux-là sont nombreux, qui viennent au théâtre dans le dessein de s'y instruire aux récits mensongers des poètes, qui se font les très humbles suivants de la muse lyrique, ne craignent pas de relire Anquetil ou M. Michelet, malgré les hauts enseignements que *Charles VI* aura pu leur donner, la leçon ne saurait manquer de leur être profitable.

Au moment où l'action commence, et se développe dans toutes ses parties, le vieux roi est, depuis plusieurs années, en proie à cette triste et lamentable folie, qui ne fut pas un des moindres malheurs de son règne. Le dauphin, calomnié par sa propre mère, est perdu dans l'esprit de son père, affaibli par la souffrance. D'un autre côté, tandis que les soldats de l'Angleterre couvrent le sol français et que la reine Isabeau de Bavière, donne une fête brillante au duc de Bedford, dans l'hôtel St-Pol, le peuple souffre et se révolte, et tout va au plus mal dans ce beau royaume de France. Patience, et quelque malheureux et désespéré que paraisse l'état de nos affaires, voici venir une simple jeune fille, comme qui dirait une autre Jeanne d'Arc, qui va prendre en main la cause nationale et populaire, et va tout sauver. Odette, l'héroïne de cette histoire, à grand orchestre, est tout simplement la fille d'un pauvre soldat, le bon-

Digitized by Google

homme Raymond ; la reine Isabeau, cette archiduchesse hautaine, toute fière qu'elle est, la vient chercher dans son humble chaumière, pour en faire la compagne du roi, et lui servir, à elle, d'espion et de surveillant. Odette, au lieu de se prêter aux desseins de la reine, entreprend de faire briller de nouveau la raison dans ce cerveau malade. Elle joue aux cartes avec le roi Charles VI, lui chante ses plus jolies chansons de jeune fille, et finit par l'éclairer sur les véritables sentiments du dauphin, en les réconciliant tous deux ; Isabeau, qui voudrait, on ne sait trop pourquoi, voir régner en France le petit duc de Lancastre, a promis, mais en vain à Bedford, que le roi sanctionnerait dans une solennité publique le don de sa couronne, qu'il a déjà placée sur la tête de cet enfant; Charles, dans un beau mouvement d'indignation, brise cette couronne à ses pieds. Pour ressaisir et faire peser de nouveau sur l'esprit du roi, son empire qui lui échappe, Isabeau imagine alors une sorte de fantasmagorie qui doit plonger, à tout jamais, cette intelligence faible encore, dans de profondes ténèbres ; elle fait apparaître, dans la chambre du roi, pendant son sommeil, de sinistres fantômes, qui lui font, avec accompagnement d'orchestre, des prédictions de nature à épouvanter l'homme le plus hardi. Le roi redevient fou, et tout serait de nouveau perdu, si Odette, qui n'est pas loin, ne venait encore tout sauver; elle rassemble les derniers débris de la chevalerie française, campés sur les bords de la Seine, les fait cacher dans les caveaux de St-Denis, dont son père est devenu le gardien ; puis, au moment où Bedford, qui se croit enfin sûr de la victoire, va saisir, d'une main insolente, l'oriflamme de St-Louis, les chevaliers paraissent, et chargent impétueusement les Anglais. Comme il est de rigueur, ceux-ci sont battus à plate couture, et tout finit par la mort du roi, qui expire en laissant la couronne à son légitime héritier.

Ce canevas se recommande par une forme poétique, qu'on a rarement le bonheur de rencontrer dans les libretti d'opéra. On sent qu'un véritable poète a passé par-là, et y a laissé quelque chose de son souffle harmonieux ; aussi, le spectateur, habitué aux fades banalités du genre, est tout dépaysé lorsque la voix du chanteur fait

Digitized by Google

résonner à son oreille quelque alexandrin bien frappé, et qui marche résolûment sur ses douze syllabes. Par malheur, la charpente du drame est bien quelque peu maladroite, et M. Scribe a dû sourire plus d'une fois, s'il lui a plu de s'égayer aux dépens de son collaborateur infidèle.

La musique de M. Halevy, qui est au fond de tout ceci la chose principale, est écrite avec inspiration et bonheur quelquefois, toujours avec cette connaissance admirable des ressources respectives de chaque instrument, du timbre des voix et des combinaisons harmoniques, soit dans l'orchestre, soit dans les chœurs. Les récitatifs manquent peut-être de valeur et d'originalité, destinés à relier entre elles les différentes parties de la mélodie ils ont trop l'air d'un accessoire obligé, et dans la bouche d'un grand chanteur, il leur serait difficile d'acquérir l'importance que Duprez a su donner aux récitatis de *Guillaume Tell* et de quelques autres opéras. Les morceaux qui ont été et qui seront encore les plus remarqués, sont avec le chant national du premier acte, l'air du roi : *C'est grand pitié*, et le duo des cartes; un quatuor sans accompagnement au quatrième acte; la romance d'Odette : *Chaque soir, Jeanne sur la place*, et la chansonnette du soldat au cinquième acte, que Boulo dit avec une voix charmante et beaucoup de distinction.

Mme Julian qui chante et joue le rôle d'Odette, cherche et réussit quelquefois à donner un peu d'accent et d'énergie à ce rôle, qui brille à Paris de toute la spontanéité et de toute l'ardeur fiévreuse que Mme Stolz peut seule y mettre. A Lyon, et tout en rendant justice au mérite réel de Mme Julian, le personnage d'Odette sera toujours sur le second plan, il y est et il y sera toujours un peu effacé par le voisinage du roi. Le rôle de Charles VI est un beau succès pour M. Flachat, il s'y montre comédien intelligent et habile, et sa voix dont le charme est peut-être unique, se déploie tout à l'aise dans une foule de très jolis cantilènes, les plus avantageux qu'on ait écrit peut-être dans le registre du baryton; les autres rôles plus qu'accessoires ont été plus ou moins bien remplis par MM. Poitevin et Barrielle et par Mme Eichfeld, à qui son accent des provinces rhénanes jouera, avant qu'il soit peu, quelque mauvais tour.

Nous espérons que M. Fleury saura faire quelques sacrifices pour

Digitized by Google

la Reine de Chypre, dont on s'occupe, dit-on, en ce moment. Un grand opéra est toujours, quoiqu'il vaille, un ouvrage sérieux, c'est pourquoi il faut être plus généreux avec lui, qu'avec les mélodrames de M. Anicet, ou les interminables logogriphes de M. Bouchardy.

La saison, comme on le pense bien, est aux concerts, il n'est si mince exécutant qui n'aspire à donner le sien, et du moment où nous écrivons, à la semaine du vendredi-saint, il va se faire bien du bruit, chaque semaine, sur les pianos, les violons, les violoncelles, les flûtes, les haut-bois, les cors et les bassons, sans compter les soprani, les contr'alti, les ténors, les basses, et les barytons. MM. Barrielle et Boulo ont inauguré cet harmonieux temps de l'année, et donné collectivement un concert dans la salle du Cercle musical; la société du Cercle a donné également le premier des six qu'elle offre en prime à ses actionnaires, puis M. Baumann est venu après. On est à peu-près sûr maintenant que, à moins de circonstances imprévues, nos oreilles ne chômeront pas plus, cette année-ci, que l'année dernière.

Applaudissons en terminant à une heureuse tentative de MM. les membres de la commission du Cercle musical; elle mérite à tous égards l'approbation et la sympathie universelles: une messe annuelle a été par eux fondée, le 22 novembre, jour de la fête de sainte-Cécile, patrone des musiciens. La première de ces messes qui a été dite à St-Bonaventure au jour désigné, avait attiré un concours nombreux et choisi d'auditeurs; les deux orchestres réunis du Cercle et du théâtre y ont exécuté avec talent la messe de Lesueur avec un *ô salutaris* de Félicien David, lequel a produit un grand effet. C'est là une de ces bonnes traditions qu'il importe assurément de maintenir et de conserver. Nos félicitations à MM. George Hainl et Maniquet sur le remarquable résultat qu'ils ont obtenu.

G.

Digitized by Google

INSCRIPTION ANTIQUE

RELATIVE A LYON.

—

Dans la 122e livraison de la *Revue*, nous avions rappelé l'inscription latine d'un monument connu sous le nom de *Tombeau des Deux Amants*, ou *Amands*, sans qu'on sache ce que fut ce monument, ni pourquoi il avait reçu un tel nom.

Aujourd'hui, nous lisons dans le *Journal d'Agriculture* (octobre 1845), publié à Bourg par les soins éclairés de M. Milliet-Bottier, quelques observations que veut bien nous adresser M. J.-B. Jauffred, l'éditeur récent d'un poème de Philibert Collet, poème dont nous avons dit un mot. Il se trouve que M. Jauffred possédant un *Nouveau Voyage de France*, par M. L. R. (dernière édition ; Paris, M. DCC L. page 105), a rencontré dans ce livre une inscription que l'on voyait alors au cloître de Saint-Jean, dans la maison du comte de Chalmazel, chantre de cette église. L'inscription est ainsi conçue :

D. M.
ET M[emoriæ æternæ]
T. CLAVDII AMANDI
III. VIR. AVG. LVDG.
PATRONO SANCTIS
SIMO CLAVDII (1) PERE
GRINVS ET PRIMICE
NIVS LIBERTI ET HE
REDES. P. C.

Ce serait là le second des *Deux Amands*, selon l'historiette racontée dans le *Nouveau Voyage* ; mais il y a des difficultés de tout

(1) M. Jauffred lit ainsi, mais n'est-ce point CLAVDIVS qu'il y a dans son livre ?

Digitized by Google

genre. D'abord, il faudrait savoir si cette inscription se trouvait au monument, et il paraît bien que non, puisque le P. de Colonia, qui l'avait vu et s'était efforcé d'en empêcher la démolition, ne dit pas un mot qui nous fasse admettre le second Amandus. D'autre part, qu'aurait signifié la présence de cette inscription dans le monument de l'Observance?

Quant à dire avec M. Jauffred que, le nom de la Sœur étant Olia Tributa, on ne pouvait pas voir là *Deux Amands*, nous le faisons sans la moindre difficulté ; mais ne serait-il pas possible qu'un monument érigé par un frère à une sœur qu'il aimait beaucoup, et dont il était fort aimé, *Sorori karissimæ sibi amantissimæ*, eût donné lieu à la fable des *Deux Amants*, lors même qu'il est question d'une affection légitime et pure?

En tout cas, la *Revue* et l'auteur de l'article désigné ne peuvent que remercier beaucoup M. Jauffred.

F.-Z. C.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

De jeunes Allemands, résidant momentanément dans notre ville, la plupart dans l'intention d'étudier le haut commerce, quelques uns pour connaître cette France qu'ils aiment au fond de l'ame, et se perfectionner dans l'usage de sa langue, ont formé, en souvenir de la patrie allemande, une société de chant. *Cœcilia* est son nom. Sous la direction de l'un d'eux, amateur comme eux tous, ils se rassemblent plusieurs fois par semaine, et avec cet ordre, cette discipline qui est un trait distinctif du caractère national, avec l'amour le plus vif de la musique et de la poésie qu'ils regardent, à juste titre, comme sa sœur aînée, ils exécutent d'une manière précise et enthousiaste des chefs-d'œuvre inconnus le plus souvent en France. Chefs-d'œuvre de musique, chefs-d'œuvre de poésie ; car la musique est de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Sphor et de Kreutzer, et, en tête des auteurs des paroles, se trouvent Schiller, Ulhand et Kœrner. Il y aurait à faire ici l'histoire du chœur allemand et de son rôle dans la vie publique et privée de la Germanie. Nous la ferons un jour. Disons seulement que la matinée musicale donnée dimanche dernier par la sociétée *Cœcilia*, a été pour nous un concert nouveau et piquant. Quelle justesse d'intonation ! quel ensemble ! quelles belles voix parmi ces Messieurs. N'oublions pas leur directeur, M. Dechener, intelligent, excellent musicien, dévoué de cœur à l'œuvre qu'il a entreprise, et dont le succès est l'unique et la plus douce des récompenses. Bons jeunes gens, chantez, quoique le *Père Rhin*, comme vous dites, coule loin d'ici. Il est partout, et surtout en France, des cœurs sympathiques qui répondent aux nobles élans.

Ed. D....

Digitized by Google

—L'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts a tenu dernièrement sa séance semestrielle d'élection. Sur le rapport fait par M. Boullée au nom de son comité de présentation, M. Pigeon, ingénieur en chef des mines, a été élu membre de la section des sciences. MM. Bouillier, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, et correspondant de l'Institut, Louis Dupasquier, architecte, correspondant de la commission des monuments historiques, et Blanc Saint-Bonnet, auteur de l'*Unité spirituelle*, ont été élus membres titulaires de la section des lettres et arts. M. le professeur Eichhoff, correspondant, a passé au rang des académiciens libres.

L'Académie a procédé, dans la même séance, au renouvellement de son bureau pour 1846 et 1847. M. Menoux a été élu président de la section des lettres. Les suffrages pour la présidence de la section des sciences se sont partagés entre MM. Fournet, Jourdan, Gautier et Richard de la Prade. L'élection a été renvoyée à l'une des prochaines séances.

—*Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*, tel est le titre d'un ouvrage philosophique de Fichte, dont M. Bouillier vient de publier la traduction. Cet ouvrage se compose de leçons faites à Berlin par Fichte, en 1806. Ces leçons contiennent les derniers développements de la doctrine philosophique de Fichte qui, jusqu'à présent, étaient inconnus en France. On y voit les rapports de Fichte avec Schelling et Hegel; elles sont animées de l'esprit moral et religieux le plus pur et le plus élevé. Fichte le fils, digne héritier de son illustre père, professeur de philosophie à l'Université de Tubingen, a envoyé à M. Bouillier une introduction placée en tête de l'ouvrage dans laquelle il jette une vive lumière sur les problèmes les pluss obscurs, sur la succession et les rapports des grands systèmes de métaphysique de l'Allemagne.

—Il vient de paraitre, à Lyon, chez le libraire Dorier, quai des Célestins, 5, et à Paris, chez Baillière, un volume in-8°, intitulé : *Mélanges de chirurgie et d'Histoire médicale*, par J. E. Petrequin, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, professeur à l'École de médecine de la même ville, etc. Cet ouvrage contient, 1° Le *compte-rendu de la pratique chirurgicale de l'Hôtel Dieu de Lyon*,

Digitized by Google

pendant six années ; 2° l'*histoire médico-chirurgicale de cet hôpital*, depuis sa fondation en 542 juqu'à nos jours, d'après ses propres archives manuscrites ; 3° l'*Histoire spéciale de la Syphilis dans cet hospice*, de 1496 à 1803, d'après des documents inédits ; 4° la *Chronologie médico-chirurgicale* des trois grands hôpitaux de Lyon. Prix 4 fr. 50 c.

FIN DU XXIIe VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE XXIIe VOLUME.

Poésie.

A. Genin. Heureux ceux qui sont morts ! Sonnets. . . . 5

A. Vingtrinier. France et Allemagne. 169

Eugène de Pradel. A une toute jeune fille. 265

Charles Poncy. L'Expansion. 268

Victor de Laprade. Vœu à la poésie. 433

A. Garbeiron. Le Silence : réponse aux vers de Charles Poncy sur l'Expansion 437

Lyon. — Histoire. — Archéologie. — Monuments. — Intérêts lyonnais.

Alex. Monmartin. Des améliorations à introduire dans la partie centrale de la ville de Lyon. 177

Ant. Monmartin. De la traversée de la ville de Lyon et des communes suburbaines, par le chemin de fer de Paris à la Méditerranée 195

Digitized by Google

De l'arrêté de l'Administration de la Charité, au sujet des enfants trouvés et des femmes enceintes qui n'appartiennent pas au département du Rhône. 431

J. Morin. Uu chapitre inédit du deuxième volume de l'Histoire de Lyon, depuis 89. . . . . .

F.-Z. Collombet. Du tombeau des deux Amants. 470

Inscription antique relative à Lyon. 512

Excursions autour du Lyonnais.

Joseph Bard. Paysages et monuments du canton de Verdun-sur-Doubs. 11

P. Guillemot. Monographie du Bugey, 2e article. 81

C. G. Le Pertuiset et Saint-Paul-en-Cornillon. . . . 165

Joseph Bard. Dijon. 383

L'abbé Jolibois. Des poypes de la Bresse et des Dombes. . . . 444

Philosophie.

Blanc de St-Bonnet. De la faute de l'homme et de sa réparation. . . 325

F. Bouillier. Des caractères généraux de la philosophie. . . 449

Dictionnaire des sciences philosophiques, sous la direction de M. Frank. 262

Hygiène. — Histoire. — Littérature étrangère.

F. Devay. De la longévité et de ses conditions. 123

F.-Z. Collombet. Dante, Boccace et les moines du mont Cassin. . . 216

Digitized by Google

L. Vaucher. De l'enseignement régulier de la langue maternelle. 228
L'abbé Jolibois. Mémoire sur l'Atlantide. 273
Ugo Foscolo et quelques-uns de ses sonnets. . 569

Biographie lyonnaise. — Histoire littéraire.

F.-Z. Collombet. Mathématiciens et Savants lyonnais : Les PP. Sarrabat, — Milliet de Chales, — A. Rabuel, — Hoste, — Laval, — Fabri et Buhon. . . 26
— — Le peintre Mignard à Lyon. 69
— — Jérôme de Lalande au collége de Lyon. 71
— — Casaubon à Lyon. 71
— — Un Héliodore imprimé à Lyon. 72
L'abbé Prodon. 73
J.-P. Pointe. Jean-Baptiste Lanoix. 896
Chevillard. 432

Romans.

Mlle Jane Dubuisson. Mlle de Magland, IIe, IIIe, IVe, Ve, VIe partie. 55-144-248-420-492

Théâtres. — Beaux-Arts.

L. B. De l'arrêté municipal. — Rachel et Frédérick-Lemaître. — Berlioz et son double festival. . . 75

Digitized by Google

L. B. Duprez et Mlle Araldi. 426
De la nouvelle salle des Assises. 502
Des verrières de la chapelle du Sacré-Cœur, à St-Jean. 503
G. Charles VI. 506

Chronique et Bulletin bibliographique.

P. 80-264-432-514.

FIN DE LA TABLE DU XXIIe VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google